This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

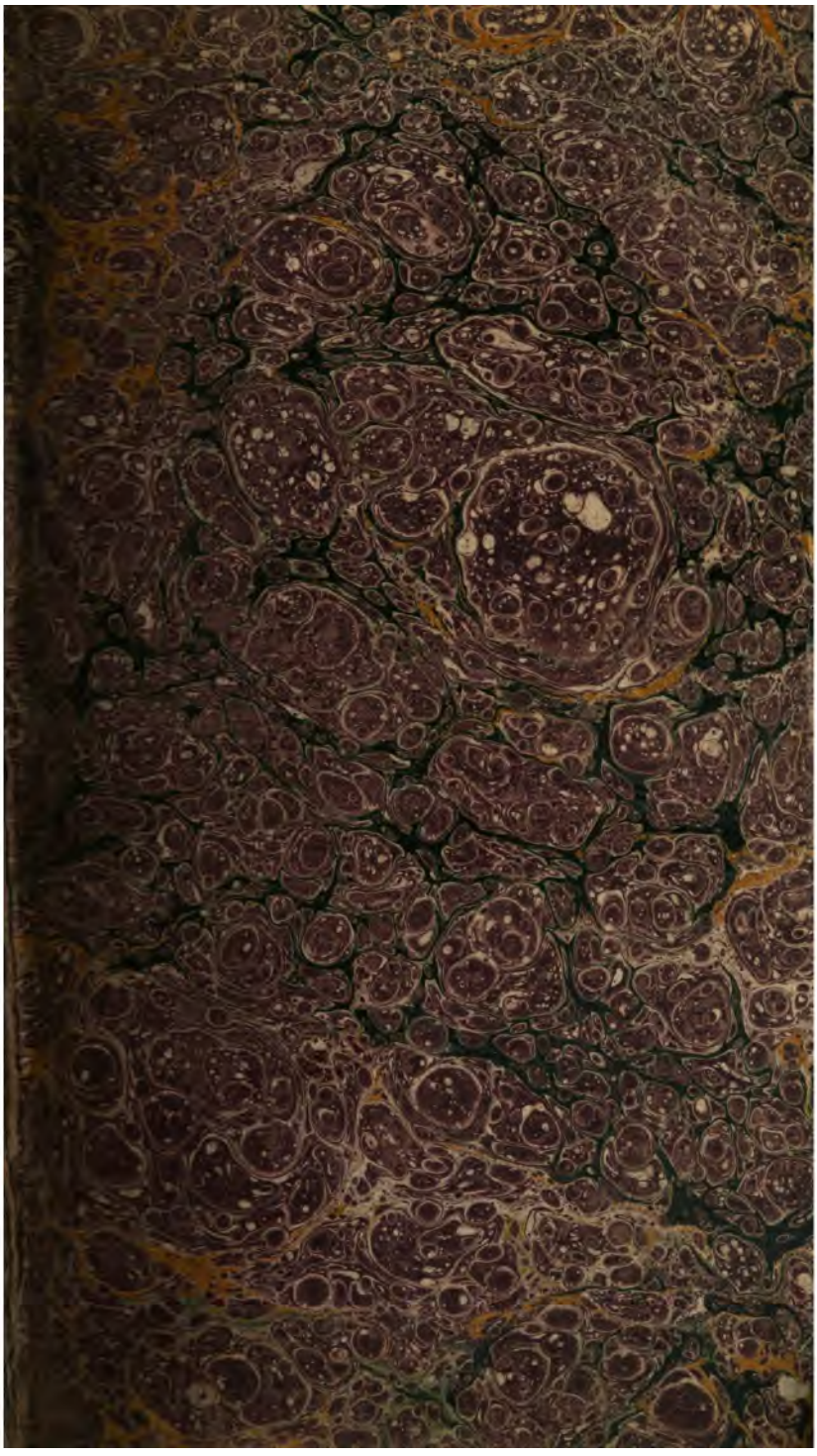
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD



Vet. Fr. III B. 4232

B. 55 2

EPHEMERIDES

POLITIQUES, LITTÉRAIRES,

ET RELIGIEUSES.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT

ÉPHÉMÉRIDES

POLITIQUES, LITTÉRAIRES,

ET RELIGIEUSES,

PRÉSENTANT, POUR CHACUN DES JOURS DE L'ANNÉE UN TABLEAU DES ÉVÉNEMENS REMARQUABLES QUI DATENT DE CE MÊME JOUR DANS L'HISTOIRE DE TOUS LES SIÈCLES ET DE TOUS LES PAYS, JUSQU'AU 1er JANVIER 1812.

Et quo sit facto quæque notata die.
OVID. *Fast.*

TROISIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

PARIS,

Chez { LE NORMANT, Libraire, rue de Seine, n°. 8.
H. NICOLLE, Libraire, même rue, n°. 12.

1812.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
30 OCT 1986
OF OXFORD
LIBRARY

ÉPHÉMÉRIDES
POLITIQUES, LITTÉRAIRES, ET RELIGIEUSES.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES SUR LE MOIS DE JUILLET.

Le nom de juillet vient du latin *Julius*, surnom de César. Il étoit appelé *Quintilis* dans le calendrier de Romulus, parce qu'il étoit le cinquième mois de l'année du calendrier de ce prince, qui n'avoit fait l'année que de dix mois, la commençant au mois de mars. Depuis, ce nom lui fut ôté par l'ordonnance de Marc-Antoine, et il fut appelé *Julius* en l'honneur de Jules César qui avoit réformé l'ancien calendrier de Romulus, et qui étoit né le 12 de ce mois.

Le jour des calendes du mois de juillet étoit celui auquel finissoient et commençoient les baux des maisons. Les nones de juillet étoient appelées *caprotines* : c'étoit la fête des femmes esclaves, en mémoire de ce qu'après la prise de Rome, en 260, par les Gaulois, les peuples d'Italie ayant demandé aux Romains leurs filles, et leur ayant déclaré la guerre sur le refus qu'ils firent de les leur donner, une esclave, nommée *Philotis*, proposa au Sénat d'aller avec les autres esclaves à la place des filles de condition libre. Toutes ces esclaves, s'étant rendues dans le camp des Latins, les firent

boire; et quand ils furent endormis, Philotis, étant montée sur un figuier sauvage que l'on appelle en latin *caprificus*, donna le signal aux Romains qui vinrent fondre sur le camp des Latins, et les défirent. C'est de là que cette fête, particulière aux femmes et aux filles esclaves, prit le nom de *Caprotines*.

Parmi les autres fêtes de ce mois, les deux plus remarquables étoient celle du *Populifugium*, en mémoire de la retraite du peuple sur le mont Aventin; et celle de la *Fortune féminine*, établie par la femme et la mère de Coriolan, quand elles eurent obtenu de lui la paix qui sauva Rome.

Ce mois étoit sous la protection spéciale de Jupiter. Dans les derniers jours, les Romains immoloient à la *Canicule* quelques chiens roux, afin de détourner les trop grandes chaleurs, qui commencent ordinairement à cette époque.

— Le mois de juillet, chez les Athéniens, commençoit l'année, et ramenoit tous les quatre ans les Jeux olympiques, la fête la plus solennelle de toute la Grèce.

— Les Egyptiens célébroient aussi dans ce mois la fête de l'inondation du Nil, pour obtenir du ciel que leur fleuve, en se répandant sur les campagnes, y portât la fertilité. Le 15 ou 20 juillet est l'époque de cette inondation du Nil, qui tient lieu à l'Egypte de rosées, et surtout des pluies dont la nature a privé cette partie de la terre.

—Les chroniques de la Suisse rapportent, comme un grand phénomène, les chaleurs de l'été de 1740 : elles furent si ardentes, que les sommets de plusieurs montagnes, toujours chargés de glace, parurent à découvert, et que tous les glaciers se fondirent. Ce spec-

tacle, dit Grouner, est un des plus terribles que l'on puisse jamais voir.

— C'est dans ce mois que se sont opérées deux révolutions qui rendront fameux le dix-huitième siècle, et qui ont déjà changé la face de l'Ancien et du Nouveau-Monde : la révolution des Etats-Unis d'Amérique (le 4 juillet), et la révolution française (le 14 juillet). Après des événemens d'une telle importance, on dédaignera presque de remarquer que la fondation de la république des Provinces-Unies, date aussi du mois de juillet 1581 ; que l'union de Calmar qui réunit trois couronnes sur la tête de Marguerite de Waldemar, dite la Sémiramis du Nord, est du 8 juillet 1397, et que le 9 du même mois, 1762, nous avons vu une autre Sémiramis du Nord (Catherine II), justifier pleinement ce titre, en renversant son mari du trône, et couvrant ensuite cette usurpation de tout l'éclat d'un règne célèbre.

Les batailles qui se livrent dans le mois de juillet décident souvent du sort des empires.

La bataille d'Allia, donnée le 18 juillet, fut sur le point d'amener la ruine totale de la puissance romaine.

On voit à celle de Tibériade (le 3 juillet), le malheureux Lusignan vaincu sans ressource, par le célèbre Saladin, et le royaume de Jérusalem, fondé par les premiers croisés, tomber pour toujours au pouvoir des infidèles.

A la bataille d'Ourique (le 25 juillet), Alphonse Ier, comte de Portugal, délivre sa patrie du joug des Maures ; et le titre de premier roi de Portugal est le prix de sa valeur.

La bataille de la Boine, donnée en Irlande (le 21

juillet), ruine entièrement les espérances de Jacques II, roi d'Angleterre, et assure la couronne au prince d'Orange, son gendre et son vainqueur.

On voit à la bataille de Pultava (le 8 juillet) deux monarques fameux, Charles XII et Pierre-le-Grand, combattre en personne pour la gloire, pour leur couronne et pour leur vie. Les Suédois perdent avec leur roi le titre d'Invincibles, et Charles se sauvant, après sa défaite, au midi de l'Europe, laisse le czar son vainqueur, dominer dans le Nord.

L'histoire de notre pays nous fournit des batailles qui ne sont pas moins décisives. Nous voyons à celle de Poitiers, gagnée par Charles-Martel (le 22 juillet), la France échapper au joug des Sarrasins, déjà maîtres de l'Espagne. Philippe-Auguste sauve heureusement sa vie et son royaume à celle de Bouvines (le 27 juillet); et le trône de Louis XIV, ébranlé par les plus grands revers, sur la fin de la guerre de la succession d'Espagne, est raffermi dans la journée de Denain, par le maréchal de Villars (le 25 juillet 1712).

La valeur française compte encore dans le mois de juillet les victoires de Fornoue (6 juillet), de Fleurus, (1 juillet), de Nerwinde (29 juillet), de Laufelt (2 juillet), le combat du faubourg Saint-Antoine, entre Turenne et Condé (2 juillet), et la prise d'Alexandrie en Egypte, par le général Bonaparte (2 juillet); la bataille des Pyramides, gagnée par le même sur les Mamelucks, le 21 juillet 1798; celle d'Aboukir, gagnée par le même sur les Turcs, le 25 juillet 1799; et enfin la bataille de Wagram, gagnée par S. M. l'Empereur Napoléon sur les Autrichiens. C'est à cette mémorable victoire que la France

est redevable de tous les heureux résultats du dernier traité de Vienne, signé à Vienne le 14 octobre 1809.

HISTOIRE.

L'an 1312, *le 1 juillet*, Meurtre de Gavaston, favori d'Edouard II, roi d'Angleterre.

Gavaston étoit de Gascogne : son père ayant rendu de grands services à Edouard Ier, il fut placé dès son enfance auprès du prince de Galles, depuis Edouard II. Ce jeune homme étoit de la figure la plus agréable ; il avoit la vivacité et l'enjouement de son pays ; rien ne lui coûtait pour flatter les goûts de son maître. A peine ce dernier fut-il sur le trône, que Gavaston jouit du plus grand crédit; les biens immenses dont il fut comblé excitèrent la jalousie des barons. La reine même s'unit à eux pour le perdre.

Chassé deux fois par le parlement, il trouva le moyen de revenir ; et son crédit paroissoit augmenter à chaque *disgrâce*. Edouard le chérissoit tellement qu'il ne craignit pas de s'abaisser devant les barons, afin d'obtenir que ce favori ne fût plus éloigné de lui. Gavaston n'ayant point profité des leçons du malheur, et conservant toujours le goût de domination et de dépense qui lui avoit fait tant d'ennemis, fut enfin victime de leur haine. Les barons s'armèrent de nouveau ; le roi n'échappa qu'avec peine à leurs poursuites, et le favori se jeta dans un château, susceptible d'une longue défense, s'il eût été pourvu de vivres. Assiégé par le comte de Pembrock, il se rendit à des conditions qui lui assuroient la vie ; mais le comte le livra lâchement aux soldats de Varwick, un des conjurés. Sans aucune

forme de procès on le fit périr par la main du bourreau.

L'an 1413, *le* 1 *juillet*, Désessarts, surintendant des finances, a la tête tranchée, sous le règne de Charles VI, pour avoir malversé dans l'administration des deniers publics.

Son corps fut porté à Montfaucon, où il avoit fait mettre, trois ans auparavant, celui de Montagu, son prédécesseur, dont le sort auroit dû lui servir d'avertissement et d'exemple. Le duc de Bourgogne, son protecteur, lui rappeloit souvent cet exemple. « Déses-» sarts, lui disoit-il, Montagu a mis vingt-deux ans à » se faire couper la tête; mais au train dont vous allez, » je vois que vous n'y en mettrez pas trois. »

Peu s'en fallut qu'Antoine Désessarts, son frère, enveloppé dans sa disgrâce, n'essuyât la même fin tragique; mais ayant eu le bonheur d'échapper au supplice, il en eut tant de joie, qu'il fit élever cette statue colossale de Saint-Christophe, qu'on voyoit autrefois dans l'église Notre-Dame. « On peut juger, » dit Villaret, de la frayeur qu'eut Antoine, par la » grandeur de son *ex-voto*. »

L'an 1688, *le* 1 *juillet*, Troisième bombardement d'Alger, par le maréchal d'Estrées. La ville fut presqu'entièrement abîmée par une grêle de dix mille bombes. (*Voyez* le 4 juillet.)

L'an 1690, *le* 1 *juillet*, Bataille de Fleurus près Charleroi, gagnée par le maréchal de Luxembourg, contre les Anglais, les Hollandais et les Autrichiens. Le mouvement hasardeux, mais décisif pour le gain

de la bataille, que fit faire M. de Luxembourg à sa cavalerie, et qui ne pouvoit être aperçu par le général ennemi (le prince de Valdeck), à cause de l'inégalité du terrain, fit que l'aile droite des ennemis se trouva prise en flanc, tandis que le prince de Valdeck croyoit que nous marchions à lui par un front égal à celui qu'il occupoit : c'est une des plus belles actions du maréchal de Luxembourg.

Le fils du marquis de Villarceaux, nouvellement reçu chevalier du Saint-Esprit, tombé entre les mains de quelques soldats ennemis, leur montra son cordon bleu, dans l'espérance d'un meilleur traitement. Les soldats se le disputant avec fureur, et ne pouvant s'accorder, finirent par massacrer le malheureux Villarceaux.

Saint-Foix rapporte, qu'un des officiers commandés pour faire enterrer les morts après la bataille de Fleurus, promenoit froidement ses regards sur cet amas de carnage. « Je ne vois, disoit-il, que l'image » *de la mort* toute plate sur le visage des Allemands » et des Hollandais, au lieu que le courage fier et » bouillant qui les animoit, est encore empreint sur » celui des Français. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1744, *le* 1 *juillet*, Arrêt du parlement de Paris, qui ordonne que le legs de M. l'abbé Le Gendre, destiné à un établissement de jeux floraux, sera employé à une fondation de prix dans l'Université de Paris, pour les trois premières classes. C'est ce concours intéressant

qui avoit porté à un si haut point de splendeur l'enseignement de ce corps célèbre, et dont le rétablissement dans l'Université impériale a déjà produit des effets non moins heureux.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1765, *le 1 juillet*, Le chevalier de la Barre est décapité à Abbeville, comme coupable de la mutilation d'un Christ qui étoit sur le pont de cette ville.

Les juges se fondèrent sur une ordonnance de Louis XIV, de l'année 1682, qui prescrit la peine de mort pour le sacrilége.

Comme la sénéchaussée d'Abbeville ressortissoit au parlement de Paris, le chevalier de la Barre y fut envoyé, pour y voir annuler ou confirmer ce premier jugement. Le procureur-général conclut à le casser; il y avoit vingt-cinq juges; dix acquiescèrent aux conclusions du procureur-général, mais les quinze autres confirmèrent la sentence d'Abbeville, et le chevalier de la Barre fut renvoyé dans cette ville, pour y subir son jugement.

Le tribunal d'Abbeville avoit condamné le chevalier de la Barre à avoir la langue et la main droite coupées, et à être ensuite brûlé vif. L'arrêt du parlement de Paris adoucit ce jugement, en ordonnant que le chevalier de la Barre seroit décapité avant d'être jeté dans les flammes.

Cet odieux arrêt fut exécuté le 1er juillet 1765. L'infortuné jeune homme, à peine âgé de dix-neuf

ans, fut conduit au lieu du supplice, dans un tombereau, avec un écriteau sur la poitrine, portant ces mots : *Impie, blasphémateur, sacrilége abominable et exécrable.*

Voltaire réclama avec autant de force contre ce jugement que contre celui de Calas. Il fit paroître, sous le nom de M. de Casan, avocat au conseil du roi, une *Relation de la mort du chevalier de la Barre.*

« On lui donna, dit-il, pour confesseur et pour » assistant un dominicain, ami de sa tante l'abbesse, » avec lequel il avoit souvent soupé dans le couvent. » Ce bonhomme pleuroit, et le chevalier le consoloit. » On leur servit à dîner ; le dominicain ne pouvoit » manger. *Prenons un peu de nourriture*, lui dit le » chevalier, *vous aurez besoin de force autant que* » *moi pour soutenir le spectacle que je vais donner.* » Ce spectacle, en effet, étoit terrible : on avoit » envoyé de Paris cinq bourreaux pour cette exécu- » tion..... Il monta sur l'échafaud avec un courage » tranquille, sans plaintes, sans colère et sans osten- » tation. Tout ce qu'il dit au religieux qui l'assistoit » se réduit à ces paroles ; *Je ne croyois pas qu'on pût* » *faire mourir un jeune gentilhomme pour si peu de* » *chose.* »

Le chevalier de la Barre (Jean-François Lefèvre) étoit petit-fils d'un lieutenant-général des armées du roi.

HISTOIRE.

L'an 1298, *le 2 juillet*, Bataille de Worms, dans laquelle Albert Ier, fils de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, et premier duc d'Autriche, tue de sa propre main Adolphe de Nassau, son compétiteur à l'Empire.

Le 23 juin 1278, Adolphe de Nassau, empereur d'Allemagne, avoit été déposé à la diète de Mayence, et Albert nommé à sa place. Mais il fallut que les armes jugeassent en dernier ressort de ce que la diète avoit prononcé. Les deux compétiteurs, après s'être prodigué mutuellement les injures d'usage, les noms d'usurpateur et de révolté, se rencontrèrent à Gelheim, entre Worms et Spire. Albert avoit des troupes de Souabe et d'Alsace, les forces des électeurs qui l'avoient nommé, et quelques auxiliaires envoyés par le roi de Hongrie. Adolphe étoit soutenu par les électeurs de Bavière, de Cologne, et par plusieurs princes d'un rang inférieur. La chance sembloit être en sa faveur ; mais Albert lui persuada, par de faux rapports, qu'il se retiroit, abandonné d'une grande portion de son armée. Adolphe accourut, avec sa seule cavalerie, pour couper la retraite à son ennemi. Albert, qui avoit formé le projet d'éteindre la guerre civile dans le sang de celui dont il avoit fait prononcer la déposition, arma une troupe d'élite d'une espèce de poignard d'invention particulière, avec ordre d'en frapper

les chevaux, et de n'avoir pour but que de pénétrer jusqu'à l'endroit où se trouveroit Adolphe. Ce moyen réussit : la cavalerie de l'empereur fut dispersée ; lui-même reçut une blessure à la tête, et son cheval fut tué sous lui. Il s'élança sur un nouveau cheval, et, parcourant les rangs, la tête découverte, il se fraya un passage vers Albert, qui encourageoit ses soldats. « Tu vas, s'écria-t-il, en l'apercevant, quitter à la » fois la couronne et la vie. » « Le ciel en décidera, » répondit Albert, en lui portant un coup de lance » au visage. » Adolphe tomba mourant, et les partisans d'Albert l'achevèrent.

L'an 1652, *le 2 juillet*, Combat du faubourg Saint-Antoine, entre le prince de Condé et le maréchal de Turenne.

Nous avons vu au 18 janvier, comment le cardinal Mazarin avoit fait arrêter le prince de Condé avec le prince de Conti, son frère, et le prince de Longueville, son beau-frère. Le soulèvement de tous les ordres de l'Etat obligea bientôt le cardinal à délivrer ces illustres prisonniers; mais le prince de Condé qui, au rapport de Bossuet, déclara dans la suite au roi « qu'il étoit entré innocent dans la prison, » mais qu'il en étoit sorti coupable, » ne tarda pas en effet, à montrer qu'un traitement si peu convenable à la dignité d'un prince du sang, avoit laissé une plaie profonde dans une ame aussi élevée que la sienne. Il quitta d'abord la cour, et se retira à Saint-Maur, d'où étant passé dans son gouvernement de Guyenne, il se mit à la tête des mécontens, prit les armes contre son roi, fit un traité avec les Espa-

gnols, dont il avoit été le fléau le plus terrible, tandis que Turenne, de son côté, ayant quitté ces mêmes Espagnols, venoit de faire sa paix avec la cour, et commandoit l'armée royale. L'épuisement des finances ne permettoit ni à l'un ni à l'autre des deux partis d'avoir de grandes armées, mais de petites ne décidoient pas moins du sort de l'Etat. Il y a des tems où cent mille hommes en campagne peuvent à peine prendre des villes ; il y en a d'autres où une bataille entre sept ou huit mille hommes, peut renverser un trône ou l'affermir.

Pendant que l'armée royale étoit campée auprès de Gien, sur la Loire, le prince de Condé tomba avec une telle rapidité sur un corps commandé par le maréchal d'Hocquincourt, qu'il étoit sur le point de terminer la guerre par l'avantage le plus décisif, sans l'arrivée de Turenne qui sauva le reste de l'armée et toute la famille royale qui étoit à Gien, prête à tomber entre les mains du vainqueur. C'est ce qu'on appelle le combat de Bléneau, si long-tems célèbre en France.

Condé, qui ne se flattoit pas de surprendre Turenne comme il avoit surpris d'Hocquincourt, fit marcher son armée vers Paris, pour affermir la capitale dans son parti ; de là il commença à négocier avec la cour, qui étoit à Saint-Germain ; les négociations ayant été inutiles, le prince de Condé se résolut à recommencer la guerre ; il étoit posté à Saint-Cloud, réduit aux seules troupes qu'il avoit amenées avec lui, les Parisiens ayant voulu rester neutres entre le roi et le prince. Turenne étoit campé en deçà de la Seine, vis-à-vis de Saint-Cloud. L'arrivée du maréchal de la Ferté,

qui venoit le joindre, ayant fait craindre au prince de Condé d'être enveloppé, il résolut d'aller occuper le poste de Charenton, et il passa la Seine, ayant Paris à sa droite, et n'ayant rien qui le séparât de Turenne. Ce fut dans cette marche, que se trouvant pressé par l'armée royale, il n'eut que le tems de se jeter dans le faubourg Saint-Antoine, où se donna ce fameux combat, dans lequel ces deux généraux firent, avec si peu de troupes, de si grandes choses, que la réputation de l'un et de l'autre, qui sembloit ne pouvoir plus croître, en fut augmentée. Le prince de Condé, avec un petit nombre de seigneurs de son parti, suivi de quelques régimens, soutint et repoussa l'effort de l'armée royale; ce fut là que le duc de la Rochefoucault, si illustre par son courage et par son esprit, reçut un coup au-dessus des yeux, qui lui fit perdre la vue pour quelque tems. Un neveu du cardinal Mazarin y fut tué; on ne voyoit que jeunes seigneurs tués ou blessés, qu'on rapportoit à la porte Saint-Antoine, qui refusoit de s'ouvrir.

Le roi, âgé de quinze ans, contemploit le combat de la hauteur de Charonne, avec sa mère et le cardinal Mazarin; cette journée alloit être décisive contre le prince de Condé, par le secours qu'amenoit le maréchal de la Ferté, si les Parisiens ne lui eussent enfin ouvert leurs portes, à la persuasion de mademoiselle de Montpensier, fille du duc d'Orléans, qui fit tirer sur les troupes du roi le canon de la Bastille, sur quoi Mazarin dit: « Elle a tué son mari; » voulant dire que le roi qu'elle vouloit épouser, ne lui pardonneroit jamais cette insulte.

C'est ici le lieu de placer le beau parallèle de Tu-

renne et de Condé, que Bossuet nous a laissé dans la plus belle de ses oraisons funèbres (1).

« C'a été, dans notre siècle, un grand spectacle de » voir dans le même tems et dans les mêmes campagnes, » ces deux hommes que la voix commune de toute » l'Europe égaloit aux plus grands capitaines des » siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt » unis plus encore par le concours des mêmes pensées, » que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre; » tantôt opposés front à front, et redoublant l'un dans » l'autre l'activité et la vigilance; comme si Dieu, » dont souvent, selon l'Ecriture, la sagesse se joue » dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes » les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il » peut faire des hommes. Que de campemens, que de » belles marches, que de hardiesse, que de précau- » tions, que de périls, que de ressources! Vit-on ja- » mais en deux hommes les mêmes vertus, avec des » caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? » L'un paroît agir par des réflexions profondes, et » l'autre par de soudaines illuminations : celui-ci par » conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien » de précipité; celui-là d'un air plus froid, sans jamais » rien avoir de lent; plus hardi à faire qu'à parler, » résolu et déterminé au-dedans, lors même qu'il pa- » roissoit embarrassé au-dehors. L'un, dès qu'il parut » dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, » et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, » mais toutefois s'avance par ordre, et vient par dégrés » aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie; l'autre,

(1) L'oraison funèbre du prince de Condé.

» comme un homme inspiré, dès sa première bataille, » s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par » de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration » du genre humain, et fait taire l'envie; l'autre jette » d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osoit l'attaquer. » L'un enfin, par la profondeur de son génie et les » incroyables ressources de son courage, s'élève au- » dessus des plus grands périls, et sait même pro- » fiter de toutes les infidélités de la fortune; l'autre, » et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces » grandes pensées que le ciel envoie, et par une es- » pèce d'instinct admirable dont les hommes ne con- » noissent pas le secret, semble né pour entraîner la » fortune dans ses desseins, et forcer les destinées. Et » afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de » grands caractères, mais divers, l'un, emporté d'un » coup soudain, meurt pour son pays comme un » Judas Machabée; l'armée le pleure comme son » père, et la cour et tout le peuple gémit; sa piété » est louée comme son courage, et sa mémoire ne se » flétrit point par le tems; l'autre élevé, par les armes, » au comble de la gloire comme un David, meurt » comme lui dans son lit, en publiant les louanges de » Dieu, et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs » remplis autant de l'éclat de sa vie, que de la douleur » de sa mort.

» Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux » hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'es- » time que méritoit l'autre! C'est ce qu'a vu notre » siècle: et ce qui est encore plus grand, il a vu un » roi se servir de ces deux grands chefs, et profiter du » secours du ciel; et après qu'il en est privé par la

» mort de l'un et les maladies de l'autre, concevoir » de plus grands desseins, exécuter de plus grandes » choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser » et l'espérance des siens, et l'attente de l'univers : » tant est haut son courage, tant est vaste son intelli- » gence, tant ses destinées sont glorieuses ! »

L'an 1699, *le 2 juillet*, Mort de la duchesse de Mazarin.

Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, nièce du cardinal, joignit aux avantages de la fortune ceux de la beauté. Elle épousa, en 1661, Armand-Charles de Laporte de la Meilleraye, duc de Mazarin, dont le caractère caustique et l'esprit bizarre n'étoient pas propres à fixer une femme aimable. La duchesse fit tous ses efforts pour obtenir sa séparation ; mais n'ayant pu y réussir, elle passa en Angleterre, en 1667. Elle autorisa son séjour à Londres, de sa parenté avec la reine. Mais quand cette princesse fut obligée de passer en France, en 1688, le duc fit solliciter Hortense de revenir ; les prières n'ayant rien opéré, il lui intenta un procès qu'elle perdit : elle fut condamnée à retourner avec son époux ; mais elle persista à rester en Angleterre, où elle avoit une petite cour, composée de ce qu'il y avoit de plus ingénieux à Londres. Saint-Evremont fut un de ses courtisans les plus assidus. Elle mourut le 2 juillet 1699, avant le duc, qui vécut jusqu'en 1713. Si l'on s'en rapporte au portrait que Saint-Evremont en a fait, elle avoit quelque chose de noble et de grand dans l'air du visage, dans les qualités de l'esprit et dans celles de l'ame. Elle savoit beaucoup, et cachoit son savoir. Sa conversation étoit à la fois solide et gaie.

Madame de Sévigné justifie ainsi la conduite de cette femme célèbre par sa beauté et par son esprit : « On ne sauroit donc faire un bon compte de l'extra-» vagance de cet homme (le duc de Mazarin). C'est » un fou : il est habillé comme un gueux ; la dévotion » est tout de travers dans sa tête. Nous voulûmes lui » persuader de tirer sa femme d'Angleterre, où elle » est en danger d'être chassée, et peut-être pervertie, » et où elle est avec les ennemis du roi. Il en revint » toujours à dire qu'elle vienne avec lui. Avec lui, » bon dieu ! ah, disons avec Saint-Evremont, qu'elle » est dispensée des règles ordinaires, et qu'on voit » sa justification en voyant M. de Mazarin. »

L'an 1747, *le 2 juillet*, Louis XV, secondé par le maréchal de Saxe, gagne la bataille de Lawfeldt sur l'armée confédérée des Anglais, des Hollandais et des Autrichiens.

Les Français perdirent dans cette bataille le colonel *Dillon*, nom célèbre dans les troupes irlandaises, et le marquis d'Autichamp. Le jeune marquis de Ségur (depuis maréchal de France et ministre de la guerre) eut un bras emporté ; il avoit été long-tems sur le point de mourir des blessures qu'il avoit reçues dans les batailles précédentes ; et à peine étoit-il guéri, que ce nouveau coup le mit encore en danger de mort. Le roi dit au comte de Ségur, son père : « Votre » fils méritoit d'être invulnérable. » Mais le discours le plus mémorable du roi est celui qu'il tint au général Ligonier, qu'on lui amena prisonnier. « Ne vau-» droit-il pas mieux, lui dit-il, songer sérieusement » à la paix, que de faire périr tant de braves gens ? »

Après cette victoire, Louis XV offrit la paix aux alliés, comme il avoit fait à chaque avantage qu'il avoit remporté; mais il ne fut pas écouté : ce fut alors que le célèbre Loewendhal assiégea l'importante place de Berg-op-Zoom, qu'il prit au mois de septembre de la même année (1747). Cette conquête, suivie de celle de Maëstricht, par le maréchal de Saxe, amena enfin la paix conclue en 1748 à Aix-la-Chapelle.

L'an 1798, *le 2 juillet*, L'armée française, commandée par le général Bonaparte, débarque en Egypte, et prend d'assaut Alexandrie.

Huit jours avoient suffi à Bonaparte pour prendre possession de l'île de Malte, y organiser un gouvernement provisoire, se ravitailler, faire de l'eau, et régler toutes les dispositions militaires et administratives. Il avoit paru devant cette île le 10 juin : il la quitte le 19 juin, après en avoir laissé le commandeau général Vaubois.

Les vents du nord-ouest souffloient grand frais. Le 25 juin, la flotte est à la vue de l'île de Candie; le 29 elle est sur la côte d'Afrique; le 30 au matin, elle découvre la tour des Arabes; le soir elle est devant Alexandrie.

Bonaparte fait donner l'ordre de communiquer avec cette ville, pour y prendre le consul français, et avoir des renseignemens tant sur les Anglais que sur la situation de l'Egypte.

Le consul arrive le 1er juillet à bord de l'amiral : il annonce que la vue de l'escadre française a occasionné dans la ville un mouvement contre les chrétiens, et

qu'il a couru lui-même de grands dangers pour s'embarquer. Il ajoute que quatorze vaisseaux anglais ont paru le 28 juin à une demi-lieue d'Alexandrie, et que l'amiral Nelson, après avoir envoyé demander au consul anglais des nouvelles de la flotte française, a dirigé sa route vers le nord-est; il assure enfin que la ville et les forts d'Alexandrie sont disposés à se défendre contre ceux qui tenteroient un débarquement, de quelque nation qu'ils fussent.

Tout devoit faire craindre que l'escadre anglaise, paroissant d'un moment à l'autre, ne vînt attaquer la flotte et le convoi dans une position défavorable. Il n'y avoit pas un instant à perdre: le général en chef donna donc le soir même l'ordre de débarquement; il en avoit décidé le point au Marabou; il avoit même ordonné de faire mouiller l'armée navale aussi près de ce point qu'il seroit possible; mais deux vaisseaux de guerre, en s'abordant, tombent sur le vaisseau amiral, et cet accident oblige de mouiller à l'endroit même où il est arrivé. La distance de l'endroit du mouillage, éloigné de trois lieues de terre, le vent du nord qui souffloit avec violence, une mer agitée qui se brisoit contre les ressifs dont cette côte est bordée: tout rendoit le débarquement aussi difficile que périlleux; mais ces dangers, cette contrariété des élémens ne peuvent arrêter des braves, impatiens de prévenir les dispositions hostiles des habitans du pays.

Bonaparte veut être à la tête du débarquement. Il monte une galère, et bientôt il est suivi d'une foule de canots sur lesquels les généraux Bon et Kléber avoient reçu l'ordre de faire embarquer une partie de

leurs divisions qui se trouvoient à bord des vaisseaux de guerre.

Les généraux Desaix, Regnier et Menou, dont les divisions étoient sur les bâtimens de convoi, reçoivent l'ordre d'effectuer leur débarquement sur trois colonnes, vers le Marabou.

La mer en un instant est couverte de canots qui luttent contre l'impétuosité et la fureur des vagues. La galère que montoit Bonaparte s'étoit approchée de plus près du ban des ressifs, où l'on trouve la passe qui conduit au banc du Marabou : là il attend les chaloupes sur lesquelles étoient les troupes qui avoient eu ordre de se réunir à lui : mais elles ne parviennent à ce point qu'après le coucher du soleil, et ne peuvent traverser que pendant la nuit le banc de ressifs. Enfin, à une heure du matin, le général en chef débarque à la tête des premières troupes, qui se forment successivement dans le désert à trois lieues d'Alexandrie.

Bonaparte envoie des éclaireurs en avant, et passe en revue les troupes débarquées : elles se composoient d'environ mille hommes de la division Kléber, dix-huit cents de la division Menou, et quinze cents de celle du général Bon. La position des vaisseaux et la côte du Marabou n'avoient permis de débarquer ni chevaux ni canons ; les divisions Desaix et Regnier n'avoient pu encore gagner la terre, par les difficultés qu'elles avoient éprouvées dans leur navigation ; mais Bonaparte sait qu'il commande à des hommes qui ne comptent point leurs ennemis. Il falloit profiter de la nuit pour se porter sur Alexandrie ; et à deux heures et demie il se met en marche sur trois colonnes.

Au moment du départ, on vit arriver quelques chaloupes de la division Regnier ; ce général reçoit l'ordre de prendre position pour garder le point de débarquement. Le général Desaix avoit reçu celui de suivre le mouvement de l'armée, aussitôt que sa division auroit débarqué.

L'ordre est donné au bâtiment de transport d'appareiller, et de venir mouiller dans le port du Marabou, pour faciliter le débarquement du reste des troupes, et amener à terre deux pièces de campagne avec les chevaux qui devoient les traîner.

Bonaparte marchoit à pied avec l'avant-garde accompagné de son état-major et des généraux. Il avoit commandé au général Cafarelli, qui avoit une jambe de bois, d'attendre qu'on eût pu débarquer un cheval ; mais ce général, qui ne veut pas qu'on le devance au poste d'honneur, et sourd à toutes les instances, brave les fatigues d'une marche pénible.

La même ardeur, le même enthousiasme règnent dans toute l'armée. Le général Bon commandoit la colonne droite, le général Kléber celle du centre ; celle de gauche étoit sous les ordres du général Menou qui côtoyoit la mer. Une demi-heure avant le jour, un des avant-postes est attaqué par quelques Arabes qui tuent un officier : ils approchent ; une fusillade s'engage entr'eux et les tirailleurs de l'armée, à une demi-lieue d'Alexandrie environ ; mais à l'approche des Français, ils abandonnent les hauteurs qui dominent la ville, et s'enfoncent dans le désert.

Bonaparte se voyant près de l'enceinte de la vieille ville des Arabes, donne l'ordre à chaque colonne de s'arrêter à la portée du canon. Désirant prévenir l'ef-

fusion du sang, il se dispose à parlementer ; mais des hurlemens effroyables d'hommes, de femmes et d'enfans, et une canonnade qui démasque quelques pièces, font connoître l'intention de l'ennemi.

Réduit à la nécessité de vaincre, Bonaparte fait battre la charge : les hurlemens redoublent avec une nouvelle fureur ; les Français s'avancent vers l'enceinte, qu'ils se disposent à escalader malgré le feu des assiégés, et une grêle de pierres qu'on fait pleuvoir sur eux. Généraux et soldats escaladent les murs avec la même intrépidité.

Le général Kléber est atteint d'une balle à la tête : le général Menou est renversé du haut des murailles qu'il avoit gravies, et est couvert de contusions. Le soldat rivalise avec les chefs : un guide, nommé Joseph Cala, devance les grenadiers, et monte un des premiers sur le mur, où, malgré le feu de l'ennemi et les nuées de pierres qui fondent sur lui, il aide les grenadiers Sabathier et Labruyère à escalader le rempart. Les murs sont bientôt couverts de Français : les assiégés fuient dans la ville, la terreur devient générale ; cependant ceux qui sont dans les vieilles tours continuent leur feu, et refusent obstinément de se rendre.

D'après les ordres de Bonaparte, les troupes ne devoient point entrer dans la ville, mais se former sur les hauteurs du port qui la dominent. Le général en chef se rend sur ces monticules dans l'intention de déterminer la ville à capituler ; mais le soldat, furieux de la résistance de l'ennemi, s'étoit laissé entraîner par son ardeur. Déjà une grande partie se trouvoit engagée dans les rues de la ville, où il s'établissoit

une fusillade meurtrière. Bonaparte fait battre à l'instant la générale : il mande vers lui le capitaine d'une caravelle turke qui étoit dans le port vieux ; il le charge de porter aux habitans d'Alexandrie des paroles de paix, de les rassurer sur les intentions de la république française, de leur annoncer que leurs propriétés, leur liberté, leur religion seront respectées ; que la France, jalouse de conserver leur amitié et celle de la Porte, ne prétend diriger ses forces que contre les Mamelucks. Ce capitaine, suivi de quelques officiers français, se rend dans la ville, et engage les habitans à se rendre, pour éviter le pillage et la mort.

Bientôt les imans, les cheykhs, les chéryfs viennent se présenter à Bonaparte, qui leur renouvelle l'assurance des dispositions amicales et pacifiques de la république française : ils se retirent pleins de confiance dans ces dispositions ; les forts du Phare sont remis aux Français, qui prennent en même tems possession de la ville et des deux ports.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1566, *le 2 juillet*, Mort de Nostradamus.

Michel Nostradamus, né à Saint-Remi, en Provence, en 1503, d'une famille autrefois juive, fut d'abord médecin, et acquit quelque fortune en voyageant et en exerçant son art avec succès. Revenu en Provence, il se fixa dans la petite ville de Salon, où il se livra à l'étude de l'astronomie, et bientôt se mêla de faire des prédictions qu'il renferma dans des qua-

trains rimés, divisés en centuries. La première édition de cet ouvrage, imprimé à Lyon en 1555, n'en contenoit que sept; leur obscurité impénétrable, le ton prophétique que le rêveur y prend, l'assurance avec laquelle il parle, firent rechercher ces quatrains avec beaucoup d'empressement. Enhardi par ce succès, il en publia de nouveaux; il mit au jour, en 1558, les huitième, neuvième et dixième centuries, qu'il dédia au roi de France Henri II. C'étoit alors le règne de l'astrologie et des prédictions. Ce prince, et la reine Catherine de Médicis, entêtés tous les deux de cette folie, voulurent voir l'auteur, et le récompensèrent comme un grand homme. On l'envoya à Blois, pour tirer l'horoscope des jeunes princes. Nostradamus se tira le mieux qu'il put de cette commission difficile; mais on ne sait point ce qu'il dit. Henri II étant mort l'année d'après, d'une blessure reçue à l'œil dans un tournois, on appliqua à ce triste événement le trente-cinquième quatrain de la première centurie de Nostradamus.

Le lion jeune, le vieux surmontera
En champ bellique, par singulier duel,
Dans cage d'or les yeux lui crevera.
Deux plaies une, puis mourir : mort cruelle !

Cette rencontre fortuite augmenta beaucoup la réputation du prophète, qui s'étoit retiré à Salon, comblé d'honneurs et de biens. Ce fut dans cette ville qu'il reçut la visite d'Emmanuel, duc de Savoie, de la princesse Marguerite, sa femme, et quelque tems après, de Charles IX, roi de France.

Ce monarque lui fit donner deux cents écus d'or, avec un brevet de médecin ordinaire du roi, et des ap-

pointemens. Nostradamus mourut seize mois après, en 1566, à Salon, regardé par le peuple comme un homme qui connoissoit autant l'avenir que le passé, quoiqu'aux yeux des philosophes il ne connût ni l'un ni l'autre. Naudé comparoit ses prophéties, dont la plupart peuvent être appliquées à différens événemens, au soulier de Théramène, qui alloit bien à tous les pieds.

L'an 1778, *le* 2 *juillet*, Mort de J.-J. Rousseau, à Ermenonville.

Jean-Jacques Rousseau étoit né à Genève en 1712, d'un horloger; il en coûta la vie à sa mère, et sa naissance, dit-il, fut le premier de ses malheurs. Son père étoit un artiste instruit, qui, à côté des instrumens de son art, avoit un Plutarque et un Tacite. Ces ouvrages furent de bonne heure familiers au jeune Rousseau. On doit attribuer à cette première lecture cette force et cette précision qui caractérisèrent dans la suite son style et ses pensées. Son amour pour l'indépendance et pour la liberté, dont il a été un si éloquent panégyriste, ne tarda pas à se manifester; et à l'âge de quatorze ans, il abandonna la maison paternelle, pour aller courir le monde. Ici commence une suite d'aventures romanesques, pour lesquelles nous renvoyons à ses *Confessions*, où il a tout dit, et beaucoup plus qu'on ne lui demandoit; c'est une suite de sensations plus que d'événemens : il se montre tout entier, quelquefois aux dépens de la décence.

Rousseau commença tard à écrire, et ce fut pour lui un avantage réel, qu'il dut à des circonstances mal-

heureuses. Condamné depuis l'enfance à mener une vie pauvre, laborieuse et agitée, il eut tout le tems d'exercer son esprit par l'étude, et son cœur par les passions; et l'un et l'autre débordoient, pour ainsi dire, d'idées et de sentimens, lorsqu'il se présenta une occasion de les répandre. Aussi parut-il riche, parce qu'il avoit amassé long-tems; et cette terre qui étoit neuve, n'en fut que plus féconde.

Son premier ouvrage est celui qu'il a le plus élégamment écrit, et c'est le moins estimable de tous. On sait qu'une question singulière proposée en 1750, par l'Académie de Dijon, donna lieu à ce fameux discours qui commença la réputation de Rousseau. Ce discours où l'auteur soutient que les arts et les sciences avoient corrompu les mœurs, n'est qu'un sophisme continuel, fondé sur cet artifice si commun de ne présenter qu'un côté des objets, et de les montrer sous un faux jour. Ce sujet pouvoit être très philosophique; mais Rousseau ne vouloit être que singulier. C'étoit le conseil que lui avoit donné Diderot, avec lequel il étoit alors fort lié : « Quel parti prendrez-vous, dit-il au Génevois » qui lui annonçoit l'intention de traiter la question » proposée par l'Académie de Dijon? » « Celui des » lettres, dit Rousseau. » « Non, c'est le pont aux » ânes. Prenez le parti contraire, et vous verrez quel » bruit vous ferez. »

Il en fit beaucoup en effet. Il eut l'honneur assez rare d'être d'abord réfuté par un souverain (le roi de Pologne Stanislas); ensuite il eut le bonheur de trouver, dans un professeur de Nancy, un adversaire très maladroit. Ainsi il lui arriva ce qu'il y a de plus heureux dans une mauvaise cause : sa thèse fut célèbre

et mal combattue. Il battit, avec l'arme du ridicule, des adversaires qui avoient raison de mauvaise grâce. D'ailleurs la discussion valoit mieux que le discours, et Rousseau se trouvoit dans son élément, qui étoit la controverse. Il vint pourtant un dernier adversaire, M. Bordes de Lyon, qui défendit la vérité avec éloquence; mais le public fit moins d'accueil à ses raisons, qu'aux paradoxes de Rousseau.

La même chose arriva depuis lorsque deux écrivains estimables, d'Alembert et Marmontel, réfutèrent la *Lettre sur les Spectacles*: le public, qui aime mieux être amusé qu'instruit, et remué que convaincu, parut goûter plus les écarts et l'enthousiasme de Rousseau, que la raison de ses adversaires.

On se passionne volontiers pour l'opinion qu'on a créée: on la défend comme son propre bien. Tel fut l'effet de la première dispute de Rousseau sur les arts et les sciences. Cette opinion, qui, d'abord, n'étoit pas la sienne, et qu'il n'avoit embrassée que pour être extraordinaire, lui devint propre à force de la soutenir. Après avoir commencé par écrire contre les lettres, il prit de l'humeur contre ceux qui les cultivoient. *Je suis devenu auteur par mon mépris même pour ce talent*: ce sont ses propres paroles. « Des sots, dit La Harpe, » peuvent y voir une noble élévation, un grand air » de supériorité; le bon sens y voit (et le bon sens se » sert du mot propre quand rien ne le lui défend), » 1°. un mensonge effronté, puisque ses propres *Mé-* » *moires* nous apprennent combien il a fait de tenta- » tives inutiles pour être *compositeur*, *auteur drama-* » *tique*, *philosophe* et *publiciste*; puisque ses ouvrages, » publiés depuis, dans ces différens genres, ont été

» conçus, préparés, ébauchés, de son aveu, pendant » le cours de sa vie tour à tour errante et retirée; puis- » qu'il nous raconte lui-même toutes les démarches » qu'il a faites pour s'approcher des hommes célèbres, » des académiciens, des protecteurs; puisqu'enfin il » avoit concouru plusieurs fois pour des prix acadé- » miques, et que les premiers éclairs de sa réputation » partirent d'une Académie de province. Voilà sans » doute un *mépris pour l'état d'auteur*, d'une espèce » toute nouvelle : 2°. Le bon sens y voit une sottise » dans toute la force du terme. Quoi de plus sot que » de *mépriser* ce qui en soi n'est rien moins que mé- » prisable, et ce qui a honoré les plus grands hommes » en tout genre, depuis Cicéron jusqu'à Fénélon, qui » pouvoient être grands sans être *auteurs*, et qui se » sont fait gloire de l'être! 3°. Le bons sens y voit un » excès d'impertinence et de fatuité impardonnable. » Comment supporter qu'un homme qui ne seroit » rien, ou qui seroit pis que rien, s'il n'étoit *auteur*, » se donne l'air de *mépriser* ce qu'il a eu tant de peine » à obtenir, et ce qui seul a fait de lui quelque » chose ? »

Le *Discours sur les causes de l'inégalité*, etc. ne fut encore qu'une suite et un développement de ses premiers paradoxes, et de la haine qui semboit l'animer contre les lettres et les arts. C'est là qu'il soutint cet étrange sophisme, que l'homme a contredit la nature en étendant et perfectionnant l'usage des facultés qu'il en a reçues. Cette assertion étoit d'autant plus extraordinaire, que Rousseau lui-même avouoit que la *perfectibilité* étoit la différence spécifique qui distinguoit l'homme des autres animaux. Après cet aveu,

comment pouvoit-il avancer que *l'homme qui pense est un animal dépravé ?*

Ce *Discours sur les causes de l'inégalité*, etc. quoique fort au-dessus du *Discours sur les sciences*, ne fut point couronné. Ce fut l'abbé Talbert qui eut le prix. Personne ne connoît aujourd'hui son discours: « Il est difficile de croire, dit La Harpe, qu'il eût fait » un meilleur ouvrage que Rousseau. »

La *Lettre sur la musique* avoit encore pour base un paradoxe : il y soutenoit que les Français ne pouvoient pas avoir de musique. Il donnoit en même tems le *Devin du Village*; petite pastorale qui eut un succès prodigieux, et que l'on revoit toujours avec plaisir sur la scène lyrique. Quoique la *Lettre sur la musique* eût le défaut de porter tout à l'extrême; quoique les compositions de Duni, de Philidor, les chefs-d'œuvre de Monsigni, de Grétri, de Piccini, de Sacchini, de Gluck, chantés dans toute l'Europe, et admirés en Italie, aient réfuté le système de Rousseau, cependant cette lettre, qui produisit la querelle des Bouffons, contribua, ainsi qu'eux, à faire connoître en France les principes de la bonne musique, et les défauts de la nôtre. Rousseau composa depuis un dictionnaire de musique, dans lequel il refondit les articles qu'il avoit insérés sur cette science dans l'Encyclopédie. Il y prouve en plus d'un endroit, que lorsqu'on a du génie, on en peut mettre même dans un livre élémentaire.

Après ces différentes excursions, Rousseau parut vouloir rassembler sa philosophie, ses querelles et ses amours dans l'espèce d'ouvrages qu'on lit le plus, dans un roman : car en effet la *Nouvelle Héloïse* sembloit n'être qu'un prétexte pour réunir dans un même

cadre les lambeaux d'un porte-feuille. Il est vrai qu'il y en a de bien précieux. On y remarque des morceaux de passion et de philosophie également admirables. Cet ouvrage fut lu ou plutôt dévoré avec une extrême avidité. C'est de tous ceux de l'auteur, celui qui eut le plus de vogue, et qui prête le plus à la critique.

Emile est d'un ordre plus élevé : c'est là surtout (en mettant à part ce que le christianisme peut y trouver de répréhensible) qu'il a mis le plus de véritable éloquence et de bonne philosophie. Ce n'est pas que son système d'éducation soit praticable; mais dans les diverses situations où il place Emile, depuis l'enfance jusqu'à la maturité, il donne d'excellentes leçons ; et partout, la morale est en action, et animée de l'intérêt le plus touchant. Son style n'est nulle part plus beau que dans Emile.

Ce livre causa tous les malheurs de Rousseau. Le parlement de Paris le condamna en 1762, et poursuivit criminellement l'auteur, qui fut obligé de prendre la fuite. Il dirigea ses pas vers sa patrie, qui lui ferma ses portes; il paroît que le coup qui lui fut le plus sensible, fut la condamnation de son livre, et celle du *Contrat social*, par le conseil de Genève. Proscrit de sa ville natale, il chercha un asile en Suisse, et le trouva dans la principauté de Neufchâtel. Son premier soin fut de défendre son Emile contre le mandement de l'archevêque de Paris, qui avoit anathématisé ce livre. Il publia en 1763 sa *Lettre à Christophe de Beaumont*, où toutes ses opinions sont reproduites avec l'éloquence la plus vive et la dialectique la plus serrée.

Les *Lettres de La Montagne* parurent bientôt après ; mais ce livre infiniment moins éloquent, est surchargé

de discussions ennuyeuses sur les magistrats et les pasteurs de Genève.

Voyant partout des persécuteurs, il ne tarda pas à quitter sa retraite pour revenir à Paris, et se rendre de là en Angleterre avec le célèbre Hume, qui, touché de ses malheurs, lui procura un établissement très agréable à la campagne; mais le philosophe de Genève ne se plut pas long-temps dans cette nouvelle retraite. Il revint en France, où, après avoir passé quelques années à Paris, il accepta l'asile que lui offrit, à Ermenonville, M. de Girardin. C'est là qu'il mourut, le 2 juillet 1778. On croit généralement qu'il abrégea ses jours.

M. de Girardin lui éleva un monument fort simple dans l'île des peupliers, qui fait partie du beau jardin d'Ermenonville. On lit sur son tombeau cette épitaphe :

ICI REPOSE

L'HOMME DE LA NATURE

ET DE LA VÉRITÉ.

Vitam impendere vero.

Hic jacent ossa J. J. ROUSSEAU.

Ce tombeau a été, pendant la révolution, transporté dans les caveaux de la nouvelle église Sainte-Geneviève, où on le voit encore aujourd'hui.

Rousseau avoit épousé, en 1769, mademoiselle Le Vasseur sa gouvernante; cette femme sans éducation avoit pris sur lui l'empire le plus absolu. Il en avoit eu quatre enfans. On peut voir dans ses écrits, comment il se justifie de les avoir mis aux Enfans-Trouvés. Mais rien ne peut justifier ce qui est même inexcusable.

La malheureuse disposition d'esprit qui faisoit voir à Rousseau des ennemis jusque dans les invalides qu'il rencontroit à la promenade, et parmi ses plus sincères admirateurs, a inspiré à un grand poëte de beaux vers qu'on relira ici avec plaisir, et par lesquels nous croyons devoir terminer cette notice :

Il le connut ce tourment si bizarre,
L'écrivain qui nous fit entendre tour à tour
La voix de la raison et celle de l'amour.
Quel sublime talent ! quelle haute sagesse !
Mais combien d'injustice, et combien de foiblesse !
La crainte le suivra jusqu'au bord du tombeau.
. . . . . .
Vous, qui de ses écrits savez goûter les charmes,
Vous tous, qui lui devez des leçons et des larmes,
Pour prix de ses leçons et de ces pleurs si doux,
Cœurs sensibles, venez, je le confie à vous.
Il n'est pas importun : plein de sa défiance ;
Rarement des mortels il souffre la présence ;
Ami des champs, ami des asiles secrets,
Sa triste indépendance habite les forêts.
Là haut, sur la colline, il est assis peut-être,
Pour saisir le premier le rayon qui va naître ;
Peut-être, au bord des eaux, par ses rêves conduit,
De leur chute écumante il écoute le bruit ;
Ou sûr d'être ignoré, d'échapper à sa gloire,
Du pâtre qui raconte, il écoute l'histoire ;
Il écoute et s'enfuit ; et sans soins, sans désirs,
Cache aux hommes qu'il craint ses sauvages plaisirs.
Mais s'il se montre à vous, au nom de la nature
Dont sa plume éloquente a tracé la peinture,
Ne l'effarouchez pas, respectez son malheur ;
Par des soins caressans apprivoisez son cœur.
Hélas ! ce cœur brûlant, fougueux dans ses caprices,
S'il a fait ses tourmens, il a fait vos délices ;
Soignez donc son bonheur, et charmez son ennui :
Consolez-le du sort, des hommes et de lui.

Vains discours! rien ne peut adoucir sa blessure :
Contre lui ses soupçons ont armé la nature.
L'étranger, dont les yeux ne l'avoient vu jamais,
Qui chérit ses écrits sans connoître ses traits;
Le vieillard qui s'éteint, l'enfant simple, timide,
Qui ne sait pas encor ce que c'est qu'un perfide;
Son hôte, son parent, son ami lui font peur :
Tout son cœur s'épouvante au nom de bienfaiteur.
Est-il quelque mortel, à son heure suprême,
Qui n'expire appuyé sur le mortel qu'il aime,
Qui ne trouve des pleurs dans les yeux attendris
D'un frère ou d'une sœur, d'une épouse ou d'un fils?
L'infortuné qu'il est, à son heure dernière,
Souffre à peine une main qui ferme sa paupière!
Pas un ancien ami qu'il cherche encor des yeux!
Et le soleil lui seul a reçu ses adieux.

J. Delille.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1510, *le 2 juillet*, Le pape Jules II donna une bulle, par laquelle il étoit permis aux courtisanes de s'établir dans un certain quartier de Rome, qu'on leur désigneroit.

Léon X et Clément VII confirmèrent cette tolérance, à condition que le quart de leurs biens, meubles et immeubles, appartiendroit, après leur mort, au couvent des religieuses de Sainte-Marie-Madelaine.

A Paris, il y eut, pendant long-tems, certains quartiers affectés particulièrement aux courtisanes, par des ordonnances de nos rois. Mais tous ces lieux de prostitution, après avoir été tolérés pendant quatre cents ans, furent abolis par l'article 101 de l'ordonnance des états d'Orléans, en 1567.

HISTOIRE.

L'an 987, *le* 3 *juillet*, Hugues Capet est couronné à Reims, roi de France.

Il a été dit au 21 mai, comment Hugues Capet parvint à la couronne.

L'an 1187, *le* 3 *juillet*, Bataille de Tibériade, où Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, est fait prisonnier par Saladin.

La vraie croix, qu'on avoit portée à cette bataille, tomba entre les mains des infidèles, comme autrefois l'arche entre les mains des Philistins. Omar, neveu de Saladin, en la présentant à ce prince, lui dit : « Il » paroît, par la désolation des Francs, que ce bois » n'est pas le moindre fruit de ta victoire. »

Saladin, rentré dans son camp, fait amener dans sa tente les prisonniers les plus distingués de l'armée vaincue. Le roi de Jérusalem, à qui l'excès de la soif permettoit à peine de respirer, parut à leur tête ; le sultan lui présenta de sa main une coupe de liqueur rafraîchie dans la neige. Le roi, après avoir bu, voulut donner sa coupe à un de ses capitaines, nommé Renault de Châtillon. C'étoit une coutume inviolable, établie chez les Musulmans, et qui se conserve encore chez les Arabes, de ne point faire mourir les prisonniers auxquels ils avoient donné à boire et à manger. Ce droit de l'ancienne hospitalité

étoit sacré pour Saladin. Il ne souffrit pas que Renault de Châtillon bût après le roi. Ce capitaine avoit violé plusieurs fois sa promesse; le vainqueur avoit juré de le punir; et montrant qu'il savoit se venger comme pardonner, il abattit d'un coup de sabre la tête de ce perfide.

Après cette victoire, Saladin s'empara de Jérusalem, où les Français avoient régné pendant quatre-vingt-neuf ans, depuis que Godefroi de Bouillon, chef de la première croisade, en avoit fait la conquête sur les Musulmans.

Les funestes suites de la bataille de Tibériade ne furent pas plus tôt connues en Europe, que les princes chrétiens se déterminèrent à repasser pour la troisième fois en Asie. Les chefs de cette troisième croisade furent Philippe II, roi de France, et Richard, roi d'Angleterre; ce dernier, chemin faisant, ayant pris l'île de Chypre sur les Grecs, en céda la souveraineté au malheureux Gui de Lusignan, dont la postérité la posséda jusqu'en 1458, qu'elle passa sous la domination des Vénitiens, auxquels elle fut depuis enlevée par les Turcs.

L'an 1610, *le* 3 *juillet*, On lit sous cette date, dans le journal de l'Etoile, l'anecdote suivante sur Marie de Médicis, femme de Henri IV et mère de Louis XIII.

Le samedi 3 juillet, la reine, accompagnée de gardes, soldats et arquebusiers, que commandoient la Chastaigneraye, capitaine de ses gardes, fit sa première sortie du Louvre, depuis la mort du roi, et alla à Notre-Dame en son carosse, qui étoit suivi de six autres. Tous les princes, hors le comte de

Soissons, entouroient son carrosse, avec force cavalière noblesse, entre laquelle paroissoit M. d'Espernon, rajeuni de plus de dix ans depuis la mort de son maître, et portant sa tête aussi haute que celle de son cheval, sur lequel il monta dans la cour du Louvre: ce qui fut trouvé étrange, comme n'appartenant qu'aux princes du sang. MM. de Guise ne l'avoient jamais entrepris durant leur plus grande prospérité, et le bon homme, M. de Montpensier, n'y montoit guère sans s'en faire prier.

L'an 1644, *le* 3 *juillet*, Bataille de Mastommor, entre l'armée parlementaire et celle de Charles Ier.

Les rebelles remportèrent une victoire complète sur les royalistes, malgré la valeur du prince Robert qui commandoit ces derniers, et qui fut obligé de céder au funeste génie de Cromwel, auquel les parlementaires durent le succès de cette journée. Les troupes de Charles Ier auroient infailliblement remporté la victoire, si tous les régimens eussent imité la valeur du brave régiment de Newcastle, qui résolut de périr plutôt que de lâcher pied; tous ses soldats périrent, jusqu'au dernier, et tombèrent morts dans le même ordre où ils avoient été rangés.

L'an 1647, *le* 3 *juillet*, Mort de Marie de Médicis.

Henri IV, après son divorce avec Marguerite, sœur de Charles IX, avoit épousé, en 1600, Marie de Médicis, fille du grand-duc de Toscane. Il fut encore plus malheureux avec sa seconde femme qu'avec la première. Tous les historiens nous représentent Marie de Médicis comme une femme capricieuse,

hautaine, soupçonneuse, querelleuse, contraire à tous les vœux du roi, contraire même à ses vues politiques, et osant les traverser par des intrigues secrètes, par des intelligences coupables avec des ennemis de l'Etat; perdant le droit qu'elle avoit de se plaindre des infidélités de son mari, par le peu de tendresse qu'elle lui montroit, par le peu de soin qu'elle prenoit de lui plaire, par le peu de douceur qu'elle répandoit sur sa vie.

Tous ces torts cependant sont de son humeur et non pas de son cœur; trop amie de l'intrigue, elle étoit du moins incapable de crime; elle n'avoit surtout ni assez de méchanceté, ni peut-être assez de vigueur pour l'énorme attentat dont elle a été soupçonnée; son obstination à rechercher l'alliance de l'Espagne, contre les intentions du roi son mari, arrache, il est vrai, à l'auteur de sa vie, cette réflexion terrible, « qu'il semble qu'il » n'y avoit que la certitude de la mort du roi, qui pût » faire suivre avec tant de confiance et d'opiniâtreté, » une négociation si contraire aux projets de ce monar- » que; » et le président Hénault avoit déjà dit, « qu'elle » n'avoit pas été assez surprise ni assez affligée de la » mort de ce prince. » Mais les auteurs contemporains ont entièrement justifié cette princesse.

Par la mort de Henri IV, Marie devint régente et souveraine sous le nom de son fils; voilà en apparence son ambition satisfaite : c'est là, au contraire, où commencent ses malheurs les plus réels. Jalouse de l'autorité comme elle en avoit été avide, l'idée que cette autorité pût être ou bravée, ou attaquée, ou menacée, ne lui laissoit aucun repos, et tous les moyens qu'elle prenoit pour affermir cette autorité toujours chance-

lante, ne faisoient que l'affoiblir ou la détruire. Au lieu de gouverner, Marie traitoit sans cesse avec ses sujets, et toujours avec désavantage. Toute son administration ne fut qu'une négociation perpétuelle et maladroite; sa politique étoit de payer bien cher les services qu'on lui devoit et qu'elle avoit droit d'exiger; elle partageoit les trésors de l'Etat entre ses favoris et les mécontens; les sommes considérables qu'avoit amassé l'économie de Henri IV, furent promptement dissipées. Il fallut accabler le peuple d'impôts pour fournir aux besoins toujours renaissans d'une pareille administration.

Un autre défaut non moins essentiel de l'administration de Marie, c'est cette affectation indécente de contrarier en tout le gouvernement de Henri IV, de destituer ses ministres, de prodiguer la confiance, les honneurs, les emplois, les richesses aux ennemis déclarés de ce grand prince, de changer même au dehors, d'amis et d'ennemis. Cette conduite imprudente avoit plusieurs mauvais effets: d'un côté elle annonçoit un mépris choquant pour la mémoire d'un roi plein de gloire, et non moins illustre par la politique que par les armes; de l'autre elle faisoit naître ou confirmoit le soupçon injuste dont nous avons parlé. Elle fournissoit d'ailleurs des motifs aux plaintes du peuple et à la révolte des grands. Si cette reine et ses amis n'eussent jamais été soupçonnés de la mort de Henri IV, jamais, peut-être, on n'eût osé ni pu soulever son fils contre elle, ni assassiner le maréchal d'Ancre, au nom du roi, et la maréchale au nom des lois.

Depuis la chute du maréchal d'Ancre, la vie de Marie de Médicis ne fut plus qu'une alternative conti-

nuelle de ruptures et de réconciliations avec son fils, par qui elle fut enfin sacrifiée au cardinal de Richelieu, qui la chassa de la cour, et ensuite du royaume. Errante de contrée en contrée, dépouillée de ses biens et de son douaire, privée de tout, cette reine, veuve et mère de rois de France, belle-mère du roi d'Espagne, du roi d'Angleterre, du duc de Savoie, alla mourir dans la misère à Cologne. On montre encore dans cette ville le grenier où elle mourut.

C'est à Marie de Médicis que Paris est redevable de ses premiers aqueducs, du palais du Luxembourg, et de la promenade appelée *le Cours-la-Reine*.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1684, *le* 3 *juillet*, Réception de Boileau à l'Académie Française.

Son discours de réception ne fut pas trouvé bon, et donna lieu à l'épigramme suivante, que répandit un académicien, pour se soulager de la violence qu'il s'étoit faite en consentant à l'élection de Despréaux :

Boileau nous dit, dans son écrit,
Qu'il n'est pas né pour l'éloquence.
Il ne dit pas ce qu'il en pense;
Moi, je pense ce qu'il en dit.

« Il eût été plus juste, dit d'Alembert, de compâtir à l'embarras du récipiendaire, pour louer tant » d'hommes qu'il avoit maltraités, et de sentir que, » dans cette circonstance épineuse, l'éloquence n'eût » été guère de saison. L'orateur en avoit moins besoin » que d'astuce; mais, à la vérité, d'une astuce délicate

» et légère, pour échapper au défilé où il se trouvoit, » et dont il ne se tira pas fort heureusement. Son discours n'étoit qu'un tissu de sarcasmes mal déguisés, » qui déplurent à ses confrères, et ne plurent guères » à ses auditeurs. »

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1418, *le* 3 *juillet*, On punit du dernier supplice un soldat du duc de Bourgogne, qui, sortant d'un cabaret de la rue aux Ours, avoit frappé de plusieurs coups de dague une image de la Sainte Vierge, placée au coin de la rue. Pour conserver la mémoire de cet événement, l'usage s'étoit établi de brûler tous les ans, le 3 juillet, dans cette rue, le simulacre d'un homme armé d'un poignard.

Le 3 juillet 1789, cette cérémonie fut supprimée.

L'an 1605, *le 3 juillet*, Assemblée des Protestans à Châtellerault.

Les protestans, peu satisfaits de l'édit de Nantes que Henri IV leur avoit accordé, voulurent étendre leurs priviléges et se rendre absolument indépendans. Tel fut l'objet de l'assemblée de Châtellerault. Leurs chefs, qui la plupart n'osèrent y paroître, étoient le duc de Bouillon, Duplessis-Mornay, Lesdiguières, d'Aubigné, etc. Henri IV, justement inquiet de cette menée, envoya Sully pour faire avorter des projets qui tendoient à bouleverser de nouveau le royaume. Sully en parle dans ses Mémoires, et son témoignage ne doit pas être suspect, puisqu'il persévéra toujours dans la religion protestante:

« Ce sera, dit ce grand homme, une honte éternelle » pour le duc de Bouillon, Duplessis, d'Aubigné, » Constant, Saint-Germain, et quelques autres, mais sur- » tout, je le répète, pour Lesdiguières, d'avoir sous- » crit à un Mémoire dans lequel on jette les fondemens » d'une république calviniste au milieu de la France, » libre et absolument indépendante du souverain. Je » sais bien que les termes ne se trouvent pas dans le » Mémoire ; on les y a évités avec un soin qui paroît » étudié ; mais les termes ne font rien, là où se trouve » la réalité ; et je fais toutes ces personnes elles-mêmes » juges de ce qu'on peut entendre par l'établissement » d'un corps dont les chefs sont aussi étroitement liés » ensemble, que separés d'avec les autres, et de con- » seils provinciaux qui prennent la loi d'un conseil » suprême général ; ce que signifie cet appui qu'on y » cherche chez l'étranger, cette obligation qu'on y » impose à tous gouverneurs et gens en place, de » prêter certains sermens ; enfin l'exclusion qu'on y » donne à tous catholiques romains, et à tout officier » attaché particulièrement au roi, des charges, di- » gnités et des affaires du nouveau parti. »

Sully parvint à détourner cet orage : ses excellens raisonnemens, joints à l'autorité de gouverneur de la province et de ministre du roi, ramenèrent la majorité des protestans.

HISTOIRE.

L'an 362, *avant Jésus-Christ, le 4 juillet*, Bataille de Mantinée, et mort d'Epaminondas.

La Grèce touchoit au moment d'une révolution : Epaminondas étoit à la tête d'une armée ; sa victoire ou sa défaite alloit enfin décider si c'étoit aux Thébains ou aux Lacédémoniens de donner des lois aux autres peuples : il entrevit l'instant de hâter cette décision.

Il part un soir de Tégée, en Arcadie, pour surprendre Lacédémone. Cette ville étoit toute ouverte, et n'avoit alors pour défenseurs que des enfans et des vieillards. Une partie des troupes se trouvoit en Arcadie ; l'autre s'y rendoit sous la conduite d'Agésilas. Les Thébains arrivent à la pointe du jour, et voient bientôt Agésilas prêt à les recevoir. Instruit par un transfuge de la marche d'Epaminondas, il étoit revenu sur ses pas avec une extrême diligence, et déjà ses soldats occupoient les postes les plus importans. Le général Thébain, surpris sans être découragé, ordonne plusieurs attaques : il avoit pénétré jusqu'à la place publique, et s'étoit rendu maître d'une partie de la ville. Agésilas n'écoute plus alors que son désespoir : quoique âgé de près de quatre-vingts ans, il se précipite au milieu des dangers, et secondé par le brave Archidamus son fils, il repousse l'ennemi et le force de se retirer.

Isadas donna, dans cette occasion, un exemple qui

excita l'admiration et la sévérité des magistrats. Ce Spartiate, à peine sorti de l'enfance, aussi beau que l'amour, aussi vaillant qu'Achille, n'ayant pour armes que la pique et l'épée, s'élance à travers les bataillons des Lacédémoniens, fond avec impétuosité sur les Thébains, et renverse à ses pieds tout ce qui s'oppose à sa fureur. Les Ephores lui décernèrent une couronne pour honorer ses exploits, et le condamnèrent à une amende, parce qu'il avoit combattu sans cuirasse et sans bouclier.

Epaminondas ne fut point inquiété dans sa retraite; il falloit une victoire pour faire oublier le mauvais succès de son entreprise. Il marche en Arcadie, où s'étoient réunies les principales forces de la Grèce. Les deux armées furent bientôt en présence près de la ville de Mantinée; celle des Lacédémoniens et de leurs alliés étoit de plus de vingt mille hommes de pied, et de près de deux mille chevaux; celle de la ligue thébaine de trente mille hommes d'infanterie, et d'environ trois mille de cavalerie.

Jamais Epaminondas n'avoit déployé plus de talens que dans cette circonstance; il suivit, dans son ordre de bataille, les principes qui lui avoient procuré la victoire de Leuctres. Une de ses ailes, formée en colonne, tomba sur la phalange lacédémonienne, qu'elle n'auroit peut-être jamais enfoncée, s'il n'étoit venu lui-même fortifier ses troupes par son exemple et par un corps d'élite dont il étoit sûr. Les ennemis, effrayés à son approche, s'ébranlent et prennent la fuite. Il les poursuit avec un courage dont il n'est plus le maître, et se trouve enveloppé par un corps de Spartiates, qui font tomber sur lui une grêle de traits.

Après avoir long-tems écarté la mort et fait mordre la poussière à une foule de guerriers, il tombe, percé d'un javelot, dont le fer lui resta dans la poitrine. L'honneur de l'enlever engagea une action aussi vive, aussi sanglante que la première. Ses compagnons ayant redoublé leurs efforts, eurent la triste consolation de l'emporter dans sa tente.

On combattit à l'autre aîle avec une alternative à peu près égale de succès et de revers. Par les sages dispositions d'Epaminondas, les Athéniens ne furent pas en état de seconder les Lacédémoniens. Leur cavalerie attaqua celle des Thébains, fut repoussée avec perte, se forma de nouveau, et détruisit un détachement que les ennemis avoient placé sur les hauteurs voisines. Leur infanterie étoit sur le point de prendre la fuite, lorsque les Théens volèrent à leur secours.

La blessure d'Epaminondas arrêta le carnage et suspendit la fureur des soldats ; les troupes des deux partis, également étonnées, restèrent dans l'inaction, de part et d'autre on sonna la retraite, et l'on dressa un trophée sur le champ de bataille.

Epaminondas respiroit encore. Ses amis, ses officiers fondoient en larmes autour de son lit ; le camp retentissoit des cris de la douleur et du désespoir. Les médecins avoient déclaré qu'il expireroit dès qu'on ôteroit le fer de la plaie. Il craignit que son bouclier ne fût tombé entre les mains de l'ennemi ; on le lui montra, et il le baisa comme l'instrument de sa gloire. Il parut inquiet sur le sort de la bataille ; on lui dit que les Thébains l'avoient gagnée. « Voilà qui est » bien, répondit-il ; j'ai assez vécu. » Il demanda ensuite Daïphantus et Iollidas, deux généraux qu'il

jugeoit dignes de le remplacer ; on lui dit qu'ils étoient morts. « Persuadez donc aux Thébains, reprit-» il, de faire la paix. » Alors il ordonna d'arracher le fer ; et l'un de ses amis s'étant récrié dans l'égarement de sa douleur : « Vous mourez, Epaminondas! » Si du moins vous laissiez des enfans ! » « Je laisse, » répondit-il en expirant, deux filles immortelles ; la » victoire de Leuctres et celle de Mantinée. »

« Si l'on me demandoit, dit Montaigne, le choix » de tous les hommes qui sont venus à ma cognois-» sance, il me semble en trouver trois excellens au-» dessus de tous les autres ; l'un, Homère.... ; l'autre, » Alexandre-le-Grand..... ; le tiers, et le plus excel-» lent, à mon gré, c'est Epaminondas. De gloire, il » n'en a pas à beaucoup près tant que d'autres (aussi » n'est-ce pas une pièce de la substance de la chose) ; » de résolution et de vaillance, non pas de celle qui » est esguisée par ambition, mais de celle que la » sapience et la raison peuvent planter en une ame » bien réglée, il en avoit tout ce qui s'en peut ima-» giner ; de cette preuve de sienne vertu, il en a faict » autant, à mon advis, qu'Alexandre même et que » César ; car encore que ses exploits de guerre ne » soyent ny si fréquens, ny si enflez, ils ne laissent » pas pourtant, à les bien considérer et toutes leurs » circonstances, d'estre aussi poisants et roides, et » portants autant de tesmoignage de hardiesse et de » suffisance militaire.

» Les Grecs luy ont faict cet honneur, sans con-» tredit, de le nommer le premier homme d'entr'eux ; » mais estre le premier de la Grèce, c'est facilement » estre le prince du monde.

» Le seul Scipion Emylian, qui lui donneroit une » fin aussi fière et magnifique, et la cognoissance des » sciences autant profonde et universelle, se pourroit » mettre à l'encontre à l'autre plat de la balance ? » O quel desplaisir le tems m'a faict, d'oster de nos » yeux à poinct nommé, des premières, la couple de » vies justement la plus noble, qui fust en Plutarque, » de ces deux personnages, par le commun consen- » tement du monde, l'un le premier des Grecs, l'autre » des Romains. Quelle matière ! Quel œuvrier ! »

L'an 1465, *le 4 juillet*, On lit sous cette date, dans la *Chronique de Louis XI* :

« Le mercredi 4 juillet, fut publié, et fait savoir » par les carrefours de Paris, que en chacun hôtel » d'icelle ville, y eût sur la fenêtre une lanterne et » une chandelle ardente durant la nuit ; que chacun » ménage qui avoit chien l'enfermât en sa maison, et » ce sur peine de la hart. »

Depuis ce tems, chaque bourgeois de Paris fut obligé d'illuminer sa croisée, jusqu'à l'établissement des lanternes publiques.

L'an 1530, *le 4 juillet*, Deux princes de la maison de Lorraine qui se disputoient ce duché, se livrent auprès de Bullegnéville, un combat dans lequel périt le célèbre Barbazan, un des héros du règne de Charles VII et du précédent, et un de ceux qui contribuèrent le plus à l'expulsion des Anglais. Charles VII lui donna dans ses lettres le titre de *Restaurateur du royaume et de la couronne de France* : il lui permit de porter les fleurs-de-lys de France sans brisure.

Assez peu de gens savent qu'il étoit enterré à Saint-Denis, comme le connétable du Guesclin et le vicomte de Turenne ; et en général ce capitaine n'est pas aussi connu qu'il mérite de l'être.

L'an 1546, *le 4 juillet*, Mort de Chérédin Barberousse.

Barberousse est le nom de deux frères, tous deux pirates fameux du seizième siècle. L'aîné, nommé Aruch, se fit roi d'Alger, battit plusieurs fois le roi de Tunis, et se rendit redoutable aux Espagnols, qui le massacrèrent dans une embuscade où ils l'avoient attiré.

Chérédin Barberousse, bien plus redoutable que son frère, lui succéda, et se fit aussi roi d'Alger. Il s'empara, en 1535, de Tunis ; il fut la terreur de Charles-Quint, contre lequel il commanda les armées navales de Soliman II, lorsque le roi François Ier eut fait alliance avec les Turcs.

Il mourut (le 4 juillet 1546), à l'âge de quatre-vingts ans, pour s'être livré à des débauches fatales, même à la jeunesse.

Soliman sentit vivement la perte de ce grand homme de mer. Il fut enterré dans sa maison de plaisance de Béchicktoch, village situé à l'entrée du canal de la mer Noire, à quatre milles de Pera où il avoit fait bâtir une mosquée à ses dépens : son tombeau s'y voit encore.

L'an 1684, *le 4 juillet*, Les Algériens bombardés envoyèrent des ambassadeurs à Louis XIV, pour faire leur soumission, et célébrèrent la paix qu'ils venoient d'obtenir, en tirant dans la mer trois cents coups de canon à boulets. Nos bombes y avoient brûlé cent six maisons.

L'an 1776, *le 4 juillet*, Les représentans des Etats-Unis de l'Amérique, assemblés dans un congrès général, déclarent l'indépendance des colonies anglaises.

Cette déclaration, qui fut principalement l'ouvrage du célèbre Francklin, est une des pièces les plus importantes de l'histoire du dix-huitième siècle, en ce qu'elle offre le premier exemple d'une insurrection fondée sur les droits de l'homme; exemple qu'on peut regarder comme un des principes de la révolution française.

DÉCLARATION *des représentans des Etats-Unis d'Amérique, assemblés dans un congrès général.*

« Lorsque dans le cours des événemens humains, » il devient nécessaire à un peuple de rompre les » liens politiques qui l'unissoient à un autre, et de » prendre, parmi les puissances de la terre, la place » séparée et le rang d'égalité, auxquels les lois de la » nature et celles du Dieu de la nature lui donnent » droit de prétendre, le respect qu'il doit aux opi- » nions du genre humain, exige qu'il déclare les rai- » sons qui le forcent à cette séparation.

» Nous regardons comme incontestables et évidentes » les vérités suivantes :

» Que tous les hommes ont été créés égaux, et » qu'ils ont été doués par le créateur de certains droits » inaliénables ;

» Que parmi ces droits, sont la vie, la liberté, et » la recherche du bonheur;

» Que pour assurer ces droits, les gouvernemens » ont été établis parmi les hommes, et qu'ils tirent

» leur juste autorité du consentement de ceux qui » sont gouvernés ;

» Que quand un gouvernement ne tend point à ces » fins, le peuple est en droit de le changer ou de l'abo- » lir, et d'en établir un nouveau, fondé sur les prin- » cipes qui lui paroîtront les plus convenables à sa » sûreté et à sa félicité.

» La prudence nous dit, à la vérité, qu'on ne doit » pas changer, pour des causes légères et passagères, » des gouvernemens qui ont été long-tems établis ; et » l'expérience même nous démontre, que les hommes » sont plutôt disposés à souffrir tant que les maux » sont supportables, que de se faire justice, en abolis- » sant les formes de gouvernement auxquelles ils » sont accoutumés ; mais quand une longue suite » d'abus et d'usurpations, tendant invariablement » au même but, prouve que l'on a dessein de les » réduire sous un pouvoir despotique, c'est leur » droit, il est même de leur devoir, de rejeter un » pareil gouvernement, et de créer de nouveaux gar- » diens de leur sûreté.

» Tels ont été les maux de ces colonies, telle a été » leur patience, et telle est à présent la nécessité qui les » oblige à changer leur ancienne forme de gouverne- » ment. L'histoire du présent roi de la Grande-Bre- » tagne, est une histoire d'injures répétées, et d'usur- » pations qui ont toutes pour objet de réduire ces pro- » vinces sous le gouvernement le plus despotique. » Pour preuve de ce que nous avançons, qu'un monde » impartial examine les faits suivans :

(Nous ne citerons que les principaux.)

» Il a refusé de donner son consentement aux lois » les plus salutaires et les plus nécessaires au bien » public.

» Il a refusé de passer d'autres lois pour le bien » être de différentes grandes provinces, à moins que » leurs habitans ne renonçassent au droit de représentation dans la législature, droit inestimable, et qui » n'est formidable qu'aux tyrans.

» Il a souvent dissous les chambres d'assemblées, » parce qu'elles s'opposoient avec courage à ses invasions sur les droits du peuple; il a rendu les juges » entièrement dépendans de sa volonté, quant à la » puissance de leurs charges, et le paiement de leurs » appointemens.

» Il a créé un nombre infini de nouveaux emplois, » et envoyé ici des essaims d'officiers, pour tourmenter le peuple et dévorer sa substance.

» Il a formé une combinaison avec d'autres personnes, pour nous soumettre à une juridiction » étrangère à notre constitution;

» Pour loger des corps considérables de troupes » parmi nous;

» Pour les protéger par des procédures illusoires, » contre les châtimens des assassinats qu'ils pourroient » commettre dans ces colonies;

» Pour imposer des taxes sans notre consentement;

» Pour nous priver de nos chartes, abolir nos excellentes lois, et altérer entièrement la forme de notre » gouvernement.

» Il a excité parmi nous des soulèvemens domestiques, et s'est efforcé de déchaîner contre les habitans de nos frontières, les Sauvages inhumains et

» sans pitié, dont la manière de faire la guerre est si » barbare, qu'ils n'épargnent ni âge, ni sexe, ni con- » dition.

» A chaque époque de ces oppressions, nous avons » présenté les plus humbles requêtes, afin d'obtenir » du soulagement à nos maux; mais on n'a répondu » à nos pétitions réitérées, que par des injures répétées.

» Un prince, dont le caractère est ainsi marqué par » toutes les actions qui peuvent désigner un tyran, » est incapable de gouverner une nation libre.

» En conséquence, nous, les représentans des Etats- » Unis de l'Amérique, assemblés en congrès, prenant » à témoin de la droiture de nos intentions le juge » suprême de l'univers, publions et déclarons solen- » nellement, au nom et par l'autorité du bon peuple » de ces colonies, que ces Provinces-Unies sont et » ont droit d'être des Etats libres et indépendans; » qu'elles sont absoutes de la fidélité qu'elles devoient » à sa majesté britannique; que toute liaison entr'elles » et la Grande-Bretagne est et doit être rompue; et » que, comme Etats indépendans, elles ont pouvoir » de déclarer la guerre et de faire la paix, de former » des alliances, d'établir un commerce; en un mot, » de faire tout ce que les autres Etats indépendans ont » droit de faire; et pour le soutien de cette déclaration, » comptant d'ailleurs sur la protection de la divine » Providence, nous engageons mutuellement nos vies, » nos fortunes et notre honneur sacré. »

Signé Jean HANCOCK, président.

Charles THOMPSON, secrétaire.

Le congrès étoit composé de cinquante-six députés

envoyés par les treize provinces qui composoient l'Union.

Il est bon de remarquer que la première cause des troubles de l'Amérique anglaise fut un édit du timbre que lord Bute fit passer en 1765, par lequel il étoit défendu d'admettre dans les tribunaux, tout titre qui n'étoit pas écrit sur du papier marqué, et vendu au profit du fisc. Cet acte du timbre produisit une telle fermentation dans les colonies, que le gouvernement anglais fut obligé de le révoquer l'année suivante : les colons, encouragés par le succès de cette première résistance, s'opposèrent avec la plus grande vigueur à toutes les nouvelles taxes qu'on voulut substituer à l'impôt du timbre, jusqu'à ce qu'enfin, le gouvernement ayant voulu employer la force pour vaincre leur résistance, ils ne gardèrent plus alors aucune mesure, et secouèrent entièrement le joug de la métropole.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1730, *le 4 juillet*, Mort de Ducerceau.

Antoine Ducerceau, né à Paris en 1670, entra chez les Jésuites, et fit honneur à cette société par ses poésies latines et françaises, et par quelques productions en prose, dont la meilleure est l'*Histoire de la conjuration de Rienzi*, à laquelle le P. Brumoy a mis la dernière main. Il composa, pour les pensionnaires du collège de Louis-le-Grand, plusieurs pièces dramatiques, où l'on trouve quelques jolies scènes, principalement dans celles d'*Esope au Collège* et des *Incommodités de la grandeur*.

Il mourut subitement à Veret, chez le duc d'Aiguillon, au retour d'un voyage où il avoit accompagné madame la princesse de Conti.

L'an 1753, *le 4 juillet*, Mort de Destouches.

Néricault Destouches, né à Tours, en 1680, avoit été comédien dans sa jeunesse : après avoir fait plusieurs comédies, il fut chargé long-tems des affaires de France en Angleterre ; et ayant rempli ce ministère avec succès, il se remit à faire des comédies.

La collection de ses ouvrages imprimés est nombreuse ; et, heureusement pour sa réputation, la plus grande partie est dans un entier oubli. C'est un triste recueil que celui qui est composé du *Curieux impertinent*, de l'*Ingrat*, du *Philosophe amoureux*, de l'*Obstacle imprévu*, de l'*Ambitieux*, du *Médisant*, de l'*Enfant gâté*, de l'*Aimable Vieillard*, de l'*Amour usé*, de l'*Homme singulier*, de la *Force du naturel*, du *Jeune homme à l'épreuve*, du *Trésor caché*, du *Dépôt*, du *Mari confident*, de l'*Archi-menteur*, etc. A l'énumération de ces titres, on est tenté de répondre, comme Chicaneau :

Si j'en connois pas un je veux être étranglé ;

et ce qu'on peut faire de mieux, c'est de ne pas les connoître. Une insipide monotonie d'intrigues communes, froides ou forcées, de scènes de valets, remplies de plaisanteries triviales, de rôles d'amoureux et d'amoureuses débitant des fadeurs usées, de grossières imitations de Molière et de Regnard, qu'on peut appeler de maladroits plagiats ; tel est le fond de toutes ces pièces : pas un caractère bien conçu, pas

une situation comique ; la plupart des sujets mal choisis.

La *Fausse Agnès* qui n'a été jouée qu'après la mort de l'auteur, est restée au théâtre. Le *Tambour nocturne* et le *Dissipateur* n'ont jamais été joués non plus que depuis la mort de Destouches : le jeu de Préville dans le rôle de Pincé, fit la fortune du *Tambour nocturne*, et la pièce est demeurée. Le fond du *Dissipateur* est si essentiellement faux, que le bon sens ne peut s'empêcher de le rejeter. Elle est cependant toujours au répertoire, grâces à deux scènes qui la font supporter.

Le *Triple Mariage* est calqué sur tout ce que l'on connoît. L'*Irrésolu* eut très peu de succès, et n'a pas été repris pendant la vie de l'auteur. Il y a du mérite dans cette pièce : elle n'est pas mal intriguée, et elle est assez purement écrite. Les scènes de l'*Irrésolu*, avec les deux femmes entre lesquelles il hésite, sont assez bien dialoguées, et il finit la pièce par un vers singulièrement heureux, lorsqu'il dit, après s'être enfin déterminé pour Julie :

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

Si Destouches n'eût fait que les ouvrages dont nous venons de parler, il seroit fort au-dessous de Dancourt, car il n'y en a pas un qui vaille les *Bourgeoises de qualité*; mais il a fait le *Philosophe marié* et le *Glorieux*; et en vérité, quand on a lu tout le reste, on est étonné qu'il les ait faits. Ce n'est pas le seul exemple de cette prodigieuse disproportion. Nous l'avons vue dans l'auteur de *Rhadamiste*, et surtout dans celui de la *Métromanie*.

Il y a dans le *Philosophe marié*, de la conduite et de

l'intérêt, des situations et des contrastes. Cet ouvrage, qui eut un grand succès, faisoit déjà beaucoup d'honneur à Destouches; mais il se surpassa lui-même dans le *Glorieux*. On a beaucoup critiqué le rôle principal, mais on ne peut y reprendre avec justice, que quelques détails qui manquent de convenance. L'esprit n'a plus d'objections contre cette pièce, quand on entend ces vers si heureusement amenés par une situation qui n'a rien que de vrai :

J'entends : la vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.

Ces vers ont une sorte de beauté bien rare, et presque unique dans la comédie, le sublime de l'expression.

L'an 1759, *le 4 juillet*, Mort de Vadé.

Jean-Joseph Vadé, né en 1720. Voltaire, par une de ces plaisanteries dont il abusoit, et qui sembloient peu convenables à sa dignité, s'est permis de mettre ce nom obscur à la tête de quelques uns de ses ouvrages. C'est ce qui peut nous excuser de parler d'un homme qui n'a guère écrit que dans le genre grivois et dans le style des halles. C'est un burlesque très inférieur à celui de Scarron; et Boileau, qui ne pouvoit souffrir qu'on lui parlât de ce dernier poëte, parce que son nom, disoit-il, lui rappeloit toujours le souvenir de quelque sottise, auroit eu bien plus d'antipathie encore pour celui de Vadé.

Quelques personnes disposées à tolérer ce mauvais genre, prétendent que la poésie peut avoir ses Téniers comme la peinture. Nous croyons qu'elles se trompent,

et rien ne prouve mieux à notre avis la vanité des comparaisons. La tête d'un paysan flamand, pleine d'énergie et d'expressions, peut fournir à un artiste le sujet d'une excellente étude ; son but est rempli s'il a parfaitement imité la nature. L'inégalité des conditions disparoît aux yeux d'un grand peintre ; et l'homme, quel qu'il soit, est toujours un modèle digne de ses pinceaux ; mais quel est le mérite de copier l'esprit, les mœurs et le jargon des halles ? Il faut avouer du moins que ces peintures grossières ne seroient faites que pour y être exposées, puisqu'elles ne trouveroient que là des spectateurs capables de bien sentir la vérité de l'imitation.

Vadé cependant n'étoit pas dépourvu de quelque esprit naturel ; un petit nombre de couplets assez piquans, et quelques parodies agréables, prouvent qu'il auroit pu réussir quelquefois à divertir les honnêtes gens.

L'an 1761, *le 4 juillet*, Mort de Richardson.

Samuel Richardson, né en 1689, exerça avec distinction, pendant une longue suite d'années, la profession d'imprimeur.

Ce célèbre romancier anglais est aussi connu en France qu'en Angleterre. Les particularités de sa vie sont ignorées ; on sait seulement que, né avec un génie contemplatif, il étudia les hommes, et sut les pénétrer. Il aimoit la solitude, il ne se répandoit guère dans le monde que pour l'observer ; il étoit fort taciturne, et l'on prétend qu'il passa plusieurs années dans la société sans parler. Ses principaux ouvrages sont : *Pamela*, ou *la Vertu récompensée*, *l'Histoire*

du chevalier Grandisson, et ce fameux roman de *Clarisse*, son chef-d'œuvre, et le meilleur de tous les romans. Ces trois ouvrages ont été traduits en français et abrégés par l'abbé Prévôt. Letourneur a publié depuis une traduction complète de Clarisse.

HISTOIRE.

L'an 1718, *le* 5 *juillet*, Le czar Pierre-le-Grand fait condamner son fils à mort.

Alexis Petrowitz, issu du premier mariage de Pierre-le-Grand, loin de marcher sur les traces de son père, condamnoit par ses discours, et encore plus par ses mœurs et par ses actions, tout ce que Pierre-le-Grand entreprenoit pour la gloire et pour l'agrandissement de la Russie. Elevé dans un attachement insurmontable pour les anciens usages de la nation, il montroit le plus grand mépris pour les arts et pour les établissemens nouveaux. Il étoit presque toujours enfermé avec une Finlandaise, nommée Euphorise, qui l'entretenoit dans une vie oisive. Pierre-le-Grand s'efforçoit d'exciter en lui de l'émulation, de l'amour pour la gloire, et du goût pour les grandes choses; mais le cœur du Czarowitz ne pouvoit s'ouvrir à aucun de ces sentimens. Enfin, le czar envisageant le prince son fils comme le futur destructeur de tout ce qu'il avoit entrepris, résolut de le déshériter. Le Czarowitz parut consentir à ce que le czar projetoit; cependant, à peine son père eut entrepris son second voyage en Europe, qu'il alla chercher un asile auprès de l'Empereur, qui étoit son beau-frère. La cour impériale lui ordonna de se tenir caché dans Vienne, et l'engagea bientôt à chercher une autre retraite. Le Czarowitz se retira à Inspruck avec sa maîtresse, et ensuite à Naples. Le

czar ayant découvert la demeure de son fils, l'engagea à revenir à Moscow. Dès que le prince fugitif fut arrivé, Pierre fit environner par des gardes, le château où il étoit; on lui ôta son épée, et il fut conduit comme un criminel devant son père. Tous ceux qui partageoient les sentimens du jeune prince, furent arrêtés : de ce nombre fut Eudoxie, mère du Czarowitz, que l'espoir de règner bientôt avec son fils, avoit portée à sortir du cloître, où elle étoit renfermée depuis qu'elle avoit été répudiée par le czar. On instruisit le procès de ces prisonniers, dont la plupart furent condamnés à perdre la vie. L'archevêque de Rostof expia sur la roue une prétendue révélation qu'il disoit avoir eue sur la mort prochaine du czar. Eudoxie ayant à peine échappé à la mort, fut reléguée au couvent de Ladoga, avec ordre de la faire fouetter par deux religieuses; Glebof, son amant, fut empalé. Le jugement d'Alexis vint ensuite. Un tribunal, composé des principaux de la noblesse et du clergé, prononça contre lui un arrêt de mort. La lecture de cet arrêt fut le coup qui le tua; il l'entendit avec des convulsions si violentes, qu'il expira le lendemain, en présence de son père et de toute la cour.

Le clergé de Russie se fit un éternel honneur dans cette affaire, par la manière vraiment chrétienne dont il exposa son sentiment au czar, dans une matière si délicate. « Si sa majesté, dit le clergé, veut punir » celui qui est tombé, selon ses actions et suivant la » mesure de ses crimes, il a devant lui des exemples » de l'Ancien Testament; s'il veut faire miséricorde, il » a l'exemple de Jesus-Christ même, qui reçoit le » fils égaré qui revient à repentance; qui renvoie libre » la femme surprise en adultère, laquelle a mérité la

» lapidation selon la loi; il a l'exemple de David, » qui veut épargner Absalon, son fils et son persé- » cuteur; car il a dit à ses capitaines, lorsqu'ils alloient » le combattre : Epargnez mon fils Absalon. »

Le czar fut inflexible, et ne consulta que l'intérêt de l'Etat ou celui de sa gloire, ou selon d'autres, celui des enfans de son second mariage.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1618, *le* 5 *juillet*, Sur la demande qu'en avoit faite Louis XIII, le pape Paul V donne un bref pour la célébration de la fête de Saint Louis dans toute l'étendue du royaume. Saint Louis avoit été canonisé en 1297, par le pape Boniface VIII. Le bref de Paul V fut publié à Paris le 8 août 1618. Le 25 du même mois, la fête fut célébrée à Paris avec la plus grande solennité.

L'an 1761, *le* 5 *juillet*, Mort du cardinal Passionei, connu par les services qu'il a rendus aux lettres et à la religion. Il jouit successivement de la faveur des papes Clement XI, Innocent XIII, et Benoît XIV, qui le nomma bibliothécaire du Vatican. Sa dextérité, sa prudence éclatèrent dans plusieurs négociations importantes. L'abjuration du savant Eccard, et celle du prince de Wittemberg, furent son ouvrage.

L'auteur de son éloge historique prétend que la cause de sa mort fut la violence qu'il se fit en signant le bref de condamnation lancé contre *l'exposition de la doctrine chrétienne de Mésenguy*. Ce qu'il y a de

certain, c'est qu'il étoit en général favorable aux jansénistes, et qu'il proscrivit de sa bibliothèque tous les ouvrages des jésuites, et s'opposa fortement à la canonisation du cardinal Bellarmin.

HISTOIRE.

L'an 1189, *le* 6 *juillet*, Mort de Henri II, roi d'Angleterre.

La paix que Henri II avoit été forcé de conclure avec Philippe-Auguste, le 28 juin 1189, avoit causé le plus vif chagrin à ce prince. Le souvenir des avantages qu'il avoit toujours remportés sur la France, avant cette fatale guerre, rendoit encore le calice plus amer. A cette mortification se joignit encore un nouveau chagrin auquel il ne put résister. Il découvrit que, pendant toute la guerre, le prince Jean, son fils bien-aimé, avoit entretenu une correspondance avec Philippe-Auguste, et qu'il étoit entré dans les complots de son frère Richard, pour détrôner un père qui lui avoit toujours témoigné la plus tendre affection. La douleur qu'il en ressentit le transporta tellement, qu'il en vint jusqu'à maudire le jour de sa naissance. Il fit même contre ses deux fils des imprécations, que les évêques qui étoient présens ne purent jamais lui persuader de révoquer. Quelques jours après, il tomba malade à Chinon; et sentant que sa fin approchoit, il se fit porter dans l'église devant le grand autel, où, après s'être confessé, il expira. Il n'eut pas plutôt les yeux fermés, qu'il fut abandonné de tous ses domestiques, dont quelques uns même eurent l'insolence de le dépouiller, et de le laisser tout nu dans l'église. Son corps fut porté à Fontevraut, ainsi qu'il l'avoit ordonné. Un

accident extraordinaire rendit ce transport remarquable. Richard Cœur-de-Lion, son fils, étant allé au-devant du convoi, pour accompagner son père au tombeau, aussitôt que ce prince parut, le corps jeta une grande abondance de sang par le nez et par la bouche. Ce spectacle fit une telle impression sur le cœur de Richard, quoique naturellement assez dur, qu'on le vit fondre en larmes, et s'accuser hautement d'être la cause de la mort de son père.

Telle fut la fin de Henri II, l'un des plus grands princes de son tems, tant par la grandeur de son génie, que par l'étendue de ses Etats. Le mélange de vices et de vertus, qui se rencontroient dans ce monarque, fait qu'il est difficile de lui donner un caractère général, qui lui convienne parfaitement. Il étoit vaillant, prudent, généreux, grand politique, studieux, savant, et d'un génie très élevé. D'un autre côté, il étoit fier jusqu'à l'excès, d'une ambition démesurée (1) et d'une luxure sans borne. Jamais rassasié de biens ni d'amour, il travailla toute sa vie à faire des acquisitions de ces deux côtés. Il n'y eut pas jusqu'à la princesse destinée à son propre fils, dont il n'attaquât la vertu : défauts qui balancent assez toutes ses belles qualités. Au commencement de son règne qui fut des plus heureux, pendant quelques années, il n'y avoit pas en Europe un roi plus craint et plus respecté. Au milieu d'une fortune éclatante qui sembloit lui promettre de grandes prospérités, il étoit regardé comme le plus heureux prince du monde, avant que l'affaire de Becket com-

(1) Henri disoit pendant sa prospérité, *que le monde* entier *suffisoit à peine à un grand homme.*

mençât à troubler sa félicité. Mais cette fâcheuse querelle, qui lui fit essuyer tant de chagrins, ayant été suivie de dissensions qui s'élevèrent dans la famille, il vit changer en infortunes le bonheur qui l'avoit jusqu'alors accompagné. Cependant, si ce prince fut malheureux, ses malheurs ne tombèrent que sur sa personne, et non pas sur son royaume, qui n'avoit jamais été si florissant qu'il le fut sous son règne. Par son avénement à la couronne, l'Angleterre devint un des plus puissans Etats de l'Europe. Outre les grandes et les riches provinces qui furent ajoutées, de son temps, à la monarchie anglaise, la conquête de l'Irlande est un avantage qui relève beaucoup le règne de ce monarque, et qui doit rendre sa mémoire précieuse aux Anglais. Il mourut dans la cinquante-sixième année de son âge, après un règne de trente-quatre ans, huit mois et douze jours.

L'an 1482, *le* 6 *juillet*, Richard, duc de Glocester, après avoir empoisonné le roi Edouard IV, son frère, est couronné roi d'Angleterre, sous le nom de Richard III, au préjudice de ses deux neveux, qu'il avoit fait enfermer, et qu'il fit périr dans leur prison. Ce cruel usurpateur ne jouit que deux ans et demi du fruit de son crime, et fut tué à la célèbre bataille de Bosworth. (*Voyez* le 22 août.)

L'an 1495, *le* 6 *juillet*, Victoire du roi de France Charles VIII, à Fornoue en Italie.

Charles VIII, après avoir fait la conquête du royaume de Naples, se disposoit à revenir en France avec son armée; mais le pape, l'empereur et la république de Venise, s'étoient ligués pour lui fermer le

retour; Charles, arrivé auprès du village de Fornoue, rendu célèbre par cette journée, rencontre l'armée des confédérés, forte de quarante mille hommes; il n'en avoit que huit mille. « Compagnons, dit-il à ses sol-» dats, les ennemis, sont dix fois plus que nous; mais » vous êtes Français, et votre roi est à votre tête. » Les Français, encouragés par les discours et la présence de leur roi, tombent avec une telle fureur sur les ennemis, qu'au bout d'une heure de combat, les alliés sont mis en pleine déroute, laissant quatre mille morts sur le champ de bataille, tandis que Charles ne perdit pas deux cents hommes. Guichardin dit que depuis plusieurs siècles, les Italiens n'avoient jamais donné une bataille si sanglante.

Les Ligués pouvoient encore attaquer Charles avec un grand avantage; mais ils n'osèrent. Nous ne pouvons résister, disoient-ils, *a la furia francese*.

L'an 1535, *le 6 juillet*, Henri VIII, roi d'Angleterre, fait décapiter Thomas Morus.

Lorsque Henri VIII, entraîné par sa passion pour Anne de Boulen, eut rompu tous les liens qui unissoient l'Angleterre au Saint-Siége, il obligea tous ses sujets à lui prêter un nouveau serment, qu'on appela le serment de suprématie. Le célèbre Morus, qui avoit été grand-chancelier, refusa de prêter ce serment, c'est-à-dire, de reconnoître Henri VIII pour le pape de l'Angleterre; le roi, qui n'ignoroit pas combien la résistance de Morus alloit décréditer sa nouvelle religion, mit tout en œuvre pour le gagner; les promesses et les menaces furent également inutiles. Les amis de Morus lui représentant qu'il ne devoit pas

être d'une autre opinion que le grand conseil d'Angleterre : « J'ai pour moi toute l'Eglise, répon-» dit-il, et le grand-conseil des chrétiens. » Sa femme le conjuroit d'obéir au roi, et de se conserver pour elle et pour ses enfans; il avoit alors soixante-deux ans. « Combien d'années, lui dit-il, croyez-vous que je » puisse vivre encore? » « Plus de vingt ans, répon-» dit-elle. » « Et c'est contre vingt ans de vie, reprit » Morus, que j'échangerois l'éternité ! »

Marguerite Morus, sa fille, digne d'un tel père, lui écrivit pour lui persuader d'obéir au roi; mais elle avoit espéré que sa lettre seroit interceptée; ce qui arriva, et en conséquence, on lui accorda la permission qu'elle sollicitoit, d'aller consoler et servir son père dans sa prison; alors elle l'affermit dans sa courageuse résistance, lui promit de suivre son exemple, s'il en étoit besoin, et d'être fidèle à sa religion, au péril de sa vie. Après la mort de son père, elle racheta sa tête de l'exécuteur, et chercha sa consolation dans la foi dont il étoit mort le martyr, et dans les lettres qu'il avoit cultivées avec gloire.

On a de Thomas Morus un dialogue, intitulé: *Quòd mòrs prò fide fugiendà non sit.* Ce principe régla sa conduite; on a encore de lui une Vie de Richard III et d'Edouard V; mais c'est surtout son *Utopie*, qui mérite d'être distinguée. Ce roman politique, souvent comparé à la *République de Platon*, peut être regardé comme un ouvrage de génie; surtout si l'on considère le tems où il a paru; la plupart des idées philosophiques et politiques auxquelles on a su donner dans la suite plus d'éclat, se trouvent dans ce livre.

Thomas Morus (suivant l'historien Hume), indé-

pendamment de ses connoissances étendues dans la littérature, réunissoit la vertu la plus sublime et l'intégrité la plus pure au génie le plus vaste.

L'an 1553, *le* 6 *juillet*, Mort d'Édouard VI, roi d'Angleterre.

Il étoit fils de Henri VIII et d'Anne de Seymour. Il n'avoit que dix ans quand il monta sur le trône, après la mort de son père, en 1547. Il mourut lui-même six ans après. C'étoit le dernier mâle de la maison de Tudor.

L'an 1641, *le* 6 *juillet*, Bataille de la Marfée.

De toutes les révoltes qui troublèrent continuellement le ministère du cardinal de Richelieu, celle du comte de Soissons fut la plus dangereuse : elle étoit appuyée par le duc de Bouillon, grand homme de guerre, par l'argent du roi d'Espagne, et les troupes des Pays-Bas. Tandis que l'armée du comte de Soissons devoit s'avancer, on devoit assassiner le cardinal, et faire soulever Paris. Sitôt que les conjurés eurent reçu le secours que le général espagnol Lamboi leur amenoit, ils livrèrent bataille aux troupes du roi, près de la Marfée; ils remportèrent une entière victoire; mais la mort du comte de Soissons, tué dans la bataille, sans qu'on ait jamais bien su par qui, ni comment, rendit la victoire inutile aux mécontens. Le duc de Bouillon fit peu après son accommodement, et conserva sa ville de Sedan; mais étant entré dans une nouvelle conspiration contre le cardinal, et ayant été arrêté, il n'obtint sa délivrance qu'en cédant cette place au roi, pour laquelle on lui donna d'autres seigneuries considérables.

Tous les historiens rapportent une anecdote singulière du comte de Soissons. Ce prince jouant un jour aux cartes, aperçut dans un miroir, qui étoit vis-à-vis de lui, un filou qui, par derrière, lui coupoit adroitement le cordon de son chapeau, qui étoit orné de pierreries; l'ayant laissé faire, il se lève comme ayant un besoin, et prie le filou, de tenir son jeu en attendant qu'il revienne; il descend à la cuisine, prend le couperet le mieux affilé, le met sous son habit, et rentre dans la salle de jeu; le filou, dès qu'il reparoît, n'a rien de plus pressé que de lui rendre sa place : « Ne » vous pressez pas, monsieur, lui dit le prince, je » suis bien aise de voir comme va mon jeu; » et l'autre continua de jouer; le prince, quelques momens après, saisit une de ses oreilles, et d'un seul coup de son instrument, la lui coupe : « Monsieur, lui dit-il, » quand vous m'aurai rendu mon cordon, je vous » rendrez votre oreille. »

L'an 1809, *le 6 juillet*, Bataille de Wagram.

« Le 6, à la pointe du jour, le prince de Ponte-Corvo occupa la gauche, ayant en seconde ligne le duc de Rivoli; le vice-roi le lioit au centre, où le corps du comte Oudinot, celui du duc de Raguse, ceux de la garde impériale et les divisions de cuirassiers formoient sept ou huit lignes.

» Le duc d'Auerstaedt marcha de la droite pour arriver au centre. L'ennemi, au contraire, mettoit le corps de Bellegarde en marche sur Stadelau; les corps de Collowrath, de Lichtenstein et de Hiller lioient cette droite à la position de Wagram où étoit le prince de Hohenzollern, et à l'extrémité de la gauche à Neusiedel,

où débouchoit le corps de Rosemberg pour déborder également le duc d'Auerstaedt. Le corps de Rosemberg et celui du duc d'Auerstaedt, faisant un mouvement inverse, se rencontrèrent aux premiers rayons du soleil, et donnèrent le signal de la bataille. L'Empereur se porta aussitôt sur ce point, fit renforcer le duc d'Auerstaedt par les divisions de cuirassiers du duc de Padoue, et fit prendre le corps de Rosemberg en flanc par une batterie de douze pièces de la division du général comte de Nansouty. En moins de trois quarts d'heure le beau corps du duc d'Auerstaedt eut fait raison du corps de Rosemberg, le culbuta et le rejeta au delà de Neusiedel, après lui avoir fait beaucoup de mal.

» Pendant ce tems, la canonnade s'engageoit sur toute la ligne, et les dispositions de l'ennemi se développoient de moment en moment : toute sa gauche se garnissoit d'artillerie. On eût dit que le général autrichien ne se battoit pas pour la victoire, mais qu'il n'avoit en vue que le moyen d'en profiter : cette disposition de l'ennemi paroissoit si insensée, que l'on craignoit quelques piéges, et que l'Empereur différa quelque tems avant d'ordonner les faciles dispositions qu'il avoit à faire pour annuller celles de l'ennemi, et les lui rendre funestes. Il ordonna au duc de Rivoli de faire une attaque sur un village qu'occupoit l'ennemi, et qui pressoit un peu l'extrémité du centre de l'armée ; il ordonna au duc d'Auerstaedt de tourner la position de Neusiedel, et de pousser de là sur Wagram ; et il fit former en colonne le duc de Raguse et le général Macdonald, pour enlever Wagram au moment où déboucheroit le duc d'Auerstaedt.

» Sur ces entrefaites, on vint prévenir que l'ennemi attaquoit avec fureur le village qu'avoit enlevé le duc

de Rivoli ; que notre gauche étoit débordée de trois mille toises ; qu'une vive canonnade se faisoit déjà entendre à Gros-Aspern, et que l'intervalle de Gros-Aspern à Wagram paroissoit couvert d'une immense ligne d'artillerie : il n'y eut plus à douter, l'ennemi commettoit une énorme faute : il ne s'agissoit que d'en profiter. L'Empereur ordonna sur le champ au général Macdonald de disposer les divisions Broussier et Lamarque en colonnes d'attaque : il les fit soutenir par les divisions du général Nansouty, par la garde à cheval, et par une batterie de soixante pièces de la garde, de quarante pièces des différens corps. Le général comte de Lauriston, à la tête de cette batterie de cent pièces d'artillerie, marcha au trot à l'ennemi, s'avança sans tirer jusqu'à la demi-portée du canon, et là commença un feu prodigieux qui éteignit celui de l'ennemi, et porta la mort dans ses rangs : le général Macdonald marcha alors au pas de charge ; le général de division, Reille, avec la brigade de fusiliers et de tirailleurs de la garde, soutenoit le général Macdonald. La garde avoit fait un changement de front pour rendre cette attaque infaillible. Dans un clin-d'œil le centre de l'ennemi perdit une lieue de terrein : sa droite épouvantée sentit le danger de la position où elle s'étoit placée, et rétrograda en grande hâte. Le duc de Rivoli l'attaqua alors en tête, pendant que la déroute du centre portoit la consternation, et forçoit les mouvemens de la droite de l'ennemi ; sa gauche étoit attaquée et débordée par le duc d'Auerstaedt, qui avoit enlevé Neusiedel, et qui étant monté sur le plateau, marchoit sur Wagram. La division Broussier et la division Gudin se sont couvertes de gloire.

» Il n'étoit alors que dix heures du matin, et les hommes les moins clairvoyans voyoient que la journée étoit décidée, et que la victoire étoit à nous.

» A midi le comte Oudinot marcha sur Wagram pour aider à l'attaque du duc d'Auerstaedt : il y réussit, et enleva cette importante position. Dès dix heures l'ennemi ne se battoit plus que pour sa retraite ; dès midi elle étoit prononcée, et il se jetoit en désordre ; et beaucoup avant la nuit, l'ennemi étoit hors de vue ; notre gauche étoit placée à Jetelsée et Ebersdorf (1), notre centre sur Obersdorf, et la cavalerie de notre droite avoit des postes jusqu'à Schonkirchen.

» Le 7 à la pointe du jour, l'armée étoit en mouvement et marchoit sur Kornenbourg et Wolkersdorf, et avoit des postes sur Nicolsbourg ; l'ennemi, coupé par la Hongrie et la Moravie, se trouvoit acculé du côté de la Bohême.

» Tel est le récit de la bataille de Wagram, bataille décisive et à jamais célèbre, où trois à quatre cent mille hommes, douze à quinze cents pièces de canon se battoient pour de grands intérêts, sur un champ de bataille étudié, médité, fortifié par l'ennemi depuis plusieurs mois. Dix drapeaux, quarante pièces de canon, vingt mille prisonniers, dont trois ou quatre cents officiers, et bon nombre de généraux, de colonels et de majors, sont les trophées de cette victoire.

(1) Il ne faut pas confondre cet Ebersdorf, petit village situé dans les terres au delà de la position des ennemis, avec le beau village d'Ebersdorf, qui est sur la rive droite du Danube, et où Sa Majesté a eu pendant plusieurs semaines son quartier-général.

Les champs de bataille sont couverts de morts, parmi lesquels on trouve les corps de plusieurs généraux, et entr'autres d'un nommé Normann, Français, traître à sa patrie, qui avoit prostitué ses talens contre elle.

» Tous les blessés de l'ennemi sont tombés en notre pouvoir : ceux qu'il avoit évacués au commencement de l'action, ont été trouvés dans les villages environnans. On peut calculer que le résultat de cette bataille sera de réduire l'armée autrichienne à moins de soixante mille hommes.

» Notre perte a été considérable : on l'évalue à quinze cents hommes tués, et à trois ou quatre mille blessés.

» Le duc d'Istrie, au moment où il disposoit l'attaque de la cavalerie, a eu son cheval emporté d'un coup de canon ; le boulet est tombé sur sa selle, et lui a fait une légère contusion à la cuisse.

» Le général de division Lasalle a été tué d'une balle : c'étoit un officier du plus grand mérite, et l'un de nos meilleurs généraux de cavalerie légère.

» Le général bavarois de Wrede et les généraux Seras, Grenier, Vignolle, Sahuc, Frère et Defrance ont été blessés.

» Le colonel prince Aldobrandini a été frappé au bras par une balle : les majors de la garde, Dansmenil et Corbineau, et le colonel Sainte-Croix ont aussi été blessés. L'adjudant commandant Duprat a été tué ; le colonel du neuvième d'infanterie de ligne est resté sur le champ de bataille : ce régiment s'est couvert de gloire.

» Une circonstance particulière de cette grande bataille, c'est que les colonnes les plus rapprochées de

Vienne, n'en étoient pas à douze cents toises; la nombreuse population de cette capitale couvroit les tours, les clochers, les toits, les monticules, pour être témoin de ce grand spectacle.

» L'empereur d'Autriche avoit quitté Wolkersdorf le 6 à cinq heures du matin, et étoit monté sur un belvédère d'où il voyoit le champ de bataille, et où il est resté jusqu'à midi. Il est alors parti en toute hâte. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1476, *le 6 juillet*, Mort de Regiomontanus, célèbre mathématicien allemand, et archevêque de Ratisbonne.

« Il fut, dit M. de Lalande, le premier restaurateur de l'astronomie, et le premier qui ait compris » qu'il falloit observer, et non pas commenter Ptolomée, comme l'on faisoit depuis plusieurs siècles. »

HISTOIRE.

L'an 1585, *le 7 juillet*, Henri III, roi de France, met à la tête de la Ligue.

En 1585, les Ligueurs, qui avoient à leur tête le duc de Guise, ayant déclaré la guerre à Henri III, ce prince, au lieu de réprimer la rébellion, publia une apologie où il s'avouoit coupable, et où il conjuroit les factieux de mettre bas les armes; et pour comble de foiblesse, il s'unit avec eux par un traité signé le 7 juillet à Nemours: ce traité accordoit aux Ligueurs des places de sûreté dans le royaume, comme les protestans en avoient, et leur procuroit de nouveaux avantages contre l'autorité royale.

« La Ligue (dit le président Hénaut), est l'événe-
» ment le plus singulier qu'on ait jamais lu dans l'his-
» toire, et Henri III, le prince le plus mal-habile, de
» n'avoir pas prévu qu'il se mettoit dans la dépendance
» de ce parti en s'en rendant le chef. » (*V.* le 1 août.)

(*Extrait du journal de l'Etoile, du 7 juillet* 1589.)

« Le vendredi 7 juillet, quelques troupes de la Ligue
» entrèrent par force dans Villeneuve-Saint-George,
» et firent mille brutalités et inhumanités : il n'y avoit
» ni ordre, ni discipline militaire en l'armée du duc
» de Mayenne, ni seulement apparence de religion;
» car, quoiqu'ils se dissent catholiques, ils ne laissoient
» point de manger publiquement de la chair aux
» jours défendus, et pour prouver leur impiété, ils
» contraignoient les prêtres, le poignard sur la gorge,

» de *baptiser* (car ils usoient de ce mot) les veaux,
» moutons, cochons, etc., et de leur donner les noms
» de carpes, brochets, barbeaux ; et sur les plaintes
» qu'on en faisoit au duc de Mayenne, qui ne le
» pouvoit ignorer, il répondit : *Il faut patienter ;*
» *j'ai besoin de toutes mes pièces pour vaincre le*
» tyran. »

L'an 1647, *le 7 juillet*, Soulèvement dans la ville de Naples ; élévation et chute de Mazaniello.

Le vice-roi de Naples, obligé de fournir aux frais de la guerre que l'Espagne avoit alors en Italie avec la France, s'étant avisé de mettre un impôt sur les fruits, qui faisoient presque la seule nourriture du peuple en été, causa une grande émeute, à la tête de laquelle se mit un pêcheur, nommé Thomas Aniello, dit communément Mazaniello. Ce fut un panier de figues qui l'occasionna ; ce Mazaniello, auquel il appartenoit, refusant de payer les droits au receveur des impôts, le peuple se souleva en faveur du premier, et força le vice-roi à publier un édit qui supprimoit la gabelle du fruit. Il demanda ensuite l'abolition de tous les autres impôts, et le rétablissement des priviléges accordés par Charles-Quint. Une réponse vague qu'on lui fit ne servit qu'à l'irriter. Les séditieux s'étant répandus dans les différens quartiers des nobles, exhalèrent leur haine invétérée contr'eux, en massacrèrent quelques uns, brûlèrent les maisons des autres, et jurèrent la perte de tous les gentilshommes.

Mazaniello, couvert de ses haillons, monté sur un échafaud, l'épée à la main, étoit l'âme qui faisoit agir cette multitude effrénée ; d'un coup-d'œil il régloit la

destinée de ses compatriotes, et indiquoit l'endroit où il falloit porter le fer et le feu; tous les ordres de la ville s'empressoient de lui apporter leurs hommages avec les plus grandes protestations d'attachement à la cause populaire. Le cardinal archevêque de Naples, étant venu le dernier faire sa visite à Mazaniello, ce misérable lui dit avec impudence : *Benché tardi, gradisco la visità dell' eminenza vostra.* « Quoique tardive, j'agrée la visite de votre éminence. » Mais au bout de quelques jours, le bruit s'étant répandu que Mazaniello *trahissoit le peuple*, le peuple qui, dans ces momens d'orage, n'entend pas raillerie sur cet article, se jette sur Mazaniello, et le massacre dans l'église des Carmes (le 16 juillet), après huit jours de règne.

L'an 1683, *le 7 juillet*, L'armée turque arrive subitement devant Vienne.

L'empereur Léopold Ier, qui auroit dû rester et défendre sa capitale, eut à peine le tems de se sauver jusqu'à la porte qui n'étoit pas encore investie, et de se retirer à Linz, sans avoir pu rien emporter.

Sobieski, roi de Pologne, obligea les Turcs de lever le siége, le 12 septembre suivant.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1656, *le 7 juillet*, Les commissaires nommés par le pape Calixte III, cassent et annullent le procès fait à la Pucelle d'Orléans, et ordonnent qu'au Vieux-Marché de Rouen, lieu de l'exécution de cette héroïne, sera plantée une croix, en mémoire de la barbarie commise envers elle par les Anglais et l'évêque de Beauvais.

HISTOIRE.

L'an 1397, *le* 8 *juillet*, Union de Calmar.

Marguerite, fille de Waldemar III, roi de Danemarck, et femme de Haquin, roi de Norwège, étoit montée, l'an 1387, sur le trône de Danemarck et sur celui de Norwège, par la mort de son fils Olaüs, qui avoit uni dans sa personne ces deux royaumes. Albert, roi de Suède, ayant soulevé la nation contre lui, les Etats du royaume offrirent la couronne à Marguerite. Après sept ans d'une guerre aussi cruelle qu'opiniâtre, Albert succomba, et fut obligé de renoncer au sceptre en 1394, pour recouvrer sa liberté qu'il avoit perdue à la bataille de Falcoping.

Marguerite, surnommée dès lors la Sémiramis du Nord, se voyant maîtresse de trois couronnes, forma le projet d'en rendre l'union perpétuelle. Les Etats-généraux de Danemarck, de Suède et de Norwège, convoqués à Calmar, en 1397, firent une loi solennelle, qui, des trois royaumes, ne faisoit qu'une monarchie. Cet acte célèbre, connu sous le nom de l'*Union de Calmar*, portoit sur trois bases :

La première, que le roi continueroit d'être électif;

La deuxième, que le souverain seroit obligé de faire tour à tour son séjour dans les trois royaumes;

La troisième, que chaque Etat conserveroit son sénat, ses lois, ses priviléges.

Cette union des trois royaumes, si belle au premier

coup-d'œil, fût la source de leur oppression et de leurs malheurs. Les Suédois accusèrent Marguerite et ses successeurs de montrer trop de prédilection en faveur des Danois. Une guerre longue et sanglante désola les deux royaumes: ce ne fut qu'en 1520, que la Suède parvint à avoir un roi particulier, dans la personne du célèbre Gustave Vasa, qui affranchit sa patrie du joug du barbare Christiern II.

L'an 1617, *le 8 juillet*, Supplice de la maréchale d'Ancre.

Après que le maréchal d'Ancre eut été tué sur le pont du Louvre (*Voyez* le 24 avril), une commission fut envoyée au parlement pour condamner le maréchal après sa mort, pour juger sa femme Eléonore Galigaï, et pour couvrir, par une cruauté juridique, l'opprobre de l'assassinat. Il n'y avoit rien à reprocher à la maréchale; elle avoit été favorite de la reine, c'étoit là tout son crime: on l'accusa d'être sorcière; car alors il falloit que la sorcellerie entrât pour quelque chose dans les grandes fortunes et dans les morts extraordinaires; on prit des *Agnus Dei* qu'elle portoit, pour des talismans. Un conseiller lui demanda de quel charme elle s'étoit servi pour ensorceler la reine? Galigaï, indignée contre le conseiller, et un peu mécontente de Marie de Médicis, répondit: « Mon sortilége a été le pouvoir qu'ont les ames fortes sur les » esprits foibles »; réponse que Voltaire a mise dans la bouche de *Makomat:*

Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

Quelques juges eurent assez de lumières et d'équité

pour ne pas opiner à la mort; mais le reste, entraîné par le préjugé public, par l'ignorance, et plus encore par ceux qui vouloient recueillir les dépouilles de ces infortunés, condamnèrent à la fois le maréchal déjà mort, et la femme, comme convaincus de sortilége, de judaïsme et de malversation. La maréchale fut exécutée, et son corps brûlé à la place de Grève.

L'an 1709, *le* 8 *juillet*, Bataille de Pultava, entre Charles XII, et Pierre-le-Grand, dans l'Ukraine, entre la Pologne et la Russie.

« Ce fut le 8 juillet de l'année 1709, (dit l'historien » de Charles XII), que se donna cette bataille déci- » sive de Pultava, entre les deux plus singuliers monar- » ques qui fussent alors dans le monde : Charles XII, » illustre par neuf années de victoires; Pierre Alexio- » witz, par neuf années de peines prises pour former » des troupes égales aux troupes suédoises : l'un, » glorieux d'avoir donné des Etats; l'autre, d'avoir » civilisé les siens : Charles, aimant les dangers et ne » combattant que pour la gloire; Alexiowitz, ne fuyant » point le péril, et ne faisant la guerre que pour ses » intérêts : le monarque suédois, libéral par grandeur » d'âme; le moscowite ne donnant jamais que par » quelque vue : celui-là, d'une sobriété et d'une con- » tinence sans exemple, d'un naturel magnanime, et » qui n'avoit été barbare qu'une fois; celui-ci, n'ayant » pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son » pays, aussi terrible à ses sujets, qu'admirable aux » étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même » abrégé ses jours : Charles avoit le titre d'invincible, » qu'un moment pouvoit lui ôter; les nations avoient

» déjà donné à Pierre Alexiowitz le nom de grand,
» qu'une défaite ne pouvoit lui faire perdre, parce
» qu'il ne le devoit pas à des victoires. »

Le risque n'étoit point égal entre ces deux rivaux. Si Charles perdoit une vie tant de fois prodiguée, ce n'étoit, après tout, qu'un héros de moins : la Suède, épuisée d'hommes et d'argent, pouvoit trouver des motifs de consolation ; mais si le czar périssoit, des travaux immenses, utiles à tout le genre humain, étoient ensevelis avec lui, et le plus vaste empire de la terre retomboit dans le chaos dont il étoit à peine tiré.

Dans une rencontre qui avoit eu lieu quelques jours auparavant cette bataille, Charles avoit été blessé d'un coup de carabine qui lui fracassa les os du pied : il essuya des opérations douloureuses, qu'il soutint avec son courage ordinaire, et fut obligé d'être quelques jours au lit. Dans cet état, il apprit que Pierre devoit l'attaquer : ses idées de gloire ne lui permirent pas de l'attendre dans ses retranchemens ; il en sortit en se faisant porter sur un brancard. Il ne doutoit pas que ces mêmes Russes, qui, quelques années auparavant, avoient fui au nombre de quarante mille devant neuf mille Suédois, ne lui abandonnassent encore une victoire aisée ; mais les Russes, à force d'être vaincus, avoient appris à vaincre, et ils montrèrent dans cette journée une valeur et une discipline égales à celle de leurs maîtres. Charles, un pistolet à la main, alloit de rang en rang sur son brancard, porté par ses drabans : une volée de coups de canon mit le brancard en pièces ; de vingt-quatre drabans qui se relayoient pour le porter, vingt-un furent tués. Pierre reçut plusieurs

coups dans ses habits et dans son chapeau. Ces deux princes furent continuellement au milieu du feu pendant toute l'action; enfin, après deux heures de combat, les Suédois, accablés par le nombre, furent partout enfoncés. La confusion se mit parmi eux: Charles fut obligé de fuir devant celui auquel il vouloit aller dicter des lois dans sa capitale, à Moscow. Les Russes comptèrent près de dix mille Suédois morts sur le champ de bataille : quatorze mille furent faits prisonniers.

Le roi fuyant et poursuivi eut son cheval tué sous lui; le carrosse du comte de Piper, ayant été trouvé dans le bagage, on mit Charles dans cette voiture, et on prit avec précipitation la route du Boristhène. Le roi, qui avoit long-tems gardé le silence, ayant demandé ce qu'étoit devenu le comte de Piper: *Il est pris avec toute la chancellerie*, lui répondit-on. — *Et le général Renschild, et le duc de Wirtemberg?* ajouta-t-il. — *Ils sont aussi prisonniers*, lui dit-on. *Prisonniers chez des Russes!* reprit Charles en haussant les épaules; *allons donc, allons plutôt chez les Turcs.* On ne remarquoit point d'abattement sur son visage, et quiconque l'eût vu alors, ne se fût pas douté qu'il étoit vaincu.

Cependant l'empereur moscovite, jouissant d'un triomphe si éclatant, recevoit sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenoit en foule, et demandoit à tout moment : *Où est donc mon frère Charles?*

Il fit aux généraux suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit, il demanda au général Renschild à combien les troupes du roi son maître pouvoient se monter avant la bataille. Renschild

répondit que le roi seul en avoit la liste qu'il ne communiquoit à personne; mais que pour lui, il pensoit que le tout pouvoit aller à environ trente mille hommes. Le czar parut surpris, et demanda comment ils avoient pu hasarder de pénétrer dans un pays si reculé, et d'assiéger Pultava avec si peu de monde : *Nous n'avons pas toujours été consultés*, reprit le général suédois; *mais comme de fidèles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître, sans jamais y contredire.* Le czar, à cette réponse, se tournant vers ses officiers : *Ah*, dit-il, *voilà comme il faut servir son souverain!* Alors, prenant un verre de vin : *A la santé*, dit-il, *de mes maîtres dans l'art de la guerre.*

Le czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers-généraux, et les traita comme un prince qui vouloit donner à ses sujets des leçons de générosité et de politesse qu'il connoissoit; mais tous les officiers subalternes et tous les soldats, furent bientôt envoyés en Sibérie. Il n'y avoit point de cartel entre les Russes et les Suédois: le czar en avoit proposé avant le siége de Pultava; Charles le refusa, et ses Suédois furent en tout les victimes de son indomptable fierté.

C'est cette fierté, toujours hors de saison, qui causa toutes les aventures de ce prince en Turquie, et toutes ses calamités, plus dignes d'un héros de l'Arioste que d'un roi sage. (*V.* le 12 février et le 11 décembre.)

Ce qu'il y a de plus important dans cette bataille, c'est que, de toutes celles qui ont jamais ensanglanté la terre, c'est la seule qui, au lieu de ne produire que la destruction, ait servi au bonheur du genre humain, puisqu'elle laissa au czar la liberté de policer une grande partie du monde.

L'an 1730, *le* 8 *juillet*, Mort du second maréchal de Villeroi.

Le second maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis XV, comme le premier l'avoit été de Louis XIV, étoit fils du premier, et fut encore plus célèbre que lui, mais d'une célébrité mêlée de fautes et de disgrâces, autant que de valeur, d'honneur et de probité. Il se nommoit François de Neufville; il eut toutes les dignités et tous les emplois de son père, et fut de plus capitaine des gardes-du-corps en 1695, à la mort du maréchal de Luxembourg. Il paroît qu'il fit ses premières armes contre les Turcs au combat de Raab, en Hongrie, en 1664. En 1668 il suivit Louis XIV à la conquête de la Franche-Comté, et se signala au siége de Dôle, comme avoit fait son père au siége de la même ville, en 1636, dans la guerre de Hollande. Il servit quelque tems dans l'armée de l'évêque de Munster; il fut fait chevalier des ordres en 1688, maréchal de France en 1693. Il prit Charleroi le 11 octobre de la même année; mais M. de Vauban conduisoit les attaques, et M. de Luxembourg conduisoit le siége. En 1695 il commanda dans les Pays-Bas; M. de Vaudemont fit devant lui, le 14 juillet, une retraite fort estimée, et le maréchal de Villeroi n'osa ou ne put l'attaquer. Il s'en dédommagea en bombardant Bruxelles les 13, 14 et 15 août; mais le prince d'Orange (le roi Guillaume) prit Namur le 4 août, et le château du même Namur le 2 septembre, sans que le maréchal de Villeroi, qui s'étoit avancé sur les bords de la Mehaigne, pût rien entreprendre.

TAYLOR INST. OXFORD

En 1677, le maréchal de Villeroi commanda encore en Flandre; il couvrit le siége d'Ath, que faisoit le maréchal de Catinat. Ath fut pris le 5 juin. Le maréchal de Villeroi avoit, dans cette même campagne, un projet sur Bruxelles; le roi Guillaume le fit avorter.

Dans la guerre de la succession d'Espagne, le maréchal de Villeroi alla, en 1701, relever le maréchal de Catinat, qu'on rappeloit d'Italie. On sait trop avec quel dédain superbe et quel ton de supériorité il osa parler à cet homme modeste, qui, dans cette qualité d'homme modeste, et plus encore en qualité de général, lui étoit infiniment supérieur. Le combat de Chiari, où Villeroi fut repoussé avec perte le 1er septembre, conformément au pronostic de Catinat, rabaissa un peu l'orgueil du premier.

Le 2 février 1702, nouvelle humiliation : le prince Eugène surprend Crémone, et dans Crémone le maréchal de Villeroi. Eugène fut chassé sur-le-champ par la valeur des Français et des Irlandais; mais il emmena le maréchal de Villeroi prisonnier.

Il fut conduit à Gratz, où il resta jusqu'au mois d'octobre suivant.

En 1703, il alla commander dans les Pays-Bas, où il prit Tongres le 10 mai, et eut quelques autres avantages.

Il fit de grandes pertes, en 1704, en Allemagne, par une mortalité qui se mit dans son armée. En 1705, dans les Pays-Bas, des lignes trop étendues qu'il défendoit du côté de Vignamont, furent forcées le 18 juillet. Cette campagne lui fit cependant honneur, parce que, malgré cet échec, il

couvrit si bien les principales villes de Flandre, qu'il empêcha les ennemis de prendre des quartiers d'hiver dans ce pays.

En 1706, le 23 mai, jour de la Pentecôte, il essuya le terrible échec de Ramillies, qui entraîna la perte de presque toute la Flandre. Le roi se crut obligé de lui ôter le commandement des armées ; mais toujours prévenu en sa faveur par l'amitié, il attribua tous ses revers au malheur ; il crut qu'on exagéroit ses fautes et son incapacité. *On se déchaîne contre lui*, dit-il, *parce qu'il est mon favori ;* mot, dit Voltaire, qui fut d'autant plus remarqué, que c'est la seule fois que Louis XIV s'en soit servi à l'égard même de ceux qu'il a le plus aimés. Quand il le revit après ses défaites, il se contenta de lui dire avec bonté : *M. le maréchal, à notre âge on n'est plus heureux ;* et connoissant son zèle et ses vertus, il chercha le moyen d'employer ses services dans un autre genre : il le nomma en 1714 ministre d'Etat et chef du conseil royal des finances ; il le nomma aussi, par son testament, gouverneur de Louis XV.

La disgrâce du maréchal de Villeroi, arrivée en 1722, fut un grand événement à la cour. Le maréchal n'étoit ami ni du régent, ni du cardinal Dubois ; il avoit surtout pour ce dernier le mépris que Dubois devoit naturellement inspirer à une ame fière et franche comme celle de Villeroi. Dubois, dans le projet qu'il avoit conçu de se faire nommer premier ministre, voulut gagner Villeroi, pour qu'au moins il ne s'opposât pas trop hautement à sa nomination, et qu'il ne le desservît pas auprès du jeune roi. Le cardinal de Bissy fut chargé de cette négociation, et

réussit d'abord si bien, qu'il amena le maréchal chez Dubois, qui offroit de se transporter chez lui. Villeroi crut qu'il ne s'agissoit que d'un rapprochement et d'une réconciliation en général, sans aucun objet déterminé. Dubois, charmé de voir chez lui le maréchal, s'enferme avec lui et le cardinal de Bissy. La conversation commence par un compliment et les protestations d'amitié, qui ne sont pas même une fausseté entre courtisan, puisqu'elles ne trompent personne; mais le maréchal a dit lui-même depuis, que quand Dubois parla d'être premier ministre, et le pressa de faire goûter ce projet au roi, et même de le présenter à ce jeune prince, il ne put tenir à une pareille proposition : la patience lui échappa ; il s'emporta, et accabla le cardinal Dubois de reproches et d'injures. Le négociateur Bissy, pour le moins aussi déconcerté que Dubois, essaie de calmer le maréchal, d'adoucir ses expressions, de les interpréter le plus favorablement, de lui rappeler qu'il est venu dans un esprit de paix et d'amitié ; que s'il ne croit pas devoir servir le cardinal, il ne doit pas du moins l'injurier; que sans doute ce n'est point son intention, mais que ses mouvemens ont trop d'impétuosité, et ses expressions trop d'aigreur. Plus on veut l'appaiser, plus il s'échauffe et s'irrite ; il passe enfin toute mesure, et donne la scène la plus éclatante ; et s'en applaudissant, finit par dire au cardinal Dubois : *A présent que je vous ai montré toute mon ame, que nous ne pouvons plus nous pardonner l'un à l'autre, je vous déclare que vous n'avez qu'un moyen de m'empêcher de vous nuire en toute occasion, c'est de me faire arrêter, si vous osez et si vous croyez en avoir le pouvoir.* Le

cardinal de Bissy voyant le triste fruit de ses soins, ouvre la porte, prend le maréchal par le bras, le pousse dehors : on essaie un moment de se composer devant les spectateurs; l'altération du maréchal, l'embarras de Bissy, la confusion de Dubois n'échappèrent à personne, et bientôt toute la cour fut instruite de la scène qui venoit de se passer. Dubois, de son côté, court chez le régent, et lui déclare qu'il va quitter les affaires et la cour, si le maréchal ne lui est sacrifié. Le régent eût pu mépriser cette menace ; mais il sentit qu'en manquant au cardinal, dépositaire de son autorité, le maréchal lui avoit manqué à lui-même ; il avoit d'ailleurs beaucoup d'autres sujets d'être mécontent de Villeroi : ce gouverneur, par des précautions injurieuses, affectoit en toute occasion d'accréditer les bruits qui avoient couru autrefois contre le duc d'Orléans, sur la mort des enfans de Louis XIV : jamais le régent n'approchoit du jeune monarque, qu'aussitôt le gouverneur ne se mît entre eux ; il ne vouloit point souffrir que le régent entretînt seul le roi, et si quelquefois ce prince vouloit dire un mot à l'oreille de Louis XV, le gouverneur avançoit la tête entre eux pour entendre. Il ne dissimuloit point que ces précautions lui paroissoient nécessaires à la sûreté de son élève ; il étoit applaudi et encouragé dans sa conduite par tous les ennemis du régent : ce prince la souffrit long-tems avec beaucoup de patience, pour le bien de la paix ; mais ayant à venger Dubois, et ne voulant pas cependant paroître immoler à un tel homme une telle victime, il se ressouvint de ses propres injures, et s'en procura même à dessein une nouvelle, pour avoir occasion d'éclater. Après son travail ordi-

naire avec le roi, travail où le maréchal de Villeroi assistoit toujours, et où l'évêque de Fréjus, Fleury, assistoit aussi quelquefois, le régent supplia le roi de vouloir passer avec lui dans un arrière-cabinet, où il avoit quelque chose de secret à lui communiquer. Ce gouverneur, comme on l'avoit prévu, s'y opposa; le roi avoit alors douze ans et demi. M. le duc d'Orléans insiste, et représente avec politesse et douceur à M. de Villeroi que le roi approche de sa majorité, époque où il sera censé gouverner par lui-même; qu'il est tems de lui rendre compte de choses qu'il est actuellement en état d'entendre, et qui ne doivent être dites qu'à lui seul. Le maréchal réplique avec vivacité qu'il sait le respect qu'il doit à son altesse royale, mais qu'il connoît aussi les devoirs de sa charge; qu'elle ne lui permet pas de laisser parler au roi en particulier, sans savoir ce qu'on veut lui dire, encore moins de le laisser emmener dans un cabinet hors de sa vue, parce que dans tous les momens il répond de sa personne.

Le régent regardant fixément le maréchal: « Vous » vous oubliez, monsieur, lui dit-il, et vous oubliez » à qui vous parlez: je veux croire que vous ne sentez » pas la force de vos termes; le respect que j'ai pour » Sa Majesté m'empêche de vous répondre et de » pousser plus loin cette conversation. » En même tems il fit au roi une révérence profonde, et se retira.

Villeroi, quoique parmi ses amis, ennemis du régent, il se vantât de la fermeté qu'il avoit montrée dans cette occasion, avoit été frappé du ton d'autorité avec lequel ce prince lui avoit parlé; il sentit qu'il lui devoit des excuses, et ses amis furent de cet avis. Il

alla donc le lendemain 10 août 1722, chez M. le régent ; c'étoit où on l'attendoit ; tout étoit prévu, toutes les mesures étoient prises ; le nouveau gouverneur étoit déjà choisi. Villeroi demande à parler à M. le régent ; on lui répond que le prince est enfermé, et qu'il travaille ; il s'approche de la porte du cabinet, et veut entrer. La Fare, capitaine des gardes du duc d'Orléans, paroît et demande à Villeroi son épée : celui-ci s'apprête à faire résistance ; il est investi, serré de près, jeté dans une chaise qu'on ferme sur lui, emporté rapidement à travers les jardins de Versailles, placé dans un carrosse environné de mousquetaires, qui part à l'instant, et le mène, en peu d'heures, dans son château de Villeroi.

Quand le régent annonça au roi cette nouvelle, l'enfant royal rougit, se cacha le visage, ne proféra pas une parole, ne voulut ni sortir, ni jouer, ni presque manger, pleura beaucoup et ne dormit pas de la nuit. Le lendemain, nouvel embarras pour la cour, et nouvelle douleur pour le roi : l'évêque de Fréjus avoit disparu. On envoya des courriers de tous côtés pour le chercher ; on apprit enfin qu'il s'étoit retiré dans un château appartenant à M. le président de Lamoignon, frère aîné de celui qui fut depuis chancelier. Le roi et le régent lui écrivirent ; il revint reprendre ses fonctions auprès de son élève, qui avoit pour nouveau gouverneur le duc de Charost, et le calme fut rétabli.

La douleur du jeune roi parut, à cette occasion, tenir moins à son attachement pour ses maîtres, qu'à une forte prévention qu'il ne devoit la conservation de sa vie qu'à la surveillance de ces deux personnages ;

et cette prévention, si injurieuse au régent, toute la conduite du maréchal de Villeroi avoit dû l'inspirer à Louis XV.

Le maréchal de Villeroi et l'évêque de Fréjus s'étoient promis que si l'un des deux étoit renvoyé, l'autre se retireroit : c'étoit pour remplir en quelque sorte cet engagement, que Fleury avoit pris la fuite aussitôt qu'il avoit su la détention de Villeroi, et celui-ci trouva mauvais que Fleury eût si aisément repris sa place. Mais ce traité secret entre les deux instituteurs étoit-il bien légitime ? N'étoit-ce pas vouloir se rendre trop nécessaires en cherchant à fortifier l'idée que la vie du roi n'étoit en sûreté qu'entre leurs mains? Quoi qu'il en soit, le maréchal se vit, contre son attente, abandonné dans son château de Villeroi ; mais comme il ne l'étoit pas encore assez au gré du cardinal Dubois, contre lequel il se permettoit les déclamations les plus fortes et les plus justes, on l'envoya dans son gouvernement de Lyon. Il ne revint à Paris qu'après la mort du cardinal Dubois et du régent, le 25 juin 1724; et le 27 il fut présenté au roi à Versailles, par le duc de Bourbon, alors premier ministre. Il mourut à Paris, le 8 juillet 1730, dans sa quatre-vingt-septième année.

La Baumelle, en parlant du maréchal de Villeroi, dans les Mémoires de madame de Maintenon, l'appelle *Villeroi le fastueux, qui amusoit les femmes avec tant de légéreté, et qui disoit à ses gens avec tant d'arrogance :* « A-t-on mis de l'or dans mes poches? » Ces traits, à quelque personnage qu'ils appartiennent, sont vraiment caractéristiques, et peignent de manière à faire à jamais reconnoître celui qu'ils désignent ; mais

sont-ils justes dans l'application au maréchal de Villeroi ? Ce n'est pas l'avis de Voltaire. Comment, dit-il, la Baumelle peut-il attribuer, je ne dis pas à un grand seigneur, mais à un homme bien élevé, ces paroles qu'on attribuoit autrefois à un financier ridicule ? Il est même difficile de croire que, même dans le tems du plus grand crédit de la finance, un financier ait osé tenir un pareil propos, et attirer si imprudemment sur lui et sur ses semblables l'indignation publique.

Voici le portrait que le même historien fait du maréchal de Villeroi, avec lequel il avoit vécu dans sa jeunesse : « Le maréchal duc de Villeroi, fils du gouverneur du roi (Louis XIV), élevé avec lui, avoit eu toujours sa faveur ; il avoit été de toutes ses campagnes, de tous ses plaisirs : c'étoit un homme d'une figure agréable et imposante, très brave et très honnête homme, bon ami, vrai dans la société, magnifique en tout ; mais ses ennemis disoient qu'il étoit plus occupé, étant général d'armée, de l'honneur et du plaisir de commander, que des desseins d'un grand capitaine. Ils lui reprochoient un attachement à ses opinions, qui ne déféroit aux avis de personne. »

Cette famille illustre s'est éteinte par la mort du duc de Villeroi, arrière-petit-fils du maréchal, mort victime du tribunal révolutionnaire le 28 avril 1794.

L'an 1758, *le* 8 *juillet*, Le marquis de Montcalm remporte dans le Canada une victoire complète sur le général anglais Abercromby. Cette journée coûta à l'ennemi 6000 morts ou blessés ; le vainqueur eut

la modestie de mettre dans sa relation, qu'*il n'avoit eu que le mérite d'être le général de troupes victorieuses.* (*Voyez* le 14 septembre.)

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 19 *de l'ère chrétienne, le* 8 *juillet*, Un affreux tremblement de terre renversa plusieurs villes dans l'Asie, entr'autres, Ephèse et Nicéphore; de nouvelles îles parurent dans l'Archipel, des montagnes disparurent, et d'autres sortirent de terre.

L'an 1695, *le* 8 *juillet*, Mort de Huygens.

Christian Huygens est célèbre par des découvertes mathématiques, qui ont fait dire qu'il avoit autant et peut-être plus de génie que Newton. Né à la Haye, en 1629, de Constantin Huygens, gentilhomme hollandais, il montra dès son enfance les plus heureuses dispositions pour les sciences exactes. Après avoir parcouru le Danemarck, l'Allemagne, l'Angleterre, la France, il fut fixé à Paris par une forte pension que Colbert lui fit donner, et par une place à l'Académie des sciences. Il avoit déjà été reçu de la société royale de Londres, et il méritoit de l'être de toutes les sociétés consacrées à la physique et aux mathématiques. Il découvrit le premier un anneau et un quatrième satellite autour de Saturne. On lui est redevable des horloges à pendule, dont la découverte lui fut en vain disputée par l'abbé de Hautefeuille. On lui doit encore des télescopes plus parfaits que ceux qu'on avoit faits avant lui.

L'an 1738, *le* 8 *juillet*, Mort de Niceron.

Jean-Pierre Niceron, barnabite, né à Paris en 1685, est l'auteur des *Mémoires sur les hommes illustres dans les lettres.* Tous ne sont pas illustres; mais il parle de chacun convenablement; il n'appelle point un orfèvre, grand homme. Il mérite d'avoir place parmi les savans utiles.

L'an 1781, *le* 8 *juillet*, Mort du frère Côme.

Jean Baseillac, connu sous le nom de frère Côme, de l'ordre des Feuillans, né à Tarbes, en 1703, fut un des plus habiles lithotomistes du siècle. Il trouva un moyen d'extraire la pierre de la vessie par le pubis, et a laissé des écrits sur cette nouvelle méthode.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1108, *le* 8 *juillet*, Mort de Pierre l'Hermite, gentilhomme d'Amiens en Picardie, prédicateur, et un des chefs de la première croisade. (*Voyez* le 15 juillet.)

« Ceux de nos auteurs modernes (dit M. Moreau) » pour qui toute entreprise religieuse est un objet de » raillerie, et ceux qui ont été plus frappés des dé- » sordres que nos croisés se permirent en Orient, que » de la grandeur et de la noblesse du projet qui les » réunit, ont voulu faire de Pierre l'Hermite, un » fou enthousiaste, un homme qui eût mérité d'être » enfermé. Ceux qui réfléchissent plus froidement, » ceux qui, pour juger des actions, se transportent au

» siècle qui les a produites, ont dû se former une » toute autre idée de cet homme singulier. Pour moi, » j'avoue que son génie m'étonne, et que son cou- » rage me paroît approcher de celui qui fait les héros » dans tous les genres. Je le vois arriver de Jérusalem » à Rome, parcourir ensuite l'Italie, la France, » l'Allemagne, et ne manquer son but nulle part. » Quelle devoit être l'élévation de ses idées, la force » des images dont il savoit les revêtir, la rapidité de » ses mouvemens, le feu de ses expressions ! »

En convenant avec M. Moreau, du courage, de la force d'esprit de Pierre l'Hermite, il sera toujours permis de désirer avec le sage Fleuri, que le zèle de la religion ne l'eût pas fait pécher quelquefois contre les règles de la prudence.

HISTOIRE.

L'an 1386, *le* 9 *juillet*; Bataille de Sempach.

Léopold II, duc d'Autriche, surnommé le Beau Gendarme, voulant faire rentrer les Suisses sous la domination de sa maison, dont ils avoient secoué le joug sous l'empereur Albert, les attaqua, le 9 juillet, dans leur pays, à Sempach : déjà la victoire sembloit se décider en sa faveur, lorsqu'il fut tué par le soldat le plus contrefait de l'armée ennemie.

L'an 1635, *le* 9 *juillet*, Mort du cardinal Duprat, chancelier de France, sous le règne de François Ier.

Il dut sa faveur auprès de ce prince, à un trait hardi et singulier. Dans le tems que François Ier n'étoit encore que duc d'Angoulême, Duprat, qui étoit son gouverneur, s'aperçut qu'il étoit devenu amoureux de Marie d'Angleterre, épouse de Louis XII, qui n'avoit point encore d'enfans. La reine (à ce qu'on prétend) avoit accordé un rendez-vous au jeune prince, qui se glissa pendant la nuit, par un escalier dérobé; il étoit prêt à entrer dans l'appartement de Marie, lorsqu'un homme robuste l'enlève tout à coup, et l'emporte interdit et furieux. Cet homme ne tarda pas à se faire connoître, c'étoit Duprat. *Quoi!* dit-il au duc avec vivacité, *vous voulez vous donner vous-même un maître; et vous alliez sacrifier un*

trône à un instant de plaisir! Le duc d'Angoulême, loin de lui savoir mauvais gré de cette leçon, lui en marqua sa reconnoissance dès qu'il fut roi, et le fit chancelier en 1515.

Ce fut lui qui conclut avec les ministres du pape Léon X, ce fameux concordat, source de tant de querelles en France, par lequel le pape remettoit au roi le droit de nommer aux bénéfices de France, et le roi accordoit au pape les annates des grands bénéfices.

Duprat recueillit bientôt les fruits de son dévouement à la cour de Rome. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut élevé successivement aux évêchés de Meaux, d'Alby, de Valence, de Die, de Gap, à l'archevêché de Sens, enfin à la pourpre, en 1527.

Né avec une insatiable avarice, Duprat employa tous les moyens de s'enrichir, et amassa des trésors immenses pour ce tems là. Le roi fut obligé de mettre un frein à son avidité, et ne répondit plus que par ce demi-vers de Virgile, à toutes les demandes de Duaprt :

Sat prata bibêre.

Après la mort du pape Clément VII, Duprat conçut le dessein de monter sur le saint-siége; François Ier, à qui il en parla, lui ayant répondu qu'il en coûteroit trop, il répliqua qu'il fourniroit quatre cent mille écus. François Ier envoya prendre, le lendemain, ces quatre cent mille écus chez Duprat, et les fit porter à l'épargne.

Duprat avoit fait bâtir une salle à l'Hôtel-Dieu, appelée la salle du Légat. « Il faut qu'elle soit bien

» grande, dit le roi, s'il veut y renfermer tous les » malheureux qu'il a faits. »

Aussitôt qu'il fut décédé, François Ier voulant partager ses dépouilles, fit un emprunt forcé de cent mille écus à ses héritiers.

L'an 1744, *le* 9 *juillet*, Sophie-Auguste-Frédérique, fille de Christian Auguste, prince d'Anhalt-Zerbst, embrasse la religion grecque, et prend le nom de Catherine Alexiowna.

L'année suivante, elle épousa Pierre Federowitz, grand-duc de Russie, avec lequel elle monta sur le trône, en 1760, et qu'elle en fit descendre le 9 juillet 1762, comme nous le verrons plus bas.

L'an 1746, *le* 9 *juillet*, Mort de Philippe V, roi d'Espagne.

Philippe V, duc d'Anjou, second fils de Louis, dauphin de France, né à Versailles, en 1683, fut appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II, mort sans enfans; il eut bien de la peine à s'y affermir. Il opposa à tous les obstacles une constance inébranlable, qui à la fin en triompha.

Après la paix d'Utrecht, Philippe eut la consolation de voir la couronne d'Espagne assurée à sa postérité dans la ligne masculine.

En 1720, ce monarque se dégoûta du rang suprême, qui lui avoit tant coûté; il abdiqua en faveur de Louis, son fils. Celui-ci ne régna que quelques mois; mais sa mort précoce rappela Philippe sur un trône qu'il n'eût jamais dû quitter; alors il se montra vraiment digne de régner. Il réforma la jus-

tice, fit fleurir le commerce, ranima l'industrie, rétablit la marine et la discipline militaire, encouragea les arts et les sciences, et mourut avec la réputation d'un des meilleurs rois qui eût encore gouverné l'Espagne.

L'an 1762, *le* 9 *juillet*, Catherine II est proclamée impératrice de Russie.

Nous croyons devoir laisser Catherine II raconter elle-même les détails de la conspiration qui la fit monter sur le trône de Russie. Nous expliquerons par des notes ce qui nous paroîtra manquer de clarté ou même de vérité. Au 17 novembre, on trouvera une notice générale sur cette femme célèbre, et au 17 juillet, le récit des événemens qui précédèrent et accompagnèrent la mort de Pierre III. Ce récit, fait par un témoin oculaire, dévoilera ce que Catherine avoit tant d'intérêt à cacher.

LETTRE *écrite par Catherine II.*

« Pierre III avoit perdu le peu d'esprit qu'il avoit; il heurtoit tout de front; il vouloit casser les gardes; il alloit les mener à la campagne pour cela, comptant les faire remplacer par celles d'Holstein, qui devoient rester en ville; il vouloit changer la religion, se marier avec Elisabeth Woronzof, me répudier et m'enfermer.

» Le jour de la célébration de la paix avec le roi de Prusse, après m'avoir injuriée publiquement à table, il avoit ordonné le soir de m'arrêter. Mon oncle, le prince George, fit rétracter cet ordre. Ce n'est que depuis ce jour que je prêtai l'oreille aux propositions

qu'on me faisoit depuis la mort de l'impératrice Elisabeth. Le dessein étoit de le prendre dans sa chambre, et de l'enfermer, comme autrefois la princesse Anne et ses enfans. Il s'en alla à Oranienbaum (1). Nous étions suivis d'un grand nombre de capitaines des gardes. Le sort du secret étoit entre les mains des trois frères Orlof, dont Osten se souvint d'avoir vu l'aîné me suivre partout, et faire mille folies; sa passion pour moi étoit publique, et tout a été fait par lui en cette vue. Ce sont des gens extrêmement déterminés, et fort aimés du commun des soldats, ayant servi dans les gardes. J'ai la plus grande obligation à ces gens là; tout Pétersbourg en est témoin; les esprits des gardes étoient préparés, et il y avoit à la fin trente à quarante officiers, et près de dix mille hommes du commun dans le secret. Dans ce nombre il ne se trouva pas un traître, pendant trois semaines; il y avoit quatre factions séparées, dont on réunissoit les chefs pour l'exécution, et le vrai secret étoit entre les mains des trois frères.

» Panine vouloit que ce fût en faveur de mon fils; mais ils n'y voulurent jamais consentir. J'étois à Petershoff (2); Pierre III vivoit et buvoit à Oranienbaum. On étoit convenu qu'en cas de trahison, on n'attendroit point son retour, mais qu'on assembleroit les gardes, et qu'on me proclameroit. Leur zèle pour

(1) Oranienbaum, à dix lieues de France de Pétersbourg, sur le bord de la mer, vis-à-vis Cronstadt, qui n'en est séparé que de deux lieues de mer de France.

Oranienbaum veut dire *maison des orangers*.

(2) Petershoff, à huit lieues de France de Pétersbourg, aussi sur le bord de la mer, sur le chemin d'Oranienbaum.

moi fit ce que la trahison auroit effectué. Il se répandit un bruit le 7, que j'étois arrêtée. Les soldats se mettent en mouvement; un de nos officiers les calma. Vient un soldat chez un capitaine nommé Pacik, chef d'une faction, et lui dit qu'assurément j'étois perdue. Il l'assura qu'il avoit de mes nouvelles. Ce soldat, alarmé pour moi, va chez un autre officier, et lui dit la même chose: celui-ci n'étoit pas du secret; effrayé d'apprendre qu'un officier avoit renvoyé ce soldat sans l'arrêter, il s'en va au major. Ce dernier fit arrêter Pacik, et envoya le rapport pendant la nuit à Oranienbaum. Voilà tout le régiment en mouvement, et l'alarme parmi nos conjurés; ils résolurent d'abord d'envoyer chez moi le deuxième frère d'Orlof, pour m'amener en ville, et les deux autres allèrent partout dire que j'y étois arrivée: le hetman (1) Wolskouski et Panine étoient du secret.

» Je me trouvois presque seule à Petershoff, avec les femmes qui me servoient, oubliée en apparence de tout le monde. Mes journées étoient très inquiètes cependant, parce que je savois régulièrement tout ce qui se tramoit pour et contre moi. Le 8, à six heures du matin, Alexis Orlof entre dans ma chambre, m'éveille, et me dit avec une grande tranquillité: *Il est tems de vous lever, tout est prêt pour vous proclamer.* Je lui demandois des détails; il me dit: *Pacik est arrêté.* Je n'hésitai plus, je m'habillai au plus vîte, sans faire de toilette, et je montai dans le carrosse qui

(1) Rasumofski, qui commandoit les gardes d'Ismaëlofski; Wolskouski, un des généraux des troupes; Panine, gouverneur du grand-duc.

l'avoit amené. Un autre officier étoit en guise de valet à la portière; un troisième vint au devant de moi à quelques werstes de Petershoff; à cinq werstes de la ville, je rencontrai l'aîné des Orlof avec le prince Baratinski le cadet. Celui-ci me céda sa place dans sa chaise; car mes chevaux étoient rendus, et nous allâmes débarquer dans les casernes du régiment Ismaëlofski (1). Il n'y avoit que douze hommes et un tambour qui se mit à battre l'alarme. Voilà les soldats qui arrivent, me baisent, m'embrassent les pieds, les mains, l'habit, me nomment leur sauveur; deux amènent un prêtre sous les bras, avec la croix; les voilà qui se mettent à prêter le serment. Cela fait, on me prie de monter dans un carrosse. Le prêtre, avec la croix, marchoit devant. Nous allâmes au régiment de Semionofski. Celui-ci vint au-devant de nous en criant: *Vivat!* Nous allâmes à l'église de Cazan (2) où je descendis: le régiment de Préobazenski arriva en criant: *Vivat!* et en me disant: *Nous vous demandons pardon d'être venus les derniers; nos officiers nous ont retenus; mais en voilà quatre que nous amenons arrêtés, pour vous montrer notre zèle, car nous voulons aussi ce que nos frères vouloient.* La garde à cheval arriva après; celle-ci étoit dans une fureur de joie que je n'avois jamais vue. Ils crioient en pleurant à la délivrance de leur patrie:

(1) Ismaëlofski, troisième régiment des gardes; Semionofski, second régiment; Préobazenski est le premier.

(2) On appelle ainsi la première église de Pétersbourg, du moins la première de celles qui sont en terre ferme; car la cathédrale de Saint-Pierre est dans l'île qui fait la citadelle, la bastille et l'hôtel des monnaies de cette capitale.

cette scène se passoit entre le jardin du hetman et la Cazaniski. La garde à cheval étoit en corps, les officiers à la tête. Comme je savois que mon oncle, le prince George, à qui Pierre III avoit donné ce régiment, en étoit horriblement haï, j'envoyai des gardes à pied chez mon oncle, pour le prier de rester dans sa maison, de peur d'accident pour sa personne.

» Point du tout : son régiment avoit détaché pour l'arrêter; on pilla sa maison et on le maltraita; j'allai au nouveau palais d'hiver, où le synode et le sénat étoient assemblés; on dressa à la hâte le manifeste et le serment. De là je descendis, et fis à pied le tour des troupes; il y avoit plus de quatorze mille hommes, gardes et régimens de campagne (1), dès que l'on me voyoit c'étoient des cris de joie qu'un peuple innombrable répétoit. J'allai au vieux palais d'hiver pour prendre les mesures nécessaires et achever. Là, nous consultâmes, et il fut résolu que j'irois à la tête des troupes à Pétershoff, où Pierre III devoit dîner. Il y avoit des postes posés sur tous les chemins, et de moment en moment, on nous amenoit des langues. J'envoyai l'amiral Talisine à Cronstadt. Arrive le chancelier Woronzof, pour me faire des reproches sur mon départ de Pétershoff. On l'amena à l'église pour prêter serment : ce fut ma réponse. Ensuite, arrivèrent le prince Trubetskoi (2) et le comte Alexandre Schowalof, aussi venant de Pétershoff, pour s'assurer des régimens, et pour me tuer. On les mena aussi prêter serment sans aucune violence.

(1) Les quatre gardes seules font dix mille hommes.

(2) Trubetskoi, commandant le Préobazenski; Schowalof, les Semionoffski.

» Après avoir expédié tous nos courriers et pris toutes nos précautions, vers les dix heures du soir, je me mis en uniforme des gardes; m'étant fait proclamer colonel avec des acclamations inexprimables, je montai à cheval, et nous ne laissâmes que peu de monde de chaque régiment pour la garde de mon fils qui étoit resté à la ville.

» Je sortis ainsi à la tête des troupes, et nous marchâmes toute la nuit vers Pétershoff. Arrivée au petit monastère, le vice-chancelier Galitzin me vint apporter une lettre très flatteuse de Pierre III. (J'oublioîs de dire qu'en sortant de la ville, trois soldats envoyés de Pétershoff pour répandre un manifeste dans le peuple, me le donnèrent en me disant: *Tiens voilà ce dont Pierre III nous a chargés; nous te le donnons à toi, et nous sommes bien aises d'avoir cette occasion de nous joindre à nos frères*). Après donc cette première lettre de Pierre III, il m'en arriva une seconde, portée par le général Michel Ismaeloff, qui se jeta à mes pieds, et me dit: *Me comptez-vous pour un honnête homme?* Je lui répondis: — *Oui.* — *Eh bien*, dit-il, *il y a plaisir d'être avec des gens d'esprit; l'empereur s'offre à résigner; je vous l'amènerai après sa résignation très libre: j'éviterai une guerre civile à ma patrie.* Je le chargeai sans difficulté de cette commission, et il alla la faire.

» Pierre renonça à l'empire à Oranienbaum, en toute liberté, (*Voyez le 17 juillet.*) entouré de quinze cents Holstenois, et vint avec Elisabeth Woronzof, Goudowits et Michel Ismaeloff à Pétershoff, où, pour la garde de sa personne, je lui donnai cinq officiers et quelques soldats. C'étoit le 9, à midi.

Tandis qu'on préparoit à manger pour tout le monde, les soldats s'imaginèrent que Pierre III étoit amené par le feld-maréchal de Trubetskoi, et que celui-ci tâchoit de faire la paix entre nous deux. Les voilà qui chargent tous les passans, entr'autres le hetman, les Orlof et plusieurs autres, disant qu'il y a trois heures qu'ils ne m'ont vue, qu'ils meurent de peur que ce vieux fripon de Trubetskoi ne me trompe, *en faisant*, me disoient-ils, *une paix simulée entre ton mari et toi, et qu'on ne te perde toi et nous aussi, mais nous les mettrons en pièces* (c'étoit leur expression). Je m'en allai parler à Trubetskoi, et je lui dis : *Je vous prie, mettez-vous en carrosse, tandis que je ferai à pied le tour de ces troupes.* Je lui contai tout ce qui se passoit; il s'en alla en ville tout effrayé, et moi je fus reçue avec des acclamations inouïes : après quoi j'envoyai, sous le commandement d'Alexis Orlof, suivi de quatre officiers choisis, et d'un détachement d'hommes doux et raisonnables, l'empereur déposé à vingt-sept werstes de Pétershoff, dans un endroit nommé Robschak, très écarté mais très agréable, tandis qu'on préparoit des chambres honnêtes et convenables à Schlusselbourg, et qu'on eût le tems de mettre des chevaux pour lui en relais. Mais le bon Dieu en disposa autrement (1) : la peur lui avoit donné un cours de ventre qui dura trois jours, et s'arrêta au quatrième. Il but excessivement ce jour là, car il avoit tout ce qu'il vouloit, hors la liberté. Il ne m'a cependant demandé que sa maîtresse, son chien, son nègre et son violon;

(1) On verra au 17 juillet, comment *le bon Dieu en disposa autrement.*

mais crainte de scandale et d'augmenter la fermentation dans les esprits, je ne lui envoyai que les trois dernières choses. La colique hémorroïdale lui reprit avec le transport au cerveau ; il fut deux jours dans cet état, d'où s'ensuivit une grande foiblesse, et malgré les secours des médecins, il rendit l'ame en demandant un prêtre luthérien. Je craignis que les officiers ne l'eussent empoisonné, tant il étoit haï. Je le fis ouvrir, et il est certain qu'on n'en trouva pas la moindre trace ; il avoit l'estomac très sain ; mais l'inflammation dans les boyaux et un coup d'apoplexie l'avoient emporté. (*Voyez* le 17 juillet.) Son cœur étoit d'une petitesse extrême, et étoit flétri.

» Après son départ de Pétershoff, on me conseilla d'aller tout droit à la ville : je prévis que les troupes s'en alarmeroient ; j'en fis semer le bruit, sous prétexte de savoir à quelle heure elles seroient en état de se mettre en chemin. Après trois jours d'une aussi grande fatigue, ils donnèrent l'heure à dix heures du soir, *pourvu*, ajoutèrent-ils, *qu'elle vienne avec nous.* Je partis donc avec eux ; et, à moitié chemin, je vins me reposer à la maison de campagne de Kourakin, où je me jetai tout habillée sur un lit. Un officier m'ôta mes bottes. Je dormis deux heures et demie, et puis nous nous remîmes en chemin de Catharinhoff : je me remis à cheval ; un régiment de hussards marchoit devant, puis mon escorte qui étoit la garde à cheval ; puis venoit, immédiatement après moi, toute ma cour ; après moi marchèrent les régimens des gardes, selon leur ancienneté, et trois régimens de campagne. J'entrai en ville avec de grandes acclamations, et j'allai ainsi au palais d'Eté, où m'attendoient

la cour, le synode, mon fils et tout ce qui m'approche. J'allai à la messe; puis on chanta le *Te Deum*; puis on vint me féliciter, moi, qui, depuis vendredi, six heures du matin, n'avoit presque ni bu, ni mangé, ni dormi. Je fus fort aise de me coucher le dimanche au soir.

» A peine étois-je endormie, à minuit, que le capitaine Pacik entre dans ma chambre, et m'éveille en me disant : *Nos gens sont horriblement ivres : un hussard, dans le même état, a passé devant eux, il leur a crié : Aux armes! trois mille Prussiens arrivent et veulent nous enlever notre mère; là-dessus, ils ont pris les armes, et viennent pour savoir l'état de votre santé, disant qu'il y a trois heures qu'ils ne vous ont vue, et qu'ils iront tranquillement à la maison, pourvu qu'ils voient que vous êtes bien; ils n'écoutent ni leurs chefs, ni même les Orlef.* Me voilà de nouveau sur pied; et, pour ne point alarmer ma garde de cour, qui étoit d'un bataillon, j'allai premièrement à eux, et leur dis la raison pourquoi je sortois à pareille heure. Je me mis ensuite dans mon carrosse, avec deux officiers, et j'allai aux troupes, et leur dis que je me portois bien; qu'ils allassent dormir, et me donnassent aussi du repos; que je ne faisois que de me coucher, n'ayant pas dormi depuis trois nuits; que je souhaitois qu'à l'avenir, ils écoutassent leurs officiers. Ils me répondirent qu'on leur avait donné l'alarme avec ces maudits Prussiens; qu'ils vouloient tous mourir pour moi : *Eh bien!* leur dis-je, *je vous remercie; mais allez vous coucher.* Là-dessus, ils me souhaitèrent le bon soir et beaucoup de santé, et s'en allèrent comme des agneaux à la maison, tournant toujours les yeux sur

mon carrosse en se retirant. Le lendemain, ils me firent faire des excuses, et regrettèrent beaucoup de m'avoir éveillée.

» Il faudroit un livre entier pour décrire la conduite de chacun des chefs. Les Orlof brillent par l'art de savoir régir les esprits, par une prudente hardiesse, par les grands et petits détails, par une grande présence d'esprit, et par l'autorité que cette conduite leur a donnée. Ils ont beaucoup de bon sens, un courage généreux; patriotes jusqu'à l'enthousiasme, et fort honnêtes gens (1); attachés avec passion à ma personne, et unis entr'eux comme jamais frères ne l'ont été. Ils sont cinq, mais trois seulement étoient ici.

» Le capitaine Pacik s'est fort distingué, en restant douze heures entières dans son arrêt, quoique les soldats lui ouvrissent portes et fenêtres, et cela pour ne point jeter l'alarme avant mon arrivée à son régiment, quoi qu'il s'attendît à tous momens d'être arrêté et mené à Oranienbaum, pour y être mis à la question. Heureusement cet ordre de Pierre III n'arriva que lorsque je fus entrée dans Pétersbourg.

» La princesse d'Aschékof, sœur cadette d'Elisabeth Woronzof, quoiqu'elle veuille s'attribuer tout l'honneur de cette révolution, étoit en très mauvaise odeur à cause de la parenté, et son âge de dix-neuf ans n'en imposoit à personne. Elle prétendoit que tout passoit par elle pour venir jusqu'à moi. Cependant, depuis six mois, j'avois des correspondances avec tous les chefs,

(1) Voyez toujours le 17 juillet.

avant qu'elle en connût seulement le premier nom. Il est vrai qu'elle a beaucoup d'esprit, mais il est gâté par sa prodigieuse ostentation et l'humeur naturellement brouillonne ; elle est haïe des chefs et amie des étourdis qui la mettoient au fait de ce qu'ils savoient, qui étoient des menus détails. Iwan Iwanistch Showalof, le plus bas et le plus lâche des hommes, a écrit, dit-on, à Voltaire, qu'une femme de dix-neuf ans avoit changé le gouvernement de cet empire. Détrompez, je vous prie, ce grand écrivain. Il falloit cacher à la princesse d'Aschékof les canaux des autres à moi, cinq mois avant qu'elle sût la moindre chose ; et les quatre semaines dernières, on ne lui disoit que le moins qu'on pouvoit. La force d'esprit du prince Baratinski, qui cachoit à un frère chéri, adjudant du ci-devant empereur, ce secret, parce que ç'auroit été un confident, non pas à craindre, mais seulement inutile, mérite louange. Dans la garde à cheval, un officier nommé Chitrou, âgé de vingt-deux ans, et un bas-officier de dix-sept, nommé Potemkin, ont dirigé toutes choses avec courage et activité.

» Voilà à peu près notre histoire. Le tout se faisoit, je vous l'avoue, sous ma direction très particulière ; et, à la fin, j'y jetai de l'eau, parce que le départ pour la campagne empêchoit l'execution, et que le tout étoit plus que mûr depuis quinze jours. Le ci-devant empereur, quand il apprit le tumulte de la ville, fut empêché par les jeunes femmes dont il composoit sa suite, de suivre l'avis du vieux feld-maréchal Munick, qui lui conseilloit de se jeter dans Cronstadt, ou de s'en aller avec peu de monde à l'armée ; et quand il s'en alla sur une galère à Cronstadt, la ville étoit déjà

à nous par la bonne conduite de l'amiral Talisin, qui fit désarmer le général..... qui y étoit déjà de l'empereur. Quand Talisin y arriva, un officier du port, de son propre mouvement, menaça le prince malheureux de faire tirer à boulet sur sa galère. Enfin Dieu a mené tout à la fin qu'il s'étoit proposée, et tout cela tient plus du miracle que des choses prévues et arrangées ; car tant de combinaisons heureuses ne peuvent se rencontrer que par les ordres du Tout-Puissant. »

L'an 1778, *le* 9 *juillet*, Les mêmes provinces de l'Amérique anglaise, dont nous avons parlé au 4 juillet, forment entr'elles un traité de confédération et d'union perpétuelles, pour le maintien de leurs libertés, et se secourir mutuellement contre toutes les attaques qui pourroient être dirigées contre toutes ou chacune d'elle, pour cause de religion, de souveraineté, de commerce, ou sous quelqu'autre prétexte que ce soit.

Chaque Etat se réserve néanmoins sa souveraineté, sa liberté et son indépendance, et aussi tous les pouvoirs, juridiction et droits qui ne sont pas expressément délégués aux Etats-Unis assemblés en congrès par le présent acte de confédération. (*V.* le troisième volume des *Troubles de l'Amérique*, par Soulés.)

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 597, *le* 9 *juillet*, Suivant le père Labbe et Marsham, il y eut en Lybie une éclipse de soleil, qui fut de dix doigts et demi. On croit que cette éclipse se rapporte à celle dont parle Hérodote, et qui fit cesser le combat entre les Lydiens et les Mèdes.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1516, *le* 9 *juillet*, Les chenilles et les mulots, faisant beaucoup de dégâts dans le territoire de Troye en Champagne, Jean Milon, official, rendit une sentence *qui les admoneste, de se retirer dans dix jours, et faute de ce faire, les déclara maudites et excommuniées.*

On lit dans M. de Thou, qu'on donnoit un avocat à ces insectes, et qu'on plaidoit contradictoirement leur cause et celle des fermiers. Le célèbre Chasseur, avocat du roi François Ier, au bailliage d'Autun en Bourgogne, prit un jour la défense des rats contre une sentence d'excommunication lancée contr'eux par l'évêque d'Autun. « Il remontra que le terme » qui leur avoit été donné pour comparoître, étoit » trop court, d'autant plus qu'il y avoit pour eux » du danger à se mettre en chemin, tous les chats des » villages voisins s'étant mis en embuscade pour » les saisir. »

Il obtint pour eux un nouveau délai pour comparoir.

HISTOIRE.

L'an 138, *le* 10 *juillet*, Mort de l'empereur Adrien, fils adoptif et successeur de Trajan.

P. Ælius Adrianus, né à Rome, le 24 janvier de l'an 76, adopté (1) par Trajan dont il étoit allié, prit le titre d'empereur à Antioche, le 11 d'août de l'an 117. Il se rendit l'année suivante à Rome, après avoir abandonné tout le pays conquis par Trajan sur les Perses.

Le cours du règne de ce prince fut presque un voyage continuel ; il employa treize années à visiter les provinces, marchant pour l'ordinaire à pied et la tête découverte. De retour à Rome, il se livra à tous les genres de littérature, d'arts et de sciences, conversant avec les savans et les artistes, exerçant leurs talens, mais, par une basse jalousie, ne souffrant pas qu'ils eussent raison contre lui. Il bannit l'architecte Apollodore ; et quelque tems après, il le fit mourir sous un faux prétexte, pour avoir osé blâmer le dessin qu'il avoit fait lui-même d'un temple, et sur lequel il lui avoit demandé son avis. On juge bien qu'il eut peu de semblables contradicteurs. « Comment, disoit le » philosophe Favorinus, résister à un homme qui a » trente légions armées! »

(1) On croit généralement que Plotine, femme de Trajan, n'ayant pu vaincre l'éloignement que ce prince avoit pour Adrien, y suppléa par l'artifice et par la fraude. (Voyez l'Histoire des Empereurs, par Crevier, tom. VI.

Il fit rebâtir Jérusalem, et lui donna le nom d'Élia. Les Juifs s'étant révoltés sous les étendards d'un prétendu messie, nommé Barcho-Chebas, on en fit un grand carnage, après lequel on leur défendit d'entrer dans la nouvelle Jérusalem, et même de la regarder de loin; et pour leur ôter l'envie d'en approcher, on mit un pourceau de marbre sur la porte qui regardoit Bethléem.

Adrien confondit en cette occasion la religion chrétienne avec la juive, en faisant dresser une idole de Jupiter à l'endroit de la résurrection de J. C., et une autre de Vénus sur le haut du calvaire; il fit encore planter un bois en l'honneur d'Adonis, à Bethléem, et lui consacra la caverne où le Sauveur étoit né.

On ne connoît que trop sa passion pour le jeune Antinoüs, qui, l'ayant accompagné en Egypte, se noya dans le Nil: Adrien, inconsolable, bâtit sur le bord de ce fleuve, une ville qui porte son nom. Antinoüs eut un temple, et des prêtres qui rendoient des oracles.

Une perte de sang à laquelle ce prince étoit sujet, lui causa une hydropisie de poitrine, dont il mourut à Baies, âgé de soixante-deux ans, cinq mois et dix-sept jours, après avoir régné vingt ans et onze mois.

Ses cendres furent apportées à Rome, dans une urne de porphyre, et placées dans un superbe et vaste mausolée de marbre de Paros, qu'il avoit fait construire de son vivant; on l'appelle le *Môle Adrien*. Dans le tems des incursions des Barbares, ce monument fut converti en forteresse; c'est aujourd'hui le château Saint-Ange.

L'an 1472, *le* 10 *juillet*, Levée du siége de Beauvais; courage mémorable des femmes de cette ville.

Le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, qui fut presque toujours en guerre avec Louis XI, avoit mis le siége devant la ville de Beauvais, en 1472; dès que son artillerie eut fait une brèche assez considérable aux murs de la place, il commanda l'assaut; les assiégés, après l'avoir soutenu pendant trois heures avec beaucoup de valeur, commençoient à perdre courage; les femmes accoureut, les unes armées de piques, les autres de bâtons ferrés; Jeanne Hachette, dont le vrai nom est Jeanne Lainé, renverse dans le fossé un capitaine bourguignon, qui venoit de planter son étendard sur le haut du rempart; le courage de cette héroïne ranime si bien tous les habitans, que les ennemis sont repoussés et obligés de lever le siége (le 10 juillet).

En mémoire de ce glorieux événement, Louis XI ordonna qu'on feroit tous les ans, à Beauvais, le 10 juillet, une procession, à laquelle les femmes auroient le pas sur les hommes, ainsi qu'à l'offertoire.

Le roi, de plus, maria Jeanne Lainé à Colin Pilon, et exempta de taille ses descendans. Il accorda aussi divers priviléges à la ville de Beauvais.

Jeanne Hachette, pendant toute sa vie, conserva chez elle l'étendard qu'elle avoit pris aux ennemis; elle le portoit tous les ans à la tête des Beauvaisiennes le jour de la procession, et après la mort de cette héroïne, on le suspendit sur son tombeau, dans l'église des dominicains.

L'an 1547, *le* 10 *juillet*, Combat singulier de Jarnac et de la Châtaigneraie, dans la cour de Saint-Germain-en-Laye, en présence du roi Henri II.

Le motif de ce combat singulier se trouve dans le cartel suivant de la Châtaigneraie, que l'histoire nous a conservé.

Cartel de François de Vivonne de la Châtaigneraie.

« Sire, ayant appris que Gui-Chabot de Jarnac, » a été dernièrement à Compiègne, où il a dit que » quiconque avoit dit qu'il (lui Chabot) s'étoit » vanté d'avoir couché avec sa belle-mère, étoit mé- » chant et malheureux; sur quoi, sire, avec votre » bon plaisir et vouloir, je réponds qu'il a mécham- » ment menti, et mentira toutes fois et quantes qu'il » dira, qu'en cela j'ai dit quelque chose qu'il n'a pas » dit; car il m'a dit plusieurs fois, et s'est vanté » d'avoir couché avec sa belle-mère. »

François de Vivonne de la Châtaigneraie.

Cartel de Gui-Chabot de Jarnac.

« Sire, avec votre bon plaisir et congé, je dis que » François de Vivonne a menti, de l'imputation qu'il » m'a donnée, de laquelle je vous ai parlé à Com- » piègne..... et pour ce, sire, je vous supplie très » humblement, qu'il vous plaise nous octroyer le » champ à toute outrance. »

Gui-Chabot de Jarnac.

Henri II ayant accordé le combat, les deux champions parurent en champ clos, en présence de toute la cour; et suivant l'usage du tems, ils jurèrent chacun sur les Evangiles, qu'ils n'avoient sur eux, *ni charmes, ni incantations.*

Serment de François de Vivonne.

« Moi, François de Vivonne, jure sur les *saints Evangiles* de Dieu, sur la *vraie Croix*, et sur la *foi du baptême* que je tiens de lui, qu'à bonne et juste » cause, je suis venu en ce champ pour combattre » Gui-Chabot, lequel a mauvaise et injuste cause » de se défendre contre moi, et que d'ailleurs, je n'ai » sur moi, ni en mes armes, *paroles*, *charmes ou* » *incantations*, desquelles j'aie espérance de grever » mon ennemi, et desquelles je me veuille aider » contre lui. »

Chabot fit le même serment.

La Châtaigneraie étoit l'homme le plus robuste de la cour, et le plus redouté dans ces sortes de combats; il fut vaincu, au grand étonnement du roi et de toute la cour. Jarnac terrassa son adversaire, en lui donnant inopinément, sur le jarret, un coup auquel il ne s'attendoit pas. De là vient le proverbe, un *coup de jarnac*, pour marquer un coup fourré.

« Après la victoire (dit le père Griffet), Chabot » de Jarnac se mit à genoux, levant les yeux et les » mains au ciel, pour le remercier de sa victoire, » et se frappant de tems en tems la poitrine avec » son gantelet de fer, il s'écrioit : *Domine non sum* » *dignus.* »

Ce qui n'est pas moins singulier, c'est qu'il fut ensuite conduit par les hérauts, à l'église de Notre-Dame, où ayant rendu grâces à Dieu, il fit appendre ses armes. (*Mémoires de la Colombière.*)

L'an 1559, *le* 10 *juillet*, Mort du roi Henri II, blessé mortellement dans un tournois, le 29 juin précédent.

« On a remarqué (dit le président Hénault) que » ce règne commença et finit par un combat singulier, » à la vérité d'un genre différent; le premier fut celui » de Jarnac et de la Châtaigneraie, où celui-ci, qui » étoit favori du roi, perdit la vie; le second, fut le » malheureux tournois où le roi fut blessé à mort » par Montgommery. »

Henri II étoit âgé de 29 ans, lorsqu'il succéda, en 1547, à François Ier, son père.

Ce prince avoit une force et une adresse merveilleuses pour les exercices du corps; il étoit doué pareillement d'excellentes qualités de cœur et d'esprit.

Il étoit né doux, humain, équitable; mais ses favoris, ou plutôt ses maîtres, le rendirent cruel. Il donna, ou plutôt les Guise lui dictèrent le sanguinaire édit qui condamnoit tous les hérétiques à mort, et portoit des peines sévères contre tous les juges qui, par humanité, oseroient s'écarter de la rigueur de l'ordonnance. Cinq conseillers au parlement perdirent leur liberté pour avoir voulu la rendre à un luthérien.

Ce fut sous son règne que les trois villes importantes de Metz, Toul et Verdun, furent réunies à la France, par le traité de Cateau-Cambrésis.

On lit dans l'*Art de vérifier les dates*, « que sous » le règne de Henri II, l'évêque de Paris, autorisé » par une bulle de Jules III, ayant voulu permettre » l'usage des œufs en carême, le parlement s'en scan-

» dalisa, et sur le réquisitoire des gens du roi, em-
» pêcha l'exécution de la bulle du pape et du man-
» dement de l'évêque. »

Ce fut Henri II qui se réserva le privilége exclusif de la vente du sel, qu'il mit en ferme.

Il est le premier de nos rois qui ait honoré les maréchaux de France du titre de *cousin*.

Ce fut sous son règne, que les protestans commencèrent à avoir des églises en France; la première fut établie à Paris.

L'an 1584, *le* 10 *juillet*, Assassinat du prince d'Orange, par Gérard.

Lorsque les Provinces-Unies eurent secoué, en 1579, le joug de l'Espagne, Guillaume 1er, prince d'Orange, qui les avoit secourues de son argent et de son courage, fut déclaré chef de la nouvelle république, sous le nom de Capitaine, d'Amiral-général et de Stathouder. Philippe II, roi d'Espagne, voulant se débarrasser de ce dangereux ennemi, le proscrivit, et mit sa tête à vingt-cinq mille écus.

La réponse de Guillaume est un des plus beaux monumens de l'histoire; de sujet qu'il avoit été de Philippe, il devient son égal, dès qu'il est proscrit. On voit dans son apologie, un prince d'une maison impériale, non moins ancienne, non moins illustre autrefois que la maison d'Autriche, un Stathouder qui se porte pour accusateur du plus puissant roi de l'Europe, au tribunal de toutes les cours et de tous les hommes. Il est enfin supérieur à Philippe, en ce que, pouvant le proscrire à son tour, il abhorre cette vengeance, et n'attend sa sûreté que de son épée.

Plusieurs assassins attentèrent à la vie du prince d'Orange; enfin, Balthazar Gérard, Franc-Comtois, le tua dans Delft, aux yeux de son épouse, qui vit ainsi assassiner son mari, après avoir vu assassiner son père (l'amiral de Coligni), à la journée de la Saint-Barthélemi.

L'assassin subit la peine qu'il méritoit le 13 juillet suivant. Il déclara que c'étoit *pour expier ses péchés et pour mériter la gloire éternelle*, qu'il avoit formé ce grand projet d'assassiner le chef des protestans rebelles. Philippe II, plus odieux encore que ce fanatique, récompensa sa famille, et lui accorda des lettres de noblesse, pareilles à celles que Charles VII donna à la famille de la Pucelle d'Orléans, lettres par lesquelles le ventre ennoblissoit. Les descendans d'une sœur de l'assassin Gérard jouirent tous de ce singulier privilége, jusqu'au temps où Louis XIV s'empara de la Franche-Comté; alors on remit à la taille la famille Gérard; elle osa présenter ses lettres de noblesse à M. de Vanolles, intendant de la province; il les foula aux pieds, et le crime cessa d'être honoré.

L'an 1690, *le* 10 *juillet*, Combat naval donné à la hauteur de Dieppe, entre la flotte française, d'une part, et les flottes anglaise et hollandaise, de l'autre.

On se battit pendant dix heures : le vice-amiral Tourville, Château-Renaud, d'Estrées, Némond, signalèrent leur courage et une habileté, qui donnèrent à la France un honneur auquel elle n'étoit pas accoutumée. Les Anglais et les Hollandais, jusqu'alors maîtres de l'Océan, et de qui les Français avoient appris depuis peu de tems à donner des

batailles rangées, furent entièrement vaincus; dix-sept de leurs vaisseaux brisés et démâtés, allèrent échouer et se brûler sur leurs côtes; le reste alla se cacher vers la Tamise, ou entre les bancs de la Hollande; il n'en coûta pas une seule chaloupe aux Français. Alors, ce que Louis XIV souhaitoit depuis vingt années, et ce qui avoit paru si peu vraisemblable, arriva; il eut l'empire de la mer, empire qui fut, à la vérité, de peu de durée, et finit au funeste combat de la Hogue (le 29 juin 1692).

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1683, *le* 10 *juillet*, Mort de l'historien Mézerai.

François-Eudes de Mézerai, si connu par sa grande Histoire de France, et surtout par son Abrégé Chronologique, a passé long-tems pour un historien très exact.

Et que son vers exact, ainsi que Mézerai,

dit Boileau. On sait aujourd'hui que Mézerai n'est pas assez exact, et qu'il n'a pas poussé assez loin ses recherches; il eut assez long-tems aussi la réputation d'un écrivain hardi, parce qu'on n'avoit pas une idée juste de la liberté de l'histoire.

On demandoit sérieusement à Mézerai, pourquoi il avoit peint Louis XI comme un tyran? Sa réponse fut simple: *Pourquoi l'étoit-il?*

Mais un reproche qu'on peut faire à Mézerai, c'est que sa véracité a souvent l'air et le ton de l'humeur; que c'est souvent son caractère qui juge au lieu de son esprit, et qu'il juge quelquefois l'état plus que la personne; qu'il donne plus à des préventions géné-

rales qu'aux circonstances particulières des faits; son style est bas et dur, mais d'une énergie quelquefois pittoresque; et il a un grand mérite, celui d'être à lui.

Mézerai étoit né, en 1610, à Ry, en Basse-Normandie. Son père étoit chirurgien; son frère cadet, Charles Eudes, étoit chirurgien-accoucheur, assez habile dans sa profession; il étoit connu sous le nom de Douay. Jean Eudes, leur frère aîné, fut le fondateur de la congrégation des prêtres, nommés de son nom, *Eudistes*. Ce Jean-Eudes étoit l'objet continuel des plaisanteries et des persécutions de Mézerai, qui avoit autant de malice et de causticité que Jean-Eudes avoit de dévotion et de simplicité. Mézerai entra d'abord dans le service, et le quitta bientôt pour se livrer au travail avec tant d'ardeur, qu'il en eut une maladie dangereuse. Le cardinal de Richelieu, ayant appris son état, et en ayant su la cause, lui envoya cinq cents écus dans une bourse aux armes de Richelieu, et lui fit donner une pension considérable. Quand les besoins de l'Etat et les dépenses de la guerre amenoient des difficultés ou des délais de paiement, Mézerai se présentoit à l'audience du cardinal, et lui demandoit la permission d'écrire l'histoire de Louis XIII alors régnant. Le cardinal entendoit ce que cela vouloit dire, et les ordres étoient donnés pour que Mézerai fût payé. Il fut fait secrétaire perpétuel de l'Académie française, à la mort de Conrart. Aux élections, sa méthode étoit de donner toujours une boule noire à l'académicien élu, et auquel il avoit souvent donné sa voix. C'étoit, disoit-il, *pour maintenir la liberté de l'Académie dans les élections*. La vérité est que c'étoit une des nombreuses bizarreries de Mézerai, qui en avoit

de toutes espèces, et qui en avoit même beaucoup d'insignifiantes et d'insipides, comme celle de ne se servir jamais de la clarté du jour, de travailler à la chandelle en plein midi, et, s'il lui survenoit des visites, de reconduire tout le monde jusqu'à la porte le flambeau à la main, au plus grand jour.

Ses mœurs étoient ignobles et crapuleuses, et il en parloit d'un ton assorti à la chose, lorsqu'il disoit qu'il étoit redevable de la goutte *à la fillette* et *à la feuillette*. Quand il se mettoit au travail, il avoit toujours une bouteille sur son bureau.

Quelques traits de sincérité ou d'honneur contre les traitans, traits auxquels on n'étoit pas accoutumé alors, lui firent retrancher, sous le ministère de Colbert, d'abord une partie de sa pension, ensuite sa pension toute entière. Il mit à part, dans une cassette, les derniers appointemens qu'il avoit reçus en qualité d'historiographe, et il y joignit ce billet : *Voici le dernier argent que j'ai reçu du roi; il a cessé de me payer, et moi de parler de lui, tant en bien qu'en mal.* Tout cela n'annonce pas une ame fort noble. Son aversion pour les traitans étant encore augmentée par le retranchement de sa pension, il disoit : « Je garde deux écus » d'or frappés au coin de Louis XII, surnommé le » père du peuple, l'un, pour louer une place à la Grève, » la première fois qu'on pendra un traitant; l'autre, » pour boire à la vue de son supplice. » A l'article comptable, dans le Dictionnaire de l'Académie, il avoit proposé sérieusement cet exemple que son indécence fit rejetter : *Tout comptable est pendable.* Avec de telles dispositions, on n'est pas fort propre à écrire l'histoire. Mézerai étoit de bonne composition sur les erreurs répandues dans les siennes. Le savant père

Petau lui disant qu'il y avoit trouvé mille erreurs : *Vous n'y avez pas bien regardé*, disoit-il, *pour moi j'y en ai trouvé dix mille.* Etoit-ce un aveu cependant, ou une dérision.

Mézerai mourut en 1683. Il avoit fait profession d'un grand pyrrhonisme en matière de religion. Dans sa dernière maladie, il rassembla ceux de ses amis qu'il avoit pu ou scandaliser ou séduire par ses discours irréligieux : *Souvenez-vous*, leur dit-il, *que* Mézerai *mourant est plus croyant que* Mézerai *en santé.*

Un de ses travers avoit été d'aller plus souvent vêtu comme un mendiant. Un jour étant en voyage, et vêtu ainsi, il fut arrêté par les archers des pauvres ; *Messieurs*, leur dit-il, charmé de cette aventure, qui étoit fort de son goût, *j'aurois peine à vous suivre à pied ; on raccommode quelque chose à ma voiture ; aussitôt qu'elle m'aura joint, nous irons ensemble où il vous plaira.*

C'étoit dans le peuple qu'il aimoit à former des liaisons. Un cabaretier du village de La Chapelle, sur la route de Saint-Denis, nommé Lefaucheur, lui plut tellement par sa franchise et ses propos naïfs, qu'il prit l'habitude d'aller passer chez lui des journées entières, et qu'il le fit son légataire universel.

Outre ses *Histoires de France*, son *Avant-Clovis*, son *Traité de l'Origine des Français*, on a de lui une continuation de l'Histoire des Turcs, depuis 1612 jusqu'en 1649 ; une traduction française du Traité latin de Jean de Salisbury, intitulé : *Les Vanités de la Cour.* On lui attribue quelques satires contre le gouvernement, qui parurent sous le nom de Sandricourt.

HISTOIRE.

L'an 1302, *le* 11 *juillet*, Bataille de Courtrai, où les Français sont défaits par les Flamands, avec perte de vingt mille hommes. A la nouvelle de ce terrible échec, le roi Philippe-le-Bel assembla le ban et l'arrière-ban, imposa le cinquième sur tous les revenus de ses sujets, et augmenta les monnoies; il marcha ensuite contre les Flamands, et les fit rentrer dans le devoir.

L'an 1588, *le* 11 *juillet*, La reine Catherine de Médicis, s'étant unie avec le duc de Guise et le cardinal de Bourbon, arrête avec eux certains articles qui, sous prétexte de maintenir la religion catholique, ne tendoient qu'à exclure du trône le roi de Navarre (Henri IV), et tous les princes de la maison de Bourbon. (Journal de l'Etoile.)

L'an 1690, *le* 11 *juillet*, Bataille de la Boine, où le prince d'Orange défait le roi Jacques, son beau-père, qu'il avoit détrôné deux ans auparavant, et qui étoit repassé en Irlande pour reconquérir ses Etats, avec les secours qu'il avoit obtenus de Louis XIV.

Cette bataille fut décisive contre Jacques II : il fut déchu sans retour du trône d'Angleterre. Les Français qui étoient dans son armée combattirent vaillamment; les Irlandais prirent la fuite. Un historien célèbre remarque à cette occasion, « que les Irlandais, si bons

» soldats en France et en Espagne, ont toujours mal » combattu chez eux. Il y a des nations dont l'une » semble faite pour être soumise à l'autre; les Anglais » ont toujours eu sur les Irlandais la supériorité du » génie, des richesses et des armes. Jamais l'Irlande » n'a pu secouer le joug de l'Angleterre, depuis qu'un » seigneur anglais la subjugua. »

Mais le même historien a commis une erreur volontaire et perfide, en disant qu'après la bataille, le roi Jacques II, passant par une petite ville, nommée Galloway, fit pendre quelques citoyens qui avoient été d'avis de lui fermer les portes, et qu'au contraire, le prince d'Orange (ou le roi Guillaume) fit publier un pardon général. L'intention de Voltaire, en inventant cette petite anecdote, étoit de relever le prince protestant au-dessus du roi catholique; mais il a été démontré,

1°. Que le roi Jacques, dans sa retraite, ne passa ni par Galloway, ni par quelqu'autre place qui lui opposât la moindre résistance;

2°. Que le roi Guillaume ne fit grâce qu'aux simples soldats, et qu'il excepta formellement de l'amnistie toute la noblesse, contre laquelle il se porta aux plus grandes violences.

Le maréchal de Schomberg, qui avoit quitté le service de France après la révocation de l'édit de Nantes, fut tué dans cette bataille. Le prince d'Orange eut l'épaule effleurée d'un boulet de canon, qui le mit tout en sang, ce qui donna lieu au bruit de sa mort en France. Cette fausse nouvelle fut reçue à Paris avec une joie inconsidérée: on sonna les cloches; on brûla dans plusieurs quartiers des figures d'osier qui repré-

sentoient le prince d'Orange, comme on brûle le pape dans Londres; on tira le canon de la Bastille, non point par ordre du roi, mais par le zèle indiscret d'un commandant. On a dit que ces réjouissances étoient le plus grand éloge du roi Guillaume; qu'elles étoient l'effet de la crainte qu'il inspiroit; mais on n'a pas assez réfléchi, que les bourgeois et le peuple ne savent guère craindre un ennemi, que quand il menace leur ville. C'étoit l'image d'un gendre et d'une fille ayant chassé leur père; d'un ambitieux dur et hautain, régnant à la place d'un roi légitime; enfin d'un ennemi de Louis XIV, qui produisoit ces transports d'une joie effrénée.

L'an 1707, *le* 11 *juillet*, Le duc de Savoie ayant fait une irruption en Provence, s'empara de la ville de Fréjus, et M. de Fleury, alors évêque de cette ville, répondit au duc, qui vouloit exiger de lui le serment de fidélité : « Votre altesse royale doit être bien » convaincue que je ne manquerai jamais à ce que je » dois à Louis-le-Grand, mon légitime et mon unique » souverain : d'ailleurs ce n'est pas la peine de recon- » noître votre altesse, pour le peu de tems qu'elle doit » séjourner ici. »

L'an 1708, *le* 11 *juillet*, Combat d'Oudenarde entre les Français, commandés par le duc de Bourgogne, et l'armée confédérée des Anglais, des Hollandais et des Autrichiens, commandée par le prince Eugène et le duc de Marlborough.

Les ennemis eurent l'avantage : les Français se retirèrent en désordre sous Gand, sous Ypres, et lais-

sèrent tranquillement le prince Eugène faire le siége de Lille, dont il s'empara au bout de trois mois.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1784, *le* 11 *juillet*, Tumulte dans le Jardin du Luxembourg, à l'occasion du ballon de l'abbé Miollans.

(Extrait du *Mercure* de France)

« Dimanche, 11 de ce mois, un concours nombreux de spectateurs, parmi lesquels étoit le comte » de Haga (le roi de Suède), étoient rassemblés au » Luxembourg; on devoit donner au public, moyennant son argent qu'il avoit déjà donné, le spectacle » d'un ballon extraordinaire de cent pieds de haut, » destiné à des expériences savantes dans l'atmosphère, » muni d'un trou latéral pour faire six lieues par » heure; il devoit être dirigé et monté par quatre » personnes, Janinet, le marquis d'Arlandes, Bredin, » et enfin l'abbé Miollans.

» Malgré tous les efforts imaginables, l'expérience » avorta entièrement. La populace s'étant précipitée » à l'endroit où étoit le globe, pilla et incendia tous » les débris de la machine, et l'abbé Miollans fut » obligé de s'enfuir déguisé, pour échapper aux traitemens désagréables dont cette populace désordonnée » le menaçoit. »

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1709, *le* 11 *juillet*, Destruction de Port-Royal.

« Le jésuite la Chaise (dit l'*Art de vérifier les Dates*) » regrettoit de mourir avant d'avoir vu Port-Royal-des- » Champs détruit. Le Père le Tellier, son confrère et » son successeur, eut la satisfaction de voir cette » œuvre consommée le 11 juillet, par un décret du » cardinal de Noailles, archevêque de Paris, qui sup- » primoit ce monastère. »

Le lieutenant de police s'y étant transporté, fit démolir la maison de fond en comble. Quelques auteurs jansénistes prétendent que le jésuite le Tellier poussa l'acharnement jusqu'à y faire passer la charrue. Cette violente conduite fut une des principales causes de la destruction des jésuites, lors de laquelle un historien célèbre dit ingénieusement : « La charrue que le jésuite » le Tellier avoit fait passer sur les ruines de Port- » Royal, a produit, au bout de soixante ans, les » fruits qu'ils recueillent aujourd'hui. »

HISTOIRE.

L'an 1704, *le* 12 *juillet*, Stanislas Leczinski est élu roi de Pologne.

Charles XII venoit de déposer Auguste. Son intention étoit d'élever au trône Jacques Sobieski, dont le père avoit porté la couronne de Pologne ; mais Auguste avoit fait enlever ce prince en Silésie, et le tenoit enfermé à Leipsick.

Le comte Piper essaya de persuader à Charles de garder pour lui-même cette couronne. Charles fut tenté un moment ; mais la gloire étoit son idole, il lui sacrifia son intérêt : il dit au comte Piper qu'il étoit plus flatté de donner des royaumes que de les garder ; il ajouta en souriant : « Vous étiez fait pour être le » ministre d'un prince italien. »

Le jeune Stanislas Leczinski, qui se trouvoit alors député de l'assemblée de Varsovie, plut au roi de Suède. Ce prince s'informa de ses goûts, de son caractère : il sut qu'il étoit plein de bravoure, endurci à la fatigue, qu'il avoit un esprit conciliant ; et Charles dit après la conférence : « Voilà un homme qui sera tou- » jours mon ami. » On s'aperçut bientôt que ces mots vouloient dire : *Voilà un homme qui sera roi.*

Quand le primat de Pologne, qui s'étoit déclaré contre Auguste, espérant faire nommer un Lubormisky, sut que Charles XII avoit jeté les yeux sur le palatin Leczinski, il accourut auprès du roi de Suède pour tâcher de faire changer cette résolution : « Mais qu'a-

» vez-vous à signer contre Leczinski, dit le conqué-» rant? » « Sire, dit le primat, il est trop jeune. » Le roi répliqua sèchement : « Il est à peu près de mon » âge, » tourna le dos au prélat, et aussitôt envoya le comte de Hoorn signifier à l'assemblée de Varsovie qu'il falloit élire un roi dans cinq jours, et qu'il falloit élire Stanislas Leczinski.

Le comte arriva le 7 juillet, et fixa le jour de l'élection au 12, comme il auroit ordonné le décampement d'un bataillon. Le primat essaya d'intriguer pour faire échouer une élection à laquelle il n'avoit point de part; mais le roi de Suède arriva lui même *incognito* à Varsovie. Alors il fallut se taire. Le samedi 12 juillet, jour fixé pour l'élection, étant venu, on s'assembla, à 3 heures après midi au Colo, champ destiné pour cette cérémonie. L'Evêque de Posnanie vint présider l'assemblée à la place du primat, qui n'avoit point voulu s'y trouver. Il arriva entouré des gentilshommes du parti. Le comte de Hoorn et deux autres officiers généraux assistoient publiquement à cette solennité, comme ambassadeurs extraordinaires de Charles auprès de la république. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir; l'Evêque de Posnanie la finit en déclarant, au nom de la diète, Stanislas roi de Pologne. Tous les bonnets sautèrent en l'air, et le bruit des acclamations étouffa les cris des opposans.

Il ne servit de rien au cardinal primat et à ceux qui avoient voulu demeurer neutres de s'être absentés de l'élection. Il fallut que dès le lendemain, ils vinssent tous rendre hommage au nouveau roi. La plus grande humiliation qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre

au quartier du roi de Suède. Le prince rendit au souverain qu'il venoit de faire tous les honneurs dus à un roi de Pologne, et pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent et des troupes. C'est ce même Leczinski dont Louis XV épousa la fille.

HISTOIRE DE LA LITTERATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1536, *le* 12 *juillet*, Mort d'Erasme.

Erasme. Son nom en français est *Didier*, en latin *Desiderius*; le nom d'*Erasme* est grec, et signifie *aimable*. Erasme méritoit ce nom; mais s'il se le donna lui-même, il eut tort. Aucun de ces noms n'étoit le sien; il étoit bâtard d'un nommé *Gérard*, et le rapport qui se trouve entre ce nom et le verbe latin *Desiderare* a fait naître les noms de *Desiderius*, de *Didier* et d'*Erasme*. Erasme est un des hommes les plus illustres dans les lettres qu'ait produits le siècle des Charles-Quint, des François Ier, et des papes de la maison de Médicis, Léon X et Clément VII. Il vit naître le luthéranisme : il se déclara trop hautement contre les luthériens, pour qu'ils puissent le compter parmi leurs partisans; il leur fut trop favorable pour que les catholiques osent le revendiquer. Egalement suspect aux deux partis, il en était également révéré; on peut juger par là de sa philosophie et de son impartialité. Il ne déchira point le sein de l'Eglise; il n'en brava point les foudres; bien des gens ont jugé qu'il n'en respecta point assez les dogmes; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il méprisoit les disputes et les partis, il prêchoit la tolérance. On

l'accusa d'être luthérien. *Non*, dit Luther, qui avoit tout tenté en vain pour l'attirer dans son parti, *Erasme est Erasme, et rien autre chose;* grand éloge qui échappe à un ennemi. Il est facile et commun d'être luthérien ou calviniste, mais il est rare d'être soi-même.

Le roi d'Angleterre, Henri VIII, qui, non content de combattre Luther dont il étoit jaloux en théologie, comme il l'étoit de Charles-Quint dans la politique, de François Ier à la guerre, et de tout le monde en amour, lui suscitoit partout des ennemis, engagea Erasme à composer son Traité du *Libre Arbitre*, pour combattre quelques unes des opinions outrées de Luther contre la liberté. Melanchton, disciple de Luther et ami d'Erasme, plus ami encore de la paix, vit avec peine naître cette querelle, où il prévoyoit que son maître n'auroit pas l'avantage. Erasme, de son côté, n'entroit pas volontairement dans cette lice théologique; mais c'étoit presque la seule alors où l'on s'illustrât. Luther répondit par le Traité du *Serf Arbitre*, et, selon l'usage, par des injures. *L'âge*, disoit Mélanchton, *ne l'adoucira jamais? Le mariage*, disoit Erasme, *devroit bien l'avoir adouci.* Luther tonnoit, Mélanchton gémissoit, Henri VIII triomphoit, Erasme rioit. Le fameux syndic de Sorbonne, Noël Béda, le héros de la scolastique, voulut faire trembler tous les ennemis de la scolastique, en abattant le plus célèbre d'entre eux. Erasme avoit écrit avec l'admiration des fidèles et l'approbation des évêques, des cardinaux, des papes. Léon X et Adrien V l'avoient honoré des témoignages d'estime les plus flatteurs. Paul III voulut le faire cardinal, et lui offrit des bénéfices qu'il refusa, comme il avoit refusé toutes

les faveurs que François Ier lui avoit offertes pour l'attirer en France. Le même Paul III lui confioit encore, en 1545, la cause de l'Eglise et la défense du concile qu'il alloit assembler. Luther n'avoit point eu d'adversaire plus modéré ni plus redoutable qu'Erasme, il n'y avoit point de plus grand nom dans la littérature; sa gloire remplissoit l'Europe, et sa foi avoit toujours satisfait l'Eglise. François Ier et la reine de Navarre, sa sœur, avoient pour lui une estime qui alloit jusqu'au respect; mais Erasme n'avoit pas assez ménagé les moines et les théologiens scolastiques : il les avoit couverts de ridicule; il leur avoit prodigué des sarcasmes élégans et des injures polies; il prêchoit sans cesse la tolérance, il la pratiquoit en toute occasion et la faisoit pratiquer; il venoit de procurer jusqu'à deux fois la liberté à son ami Louis Berquin, gentilhomme du pays d'Artois, qui, ayant appris de lui à détester les moines et la scolastique, et ne sachant dissimuler ni son amitié ni sa haine, ne tarissoit point sur les louanges d'Erasme, ni sur la satire des moines. Telle fut la vraie cause du procès qu'on vit Béda intenter à Érasme dans la Faculté de Théologie de Paris. Les prétextes ne pouvoient manquer : Erasme avoit trop écrit, et trop librement, pour n'avoir pas donné prise sur lui, en beaucoup d'endroits; éloigné d'ailleurs, par son goût de littérature, de la précision théologique et de la sèche exactitude de l'école, entraîné par l'exemple des bons écrivains dont il étoit nourri, pouvoit-il n'avoir pas donné, tantôt aux lois de l'harmonie, tantôt aux mouvemens de l'éloquence, tantôt aux règles de la rhétorique, des expressions et des tours peu conformes à l'esprit d'une science posi-

tive ? De plus, c'étoient des scolastiques qui alloient le juger sur ce qu'il avoit dit contre les scolastiques.

La Faculté, excitée par les clameurs de Béda et d'un autre docteur nommé Le Couturier (*sutor*) fit un examen réfléchi des œuvres d'Erasme, et prépara une censure. Erasme avoit assez recherché le mérite de l'*orthodoxie* pour ne le pas perdre avec indifférence : il s'alarma, sa tranquillité philosophique fut troublée, il se repentit d'avoir trop peu déféré aux avis du sage Sadolet, qui lui avoit reproché dans le secret de l'amitié ses déclamations trop fréquentes et trop vives contre des gens qui savoient se venger, s'ils ne savoient pas lui répondre : il écrivit à la Sorbonne des lettres adroites et soumises, où il demandoit justice contre le Couturier, Béda et ses adhérens ; il rappeloit habilement les services qu'il avoit rendus, et qu'il pouvoit rendre encore à l'Eglise ; il tâchoit de placer la Faculté dans le point de vue où elle devoit lire ses ouvrages ; il insinuoit qu'une justice rigoureuse dans l'appréciation de chacun de ses termes seroit une souveraine injustice ; il écrivit au parlement, au roi, à tous ceux qui pouvoient le protéger. Le premier président de Selve passoit pour aimer les lettres ; Erasme le conjure au nom des lettres de prendre sa défense. François Ier étoit alors prisonnier à Madrid. « Si la fortune, dit Erasme au premier président, ne tenoit éloigné de ses Etats ce » grand roi, ce puissant protecteur des lettres, je ne » vous importunerois pas de mes plaintes : il vengeroit les Muses des attentats de la barbarie. »

Dans la lettre au roi, Erasme disoit à ce prince, que, s'il ne réprimoit l'insolence des scolastiques, elle s'attaqueroit bientôt à lui-même : ce qui ne manqua

pas d'arriver; et déjà elle s'attaquoit à la reine de Navarre, sa sœur.

Erasme écrivit à Noël Béda lui-même, pour tâcher de lui inspirer quelques remords sur ses violences, sur ses calomnies, sur ses animosités cruelles : c'étoit vouloir perdre une lettre. Il supputa les erreurs volontaires de Béda; et sans le traiter à la rigueur, il trouva, de compte fait, cent quatre-vingt-un mensonges simples, trois cent dix calomnies et quarante-sept blasphèmes. Béda, pour toute réponse, pressa la censure de la Sorbonne.

François Ier, à son retour en France, se fit rendre compte du démêlé d'Erasme avec la Faculté de théologie; il prit le parti d'Erasme; la censure de ses œuvres n'en fut pas moins conclue le 16 décembre 1527; à la vérité, elle ne fut rendue publique que quatre ans après.

Erasme répondit avec beaucoup d'esprit et de modération à ce décret, qui ne paroît pas lui avoir enlevé l'estime des papes, ni celle des catholiques modérés.

Berquin ne vit point paroître cette censure, mais il la vit porter; il en fut indigné; il voulut venger son ami et se venger lui-même : mal instruit, mal corrigé par le malheur, il parla plus haut que jamais contre les moines et les théologiens. Attaché à Erasme par tendresse, par reconnoissance et par admiration, il se livra au plaisir de le traduire et de le vanter, quoiqu'Erasme l'avertît de supprimer des éloges qui pourroient devenir funestes à tous les deux. Ces traductions furent depuis condamnées par la Sorbonne. Berquin prenoit mal son tems. Quelques luthériens iconoclastes ayant mutilé et percé de coups de poignard une image de la

vierge, placée au coin de la rue des Rosiers et de la rue des Juifs, dans le quartier Saint-Antoine, le roi voulut expier lui-même cette profanation par une procession solennelle, le 11 juin 1528; et depuis cette époque, ce prince, jusqu'alors tolérant, s'arma de rigueur contre les Luthériens. Erasme comprit bien que les persécuteurs alloient devenir formidables. En vain l'imprudent Berquin, lui écrivit que *le tems étoit venu d'abaisser tous les scolastiques.* « Le tems » est venu de ménager tout le monde, lui répondit » Erasme; craignons surtout Béda et ses semblables, » fuyons leurs disputes, dérobons-nous à leurs pro- » cédures. » Bayle applique ingénieusement à la témérité de Berquin l'apologue du loup et de la grue.

Ingrata es, inquit, ore quæ nostro caput
Incolume abstuleris, et mercedem postulas.

Les scolastiques, pour se dédommager de n'avoir pu faire brûler Érasme, qui s'étoit défendu par écrit et de loin, parvinrent à faire condamner au feu son ami Berquin, comme hérétique opiniâtre: ce qui fut exécuté le 22 avril 1529. Erasme pleura et combla d'éloges son malheureux ami.

C'étoient du moins des ouvrages sérieux d'Erasme qu'on avoit censurés en 1527; mais la plaisanterie de l'*Eloge de la Folie* fut très sérieusement et très durement censurée par la Sorbonne, le 27 janvier 1542, près de six ans après la mort d'Erasme. On dit, dans cette censure, qu'il a osé insulter, d'une bouche corrompue et blasphématoire, les religieux mendians. Dès le 26 mai 1526, la Sorbonne avoit condamné les colloques d'Erasme, auxquels elle appliquoit ce mot de saint Paul: *Corrumpunt bonos mores colloquia prava.*

Erasme étoit né à Roterdam en 1467 ; il mourut à Bâle en 1536, et fut enterré dans la cathédrale de cette ville. Les habitans de Roterdam lui élevèrent une statue.

L'an 1733, *le* 12 *juillet*, Mort de madame de Lambert.

Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, marquise de Lambert, naquit à Paris d'un maître-des-comptes. Elle perdit son père à l'âge de trois ans. Sa mère épousa en secondes noces le facile et ingénieux Bachaumont, qui se fit un devoir et un amusement de cultiver les heureuses dispositions qu'il découvrit dans sa belle fille. Cette aimable enfant s'accoutuma dès lors à faire de petits extraits de ses lectures. Elle se forma peu à peu un trésor littéraire, propre à assaisonner ses plaisirs, et à la consoler dans ses peines.

Après la mort de son mari, Henri de Lambert, marquis de Saint-Bris, qu'elle avoit épousé en 1666, et qu'elle perdit en 1686, elle essuya de longs et cruels procès, où il s'agissoit de toute sa fortune. Elle les conduisit, et les termina avec toute la capacité d'une personne qui n'auroit point eu d'autre talent. Libre enfin, et maîtresse d'un bien considérable qu'elle avoit presque conquis, elle établit dans Paris une maison où il étoit honorable d'être reçu : c'étoit la seule, à un petit nombre d'exceptions près, qui se fût préservée de la maladie épidémique du jeu, et où l'on se rassemblât pour parler raisonnablement. Aussi les gens frivoles lançoient, quand ils pouvoient, quelques traits malins contre la maison de madame de Lambert, qui, très délicate sur les discours et sur l'opinion du

public, craignoit quelquefois de donner trop à son goût. Elle avoit le soin de se rassurer, en faisant réflexion que, dans cette même maison, si accusée d'esprit, elle y faisoit une dépense très noble, et y recevoit beaucoup plus de gens du monde et de condition, que de gens illustres dans les lettres. Les qualités de l'ame surpassoient encore en elle les qualités de l'esprit. Elle étoit née courageuse, peu susceptible d'aucune crainte, si ce n'étoit sur la gloire; incapable d'être arrêtée par les obstacles dans une entreprise nécessaire ou vertueuse. « Elle n'étoit pas seulement » ardente (dit Fontenelle) à servir ses amis, sans » attendre leurs prières, ni l'exposition humiliante de » leurs besoins; mais une bonne action à faire, même » en faveur des personnes indifférentes, la tentoit » toujours vivement, et il falloit que les circonstances » fussent bien contraires, si elle n'y sucomboit pas. » Quelques mauvais succès de ses générosités ne l'a- » voient point corrigée, et elle étoit toujours égale- » ment prête à hasarder de faire le bien. »

Ses ouvrages ont été réunis en deux volumes in-12. Les principaux sont, 1°. les *Avis d'une mère à son fils*, et *d'une mère à sa fille*. Ce ne sont point des leçons sèches, qui sentent l'autorité d'une mère; ce sont des préceptes donnés par une amie, et qui partent du cœur. C'est une institutrice aimable, qui sème de fleurs la route dans laquelle elle veut faire marcher ses disciples; qui s'attache moins aux frivoles définitions des vertus, qu'à les inspirer en les faisant connoître par leurs agrémens. Tout ce qu'elle prescrit porte l'empreinte d'une ame noble et délicate, qui possède, sans faste et sans effort, les qualités qu'elle exige dans les autres. On

sent partout cette chaleur du cœur, qui seule donne du prix aux productions de l'esprit. 2°. *Nouvelles Réflexions sur les Femmes*, ou *Métaphysique d'Amour*: elles sont pleines d'imagination, de finesse et d'agrément.

Madame de Lambert a fait aussi pour les femmes, un *Traité de la Vieillesse*, comme Cicéron en avoit fait un pour les hommes. Elle a été en cela plus utile à son sexe que Cicéron au sien: car ce n'est pas aux femmes qu'il est le moins dur de vieillir.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1173, *le* 12 *juillet*, Henri II, roi d'Angleterre, en expiation du meurtre de Becket (St. Thomas de Cantorberi), se rend au tombeau de cet archevêque.

Henri II partit de Southampton, où il avoit débarqué, à son retour de France, et prit le chemin de Cantorbéri, pour aller faire, sur le tombeau de Becket, les pénitences auxquelles il s'étoit engagé pour obtenir son absolution. Aussitôt qu'il aperçut la ville, il descendit de cheval, quoiqu'il en fût encore éloigné d'une lieue, et ayant quitté ses bottes, il marcha, pieds nus, avec une peine extrême, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au sacré tombeau. Ce fut là, qu'après s'être un peu reposé, il se soumit à la honteuse pénitence qu'on lui avoit imposée. Il y reçut quelques coups de verge, par les mains du prieur et des moines de St. Augustin, et passa la nuit en prières dans l'église, couché sur le pavé.

HISTOIRE.

L'an 1380, *le* 13 *juillet*, Mort de du Guesclin, connétable de France, devant Châteauneuf-Randon qu'il assiégeoit.

Les ennemis rendirent à ce grand homme un honneur singulier. Le gouverneur de Randon avoit capitulé avec le connétable, et il étoit convenu de se rendre le 12 juillet, en cas qu'il ne fût pas secouru : quand on le somma de rendre la place le lendemain, qui fut le jour de la mort de du Guesclin, le gouverneur dit qu'il lui tiendroit parole, même après sa mort; en effet, il sortit avec les plus considérables officiers de sa garnison, et vint déposer sur le cercueil du connétable les clefs de la ville, en lui rendant les mêmes respects que s'il eût été vivant. Charles V ordonna que le corps de du Guesclin fût porté à Saint-Denis, pour y être mis à côté du tombeau que ce prince s'étoit fait préparer à lui-même; il rendit les plus grands honneurs à la mémoire d'un héros dont la valeur avoit illustré son règne, et avec le secours duquel il avoit repris sur les Anglais, sans sortir de son cabinet, tout ce que son père et son grand-père avoient perdu en combattant en personne.

Saint-Foix dit « que l'oraison funèbre de Bertrand » du Guesclin, en 1380, est le premier exemple d'une » oraison funèbre prononcée dans une église. Depuis » ce grand homme, aussi recommandable par ses ver- » tus civiles que par ses talens militaires, combien

» d'oraisons funèbres, et souvent pour quels hommes, » et où, et par qui prononcées ! » (*Essais de Saint-Foix.*)

Au reste, la plus belle oraison funèbre de du Guesclin est dans les adieux qu'il fit en mourant aux vieux capitaines qui l'avoient suivi depuis quarante ans : « N'oubliez pas, leur dit-il, ce que je vous ai répété » mille fois, qu'en quelque pays que vous fassiez la » guerre, les gens d'église, les femmes, les enfans, » et même le peuple, ne sont point vos ennemis. »

Sa coutume étoit, avant d'aller au combat, de manger trois soupes au vin, en l'honneur de la Trinité. Nous lisons la même chose des anciens preux, dans le roman de Perceval.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1533, *le* 13 *juillet*, Le roi de France François Ier pose la première pierre de l'Hôtel-de-Ville de Paris, qui fut achevé en 1605 sous Henri IV, dont on voyoit la statue équestre, en ronde bosse, au-dessus de la porte.

L'an 1762, *le* 13 *juillet*, Mort de Bradley, le plus grand astronome de l'Angleterre, depuis Halley, célèbre par la découverte de l'aberration et de la nutation des étoiles, la plus importante découverte de l'astronomie.

L'an 1788, *le* 13 *juillet*, Un orage, l'un des plus désastreux qu'on eût vus en France depuis plusieurs siècles, détruisit les moissons de cinquante lieues de pays. Le roi qui étoit ce jour-là à Rambouillet, fut

témoin de ses ravages, comme on le lit dans le *Mercure* de 1788 :

« Cet horrible ouragan a fait les plus grands ravages à Rambouillet, sous les yeux du roi (1) et de » Monsieur. Le toit entier du commun du château a » été emporté; de très gros arbres ont été brisés, et les » fenêtres fracassées; ce n'étoit pas une grêle, c'étoit un » déluge d'énormes glaçons, durs comme le diamant, » et dont les plus gros (ce qui ne s'étoit jamais vu) » étoient tellement élastiques, qu'ils bondissoient sur » la terre, et portoient quatre ou cinq coups meurtriers » à tout ce qu'ils rencontroient; on en a pesé à Chambourci quelques uns qui étoient du poids de dix » livres. »

La disette, qui fut la suite de cet orage, devint, l'année suivante, un des plus grands ressorts de la révolution; et par une seconde fatalité, cette révolution commença l'an 1789, à pareil jour qu'étoit arrivé cet orage en 1788.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1775, *le* 13 *juillet*, Mort du père Neuville, jésuite, et l'un des plus célèbres prédicateurs du dix-huitième siècle.

Les sermons du père Charles Frey de Neuville, jouissoient d'une grande célébrité long-tems avant l'impression : ils n'ont rien perdu à paroître au grand jour; le public les a fort accueillis : il s'en est fait plu-

(1) Le roi revenoit de Rambouillet à Versailles, et fut obligé de se réfugier sous un hangard.

sieurs éditions en peu de tems. Cet orateur a une manière à lui, et ne ressemble à personne. Ses deux oraisons funèbres, l'une du cardinal de Fleuri, l'autre du maréchal de Belle-Isle, n'ont pas moins réussi que ses sermons, surtout la première, dans laquelle, parmi des tableaux de la plus grande force, le tableau ingénieux et antithétique du jansénisme n'a pas trop déplu aux jansénistes même.

« Jours de présomption et d'indocilité, où, par un » rafinement de souplesse et de dissimulation pro- » fondes, l'erreur, vaste et hardie dans ses projets, » timide et mesurée dans ses démarches, condamne » l'Eglise, et ne la quitte pas; reconnoît l'autorité, et » ne plie pas; dédaigne le joug de la subordination, » et ne le secoue pas; respecte les pasteurs, et ne » les suit pas; dénoue imperceptiblement les liens de » l'unité, et ne les rompt pas; sans paix et sans guerre, » sans révolte et sans obéissance. »

On y remarque surtout un portrait de la Cour, dont les traits sont sentis, qui est d'un courtisan profond autant que d'un orateur éloquent, et qui finit par ce trait supérieur encore à tous les autres : «*Où les » heureux n'ont point d'amis, puisqu'il n'en reste » point aux malheureux.* »

HISTOIRE.

L'an 1223, *le* 14 *juillet*, Mort de Philippe II, surnommé Auguste, roi de France.

Philippe-Auguste n'avoit que quinze ans, lorsqu'il parvint à la couronne en 1180.

L'histoire nous représente Philippe-Auguste comme un prince doué de toutes les qualités de corps et d'esprit nécessaires pour bien gouverner, unissant la prudence au courage; laborieux, ferme sans entêtement, magnifique sans ostentation, et libéral sans prodigalité. Infatigable dans les travaux de la guerre, sans luxe dans ses camps, sans mollesse dans sa tente, sage et calme avant le combat, terrible dans la mêlée (*Voy.* le 27 juillet), doux après la victoire, il avoit toutes les qualités qu'on appelle héroïques. Il avoit coutume de dire qu'il ne tenoit sa couronne que de Dieu et de son épée. Ce fut d'après ce principe qu'il lutta contre l'ambition de la cour de Rome avec une sagesse que l'on traitoit alors d'audace et même d'impiété. Mais on lui reprochera toujours une croisade inutile, les juifs injustement chassés et dépouillés, ses éternels démêlés avec l'Angleterre, où l'on aperçoit autant de jalousie contre Henri II et Richard Cœur-de-Lion, que de zèle pour la défense et la splendeur de l'Etat. Il fut assez sage pour ne pas s'engager dans la quatrième croisade, qui fut publiée en 1204; mais il fut assez imprudent pour autoriser celle qui se préparoit contre les Albigeois.

C'est de tous les rois de la troisième race, celui qui a le plus étendu le domaine royal: il réunit à la couronne la Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine, le Berri, le Poitou, l'Auvergne, l'Artois, et plusieurs autres comtés.

« Il arriva, dit Saint-Foix, une chose assez singu-» lière aux funérailles de Philippe-Auguste. Son » corps ayant été porté à Saint-Denis, avec toute la » pompe qui convenoit à un si grand prince, il » s'éleva une dispute entre Guillaume de Joinville et » le cardinal Conrard; celui-ci prétendoit officier » comme légat du pape, celui-là comme archevêque » de Reims. Pour terminer la querelle, on s'avisa » d'un expédient qui satisfit les deux prélats. Il fut » décidé que tous deux diroient une messe dans le » même tems à deux autels voisins, et que les évêques, » le clergé, les moines, leur répondroient comme à » à un seul officiant: ce qui fut exécuté, au grand » étonnement de l'assemblée, surprise d'une pareille » nouveauté. »

Ce fut sous le règne de Philippe, qu'on commença, en France, à connoître la boussole. Ce fut aussi de son tems que les familles commencèrent à avoir des surnoms fixes et héréditaires: les seigneurs les prenoient des terres qu'ils possédoient; les gens de lettres, du lieu de leur naissance, et les riches marchands, du lieu de leur demeure.

L'an 1408, *le 14 juillet*, Les gens de Charles de Savoisy, seigneur de Seignelay, grand boutillier de France, ayant insulté et blessé quelques écoliers de

l'Université, qui alloient en procession à Sainte-Catherine-du-Val, le seigneur fut condamné à cent livres de rente, pour la fondation d'une chapelle, et aux dommages et intérêts envers les blessés et envers l'Université; et par un arrêt du 22 août, il fut ordonné que son château seroit démoli, et le procès fait à ses domestiques, qui furent fouettés dans les carrefours, et bannis de France à perpétuité.

L'an 1418, *le* 14 *juillet*, Jean, duc de Bourgogne, avec la reine Isabeau de Bavière, épouse de Charles VI, après le massacre de Paris, arrivé le 12 de juin précédent, fit son entrée dans cette ville avec autant de pompe et d'acclamations que s'il fût revenu de la conquête d'un royaume.

Le bourreau, un des chefs des séditieux, eut l'audace de toucher dans la main de ce prince, qui ne le connoissoit point. Mais le duc le fit pendre le lendemain, et cette fois il fut juste par orgueil.

L'an 1653, *le* 14 *juillet*, Cromwel installe le parlement des Barebones.

Nous avons parlé au 30 avril de l'audace avec laquelle Cromwel renvoya le fameux parlement qui avoit fait périr Charles Ier. Après cette expédition, il assembla le conseil des officiers de l'armée; ce furent eux qui changèrent véritablement la constitution de l'Etat; et il n'arrivoit en Angleterre que ce qu'on a vu dans tous les pays de la terre, où le fort a donné la loi au foible.

Cromwel fit nommer par ce conseil cent quarante-

quatre députés du peuple, qu'on prit pour la plupart dans les boutiques et dans les ateliers des artisans; le plus accrédité de ce nouveau parlement d'Angleterre, étoit un marchand de cuir, nommé Barebone; de là vient qu'on appela cette assemblée le parlement des Barebones.

Cromwel, en qualité de général, écrivit une lettre circulaire à tous ces députés, et leur ordonna de venir gouverner l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande. Au bout de cinq mois, ce prétendu parlement, aussi méprisé qu'incapable, fut obligé de se casser lui-même, et de remettre à son tour le pouvoir souverain au conseil de guerre, qui alors déclara Cromwel protecteur des trois royaumes.

On lit dans Hume un passage remarquable au sujet de l'obéissance que les Anglais croyoient alors devoir à ce nouveau parlement.

« Il y avoit alors un fort grand nombre d'Anglais, » dont la disposition constante étoit d'adhérer au » pouvoir dominant, et de soutenir le gouvernement » établi; cette maxime n'étoit pas particulière à ce » siècle; mais ce qui paroît lui avoir été propre, c'est » le jargon hypocrite dont on couvroit cette conduite » prudente; on l'appeloit *se fier à la Providence.* » Ainsi, lorsque la Providence avoit la bonté d'ac- » corder l'autorité suprême aux cent quarante-quatre » personnes qui se trouvoient convoquées par Cromwel, » elles auroient elles-mêmes été fort ingrates de man- » quer de complaisance à leur tour. Elles se recon- » nurent aussitôt pour un parlement, et commencèrent » fort gravement l'exercice de leurs fonctions.

» Il faut confesser, que pour se laisser conduire par

» des prétextes de cette nature, la nation devoit être » au dernier degré d'abaissement. »

L'an 1788, *le* 14 *juillet*, Le gouvernement fait arrêter et mettre à la Bastille douze gentilshommes bretons, qui avoient été députés par la noblesse de leur province, pour présenter une adresse au roi, contre les atteintes portées aux droits de la Bretagne, par l'établissement de la cour plénière.

Ces gentilshommes étoient les comtes ou marquis de Montluc, de la Fruglaye, de Tremergat, de Cicé, de Bedée, de Guer, de la Rouërie, de la Féronerie, de Nétumières, de Bec-de-Lièvre.

Ils avoient tenu dans leur hôtel, à Paris, des assemblées nombreuses, auxquelles ils avoient invité non seulement tous les seigneurs de leur province, mais encore plusieurs autres personnes de distinction, qui avoient des places auprès du roi. La cour jugea, avec raison, que si la noblesse de Bretagne avoit le droit, comme elle le soutenoit, de s'assembler dans sa province, sans la permission du roi, il étoit douteux qu'elle eût le même droit à Paris.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1390, *le* 14 *juillet*, Le Bœuf, dans son *Histoire du Diocèse de Paris*, rapporte que le 14 juillet 1390, le roi et la reine étant allés prendre l'air au château de Saint-Germain-en-Laye, y arrivèrent au moment où l'on chantoit la messe. A peine étoient-ils entrés dans l'église, qu'il s'éleva tout à coup un ou-

ragan des plus furieux, qui brisa tout le vitrage de l'église. On fut obligé de cesser le chant, pour finir plus tôt la messe, de crainte que le vent n'emportât la sainte hostie. Tout le monde se jeta par terre. Les plus grands arbres de la forêt furent déracinés, et on rapporta à la cour que le tonnerre étoit tombé, entre Saint-Germain et Passy, sur quatre officiers du roi, dont il avoit consumé les os et le dedans du corps, en sorte qu'il ne leur étoit resté que la peau, qui étoit noire comme du charbon.

L'an 1614, *le 14 juillet*, Mort de Casaubon.

Isaac Casaubon, savant illustre, et protestant très modéré, étoit né à Genève, en 1559. Il eut un fils qui se fit capucin, et qui alla lui demander sa bénédiction : « Je te la donne de bien bon cœur, lui dit-il, » et je ne te condamne pas. Ne me condamne pas non » plus, et ne disputons que de bonnes œuvres. » Henri IV le fit garde de sa bibliothèque, en 1603. Etant allé un jour en Sorbonne, on lui dit : « Voilà » une salle où l'on dispute depuis quatre cents ans. » « Eh bien, répondit-il, qu'est-ce qu'on y a décidé? »

Après la mort de Henri IV, le roi d'Angleterre Jacques Ier l'ayant attiré à sa cour, il y mourut en 1614, et fut enterré à Westminster.

On connoît les lettres de Casaubon, et ses commentaires sur divers auteurs anciens, surtout son commentaire sur Perse, dont on a dit *que la sauce valoit mieux que le poisson*. Son *Examen critique des Annales de Baronius*, n'est pas digne de lui. On a dit *qu'il n'avoit attaqué l'édifice du cardinal que par les girouettes*.

Méric Casaubon, son fils, petit-fils d'Henri Etienne, par sa mère, a fait aussi des Commentaires sur plusieurs auteurs anciens, tels que Diogène Laerce, Hiéroclès, Epictète; ce qui le fait quelquefois confondre avec son père. Sa plus grande gloire est d'avoir refusé d'être historiographe de Cromwel, dont il étoit devenu sujet, ayant été élevé à Oxford, et étant chanoine de Cantorbéri. Il étoit né, comme son père, à Genève; il mourut en 1671.

L'an 1689, *le* 14 *juillet*, Une statue est érigée à Louis XIV, dans la cour de l'Hôtel-de-Ville de Paris, en mémoire du rétablissement de sa santé.

L'an 1723, *le* 14 *juillet*, Mort de l'abbé Fleuri, sous-précepteur du duc de Bourgogne, et confesseur de Louis XV, son fils.

Son *Histoire de l'Eglise* est fort connue; mais ses discours préliminaires répandus dans l'ouvrage, et qu'on a imprimés séparément, sont fort au-dessus de l'histoire. C'est ce qu'on a écrit de plus sage sur l'établissement et les révolutions de la *religion*, sur les *croisades*, sur les *moines*, sur les querelles de l'*Empire* et du *sacerdoce*.

Ses *Mœurs des Israëlites* sont le tableau le plus intéressant qu'on ait encore tracé de la vie patriarcale, et celui qu'il a fait des *Mœurs des Chrétiens*, est plus propre que tous les ouvrages polémiques, à étendre les progrès de la religion chrétienne.

L'abbé Fleuri étoit de l'Académie française.

L'an 1780, *le* 14 *juillet*, Mort de l'abbé Batteux.

Charles Batteux se fit connoître avantageusement par son livre *des Beaux Arts réduits à un même principe*, qui a depuis été réuni avec le *Traité de la Construction oratoire* dans le *Cours de belles-lettres*. Il a traduit et mutilé Horace. Les autres ouvrages de M. l'abbé Batteux, sont : *la Morale d'Epicure*, le Recueil des quatre poétiques d'*Aristote*, d'*Horace*, de *Vida* et de *Boileau*, *avec les traductions et des remarques; l'Histoire des causes premières; les Elémens de littérature*, *extraits du Cours de belles-lettres; le Cours élémentaire* à l'usage de l'Ecole militaire, en quarante-cinq petits volumes in-12. On dit que l'excès de travail qu'exigea ce dernier ouvrage, ou quelque contradiction que l'auteur éprouva dans cette entreprise ou à son occasion, accélérèrent l'hydropisie de poitrine dont il mourut, à Paris, le 14 juillet 1780. On dit qu'il étoit fort utile à sa famille, pauvre et nombreuse. Il avoit assez de dignité dans le caractère, dans la figure et dans le maintien. Il se piquoit de vivre en solitaire et en sage, de manière cependant qu'il approchoit plus d'Aristippe que de Diogène; il étoit né dans le diocèse de Reims; il étoit chanoine de cette métropole; il avoit été reçu à l'Académie des inscriptions en 1754, à l'Académie française en 1761.

L'an 1791, *le* 14 *juillet*, Mort de Gœrtner, célèbre en botanique par sa *Carpologie*, ou *Histoire de la Fructification*.

Né le 12 mars 1732, à Calw, petite ville de Souabe, dans le duché de Wirtemberg, il avoit été

professeur d'anatomie à Tubingen, membre de l'Académie impériale des sciences de Pétersbourg, professeur de botanique et d'histoire naturelle dans cette ville ; il quitta sa place en 1770, et se fixa à Calw, pour se livrer tout entier à la composition de l'important ouvrage dont le premier volume fut couronné par l'Académie des sciences, et qui l'occupa jusqu'au dernier moment de sa vie. Il a laissé un fils, héritier de ses talens et de ses vastes connoissances.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1613, *le* 14 *juillet*, Les religionnaires de Nîmes, irrités contre le sieur de Ferrières, un de leurs plus fameux ministres, qui venoit d'embrasser la religion catholique, et se montroit fort zélé au service du roi Louis XIII, se jetèrent tout à coup sur lui, le maltraitèrent, le poursuivirent à coups de pierres et de bâtons : n'ayant pu le massacrer, ils coururent en foule mettre le feu à ses maisons tant de la ville que de la campagne.

Cette sédition dura trois jours. Pour la punir, Louis XIII transféra le siége présidial de Nîmes à Beaucaire.

HISTOIRE.

L'an 1099, *le* 15 *juillet*, Prise de Jérusalem par les premiers Croisés.

La première croisade fut l'ouvrage d'un hermite, nommé Pierre, gentilhomme d'Amiens, qui, de retour d'un pélerinage à la Terre-Sainte, et touché du malheur des Chrétiens d'Orient, échauffa tous les esprits, et les porta à cette entreprise incroyable.

Pierre alla d'abord trouver le pape Urbain II, auquel il remit une lettre de Siméon, patriarche de Jérusalem et des autres fidèles, par laquelle ils imploroient le secours des princes chrétiens contre les Musulmans qui les opprimoient. Urbain, touché de la lettre du patriarche, et du récit pathétique de l'hermite, publia dans le concile de Clermont, en 1095, une indulgence plénière en faveur de ceux qui se dévoueroient à la délivrance de la Terre-Sainte; cette entreprise fut nommée *Croisade*, parce qu'on cousoit une *croix* d'étoffe rouge sur l'épaule gauche de tous ceux qui vouloient y prendre part.

Pierre, après avoir pris congé du pape, parcourut l'Italie, la France et l'Allemagne, pour engager les princes et les peuples à porter la guerre en Palestine; ses exhortations, munies de l'autorité pontificale, firent un merveilleux effet. Près d'un million de personnes de tout état, de tout âge et de l'un et de l'autre sexe, prirent la croix. L'éblouissante idée d'arracher

les lieux saints aux infidèles, et les Chrétiens d'Asie à l'oppression; les exhortations de ce Pierre, homme éloquent et sensible, qui peignoit vivement les maux de ses frères, dont il avoit été énergiquement frappé; l'attrait de la nouveauté, l'ardeur de la chevalerie, l'empressement de beaucoup de brigands dévots d'aller chercher hors de l'Europe, la fortune, l'absolution et l'impunité, produisirent cette fermentation universelle, qui enleva tant de prélats à leurs siéges, tant de souverains à leurs Etats, tant de citoyens à leur patrie. Pierre se chargea de conduire la première division; car il fallut partager cette multitude en différens corps, et les faire partir successivement. L'hermite guerrier marchoit à la tête de sa division, vêtu d'une longue tunique de grosse laine, sans ceinture, les pieds nus, avec un grand froc et un petit manteau d'hermite.

Après avoir essuyé sur la route divers accidens funestes et bien mérités, les croisés arrivèrent le 3 juin 1099, devant Jérusalem, réduits à vingt-un mille hommes de pied, et quinze cents chevaux; ils formèrent aussitôt le siége de la place, qu'ils forcèrent au bout de cinq semaines, un vendredi 15 juillet, à trois heures après midi, ce qui fut remarqué comme étant le jour et l'heure de la mort de Jésus-Christ; mais les Croisés souillèrent leur triomphe, en passant au fil de l'épée la garnison et tous les habitans sans distinction; puis rassasiés de carnage, ils déposèrent leurs armes ruisselantes de sang, et devinrent d'autres hommes. On les vit nus pieds, la tête baissée, en chantant des hymnes, s'avancer vers le Saint-Sépulchre, et, les yeux baignés de larmes, se prosterner à la vue de ce monument sacré, l'objet de leur pénible et

périlleuse expédition : tant la nature humaine est inconséquente dans ses affections, et passe rapidement, dans certaines rencontres, d'une extrémité à l'autre !

Godefroi de Bouillon, qui avoit commandé la croisade, fut élu roi de Jérusalem dans une assemblée des principaux seigneurs de l'armée (*Voyez* le 18 juillet); la couronne passa dans la suite, faute de mâles descendans de Godefroy, dans la maison d'Anjou, et depuis à Gui de Lusignan, qui la perdit à la funeste journée de Tibériade. (*Voyez* le 3 juillet 1187.)

Ce fut à l'occasion de ces guerres que prirent naissance les ordres des frères hospitaliers et des teutoniques; les fondateurs de ces derniers ordres auroient eu peine, dans la suite, à reconnoître leurs successeurs. Il n'y a eu que les hospitaliers qui, conservant l'esprit de leur première institution, ont toujours continué depuis à défendre la religion contre les entreprises des Turcs. Ce sont les chevaliers de Malte.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1679, *le* 15 *juillet*, On construisit à Toulon un vaisseau de 40 pièces de canon, en six heures et demie, sous les ordres de sieur Arnoul, intendant de marine, qui employa à cet ouvrage cinq cents ouvriers.

HISTOIRE.

L'an 1212, *le* 16 *juillet*, Bataille de Toloza, gagnée par les Espagnols sur les Maures.

Mahomet, le quatrième prince de la dynastie des Almohades, que les Espagnols appellent *le verd*, de la couleur de son turban, se voyant possesseur paisible de l'empire des Maures en Afrique, résout de rassembler toutes ses forces, de les porter en Espagne, et d'y renouveler l'ancienne conquête de Tarik et de Moussa. La guerre sainte est proclamée : une foule innombrable de guerriers rendus sous les enseignes de Mahomet, part avec lui des rives d'Afrique, arrive en Andalousie. Là, leur nombre est presque doublé par les Maures Espagnols, que la haine du nom chrétien, le souvenir de tant d'injures, font accourir auprès de leurs frères. Mahomet, plein de confiance, leur annonce une victoire sûre, leur promet de les rendre maîtres de tous les pays qu'ils possédoient jadis, et, brûlant d'en venir aux mains, il s'avance vers la Castille, à la tête de cette formidable armée, qui, au rapport des historiens, passoit six cent mille soldats.

Le roi de Castille, Alphonse-le-Noble, averti des préparatifs de l'empereur de Maroc, avoit imploré les secours des princes chrétiens de l'Europe. Le pape Innocent III publia la croisade, prodigua les indulgences; et Rodrigue, archevêque de Tolède, qui lui-même avoit fait le voyage de Rome pour solliciter le sou-

verain Pontife, en repassant par la France, prêcha le peuple sur sa route, et engagea plusieurs chevaliers à venir combattre les Musulmans. Le rendez-vous général fut à Tolède, où l'on vit arriver bientôt plus de soixante mille Croisés d'Italie et surtout de France, qui se joignirent aux Castillans. Le roi d'Aragon, Pierre II, le même qui périt dans la guerre des Albigeois, amena sa vaillante armée. Sanche VIII, roi de Navarre, ne tarda pas à paroître avec ses braves Navarrois. Les Portugais, qui venoient de perdre leur prince, envoyèrent leurs meilleurs guerriers. Toute l'Espagne enfin prit les armes, il s'agissoit de sa destinée : jamais, depuis le roi Rodrigue, les Chrétiens ne s'étoient trouvés dans un aussi pressant danger.

Ce fut au pied des montagnes appelées la *Sierra Morena*, dans un lieu nommé *las navas de Toloza*, que les trois princes espagnols se rencontrèrent avec les Maures. Mahomet s'étoit rendu maître des gorges par où les Chrétiens devoient passer. Son dessein étoit, ou de les forcer de retourner en arrière, ce qui les exposoit à manquer de vivres, ou de les écraser dans ce passage, s'ils avoient l'audace de s'y présenter. Les rois embarrassés tinrent conseil.

Alphonse vouloit combattre. Pierre et Sanche étoient d'avis de se retirer. Un berger vint leur indiquer un défilé qu'il connoissoit. Ce fut le salut de l'armée. Ce berger guida les rois; et par des sentiers difficiles, à travers les rocs, les torrens, les Espagnols gravirent enfin jusqu'à la cime des monts. Là, se montrant tout à coup aux yeux des Maures étonnés, ils se préparèrent pendant deux jours au combat, par la prière, par la confession et la communion. Les rois leur don-

nèrent l'exemple de cette ferveur. Les prélats, les ecclésiastiques qui étoient en grand nombre dans le camp, après avoir absous ces pieux guerriers, se disposèrent à les suivre au plus fort de la mêlée.

Le troisième jour, 16 de juillet de l'année 1212, l'armée se mit en bataille, divisée en trois corps de troupes, commandés chacun par un roi; Alphonse et ses Castillans étoient au centre avec les chevaliers de Saint-Jacques et de Calatrave, ordres nouvellement institués. Rodrigue, archevêque de Tolède, témoin oculaire, et historien de cette grande journée, étoit à côté du roi, précédé d'une grande croix, principale enseigne de l'armée. Sanche et ses Navarrois formoient la droite. Pierre et ses Arragonois tenoient la gauche. Les Croisés français, réduits à un petit nombre par la désertion de leurs compagnons, qui n'avoient pu soutenir la brûlante chaleur du climat, marchoient à la tête des troupes, sous la conduite d'Arnauld, archevêque de Narbonne, et de Thibaut Blazon, seigneur Poitevin. Ainsi rangés, les Chrétiens descendirent vers le vallon qui les séparoit de leurs ennemis.

Les Maures, sans aucun ordre, suivant leur antique usage, déployèrent de toutes parts leurs innombrables soldats. Cent mille hommes d'une excellente cavalerie, faisoient leur principale force; le reste étoit un ramas de fantassins, mal armés et peu aguerris. Mahomet, placé sur une colline d'où il dominoit toute son armée, s'étoit environné d'une palissade formée par des chaînes de fer, et gardée par l'élite de ses cavaliers à pied. Debout au milieu de cette enceinte, l'Alcoran d'une main et le sabre de l'autre, il étoit en spectacle à

toutes ses troupes, et ses plus braves escadrons pressoient la colline des quatre côtés.

Les Castillans dirigèrent leurs premiers efforts vers cette hauteur, ils enfoncèrent d'abord les Maures; mais, repoussés à leur tour, ils reculoient en désordre, et commençoient à tourner le dos. Alphonse, courant çà et là pour les rallier, disoit à l'archevêque de Tolède qui l'accompagnoit partout précédé de sa grande croix : *Archevêque, c'est ici qu'il faut mourir.* — *Non, Sire*, répondoit le prélat, *c'est ici qu'il faut vivre et vaincre.* Dans ce moment, le brave chanoine qui portoit la croix se jette avec elle au milieu des Musulmans; l'archevêque et le roi le suivent; les Castillans se précipitent pour sauver leur prince et leur étendard; les rois d'Aragon et de Navarre, déjà vainqueurs à leurs ailes, viennent se réunir contre la colline; les Maures sont partout attaqués; ils résistent, les Chrétiens les pressent. L'Aragonois, le Navarrois, le Castillan veulent s'effacer mutuellement. Le brave roi de Navarre se fait jour, arrive à l'enceinte, frappe et brise les chaînes de fer, dont le roi Maure étoit entouré. Mahomet alors prend la fuite. Ses guerriers ne le voyant plus, perdent le courage et l'espoir : tout plie, tout fuit devant les Chrétiens; des milliers de Musulmans tombent sous leurs coups; et l'archevêque de Tolède, avec les autres prélats, environnant les rois vainqueurs, chante le *Te Deum* sur le champ de bataille.

Ainsi fut gagnée la célèbre bataille de Toloza. Les historiens assurent que les Chrétiens tuèrent deux cent mille Maures, et ne perdirent que cent quinze guerriers. En réduisant à leur valeur ces assertions, il demeure certain que les Musulmans firent une perte

immense, et que cette importante journée, qu'on célèbre encore tous les ans à Tolède, par une fête solennelle, ôta pour long-tems aux rois de Maroc l'espoir de soumettre les Espagnols.

L'an 1349, *le* 16 *juillet*, Dans une assemblée tenue à Lyon, en présence du duc de Normandie, fils aîné de Philippe de Valois, roi de France, Humbert, dauphin du Viennois, fit une abdication solennelle de tous ses Etats, en faveur du fils aîné du duc de Normandie, qu'il investit sur-le-champ, en lui donnant l'ancienne épée du Dauphiné, et la bannière de Saint-George, avec un sceptre et un anneau.

Le même jour, le nouveau dauphin, par un acte particulier, fit entre les mains de l'évêque de Grenoble, le serment de conserver les libertés, coutumes et priviléges du Dauphiné.

Malgré la réunion de cette province à la couronne, elle avoit toujours conservé un sceau particulier, dont le chancelier avoit la garde, à la différence des autres provinces qui perdirent leur chancellerie à chaque réunion.

Le lendemain de son abdication, Humbert entra dans l'ordre de Saint-Dominique, où il mourut en 1355.

L'an 1465, *le* 16 *juillet*, Bataille de Montlhéri.

Il se fit, en 1464, une ligue entre Charles, duc de Berri, frère unique de Louis XI, le comte de Charolais, le duc de Bretagne, le duc de Bourbon, le comte de Dunois, et plusieurs seigneurs mécontens de ce que le roi les avoit dépouillés de leurs charges au commencement de son règne. La guerre qui suivit

cette ligue eut pour prétexte le soulagement des peuples, et prit de là le nom *du bien public*. Le comte de Charolais s'approcha de Paris, et le roi marcha contre lui, dans le dessein d'empêcher sa réunion avec le duc de Bretagne. Les deux armées se rencontrèrent près de Montlhéri, le 16 juillet. Les troupes royales étoient composées de soldats aguerris, et d'une gendarmerie bien montée et bien disciplinée. Ainsi il avoit à cet égard la supériorité sur le comte de Charolais, quoique l'armée de ce prince fût d'un tiers plus nombreuse que la sienne. Il étoit une heure après midi, lorsque les Bourguignons s'ébranlèrent. Le comte de Saint-Paul, et le seigneur de Ravestan, à la tête de l'aile gauche, fondirent sur les royalistes; Brézé, qui commandoit en cet endroit, fut tué dans le premier choc : ce malheur n'abattit pas le courage des Français, qui tinrent ferme. Le roi accourut à cette division, et les Bourguignons repoussés prirent la fuite jusqu'aux chariots, qui couvroient leur camp. De son côté, le comte de Charolais avoit enfoncé le centre; mais il pensa être prisonnier, en revenant de poursuivre les fuyards : il fut même blessé à la gorge. Louis eut aussi son cheval tué sous lui. Il rallia ses troupes jusqu'à trois fois, et vraisemblablement eût remporté la victoire, sans la retraite du comte du Maine et de l'amiral de Montauban, qui durant le combat avoient pris la fuite, entraînant avec eux le tiers de l'armée. La nuit seule fit cesser le combat. Le roi se retira dans Montlhéri, et le comte de Charolais dans son camp. De part et d'autre on se crut vaincu, et le lendemain chacun s'attribua l'honneur du triomphe. La perte des deux côtés n'excéda pas le nombre de trois mille

six cents hommes; ce qui cessera d'étonner, si l'on fait réflexion qu'un tiers de l'armée du roi l'avoit abandonné sans combattre, et qu'une partie des Bourguignons avoit également pris la fuite. Les Parisiens firent une sortie sur ces derniers, qui furent presque tous massacrés ou faits prisonniers. Le butin qu'on leur enleva fut estimé 200,000 écus d'or.

L'an 1647, *le* 16 *juillet*, Mazaniello est massacré par la populace, après neuf jours de souveraineté.

Il en a été parlé au 7 juillet.

L'an 1691, *le* 16 *juillet*, Mort subite de François le Tellier, marquis de Louvois.

Le marquis de Louvois, fils de Michel Letellier, chancelier de France, étoit né à Paris en 1641. Il fut reçu en survivance de la charge de secrétaire d'État de la guerre en 1664, et son père la lui abandonna entièrement en 1666. Il fut fait surintendant général des postes en 1668. En 1683, à la mort de Colbert, il eut la surintendance des bâtimens. Il étoit d'ailleurs chancelier des ordres du roi, etc. etc.

On accuse Louvois d'avoir entrepris des guerres et de les avoir prolongées, et d'avoir embarrassé les affaires pour en tenir seul le fil et se rendre nécessaire. Mais la discipline établie et maintenue parmi les troupes; l'entretien et l'approvisionnement des armées, toujours fournies avec une supériorité d'intelligence et d'activité vraiment admirable; la célèbre instruction envoyée, pour le siége de Gand, au maréchal d'Humières; la construction de l'Hôtel des Invalides; une foule d'établissemens militaires, ou nécessaires ou utiles;

une continuité de succès qui ne peut appartenir qu'à l'habileté, voilà les titres de gloire de Louvois, dont le nom ne réveille pas moins l'idée d'un grand ministre que celle d'un homme altier et dur : il étoit né pour l'oppression et pour la gloire de sa patrie. Il avoit tellement ranimé l'ancien esprit militaire dans les armées françaises, et en avoit si bien banni la mollesse, qu'un officier ayant paru à une alerte en robe de chambre, le général la fit brûler à la tête du camp comme une recherche de commodité indigne d'un homme de guerre.

Dans les opérations de l'armée, dans les délibérations du conseil, partout il faisoit régner le secret le plus inviolable. Près de partir pour un voyage, il feignit un jour de vouloir dire où il alloit : « Ne nous » le dites point, dit le comte de Grammont, nous n'en » croirions rien. »

Madame de Sévigné rapporte un trait de Louvois, qui peint bien la rudesse de son caractère, mais qui montre en même tems un amour de la discipline, très louable dans un ministre de la guerre :

« M. de Louvois, dit l'autre jour tout haut à M. de » Nogaret : « Monsieur, votre compagnie est en fort mau- » vais état. » — « Monsieur, dit-il, je ne le savois pas. » — « Il faut le savoir, dit M. de Louvois. L'avez-vous vue? » — « Non, Monsieur, » dit Nogaret. — « Il faudroit l'a- » voir vue, Monsieur. » — « Monsieur, j'y donnerai » ordre. » — « Il faudroit l'avoir donné : il faut prendre » parti, Monsieur : ou se déclarer courtisan, ou s'ac- » quitter de son devoir, quand on est officier. »

On sait avec quelle rigueur Louvois fit traiter Dupas pour avoir rendu Naerden. « Il ne tint, à la vérité, » que quatre jours, dit Voltaire, mais il ne remit la

» ville qu'après un combat de cinq heures, donné » sur de mauvais ouvrages, et pour éviter un assaut » général, qu'une garnison foible et rebutée n'auroit » point soutenu. Le roi, irrité du premier affront que » recevoient ses armes, fit condamner Dupas à être » traîné dans Utrecht, une pelle à la main, et son épée » fut rompue : ignominie inutile pour les officiers » français, qui sont assez sensibles à la gloire pour » qu'on ne les gouverne pas par la crainte de la honte. » Il faut savoir qu'à la vérité, les provisions des com- » mandans des places les obligent à soutenir trois » assauts ; mais ce sont de ces lois qui ne sont jamais » exécutées. Dupas se fit tuer un an après, au siege de » la petite ville de Grave, où il servit volontaire. Son » courage, et sa mort, durent laisser des regrets à » Louvois, qui l'avoit fait punir si durement : la puis- » sance souveraine peut maltraiter un brave homme, » mais non pas le déshonorer. »

On a une lettre de Louvois, dans laquelle il trouve qu'on a usé d'indulgence envers Dupas, et que son crime prétendu méritoit la mort.

C'étoient toujours les moyens les plus durs et les plus violens que Louvois jugeoit les plus efficaces. « Si l'en- » nemi brûle un village de votre gouvernement, écrivit-il » au maréchal de Boufflers, brûlez en dix du sien. »

C'est à Louvois qu'on a toujours imputé le double embrasement du Palatinat, en 1674, et en 1689. On dit que Louis XIV se repentit de ces cruautés, et que le remords qu'il en eut fut une des causes qui dimi- nuèrent la faveur de Louvois.

Ce ministre hautain et altier étoit parvenu à mettre son caractère en liberté avec le roi ; mais ce qui

lui avoit réussi dans les jours de sa grande faveur, fut fort mal reçu dans un tems où la haine de madame de Maintenon l'avoit perdu dans l'esprit de Louis XIV. Ce prince ayant témoigné du mécontentement sur une affaire dont Louvois lui rendoit compte : « Oh, s'é- » cria celui-ci, il n'y a plus moyen de vous servir. » Le roi, indigné, courut prendre sa canne ; Mad. de Maintenon l'arrêta. Louvois retourna chez lui, également désespéré de son imprudence et de sa disgrâce. Il but un verre d'eau, et mourut subitement le 16 juillet 1691, à cinquante et un ans.

« Je suis tellement éperdue, s'écrie Mad. de Sévigné, » de la mort très subite de M. de Louvois, que je ne » sais par où commencer pour vous en parler. Le » voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si » considérable, qui tenoit une si grande place ; dont » le moi, comme dit M. Nicolle, étoit si étendu ; qui » étoit le centre de tant de choses ! Que d'affaires ! Que » de desseins ! Que de projets ! Que de secrets ! Que » d'intérêts à démêler ! Que de guerres commencées ! » Que d'intrigues ! Que de beaux coups d'échecs à faire » ou à conduire ! Ah ! mon Dieu, donnez-moi un peu » de tems : je voudrois bien donner un échec au duc » de Savoie, un mat au prince d'Orange. Non, non, » vous n'aurez pas un seul, un seul moment. Faut-il » raisonner sur cette étrange aventure ? Non, en » vérité, il y faut réfléchir dans son cabinet. Voilà le » second ministre (1) que vous voyez mourir depuis » que vous êtes à Rome ; rien n'est plus différent que

(1) Seignelai étoit le premier. Cette lettre est adressée à M. de Coulanges, qui étoit alors à Rome.

» leur mort; mais rien n'est plus égal que leur fortune, » et les cent millions de chaînes qui les attachoient » tous deux à la terre. »

La mort de Louvois a été l'objet de beaucoup de discussions. On a prétendu qu'il avoit été empoisonné. Saint-Simon l'affirme, et son récit charge le roi de ce crime; mais un roi puissant n'empoisonne point un ministre qui lui déplaît, il le renvoie; et Voltaire observe, avec raison, que cela répugne à toutes les idées qu'on s'est faites du caractère de Louis XIV. D'autres ont dit que c'étoit une vengeance du duc de Savoie; d'autres enfin, qu'il s'étoit empoisonné lui-même. Ce fait ne sera jamais éclairci. Ce qu'il y a de certain, c'est que le roi ne cacha point que cette mort le délivroit d'un homme qui lui étoit devenu insupportable. Ce qu'il y a de certain encore, c'est qu'en perdant cet homme, qui avoit fait tant de mal, on perdit beaucoup. L'épitaphe de Louvois, qui parut alors, étoit l'expression juste de l'opinion publique:

Ici gît, sous qui tout plioit,
Et qui de tout avoit connoissance parfaite,
Louvois que personne n'aimoit,
Et que tout le monde regrette.

L'an 1764, *le* 16 *juillet*, Le prince Iwan de Brunswick est massacré dans sa prison.

Iwan VI, de Bronswick-Bewern, déclaré czar après la mort de sa grand'tante, Anne Iwanova, le 25 octobre 1740, descendoit de la sœur de cette princesse, fille comme elle du czar Iwan V, frère aîné de Pierre-le-Grand. Erneste, duc de Biren, favori d'Anne, eut la régence sous la minorité de ce jeune prince, qui n'avoit que trois mois; mais quelques semaines après, le duc

de Biren fut destitué et la régence déférée à Anne de Mecklenbourg, duchesse de Brunswick-Bevern, mère du jeune empereur. Le 6 décembre 1741, Iwan fut détrôné, enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg, comme un prince foible de corps et d'esprit. Il fut bientôt séparé de ses parens, transporté alternativement dans la forteresse de Riga, et à Oranienbourg, dans la froide province de Woronetz. Un moine ayant eu accès dans la prison d'Iwan, l'enleva dans le dessein de le conduire en Allemagne; mais ce prince fut arrêté à Smolensko, et enfermé de nouveau dans un monastère de la ville de Waldaï, situé sur la route de Pétersbourg à Moscow. La princesse Elisabeth Petrowna, fille de Pierre-le-Grand, qui fut déclarée impératrice, étant morte en 1762, et son neveu Pierre III, ayant été déposé six mois après, la princesse Catherine d'Anhalt-Zerbst, son épouse, monta sur le trône; c'est sous le règne de cette princesse que le malheureux Iwan fut massacré, le 16 juillet 1764, par ses gardiens Oulousieff et Tchekin, porteurs d'un ordre qui leur enjoignoit de tuer ce prince, si on tentoit de le délivrer. Des soldats s'étant présentés pour tirer Iwan de sa prison, afin de le mettre à leur tête et d'opérer une révolution, hâtèrent sa mort. « Le lendemain, » dit Castéra, on exposa le corps d'Iwan revêtu d'un » simple habit de matelot, devant la porte de l'église » de Schlusselbourg. Il avoit six pieds de haut, une » blonde et superbe chevelure, des traits réguliers et » la peau d'une extrême blancheur; aussi sa beauté, » sa jeunesse faisoient encore mieux sentir le malheur » de sa destinée; son corps fut enveloppé d'une peau » de mouton, mis dans un cercueil, et enterré sans

» cérémonie. » Le père du prince Iwan, Antoine Ulrik de Brunswick, finit sa carrière à Kolmongri, en Russie, en 1781, après trente-neuf ans de captivité, et dans la soixante-septième année de son âge. Anne, régente et mère d'Ivan, étoit morte en couche dans la même ville, en 1746, laissant deux fils et deux filles, auxquels la czarine fit une pension.

L'an 1787, *le* 16 *juillet*, Le parlement de Paris arrête qu'il demandera au roi les Etats-généraux.

Le parlement de Paris ayant fait des remontrances au roi, sur la déclaration du timbre, dont il refusoit l'enregistrement, le roi avoit fait à ses remontrances une réponse qui finissoit ainsi : « Ma volonté est qu'il » procède sans délai à l'enregistrement de ma déclara- » tion du timbre. »

Le parlement ayant délibéré sur cette réponse, prit l'arrêté que voici :

Arrête « qu'il sera fait de très humbles et très res- » pectueuses remontrances, à l'effet de supplier ledit » seigneur roi de retirer sa déclaration du timbre ; » qu'à cet effet des commissaires s'assembleront pour » les rédiger, lesquels prendront pour bases les » différentes réflexions proposées dans le cours des » opinions, et notamment celle de manifester *le vœu* » *de voir la nation assemblée par le roi*, préalable- » ment à tout impôt nouveau. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

(Nous avons vu le 23 mai la formation d'une nou-

velle île dans le golfe de Santorin. Voici la suite de ce phénomène :)

L'an 1707, *le* 16 *juillet*, On vit pour la première fois la fumée sortir d'une chaîne de rochers noirs, qui s'élevèrent tout à coup à 60 pas de la nouvelle île, d'un endroit de la mer où jusqu'alors on n'avoit pas trouvé de fond, et ces rochers devinrent depuis le centre de toute l'île. On aperçut bientôt des langues de feu, qui s'échappoient parmi la fumée; et la nuit cette fumée paroissoit elle-même toute de feu, et s'élevoit si haut, lorsqu'il ne faisoit pas de vent, qu'on l'apercevoit de Candie, de Naxos et de plusieurs autres îles éloignées. On vit ensuite, durant un mois entier, la mer bouillonner aux environs de la nouvelle île, et pendant tout ce tems-là on trouva sur le rivage un nombre prodigieux de poissons morts. Ce fut là comme le prélude de ce qui arriva bientôt après : des montagnes de feu sortirent de l'île avec un fracas épouvantable, qui imitoit le bruit du canon ou du tonnerre, et quelquefois ressembloit à celui de plusieurs rochers qui tombent à la fois dans un puits profond, et la mer, pendant tout ce tumulte, bouillonnoit encore plus qu'auparavant. Outre un grand fourneau qui brûloit sans cesse sur la cime de l'île, on comptoit jusqu'à 60 feux différens, tous d'un éclat très vif; et si l'inquiétude des habitans de Santorin leur avoit permis d'être sensibles à quelque divertissement, c'en eût été un pour eux que le spectacle qu'ils virent ensuite. Trois fois il s'éleva du grand fourneau trois des plus grosses fusées volantes, d'un feu très brillant. Souvent, après les coups ordinaires du tonnerre souterrain, on vit partir des

gerbes étincelantes, qui, après s'être élevées très haut, retomboient comme une pluie d'étoiles sur l'île, qui paroissoit décorée d'une brillante illumination.

Bientôt tout parut s'apaiser; mais le calme ne dura que trois ou quatre jours. On entendit un coup plus terrible que les premiers, et l'on vit chanceler le gros roc, sur lequel est bâti le fort Scaro. Ce fut le signal de nouveaux effets, qui continuèrent huit ou neuf mois encore, après lesquels la tranquillité revint, et ne fut plus troublée par aucun accident.

L'an 1729, *le* 16 *juillet*, M. de Maupertuis, de l'Académie des sciences, observa, sur plusieurs espèces de salamandres qui se trouvent aux environs de Paris, que cet animal timide n'est point venimeux, qu'il ne vit point dans les flammes, mais qu'au contraire il vit long-tems dans l'eau la plus frappée de glace.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 622, *le* 16 *juillet*, Commencement de l'ère mahométane.

En parlant de Mahomet au 8 juin, jour de sa mort, nous avons dit que le nombre de ses prosélytes faisant craindre aux magistrats de la Mecque une révolution, ces magistrats avoient été forcés de chasser le maître et ses disciples. C'est à l'époque de cette expulsion, arrivée un vendredi 16 juillet, de l'an de J. C. 622, que les Mahométans ont attaché leur ère, nommée pour cette raison *Hégyre* ou fuite.

Cette fuite fut l'époque de la gloire de Mahomet et de la fondation de son empire. (*Voy.* le 8 juin.)

HISTOIRE.

L'an 1307, *le* 17 *juillet*, Mort d'Edouard Ier, roi d'Angleterre.

Ce prince, avant de monter sur le trône, avoit par sa fermeté et sa valeur, relevé l'autorité royale prête à être détruite sous le règne foible de son père. Lorsqu'Henri III mourut, Edouard revenant d'une expédition dans la Terre-Sainte, se trouvoit en Sicile. Cette nouvelle lui causa le chagrin le plus vif : il apprit en même tems la mort de son fils Jean qu'il avoit laissé en Palestine avec sa mère. Comme il parut beaucoup moins touché de cette dernière infortune, le roi de Sicile lui en témoigna son étonnement : « On peut, » répondit Edouard, réparer la perte d'un fils, mais » celle d'un père est irréparable. »

M. Ducis a développé ce beau sentiment dans une de ses tragédies. Ophélie veut consoler Hamlet de la mort de son père : Le prince lui répond :

Nous pouvons l'un et l'autre éteindre notre amour,
Mais à mon père, hélas, qui peut rendre le jour!
Une semblable plaie est à jamais saignante.
On remplace un ami, son épouse, une amante;
Mais un vertueux père est un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des dieux.

Edouard instruit par les fautes de son père, sut contenir les barons toujours prêts à se soulever. Encouragé par ses premiers succès, il voulut agrandir ses Etats. Le pays de Galles, jusqu'alors gouverné par des princes

particuliers, fut soumis : (*Voy.* le 19 novembre 1277.) l'Ecosse, sur laquelle les rois d'Angleterre avoient toujours prétendu quelques droits, fut conquise trois fois, et n'étoit pas encore subjuguée à la mort d'Edouard. Pendant ces guerres où les revers furent souvent mêlés aux victoires, telles furent la fermeté et la vigilance du roi, qu'aucun des barons séditieux n'osa remuer. Le pape Boniface VIII, affligé de ce qu'Edouard avoit dépouillé le clergé des priviléges dangereux que la grande chartre lui avoit acquis, défendit par une bulle à tous les ecclésiastiques d'Angleterre, de payer aucune imposition sans l'autorisation du Saint-Siège. Le roi ne chercha point à lutter contre le pape, mais il se servit d'un expédient assez singulier : il déclara que, puisque le clergé ne vouloit pas contribuer aux dépenses de la société, il ne devoit pas jouir de ses avantages. Ainsi, tous les tribunaux eurent ordre de ne pas recevoir les plaintes des ecclésiastiques, et de ne se mêler en aucune manière des torts qui leur seroient faits. Le clergé sentit bientôt les funestes suites de sa résistance : le pape ne pouvoit le protéger contre les vols et les violences auxquels il se trouvoit exposé. Pour ne point irriter la cour de Rome, il fut convenu entre le roi et les ecclésiastiques, que sans avoir l'air de se soumettre à une contribution, le clergé déposeroit chaque année dans une église, une somme d'argent que le prince enverroit prendre. Cet arrangement concilia tout.

Edouard Ier pourroit être considéré comme un des plus grands princes, si sa sévérité naturelle n'eût pas dégénéré quelquefois en cruauté. Il mourut en allant conquérir l'Ecosse pour la troisième fois.

L'an 1342, *le* 17 *juillet*, Fin tragique d'Artevelle.

Jacques Artevelle, brasseur de bière de la ville de Gand, fut un de ces tribuns populaires, qui se font despotes en défendant la liberté. Les Flamands s'étant soulevés contre leur comte Louis, Artevelle se mit à la tête des révoltés, et devint le véritable comte de Flandre. Les proscriptions le délivrèrent de ses ennemis, et leurs dépouilles l'enrichirent.

Les Flamands vouloient bien borner la puissance de leur duc, mais non pas détrôner sa race. Artevelle, qui vouloit étayer sa puissance de la protection du roi d'Angleterre, ayant osé faire un jour, à Gand, la proposition de reconnoître le prince de Galles pour héritier de Flandre, le peuple, qui détestoit son joug, entra en fureur, se jeta sur ce méprisable tyran, et le mit en pièces.

L'an 1429, *le* 17 *juillet*, Charles VII est couronné à Reims.

On a vu dans l'article de Jeanne d'Arc, au 8 mai, que les deux points de sa mission étoient de faire lever le siége d'Orléans aux Anglais, et ensuite de mener sacrer le roi à Reims. Les Anglais furent chassés de devant Orléans le 8 mai 1429; mais le second point de la mission paroissoit moins facile à remplir. Il ne s'agissoit de rien moins que de traverser quarante lieues de pays occupé par les ennemis, de prendre d'assaut toutes les places, depuis Orléans jusqu'à Reims, qui étoit au pouvoir des Anglais; cette entreprise paroissoit contraire à toutes les règles de la prudence humaine. La confiance qu'on avoit dans le cou-

rage et dans les promesses de l'héroïne miraculeuse, entraîna Charles VII et son conseil.

De toutes les places qui se trouvèrent sur la route du roi, les unes se rendirent, les autres furent emportées d'assaut; Reims ouvrit ses portes; et l'heureux Charles, proscrit depuis neuf ans par un arrêt du parlement, qui le déclaroit incapable de jamais succéder à la couronne, fut sacré dans cette ville, roi de France, aux acclamations d'un peuple immense, accouru de toutes les villes voisines, pour être témoin de cette grande cérémonie, qui replaçoit la race de Hugues Capet sur le trône.

Jeanne d'Arc assista au sacre, tenant l'étendard avec lequel elle avoit combattu. Après la cérémonie, elle se jeta aux genoux du monarque, et le supplia de lui permettre de se retirer, les deux points essentiels de sa mission se trouvant heureusement remplis; mais Charles l'ayant pressée de rester, elle céda aux instances de son souverain, comme nous l'avons dit au 30 mai.

Charles, sacré à Reims le 17 juillet 1429, eut le bonheur, à pareil jour de l'an 1453, d'être délivré d'un de ses plus terribles ennemis. (*Voy.* l'article suivant.)

L'an 1453, *le* 17 *juillet*, Mort de Talbot.

Jean Talbot, comte de Shrewsburi et de Waterford, fut gouverneur de l'Irlande, qu'il avoit beaucoup contribué à réduire sous l'obéissance de Henri V. Il passa en France, en 1417, pour partager les avantages que l'Angleterre y remportoit alors, et bientôt son nom égala, puis surpassa ceux des capitaines anglais les plus

illustres; les Salisburi, les Arondel, les Warwick, les Willoughbi, etc. En 1428, il prit Alençon, Pontoise, Laval. Au siége d'Orléans, il commandoit les assiégeans avec Salisburi et Suffolk. Prisonnier au combat de Patay, le brave Talbot fut présenté au roi Charles VII, par le brave Saintrailles, qui, en même tems, lui demanda la permission de le renvoyer libre à l'instant sans rançon. Talbot eut le bonheur de prendre sa revanche dans la suite, à l'égard de Saintrailles; il montra qu'il étoit libre, en remportant d'assaut Beaumont-sur-Oise. Le roi d'Angleterre le fit maréchal de France en 1441, puisqu'enfin il étoit roi de France.

Le principal objet des Français, lorsqu'après les exploits de la Pucelle d'Orléans, la fortune leur fut devenue constamment favorable, fut de recouvrer la Normandie; tous leurs efforts furent heureux; la bataille de Fourmigny, où Thomas Kirle ou Tyrrel fut pris par le connétable de Richemont, ôta aux Anglais toute espérance de conserver cette province : Talbot même ne put qu'en retarder quelque tems la perte. Ce fut en vain que ce grand homme, à qui sa nation devoit les seuls succès qu'elle eût eus depuis la mort du duc de Bedfort, épuisa toutes les ressources de son génie pour la défendre; il eut encore des succès de détail; il perça plus d'une fois les armées françaises pour introduire des convois dans les places assiégées; il acquit beaucoup de gloire, mais une gloire stérile pour sa nation, qui acheva de perdre courage lorsque Talbot eût été tué avec son fils à la bataille de Castillon en Guienne, le 17 juillet 1453. Il étoit allé dans cette province après la réduction de la Normandie, pour

défendre ce qui restoit aux Anglais en France. Ce Talbot étoit l'Hector des Anglais. Vertueux, vaillant et malheureux, il s'ensevelit sous les ruines de sa nation qui, sans lui, auroit beaucoup plus tôt succombé. Il servit avec autant d'éclat dans les négociations que dans les armées. C'étoit *Talbot* qui disoit que, si *Dieu étoit homme d'armes, il seroit pillard.* Il parloit de ce qu'il voyoit et non de ce qu'il faisoit.

L'an 1676, *le* 17 *juillet*, Supplice de la marquise de Brinvilliers.

Marguerite d'Aubrai, femme du marquis de Brinvilliers, demeuroit avec son mari chez le lieutenant civil d'Aubrai son père. Le marquis de Brinvilliers introduisit dans cette maison un jeune officier de son régiment, nommé Godin de Sainte-Croix, d'une très belle figure, et voulut qu'il n'eût pas d'autre demeure. Madame de Brinvilliers, jeune aussi, aimable et sensible, crut devoir représenter à son mari les inconvéniens et les dangers d'une liaison si intime et si continuelle. Le marquis de Brinvilliers croyant pouvoir compter sur la vertu d'une femme assez sensée, pour s'en défier, n'eut aucun égard à ses représentations : ce qui devoit arriver arriva, dit Voltaire, ils s'aimèrent. Le lieutenant civil d'Aubrai, indigné de voir ce scandale dans sa maison, obtint une lettre de cachet pour envoyer à la Bastille le jeune de Sainte-Croix, qu'il ne falloit, dit encore Voltaire, envoyer qu'à son régiment. Sainte-Croix fut mis à la Bastille dans la même chambre qu'Exili, cet italien, qui faisoit métier de composer et de vendre des poisons; il apprit de lui son art funeste; et, sorti

de la Bastille au bout d'un an, il continua de voir secrètement sa maîtresse. Le lieutenant civil, deux frères et une sœur de la marquise de Brinvilliers moururent empoisonnés en 1670. La vie du marquis de Brinvilliers fut respectée, parce qu'il avoit eu de l'indulgence pour l'amour qu'il avoit eu l'imprudence de faire naître. Un appareil de dévotion couvroit les crimes de la marquise de Brinvilliers, et détournoit d'elle les soupçons; et ce qui est aussi affreux à penser, que difficile en apparence à expliquer, ce n'étoit pas pure hypocrisie : cette empoisonneuse parricide, qui, selon des mémoires du tems, avoit répété jusqu'à dix fois sur son père ses abominables essais, étoit réellement susceptible dans le même tems de quelques sentimens religieux; elle se confessoit, et sa confession générale, qu'elle avoit mise par écrit, et qui fut surprise, servit à sa conviction : ce qui, à la vérité, fait quelque peine. Sainte-Croix mourut subitement : on dit, et ce fait a été mal à propos rapporté depuis de quelques autres personnes, que travaillant un jour à la composition d'un poison violent, il laissa tomber un masque de verre dont il se servoit pour se garantir de l'action du poison, et qu'il mourut sur-le-champ. Quoi qu'il en soit, comme c'étoit un aventurier inconnu, et ne tenant à personne, on mit le scellé sur ses effets.

La marquise de Brinvilliers eut l'imprudence de réclamer, et même avec un empressement inquiet, une cassette qui faisoit partie de ses effets Cette réclamation, rappelant le commerce qu'elle avoit eu avec Sainte-Croix, fut suspecte. La justice ordonna l'ouverture de la cassette : on la trouva pleine de petits paquets de poison dont l'étiquette indiquoit l'effet que

chacun devoit produire. A cette nouvelle, la marquise de Brinvilliers s'enfuit en Angleterre, puis à Liége où elle fut arrêtée; on la conduisit à Paris, où elle fut brûlée le vendredi 17 juillet 1676, après avoir fait amende honorable à Notre-Dame, et avoir eu la tête tranchée.

Voltaire ne croit point ce que le peuple dit encore, et ce qu'a écrit Guyot de Pitaval dans les Causes célèbres, que la marquise de Brinvilliers essaya ses poisons dans les hôpitaux; mais voici ce que dit à ce sujet madame de Sévigné : « Elle empoisonnoit de » certaines tourtes de pigeoneaux, dont plusieurs » mouroient; ce n'étoit pas qu'elle eût des raisons » pour s'en défaire, c'étoit de simples expériences pour » s'assurer de l'effet de ses poisons. Le chevalier du » Guet, qui avoit été de ces jolis repas, s'en meurt » depuis deux ou trois ans; elle demandoit l'autre » jour s'il étoit mort. On lui répondit que non; elle » dit en se tournant : *il a la vie bien dure.* M. de la » Rochefoucault jure que cela est vrai. »

La marquise de Brinvilliers avoit voulu s'ôter la vie dans la prison. « Voilà M. de Coulanges, écrit ma- » dame de Sévigné à sa fille, qui vous dira de quelle » manière madame de Brinvilliers a voulu se tuer. »

Ici M. de Coulanges prend la plume : « Elle s'étoit » fiché un bâton, devinez où, ce n'est point dans » l'œil, ce n'est point dans la bouche, ce n'est point » dans l'oreille, ce n'est point dans le nez, ce n'est » point à la turque : devinez où? C'est..... tant » y a qu'elle étoit morte, si l'on ne fût promptement » accouru à son secours. »

Madame de Sévigné ajoute dans une autre lettre :

« La Brinvilliers est morte comme elle a vécu, » c'est-à-dire, résolument : elle entra dans le lieu » où l'on devoit lui donner la question ; et, voyant » trois seaux d'eau, elle dit : *c'est assurément* » *pour me noyer, car de la taille dont je suis,* » *on ne prétend pas que je boive tout cela.* Elle » écouta son arrêt sans frayeur et sans foiblesse ; et » sur la fin elle fit recommencer.... Elle dit à son » confesseur, par le chemin, de faire mettre le bourreau » devant elle, *afin*, dit-elle, *de ne point voir ce co-* » *quin de Desgrais qui m'a prise.* Desgrais étoit à » cheval devant le tombereau ; son confesseur la re- » prit de ce sentiment ; elle dit : *ah ! mon Dieu ! je* » *vous en demande pardon, qu'on me laisse cette* » *étrange vue.* Elle monta seule et nus pieds sur » l'échelle et sur l'échafaud, et fut un quart d'heure » *mirodée*, rasée, dressée et redressée par le bour- » reau : ce fut un grand murmure.... Le lendemain » on cherchoit ses os, parce que le peuple croyoit » qu'elle étoit sainte. »

C'est une idée que les crimes et les supplices fameux donnent assez ordinairement au peuple, et dont il seroit peut-être curieux de rechercher la cause et l'origine.

Madame de Sévigné dit encore : « Jamais tant de » crimes n'ont été traités si doucement, elle n'a pas » eu la question : on avoit si peur qu'elle ne parlât, » qu'on lui faisoit entrevoir une grâce, et si bien en- » trevoir, qu'elle ne croyoit point mourir : elle dit en » montant sur l'échafaud, *c'est donc tout de bon ?* » Enfin elle est au vent, et son confesseur dit que » c'est une sainte. »

Pénautier, trésorier général des Etats de Languedoc, et trésorier général du clergé, ami, peut-être amant de cette femme, fut impliqué dans son affaire; il lui en coûta, dit Voltaire, la moitié de son bien pour supprimer les accusations.

Voici ce qu'en dit madame de Sévigné dans différentes lettres.

« Pénautier est en prison par avance..... Il a été » neuf jours dans le cachot de Ravaillac : il y mou- » roit, on l'a ôté; son affaire est désagréable. Il a » de grands protecteurs; M. de Paris (l'archevêque » de Harlay), M. de Colbert, le soutiennent hau- » tement; mais si la Brinvilliers l'embarrasse davan- » tage, rien ne pourra le secourir..... On a confronté » Pénantier à la Brinvilliers : cette entrevue fut fort » triste; ils s'étoient vus autrefois plus agréablement. » Elle a tant promis que, si elle mouroit, elle en feroit » mourir bien d'autres, qu'on ne doute pas qu'elle en » dise assez pour entraîner celui-ci, ou du moins » pour lui faire donner la question, qui est une chose » terrible. Cet homme a un nombre infini d'amis d'im- » portance, qu'il a obligés dans les deux emplois qu'il » avoit. Ils n'oublient rien pour le servir : on ne doute » point que l'argent ne se jette partout; mais s'il est » convaincu, rien ne peut le sauver..... Il a plu à la » Brinvilliers de ne rien avouer : Pénautier sortira plus » blanc que de la neige, le public n'est pas content.... » Pénautier est heureux, il n'y a jamais eu un homme » si bien protégé : vous le verrez sortir, mais sans être » justifié dans l'esprit de tout le monde. Il y a eu des » choses extraordinaires dans tout ce procès; mais on » ne peut les écrire. Le cardinal de Bonzi (un des plus

» zélés protecteurs de Pénautier), disoit toujours en » riant, que tous ceux qui avoient des pensions sur » ses bénéfices ne vivroient pas long-tems, et que son » *étoile* les tueroit. Il y a deux ou trois mois que l'abbé » Fouquet, ayant rencontré cette éminence dans le » fond de son carrosse avec Pénautier, dit tout haut : » *Je viens de rencontrer le cardinal de Bonzi avec son* » *étoile*..... Le maréchal de Villeroi disoit l'autre jour : » *Pénautier sera ruiné de cette affaire-ci ;* le maré- » chal de Grammont répondit : *Il faudra qu'il sup-* » *prime sa table.* Voilà bien des épigrammes ; je sup- » pose que vous savez qu'on croit qu'il y a cent mille » écus de répandus pour faciliter toutes choses : l'in- » nocence ne fait guères de telles profusions. »

L'an 1762, *le* 17 *juillet*, Pierre III, empereur de Russie, meurt dans la prison où il étoit enfermé depuis le 9 juillet précédent, jour où il avoit été précipité du trône.

Suivant la relation que l'impératrice adressa à toutes les cours de l'Europe, et suivant la lettre qu'on a lue sous la date du 9 juillet, Pierre III mourut d'un accident hémorroïdal ; mais il est certain aujourd'hui que ce prince est mort assassiné. Le récit suivant est de M. de Rulhières, qui étoit à Pétersbourg à l'époque de la révolution de 1762.

La révolution paroissoit finie sans qu'aucune violence eût laissé d'odieuses impressions. Pierre étoit gardé dans une maison agréable, nommée Robshack, à six lieues de Pétersbourg ; mais les soldats étoient étonnés de ce qu'ils avoient fait ; ils ne concevoient pas par quel enchantement on les avoit conduits jusqu'à

détrôner le petit-fils de Pierre-le Grand, pour donner sa couronne à une Allemande. La plupart, sans projet et sans idée, avoient été entraînés par le mouvement des autres; et chacun rentré dans sa bassesse, après que le plaisir de disposer d'une couronne fut évanoui, ne sentit plus que des remords; les matelots, qu'on n'avoit point intéressés dans le soulèvement, reprochoient publiquement aux gardes, dans les cabarets, d'avoir vendu leur empereur pour de la bière. La pitié, qui justifie même les plus grands criminels, se faisoit entendre dans tous les cœurs.

Une nuit, une troupe de soldats attachés à l'impératrice, s'ameuta par une vaine crainte, disant: *Que leur mère étoit en danger.* Il fallut la réveiller pour qu'ils la vissent. La nuit suivante, nouvelle émeute plus dangereuse. Tant que la vie de l'empereur laissoit un prétexte aux inquiétudes, on pensa qu'on n'auroit point de tranquillité.

Le comte Orlof, favori de l'impératrice; un nommé Téplof, parvenu des plus bas emplois, par un art singulier de perdre ses rivaux, et un soldat, nommé le Balafré, qui avoit été utile dans la révolution, allèrent trouver ensemble ce malheureux prince; ils lui annoncèrent, en entrant, qu'ils étoient venus pour dîner avec lui; et selon l'usage des Russes, on apporta, avant le repas, des verres d'eau-de-vie. Celui que but l'empereur, étoit un verre de poison; soit qu'ils fussent pressés de rapporter leur nouvelle, soit que l'horreur même de leur action la leur fît précipiter, ils voulurent, un moment après, lui verser un second verre. Déja ses entrailles brûloient, et l'atrocité de leurs physionomies les lui rendant sus-

pects ; ils refusa ce verre ; ils mirent de la violence à le lui faire prendre, et lui à les repousser. Dans cet horrible débat, pour étouffer ses cris qui commençoient à se faire entendre au loin, il se précipitèrent sur lui, le saisirent à la gorge, et le renversèrent ; mais comme il se défendoit avec toutes les forces que donne le dernier désespoir, et qu'ils évitoient de lui porter aucune blessure, réduits à craindre pour eux-mêmes, ils appelèrent à leur secours deux officiers chargés de sa garde, qui, à ce moment, se tenoient en dehors, à la porte de sa prison. C'étoit le plus jeune des princes Baratinski et un nommé Potemkne, âgé de dix-sept ans ; ils avoient montré tant de zèle dans la conspiration, que malgré leur extrême jeunesse, on les avoit chargés de cette garde : ils accoururent, et trois de ces meurtriers ayant noué et serré une serviette autour du coup de ce malheureux empereur, tandis qu'Orlof, de ses deux genoux, lui pressoit la poitrine et le tenoit étouffé, il achevèrent ainsi de l'étrangler, et il demeura sans vie entre leurs mains.

On ne sait pas avec certitude quelle part l'impératrice eut à cet événement ; mais ce qu'on peut assurer, c'est que le jour même qu'il se passa, cette princesse commençant son dîner avec beaucoup de gaîté, on vit entrer ce même Orlof échevelé, couvert de sueur et de poussière, ses habits déchirés, sa physionomie agitée, pleine d'horreur et de précipitation. En entrant, ses yeux étincelans et troublés cherchèrent les yeux de l'impératrice. Elle se leva en silence, passa dans un cabinet où il la suivit, et quelques instans après, elle y fit appeler le comte Panine, déjà nommé son ministre : elle lui apprit que l'empereur étoit mort, et le consulta sur

la manière d'annoncer cette mort au public ; Panine conseilla de laisser passer une nuit, et de répandre la nouvelle le lendemain, comme si on l'avoit reçue pendant la nuit. Ce conseil ayant été agréé, l'impératrice rentra avec le même visage, et continua son dîner avec la même gaîté. Le lendemain, quand on eut répandu que Pierre étoit mort d'une colique hémorroïdale, elle parut baignée de pleurs, et publia sa douleur par un édit.

Le corps fut rapporté à Pétersbourg, afin d'y être exposé. Le visage étoit noir, et le cou déchiré. Malgré ces horribles marques, pour assoupir les mouvemens qui commençoient à se faire craindre, et prévenir que des imposteurs n'agitassent un jour l'empire sous son nom, on le laissa trois jours exposé à tout le peuple, sous les seuls ornemens d'un officier holstenais. Ses soldats, devenus libres, mais toujours désarmés, se mêlèrent parmi la foule, et en regardant leur souverain, leur air se remplissoit de pitié, de mépris, et d'une sorte de regret mêlé de honte.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 855, *le* 17 *juillet*, Mort du pape Léon IV ; célèbre par le courage avec lequel il défendit la ville de Rome contre les Sarrasins ; il fit réparer les murailles, élever des tours, tendre des chaînes sur le Tibre ; il arma les milices à ses dépens ; il employa les trésors de l'Eglise à la défense de la capitale du Monde chrétien ; il visita lui-même tous les postes, et se présenta fièrement aux Sarrasins à leur descente. « Il étoit né

» Romain, dit un auteur moderne ; le courage des » premiers âges de la république revivoit en lui, dans » ces tems de lâcheté et de corruption, semblable à » un de ces beaux monumens de l'ancienne Rome, » que l'on trouve quelquefois dans les ruines de la » nouvelle. »

Les Sarrasins furent repoussés jusque dans leurs vaisseaux, et la tempête ayant dissipé la moitié de leur flotte, une partie de ces barbares furent mis à la chaîne. Le pape rendit sa victoire utile, en faisant travailler aux fortifications de Rome et à ses embellissemens, les mêmes mains qui devoient la détruire. Il donna son nom à un quartier de Rome, qui fut appelé la *Cité Léonine.*

HISTOIRE.

L'an 371 avant Jésus-Christ, *le* 18 *juillet*, Bataille de Leuctres, gagnée par les Thébains sur les Lacédémoniens.

Les deux armées étoient dans un endroit de la Béotie nommé Leuctres. La veille de la bataille, pendant qu'Epaminondas faisoit ses dispositions, inquiet d'un événement qui alloit décider du sort de sa patrie, il apprit qu'un officier de distinction venoit d'expirer tranquillement dans sa tente : « Eh bons Dieux ! s'écria-» t-il, comment a-t-on le tems de mourir dans une » pareille circonstance? »

Le lendemain se donna cette bataille que les talens du général Thébain rendront à jamais mémorable. Cléombrote s'étoit placé à la tête de son armée, avec la phalange lacédémonienne, protégée par la cavalerie qui formoit une première ligne. Epaminondas, assuré de la victoire s'il peut enfoncer cette aile si redoutable, prend le parti de refuser sa droite à l'ennemi, et d'attaquer par sa gauche. Il y fait passer ses meilleures troupes, les range sur cinquante de hauteur, et met aussi sa cavalerie en première ligne. A cet aspect, Cléombrote change sa première disposition ; mais au lieu de donner plus de profondeur à son aile, il la prolonge pour déborder Epaminondas. Pendant ce mouvement, la cavalerie des Thébains fondit sur celle des Lacédémoniens, et les renversa sur leur phalange,

qui n'étoit plus qu'à douze de hauteur. Pélopidas, qui commandoit le bataillon sacré (1) la prit en flanc. Epaminondas tomba sur elle avec tout le poids de sa colonne, elle en soutint le choc avec un courage digne d'une meilleure cause, et d'un plus heureux succès. Des prodiges de valeur ne purent sauver Cléombrote; les guerriers qui l'entouroient sacrifièrent leurs jours, ou pour sauver les siens, ou pour retirer son corps que les Thébains n'eurent pas la gloire d'enlever.

Après sa mort, l'armée du Péloponèse se retira dans son camp, placé sur une hauteur voisine; quelques Lacédémoniens proposoient de retourner au combat, mais leurs généraux, effrayés de la perte que Sparte venoit d'essuyer, et ne pouvant compter sur des alliés plus satisfaits qu'affligés de son humiliation, laissèrent les Thébains élever paisiblement un trophée sur le champ de bataille. La perte de ces derniers fut très légère; celle de l'ennemi se montoit à quatre mille hommes, parmi lesquels on comptoit mille Lacédémoniens. De sept cents Spartiates, quatre cents perdirent la vie.

Le premier bruit de cette victoire n'excita dans Athènes qu'une jalousie indécente contre les Thébains. A Sparte, il réveilla ces sentimens extraordinaires que les lois de Licurgue imprimoient dans tous les cœurs. Le peuple assistoit à des jeux solennels, où les hommes de tout âge disputoient le prix de la lutte et des autres exercices du Gymnase. A l'arrivée du courrier, les magistrats prévirent que c'en étoit fait de Lacédémone,

(1) C'étoit un corps de trois cents jeunes Thébains renommés pour leur valeur.

et sans interrompre le spectacle, ils firent instruire chaque famille de la perte qu'elle venoit d'essuyer, en exhortant les mères et les épouses à contenir leur douleur dans le silence. Le lendemain on vit ces familles, la joie peinte sur le visage, courir aux temples, à la place publique, remercier les dieux, et se féliciter mutuellement d'avoir donné à l'Etat des citoyens si courageux; les autres n'osoient s'exposer aux regards du public, ou ne se montroient qu'avec l'appareil de la tristesse et du deuil. La douleur de la honte et l'amour de la patrie prévalurent tellement dans la plupart d'entr'elles, que les époux ne pouvoient soutenir les regards de leurs épouses, et que les mères craignoient le retour de leurs fils.

Les Thébains furent si enorgueillis de ces succès, que le philosophe Antisthène disoit : « je crois voir » des écoliers, tout fiers d'avoir battu leurs maîtres. »

L'an de Rome 365, avant Jésus Christ 387, *le* 18 *juillet*, Bataille d'Allia.

Le 14 des calendes d'août, ou le 18 juillet, étoit regardé par les Romains, parmi les jours néfastes, comme un des plus sinistres. Il étoit défendu d'y vaquer à aucunes fonctions quelconques, soit publiques, soit privées. On l'appeloit le jour d'Allia.

« Que la fortune sait bien nous frapper d'aveuglement, dit Tite-Live, lorsque, méditant ses vengeances, elle veut nous porter des coups plus sûrs! Rome, n'ayant pour ennemis que des Fidénates, des Véiens, et les autres peuplades qui bordoient ses frontières, avoit souvent cru devoir déployer ses plus grandes ressources, et s'armer de toute la force dicta-

toriale; et maintenant qu'elle voyoit s'élever une guerre qui lui arrivoit des bords de l'Océan et des extrémités du monde, et qu'un déluge effroyable d'ennemis, si peu semblables à tout ce qu'elle connoissoit, venoit fondre sur elle, Rome se contenta des simples préparatifs d'une défense ordinaire. Les Fabius (1), qui avoient suscité la guerre par leur témérité, régloient toutes les dispositions; ils ne mirent pas plus de sévérité dans les enrôlemens, qu'il étoit d'usage d'en mettre pour les guerres d'une médiocre importance; ils alloient même jusqu'à rabaisser leurs ennemis. Cependant, lorsque les Gaulois apprirent que, loin de sévir contre des infracteurs du droit des gens, on leur avoit au contraire prodigué les honneurs, et qu'on s'étoit joué à ce point de leur députation, ils s'abandonnèrent à toutes les violences de la colère, dont cette nation ne fut jamais maîtresse: ils lèvent brusquement leurs enseignes, et marchent à grandes journées sur le chemin de Rome. Aux approches de cette marche impétueuse des Barbares, les villes effrayées couroient aux armes, les habitans des campagnes prenoient la fuite; mais ils les rassurèrent, en criant du plus loin qu'ils pouvoient se faire entendre, qu'ils n'en vouloient qu'aux Romains:

(1) Les trois fils de Marcus Fabius Ambustus, avoient été envoyés vers les Gaulois, pour les engager à lever le siége de Clusium. La réponse des Gaulois n'ayant pas été telle que le vouloient ces jeunes ambassadeurs, ils prirent les armes au mépris du droit des gens, et combattirent à la tête de l'armée des Etrusques. Les Gaulois demandèrent qu'on leur livrât les Fabius, en expiation de cette violation du droit des gens. Mais au lieu de les punir, les Romains les élurent tribuns militaires pour l'année suivante.

dans tous les lieux de leur passage, cette multitude d'hommes et de chevaux occupoit en longueur et en largeur un terrain immense. L'alarme avoit été donnée d'avance à Rome par tous les rapports qui arrivèrent de Clusium, et ensuite successivement des autres villes; mais la célérité des ennemis ajoutoit à la consternation. On n'eut que le tems de lever comme à la hâte une armée qu'on fit partir précipitamment, et encore on fut à peine à onze milles de Rome, qu'on rencontra l'ennemi à l'endroit où le fleuve Allia, se creusant, à sa chute des monts Crustuminiens, un lit extraordinairement profond, va un peu au-dessous du chemin, se perdre dans les eaux du Tibre. Déjà tout le pays en face et autour des Romains, étoit couvert de Gaulois; et cette nation, naturellement turbulente, formoit, d'un mélange de chants barbares et de mille clameurs confuses, un retentissement affreux qui assourdissoit toute la contrée.

» Nos généraux ne daignèrent se précautionner, ni d'un camp, ni de bons retranchemens qui leur eussent servi de refuges; et sans mettre au moins les dieux dans leurs intérêts, puisqu'ils négligeoient les ressources de la prudence humaine, ils vont au combat sans avoir sacrifié, sans avoir pris les auspices. Ils donnèrent un très grand prolongement à leurs ailes pour n'être point enveloppés par la multitude des ennemis: disposition vicieuse qui, sans leur procurer l'avantage d'un front égal, affoiblit prodigieusement leur centre en l'amincissant au point, qu'en plusieurs endroits la ligne étoit rompue. Sur la droite, se trouvoit un terrain un peu élevé, où l'on jugea à-propos de placer un corps de réserve; ce fut par là que la déroute commença, mais

aussi ce fut l'unique salut de l'armée dans sa fuite. Brennus, chef des Gaulois, supposant de la ruse aux ennemis, à raison de leur petit nombre, imagina qu'ils n'avoient occupé cette éminence qu'afin de pouvoir tomber, avec ce corps de réserve, sur les flancs et sur le dos des Gaulois lorsque ceux-ci seroient occupés à combattre de front les Romains. Dans cette idée, il se porta d'abord sur le corps de réserve, ne doutant pas que s'il parvenoit à s'emparer de ce poste, le reste du terrain, parfaitement uni, ne lui opposant plus d'obstacles, la grande supériorité du nombre ne lui assurât une prompte victoire. Ainsi, les Barbares eurent pour eux la bonne conduite, ainsi que la fortune. Du côté des Romains, rien de semblable, ni de la part des généraux, ni de la part des soldats : la crainte étoit leur unique sentiment, la fuite leur seule pensée ; et tel fut le renversement de toutes les idées, qu'au lieu de prendre leur chemin droit vers Rome, où étoient leurs femmes et leurs enfans, la très grande partie de l'armée courut se réfugier à Véïes, dans une ville ennemie, ayant à traverser le Tibre pour y arriver. Le corps de réserve, protégé par le terrain, fit quelque résistance : partout ailleurs, les plus proches se figurant entendre déjà l'ennemi sur leurs flancs, les plus éloignés sur leurs derrières, sans l'avoir envisagé, avant presque de l'apercevoir, tous s'enfuirent sans avoir livré le moindre combat, sans avoir même répondu au cri de charge, n'ayant pas un mort, pas un blessé, car aucuns ne périrent en combattant ; ce qu'il y eut de tué le fut dans la fuite, par l'obstacle qu'ils y mirent eux-mêmes en se précipitant en foule les uns sur les autres. L'aile gauche toute entière, après avoir jeté ses armes, prit

la fuite du côté du Tibre ; et c'est là que fut la plus grande perte : beaucoup, qui ne savoient point nager, ou trop foibles pour résister au courant avec le poids de leurs cuirasses et de leurs autres vêtemens, furent engloutis dans les eaux : la plus grande partie, toutefois, réussit à s'échapper et gagna Véies ; et là il ne leur vint point dans l'idée d'envoyer à Rome le moindre renfort, pas même un courrier pour annoncer leur désastre. L'aile droite, qui se trouvoit loin du fleuve et tout près de la montagne, se retira à Rome ; et sans se donner même le tems de fermer les portes de la ville, courut se réfugier dans la citadelle.

» De leur côté, les Gaulois, après une victoire si soudaine qu'elle en paroissoit surnaturelle, restèrent comme frappés d'engourdissement : ils éprouvèrent eux-mêmes un sentiment de terreur, et dans le premier moment demeurèrent immobiles à la même place, comme ignorant ce qui venoit d'arriver. Ils soupçonnèrent ensuite quelque embuscade : rassurés enfin, ils commencèrent à dépouiller les morts ; et suivant l'usage de leur nation, dressèrent un trophée de toutes les armes qu'ils rassemblèrent en monceaux. Alors, n'apercevant plus d'ennemis nulle part, ils se mettent en route et arrivent sous les murs de Rome quelque tems avant le coucher du soleil. Lorsque les cavaliers qu'ils avoient détachés en avant vinrent leur annoncer que la ville étoit toute ouverte, qu'il n'y avoit pas un seul poste en avant des portes, qu'il ne paroissoit point de soldats sur les murs, ce nouveau phénomène les jetant dans le même étonnement que celui de leur victoire, les retint encore en suspens. Redoutant la nuit, et les surprises dans une ville inconnue, ils

s'arrêtèrent entre Rome et l'Anio ; seulement ils envoyèrent reconnoître le tour des remparts et les autres portes de la ville, pour s'assurer des dispositions de l'ennemi dans une situation si désespérée. Comme on ignoroit à Rome que la plus grande partie de l'armée s'étoit retirée à Véïes, et qu'on étoit persuadé généralement qu'il n'étoit échappé que ceux qu'on avoit vus rentrer, les regrets enveloppant également les vivans et les morts, les lamentations retentissoient presque d'un bout de la ville à l'autre. Mais à la nouvelle de l'arrivée de l'ennemi, la consternation publique fit taire les douleurs particulières. On ne tarda pas à entendre les hurlemens et les chants discordans des troupes de Barbares qui rôdoient tout autour des remparts. Tout le tems qui s'écoula depuis ce moment jusqu'au lendemain retint les esprits dans une telle anxiété, que chaque instant leur paroissoit l'instant fatal où les ennemis alloient se jeter dans la ville. Ils le crurent d'abord du premier moment de l'arrivée des Gaulois ; car si ce n'eût pas été leur projet, pourquoi ne seroient-ils pas restés sur l'Allia ? Vers le coucher du soleil, ils se persuadèrent encore que l'ennemi profiteroit d'un reste de jour pour effectuer son invasion dans la nuit ; et la nuit venue, que l'attaque avoit été différée, pour imprimer plus de terreur par une irruption nocturne. » (*Voy.* la suite dans le premier article du 19 juillet.)

L'an 1100, *le* 18 *juillet*, Mort de Godefroy de Bouillon.

C'est ce fameux général de la première croisade, qui prit, le 14 juin 1097, la ville de Nicée, qui réduisit ensuite Antioche et plusieurs autres places, qui assiégea

Jérusalem le 9 juin 1099, et l'emporta d'assaut le 15 juillet suivant, et qui a eu l'honneur immortel d'être chanté par le plus grand des poëtes modernes :

Canto l'armi pietose, e 'l capitano
Che 'l gran sepolcro liberò di Christo :
Molto egli oprò col senno, e con la mano,
Molto soffrì nel glorioso acquisto, etc.

Godefroy de Bouillon fut élu roi de Jérusalem par l'assemblée des seigneurs croisés, huit jours après la conquête de cette place. Il fut conduit en cérémonie à l'église du Saint-Sépulcre, mais il refusa d'être sacré solennellement, et de porter une couronne d'or dans le lieu même où le Sauveur du monde en avoit porté une d'épines. Godefroy eût vraisemblablement étendu sa domination sur toute la Palestine, s'il eût vécu plus long-tems, mais à peine régna-t-il un an. Il mourut le 18 juillet 1100, à l'âge de quarante ans. (*Voyez* le 15 juillet et le 12 août.)

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1374, *le* 18 *juillet*, Mort de Pétrarque.

Nous avons déjà parlé, au 6 et au 8 avril, de ce poëte célèbre qui immortalisa la fontaine de Vaucluse, Laure et lui-même. Il étoit né à Arezzo, le 20 juillet 1304. Après la mort de la belle Laure, il se fixa à Arqua, gros village à quatre lieues de Padoue, situé sur le penchant d'une colline, dans les Monts-Euganéens, pays fameux par la salubrité de l'air, par sa position riante et la beauté de ses vergers. Il fit bâtir, au haut de ce village, une maison propre, mais agréable.

et commode. Dans les derniers tems de sa vie, une fièvre sourde le minoit, sans qu'il voulût rien changer à son train de vie. Il lisoit ou écrivoit sans cesse. Il écrivoit surtout à son ami Boccace, dont il lut alors le Décaméron pour la première fois. Il fut enchanté de cet ouvrage. Ce qu'on y trouve de trop libre, lui parut suffisamment excusé par l'âge qu'avoit l'auteur, quand il le fit, par la légèreté du sujet et celle des personnes qui devoient le lire. L'histoire de Griselidis le toucha jusqu'aux larmes. Il l'apprit par cœur pour la réciter à ses amis; enfin, il la traduisit en latin pour ceux qui n'entendoient pas la langue vulgaire, et il envoya cette traduction à Boccace. La lettre dont il l'accompagna est peut-être la dernière qu'il ait écrite. Peu de tems après, ses domestiques le trouvèrent dans sa bibliothèque, courbé sur un livre et sans mouvement. Comme ils le voyoient souvent passer des jours entiers dans cette attitude, ils n'en furent point d'abord effrayés; mais ils reconnurent bientôt qu'il ne donnoit aucun signe de vie; la maison retentit de leurs cris : il n'étoit plus. Il mourut d'apoplexie, le 18 juillet 1374, âgé de soixante-dix ans.

Le bruit de sa mort, qui se répandit aussitôt, causa une aussi grande consternation que si elle eût été imprévue. François de Carrare, et toute la noblesse de Padoue, l'évêque, son chapitre, le clergé, le peuple même, se rendirent à Arqua, pour assister à ses obsèques; elles furent magnifiques. Peu de tems après, François de Brossano, qui avoit épousé sa fille, fit élever un tombeau de marbre, sur quatre colonnes, vis-à-vis l'église d'Arqua, y fit transporter le corps, et graver une épitaphe fort simple, en trois vers latins

assez mauvais. On y voit encore ce monument, que visitent tous les amis de la poésie, de la vertu et des lettres, assez heureux pour voyager dans ces belles contrées, et dont ils n'approchent qu'avec une émotion profonde et un saint respect.

Les honneurs qui furent rendus à Pétrarque, après sa mort, dans presque toute l'Italie, et ceux qu'il avoit reçus de son vivant; l'exemple que la faveur dont il avoit joui auprès des grands, offroit de la considération où les lettres pouvoient prétendre, et l'idée que son caractère avoit donné aux grands, du prix et de la dignité des lettres, contribuèrent puissamment à en répandre le goût. Ses ouvrages, et le soin qu'il prit constamment de ramener les gens de lettres et les gens du monde à l'étude et à l'admiration des anciens, y contribuèrent encore davantage. Supérieur à tous les préjugés nuisibles qui subjuguoient alors les esprits, il combattit sans relâche, dans ses traités philosophiques, dans ses lettres, dans ses entretiens, l'astrologie, l'alchimie, la philosophie scolastique, la foi aveugle dans Aristote et dans l'autorité d'Averroës. Sa compassion et son mépris pour les erreurs de son tems, le remplissoient d'admiration pour la saine et vénérable antiquité. Il apprit à ses contemporains, le prix qu'on devoit attacher aux monumens des arts et des lettres que le tems n'avoit pas détruits.

Si l'on veut apprécier exactement, dit M. Ginguené, les poésies de Pétrarque, il faut beaucoup s'écarter de l'opinion qu'il en avoit lui-même. Il n'avoit jamais cru qu'elles dussent contribuer à sa réputation, qu'il fondoit sur ses ouvrages philosophiques et sur ses poésies latines. Il avoit d'abord destiné ses poésies vulgaires

à exprimer sans effort les divers mouvemens de son cœur, et à plaire aux femmes et aux hommes du monde, pour qui la langue latine étoit moins familière que l'italienne. Il ne s'attendoit pas à un succès si grand et si général, et fut surpris de leur renommée. C'est ce qu'il dit lui-même très clairement dans un de ses sonnets : « Si j'avois pensé que le son de mes soupirs, » répandu dans mes vers, pût obtenir tant de succès, » j'en aurois augmenté le nombre, et j'en aurois » plus travaillé le style. Mais depuis la mort de celle » qui me faisoit parler, et qui étoit toujours en tête » de mes pensées, je ne puis plus donner à des rimes » incultes et obscures la douceur et la clarté qui leur » manquent. Certes, tout mon désir étoit alors de sou- » lager les tourmens de mon cœur, et non d'acquérir » de la gloire. Je ne voulois que pleurer, et non me » faire honneur de mes larmes. Maintenant je voudrois » plaire; mais cette fière beauté m'appelle, et veut » que je la suive en silence, tout fatigué que je suis. » Ce même jugement est souvent répété, dans ses lettres, sur ces productions de sa jeunesse qu'il appelloit *ses bagatelles*; mais la postérité en a jugé différemment. Elle a regardé Pétrarque, pour ses prétendues bagatelles, comme le créateur de la poésie lyrique chez les modernes. Le sonnet devint entre ses mains si parfait qu'on n'a pu y rien ajouter depuis. Et ses odes et ses sonnets sont remplis et surabondent, en quelque sorte, de pensées neuves et choisies, d'expressions fortes et délicates à la fois. Les sentimens qu'il exprime paroissent, il est vrai, quelquefois ou trop raffinés en eux-mêmes, ou trop assaisonnés par l'esprit, pour partir véritablement du cœur; mais on ne peut y mécon-

noître une élévation, une noblesse et une pureté qui, s'il est vrai qu'elles aient cessé de régner dans l'amour, doivent exciter des regrets. Il faut, au reste, être aussi insensible aux beautés poétiques qu'aux beautés morales, pour ne pas apercevoir dans la poésie de Pétrarque un caractère original, et, pour ainsi dire, primitif; un pathétique d'un genre particulier, mais cependant réel, et qui naît de la persuasion intime et des affections profondes du poëte; une richesse d'images qui va quelquefois jusqu'à la profusion, mais qui, même avec ses excès, vaut toujours mieux que l'indigence; une grande dignité de pensées philosophiques et morales, une érudition choisie et sagement employée; et surtout un style si pur, si harmonieux et si doux, que, parmi un grand nombre de morceaux dont il est aisé de faire choix, il en est peu qui, comme les vers d'Homère, de Virgile, de Racine et de La Fontaine, ne se gravent dans la mémoire, sans effort, et comme d'eux-mêmes.

La nature, qui avoit prodigué à Pétrarque les dons de l'esprit et du cœur, ne l'avoit pas moins bien traité du côté des avantages extérieurs. Une taille élégante, de beaux yeux, un teint fleuri, des traits nobles et réguliers le distinguoient parmi ses compagnons d'âge et de galanterie. Le soin recherché qu'il avoit pris de sa parure, et les succès dont il avoit joui dans le monde, lui faisoient pitié dans un âge mûr. Il les avouoit, comme des foiblesses. Les agrémens de son esprit, sa conversation confiante et animée, ses manières ouvertes et polies, lui donnoient un attrait particulier; et la sûreté de son commerce, sa disposition à aimer, et sa fidélité inviolable dans les liaisons d'amitié, lui attachoient

invinciblement ceux que ce premier attrait avoit une fois approchés de lui.

Un dernier trait fera voir combien il fut constant dans ses affections, et quelle fut, jusqu'à la fin de sa vie, la disposition habituelle de son ame. On connoît sa vénération et son amour pour Virgile. Virgile, comme Cicéron, étoit sans cesse auprès de lui. Le beau manuscrit, sur vélin, avec le commentaire de Servius, qui servoit à son usage, et sur lequel sont écrites des notes de sa main, est un des plus célèbres qui existent. Il a fait long-tems le principal ornement de la bibliothèque Ambrosienne, à Milan; il fera sans doute plus long-tems encore celui de la bibliothèque impériale, à Paris. Parmi les notes latines dont il est enrichi, on distingue surtout la première, qui est en tête du volume. Dans les articles sur Laure, du 6 avril, nous avons donné la première phrase de cette note, en latin; mais comme on en trouve rarement d'aussi intéressantes en marge des auteurs anciens, nous croyons devoir en rapporter la traduction entière et littérale :

« Laure, illustre par ses propres vertus, et long-tems » célébrée par mes vers, parut, pour la première fois, » à mes yeux au premier tems de mon adolescence, » l'an 1327, le 6 du mois d'avril, à la première heure » du jour (six heures du matin), dans l'église de » Sainte-Cécile d'Avignon; et dans la même ville, au » même mois d'avril, le même jour 6, et à la même » heure, l'an 1348, cette lumière fut enlevée au monde, » lorsque j'étois à Vérone, hélas! ignorant mon triste » sort! La malheureuse nouvelle m'en fut apportée par » une lettre de mon ami Louis. Elle me trouva à

» Parme la même année, le 19 mai au matin. Ce » corps si chaste et si beau fut déposé dans l'église des » Frères-Mineurs, le soir du jour même de sa mort. » Son âme, je n'en doute pas, est retournée, comme » Sénèque le dit de Scipion l'Africain, au ciel, d'où » elle étoit venue. Pour conserver la mémoire doulou- » reuse de cette perte, je trouve une certaine douceur » mêlée d'amertume à écrire ceci, et je l'écris préféra- » blement sur ce livre qui revient souvent sous mes » yeux, afin qu'il n'y ait plus rien qui me plaise dans » cette vie, et que mon lien le plus fort étant rompu, » je soit averti par la vue fréquente de ces paroles, et » par la juste appréciation d'une vie fugitive, qu'il est » tems de sortir de Babylone : ce qui, avec le secours » de la grâce divine, me deviendra facile par la con- » templation mâle et courageuse des soins superflus, » des vaines espérances et des événemens inattendus » qui m'ont agité pendant le tems que j'ai passé sur » la terre. »

Il y a de bien beaux sonnets dans Pétrarque, dit M. Ginguené; il y en a de bien touchans; mais je n'en connois point qui le soient autant que ces lignes d'un grand homme studieux et sensible, sur ce qui étoit sans cesse l'objet de son étude, de ses méditations, de ses tristes et doux souvenirs: (*Voyez* l'Histoire littéraire d'Italie, par M. Ginguené.)

HISTOIRE.

L'an de Rome, 365, avant J. C., 386, *le* 19 *juillet*, Les Gaulois prennent et brûlent Rome.

Voyez le récit de la bataille d'Allia, au 18 juillet. Tite-Live continue :

« Enfin les approches du jour portent la mort dans tous les cœurs ; et ce fut à travers cette suite de frayeurs perpétuelles qu'ils arrivèrent, sans interruption, au moment où, le mal se réalisant, ils virent les enseignes menaçantes des Barbares franchir les portes de la ville. Il s'en fallut cependant que cette nuit, et le jour suivant, Rome se montrât la même qu'à la journée d'Allia, où ses troupes avoient fui si lâchement. Au défaut de la ville, qu'on n'avoit nul espoir de défendre avec le peu de soldats qui restoient, on se ménagea la citadelle et le Capitole, où l'on fit entrer tous les jeunes guerriers, tous les sénateurs robustes, avec leurs femmes et leurs enfans ; et l'on se flatta qu'un poste si avantageux, bien approvisionné d'armes et de vivres, défendroit encore leurs dieux et le nom Romain. On ordonna aux flamines de Quirinus, et aux prêtresses de Vesta d'emporter loin de Rome tous les objets du culte public, pour les soustraire au fer et aux feux ennemis ; car il falloit que le dernier Romain eût expiré, avant qu'on abandonnât le culte des dieux. Les vieillards, trop heureux si leur Capitole, où résidoient leurs dieux, si le sénat, source première des déterminations

publiques, si leurs jeunes guerriers pouvoient survivre à la destruction qui menaçoit leur ville, se consolent, par avance, de la mort à laquelle ils ne pouvoient échapper, du moment qu'on les abandonnoit; et afin que la multitude se résignât, avec moins de peine, à une détermination qui portoit aussi sur elle tous les vieux consulaires, tous les vieux triomphateurs, déclarèrent publiquement qu'ils mourroient avec eux; qu'il ne falloit point que des corps inutiles, incapables de porter des armes, et de servir la patrie, appauvrissent la subsistance de ses defenseurs.

» Lorsque les vieillards se furent ainsi affermis dans leur dévouement généreux, ils s'occupèrent d'encourager les jeunes guerriers, qu'ils accompagnèrent jusqu'à la forteresse et au Capitole, recommandant à leur vaillance, soutenue de toute la vigueur de l'âge, ce reste, quel qu'il fût, d'une cité si long-tems florissante, et qui, pendant trois cent soixante années, avoit triomphé de tous ses ennemis. Le moment affreux fut celui de la séparation, lorsque cette brave jeunesse, qui emportoit avec elle tous les moyens de force et de salut, s'arracha des bras de ceux qui avoient résolu de ne pas survivre à la destruction de la ville; et ce qui se joignoit de douloureux à cette scène si attendrissante par elle même, les pleurs et toutes les incertitudes des femmes, qui alloient tantôt à l'un, tantôt à l'autre, qui demandoient à leurs fils et à leurs époux ce qu'elles alloient donc devenir: tout ce concours de circonstances déchirantes présentoit le complément des misères humaines. Une grande partie de ces femmes ne voulut point quitter ce qui leur étoit si cher; elles se renfermèrent avec eux dans le Capitole. On ne les y enga-

geoit point; on ne les renvoya pas non plus, parce qu'il eût été aussi inhumain de les en exclure, qu'imprudent d'appeler une foule sans utilité pour la guerre. Tous les autres habitans, la plupart plébéïens, que n'auroit pu contenir une enceinte aussi resserrée, et qu'il eût été impossible de nourrir avec le peu de provisions qu'on avoit pu rassembler, sortirent de la ville. Toute cette multitude, ne formant presque qu'une seule troupe, gagna le Janicule. De là, une partie se disperse dans la campagne; d'autres se retirent dans les villes voisines; point de chef; nul concert; chacun ne consultoit que sa propre impulsion, que ses ressources personnelles, puisqu'enfin les ressources publiques étoient désespérées. Cependant, les Vestales, secondées des prêtres de Quirinus, s'oubliant elles-mêmes, pour ne s'occuper que des dieux, auroient voulu ne rien laisser de ce qui servoit à leur culte. Obligées de faire un choix, parce que leurs soins n'auroient pu suffire à tout emporter, elles commencèrent par s'assurer d'un lieu qui pût conserver fidèlement un si précieux dépôt; et, l'enfermant dans des tonneaux, elles l'enfouirent dans la chapelle voisine de la maison du Flamine Quirinal, lieu sacré, où, de nos jours encore, on ne se permet pas même de cracher; puis se partageant la charge, elles emportent le reste, et prennent le chemin qui, du pont de bois, mène au Janicule. Comme elles montoient la colline, elles furent aperçues par Lucius Albinus, homme du peuple, qui emmenoit dans un charriot sa femme et ses enfans. Il étoit de la troupe qui, ne pouvant contribuer à la défense de Rome, se retiroit de la ville. Cet homme, dans tout le désordre d'un pareil moment, conservant aux choses

saintes leur prééminence sur ce qui n'intéresse que les humains, se sentit révolté de l'irréligieuse inconvenance, qu'on vît sa famille et lui traînés dans un charriot, tandis que les ministres de la religion alloient à pied, et qu'on portoit à bras les objets du culte public. Il fait descendre sa femme et ses enfans, et, plaçant dans sa voiture les vestales, avec les effets sacrés dont elles étoient chargées, il ne les quitta que lorsqu'elles furent arrivées à Cœré, lieu de leur destination.

» Déjà toutes les dispositions étoient faites à Rome pour la défense du Capitole, autant du moins que l'avoit permis la conjoncture; et la troupe des vieillards, de retour dans leurs maisons, attendoit tranquillement l'ennemi et la mort. Ceux d'entr'eux qui avoient exercé des magistratures curules, voulant mourir avec les décorations qui rappeloient leur ancienne fortune ou leurs dignités, ou leur courage, s'assirent à l'entrée de leurs palais sur leurs chaises d'ivoire, avec tous les ornemens dont ils étoient revêtus aux grandes solennités des triomphes et des fêtes religieuses. Quelques historiens rapportent qu'ils se dévouèrent pour la patrie avec tout l'appareil consacré par la religion, ayant à leur tête le grand pontife Marcus Fabius, qui leur dictoit les formules sacrées du dévouement. Comme la nuit avoit refroidi la première impétuosité des Gaulois, que d'ailleurs ils n'avoient éprouvé aucune résistance dans le combat, et qu'alors on leur abandonnoit la ville sans opposition, leur entrée se fit sans colère et sans emportement. De la porte Colline, qu'ils trouvèrent toute ouverte, ils arrivent au Forum, considérant d'un œil attentif les temples des Dieux et la citadelle, qui, seule, présentoit un aspect guerrier.

Dans la crainte que de cette forteresse on ne vînt les attaquer pendant leur dispersion, ils laissent au Forum quelques détachemens, et se répandent ensuite pour piller, sans rencontrer un seul homme dans les rues. Les uns vont en troupe et se jettent sur les maisons les plus proches, d'autres s'écartent pour aller chercher les plus reculées, s'imaginant que n'ayant pu encore être entamées, elles regorgeroient de butin. Mais bientôt, s'effrayant de la solitude même des lieux, et redoutant quelque surprise de l'ennemi, ils ne tardèrent point à rejoindre leurs pelotons, et à se rapprocher du Forum et des quartiers qui en étoient voisins. Là, trouvant les maisons des simples plébéiens barricadées de verroux, tandis que les longs appartemens des grands étoient tout ouverts, ils ne craignoient point d'enfoncer les unes ; ils hésitoient plus en quelque sorte de pénétrer dans les autres : ils se sentoient saisir de je ne sais quel respect religieux en contemplant ces vieillards vénérables, assis dans le vestibule de leurs palais, et qui, indépendamment du caractère auguste et plus qu'humain que leur imprimoit la solennité de leurs vêtemens, sembloient, par leur majestueuse contenance, et l'air de dignité empreint sur leur visage, représenter toute la majesté des dieux. Les Barbares se tenoient devant eux dans le recueillement qu'inspireroit la présence de la divinité. Ce fut, dit-on, Marcus Papirius qui détruisit cette illusion, par la colère, où il jeta l'un des Gaulois, qu'il frappa rudement à la tête, avec son bâton d'ivoire, pour le punir d'avoir osé toucher à la longue barbe qu'il portoit suivant la coutume de ce tems-là. Papirius fut massacré par les Gaulois, sur sa chaise curule,

et après lui, tous les autres vieillards. De ce moment, on ne fait grâce à personne; on pille les maisons, ensuite on y met le feu. »

On sait comment le Capitole, et avec lui la puissance romaine furent sauvés par le courage de Manlius et par l'habileté de Camille.

L'an 64, *le* 19 *juillet*, Néron fait mettre le feu à la ville de Rome.

Néron n'épargna pas même le peuple romain, ni les murs de Rome. Quelqu'un répétant ce proverbe grec: *qu'après ma mort tout périsse*, il répondit: *que tout périsse de mon vivant;* et il agit en conséquence. En effet, choqué, à ce qu'il disoit, du mauvais goût des anciens édifices, de la petitesse et de l'irrégularité des rues, il mit le feu à la ville si publiquement, que des citoyens consulaires n'osèrent pas arrêter ses esclaves qu'ils surprirent dans leurs maisons avec des étoupes et des flambeaux. Des greniers voisins du Palais d'Or, et dont le terrain lui faisoit envie, furent incendiés et battus par des machines de guerre, parce qu'ils étoient bâtis en pierres de taille. L'incendie dura six jours et sept nuits. Le peuple, pendant ce tems, étoit retiré dans des tombeaux. Outre un nombre infini de maisons particulières, le feu consuma les demeures des anciens généraux romains, encore ornées des dépouilles des ennemis; les temples bâtis par les rois de Rome, ou pendant les guerres des Gaules et de Carthage, et tous les monumens de l'ancienne république. Néron regardoit ce spectacle du haut de la tour de Mécène, charmé, disoit-il, de la beauté du feu, et chantant, en habit de comédien, l'embrasement de

Troie. Il avoit promis qu'il permettroit, du moins, de fouiller les débris de l'incendie ; mais voulant s'enrichir des désastres publics, il ne permit à personne d'en approcher. Il reçut et même exigea des contributions pour les réparations de la ville, et ruina les provinces et les particuliers. (*Voy.* le 9 juin.)

L'an 1658, *le* 19 *juillet*, Louis XIV renouvela les anciens traités faits avec les Suisses, et particulièrement le traité de paix perpétuelle conclu par François Ier.

Il y déclare que cette dernière confédération durera tant et si longuement qu'il plaira à Dieu de lui conserver la vie, et huit ans après sa mort. Il signa ce traité à Calais. Les Suisses l'avoient signé à Soleure trois ans auparavant.

L'an 1747, *le* 19 *juillet*, Combat d'Exiles, et Mort du comte de Belle-Isle.

Parmi les actions sanglantes qui signalèrent la guerre de 1740, le combat d'Exiles fut un de ceux où l'on eut le plus à déplorer la perte prématurée d'une jeunesse florissante. Il s'agissoit de pénétrer dans l'Italie malgré les armées d'Autriche et du Piémont qui gardoient tous les passages. Le comte de Belle-Isle, qui commandoit les Français, avoit pris son chemin par le col de l'Assiette, sur le chemin d'Exiles : c'est là que vingt-un bataillons piémontais l'attendoient derrière des retranchemens de pierre et de bois, hauts de dix-huit pieds sur treize de profondeur, et garnis d'artillerie.

Pour emporter ces retranchemens, le comte de

Belle-Isle avoit vingt-huit bataillons et sept canons de campagne, qu'on ne put guère placer d'une manière avantageuse. On s'enhardissoit à cette entreprise par le souvenir des journées de Montalban et du château Dauphin, qui sembloient justifier tant d'audace; mais il est bien plus difficile et plus meurtrier d'attaquer des palissades qu'il faut arracher avec les mains sous un feu plongeant et continu, que de gravir et de combattre sur des rochers.

L'action dura deux heures, c'est-à-dire, que les Piémontais tuèrent deux heures de suite, sans peine et sans danger, tous les Français qu'ils choisirent; le marquis de Brienne, colonel d'Artois, ayant eu un bras emporté, retourna aux palissades, en disant : « Il m'en » reste un autre pour le service du roi; » et il fut frappé à mort.

On compta trois mille six cent quatre-vingt-quinze morts et mille six cents blessés, fatalité contraire à l'événement de toutes les autres batailles, où les blessés sont toujours le plus grand nombre.

Belle-Isle, désespéré, arrachoit les palissades, et, blessé aux deux mains, il tiroit des bois avec les dents, quand enfin il reçut le coup mortel. Il avoit souvent dit qu'il ne falloit pas qu'un général survécût à sa défaite, et il ne prouva que trop que ce sentiment étoit dans son cœur. Les blessés furent menés à Briançon, où l'on ne s'étoit pas attendu au désastre de cette journée.

M. d'Audifret, lieutenant du roi, vendit sa vaisselle d'argent pour secourir les malades; sa femme, près d'accoucher, prit elle-même le soin des hôpitaux, pansa de ses mains les blessés, et mourut en s'acquit-

tant de ce pieux office : exemple aussi triste que noble, et qui mérite d'être consacré dans l'histoire !

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 418, *le* 19 *juillet*, Il y eut à Constantinople une éclipse de soleil si considérable, qu'on vit les étoiles en plein midi. Elle sert à constater l'époque du règne de Pharamond, premier roi des Français.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1099, *le* 19 *juillet*, Mort du pape Urbain II.

Son pontificat est célèbre par la publication de la première croisade.

Othon qui fut depuis Urbain II, naquit à Reims d'une famille noble : destiné à l'état ecclésiastique pour lequel il annonçoit de grandes dispositions, il fut d'abord chanoine de la cathédrale de Reims, ensuite moine de Cluny. Le bruit de ses talens étant parvenu jusqu'au fameux Grégoire VII, qui régnoit alors, ce pontife l'appella à Rome en 1078, et lui donna l'évêché d'Ostie.

Grégoire VII, en mourant, désigna les deux hommes qu'il croyoit les plus dignes de lui succéder : c'étoient Didier et Othon : le premier fut pape sous le nom de Victor III, et ne régna que quatre mois; le second fut élu immédiatement après.

Urbain II marcha sur les traces de celui qui avoit fait sa fortune. Il poursuivit l'empereur Henri IV,

et excommunia le roi de France Philippe Ier. (*Voy.* l'art. de ce prince, 16 octobre.)

Les Turcomans ayant chassé les Sarrasins de Jérusalem, exercèrent les plus grandes cruautés sur les pélerins qui jusqu'alors avoient pu faire ce pieux voyage en payant un léger tribut. Les plaintes de ces derniers retentirent dans l'Europe : Urbain touché de leur douleur, et sollicité d'ailleurs par l'empereur de Constantinople, convoqua un concile pour remédier aux maux de la chrétienté. Ce concile s'ouvrit à Plaisance le premier mars 1095, et ne dura que sept jours. Il s'y trouva deux cents évêques, quatre mille ecclésiastiques, et trente mille laïques, foule énorme qui ne pouvoit tenir dans une église et se réunit dans une plaine voisine de la ville. Le projet y fut formé d'aller combattre les infidèles, et le pape eut lieu d'être content de la disposition des esprits.

Mais il pensa que la France étoit plus propre que l'Italie à devenir le centre d'un aussi grand mouvement. C'est pourquoi il passa les monts, et vint à Clermont en Auvergne où il ouvrit, le 18 novembre 1095, le célèbre concile qui porte ce nom. Ce qu'il y eut de fort singulier, c'est qu'il commença par excommunier le roi de France dans les Etats duquel il se trouvoit. Ensuite il s'occupa de la croisade qui fut publiée avec la plus grande solennité. A peine eut-il prononcé l'exhortation, que toute l'assemblée, composée des plus illustres seigneurs français, s'écria d'une voix unanime : « Dieu le veut! » Dieu le veut! » Ce concert de sentimens, dans une si grande multitude, fut regardé comme miraculeux; et les Croisés prirent cette exclamation pour leur mot de ralliement. Ils s'occupèrent, dans la même séance,

des moyens de se reconnoître, soit dans le voyage, soit au milieu des dangers ; pour y parvenir, ils résolurent d'arborer une croix sur l'épaule droite.

Urbain, qui fut l'auteur d'un mouvement si important dans notre histoire, retourna en Italie pour attendre l'effet de ses prédications ; mais il ne put en voir le succès, car il mourut quatre ans après. Ce pontife, si jaloux de ses prérogatives, dont il eut le malheur d'abuser, montra, par un contraste fort singulier, la vénération la plus profonde pour les vertus humbles et obscures. Il fit venir à Rome Saint-Bruno dont il avoit été l'élève, et voulut l'associer au gouvernement de l'Eglise ; mais le pieux solitaire rejeta toutes les propositions du pape, qui ne put lui faire accepter l'archevêché de Reggio. Urbain fut obligé de consentir à ce qu'il se retirât en Calabre, où il vécut dans les austérités de son ordre.

C'est au pontificat d'Urbain II qu'a commencé l'usage de placer des croix sur les grandes routes. Ce pape fit décider, au concile de Clermont, que le voisinage d'une croix seroit, pour un homme poursuivi par ses ennemis, un asile aussi respectable que celui des églises.

HISTOIRE.

L'an 1031, *le 20 juillet*, Mort du roi de France Robert.

Robert étoit monté sur le trône après la mort de Hugues Capet, son père; il avoit épousé Berthe, sa cousine au quatrième degré. Comme ces mariages étoient alors prohibés dans l'Eglise, le pape Grégoire V déclara nul ce mariage, excommunia le monarque, et mit son royaume en interdit. On n'avoit encore rien vu de semblable en France; l'excommunication fit un tel effet, que Robert se vit abandonné de tout le monde. Deux seuls domestiques, suivant Pierre d'Amiens, lui restèrent; mais ils avoient soin de purifier par le feu tout ce qu'il avoit touché. Robert, effrayé de cette désertion, prit enfin le parti de renvoyer Berthe.

Robert étoit un prince savant pour son tems, humain et débonnaire; il composa plusieurs hymnes que l'on chante encore dans l'Eglise. Il avoit commencé l'église Notre-Dame sur les ruines d'un temple consacré à Jupiter par les bateliers de Paris, sous l'empire de Tibère. Il avoit fait plusieurs pélerinages, dont un à Rome; il nourrissoit par jour jusqu'à mille pauvres. Le jeudi saint, il leur lavoit les pieds et les servoit à genoux, couvert d'un cilice. Il alloit souvent prendre une chape et chanter au lutrin dans l'église de Saint-Barthélemi, auprès de laquelle il demeuroit.

Un jour qu'il faisoit sa prière à l'église, il s'aperçut qu'un filou avoit déjà coupé la moitié de la frange de son manteau, et qu'il continuoit pour l'avoir toute entière : « Mon ami, lui dit-il d'un air de bonté, » contente-toi de ce que tu as pris; le reste sera bon » à quelqu'autre. »

En faisant ainsi l'éloge de la piété de Robert, on ne prétend pas le défendre de tout reproche de superstition. Helgaud nous apprend qu'il avoit fait faire un reliquaire de cristal, orné d'or, mais où il n'y avoit point de reliques, sur lequel il faisoit jurer les nobles, dans la vue d'écarter le faux serment, comme si pour commettre le crime, l'intention ne suffisoit pas. « Mais » alors, dit le président Hénault, on ne raisonnoit » pas mieux que cela. »

HISTOIRE.

L'an 1242, *le* 21 *juillet*, Bataille de Taillebourg, où Saint-Louis défait le comte de la Marche et Henri III, roi d'Angleterre. Il en coûta au comte de la Marche sa ville de Saintes et une partie de la Saintonge, que le roi réunit à la couronne.

L'an 1315, *le* 21 *juillet*, Supplice d'Enguerrand de Marigny.

Enguerrand de Marigny, comte de Longueville, avoit occupé, sous Philippe-le-Bel, les charges les plus importantes de l'Etat : il avoit été grand chambellan, capitaine du Louvre, intendant des finances et des bâtimens, principal ministre et coadjudateur du royaume. Une fortune si étonnante ne pouvoit manquer d'exciter l'envie. La hauteur, l'insolence de Marigny, ses richesses énormes, ses dilapidations, ses rapines en tout genre, les nouveaux impôts qu'il fit établir révoltèrent contre lui toutes les classes de l'Etat : il étoit donc également haï des petits et des grands. Lorsque Philippe-le-Bel mourut, soit hasard, soit mauvaise volonté du ministre, il ne se trouva point de fonds au trésor pour les frais du sacre de Louis-le-Hutin ; on prit de là occasion pour rechercher les financiers. Marigny fut mandé devant le roi pour rendre compte des finances. Louis, quoiqu'il fût majeur, qu'il eût été depuis long-tems employé dans les affaires, se laissoit entièrement gou-

duire par Charles de Valois, son oncle, ennemi personnel de Marigny.

Marigny, accusé de dilapidation, soutint à Charles de Valois qu'il en avoit eu la meilleure part, et s'oublia jusqu'à lui donner un démenti en plein conseil : ce fut le signal de sa perte. Quelques semaines après, comme il entroit au conseil, il fut arrêté, enfermé d'abord dans la tour du Louvre, puis transféré dans celle du Temple.

Son procès lui fut fait dans le bois de Vincennes, par des seigneurs pairs et barons du royaume.

Il y avoit contre lui quatre principaux chefs d'accusation : d'avoir altéré les monnoies, chargé le peuple d'impôts, volé plusieurs grandes sommes, et dégradé les forêts du roi. La veille de l'Ascension, il fut condamné à être pendu au gibet qu'il avoit lui-même fait établir à Montfaucon ; le samedi suivant il fut transféré du Temple au Châtelet, et de là on le conduisit à Montfaucon : « Où, comme maître du logis, dit Mézeray, » il eut l'honneur d'être mis au haut bout, au dessus » de tous les autres voleurs. »

Sa mémoire fut réhabilitée dans la suite.

Marigny est fort maltraité par Mézeray et par grand nombre d'autres historiens. Cependant quelques écrivains ont pris sa défense, et l'ont présenté comme un grand homme d'Etat. L'examen de cette question mèneroit à trop de soins, et n'entre pas d'ailleurs dans le cadre de cet ouvrage.

On arrêta, dans le même tems, beaucoup d'autres financiers, créatures de Marigny, et plusieurs furent mis à la question; ils ne confessèrent rien : « Tant les » chenilles, dit encore Mézeray, savent se tenir en-

» veloppées, aimant mieux, à toute extrémité, perdre » la vie que le bien. »

L'an 1578, *le* 21 *juillet*, Saint-Maigrin, favori de Henri III, sortant du Louvre vers les onze heures du soir, est attaqué par une vingtaine d'hommes, et percé de trente-trois coups, dont il mourut le lendemain.

Le roi le fit enterrer à Saint-Paul, avec la même pompe et les mêmes cérémonies que Quêlus et Maugiron, ses deux autres favoris, qui avoient péri dans un duel quelque tems auparavant.

« De ce meurtre, dit l'Etoile, n'en fut faite aucune » poursuite; sa majesté étant bien avertie que le duc de » Guise l'avoit fait faire, parce que le bruit couroit » que ce mignon étoit l'amant chéri de sa femme, et » que celui qui avoit fait le coup, avoit la barbe et la » contenance du duc de Mayenne, frère du duc de » Guise. »

L'an 1711, *le* 21 *juillet*, Le czar, Pierre Ier, se sauve avec son armée, des mains des Turcs.

De toutes les expéditions militaires du czar Pierre-le-Grand, l'affaire du Pruth est celle où il courut le plus grand danger. Il se trouvoit sans provisions, ayant la rivière de Pruth derrière lui, cent cinquante mille Turcs devant lui, et quarante mille Tartares qui le harceloient continuellement à droite et à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement : « Me voilà du » moins aussi mal que mon frère Charles l'étoit à » Pultava. »

Quelques troupes de janissaires et de spahis vinrent fondre sur l'armée russe ; mais ils attaquèrent en désordre, et les Moscowites se défendirent avec une vigueur, que la présence de leur prince et le désespoir leur donnoient. Les Turcs furent deux fois repoussés. Le grand-visir qui les commandoit, résolut alors d'affamer l'armée moscowite, qui, manquant de tout, seroit obligée, dans un jour, de se rendre à discrétion avec son empereur.

Le czar a depuis avoué, plus d'une fois, qu'il n'avoit jamais rien senti de si cruel dans sa vie, que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit ; il rouloit dans son esprit tout ce qu'il avoit fait depuis tant d'années pour la gloire et le bonheur de sa nation ; tant de grands ouvrages, toujours interrompus par des guerres, alloient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il falloit ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent quatre-vingt mille hommes avec des troupes languissantes, diminuées de la moitié, et des fantassins exténués de faim et de fatigue.

Il appela le général Czeremetof, vers le commencement de la nuit, et lui ordonna, sans balancer et sans prendre conseil, que tout fût prêt à la pointe du jour, pour attaquer les Turcs la bayonnette au bout du fusil. Après avoir tout réglé avec le général pour la bataille, il se retira dans sa tente, accablé de douleur et agité de convulsions, mal dont il étoit souvent attaqué, et qui redoubloit toujours avec violence, quand il avoit quelque grande inquiétude. Il défendit que personne osât, de la nuit, entrer dans sa tente, sous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances sur

une résolution désespérée, mais nécessaire, encore moins qu'on fût témoin du triste état où il se sentoit.

La célèbre Catherine, femme du czar, étoit alors au camp de Pruth ; elle tint un conseil avec les officiers-généraux, pendant que le czar étoit dans sa tente. On conclut qu'il falloit demander la paix aux Turcs, et engager le czar à faire cette démarche. Le vice-chancelier écrivit une lettre au grand visir, au nom de son maître ; la czarine entra avec cette lettre dans la tente du czar, malgré la défense, et ayant, après bien des peines, des contestations et des larmes, obtenu qu'il la signât, elle rassembla sur-le-champ toutes ses pierreries, ce qu'elle avoit de plus précieux, tout son argent ; elle en emprunta même des officiers-généraux, et ayant composé de cet amas un présent considérable, elle l'envoya au lieutenant du grand-visir, avec la lettre signée par l'empereur moscowite. Mehemet Baltagi, conservant d'abord la fierté d'un visir et d'un vainqueur, répondit : « Que le czar m'envoie son premier mi-» nistre, et je verrai ce que j'ai à faire. »

Le vice-chancelier Schaffirof vint aussitôt le trouver. Le visir demanda que le czar se rendît avec son armée à discrétion ; le vice-chancelier répondit que son maître alloit l'attaquer dans un quart d'heure, et que les Moscowites périroient jusqu'au dernier, plutôt que de subir des conditions si infamantes.

Le visir crut faire assez pour le grand-seigneur son maître, de conclure une paix avantageuse ; il exigea que les Moscowites rendissent Azoph ; qu'ils brûlassent les galères qui étoient dans ce port ; qu'ils démolissent des citadelles importantes, bâties sur les Palus-Méotides, et que tous les canons et les munitions de ces forteresses

demeurassent au grand-seigneur; que le czar retirât ses troupes de la Pologne, et qu'il payât dorénavant aux Tartares un subside de quarante mille sequins par an, tribut odieux, imposé depuis long-tems, mais dont le czar avoit affranchi son pays.

Enfin, par un article particulier du traité, le czar s'engageoit à ne pas troubler le retour de Charles XII dans ses Etats. Ce prince demeuroit alors à Bender, depuis que la funeste bataille de Pultava l'avoit obligé d'aller chercher un asile en Turquie. Instruit de la fâcheuse position du czar, il étoit accouru avec la plus grande précipitation pour jouir de la défaite de son ennemi; mais quand il arriva le traité étoit déjà signé, et les Russes commençoient à faire paisiblement leur retraite. Charles, outré de colère, va droit à la tente du grand-visir; il lui reproche, avec un visage enflammé, le traité qu'il vient de conclure: « J'ai droit, dit le grand-» visir d'un air calme, de faire la guerre et la paix. »

« Mais, reprend le roi, n'avois-tu pas toute l'ar-» mée moscowite à ton pouvoir? »

« Notre loi nous ordonne, reprit gravement le visir, » de donner la paix à nos ennemis, quand ils im-» plorent notre miséricorde. »

« Eh! t'ordonne-t-elle, insiste le roi en colère, » de faire un mauvais traité, quand tu peux imposer » telles lois que tu veux? Ne dépendoit-il pas de » toi d'amener le czar prisonnier dans Constantinople? »

Le Turc, poussé à bout, répondit sèchement: « Eh! » qui gouverneroit l'empire en son absence? il ne faut » pas que tous les rois soient hors de chez eux. »

Charles répliqua par un sourire d'indignation; il se jeta sur un sopha, et regardant le visir d'un air plein

de colère et de mépris, il étendit sa jambe vers lui, et embarrassant exprès son éperon dans la robe du Turc, il la lui déchira, se releva sur le champ, remonta à cheval, et retourna à Bender, le désespoir dans le cœur.

A son retour à Constantinople, le visir fut déposé pour s'être laissé corrompre par l'argent du czar, et avoir conclu une paix honteuse.

L'an 1775, *le* 21 *juillet*, Paix de Kaïnardgi entre la Russie et la Porte.

La Russie n'ayant pas rempli les engagemens qu'elle avoit pris avec la Turquie relativement à la Pologne; n'ayant point retiré ses troupes de ce pays ainsi qu'elle s'y étoit engagée, ayant enfin violé le territoire Turc, la Porte lui déclara la guerre à la fin de 1768. Aussitôt Crim Guéray s'avança avec ses Tartares, pilla tous les villages des frontières de la Russie, fit un butin immense, et emmena beaucoup de prisonniers. La Russie, qui ne s'attendoit pas à la guerre, fut d'abord consternée; mais revenue de son premier effroi, Catherine II déploya toutes ses ressources; elle fit marcher plusieurs armées contre les Turcs, elle les attaqua à la fois depuis les bords du Niester jusqu'au mont Caucase. Le prince Galitzin, qui commandoit la principale armée, devoit couvrir la Pologne, empêcher les Turcs d'y porter des secours et pénétrer dans la Moldavie. Le Niester séparoit les deux armées; elles tentèrent inutilement plusieurs fois de le traverser. Enfin les Turcs parvinrent à faire passer 12,000 hommes; mais une crue d'eau leur ayant coupé la retraite, ce corps fut massacré par les Russes. Alors une terreur

panique s'empara de l'armée turque qui étoit de l'autre côté du fleuve, elle abandonna son camp et même la forteresse de Choczim; les Russes en prirent possession et s'avancèrent dans la Moldavie et la Valachie. Tel fut le résultat de la campagne de 1769. Celle de 1770 fut encore plus avantageuse pour les Russes : le général Romanzoff, qui avoit succédé au prince Galitzin, remporta sur les Turcs, dans les mois de juillet et d'août, deux victoires éclatantes qui le rendirent maître du Danube et des places situées près de l'embouchure de ce fleuve. Un autre Russe, sous les ordres du comte de Panine, s'empara au mois de septembre de la forteresse de Bender. En même tems une flotte russe, réunie à une flotte anglaise, se porta dans la Méditerranée et dans l'Archipel; les flottes combinées livrèrent le 5 juillet 1770 un combat très vif à la flotte turque, dans le canal qui sépare l'île de Scio de la Natolie. Les deux vaisseaux amiraux du capitan pacha et de l'amiral Spiritow s'étant joints dans le combat, le feu prit et les fit sauter tous deux. La nuit sépara les combattans; mais les Turcs ayant eu l'imprudence de se réfugier dans la baie étroite de Tchesmé, les Russes les y poursuivirent, et brûlèrent toute leur flotte dans la nuit du 17 juillet. Si les Russes avoient profité du premier moment de frayeur où cet événement jetta les Turcs, il est probable qu'ils se seroient emparés de Constantinople, car le mauvais état de défense où se trouvoient les Dardanelles n'auroit pu les arrêter.

En 1771 une armée russe, sous les ordres de Dolgorouckí, força les lignes de Prekop, défendues par soixante mille Turcs ou Tartares, commandés par le Kan de la Crimée. Cette victoire le rendit maître de toute

la Crimée ; et dès l'année suivante les Tartares signèrent un acte par lequel ils renonçoient à la domination ottomane pour se mettre sous la protection de la Russie.

Mais ces brillans succès épuisoient la Russie ; les combats, les fatigues, la contagion affoiblissoient les armées, et la peste qui ravageoit une partie de son empire lui enlevoit les moyens de les recruter : d'ailleurs l'Autriche s'opposoit hautement à ce qu'elle transférât le théâtre de la guerre au delà du Danube. Par suite du traité entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, pour le premier partage de la Pologne, le cabinet de Saint-Pétersbourg offroit de rendre la Moldavie et la Valachie ; les cabinets de Vienne et de Berlin offroient leur médiation. Ces incidens amenèrent une suspension d'armes, un congrès fut ouvert ; mais la Russie et la Porte n'ayant pu s'accorder, les hostilités recommencèrent en 1773 sans qu'il y eût d'événemens importans. Enfin la campagne de 1774 fut décisive ; la Turquie avoit fait les plus grands efforts ; ses troupes s'élevoient à 300,000 hommes ; elles surpassoient en nombre celles des Russes ; mais elles étoient bien inférieures pour la dicipline et la tactique militaire. Le grand visir, qui commandoit l'armée turque, fit plusieurs fautes dont Romanzoff sut profiter : il laissa passer le Danube à l'armée russe, divisa ses troupes en plusieurs corps, et les sépara les uns des autres. Les Russes ayant battu un de ces corps, brûlé un convoi de 4 ou 5000 chariots qu'il amenoit à l'armée, la terreur se mit dans le camp du grand-visir, qui fut obligé de se soumettre aux conditions que Romanzoff voulut lui prescrire. La paix fut signée au camp russe de Kutschouck-Kaïnardgi dans la Bulgarie, le 21 juillet 1774. Les principales conditions de

paix furent que la Crimée seroit déclarée indépendante et gouvernée par ses souverains. La Russie rendit la Moldavie, la Valachie, etc.; mais elle se réserva plusieurs places dans la Crimée, afin de conserver les moyens d'effectuer ses projets sur ce pays. Elle obtint la navigation libre et illimitée pour ses vaisseaux marchands, dans toutes les mers de la Porte.

L'Autriche tira aussi un parti avantageux de cette guerre, en occupant la Bukowine, qu'elle se fit remettre par la Russie, qui l'avoit conquise sur les Turcs.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1061, *le* 21 *juillet*, Mort du pape Nicolas II.

Nicolas II (Gérard de Bourgogne) étoit né dans cette province. Ses talens et ses vertus le firent élever sur le siége de Florence, et ensuite sur celui de Rome, où il fut placé en 1058, et couronné le 18 janvier 1059. C'est le premier pape dont l'histoire ait marqué le couronnement. Une faction lui opposa Jean, évêque de Velletri, connu sous le nom de Benoît X; mais il le fit déposer par les évêques de Toscane et de Lombardie, assemblés à Sutri. Un second concile convoqué à Rome, régla qu'à la mort du pape, les évêques cardinaux traiteroient ensemble les premiers de l'élection, qu'ils appelleroient ensuite les clercs-cardinaux, et enfin, que le reste du clergé et le peuple y donneroient leur consentement. « On choisira (ajoute » le décret) dans le sein de l'Eglise même, s'il s'y » trouve un sujet capable, sinon, dans un autre, sauf » l'honneur dû à notre cher fils Henri, qui est main-

» tenant roi, et qui sera, s'il plaît à Dieu, empereur, » comme nous lui avons déjà accordé; et on rendra » le même honneur à ses successeurs, à qui le saint- » siége aura personnellement accordé le même » droit. »

Nicolas passa ensuite dans la Pouille, à la prière des Normands, qui lui restituèrent les domaines de l'Eglise romaine, dont ils s'étoient emparés. Le pape y fit un traité avec eux, après avoir levé l'anathème qu'ils avoient encouru. Richard, l'un de leurs chefs, fut confirmé dans la principauté de Capoue, qu'il avoit conquise sur les Lombards. Robert Guichard, autre chef de ces conquérans, fut confirmé dans le duché de la Pouille et de la Calabre, et dans ses prétentions sur la Sicile, qu'il enlevoit aux Sarrasins. Il promit au pape une redevance annuelle, et se rendit son vassal : c'est l'origine du royaume de Naples.

Nicolas mourut peu de tems après, avec la réputation d'un assez bon politique. Il garda le siége de Florence pendant son pontificat.

HISTOIRE.

L'an 732, *le 22 juillet*, Victoire de Charles-Martel, sur Abdérame.

Pendant que les hordes allemandes inquiétoient le Nord de la France, les Sarrasins effrayoient le Midi. Ils l'avoient déjà alarmé, et s'étoient même établis dans la Gaule Narbonnaise ; mais jamais ils ne s'étoient présentés en si grand nombre dans leurs expéditions contre la France. Ils s'y précipitèrent avec plusieurs corps d'armée, sous la conduite d'Abdérame, un de leurs plus célèbres généraux. Eudes, duc d'Aquitaine, ne peut résister à l'impétuosité de la colonne commandée par ce chef, qui ravage tout le Languedoc et les provinces adjacentes, pille la ville d'Arles, brûle Bordeaux, s'empare de Narbonne, y prend l'épouse de Eudes, qu'il fait esclave, et l'envoie au sérail du calife. L'autre colonne ravage la Touraine, l'Anjou, l'Artois, l'Orléanais ; et laissant partout des monceaux de cendres et des traces de sang, elle s'avance jusqu'à Reims, l'attaque, mais échoue dans son entreprise par le courage de l'archevêque.

Charles-Martel, voyant que ce torrent, si on ne lui opposoit une forte digue, inonderoit et ruineroit toute la France, oublie qu'il a des sujets de mécontentement du duc Eudes, et vole à son secours. Les deux armées réunies attendent dans les plaines de Poitiers Abdérame, qui avoit rassemblé toutes ses troupes, et s'en retournoit chargé de butin. Après s'être observés pendant plusieurs jours, les Français et les Sarrasins en viennent aux mains. Jamais bataille

n'a été si sanglante ni si meurtrière, s'il est vrai que les païens, ainsi s'expriment les historiens, aient perdu trois cent soixante et quinze mille hommes; mais Mézeray fait remarquer *que ceux qui couchent de si prodigieuses armées sur le papier, n'ont jamais vu trois cent mille hommes en bataille.* Il auroit pu faire encore une réflexion sur la perte de quinze cents hommes, à laquelle les mêmes historiens réduisent celle des Aquitains et des troupes de Martel réunies. Quoiqu'il en soit de ces exagérations en plus ou en moins, contre lesquelles on est accoutumé de se tenir en garde, il reste pour certain que la déroute d'Abdérame fut complète, qu'il fut tué lui-même, et que les débris de son armée furent trop heureux de pouvoir regagner le pied des Pyrénées, où ils se cantonnèrent.

L'an 1461, *le* 22 *juill.* Mort du roi de France Charles VII.

« Charles VII (dit le président Hénault) ne fut en » quelque sorte que le témoin des merveilles de son » règne : on eût dit que la fortune, en dépit de l'in- » différence du monarque, et pour faire quelque chose » de singulier, s'étoit plu à lui donner à la fois des » ennemis puissans et de vaillans défenseurs, sans » qu'il semblât avoir part aux événemens. Ce n'est pas » que ce prince n'eût beaucoup de courage; mais s'il » paroissoit à la tête de ses armées, c'étoit comme guer- » rier, et non comme chef. Sa vie étoit employée en » galanterie, en jeux et en fêtes. Un jour, la Hire » étant venu lui rendre compte d'une affaire impor- » tante, le roi, tout occupé d'une fête qu'il devoit » donner, lui en fit voir les apprêts, et lui demanda

» ce qu'il en pensoit : Je pense, dit la Hire, que » l'on ne sauroit perdre son royaume plus gaiement. » Cependant quelques historiens, trompés aux pro- » diges de son règne, n'ont pu imaginer qu'il n'y ait » point eu quelque part, et lui ont donné le titre de » *Victorieux.* »

Ce prince se laissa mourir de faim à Meun, en Berry, dans la crainte d'être empoisonné par son fils (Louis XI), comme un bruit vrai ou faux l'en menaçoit. La crainte de déplaire au nouveau monarque, dont on connoissoit l'esprit ombrageux, avoit tellement glacé les cœurs, qu'on n'osoit pas rendre au roi défunt les derniers devoirs. Du Châtel seul (neveu du fameux Tanneguy du Châtel), indigné de ce lâche abandon, se chargea de tout, et fit les obsèques à ses frais.

C'est sous le règne de Charles VII, vers l'an 1440, que l'on découvrit, en Allemagne, l'art de l'imprimerie. Jean Guttemberg, aidé de Jean Fauste et de Pierre Schoeffer, après avoir fait plusieurs essais, parvint, vers l'an 1450, à imprimer des ouvrages entiers. On imprima d'abord sur des planches fixes, puis avec des caractères mobiles de bois, et enfin Schoeffer inventa les caractères de fonte. Comment cet art a-t-il été ignoré si long-tems? Y avoit-il donc si loin des lettres gravées, des médailles, des inscriptions, qui sont de toute antiquité, à l'art de l'imprimerie? L'art de graver sur le bois, sur le cuivre, qui nous a donné les estampes, suivit l'imprimerie, dont il fut une imitation. L'invention en est due à un orfèvre de Florence.

Charles VII est le premier de nos rois qui ait im-

posé de nouveaux tributs, sans le concours des Etats-généraux.

On ne connoissoit point encore sous ce règne les dentelles en France, et les chemises étoient de serge. On remarque comme une singularité, que la reine avoit deux chemises de toile.

Jusqu'à Charles VII, le latin étoit la seule langue dont on donnât des leçons publiques dans l'Université de Paris. L'an 1458, Grégoire de Tipherne, obtint la permission d'y enseigner le grec.

Charles VII ayant les jambes trop courtes, reprit l'habit long, tel qu'on le portoit sous Philippe de Valois.

L'an 1795, *le* 22 *juillet*, L'Espagne se détacha de la grande coalition, et fit sa paix avec la république française.

Le principal article du traité fut la cession à la France de la partie espagnole de Saint-Domingue.

L'an 1798, *le* 22 *juillet*, Le général Bonaparte entre dans la ville du Caire, en Egypte.

Dès que Bonaparte se fut emparé de la ville d'Alexandrie (*Voyez* le 2 juillet), il ne perdit pas un instant pour marcher vers le Caire, faire remonter le Nil, occuper tous les postes de la côte, profiter de la première impression, et attendre les Mamelucks, avant que les beys eussent pu concerter un plan général de défense; il ne commit point la faute qui coûta si cher à saint Louis, lorsque, pour avoir attendu trop longtems à Damiette l'arrivée du comte de Poitiers, il laissa écouler la saison favorable aux opérations.

Le 6 juillet, l'avant-garde, commandée par Desaix, arrive à Demenhour, après avoir traversé quatorze lieues de désert. Le même jour, les autres divisions se mirent en marche d'Alexandrie et de Rosette, et le 22 elles furent réunies sur le bord du Nil, à Rahmanie : ici se passa le premier engagement avec les Mamelucks, qui, au nombre de 7 à 800, attaquèrent le général Desaix, et furent repoussés et dispersés.

C'étoit l'avant-garde d'un corps d'armée que Mourad-Bey avoit rassemblé, et dont la plus grande partie étoit de la cavalerie, et surtout le corps brillant des Mamelucks. Il avoit pris une position au village de Chébreisse; sa droite étoit appuyée au Nil, soutenue par huit ou dix grosses chaloupes canonnières, et plusieurs batteries élevées sur le rivage.

Le 13 juillet, les deux armées se trouvèrent en présence : Bonaparte, qui n'avoit que 200 hommes de cavalerie, foible encore et harrassée par la fatigue de la mer, disposa ses cinq divisions en ordre de bataille, par échelons, se flanquant entre elles et la ligne de bataille, flanquée elle même par deux villages. Chaque division étoit serrée en masse, et formoit un quarré, ayant ses bagages au centre, et l'artillerie dans les intervalles des bataillons : cette disposition formidable offroit un double feu de flanc et de front, et opposoit un invincible obstacle aux charges impétueuses et désunies de la cavalerie de Mourad-Bey.

La flottille turque fut d'abord attaquée par le chef de division de marine Perrée, qui n'avoit que trois chaloupes canonnières, une demi-galère, et un chebeck sur lequel se trouvoient les savans Monge et Bertholet. Les trois chaloupes et la demi-galère furent

d'abord prises par les Mamelucks ; mais il parvint à les reprendre, après un combat opiniâtre, et mit le feu à la chaloupe de leur amiral ; le général d'artillerie Andréossi commandoit les troupes de débarquement.

Mourad-Bey n'ayant pu, en faisant déborder les ailes de l'armée française par sa nombreuse cavalerie, trouver un point foible pour pénétrer entre les bataillons, qui étoient comme des murailles de fer, fit sa retraite vers le Caire. Bonaparte continua sa marche par Alkam, Aboneimbe et Wardam, et se trouva, le 2 thermidor (20 juillet), à Oumedat, à la vue des pyramides, et à six lieues de la capitale de l'Egypte.

Mourad-Bey ayant rassemblé les beys d'Egypte avec toutes leurs forces, s'étoit retranché au village d'Embabé, qu'il avoit garni d'artillerie ; 6000 hommes de cavalerie, tant Arabes que Mamelucks, étoient répandus dans la plaine.

L'armée française, qui dans ses dernières marches avoit soutenu d'excessives fatigues, séjourna à Wardam pour se réparer, rétablir l'artillerie et nétoyer ses armes, si promptement rouillées par les vapeurs du Nil. Ce fut le 21 juillet que se livra cette bataille, appellée *des Pyramides* : le général Desaix fit d'abord replier avec son avant-garde un corps de Mamelucks ; l'ordre de bataille des autres divisions fut à peu près le même que dans l'affaire précédente : l'avant-garde de Desaix et la division de Reynier formèrent la droite de l'armée, et furent d'abord chargées avec la plus grande impétuosité par la moitié de la cavalerie des Mamelucks, l'autre moitié étant restée pour soutenir les retranchemens du village d'Embabé.

Malgré cette détermination à prévenir les attaques

des colonnes françaises, la valeur téméraire des Mamelucks échoua devant ces masses hérissées de baïonnettes, et faisant seulement à demi-portée de fusil un feu meurtrier.

Pendant que ces charges s'exécutoient contre sa droite, et que les Mamelucks se retiroient en désordre, Bonaparte, dirigeant sur les retranchemens les deux divisions du centre, faisoit tourner le village d'Embabé, à la faveur d'un fossé qui masquoit ce mouvement, détruisoit ou poussoit dans le Nil 1500 hommes de cavalerie. Cette attaque, extrêmement vive, fut conduite par le général Marmont. Quarante pièces de canon, le camp des Mamelucks, leurs riches dépouilles, plus de quatre cents chameaux tombèrent entre les mains des vainqueurs. Le reste des troupes que Mourad-Bey avoit rassemblées sur la rive gauche du Nil, s'enfuit vers la Haute-Egypte.

Cette retraite fut toujours la ressource des Mamelucks, lorsque, pressés par les Turcs, et contraints de céder au nombre, ils alloient réparer leurs forces dans la Haute-Egypte, ils s'y dispersoient tellement qu'il ne restoit pas ensemble un seul corps de troupes ; mais leur ralliement n'étoit pas moins prompt. Les vainqueurs satisfaits, et se reposant sur la terreur de leurs armes, négligeoient de les poursuivre, et ne sachant les contenir par aucune disposition défensive, n'ayant aucune idée de vigilance militaire et de prévoyance politique, ils étoient bientôt surpris, attaqués eux-mêmes, et chassés de la Basse-Égypte.

Le général Desaix, le jour même de la bataille, poursuivit Mourad-Bey jusqu'à Gizé, au delà de la hauteur du Caire, à l'entrée de la grande vallée du

Nil. Sa division n'avoit cessé de marcher et de combattre pendant toute cette journée; elle avoit fait un trajet d'environ dix-huit heures de marche, effort prodigieux pour des troupes européennes sous un tel climat.

Le général Desaix, qui fut chargé, peu de tems après, de poursuivre Mourad-Bey dans la Haute-Egypte, montra dans cette guerre singulière et difficile tant de vigueur et d'habileté à prévenir ou à déconcerter les mouvemens des Mamelucks, qu'il les affoiblit peu à peu, et alla détruire leurs rassemblemens jusque dans leurs dernières retraites à l'entrée des déserts de la Nubie.

Ibrahim-Bey, avec les Mamelucks qui étoient sur la rive droite, se retira précipitamment vers les déserts de Syrie.

Le lendemain, 22 juillet, la ville du Caire ouvrit ses portes aux Français. Le gouvernement des Mamelucks fut renversé, et la conquête de la Basse-Egypte achevée.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1719, *le 22 juillet*, Louis XV va à l'Académie française.

Ce prince étoit alors âgé de neuf ans. Son gouverneur, le maréchal de Villeroi, crut que cette démarche, en même tems qu'elle fortifieroit dans l'illustre élève le goût de l'étude, seroit un encouragement flatteur pour les lettres. Jamais l'Académie française n'avoit joui d'un pareil honneur. Le roi fut placé dans un fauteuil pareil à ceux des académiciens : le maréchal prit ensuite

la parole, et fit un discours où il promit, au nom du jeune prince, de protéger et de favoriser la compagnie. M. de Valincourt, l'ami et le successeur de Racine, répondit au nom de l'Académie : son discours, resserré en quelques phrases, ne passe point la portée d'un enfant. Après avoir dit au roi que l'Académie lui présentera le fruit de ses études : « Elles nous ont appris, » Sire, continue-t-il, qu'Alexandre à votre âge, ai- » moit comme vous les gens de lettres, que sa magni- » ficence alloit chercher le mérite dans les pays les » plus éloignés, que la science et la vertu étoient en » honneur auprès de lui, et que c'est par là que son » siècle devint si célèbre, et produisit tant d'hommes » illustres qui portèrent tous les beaux arts à leur der- » nière perfection. » Voyez *le 24 juillet*.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1676, *le 22 juillet*, Mort du pape Clément X.

J. B. Emile Altieri fut élu pape le 29 avril 1670, à l'âge de quatre-vingts ans; Clément IX, son prédécesseur, l'avoit, lors de la maladie à laquelle il succomba, revêtu de la pourpre, en lui disant qu'il avoit le pressentiment de l'avoir pour successeur. Clément X fit peu de chose par lui-même; son grand âge et ses infirmités l'obligèrent à se décharger d'une grande partie du fardeau des affaires sur le cardinal Altieri son neveu adoptif: ce qui fit dire au peuple qu'il y avoit deux papes, l'un de nom, l'autre de fait.

HISTOIRE.

L'an 1705, *le* 23 *juillet*, Mort d'Oatès.

Titus Oatès, Anglais, né vers l'an 1619, fut d'abord ministre de l'Eglise anglicane, puis jésuite, ensuite apostat, et enfin athée. Après avoir demeuré quelque tems en France, il retourna en Angleterre, et s'y signala par des calomnies atroces. Il accusa juridiquement, en 1678, les catholiques anglais d'avoir conspiré contre la vie du roi Charles II et des protestans anglais, de concert avec le pape, les jésuites, les Français et les Espagnols, pour établir, par cet horrible attentat, la seule religion catholique en Angleterre.

« Le général des jésuites (dit le P. d'Orléans, qui se » moque avec raison de ces ridicules et odieuses im- » putations) étoit reconnu le chef de l'entreprise. » Ce chef, au reste, étoit si sûr du succès de son noir » projet, qu'il avoit envoyé par avance aux prin- » cipaux des conjurés, des lettres-patentes signées de » sa main, pour posséder les premières charges de la » cour, de l'armée et des tribunaux d'Angleterre. Il » en avoit envoyé une au baron d'Arondel, de grand- » chancelier; une seconde au comte de Powis, de » grand-trésorier du royaume : milord Bellasis, et » mylord Peters avoient le commandement des ar- » mées, et le chevalier Godolphin étoit fait garde du » sceau-privé; d'autres avoient d'autres emplois. Le » meurtre du roi et celui des protestans ne devoit

» guère coûter qu'une heure, tant les mesures étoient » bien prises; et s'il en fût resté quelques uns plus » prompts à se cacher et à fuir, ils devoient être » suivis, exterminés jusqu'au dernier par une armée » de deux cent mille hommes, partie levée dans le » pays, partie envoyée de deçà la mer, payée par » le pape, et animée par une indulgence plénière à » concourir à tant d'attentats. Ailleurs on enfermeroit » comme des fous des témoins qui viendroient déposer » de si ridicules chimères; en Angleterre on les crut, » ou, ce qui est pis, on feignit de les croire. »

Malgré l'absurdité de l'accusation, les preuves démonstratives de l'imposture, les variations des témoins, lord Stafford, d'autres personnes de mérite et quelques jésuites, furent mis à mort, comme convaincus du crime de haute-trahison. En vain seize étudians de Saint-Omer avoient attesté qu'Oatès étoit avec eux au collége de cette ville, dans le tems qu'il juroit avoir été à Londres. Leur témoignage, dit l'abbé Millot, ne leur attira que des railleries. L'un d'eux ayant dit que le fait étoit certain, qu'il devoit s'en rapporter à ses sens : *Vous autres papistes*, répliqua le chef de justice, *on vous apprend de bonne heure à ne pas croire à vos sens.*

Ce qui mit le comble à l'horreur de cette scène, c'est que le scélérat Oatès obtint une pension. Mais, sous le règne de Jacques II, la mémoire des condamnés fut réhabilitée, et Oatès condamné comme parjure à une prison perpétuelle, et à être fustigé par la main du bourreau, quatre fois l'année, et mis ces jours-là au pilori. Ce châtiment fut exécuté jusqu'en 1689, que le prince d'Orange, s'étant emparé de la

couronne d'Angleterre, le fit sortir de prison, et lui rendit sa pension.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES, ET DES ARTS.

L'an 1692, *le* 23 *juillet*, Mort de Ménage.

Gilles Ménage possédoit une grande littérature, une vaste mémoire, un médiocre talent. On sait, et on savoit qu'il étoit le *Vadius des femmes savantes :* sans être poëte, il fit des vers grecs, latins, italiens et français. Il réussit assez bien dans les vers italiens, et fut de l'Académie de la *Crusca;* il ne put être de l'Académie française, à cause de sa *Requête des Dictionnaires*, espèce de satire contre le dictionnaire de l'Académie française. « C'est pour cela, disoit Mont-» maur, qu'il faut le condamner à être de l'Académie, » comme on condamne un homme qui a déshonoré » une fille, à l'épouser. »

Il adressa au cardinal Mazarin, sur son retour en France, une pièce latine, où l'on trouve ce vers :

Et, puto, tam viles despicis inde togas.

Le parlement qui, après avoir mis à prix la tête du cardinal, l'avoit complimenté, se crut désigné par ce vers, et vouloit sévir contre l'auteur; mais Ménage prouva au parlement, que *toga* signifioit un habit de cour.

L'édition du *Ménagiana*, en quatre volumes, est due aux soins de la Monnoye. Ces sortes de recueils, bons ou mauvais, sont toujours sûrs de réussir, pourvu qu'on y apprenne quelque chose, et on apprend beaucoup dans celui-ci.

L'an 1801, *le* 23 *juillet*, Mort de Jean-François Vauvilliers.

Son père, originaire de Bourgogne, étoit professeur de grec au collége de France. Elevé sous ses yeux, il se distingua dès son enfance par les succès qu'il obtint à l'Université de Paris. Sorti du collége, il continua avec plus d'ardeur l'étude des langues anciennes, et fit tant de progrès dans la langue grecque, qu'il put, très jeune encore, remplacer son père.

Les deux premiers ouvrages qu'il publia furent un Essai sur Pindare, et un Examen du Gouvernement de Sparte; l'Essai sur Pindare annonça un écrivain distingué: Vauvilliers ne se borna pas, comme ses devanciers, à chercher péniblement le sens du lyrique grec; il le traduisit d'une manière poétique, et donna le premier aux personnes qui n'étoient pas en état de lire l'original, l'idée du style et du génie de ce grand poëte. L'Examen du Gouvernement de Sparte, ouvrage curieux et devenu fort rare, montra la vaste érudition de l'auteur; des discussions pleines de clarté, des vues politiques peut-être trop hardies le firent surtout remarquer. Ces deux ouvrages ouvrirent à Vauvilliers les portes de l'Académie des Inscriptions: il étoit déjà professeur au collége de France. Il s'occupa alors, avec le célèbre Caperonier, d'une édition de Sophocle; ce savant étant mort, il resta seul chargé de ce travail qu'il acheva, et dont il composa toutes les notes. D'autres écrits moins connus, et qui entreront probablement dans une édition complète de ses œuvres, partagèrent ses loisirs jusqu'à l'époque de la révolution.

On ne vit pas sans étonnement un homme qui jus-

qu'alors ne s'étoit occupé que d'études sédentaires, se charger de l'administration des subsistances de Paris. L'étonnement augmenta et fit place à l'admiration, quand on vit cet homme déployer dans cette nouvelle carrière des talens extraordinaires, bannir la disette, approvisionner les marchés, et faire baisser presque subitement le prix des grains. Il n'avoit pas moins besoin de courage que de talent : plusieurs fois il se trouva exposé à l'aveugle fureur du peuple, et sut le calmer par son éloquence et sa fermeté. Des services si importans furent mal récompensés. Vauvilliers effrayé du danger que couroit la religion, fit paroître en 1791 un ouvrage intitulé : *Témoignage de la Raison et de la Foi contre la Constitution civile du Clergé*. Cet écrit plein de clarté et de force, et tellement nourri de doctrine, qu'on auroit cru que l'auteur ne s'étoit jamais occupé que de théologie, lui fit beaucoup d'ennemis. Il fut chassé du collége de France, poursuivi dans sa retraite, et mis en prison. Ayant recouvré sa liberté, il se retira à la campagne d'où il fut appelé par le ministre Benezech pour administrer les subsistances. Impliqué dans une conspiration, il fut arrêté de nouveau; deux jurys d'accusation et un conseil de guerre le déclarèrent innocent.

A cette époque on le nomma au conseil des Cinq-Cents; et quelques mois après, il fut compris dans la proscription du 18 fructidor an V. S'étant retiré en Souabe, l'Empereur Paul Ier l'appela à Pétersbourg et pourvut aux frais de son voyage. Il dut cette faveur à l'amitié de M. de Choiseul-Gouffier son collégue à l'Académie des Inscriptions, qui le reçut dans sa maison, et lui fit le meilleur accueil. Il se seroit accoutumé

dans cette capitale, dont le climat étoit cependant contraire à sa santé, sans la révolution qui changea la face des affaires. L'empereur Paul cessa de régner, et M. de Choiseul fut éloigné de la cour.

Vauvilliers sollicita et obtint la permission de revenir en France. L'activité qu'il mit à faire les préparatifs de son voyage, lui donna une maladie mortelle; et ce fut un Français, M. l'abbé Nicolle, avec lequel il s'étoit lié intimement, qui recueillit ses dernières volontés et ses derniers soupirs.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1431, *le* 23 *juillet*, Ouverture du concile de Bâle.

Le concile de Constance avoit mis fin au schisme d'Occident, mais on n'avoit pu parvenir à s'y occuper sérieusement de la réformation de l'Eglise. Le pape Martin V avoit pris l'engagement d'y travailler, et il convoqua le concile de Bâle, qui fut ouvert le 23 juillet 1431. Ce concile confirma les décrets rendus par le concile de Constance sur la supériorité et l'indivisibilité des conciles œcuméniques. Il abolit la plus grande partie des réserves, ainsi que les grâces expectatives et les annates; il circonscrivit les appels à la cour de Rome, etc. Le pape Eugène IV qui avoit succédé à Martin V, alarmé des atteintes portées à l'autorité du S. Siége, essaya de dissoudre le concile. Les vives instances de l'empereur le forcèrent à rapporter sa première bulle de dissolution; mais en 1437, il en publia une nouvelle, et transféra le concile à Ferrare, puis à

Florence, sous prétexte de traiter de la réunion des schismatiques grecs.

Les pères qui étoient restés à Bâle procédèrent contre Eugène, le suspendirent, et finirent par le déposer. Ils élurent à sa place Amédée, qui avoit abdiqué le duché de Savoie; il prit le nom de Félix V.

Eugène ne se soumit point, et il y eut de nouveau schisme dans l'Eglise. Après sa mort, les cardinaux qui avoient suivi son parti, élevèrent Nicolas V au souverain pontificat. Ce pape ayant été reconnu par la France et l'Allemagne, Félix V abdiqua et mit fin au schisme.

Les décrets du concile de Bâle sur l'autorité du pape furent adoptés en France par la pragmatique-sanction que Charles VII fit rédiger à Bourges en 1438, et dont les dispositions servirent de bases à ce qu'on appelle *les Libertés de l'Eglise Gallicane.*

Malgré tous les efforts des papes pour renverser cette pragmatique-sanction, malgré même la déclaration de Louis XI, en 1461, elle dura jusqu'en 1516, où elle fut remplacée par le concordat signé entre Léon X et François Ier.

HISTOIRE.

L'an 1568, *le 24 juillet*, Mort tragique de don Carlos.

Don Carlos, fils de Philippe II, roi d'Espagne, parut, dès son bas âge, violent dans toutes ses passions. Il déplut à son père, par son caractère hautain et indocile, par des plaisanteries très déplacées, et des vices dont les suites furent funestes. Voyant Philippe irrité contre lui, il traita avec les rebelles de Hollande, et leur promit de partir dans quelque tems pour se mettre à leur tête. Afin de n'être pas surpris avant son départ, il fit mettre dans la ruelle de son lit un coffre rempli d'armes à feu. Il se fit faire de petits pistolets d'invention nouvelle, pour porter toujours sur lui, sans qu'on les pût voir; et il commanda à un fameux ouvrier français de lui faire, pour sa chambre, une serrure à secret, qui ne se pût ouvrir que par dedans. Philippe, instruit et alarmé des précautions qu'il prenoit, résolut de s'assurer de sa personne. L'ouvrier de cette serrure extraordinaire trouva le moyen de l'ouvrir. Le roi entra, pendant la nuit, dans la chambre de don Carlos. Le malheureux prince dormoit si profondément, que le comte de Lerme put ôter, sans l'éveiller, les pistolets qu'il tenoit sous son chevet; il alla s'asseoir ensuite sur le coffre où étoient les armes à feu. Le prince ayant été éveillé avec peine, s'écria qu'il étoit mort. Le roi lui dit : *Que tout ce qu'on faisoit étoit pour son bien.*

Mais don Carlos, voyant qu'il se saisissoit d'une cassette pleine de papiers, qui étoit sous son lit, entra dans un désespoir si furieux, qu'il se jeta tout nu dans un brasier, que ses gens avoient laissé allumé dans la cheminée, à cause du froid extrême qu'il faisoit alors. Il fallut l'en tirer de force, et il parut inconsolable de n'avoir pas eu le tems de s'y étouffer. On démeubla d'abord sa chambre, et pour tout meuble, on n'y laissa qu'un méchant matelas, à terre. Aucun de ses officiers ne parut depuis en sa présence. On lui fit prendre un habit de deuil; il ne fut plus servi que par des hommes vêtus de même. Le roi, ayant connu ses desseins et ses intelligences par les papiers dont il s'étoit saisi, lui fit faire son procès, et il fut (dit-on) condamné à mort. On prétend qu'il se fit ouvrir les veines dans un bain; d'autres disent qu'il fut empoisonné ou étranglé.

Quelques auteurs ont cru que Philippe s'étoit porté à cette dure extrémité par un transport de jalousie. On dit qu'il découvrit que le prince aimoit et étoit aimé de la reine Elisabeth, qui lui étoit destinée, et que son père avoit prise pour lui-même. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette princesse mourut empoisonnée peu de tems après, et que toute l'Europe crut alors que Philippe avoit immolé sa femme et son fils à sa jalousie.

L'*Histoire de don Carlos*, par l'abbé de Saint-Réal, au lieu de débrouiller cette triste aventure, n'a servi qu'à l'obscurcir encore, parce qu'il s'est moins attaché à chercher la vérité, qu'à ourdir un roman intéressant.

L'an 1712, *le 24 juillet*, Victoire du maréchal de Villars, à Denain.

Le chevalier Folard appelle cette victoire l'*ornement de la couronne du maréchal de Villars;* elle fut en effet le salut de la France, réduite aux dernières extrémités par cette suite de revers et de désastres, qui signalèrent la guerre de la succession d'Espagne, et qui rendirent les dernières années de Louis XIV aussi tristes et aussi déplorables, que les premières avoient été brillantes et glorieuses.

Des détachemens ennemis avoient fait des incursions jusques sur la route de Versailles, où ils avoient enlevé un écuyer du dauphin, qu'ils avoient pris pour le dauphin lui-même. L'alarme étoit dans la capitale comme dans tout le reste du royaume; il fut agité dans Versailles, si le roi se retireroit à Chambord; il dit au maréchal d'Harcourt, qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoqueroit toute la noblesse de son royaume, qu'il la conduiroit à l'ennemi malgré son âge de soixante-quatorze ans, et qu'il périroit à la tête.

Une faute que fit le prince Eugène, délivra le roi et la France de tant d'inquiétudes; il faisoit alors le siége de Landrecies. On prétend que ses lignes étoient trop étendues; que le dépôt de ses magasins dans Marchiennes, étoit trop éloigné; que le général Albemarle, posté à Denain, entre Marchiennes et le camp du prince, n'étoit pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il étoit attaqué. On assure qu'une Italienne fort belle, entretenue par le prince Eugène, étoit dans Marchiennes, et qu'elle avoit été cause qu'on avoit choisi ce lieu pour servir d'entrepôt.

Ceux qui se plaisent à attribuer les grands événemens à des causes singulières, prétendent qu'un curé et un conseiller de Douai, se promenant ensemble vers ces quartiers, imaginèrent les premiers qu'on pouvoit aisément attaquer Denain et Marchiennes. Le curé donna son avis à l'intendant de la province, celui-ci au maréchal de Montesquiou, qui commandoit sous le maréchal de Villars, le général l'approuva et l'exécuta heureusement, en donnant le change au prince Eugène.

Un corps de dragons s'avança à la vue du camp ennemi, comme si l'on se préparoit à l'attaquer; et tandis que ces dragons se retirent ensuite vers Guise, le maréchal marche à Denain avec son armée, sur cinq colonnes. On force les retranchemens du général Albemarle, défendus par dix-sept bataillons; tout est tué ou pris. Le prince Eugène arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener de troupes; il veut attaquer un pont qui conduisoit à Denain, et dont les Français étoient maîtres; il y perd du monde, et retourne à son camp, après avoir été témoin de cette défaite.

Tous les postes vers Marchiennes, le long de la Scarpe, sont emportés l'un après l'autre avec la même rapidité : on presse le siége de Marchiennes avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on se rend maître de toutes les munitions de guerre et de bouche, amassées par les ennemis pour la campagne. L'armée du prince Eugène se retire, diminuée de cinquante bataillons, dont quarante furent pris depuis le combat de Denain jusqu'à la fin de la campagne; les nouveaux avantages que le maréchal de Villars remporta sur

les ennemis, hâtèrent la paix d'Utrecht, conclue le 11 avril 1713.

« On m'a assuré (dit le président Hénault) que » Malborough étant à Aix-la-Chapelle, où il reçut » une lettre du prince Eugène, qui lui envoyoit le » plan de sa position, lui dépêcha sur-le-champ un » courrier, pour lui mander le risque où il s'étoit » mis par cette position : le courrier arriva trop tard. » A quoi tiennent les grands événemens ! »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1719, *le 24 juillet*, Louis XV assiste à une séance de l'Académie des belles-lettres.

« Lorsque le roi Louis XV, alors âgé de neuf ans, » voulut bien se rendre, le 24 juillet 1719, à une assem- » blée de l'Académie des belles-lettres, M. Fréret, » qui étoit en tour de lire, dit l'historien de l'Acadé- » mie, traita un sujet aussi heureusement adapté à » l'occasion présente, que s'il eût été choisi exprès » pour le rapport qu'il avoit au goût et aux amuse- » mens de sa majesté. »

C'est une dissertation très curieuse et même très morale sur le jeu des échecs.

HISTOIRE.

L'an 1139, *le* 25 *juillet*, Alphonse Ier défait cinq rois Maures, à la bataille d'Ourique.

Cette victoire est l'époque de la monarchie de Portugal; les soldats proclamèrent le comte Alphonse, roi, et les Etats-généraux assemblés à Lamego, lui confirmèrent cet auguste titre, qu'il laissa avec justice à ses successeurs. Ce sont les héros qui fondent les Empires, et ce sont les lâches qui les perdent.

Ce fut dans cette assemblée de Lamego, que furent établies les lois fondamentales touchant la succession à la couronne. Le quatrième article de ces lois, est le plus remarquable : « Si le roi de Portugal n'a point » d'enfant mâle, et qu'il ait une fille, elle sera reine » après la mort du roi, pourvu qu'elle se marie avec » un seigneur portugais; mais il ne portera le nom de » roi, que quand il aura un enfant mâle de la reine » qui l'aura épousé; quand il sera dans la compagnie » de la reine, il marchera à sa main gauche, et ne » mettra point la couronne royale sur sa tête; si la » fille du roi épousoit un prince ou seigneur d'une » nation étrangère, elle ne sera point reconnue pour » reine. »

C'est par de si sages lois que la couronne s'est conservée pendant plusieurs siècles dans la royale maison d'Alphonse : ses successeurs en augmentèrent l'éclat et la puissance par les conquêtes importantes qu'ils firent en Afrique, dans les Indes, et depuis, dans l'Amérique.

L'an 1593, *le* 25 *juillet*, Henri IV fait son abjuration à Saint-Denis.

Voici comme le *Journal de l'Etoile* rapporte cette conversion de Henri IV, qui contribua autant que ses victoires à lui applanir le chemin du trône :

« Le dimanche 25 juillet, le roi, sur les huit heures » du matin, revêtu d'un pourpoint et chausses de » satin blanc, d'un manteau et chapeau noir, assisté » de plusieurs princes, grands seigneurs, des officiers » de la couronne et autres gentilshommes en grand » nombre, précédé des Suisses de sa garde, des gardes- » du-corps écossais et français, de douze trompettes, est » allé à la grande église de Saint Denis : les rues étoient » tapissées et jonchées de fleurs, le peuple répétant » mille fois : *Vive le roi !*

» A l'entrée de l'église, étoit l'archevêque de Bour- » ges, assis en une chaire couverte de damas blanc, » aux armes de France et de Navarre ; le cardinal de » Bourbon et plusieurs évêques, et tous les religieux de » Saint-Denis qui l'attendoient avec la croix, le livre » des Evangiles et l'eau-bénite.

» L'archevêque de Bourges lui a demandé quel il » étoit ; le roi lui a répondu : *Je suis le roi.* — *Que* » *demandez-vous ?* — *Je demande*, dit le roi, *à être* » *reçu au giron de l'Eglise catholique, apostolique et* » *romaine.* — *Le voulez-vous sincèrement ?* — *Oui,* » *je le veux et je le désire ;* et à l'instant le roi s'est » mis à genoux, et a fait sa profession en ces termes :

» *Je proteste et je jure devant la face du Tout-Puis-* « *sant, de vivre et mourir en la* RELIGION CATHO- » LIQUE, APOSTOLIQUE et ROMAINE, *de la protéger et*

» *défendre envers tous, au péril de mon sang et de* » *ma vie, renonçant à toutes hérésies contraires à icelle.*

» Laquelle profession, écrite dans un papier, il » a donnée signée de sa propre main. L'archevêque » ayant pris ce papier, lui a donné à baiser son an- » neau sacré, et puis l'absolution et la bénédiction; » après quoi il a été conduit au chœur de ladite église, » par les évêques de Nantes, de Séez, de Digne, de » Chartres, du Mans, etc.; le roi s'est mis à genoux » devant l'autel, a réitéré sur les saints Evangiles sa » profession et son serment.

» Le roi a été relevé par le cardinal de Bourbon et » l'archevêque de Bourges, et conduit à l'autel qu'il » a baisé; puis il a passé derrière ledit autel, où l'ar- » chevêque de Bourges, a ouï sa confession, pendant » que la musique chantoit le *Te Deum*.

» Après la confession, ledit archevêque l'a conduit » sur un oratoire couvert de velours cramoisi brun, » semé de fleurs-de-lys d'or, sur lequel il s'est mis à » genoux, et a entendu la grand'messe, célébrée par » l'évêque de Nantes. Autour du roi se sont placés les » susdits princes, évêques et docteurs, et messieurs » des cours souveraines. A l'Evangile, le cardinal de » Bourbon lui a apporté le livre des Evangiles à » baiser, et le roi a été très dévotement à l'offrande.

» Après la messe, il a fait jeter au peuple des som- » mes d'argent, et s'est retiré à son logis avec la même » cérémonie qu'il étoit venu, suivi d'un peuple infini, » qui a crié: *Vive le roi.* »

Cette abjuration porta le dernier coup aux factions de la Ligue et de l'Espagne; les noms d'Hérétiques et de Relaps étoient leurs principales armes, que la con-

version du roi rendoit impuissantes. Voltaire a cherché à jeter des nuages sur la sincérité de cette conversion, en citant le trait suivant d'une lettre de Henri IV à Gabrielle d'Estrées : « C'est demain que je fais le » saut périlleux. » Mais nous aimons mieux nous en rapporter à un propos que tenoit souvent Henri IV depuis sa conversion : « Il y a trois choses qui sont » très véritables, et que le monde ne veut pas croire, » que l'archiduc est un grand capitaine, que la reine » Elisabeth est morte vierge, et que le roi de France » est bon catholique. »

L'an 1685, *le* 25 *juillet*, Le duc de Montmouth est décapité à Londres.

Jacques, duc de Montmouth, fils naturel de Charles II, roi d'Angleterre, né à Rotterdam en 1649, fut mené en France à l'âge de neuf ans, et élevé dans la religion catholique. Le roi, son père, ayant été rétabli dans ses Etats en 1660, le fit venir à sa cour, et lui donna des gages de sa tendresse. Il le créa comte d'Orkenay (titre qu'il changea ensuite en celui de Montmouth), le fit duc et pair du royaume d'Angleterre, chevalier de l'ordre de la Jarretière, capitaine de ses gardes, et l'admit dans son conseil. Le duc de Montmouth servit son père avec autant de zèle que de succès. Il remporta une victoire signalée sur les rebelles d'Ecosse. Il passa ensuite au service de la France, avec un régiment anglais, se signala contre les Hollandais, et fut fait lieutenant-général des armées de France.

De retour en Angleterre, il continua de se distinguer. Envoyé en 1679, en qualité de général, contre les rebelles d'Ecosse, il les défit; mais peu de tems

après il se joignit aux factieux, et trempa même dans une conspiration formée pour assassiner le roi Charles II, son père, et le duc d'Yorck, son oncle. Charles, sollicité par sa tendresse autant que par la bonté de son cœur, pardonna à ce fils rebelle. Cet excès de clémence ne changea point son cœur, naturellement porté à tous les attentats de l'ambition. Il se retira en Hollande pour attendre le moment favorable de faire éclore ses projets. A peine eut-il appris que le duc d'Yorck avoit été proclamé roi, sous le nom de Jacques II, qu'il passa en Angleterre pour y faire révolter les peuples. Après avoir rassemblé des troupes, il hasarda le combat contre celles de son souverain; il fut vaincu et contraint de se sauver à pied. Deux jours après la bataille, on le trouva dans un fossé, couché sur de la fougère. Dès qu'il fut arrêté, il écrivit au roi dans les termes les plus soumis pour demander grâce, et il obtint la permission de venir se jeter aux pieds de Jacques II, mais ce prince fut inflexible.

« Jacques avoit (dit l'abbé Millot) une occasion » précieuse de se signaler par la clémence; mais il ne » montra que de la rigueur. Sa victoire fut suivie des » plus barbares exécutions. Le colonel Kircke, soldat » de fortune, dont l'ame féroce ne respiroit que le » sang, poussa la cruauté jusqu'à se faire un jeu des » supplices de ceux qu'il immoloit. Le chef de justice, » Jefferies, encore plus inhumain, puisque son état » devoit le rendre plus doux, remplit de carnage les » comtés qui avoient eu part à la révolte. Une dame » anabaptiste fut brûlée, pour avoir reçu charitable- » ment dans sa maison un des coupables; et ce mal- » heureux fut sauvé pour avoir eu la perfidie de déposer

» contre elle. Myladi Lile, sans autre crime que d'a-
» voir aussi donné retraite à deux rebelles après le
» combat, fut également punie de mort, quoiqu'elle
» eût envoyé son fils combattre Montmouth.

» Selon le Père d'Orléans, Jacques, informé trop
» tard de ces excès, en témoigna de l'indignation, et
» répara autant qu'il put l'injustice. Mais comment le
» croire, lorsqu'on voit l'implacable Jefferies créé
» pair à son retour, et élevé bientôt après à la dignité
» de chancelier? Etrange façon de punir un homme
» trop digne de l'horreur publique! »

Saint-Foix a prétendu qu'à la place du duc de Montmouth, on décapita un homme qui lui ressemblait parfaitement, et que ce duc fut envoyé secrètement en France, où il fut enfermé avec un masque de fer. (*Voyez* le 5 septembre.)

On lit dans les Mémoires du chevalier d'Alrymple, que le matin du jour de l'exécution du duc de Montmouth, Jacques II envoya demander à déjeûner à la duchesse de Montmouth; elle ne douta pas que son mari n'eût sa grâce; mais Jacques II se crut généreux, en remettant à la veuve et aux enfans (ses petits-neveux) les biens qui, suivant la rigueur de la loi, étoient acquis à la couronne par la révolte de Montmouth; et c'étoit cette cession, que par un défaut de délicatesse monstrueux, il s'étoit fait un plaisir d'aller porter lui même à la duchesse.

L'an 1799, *le* 25 *juillet*, Bataille d'Aboukir, gagnée sur les Turcs par le général Bonaparte.

Le 25 juillet, à la pointe du jour, l'armée se met en mouvement; l'avant-garde est commandée par le

général Murat qui a sous ses ordres quatre cents hommes de cavalerie, et le général de brigade Destaing, avec trois bataillons et deux pièces de canon.

La division Lasnes formoit l'aile droite, et la division Lanusse l'aile gauche. La division Kleber, qui devoit arriver dans la journée, formoit la réserve; le parc, couvert d'un escadron, venoit ensuite.

Le général de brigade Davoust, avec deux escadrons de cent dromadaires, a ordre de prendre position entre Alexandrie et l'armée, autant pour faire face aux Arabes et à Mourad-Bey, qui pouvoit arriver d'un moment à l'autre, que pour assurer la communication avec Alexandrie.

Le général Menou, qui s'étoit porté à Rosette, avoit eu l'ordre de se trouver à la pointe du jour à l'extrémité de la barre de Rosette, à Aboukir, au passage du lac Madiè, pour canonner tout ce que l'ennemi auroit dans le lac, et lui donner de l'inquiétude sur sa gauche.

Mustapha pacha avoit sa première ligne à une demi-lieue, en avant du fort d'Abouckir; environ mille hommes occupoient un mamelon de sable, retranché à sa droite sur le bord de la mer, soutenu par un village à trois cents toises, occupé par douze cents hommes et quatre pièces de canon. La gauche étoit sur une montagne de sable, à gauche de la presqu'île, isolée, à six cents toises en avant de la première ligne; l'ennemi occupoit cette position qui étoit mal retranchée, pour couvrir le puits le plus abondant d'Aboukir. Quelques chaloupes canonnières paroissoient placées pour défendre l'espace de cette position à la seconde ligne; il y avoit deux mille hommes environ et six pièces de canon.

L'ennemi avoit sa seconde position en arrière du village, à trois cents toises; son centre étoit établi à la redoute qu'il avoit enlevée ; sa droite étoit placée derrière un retranchement prolongé, depuis la redoute jusqu'à la mer; la redoute vers la mer, occupoit des mamelons et la plage, qui se trouvoit à la fois sous les feux de la redoute et sous ceux des chaloupes canonnières ; il avoit, dans cette seconde position, à peu près sept mille hommes et douze pièces de canon; à cent cinquante toises derrière la redoute, se trouvoit le village d'Aboukir et le fort occupé ensemble par environ quinze cents hommes; quatre-vingts hommes à cheval formoient la suite du pacha, commandant en chef.

L'escadre étoit mouillée à une demi-lieue dans la rade.

Après deux heures de marche, l'avant-garde se trouve en présence de l'ennemi ; la fusillade s'engage avec les tirailleurs.

Bonaparte arrête les colonnes, et fait ses dispositions d'attaque.

Le général de brigade Destaing, avec ses trois bataillons, marche pour enlever la hauteur de la droite de l'ennemi, occupée par mille hommes. En même tems, un piquet de cavalerie a ordre de couper le corps, dans sa retraite, sur ce village.

La division Lannes se porte sur la montagne de sable, à la gauche de la première ligne de l'ennemi, où il avoit deux mille hommes et six pièces de canon; deux escadrons de cavalerie ont l'ordre d'observer et de couper ce corps dans sa retraite.

Le reste de la cavalerie marche au centre.

La division Lanusse reste en seconde ligne.

Le général Destaing marche à l'ennemi au pas de charge ; celui-ci abandonne ses retranchemens, et se retire sur le village ; la cavalerie sabre les fuyards.

Le corps sur lequel marchoit la division Lannes, voyant que la droite de sa première ligne est forcée de se replier, et que la cavalerie tourne sa position, veut se retirer après avoir tiré quelques coups de canon; deux escadrons de cavalerie et un peloton des guides lui coupent la retraite, et forcent à se noyer dans la mer ce corps de deux mille hommes ; aucun n'évite la mort ; le commandant des guides à cheval, Hercule, est blessé.

Le corps du général Destaing marche sur le village, centre de la seconde ligne de l'ennemi ; il le tourne en même tems que la 32e demi-brigade l'attaque de front. L'ennemi fait une vive résistance ; sa seconde ligne détache un corps considérable par sa gauche pour venir au secours du village ; la cavalerie la charge, le culbute, et poursuit les fuyards, dont une grande partie se précipite dans la mer.

Le village est emporté ; l'ennemi est pours uivijus-qu'à la redoute, centre de sa seconde position. Cette position étoit très forte ; la redoute flanquée par un boyau qui formoit, à la droite, la presqu'île jusqu'à la mer ; un autre boyau se prolongeoit sur la gauche ; mais à peu de distance de la redoute, le reste de l'espace étoit occupé par l'ennemi, qui étoit sur des mamelons de sable, et dans des palmiers.

Pendant que les troupes reprennent haleine, on met des canons en position au village, le long de la mer ; on bat la droite de l'ennemi et sa redoute. Les batail-

lons du général Destaing formoient, au village qu'ils venoient d'enlever, le centre d'attaque, en face de la redoute ; ils ont ordre d'attaquer.

Le général Fugières reçoit l'ordre de former en colonne la dix-huitième demi-brigade, et de marcher le long de la mer, pour enlever, au pas de charge, la droite des Turcs. La trente-deuxième, qui occupoit la gauche du village, a l'ordre de tenir l'ennemi en échec, et de soutenir la dix-huitième.

La cavalerie, qui formoit la droite de l'armée, attaque l'ennemi par sa gauche ; elle le charge avec impétuosité, à plusieurs reprises ; elle sabre, et force de se jetter à la mer tout ce qui est devant elle ; mais elle ne pouvoit rester au delà de la redoute, se trouvant entre son feu et ceux des canonnières ennemies : emportée par sa valeur, dans ce défilé de feux, elle se replioit aussitôt qu'elle avoit chargé ; et l'ennemi renvoyoit de nouvelles forces sur les cadavres de ses premiers soldats.

Cette obstination et ces obstacles ne font qu'irriter l'audace et la valeur de la cavalerie ; elle s'élance, et charge jusque sur les fossés de la redoute, qu'elle dépasse ; le chef de brigade Duvivier est tué : l'adjudant général Rose, qui dirige les mouvemens avec autant de sang-froid que de talent ; le chef de brigade des guides à cheval, Bessières ; l'adjudant général, Leturcq, sont à la tête des charges.

L'artillerie de la cavalerie, celle des guides, prennent position sous la mousqueterie ennemie ; et, par le feu de mitraille le plus vif, concourent puissamment au succès de la bataille.

L'adjudant général Leturcq, juge qu'il faut un ren-

fort d'infanterie ; il vient rendre compte au général en chef, qui lui donne un bataillon de la soixante-quinzième ; il rejoint la cavalerie ; son cheval est tué. Alors, il se met à la tête de l'infanterie ; il vole du centre à la gauche, pour rejoindre la dix-huitième demi-brigade, qu'il voit en marche pour attaquer les retranchemens de la droite de l'ennemi.

La dix-huitième marche aux retranchemens : l'ennemi sort en même tems par sa droite ; les têtes des colonnes se battent corps à corps. Les Turcs cherchent à arracher les baïonnettes qui leur donnent la mort ; ils mettent le fusil en bandouillère, se battent au sabre et au pistolet. Enfin la dix-huitième arrive jusqu'aux retranchemens ; mais le feu de la redoute, qui flanquoit du haut en bas le retranchement où l'ennemi s'étoit rallié, arrête la colonne. Le général Fugières, l'adjudant général Leturcq, font des prodiges de valeur. Le premier reçoit une blessure à la tête ; il continue néanmoins à combattre ; un boulet lui emporte le bras gauche : il est forcé de suivre le mouvemens de la dix-huitième, qui se retire sur le village, dans le plus grand ordre, en faisant un feu très vif.

L'adjudant général Leturcq avoit fait de vains efforts pour déterminer la colonne à se jetter dans les retranchemens ennemis. Il s'y précipite lui-même ; mais il s'y trouve seul ; il y reçoit une mort glorieuse. Le chef de brigade Morangié est blessé.

Une vingtaine de braves de la 18e restent sur le terrain. Les Turcs, malgré le feu meurtrier du village, s'élancent des retranchemens pour couper la tête des morts et des blessés, et obtenir l'aigrette d'argent que

leur gouvernement donne à tout militaire qui apporte la tête d'un ennemi.

Le général Murat, qui commandoit l'avant-garde, qui suivoit tous les mouvemens, et qui étoit constamment aux tirailleurs, saisit le moment où le général Lannes lançoit sur la redoute les bataillons de la 22e et 69e, pour ordonner à un escadron de charger et de traverser toutes les positions de l'ennemi, jusque sur les fossés du fort. Ce mouvement est fait avec tant d'impétuosité et d'à-propos, qu'au moment où la redoute est forcée, cet escadron se trouvoit déjà pour couper à l'ennemi toute retraite dans le fort. La déroute est complète; l'ennemi, en désordre et frappé de terreur, trouve partout les baïonnettes et la mort; la cavalerie le sabre; il croit n'avoir de ressource que dans la mer; dix mille hommes s'y précipitent; ils y sont fusillés et mitraillés. Jamais spectacle aussi terrible ne s'est présenté; aucun ne se sauve. Les vaisseaux étoient dans la rade, à deux lieues d'Aboukir. Mustapha pacha, commandant en chef de l'armée turque, est pris avec deux cents Turcs; deux mille restent sur le champ de bataille. Toutes les tentes, tous les bagages, vingt pièces de canon, dont deux anglaises, qui avoient été données par la cour de Londres au Grand-Seigneur, restent au pouvoir des Français; deux canots anglais se dérobent par la fuite. Le fort d'Aboukir ne tire pas un coup de fusil; tout est frappé de terreur. Il en sort un parlementaire qui annonce que ce fort est défendu par douze cents hommes. On leur propose de se rendre; mais les uns y consentent, les autres s'y opposent. La journée se passe en pourparlers; on prend position; on enlève les blessés.

C'est par cette mémorable victoire, et par la prise du fort d'Aboukir, qui eut lieu huit jours après, que Bonaparte termina ses glorieux travaux en Egypte.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES, ET DES ARTS.

L'an 1713, *le* 25 *juillet*, On découvre l'ancienne ville d'Herculanum, située entre le Mont-Vésuve et la ville de Naples.

Martial, Stace, mettent Herculanum au nombre des villes abîmées par les éruptions du Vésuve; mais Dion Cassius, qui vivoit l'an 230 de Jésus-Christ, et qui a composé une histoire romaine, est le premier historien qui le dise formellement en décrivant l'éruption de l'an 79. « Une quantité incroyable de cendres, » emportée par le vent, remplit l'air, la terre et la » mer, étouffa les hommes, les troupeaux, les pois- » sons et les oiseaux, et engloutit deux villes entières, » Herculanum et Pompéïa, dans le tems même que » le peuple étoit assis au spectacle (1). » *D. Cassius*, *L.* 66, n° 21. Cependant Florus, vers l'an 100 de Jésus-Christ, parloit encore d'Herculanum, qu'on croit avoir été engloutie dès l'an 79 : de plus, on a peine à comprendre que cette ville eût été engloutie dans la première éruption de 79, puisque Pline n'en parle pas. Quoi qu'il en soit de la date de ce terrible événement, on ne peut plus douter que la ville d'Her-

(1) Cependant on ne trouva presque point de cadavres dans le théâtre, ni dans la partie de la ville qu'on a découverte.

culanum n'ait été ensevelie sous les cendres ou laves sablonneuses du Vésuve.

Le prince d'Elbeuf, Emmanuel de Lorraine, qui étoit d'abord au service de France, et qui passa ensuite au service de l'empereur, étoit allé en Italie dans le tems de la guerre de la succession. Il épousa à Naples, en 1713, la fille du prince de Salsa, à la suite d'une aventure de bal. Ce mariage lui fit désirer une maison de campagne aux environs de Naples; il en fit bâtir une à Portici, et voulut la faire décorer de stuc. Un Français, qu'il avoit avec lui, excelloit dans la composition d'un stuc aussi dur et aussi brillant que le marbre, qu'il composoit, comme les anciens, avec les débris, les éclats et la poussière de différens marbres : il ne s'agissoit que d'en rassembler une quantité suffisante. Un paysan de Portici en avoit trouvé en creusant un puits dans sa maison : le prince d'Elbeuf acheta de ce paysan la liberté de faire des fouilles au même endroit. Telle fut la première occasion des découvertes d'Herculanum. On a reconnu depuis que cette première ouverture étoit justement au-dessus du théâtre. Après quelques jours de travail, on découvrit une statue d'Hercule, et ensuite, une de Cléopâtre. Ces premiers succès encouragèrent le prince d'Elbeuf; on continua les excavations avec plus d'ardeur : on trouva bientôt l'architrave ou le dessus d'une porte en marbre avec des inscriptions et sept statues grecques semblables, et qui furent envoyées en France.

Quelque tems après on découvrit un temple antique, de forme ronde, environné de vingt-quatre colonnes d'albâtre fleuri; l'intérieur étoit orné d'un pareil nombre de colonnes et d'autant de statues de marbre

grec, qui furent envoyées à Vienne au prince Eugène.

Le produit de ces recherches devint bientôt assez considérable pour attirer l'attention du gouvernement, et l'on arrêta les travaux du prince d'Elbeuf. Depuis ce tems, où don Carlos, devenu roi de Naples, voulut faire bâtir un château à Portici, en 1756, le duc d'Elbeuf lui céda sa maison et le terrain d'où l'on avoit tiré tant de belles choses. Le roi fit creuser à quatre-vingts pieds de profondeur perpendiculaire, et l'on ne tarda pas à reconnoître une ville entière qui avoit existé à cette profondeur : on retrouva même le lit de la rivière qui traversoit la ville et une partie de l'eau qui la formoit.

M. Venuti, célèbre antiquaire, dirigeoit alors les excavations : on découvrit le temple de Jupiter, où étoit une statue qu'on a dit être d'or, et ensuite, le théâtre, les inscriptions qui étoient sur les principales portes, les fragmens des chevaux de bronze doré, du char auquel ils étoient attelés, qui avoient décoré la principale entrée de ce théâtre, une multitude de statues de marbre, de colonnes et de peintures, etc. (*Voyez*, pour de plus grands détails, le Voyage de Lalande en Italie.)

L'an 1730, *le* 25 *juillet*, Présentation du poëte Métastase à l'empereur d'Allemagne Charles VI.

Métastase succéda à Apostolo Zeno dans les fonctions de poëte Césaréo. L'empereur Charles VI aimoit beaucoup le grand opéra italien, et avoit toujours à sa cour un poëte chargé d'en composer un certain nombre chaque année. Cette place étoit utile et honorable. Métastase fit oublier Apostolo Zéno, et n'eut point de

successeurs dignes de lui. Il raconte, dans une de ses lettres, la manière dont il fut présenté à l'empereur :

« Ayant reçu l'ordre de ma présentation, je fus » admis à trois heures après midi dans la salle d'au- » dience. Le seigneur qui me conduisoit me laissa à la » porte. Je vis l'empereur qui étoit debout, appuyé » sur une petite table, le chapeau sur la tête, avec » l'air grave et sérieux. Je vous avoue que, quoique » je me fusse préparé à cette cérémonie, je ne pus » m'empêcher d'éprouver quelque trouble. Je pensai » que je me trouvois en présence du premier person- » nage de la terre, et que c'étoit à moi à porter la » parole : cette réflexion ne servoit pas à m'encourager. » Je fis les trois révérences prescrites ; l'une à la porte, » l'autre au milieu de la chambre, et la dernière près » de sa majesté ; ensuite, je mis un genou en terre ; » mais ce bon maître m'ordonna de me relever, et me » le répéta plusieurs fois. Alors je pris la parole, et je » dis d'une voix altérée : « Je ne sais si je dois être » plus confus que satisfait en me trouvant aux pieds » de votre majesté impériale ; c'est un honneur que » j'ai désiré avec ardeur dès mes premières années ; et » dans ce moment, non seulement j'en jouis, mais j'y » joins celui d'être à votre service. Je ne me dissimule » pas les obligations que m'impose ma place ; je connois » l'insuffisance de mes talens, et je ne balancerois pas » à donner la meilleure partie de mon sang pour deve- » nir un Homère. Je suppléerai, autant qu'il me sera » possible, à mon incapacité, en n'épargnant ni soin, » ni travail, dans l'accomplissement de mes devoirs. » Je sais que, quelle que soit ma foiblesse, elle sera » toujours moins grande que la clémence de votre

» majesté; et j'espère que le titre de poëte Cesareo me » donnera cette supériorité que je n'attends pas de » moi-même. »

» A mesure que je parlois je vis s'éclaircir le front » de l'Empereur. Voici ce qu'il daigna me répondre : — « Je connoissois vos talens; maintenant je sais que » vos mœurs y répondent : je ne doute pas que vous » me contenterez dans tout ce qui concerne mon ser- » vice, et que j'aurai lieu de me féliciter de mon » choix. » Il s'arrêta pour attendre si j'avois quelque » chose à lui demander : d'après mes instructions, je » sollicitai l'honneur de lui baiser la main; il me la » présenta en riant, et serra la mienne. Encouragé par » cette faveur, je la pressai avec transport, et l'ex- » pression de ma reconnoissance fut si vive, que l'em- » pereur vit bien qu'elle partoit du cœur. »

Métastase, comme on le sait, justifia le choix de l'empereur Charles VI, dont il fut aimé et considéré. Ce fut à Vienne qu'il composa presque tous ses chefs-d'œuvre. (*Voyez* le 12 avril.)

HISTOIRE.

L'an 1581, le 26 juillet, Fondation de la république des Provinces-Unies.

Les rebelles des Pays-Bas, après une assemblée tenue le 26 juillet, publient un édit par lequel ils renoncent à l'obéissance de Philippe ; en conséquence les statues de ce prince sont renversées, et son sceau est rompu. Cet édit peut être regardé comme le titre fondamental de la république de Hollande.

Si on consulte tous les monumens de la fondation de cet Etat, auparavant presque inconnu, et qui ensuite devint si puissant, on verra qu'il se forma sans dessein et contre toute vraisemblance. La révolution commença par les belles et grandes provinces de Terre-Ferme, le Brabant, la Flandre et le Hainaut, elles qui pourtant restèrent sujettes ; et un petit coin de terre, presque noyé dans l'eau, qui ne subsistoit que de la pêche du hareng, devint une puissance formidable, tint tête à Philippe II, dépouilla ses successeurs de presque tout ce qu'ils avoient dans les Indes orientales, et finit enfin par les protéger.

On ne peut nier que ce ne soit Philippe II lui-même, qui ait forcé ces peuples à jouer un si grand rôle, auquel ils ne s'attendoient certainement pas : son despotisme sanguinaire fut la cause de leur grandeur. Il voulut être souverain absolu dans les Pays-Bas, ainsi qu'il l'étoit en Espagne. Il suffisoit d'être homme pour avoir ce projet, tant l'autorité cherche toujours à renverser les barrières qui la restreignent. Philippe voulut donc abroger toutes les lois, imposer des taxes arbi-

traires, établir l'inquisition, qu'il n'avoit pu faire recevoir ni dans Naples ni dans Milan. Les Flamands sont naturellement de bons sujets, et de mauvais esclaves. Les principaux seigneurs s'unirent d'abord à Bruxelles pour représenter leurs droits à la gouvernante des Pays-Bas, Marguerite de Parme. Elle communiqua leurs remontrances à la cour de Madrid, qui, pour toute réponse, envoya le duc d'Albe avec des troupes, et avec l'ordre d'employer les bourreaux autant que les soldats.

Guillaume de Nassau, prince d'Orange, surnommé le Taciturne, songea presque seul à prendre les armes, tandis que tous les autres pensoient à se soumettre. Il n'avoit ni troupes ni argent pour résister à un monarque tel que Philippe II; les persécutions lui en donnèrent. Le nouveau tribunal établi à Bruxelles, jeta le peuple dans le désespoir. Les comtes d'Egmont et de Horn, avec dix-huit gentilshommes, eurent la tête tranchée; leur sang fut le premier ciment de la république des Provinces-Unies.

Les états de Hollande et de Zélande, assemblés à Dordrecht, s'unissent avec le prince d'Orange, et le reconnoissent pour Stathouder. Ces peuples, depuis long-tems, ne passoient pas pour guerriers, et ils le devinrent tout d'un coup; jamais on ne combattit de part et d'autre, ni avec plus de courage, ni avec plus de fureur. Le siége et la défense de Leyde, sont un des plus grands témoignages de ce que peuvent la constance et l'animosité d'un peuple né tranquille, qui ayant une fois passé les bornes, ne savoit plus reculer. Il n'y a point d'exemple dans l'histoire, ni d'une telle ressource dans les assiégés, ni d'une telle opiniâtreté

dans les assiégeans ; mais cette opiniâtreté fut inutile ; et Leyde célèbre encore aujourd'hui tous les ans, le jour de sa délivrance.

Enfin, les Espagnols furent obligés de reconnoître (à la paix de Munster, en 1648) les Provinces-Unies, comme un Etat libre, souverain et indépendant. Environ cent ans après, en 1747, il arriva dans ces provinces une révolution qui changea quelques points de leur gouvernement. Le peuple, las d'être soumis à des magistrats, dont il regardoit les places comme héréditaires et tyranniques, craignant d'ailleurs les armées françaises qui étoient à ses portes, demanda à grands cris un stathouder, comme les Romains demandoient un dictateur dans les grands périls de la république. Le prince Guillaume de Nassau fut nommé d'une voix unanime, et il fut statué que le stathoudérat seroit héréditaire dans sa maison, et passeroit même aux filles.

Guillaume V, prince de Nassau, fils du précédent, a perdu cette dignité en 1795, lors de l'invasion de la Hollande par les Français, qui entrèrent à Amsterdam le 21 janvier. Le prince s'étoit retiré le 17 avec sa famille.

L'an 1592, *le 26 juillet*, Armand de Gontaut-Biron, premier maréchal de France de ce nom, est tué, d'un coup de canon, au siége d'Epernay.

Armand de Biron resta boîteux toute sa vie d'une blessure qu'il avoit reçue à la jambe à un siége en Piémont. Il se trouva aux batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Montcontour. « Je l'ai vu, dit Brantôme, » connoître mieux des pays et contrées que plusieurs » autres gentilshommes, même de la contrée, jusques

» à nommer des petits ruisseaux qu'ils ne savoient et » connoissoient pas. » Il avoit composé des commentaires que le président de Thou regrette. Il étoit le parrain du cardinal de Richelieu, et il lui avoit donné son nom d'Armand.

Il paroît que le premier maréchal de Biron se permettoit de mettre à ses services des restrictions un peu contraires à la fidélité et à l'humanité. Son fils lui représentoit qu'à la retraite de Caudebec on auroit pu détruire entièrement l'armée du duc de Parme, et terminer la guerre : il s'étonnoit que la proposition qu'il avoit faite devant le roi, d'attaquer le duc de Parme, et que le roi avoit approuvée ou même prévenue, eût été combattue par son père.

« Oui, mon fils, répondit le maréchal, la guerre » étoit terminée, et il ne nous restoit plus qu'à aller » planter des choux à Biron. » On n'imaginera jamais quelle est, sur cette réponse, la réflexion de Brantôme : « Voilà, dit-il, ce que c'est que d'un cœur généreux. » Qui a une fois sucé du lait de la dame Bellone, » jamais il ne s'en saoule. »

Le second maréchal de Biron usa quelquefois, dans la suite, de l'exemple et de la leçon de son père. (*Voyez* le 31 juillet.)

L'an 1630, *le* 26 *juillet*, Mort de Charles-Emmanuel Ier, duc de Savoie.

Charles-Emmanuel Ier fut le plus ambitieux et le plus remuant de tous les ducs de Savoie ; il passa toute sa vie en projets et en tentatives inutiles sur les États de ses voisins ; aspirant tour à tour à l'empire d'Allemagne et à la couronne de France, portant ses vues

jusqu'au royaume de Chypre et sur la principauté de Macédoine; profitant des troubles de la France sous les règnes de Henri III et de Henri IV, pour s'emparer de la Provence, d'où il fut toujours chassé; tentant de prendre Genève par escalade en pleine paix; tramant une conjuration dans la ville de Gênes pour s'en emparer; ne faisant des traités que pour les rompre; se liguant tour à tour avec la France contre l'Autriche, et avec l'Autriche contre la France.

Il fut enfin la victime de sa fausse politique. Le cardinal de Richelieu, qui ne souffroit ni les infidélités, ni les incertitudes, ayant donné ordre au duc de Montmorenci de pénétrer dans ses Etats, la Savoie et une partie du Piémont lui furent enlevés rapidement en moins d'une campagne. Près de se voir entièrement dépouillé, Charles-Emmanuel mourut de chagrin à Savillan, où il s'étoit rendu pour faire travailler à quelques fortifications. « Prince trop inquiet, dit un moderne, pour être pleuré de ses sujets, trop infidèle » pour être regretté de ses alliés; il étoit si dissimulé, » qu'on disoit que son cœur étoit inaccessible comme » son pays. »

Il reste de ce prince trois monumens de son goût pour les lettres, la bibliothèque de Turin, le livre des *Parallèles*, *le Grand Héros*.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES, ET DES ARTS.

L'an 1747, *le* 26 *juillet*, Découverte de l'efficacité de l'eau de Lusse contre les morsures des vipères.

Un homme qui suivoit à une herborisation M. de

Jussieu, ayant voulu prendre une vipère, en fut mordu à la main droite d'abord, ensuite à la gauche, et de nouveau encore à la main droite, parce qu'il repassoit alternativement l'animal d'une main dans l'autre.

Il n'avoit d'abord pris cette vipère que pour une couleuvre; mais il fut bientôt désabusé par M. de Jussieu, qui, ayant heureusement sur lui de l'alcali volatil liquide (de l'eau de Lusse), imagina d'en faire prendre au malade dix gouttes. Ses bras, malgré cela, enflèrent jusqu'à l'épaule; on lui avoit mis des ligatures qu'il fallut lui ôter, parce qu'il en étoit trop incommodé. Le malade eut des maux de cœur; on le conduisit à un quart de lieu, et de tems à autre on lui faisoit prendre de l'eau de Lusse.

En arrivant dans une auberge, on le fit coucher, et il prit un bouillon, dans lequel on fit dissoudre du sel alcali volatil; de tems à autre on lui en donnoit. Il eut un léger transport; il vomit son dîner, et se trouva mieux après d'abondantes sueurs. La poitrine et le bas-ventre ne furent point attaqués.

Il continua, après la curation principale qui fut complète en six heures, l'usage de l'alcali volatil; et M. de Jussieu, pour soulager et calmer les douleurs et les engourdissemens qu'il avoit au bras, fit encore dissoudre du sel ammoniac dans de l'huile d'olive, et en frotta les plaies et les enflures, ce qui fut continué pendant quelques jours, ainsi que l'usage intérieur de l'alkali volatil, qu'on peut donner sans danger dans des liquides ou du bouillon. (*Voy.* le 10 mars, l'article sur Fontana.)

HISTOIRE.

L'an 1214, *le 27 juillet*, Bataille de Bouvines, gagnée par le roi Philippe-Auguste, contre l'empereur Othon.

Quoique le système de la balance de l'Europe n'ait été développé que dans les derniers tems, cependant il paroît qu'on s'est réuni toujours autant qu'on a pu contre les puissances prépondérantes. Le pape Innocent III ayant excommunié Jean, roi d'Angleterre, et donné son royaume à Philippe-Auguste, ce prince se mit en devoir de profiter du don du pape. L'Allemagne, l'Angleterre et les Pays-Pays, armèrent aussitôt contre Philippe, ainsi que nous les avons vus se réunir contre Louis XIV. Le comte de Flandre et celui de Boulogne se joignirent à l'empereur Othon IV; et Philippe, pour avoir voulu accepter la dépouille de son voisin, se mit en danger d'être dépouillé lui-même; mais sa fortune et son courage le firent sortir de ce péril avec la plus grande gloire qu'ait jamais acquise un roi de France.

Entre Lille et Tournai, est un petit village, nommé Bouvines : c'est là que l'empereur Othon IV, à la tête d'une armée forte de plus de cent mille combattans, vint attaquer le roi qui n'en avoit que la moitié; Philippe, malgré l'inégalité de ses forces, remporta une pleine victoire, qu'il acheta par le plus grand danger qu'il eût jamais couru; renversé par le comte de Boulogne, foulé aux pieds des chevaux,

blessé à la gorge, il alloit périr, sans les efforts surnaturels que firent, pour le dégager, ses chevaliers et ses sergens d'armes; il dut principalement son salut à un seigneur de la maison d'Estaing, et ce fut cet événement qui valut à cette maison, éteinte par la mort du comte d'Estaing en 1794, l'honneur de porter les armes de France, qu'elle brisa seulement d'un chef d'or.

On sait que Galon de Montigni, qui portoit la bannière royale, la haussoit et la baissoit sans cesse, pour avertir toute l'armée du danger où étoit le roi; tandis que de l'autre main il écartoit, à grands coups de sabre, la foule des ennemis dont le monarque étoit assailli.

Ce fut un évêque de Senlis, nommé Guerin, qui rangea l'armée de Philippe en bataille, non pas pour combattre, mais pour admonester les barons et les autres chevaliers, à l'honneur de Dieu, du roi et du royaume. On remarque aussi dans cette bataille un évêque de Beauvais, qui se servoit toujours d'une massue, disant qu'il seroit irrégulier s'il versoit le sang humain.

Mathieu II, baron de Montmorenci, eut grande part à la victoire. Il ajouta, par ordre du roi, douze alerions à ses armes, pour avoir enlevé douze aigles impériales.

Othon IV est le seul empereur d'Allemagne qui ait jamais donné une bataille en personne contre un roi de France.

L'an 1563, *le* 27 *juillet*, Les Français reprennent le Hâvre.

Après de bien longues guerres, les Anglais avoient

été chassés de toutes les places qu'ils avoient conquises sur la France ; cependant, par un traité fait en 1559, Henri II s'étoit engagé à rendre Calais dans huit ans aux Anglais : pendant cette époque il ne devoit rien être entrepris de part et d'autre.

En 1562, les Huguenots se trouvant hors d'état de résister aux troupes royales, signèrent un traité avec la reine d'Angleterre, Elisabeth : cette princesse s'engageoit à leur fournir six mille hommes, et eux à lui livrer le Hâvre, où elle mettroit la moitié de ses troupes pour servir de retraite aux Huguenots. Ce traité fut exécuté ; mais le 18 mars 1563, les Huguenots ayant fait leur paix avec le roi, Elisabeth ne retiroit point ses troupes du Hâvre : elle s'étoit engagée à la garder pour le roi ; mais elle paroissoit disposée à s'y maintenir pour se dédommager de Calais, qu'elle prévoyoit bien qu'on ne lui rendroit pas ; et, en effet, les Français pouvoient prétendre, avec raison, que les Anglais avoient violé les conditions du traité de 1562, en secourant les Huguenots, et qu'ils étoient déchus du droit de redemander Calais.

Catherine de Médicis, qui sentoit combien il étoit important de chasser les Anglais du Havre, profita de la paix qui régnoit, entre le roi et les protestans pour faire tous les préparatifs nécessaires au siége de cette place. Lorsque tout fut prêt, elle fit sommer Elisabeth de lui rendre la ville, et sur son refus, la fit assiéger sur-le-champ. Tous les Français se portèrent au siége avec une ardeur extraordinaire, les Huguenots encore plus que les Catholiques, pour se purger du reproche qu'on leur faisoit d'avoir introduit les Anglais en France.

La ville étoit défendue par une garnison de quatre

mille hommes sous les ordres du comte de Warwic. Le siége étoit pressé avec la plus grande vigueur, la peste étoit dans la ville et affoiblissoit chaque jour la garnison ; mais ce qui étonnoit le plus Warwic, étoit de voir les Huguenots qu'Elisabeth avoit assistés, se montrer ses plus rudes ennemis.

Ne voyant pas moyen de conserver la place, il la rendit le 27 juillet. Le lendemain, il parut à la vue du port, un secours de dix-huit cents hommes, qui devoit être bientôt suivi d'un autre plus considérable.

L'an 1674, *le 27 juillet*, L'Électeur Palatin appelle en duel le maréchal de Turenne.

Pendant la guerre de 1672, le maréchal de Turenne, ayant passé le Rhin, et battu l'armée des puissances liguées contre la France, cette défaite laissa le Palatinat à la merci des vainqueurs, qui portèrent partout le fer et la flamme, en représailles des cruautés qui avoient été exercées sur quelques uns de nos soldats qui s'étoient écartés de l'armée. « L'électeur palatin, » dit le président Hénault, outré des malheurs de son » pays, qu'il ne devoit imputer qu'à son infidélité, » envoya un cartel à M. de Turenne. Ce général y » répondit avec une modération qui fit honte à l'élec- » teur de cette bravade ; mais en même tems, il ne put » s'empêcher de mander au roi : *Que ces ravages re-* » *froidissoient bien plus ses alliés qu'ils ne les réchauf-* » *foient.* »

Colini, secrétaire intime, et historiographe du dernier électeur palatin, avoit révoqué en doute l'histoire de ce cartel. « On n'a jamais vu, dit-il, la véritable lettre » de l'électeur, ni la réponse de M. de Turenne. » Ces

deux pièces ont paru en 1782, dans une *collection de lettres et mémoires*, trouvés dans les porte-feuilles du maréchal de Turenne (1).

L'Electeur Palatin au vicomte de Turenne.

Le 27 juillet 1674.

L'électeur, après avoir fait la peinture des horreurs exercées dans le Palatinat, continue ainsi :

« Des actes si contraires à l'accroissement que vous » prétendez avoir fait en la pratique du christianisme » par votre conversion, me font croire que tout cela » provient de quelque chagrin ou dépit que vous avez » contre moi ; mais il vous eût été facile d'en tirer » raison par des voies plus usitées entre des gens d'hon- » neur : je pense que, pendant que vous n'attentez » rien que contre des misérables, le roi très chrétien » vous permettra bien le loisir de vous satisfaire de » vous à moi, par un ressentiment plus généreux » que celui de la ruine de mes pauvres sujets, et que » vous ne refuserez pas de m'assigner par ce porteur, » le tems, le lieu et la manière dont nous nous servi- » rons pour nous satisfaire.

» Ce n'est pas d'une humeur de roman, ni pour la » vanité de pouvoir recevoir un refus, que je vous fais » cette demande, mais par un désir de vengeance que » je dois à ma patrie, puisque je ne peux à présent la » faire à la tête d'une armée pareille à celle que vous

(1) Cette collection contient des particularités peu connues, dont les unes confirment, et les autres peuvent servir à modifier sur quelques articles le récit des historiens de la vie du maréchal de Turenne.

» avez, et qu'aucune autre vengeance du ciel sur vous, » ne me paroît pas si prête que celle que vous pouvez » recevoir de ma main. Je me promets en cette rencontre, que ce pays, qui a servi autrefois d'asile » à feu monsieur votre père, mon grand-oncle, en » sa disgrâce, et que vous avez souvent ruiné, sera le » témoin de votre repentir, comme il l'a été de votre » dureté et de vos excès. »

Le vicomte de Turenne à l'Electeur Palatin.

Même jour, 27 juillet 1674.

« Monsieur, je peux assurer V. A. E., que le feu » qui a été mis dans quelques uns de ses villages l'a été » sans aucun ordre, et que les soldats, qui ont trouvé » de leurs camarades tués d'une assez étrange façon, » l'ont fait à des heures qu'on n'a pu l'empêcher. Je ne » doute pas que V. A. E. ne me continue l'honneur de » ses bonnes grâces, n'ayant rien fait qui pût m'en » éloigner. »

L'an 1675, *le* 27 *juillet*, Mort du maréchal de Turenne, tué d'un coup de canon, en Alsace.

Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, et du moins son égal.
VOLTAIRE.

Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, cet homme qui, selon l'expression de Montécuculli, faisoit honneur à l'homme, étoit né à Sedan en 1611; il avoit fait son apprentissage dans l'art militaire, en Hollande, sous le prince Maurice de Nassau, son oncle maternel, un des plus grands généraux de son tems. Les premiers

exploits de Turenne illustrèrent les dernières années de Louis XIII, et furent le prélude des actions plus éclatantes par lesquelles il devoit immortaliser le siècle suivant. En 1643, au siège de Turin, il mérita le bâton de maréchal de France, à trente-deux ans. Tout ce qu'il fit contre les ennemis de l'Etat, soit seul, soit réuni avec le grand Condé, tout ce qu'il fit contre le grand Condé lui-même, dans la guerre civile, forme la partie la plus glorieuse du règne de Louis XIV, et se trouve rapporté en différens endroits de cet ouvrage.

L'époque la plus éclatante de la vie de Turenne est celle où il trouva, dans Montécuculli, un rival digne de lui. Jusqu'à cette époque, Turenne avoit surpassé tous les plus grands généraux; mais depuis que Montécuculli lui fut opposé, jusqu'à sa mort, il se surpassa lui-même. « Cette campagne de 1675, » dit le chevalier Follard, fut le chef-d'œuvre du » vicomte de Turenne et du comte de Montécuculli; » il n'y en a point de si belle dans l'antiquité; il n'y » a que les experts dans le métier qui puissent en » bien juger. »

Ce deux grands généraux passèrent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches et dans des campemens plus estimés que des victoires. L'un et l'autre jugeoit de ce que son adversaire alloit tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place, et ils ne se trompèrent jamais. Ils opposoient l'un à l'autre la patience, la ruse et l'activité; enfin, Turenne crut avoir trouvé le moment favorable d'attaquer Montécuculli, lorsqu'en allant choisir une place pour dresser une batterie, il fut tué d'un coup

de canon, à l'âge de soixante-quatre ans, auprès du village de Saltzbach.

Il n'y a personne qui ne sache les circonstances de cette mort; mais on ne peut se défendre d'en retracer les principales, par le même esprit qui fait qu'on en parle encore tous les jours. Il semble qu'on ne puise trop redire que le même boulet qui le tua, ayant emporté le bras de Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie, son fils se jetant en larmes auprès de lui : « Ce n'est pas moi, lui dit » Saint-Hilaire, c'est ce grand homme qu'il faut » pleurer. » Paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroïque, et le plus digne éloge de Turenne.

On sait les honneurs que Louis XIV fit rendre à sa mémoire, et qu'il fut enterré à Saint-Denis comme le connétable du Guesclin, au-dessus duquel l'opinion générale l'élève, autant que le siècle de Turenne est supérieur au siècle du connétable. Pendant la révolution, après la violation des tombeaux de Saint-Denis, celui de Turenne avoit été transporté au musée des Petits-Augustins. Sa Majesté l'empereur Napoléon l'a fait depuis placer sous le dôme des Invalides.

« Les succès de M. de Turenne, dit le président » Hénault, ressembloient à son caractère; ils étoient » solides et sans ostentation. On peut dire de lui » ce qu'on disoit de César, *qu'il faisoit la guerre* » *comme il vouloit, et non comme il plaisoit à la* » *fortune.* »

« Turenne, dit un autre historien, n'avoit pas eu » toujours des succès heureux à la guerre : il avoit été » battu à Mariendal et à Rhetel. Aussi disoit-il qu'i

» avoit fait des fautes, et il étoit assez grand pour » l'avouer. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, et » ne donna point de ces grandes batailles rangées, » dont la décision rend quelquefois une nation maî- » tresse de l'autre ; mais ayant toujours réparé ses dé- » faites, et fait beaucoup avec peu, il passa pour le » plus habile capitaine de l'Europe, dans un tems où » l'art de la guerre étoit plus approfondi que jamais. » De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défaite » dans les guerres de la Fronde ; quoiqu'à l'âge de » près de soixante ans, l'amour lui eût fait révéler le » secret de l'Etat, il conserva la réputation d'un » homme de bien, sage et modéré, parce que ses ver- » tus et ses grands talens, qui n'étoient qu'à lui, de- » voient faire oublier des foiblesses et des fautes qui » lui étoient communes avec tant d'autres grands » hommes. »

Il n'est pas indifférent de connoître le système militaire que Turenne suivoit dans ses campagnes. On le trouve dans cette réponse qu'il fit au grand Condé, qui lui demandoit un jour quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre : « Faire » peu de siéges, répondit ce grand capitaine, et » donner beaucoup de combats. Quand vous aurez » rendu votre armée supérieure à celle des ennemis, » par le nombre et par la bonté des troupes ; quand » vous serez maître de la campagne, les villages » vous vaudront des places : mais on met son hon- » neur à prendre une ville forte, bien plus qu'à » chercher le moyen de conquérir aisément une pro- » vince. Si le roi d'Espagne avoit en troupes ce qu'il » a dépensé en hommes et en argent pour faire des

» siéges et fortifier des places, il seroit le plus » puissant de tous les rois. »

Les deux historiens du maréchal de Turenne ont recueilli diverses anecdotes, par lesquelles on voit qu'il n'est aucune vertu dont ce grand homme n'ait donné des exemples. En voici un bien remarquable de sa modération.

Son carrosse s'étant un jour trouvé arrêté dans les rues de Paris par un embarras, un jeune homme de condition, qui ne le connoissoit point, et dont le carrosse étoit à la suite du sien, vint donner à grands coups de canne sur le cocher du vicomte de Turenne, parce qu'il n'avançoit pas assez tôt à son gré. Le vicomte de Turenne regardoit tranquillement cette scène de dedans son carrosse. Mais un marchand, étant sorti hors de sa boutique, un bâton à la main, en criant : *Comment! on maltraite ainsi les gens de M. de Turenne!* Ce jeune homme, qui, à ce nom, se crut perdu, vint à la portière du carrosse du vicomte de Turenne, lui demander pardon. Le vicomte de Turenne, qu'il croyoit fort en colère, s'étant mis à sourire : « Effectivement, monsieur, lui dit-il, vous vous » entendez fort bien à châtier mes gens : quand ils fe- » ront des sottises, ce qui leur arrive souvent, je vous » les enverrai. »

Veut-on savoir comment il rendoit compte de ses plus glorieux succès ? Après avoir sauvé à Gergeau la famille royale, prête à tomber entre les mains des rebelles, il écrivoit à sa famille :

« Il s'est passé quelque chose à Gergeau, qui n'est » pas de grande considération. A Juilli, le 30 mars » 1652. »

Le trait suivant n'est pas moins remarquable :

Un jour qu'il étoit en marche dans le pays ennemi, les habitans d'une grosse ville lui envoyèrent offrir cent mille écus par des députés, pourvu qu'il voulût bien se détourner de son chemin, et ne point faire passer ses troupes dans leur ville. « Comme votre ville, » dit le vicomte de Turenne à ces députés, n'est point » sur la route par où je suis décidé à faire marcher » mes troupes, je ne puis prendre l'argent que vous » m'offrez. »

L'an 1778, *le 27 juillet*, Combat d'Ouessant entre les flottes française et anglaise.

Pendant la guerre d'Amérique, la cour de Versailles ayant fait un traité d'alliance avec les Etats-Unis, au commencement de l'année 1778, la flotte française étoit sortie de Brest le 8 juillet de la même année. Le comte d'Orvilliers étoit général en chef, et avoit divisé l'armée navale en trois escadres ; la première étoit directement sous sa conduite ; la seconde étoit commandée par le comte Duchaffaut, et la troisième par le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans.

La flotte anglaise étoit aussi en trois divisions. L'avant-garde étoit commandée par le chevalier Harland, vice-amiral de la rouge ; et l'arrière-garde, par le chevalier Pallifer, vice-amiral de la bleue ; l'amiral en chef, Keppel, étoit au centre ; les deux flottes se trouvèrent en présence le 27 juillet.

D'après toutes les relations de cette affaire, il paroît que M. d'Orvilliers auroit pu remporter une victoire signalée, et que cette victoire auroit été facile par la désobéissance de Pallifer à un signal de l'a-

miral Keppel. Cet amiral, à son retour en Angleterre, fut accusé d'avoir pu défaire l'armée navale de France ; on instruisit son procès, qui dura depuis le 7 janvier suivant jusqu'au 11 février. Il fut acquitté de la manière la plus honorable, par le conseil de guerre, qui déclara qu'*il s'étoit conduit en officier expérimenté et judicieux* (1).

En France, on accusa le duc d'Orléans de s'être tenu à fond de cale pendant toute l'action ; mais M. de la Motte-Piquet prétend, dans sa relation, que le duc d'Orléans montra la plus grande ardeur pour en venir à une bataille ; que ce fut lui qui tira le premier coup de canon, et qui engagea le combat ; et que lorsque le comte d'Orvilliers écrivit à ses lieutenans-généraux, pour leur demander s'ils étoient d'avis de combattre, le duc fit cette réponse laconique : *Le plus tôt sera le mieux ; je ne suis venu ici que pour cela.*

L'an 1787, *le 27 juillet*, Remontrances du parlement de Paris au roi, sur l'impôt du timbre.

Le parlement de Paris, en refusant, dans sa séance du 13 juillet précédent, d'enregistrer l'impôt du timbre, avoit arrêté qu'il feroit des remontrances au roi. Ces remontrances, rédigées par M. d'Eprémesnil, furent en effet présentées au roi, le 27 juillet. On y remarque le passage suivant :

« Les peuples seuls peuvent donner leur consente-

(1) Les deux chambres du parlement lui adressèrent des remercimens, pour avoir maintenu l'honneur du pavillon anglais, et il y eut des illuminations et des réjouissances dans tout le royaume.

» ment à l'impôt; et si le parlement a donné sa sanc-
» tion autrefois à des emprunts, à des impôts, il ne le
» pouvoit sans outre-passer ses pouvoirs, qui doivent
» se renfermer dans la seule obligation de rendre la
» justice aux sujets de sa majesté. »

On se rappelle que le parlement fut exilé le 15 août suivant.

L'an 1794, *le 27 juillet*, Chute de Robespierre.

Maximilien Robespierre, natif d'Arras, fut élevé à Paris au collége de Louis-le-Grand, où ses maîtres et ses camarades détestèrent également son caractère mutin, insolent, opiniâtre et jaloux. Au sortir de ses études, il suivit le barreau de la capitale, où les succès de ses rivaux furent le tourment de son orgueil et de son impuissance. Rappelé dans sa ville natale par l'espoir d'y obtenir des succès plus faciles, son ambition eut encore la honte d'échouer sur un plus petit théâtre.

Lors de la convocation des Etats-généraux, il osa briguer les suffrages de ses concitoyens: repoussé par les habitans de la ville d'Arras, il se tourna vers les habitans des campagnes, dont il gagna aisément la faveur, par des écrits contre la noblesse et le clergé. C'est ainsi qu'il se glissa dans l'assemblée constituante.

Cet homme, ou plutôt ce monstre, dont le règne d'une année a formé l'époque la plus sanglante de la révolution, commença sa carrière politique, le 27 juillet 1789, par le discours suivant, qu'il prononça dans l'assemblée constituante. On discutoit la question du secret des lettres.

« La première de toutes les lois est le salut du

» peuple. Obligé par le plus impérieux de tous les » devoirs, de venger l'attentat projetté contre les » représentans de la nation, on doit se servir de tous » les moyens possibles. Le secret des lettres est inviolable; mais il est des circonstances où on doit le » violer. Qu'on ne cite pas l'exemple de Pompée, qui » brûla les lettres adressées à Sertorius; Pompée étoit » un tyran, un oppresseur de la liberté publique, et » nous, nous en sommes les restaurateurs, etc. etc. »

Le 27 juillet 1790, on voit Robespierre exciter, avec Marat, un mouvement populaire contre la cour et contre l'assemblée nationale. Voici quelques traits de la harangue que Marat avoit prononcée au Palais-Royal, le foyer de toutes les conspirations et de tous les crimes révolutionnaires :

« Citoyens de tout âge et de tout sexe, volez à » Saint-Cloud (1), ramenez le roi et le dauphin dans » vos murs : renfermez l'Autrichienne et son beau-» frère; qu'ils ne puissent plus conspirer; arrêtez tous » les ministres, mettez-les aux fers; assurez-vous du » chef de la municipalité, et gardez à vue le général; » enlevez le parc d'artillerie de la rue Verte; emparez-» vous de tous les magasins et moulins à poudre; » courez, courez aux armes!

» Cinq ou six cents têtes abattues vous auroient as-» suré repos, liberté et bonheur. Une fausse humanité » a retenu vos bras et suspendu vos coups; elle va coû-» ter la vie à des millions de vos frères, etc., etc. »

Le 27 juillet 1793, Robespierre est nommé membre

(1) Le roi y étoit allé passer quelques jours avec sa famille.

du comité de salut public, en place du député Gasparin, qui avoit donné sa démission.

De tous les membres de la Convention, Robespierre étoit alors celui qui jouissoit de la plus grande faveur parmi le peuple. Toute sa politique fut d'avoir su apprécier de bonne heure la puissance de la multitude, à une époque où la société sembloit ramenée à son origine, par l'anéantissement des autorités régulières, et par la disparition de toutes les supériorités de convention. Il avoit aussi remarqué des premiers, que pour rester en crédit auprès des dernières classes du peuple, il falloit, dans toute espèce de système, aller toujours plus loin que les autres; on ne peut entraîner que par excès, les hommes dénués d'éducation; et comme leur esprit est incapable de saisir aucune nuance, la modération, la retenue ne leur paroissent qu'une trahison ou qu'un repentir. Ainsi, les chefs du parti républicain dans l'assemblée législative, le maire de Paris et les officiers municipaux de ce tems-là conservèrent une grande autorité parmi le peuple, tant qu'ils l'animèrent contre la cour, tant qu'ils l'excitèrent à une insurrection contre le monarque et contre la royauté; mais lorsqu'ils voulurent, immédiatement après l'adoption du gouvernement républicain, le ramener aux idées d'ordre et de subordination; lorsqu'ils lui demandèrent de passer rapidement de son état de convulsion à un sentiment de respect pour les lois, ils perdirent tout leur ascendant, et d'autres chefs démocrates tournèrent contr'eux l'esprit d'effervescence et d'irritation, dont ils avoient été les promoteurs.

Robespierre calcula fort bien la position de ces fondateurs de la république; et comme son orgueil ne

pouvoit supporter le rang qu'ils s'adjugeoient dans la révolution, il mit tout en usage pour les écarter de sa route, et s'emparer de l'autorité première; mais une fois parvenu au faîte du crédit, une fois en jouissance de tout le pouvoir dont le peuple investit ses tribuns dans un tems de trouble, il n'eut garde de laisser à personne l'espoir de l'emporter sur lui dans la carrière du crime.

Un autre caractère marquant de la politique de Robespierre, et qui contribua beaucoup à son agrandissement, fut la promptitude avec laquelle il abandonnoit ses amis, quand leur sacrifice étoit utile à son ambition, ou simplement à son orgueil et à sa vanité. Il s'étoit allié au parti qui, dans l'assemblée législative, avoit provoqué la journée du 10 août; mais sitôt que ce parti voulut jouir du triomphe, Robespierre devint son plus cruel ennemi, et cette haine fut la principale cause du 31 mai. Il s'étoit fait le patron de la municipalité de Paris, et avec son secours, il avoit exterminé les chefs du parti dont nous venons de parler; mais lorsque cette municipalité voulut se fier à ses propres forces; lorsque ses officiers briguèrent une popularité qui leur fût personnelle, Robespierre oublia leurs services, et les immola. Il avoit eu, pour collègue de révolution, un homme d'un caractère prononcé, d'une éloquence impétueuse, et qui s'étoit montré le premier dans toutes les occasions où il falloit entraîner aux grandes mesures, les jacobins et la Convention nationale. On ne les vit, dans aucune circonstance, opposés l'un à l'autre; leur doctrine révolutionnaire s'accordoit dans tous les points; mais une simple rivalité de

réputation étoit, auprès de Robespierre, un tort irrémissible; Danton, l'homme dont il est ici question, ne l'ignoroit pas, car il disoit : « Tout ira bien » encore, tant qu'on dira Robespierre et Danton. » Malheur à moi, si l'on disoit jamais Danton et » Robespierre. »

Celui-ci craignit qu'on ne vînt à le dire, et Danton fut livré au tribunal révolutionnaire. Un autre député de quelque talent (Desmoulins), périt en même tems victime du délaissement perfide de Robespierre, avec lequel il étoit lié par une de ces amitiés de collége, ordinairement si sacrées et si durables. Il avoit voulu, dans une feuille hebdomadaire, disposer insensiblement le peuple jacobin, au ralentissement des jugemens sanguinaires, dont les patriotes craignoient de devenir à leur tour les victimes; il s'étoit assuré de l'approbation secrète du tyran; mais le moment de cette doctrine n'étoit pas encore arrivé; Robespierre le sentit, et pour se mettre entièrement à couvert, il abandonna, sans hésiter, son ami de collége au supplice. On pourroit citer une foule d'autres trahisons de cette espèce; mais nous nous sommes bornés à celles qui ont produit des événemens importans dans le cours de la révolution.

Ce qu'il y eut d'original dans la situation de Robespierre, fut l'obligation où il se trouvoit d'avoir pour complices, non pas seulement un comité dominateur dont il étoit l'ame et le mouvement, mais une assemblée de législateurs, une assemblée de sept cents représentans de la nation; il eut besoin d'elle pour toutes les institutions fondatrices du despotisme et de la tyrannie; il falloit la pénétrer habituellement de terreur, et quel-

quefois lui rendre le calme après l'avoir mise en alarme; il falloit lui montrer du respect quand elle étoit docile, et du mépris quand elle témoignoit une disposition à la résistance; c'est ainsi qu'il prétendoit en imposer à la nation; c'est ainsi qu'il jouoit le rôle de serviteur de la loi, en violant tous les principes de justice; et qu'il se couvroit de l'apparence hypocrite d'une obéissance à la volonté générale, en dominant tous les suffrages, et asservissant toutes les voix.

Le ciel eut enfin pitié de la France, et la chute de Robespierre étonna, par sa rapidité, ceux-là même qui étudioient attentivement sa politique, et qui étoient placés le plus près de ses artifices. On ne saura qu'imparfaitement les mystères de son ambition; on doute qu'il ait jamais eu de confident admis à connoître ses arrières-pensées: son ame vivoit solitaire, et la retraite de sa conscience sembloit n'être éclairée que par les torches des Furies.

On n'explique d'aucune manière satisfaisante le parti qu'il prit, six semaines avant sa catastrophe, de s'éloigner des séances du comité de salut public, de ce comité dominateur, armé de tous les pouvoirs. Il y restoit présent à la vérité, par l'assistance habituelle de deux conjurés entièrement à lui (1); et dans le même tems il dirigeoit, sur la partie de la police, cette administration avec laquelle son bras vengeur atteignoit à tout. On ne peut douter cependant que son absence affectée d'un comité, où se traitoient les plus grandes affaires de l'Etat, ne tînt à quelque combinaison secrète. Prévoyoit-il le moment où la populace de Paris, qui se lasse de tout, même du sang,

(1) Couthon et Saint-Just.

ne supporteroit plus les abominables exécutions dont on lui donnoit chaque jour le spectacle ? Prévoyoit-il que tôt ou tard il éclateroit une insurrection contre les inventeurs et les artisans d'un système, que les suppôts de *Béelzébuth* et la milice infernale auroient eu peine à soutenir? Avoit-il conçu le projet de se mettre lui-même à la tête de ce parti, et se ménageoit-il ainsi le moyen de renverser un comité qui, l'égalant en fureur, ne laissoit plus à son ambition d'autre ressource que la priorité de la clémence? Dans ce cas, on a peine à comprendre comment il montra si peu de prudence dans son plan d'attaque ; comment il se laissa pénétrer avant d'avoir assuré sa marche par aucun préparatif, par aucune disposition habilement concertée : aveuglé par de longs succès, il se crut toujours le maître ou de déterminer les mouvemens de l'assemblée, ou de calculer à tems la force des oppositions pour y proportionner ses combinaisons nouvelles. Il fut déconcerté par la rapidité de l'attaque, et cette attaque fut elle-même déterminée par l'urgence du moment. Il eut la maladresse (la veille du 9 thermidor) de dénoncer à l'opinion publique la conduite de plusieurs comités qui étoient encore dans leur force, et d'indiquer vaguement à plusieurs députés la proscription dont ils étoient menacés. Ces députés se virent dans la nuit ; ils convinrent aisément du péril de leur situation, et du sort qui les attendoit, s'ils ne perdoient pas leur ennemi dès le lendemain.

Ce lendemain étoit le 27 juillet 1794 (le 9 thermidor), jour fameux, à juste titre, dans la révolution française. Un des députés qui étoient le plus menacés, attaqua Robespierre ouvertement, et avec la plus

grande force. Le signal de l'attaque une fois donné, plusieurs députés se rangèrent sous l'étendard levé par Tallien, et quand un rang d'agresseurs eut formé, comme une sorte de parapet, derrière lequel les moins hardis se crurent en sûreté, l'agression devint générale : Robespierre voulut parler à la tribune ; mais de toute part on crioit : *A bas le tyran !* et il ne put jamais se faire entendre. Bientôt un décret d'accusation fut rendu contre lui, contre son frère, et contre trois de ses créatures, Couthon, Saint-Just et Lebas, membres du comité de salut public. On le conduit à la maison d'arrêt du Luxembourg ; mais son pouvoir étoit encore si grand, que le concierge de la prison refusa de le recevoir, et que ses gardes le conduisirent à l'Hôtel-de-Ville ; il y trouva des officiers municipaux disposés à le défendre ; mais leurs efforts tardifs devinrent impuissans ; une grande force armée obéissant à la Convention, occupa avec célérité toutes les avenues ; un détachement entra dans la salle d'assemblée.

Un gendarme de l'escadron des hommes du 14 juillet, qui commandoit une partie de la force armée, Charles-André Méda (depuis chef d'escadron au 7e régiment de hussards), pénétra, malgré les coups dont il fut assailli, jusque dans la salle du secrétariat de la commune, où il tira un coup de pistolet sur Robespierre, et lui cassa la mâchoire inférieure. Robespierre tombe aussitôt baigné dans son sang. On le releve, et après avoir mis un appareil à ses blessures, on le conduit au comité de sûreté générale, et le lendemain il périt sur le même échafaud où il avoit immolé tant de victimes.

Paris eut peine à revenir de son étonnement, en

apprenant la défaite si prompte d'un homme qui, la veille encore, paroissoit le maître absolu de la France. Cette opinion générale de son pouvoir étoit bien propre à entretenir l'inaction et la réserve de ses ennemis, et l'on ne peut douter qu'il ne se soit perdu par une aveugle inconsidération. Il se brouille volontairement avec des comités qui se fussent contentés de l'exercice d'une tyrannie subalterne; il désigne du doigt les hommes qui doivent encore tomber sous ses coups; il développe ses vues dans un discours prononcé le matin à la Convention, le soir aux Jacobins, et il n'a rien de prêt pour sortir victorieux de ce combat. Il se fia trop à la terreur qu'il avoit inspirée; il se méprit sur la rapidité des secours qu'il pouvoit attendre de la municipalité de Paris, des Jacobins et des sociétés populaires; enfin, et plus que tout cela, son heure étoit venue. La main d'une jeune fille avoit suffi pour donner la mort à Marat, tandis qu'il calculoit dans son bain, si c'étoit trois ou cinq cent mille têtes qui manquoient au triomphe de la démocratie. Une étourderie, une distraction peut-être d'un moment, perdit Robespierre dans le tems où tout fléchissoit devant lui. Ce sont des circonstances encore plus accidentelles qui ont fait périr tant de grands scélérats, qui ont perdu et qui perdront encore tant de tyrans. La Providence se joue, quand il lui plaît, de ces colosses d'orgueil, et les renverse d'un léger souffle, afin de montrer à la foule de leurs imbécilles adorateurs, la fragilité de l'idole devant laquelle ils se sont humblement prosternés.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES, ET DES ARTS.

L'an 1749, *le* 27 *juillet*, Mort de Maupertuis.

Pierre-Louis de Maupertuis, né à Saint-Malo en 1698, d'une famille noble, membre de l'Académie des sciences, fut choisi en 1736, pour être à la tête des académiciens que Louis XV envoya dans le Nord, pour déterminer la figure de la terre. Malgré les grandes difficultés et les obstacles qui traversèrent cette entreprise, elle fut exécutée en un an avec toute la diligence et tout le succès qu'on pouvoit espérer de ces nouveaux argonautes. La peinture qu'en fait un historien, mérite d'être rapportée :

« D'abord ils cherchèrent un lieu favorable à leurs » opérations, sur les bords du golfe de Bothnie : ils » n'en trouvèrent point. Il fallut s'enfoncer dans l'in- » térieur des terres, remonter le fleuve de Tornéa, » depuis la ville de Torno, au nord du golfe, jusqu'à » la montagne de Kittes au delà du cercle polaire. Il » fallut se mettre à couvert de ces terribles mouches » qui sont la terreur des Lapons, qui tirent le sang à » chaque coup qu'elles donnent de leur aiguillon, et » qui feroient bientôt périr un homme sous leur » nombre ; elles infectoient tous les mets. Les oi- » seaux de proie très nombreux, et très hardis dans » ces climats, enlevoient quelquefois les viandes qu'on » servoit à ces académiciens : ils étoient, comme » Enée, au milieu des harpies. Il fallut franchir » les cataractes du fleuve, se faire jour, la hache à la » main, au travers d'une forêt immense qui embarras-

» soit leur passage et nuisoit à leurs opérations. Il » fallut gravir sur toutes les montagnes ; dépouiller » leur sommet des bouleaux, des sapins et de tous les » arbres qui les déroboient à la vue ; dresser, sur la » cime des plus hautes, des signaux propres à être » aperçus de plusieurs lieues, afin de déterminer » les triangles nécessaires. Il fallut établir une base » qu'on pût mesurer sur un fleuve glacé et cou- » vert de plusieurs pieds de neige très fine et » sèche, semblable à du sablon, qui rouloit sous les » pieds, et qui déroboit aux yeux des précipices où » l'on pouvoit être enseveli sous elle. Il fallut braver un » froid si vif et si rigoureux, que les habitans du pays, » accoutumés à son âpreté, en perdent quelquefois un » bras ou une jambe. L'eau-de-vie étoit la seule liqueur » qui ne gelât point : si l'on appuyoit sur les lèvres le » vase qui la contenoit, le froid l'y attachoit, et il » falloit déchirer les lèvres pour l'en séparer. Rien ne » rebuta les académiciens. Chacun fit des observations » en particulier; toutes se rapportèrent avec une jus- » tesse qui en démontra l'exactitude. Et après tant de » soins, de peines et de travaux, ils firent naufrage sur » le golfe de Bothnie, et pensèrent perdre, avec » la vie, le fruit d'une entreprise si difficile et si » pénible. »

Enfin, après avoir fourni heureusement avec ses collègues, cette course aussi glorieuse qu'utile, Maupertuis fut appellé, en 1740, par le roi de Prusse, pour recevoir la présidence et la direction de l'académie de Berlin. C'est là qu'il eut une querelle fameuse avec Voltaire, avec lequel il étoit difficile de n'en point avoir, surtout à la cour d'un roi qui ne

pouvoit partager assez également ses faveurs entre le poëte et le mathématicien, pour écarter loin d'eux les petitesses de l'envie. Maupertuis avoit inséré dans le volume des *Mémoires de l'Académie* de Berlin, un écrit sur les lois du mouvement et du repos, déduites d'un principe métaphysique; ce principe est celui de *la moindre quantité d'action*. Un professeur de philosophie, nommé Koenig, attribua l'invention de ce principe à Leibnitz, en citant le fragment d'une prétendue lettre écrite autrefois par ce savant à Herman, professeur à Bâle en Suisse; Maupertuis engagea l'académie de Berlin à sommer Koenig de produire l'original de la lettre citée. Le professeur n'ayant pu satisfaire à cette demande, fut exclu unanimement de l'académie dont il étoit membre. Plusieurs écrits furent la suite de cette guerre, et Voltaire en prit occasion de satisfaire son envie naturelle de ridiculiser tous ceux qui jouissoient de quelque réputation. En vain le roi de Prusse lui ordonna de rester neutre; il débuta par une *réponse* fort amère d'*un académicien de Berlin à un académicien de Paris*, au sujet d'un démêlé du président de l'académie de Berlin, et du professeur. Cette satire fut suivie de la diatribe du docteur Akakia, critique sanglante de la personne et des ouvrages de Maupertuis; l'auteur s'y moque de toutes les idées que son adversaire avoit consignées dans ses *OEuvres*, comme celles d'établir une ville latine, de ne point payer les médecins lorsqu'ils ne guérissent pas les malades, de démontrer l'existence de Dieu par une formule algébrique; de disséquer des cerveaux de géans, afin de sonder la nature de l'ame, et de faire un trou qui allât jusqu'au centre de la terre.

On opposa aux satires de Voltaire, les éloges dont il avoit comblé son ennemi. En 1728, Maupertuis étoit un *génie sublime*, notre *plus grand mathématicien*, un *Archimède*, un *Christophe Colomb* pour les découvertes; un *Michel-Ange*, un *Albane* pour le style : en 1752, ce n'étoit plus qu'un *esprit bizarre*, un *raisonneur extravagant*, un *philosophe insensé*.

Voltaire, obligé de quitter le cour de Prusse au commencement de 1753, se consola de sa disgrâce par de nouvelles satires. Maupertuis lui envoya un cartel, et Voltaire n'y répondit qu'en le traitant de *vieux capitaine de cavalerie*, *travesti en philosophe*, en lui disant qu'il avoit le *nez écrasé*, la *perruque de travers*, le *visage plat* et l'*esprit plein de lui-même*. Le roi de Prusse fit arrêter Voltaire à Francfort, avec sa nièce qui étoit venue l'y joindre, et on accusa injustement Maupertuis d'avoir porté le monarque à cette démarche. (*Voyez* le 17 juin).

Cependant la mauvaise santé du président de l'académie de Berlin l'obligea de revenir en France; il y séjourna depuis 1756 jusqu'en 1758, qu'il se rendit à Bâle auprès des fameux Bernouilli, dans les bras desquels il mourut très chrétiennement.

Ses principaux ouvrages sont, 1°. *la Figure de la Terre déterminée*; 2°. *la Mesure d'un degré du Méridien*; 3° *Une Dissertation physique à l'occasion d'un Nègre blanc*.

L'an 1778, *le 27 juillet*, Ecroulement désastreux d'une carrière de Mesnil-Montant.

Le 27, à onze heures du matin, une carrière près

du chemin de Mesnil-Montant, s'étant écroulée tout à coup, sept personnes qui se promenoient sur le bord de cette carrière, furent englouties sous les terres qui s'éboulèrent dans un espace assez considérable. Ces personnes étoient, MM. Favier, freres, l'un architecte, l'autre procureur; M. et madame le Gris; madame Després, sa fille, et sa petite-fille âgée de neuf ans. Deux cents ouvriers accoururent aussitôt pour déblayer les décombres; mais ils ne purent jamais parvenir à retrouver les corps de ces malheureuses victimes.

HISTOIRE.

L'an 450, *le* 28 *juillet*, Mort de Théodose le jeune, empereur d'Orient.

Théodose II, fils d'Arcadius et d'Eudoxie, né en 401, succéda le 1er mai 408 à son père. Ce prince n'avoit aucune des qualités nécessaires pour bien gouverner. Les écrivains grecs, qui ne reconnoissent d'autre talent remarquable en lui que celui de bien écrire, c'est-à-dire, de bien tracer les caractères, l'ont surnommé *calligraphe*: titre plus convenable à un maître d'école qu'au chef d'un grand empire. La ville de Constantinople lui dut néanmoins de la reconnoissance à cause des murailles dont il l'environna, et de plusieurs édifices dont il l'embellit. « Mais s'il orna la capitale de l'empire, dit » M. Lebeau, il avilit l'empire tout entier par son » incapacité. La majesté romaine, flétrie par Attila, » perdit, sous son règne, cet éclat qui l'avoit jus- » qu'alors rendue respectable aux barbares. »

Théodose mourut à Constantinople d'une chute de cheval, dans la cinquantième année de son âge.

L'an 754, *le* 28 *juillet*, Pepin, dit le Bref, est sacré à Soissons, roi de France, par le pape Zacharie.

Pepin, dit le Bref, est le premier roi de la seconde race, dite des Carlovingiens. Il dut son élévation à la foiblesse de Childéric III, dernier roi de la première

race, qui se laissa détrôner, raser et renfermer dans le monastère de Sithin.

Pepin est le premier de nos rois qui se soit fait couronner et sacrer avec les cérémonies de l'Eglise ; il voulut rendre sa personne plus respectable, en imprimant sur sa couronne les caractères augustes de la religion.

« A l'avénement de Pepin, dit le président Hénault, on vit, pour la première fois, la couronne » passer dans une maison étrangère. Pendant toute la » première race, elle n'avoit été portée que par les » descendans de Clovis, sans droit d'aînesse ni de » distinction entre les bâtards et les légitimes, et » avec partage ; elle fut possédée de même sous la » deuxième race, par les enfans de Pepin. Enfin, » sous la troisième race, le droit successif héréditaire » s'est si bien établi, que les rois ne sont plus les » maîtres de déranger l'ordre de la succession, et » que la couronne appartient à leur aîné par une » coutume établie : *laquelle*, dit Jérôme Bignon, » *est plus forte que la loi même, cette loi ayant été* » *gravée, non sur le marbre ou sur le cuivre, mais dans* » *le cœur des Français.* »

L'an 1488, *le* 28 *juillet*, Bataille de Saint-Aubin, où le duc d'Orléans (qui fut depuis Louis XII, roi de France) est fait prisonnier.

Après la mort de Louis XI, Charles VIII n'étant pas encore en état de régner, sa sœur aînée, Anne de France, dame de Beaujeu, s'étoit mise en possession de la régence, comme Louis XI l'avoit ordonné par son testament. Cette disposition ayant été confirmée

par les Etats-généraux assemblés à Tours, le duc d'Orléans qui, en sa qualité de prince du sang, prétendoit à la principale autorité, fit la guerre civile à son souverain, pour être son tuteur.

François II, duc de Bretagne, prit le parti du duc d'Orléans. Sa cour servoit alors de retraite à tous les mécontens de la cour de France. On donna la bataille près de Saint-Aubin, en Bretagne; c'étoit Louis XII, sire de la Trémouille, que Guichardin appelle *le plus grand capitaine du monde*, qui commandoit l'armée du roi; il battit celle des révoltés, et fit prisonnier le duc d'Orléans, leur chef, qui depuis fut son souverain. (*Voyez* le 4 février, Mort de la Trémouille.) Le duc fut enfermé près de trois ans dans la tour de Bourges, jusqu'à ce que Charles VIII allât le délivrer lui-même.

Ce fut au sujet de ce Louis de la Trémouille, que Louis XII, parvenu à la couronne, dit: *Que le roi de France ne vengeoit pas les querelles du duc d'Orléans.*

Le mot d'Adrien n'est pas moins beau: parvenu à l'empire, il dit, dans les mêmes circonstances, à un homme qui le haïssoit: *Vous voilà sauvé.*

L'an 1772, *le* 28 *juillet*, Le comte de Struenzée, et le comte de Brandt sont condamnés à mort. (*Voy.* le 18 janvier.)

Huit jurisconsultes ayant été nommés pour instruire le procès de ces prisonniers, le jugement qui intervint condamna Struenzée *à perdre la vie, après avoir eu le poing coupé, pour avoir fait tort de six millions à la caisse royale, pour avoir falsifié une assignation sur le trésor royal, pour avoir fait des arrangemens*

suspects dans la capitale. Brandt fut condamné au même supplice, *pour forfaits commis par lui directement contre la personne sacrée du roi.* Celui-ci joua de la flûte dans sa prison, pendant tout le tems que dura son procès. Tous deux lurent eux-mêmes leur sentence d'un œil tranquille ; tous deux dormirent paisiblement la nuit qui précéda l'exécution ; tous deux subirent la mort avec le même courage. Leurs complices furent condamnés à diverses autres peines. La reine Mathilde sortit du royaume. (*Voyez* le 10 mai.)

L'an 1794, *le* 28 *juillet*, Supplice de Robespierre et d'une partie de ses complices.

Nous avons dit que Robespierre, après avoir reçu le coup de pistolet qui lui fracassa le visage, étoit tombé baigné dans son sang ; on le releva, et on le plaça sur un fauteuil de cuir rouge. Sa mâchoire inférieure étant détachée, on passa, pour la rapprocher de l'autre, une bande sous son menton, qu'on noua sur sa tête ; ce fut dans cet état qu'on le conduisit sur les six heures et demie du matin, au comité de sûreté générale, où on l'étendit sur une table ; ce malheureux, le visage pâle, la tête ouverte, rendant le sang par les yeux, les narines et la bouche, reçut, pendant plusieurs heures, les injures et les reproches de ceux qui l'environnoient ; il parut souffrir avec patience ces outrages ; il ne lui échappa aucune plainte, et il ne répondit à aucune des questions que lui firent ses collègues.

Il fut ensuite conduit au tribunal révolutionnaire, pour y constater l'identité de sa personne, avec une partie de ses complices, Couthon, Saint-Just, Robespierre jeune, Dumas, président du tribunal révo-

lutionnaire; Vivier, président des jacobins; Henriot, commandant de la garde nationale; son adjudant la Valette; Fleuriot-Lescot, maire de Paris; Payan, agent de la commune; Gobeau, accusateur public auprès du tribunal criminel du département, et onze membres du conseil général de la commune de Paris, lequel avoit été mis tout entier hors la loi. Ce fut un effet remarquable des vicissitudes révolutionnaires, de voir tous ces hommes envoyés à l'échafaud, par un tribunal composé de leurs amis.

A quatre heures, le 10 thermidor, le cortége sinistre sortit de la cour du palais; jamais on n'avoit vu une telle affluence; tous les regards se fixoient principalement sur la charrette qui portoit les deux Robespierre, Couthon et Henriot; celui-ci avoit la tête et les épaules fracassées; Coffinhal, son complice, vice-président du tribunal révolutionnaire, l'avoit jeté par une fenêtre de l'Hôtel-de-Ville, en l'accusant de les avoir tous perdus par sa lâcheté. Ce Coffinhal, qui étoit aussi compris dans la mise hors la loi, étoit parvenu à se sauver; mais il fut arrêté deux jours après. Le corps du député Lebas, qui s'étoit tué d'un coup de pistolet, étoit étendu sur la charrette.

On remarqua que Robespierre avoit le même habit qu'il portoit le jour de la fête de l'Etre-Suprême; ses traits étoient horriblement défigurés. Soit qu'il fut accablé par les douleurs de sa blessure, ou que son ame fût déchirée par les remords, il avoit les yeux entièrement fermés.

Arrivé au milieu de la rue Royale, il fut tiré, de cette espèce de sommeil, par une femme qui l'attendoit dans cet endroit; elle étoit proprement ha-

billée, et d'un âge moyen. En apercevant la charrette qui portoit Robespierre, elle fendit la presse, et saisissant avec une de ses mains le barreau de la charrette, tandis que de l'autre elle menaçoit Robespierre : « Monstre, lui crioit-elle, monstre vomi par les enfers, ton supplice m'enivre de joie! » A ces mots, Robespierre entr'ouvrit les yeux, et leva les épaules. « Monstre abominable, continua cette femme, je n'ai qu'un regret, c'est que tu n'aies pas mille vies, pour jouir du plaisir de te les voir toutes arracher l'une après l'autre! » Cette nouvelle apostrophe parut importuner Robespierre; mais il ne rouvrit pas les paupières. Alors cette femme lui dit, en le quittant près de l'échafaud : « Vas, scélérat, descends au tombeau avec l'exécration et les malédictions éternelles de toutes les épouses, de toutes les mères de famille! » On a présumé que Robespierre avoit privé cette femme d'un époux ou d'un fils.

Ce monstre, avant de recevoir la mort, eut une souffrance cruelle à endurer. Après avoir jeté son habit, qui étoit croisé sur ses épaules, le bourreau lui arracha brusquement l'appareil que le chirurgien avoit mis sur sa blessure; la mâchoire inférieure s'étant alors détachée de la mâchoire supérieure, la tête de ce misérable n'offrit plus qu'un objet monstrueux; et après le coup fatal, ce fut le spectacle le plus horrible qu'on puisse peindre, quand le bourreau montra cette tête à tout le peuple.

L'an 1808, *le* 28 *juillet*, Le sultan Sélym III est massacré.

Aussitôt qu'on apprit sur les bords du Danube la révolution de Constantinople (*V.* le 29 mai), une grande fermentation agita les esprits : les janissaires, ne voyant dans leurs principaux chefs et dans le grand-vizir que des partisans de Sélym III, de ce prince qui avoit voulu contrebalancer leur pouvoir, pour le détruire ensuite, s'appliquèrent à semer la division parmi les troupes. Le général russe, instruit de ces intrigues, en profita pour prendre l'offensive. Il força les Turcs à se retirer dans l'intérieur de la Bulgarie.

Malgré ce revers, dont la honte sembloit devoir ne donner à toutes les troupes de l'empire qu'une seule idée, celle de le réparer, les janissaires n'en poursuivoient pas moins leurs complots contre les partisans de Sélym. Ils réussirent enfin : le grand-vizir fut arrêté, et bientôt après décapité. Mustapha-Baïractar, c'est-à-dire, le porte-étendard, alors agha de Rutchuc, prit le commandement de l'armée. Tandis que ceci se passoit, l'armée navale turque étoit complètement battue entre Lemnos et Monte-Sancto.

Mustapha-Baïractar, s'étoit élevé aux dignités par sa valeur. Né à Rasgrad, de parens pauvres, il se livra dans sa jeunesse à l'agriculture et ensuite au commerce de chevaux. Dans la guerre qui précéda cette révolution, il se distingua par une rare bravoure et des talens naturels. Le surnom de Baïractar, ou Baïrac-dar, porte-étendard, lui fut donné pour avoir arraché un drapeau à l'ennemi, et l'avoir conservé malgré de nombreuses blessures et la supériorité des assaillans. Cette brillante

action attira sur lui les regards de l'armée, et lui mérita la confiance de son prédécesseur, Tersanik Oghlou, agha de Rutchuc. Il l'accompagna dans toutes ses campagnes, surtout dans la guerre contre Paswan-Oghlou, le suivit, en 1804, à Rutchuc, et enfin lui succéda. Mustapha-Baïractar conçut le projet de faire cesser l'anarchie, en remettant Sélym sur le trône : lui seul avoit le courage nécessaire pour exécuter un tel dessein ; c'étoit sur lui que Constantinople fondoit ses espérances. Pour parvenir à son but, il se rend subitement à Andrinople avec une partie de l'armée, et, après quelques conférences avec le grand-vizir, il marche droit vers Constantinople. Ces deux généraux, dont les troupes étoient réunies sous l'étendard du prophète, viennent camper près des murs de la capitale, à Dawoud-Pacha. Mustapha ne laissoit encore que deviner ses véritables intentions : il disoit n'être venu que pour rendre hommage à son nouveau maître. Le sultan ajouta ou parut ajouter foi à ce motif, et sortit avec toute sa cour au-devant de l'étendard sacré. On le reçut dans le camp avec tous les honneurs dus à la majesté impériale ; mais bientôt le commandant des forteresses du Bosphore, qui avoit contribué à l'élévation de Mustapha IV, périt assassiné par des inconnus. Le janissaire-agha, le mufty et les ulémas de son parti sont déposés. Jusque là Mustapha-Baïractar avoit servi le sultan qui gémissoit sous la tutelle de ces ministres : mais, le 28 juillet, ce général fait son entrée dans Constantinople, à la tête de huit mille hommes, destitue le grand-vizir, assemble les ulémas et le mufty, et empruntant la voix sacrée de la religion, il dépose Mustapha, et s'avance en même tems vers le sérail

pour redemander Sélym. Les portes se ferment à son approche, et Mustapha, croyant s'assurer la couronne et ôter toute espérance aux partisans de Sélym, ordonne la mort de ce prince. Le haznadar-agha, trésorier particulier, le buyuk-embrokhor, grand-écuyer, et le bach-tchocadar, gouverneur des pages, sont chargés de l'exécution de ce crime. Dès que Sélym les aperçoit, il se doute de leur intention et tire son poignard pour se défendre. Les trois meurtriers fondent à l'instant sur lui; et tandis que l'un d'eux coupe la corde d'une pendule pour l'étrangler, un autre lui enfonce dans le sein un poignard empoisonné, et le prince expire sans pouvoir proférer une parole. Son cadavre est enveloppé dans une natte, et transféré à la porte du sérail, qui ne s'ouvre que pour offrir aux yeux de Mustapha-Baïractar les restes palpitans de son maître chéri. A cette horrible vue, Baïractar s'abandonne à tous les excès de sa douleur; il embrasse, il couvre de baisers, il arrose de ses larmes ce corps inanimé, et jure de le venger.

Ainsi finit, à l'age de quarante-quatre ans environ, un des meilleurs princes qu'aient eus les Othomans, et dont le souvenir sera toujours cher aux étrangers qui l'ont connu : juste et plein d'humanité, trop foible pour arrêter les maux de l'empire, il eut la douleur de les connoître, sans pouvoir y porter remède. L'avenir se présentoit toujours à ses yeux sous l'aspect le plus sinistre. Pendant plus de dix ans il versa des larmes sur la position de ses peuples. Supérieur aux Turcs par l'élévation de ses sentimens, l'étendue de ses connoissances, la droiture de son jugement, il avoit mesuré l'immense distance qui les séparoit des Européens,

sous le rapport des lumières, qu'il mit tous ses soins à propager. Il accueillit les étrangers avec bienveillance, rétablit l'imprimerie, encouragea tous les genres de connoissances, et combattit, de tout son pouvoir, le fanatisme et les préjugés; mais ces mêmes efforts, qui transméttront son nom à la postérité furent la principale cause de sa perte.

Quant à son physique, il retraçoit parfaitement les qualités de son ame. Sa physionomie étoit agréable, ses regards avoient une sérénité qu'on chercheroit en vain chez les Turcs; de grands traits, une barbe noire et épaisse, et un buste bien proportionné, le faisoient distinguer au milieu des hommes les mieux faits de sa cour : mais ses jambes et ses cuisses, comme celles des Orientaux en général, n'étant point dans les proportions déterminées, il n'étoit réellement bien qu'à cheval. Pour satisfaire aux lois de l'empire, qui veulent que tout musulman sache un métier, il avoit appris celui de peintre en mousseline.

HISTOIRE.

L'an 1108, *le* 29 *juillet*, Mort de Philippe Ier, quatrième roi de la race de Hugues Capet : « Prince, » dit le président Hénault, l'esclave de toutes ses » passions, et moins avili encore aux yeux de son » peuple par ses vices, que par sa foiblesse à s'en » laisser punir. »

Le président Hénault veut parler de la double excommunication dont Philippe se laissa frapper par le pape, et des humiliations auxquelles il abaissa la majesté royale. (*Voy.* le 16 octobre.)

L'événement le plus remarquable du règne de Philippe, fut la première croisade, à laquelle ce prince ne prit aucune part.

C'est au règne de Philippe Ier qu'on fixe l'époque de la première diminution des espèces monoyées. Ce monarque fit frapper des espèces d'argent, altérées par un tiers d'alliage en cuivre; l'altération fut poussée sous les règnes suivans jusqu'à moitié; dès lors le nom de livres devint fictif aussi bien que celui de sous; en insérant un tiers de cuivre dans une livre de douze onces de métal, il ne devoit plus y rester que huit onces d'argent pur. Aussi ce fut sous le règne de Philippe qu'on quitta la livre de douze onces pour prendre le marc de huit onces, parce qu'effectivement une livre d'argent monnoyé ne contenoit plus que huit onces d'argent pur.

L'an 1693, *le* 29 *juillet*, Bataille de Nerwinde, gagnée par le maréchal de Luxembourg contre le prince d'Orange.

Cette bataille fut la plus meurtrière de toutes celles qui furent données pendant la guerre de 1688. Le maréchal de Luxembourg entra deux fois, l'épée à la main, dans le village de Nerwinde. Le duc de Villars fut le premier qui sauta dans les retranchemens des ennemis. Deux fois le village fut emporté et repris.

Philippe, duc de Chartres (1), qui chargeoit pour la troisième fois, à la tête d'un escadron, ayant été repoussé, se trouva dans un terrain creux, environné de tous côtés d'hommes et de chevaux tués ou blessés. Un escadron ennemi s'avance, et lui crie de se rendre: on le saisit; il se défend seul, il blesse l'officier qui le retenoit prisonnier, il s'en débarrasse. On revole à lui dans le moment, et on le dégage. Le petit-fils du grand Condé, qu'on nommoit Monsieur le Duc; le prince de Conti, son émule, qui s'étoient signalés à la bataille de Steinkerque (donnée le 3 août 1692), combattoient de même à celle de Nerwinde pour leur vie, comme pour leur gloire, et furent obligés de tuer des ennemis de leur main, ce qui n'arrive aujourd'hui presque jamais aux officiers-généraux, depuis que le feu décide tout dans les batailles.

Le maréchal de Luxembourg se signala et s'exposa plus que jamais : son fils, le duc de Montmorenci, se mit au-devant de lui lorsqu'on le tiroit, et reçut le

(1) Le même qui fut régent après la mort de Louis XIV.

TAYLOR INST. OXFORD

coup porté à son père. Enfin, le général et les princes prirent le village une troisième fois, et la bataille fut gagnée.

Il y eut environ vingt mille morts ; douze mille du côté des alliés, et huit de celui des Français ; c'est à cette occasion qu'on disoit qu'il falloit chanter plus de *De profundis* que de *Te Deum*.

La cathédrale de Paris fut remplie de drapeaux ennemis.

Cette victoire est la dernière de celles qui ont signalé la carrière militaire de Luxembourg. (*Voyez* le 4 janvier 1695.)

L'an 1794, *le 29 juillet*, Soixante-onze membres de la municipalité de Paris, sont guillotinés sur la place de la Révolution, comme complices de la conjuration de Robespierre.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES, ET DES ARTS.

L'an 1708, *le 29 juillet*, Mort de Rennequin Sualen, charpentier liégeois, auteur de la machine de Marly, la plus étonnante machine qui existe, comme on peut en juger par la description que M. Lalande en a donnée dans l'Histoire des mathématiques de Montucla, édition de 1802.

HISTOIRE.

L'an 1652, *le* 30 *juillet*, Le duc de Beaufort et le duc de Nemours, quoique beaux-frères, se battent en duel de cinq contre cinq, au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs, vers les sept heures du soir. Le père du célèbre maréchal de Villars étoit un des seconds du duc de Nemours, qui avoit chargé lui-même les pistolets, et les avoit apportés avec les épées.

Lorsqu'ils furent en présence : « Eh ! beau-frère, » quelle honte ! Oublions le passé, et soyons bons amis, » lui dit M. de Beaufort. » — « Ah ! coquin, il faut que » je te tue, ou que tu me tues, répondit le duc de » Nemours. »

Il tira le premier, apparemment comme l'offensé, et voulut ensuite fondre, l'épée à la main, sur M. de Beaufort qu'il avoit manqué, et qui le tua roide de trois balles dans l'estomac.

Le corps du duc de Nemours ayant été porté dans l'église de Saint-André-des-Arcs, sa paroisse, il arriva défense de faire aucunes prières pour lui, de la part de l'archevêque de Paris : cet archevêque étoit le cardinal de Retz.

L'an 1683, *le* 30 *juillet*, Mort de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France.

Marie-Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, avoit épousé Louis XIV en 1660,

l'Espagne aux siéges d'Amiens, de Bourg-en-Bresse. Il fut ambassadeur en Angleterre, à Bruxelles et en Suisse. Le roi le combla de bienfaits; mais le maréchal eut la lâcheté de conspirer contre son maître. Il se ligua avec la Savoie et l'Espagne, qui le flattoient de la souveraineté du duché de Bourgogne et de la Franche-Comté, qu'on devoit lui donner pour dot d'une fille du roi d'Espagne, qu'on promettoit de lui faire épouser. Son dessein fut découvert par un gentilhomme nommé Lafin, qui le trahit indignement. Dès que le maréchal fut arrêté, il désavoua les projets qu'on lui prêtoit, et s'en déclara coupable ensuite, avec une foiblesse qui ne répondoit guères au courage qu'il avoit montré. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, et fut exécuté dans l'intérieur de la Bastille. Foible et furieux dans ses derniers momens, il eut la double honte d'avoir mérité la mort, et de ne pas savoir mourir.

« Qu'on ne m'approche pas, s'écria-t-il en jurant sur » l'échafaud; si l'on me met en fougue, j'étranglerai » la moitié de ce qui est ici. »

« Le maréchal de Biron (dit le Laboureur), étoit » un esprit fier et hautain, et presque ingouvernable, » ne se plaisant qu'aux choses difficiles et presque » impossibles. Il enviait toute la grandeur d'autrui; » et la jalousie qu'il portoit au duc de Montmorency, » à cause de sa charge de connétable, s'étendit jus- » qu'à Louise de Budos, sa femme. Il lui fit parler » de mariage, son mari vivant, comme celui qui » croyoit devoir être son successeur; et la partie étoit » faite entr'eux..... Mais le connétable leur survécut. »

A ce portrait, nous joindrons celui que l'auteur de l'*Intrigue du Cabinet*, sous Henri IV et Louis XIII,

a tracé de Biron. « Il fut mal élevé. Calviniste d'abord » par son éducation, ensuite catholique par convenance; à seize ans, il avoit déjà changé deux fois de » religion, et il n'eut toute sa vie que de l'indifférence pour l'une et pour l'autre doctrines. Quant aux » principes de morale, ces principes qui rendent la » subordination respectable, et qui établissent la » sainteté des devoirs envers le prince et la patrie, » Biron ou les ignora, ou les mépris comme au-» dessous de lui. On l'accoutuma de bonne heure à » faire plier la règle sous ses goûts et ses intérêts. Toujours victorieux à la guerre, constamment heureux » dans ses entreprises, redouté dans la société et jamais » contredit, excusé sur ses fautes, applaudi dans ses » succès, il devint fougueux, opiniâtre, présomptueux. » Il auroit voulu se rendre le centre de tout, et que » rien (disoit-il à Henri IV), par autre que lui n'eût » été fait. Sa langue, comme celle de tous les gens » vains, étoit fort légère. Le roi l'excusa long-tems; » et quand on venoit lui rapporter les propos inconsidérés du maréchal, propos qui tomboient quelquefois directement sur le monarque, sur ses mœurs, » sur son gouvernement, Henri répondoit : *Je crois* » *bien tous ces langages du maréchal; mais il ne faut* » *pas toujours prendre au pied de la lettre ses rodomontades, jactances et vanités. Il faut en supporter* » *comme d'un homme qui ne sait pas plus s'empêcher* » *de mal dire d'autrui, et de se vanter excessivement* » *lui-même, que de bien faire lorsqu'il se trouve en* » *une occasion, le cul sur la selle et l'épée à la main.* » Il lui auroit fallu une continuation d'occupations attachantes, telles que la guerre en fournit; faute de

» cela, il donna dans tous les excès du luxe, dans toutes » les dépenses. L'énormité de ses pertes au jeu l'ef- » frayoit lui-même. *Je ne sais*, disoit-il, *si je mourrai* » *sur un échafaud; mais je sais bien que je ne mourrai* » *pas à l'hôpital :* funeste alternative qui, en effet, » attend quelquefois les joueurs effrénés! Biron éprouva » que, du gros jeu au crime, il n'y a souvent qu'un » pas. Livré à ses réflexions après de grandes pertes, » il s'irritoit contre le roi, qui le laissoit manquer d'ar- » gent. Il blâmoit son avarice et son ingratitude; jamais, » à l'en croire, le monarque n'avoit assez payé ses ser- » vices. Il regrettoit ces tems de troubles, où les pil- » lages remplissoient les vides de sa prodigalité; et » pour fournir à ses profusions, tout lui paroissoit » permis, dût-il replonger le royaume dans les hor- » reurs de la guerre civile, dont sa valeur avoit con- » tribué à le tirer..... »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES, ET DES ARTS.

L'an 1784, *le* 31 *juillet*, Mort de Diderot.

Denis Diderot, fils d'un coutelier de Langres, débuta de bonne heure dans la carrière philosophique, par un petit recueil anti-chrétien, intitulé : *Pensées Philosophiques*, réimprimé depuis, sous le titre d'*Etrennes aux Esprits forts*. Les amis de l'auteur comparèrent son ouvrage, pour la clarté, l'éloquence et la force du style, aux *Pensées de Pascal;* mais il y a la même différence entre les deux ouvrages, qu'entre Pascal et Diderot.

L'auteur des *Etrennes aux Esprits forts*, s'occupa

plus utilement, lorsqu'il donna, en 1746, avec MM. Eidous et Toussaint, un *Dictionnaire Universel de Médecine*, en six volumes in-folio; ce n'est pas que cette compilation ne soit défectueuse à bien des égards; qu'il n'y ait des articles superficiels, inexacts; mais il y en a de bien approfondis, et l'ouvrage fut bien reçu. On le refait en ce moment, et le nom des principaux auteurs de ce grand travail promet un ouvrage fort supérieur à la compilation de Diderot.

Ce succès ayant encouragé l'auteur, il forma le projet d'une entreprise plus vaste, d'un *Dictionnaire encyclopédique*. Un pareil monument ne pouvant être élevé par un seul architecte, d'Alembert, ami de Diderot, partagea avec lui les honneurs et les périls de ce travail, dans lequel ils devoient être secondés par plusieurs savans et divers artistes. Diderot se chargea seul de la description des arts et métiers, l'une des parties les plus importantes et les plus désirées du public.

L'exécution de cette grande entreprise ne répondit pas à l'attente du public, d'après le témoignage de Diderot lui-même. Voici comme il parloit de l'ouvrage aux deux libraires qui donnèrent la seconde édition de l'Encyclopédie :

« L'imperfection de cet ouvrage a pris sa source » dans un grand nombre de causes diverses. On n'eut » pas le tems d'être scrupuleux sur le choix des tra- » vailleurs. Parmi quelques hommes excellens, il y » en eut de foibles, de médiocres, et de tout-à-fait » mauvais. De là cette bigarrure dans l'ouvrage, où » l'on trouve une ébauche d'écolier à côté d'un mor- » ceau de main de maître; une sottise voisine d'une chose » sublime. Les uns, travaillant sans honoraires, per-

» dirent bientôt leur première ferveur; d'autres, mal
» récompensés, nous en donnèrent pour notre argent.
» L'Encyclopédie fut un gouffre, où ces espèces
» de chiffonniers jetèrent pêle-mêle une infinité de
» choses mal vues, mal digérées; bonnes, mauvaises,
» détestables; vraies, fausses, incertaines et toujours
» incohérentes et disparates..... L'on négligea de rem-
» plir les renvois qui appartenoient à la partie même
» dont on étoit chargé.... On trouve souvent une réfu-
» tation à l'endroit où l'on va chercher une preuve.....
» Il n'y eut aucune correspondance rigoureuse entre
» les discours et les figures. Pour remédier à ce défaut,
» on se jeta dans de longues explications. Mais com-
» bien de machines inintelligibles, faute de lettres qui
» en désignent les parties!

Dans le tems que Diderot travailloit au *Dictionnaire des Sciences*, il donna quelques productions qui sembloient ne pouvoir guère sortir d'une tête encyclopédique, telles que ses *Bijoux indiscrets*, dont l'idée est indécente, et les détails obcènes sans être piquans, même pour les jeunes gens, malheureusement avides de romans licencieux.

Diderot crut, toute sa vie, avoir fait une grande découverte, en proposant le *drame sérieux*, *le drame honnête*, *la tragédie domestique*; et, sous tant d'affiches différentes, c'étoit tout uniment le genre de La Chaussée, en ôtant la versification et le mélange du comique. Diderot accompagna ses deux essais de deux poétiques remplies de déclamations et d'idées fausses. Le premier de ces essais, intitulé *le Fils Naturel*, fit un bruit prodigieux. Lorsque, dans la suite, *le Fils Naturel* fut représenté, ce drame, dont l'impression

avoit fait tant de fracas, tomba très tranquillement. C'étoit une déclamation froide et emphatique, aussi insupportable à la lecture qu'au théâtre. Il n'en fut pas de même *du Père de Famille :* il réussit ; et on le joue encore, quoiqu'il y ait peu de pièces aussi peu suivies. Les deux premiers actes ont de l'intérêt ; et il y a, au second, une scène entre le père et le fils, où le rôle de ce dernier est du moins passionné, si celui du père est déclamatoire ; mais passé ce moment, toute la machine du drame manque par les ressorts ; et si la pièce s'est soutenue au théâtre, c'est qu'il y a toujours du mouvement, quoique ce mouvement soit faux.

Diderot est encore l'auteur de deux autres ouvrages qui ne firent pas moins de bruit que ses pièces de théâtre, et dont la hardiesse lui couta la liberté. Le premier parut en 1749, sous le titre de *Lettres sur les Aveugles, à l'usage de ceux qui voient.* L'auteur fut enfermé six mois à Vincennes. Né avec des passions ardentes, et une tête fort exaltée, il pensa devenir fou. J. J. Rousseau, alors son ami, alloit tous les jours lui porter des consolations, qu'il n'auroit pas dû oublier.

La *Lettre sur les Aveugles* fut suivie d'une autre *sur les Sourds et Muets, à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent.* L'auteur donna, sous ce titre, des réflexions sur la métaphysique, sur la poésie, sur l'éloquence, sur la musique, etc. Malgré tous ses efforts pour être clair, on ne l'entend pas toujours, et c'est ce qui l'a fait surnommer le *Lycophron* de la philosophie. Les autres productions de Diderot, et surtout la Vie de Sénèque, se ressentent de ce défaut de clarté et de précision, de cette emphase désordonnée qu'on lui a

toujours reprochés. C'étoit le sort de notre philosophe, de beaucoup écrire, et de ne pas laisser un bon livre, ou du moins un livre bien fait.

« Je ne saurois, écrivoit le roi de Prusse à *d'Alembert*, soutenir la lecture de ses livres; il y règne » un ton suffisant et une arrogance qui révoltent l'instinct de ma liberté. »

« Diderot n'étoit pas né sans génie, dit La Harpe, » ou plutôt, sans imagination : c'est cette partie du » génie qui est chez lui dominante dans les idées » comme dans le style; mais l'imagination, quand » elle est seule, avorte plus souvent qu'elle ne produit. Il faut qu'elle soit fécondée par le jugement, » pour devenir cette force créatrice d'où naissent les » conceptions soutenues et durables. L'imagination » de Diderot, trop destituée de ce jugement en tout » genre, ressembloit à une lumière qui a peu d'aliment, qui jette de tems en tems des clartés vives, » et vous laisse à tout moment dans les ténèbres. Toujours prêt à s'échauffer sur tout, ce qui est un » moyen sûr de s'échauffer souvent à froid, il ne pouvoit s'attacher à rien : de là, les disparates continuels d'un style scabreux, haché, martelé, tour à » tour négligé et boursoufflé; de là les fréquentes » éclipses du bon sens, et les bizarres saillies du » délire. Incapable d'un ouvrage, jamais il n'a pu » faire que des morceaux; et c'est lui-même qu'il » louoit, quand il réduisoit le génie à *de belles lignes*. » Il y en a dans tout ce qu'il a fait, plus ou moins » rares; et toujours il faut les acheter beaucoup plus » qu'elles ne valent. »

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1556, *le* 31 *juillet*, Mort de Saint-Ignace de Loyola.

Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des Jésuites, étoit né en 1491, au château de Loyola, dans la Biscaye, et fut d'abord page de Ferdinand V. En 1521, il signala sa valeur contre les Français, à la défense de Pampelune, où il eut une jambe brisée d'un boulet de canon, et l'autre blessée d'un coup de pierre. Une *Vie des Saints* qu'on lui donna pendant sa convalescence, lui fit naître le dessein de se consacrer à Dieu. Dès qu'il fut en état de marcher, il entreprit le pélerinage de la Terre-Sainte. De retour en Europe, il recommença ses études à Salamanque, à l'âge de trente-trois ans; mais les traverses que son génie ardent lui occasionna, la confusion que les études de la langue latine, de l'éloquence, de la métaphysique, de la physique, et surtout de la théologie scolastique, avoient jetée dans sa tête, le déterminèrent de passer à Paris en 1528; il recommença ses études au collége de Sainte-Barbe, où ses maîtres voulurent lui infliger, à quarante ans, une punition qu'on n'inflige guères au delà de dix. Il s'y soumit; mais on prétend qu'on se contenta de sa soumission.

C'est là qu'il forma le plan de sa société avec François Xavier, le Fèvre, Lainez, Salmeron, Bobadilla et Rodriguez. S'étant liés ensemble par des vœux solennels, le jour de l'Assomption 1534, ils passèrent à

Rome et de là à Venise, où ils furent ordonnés prêtres. Ils prêchoient dans la place publique.

« Comme ils avoient la mine étrangère (dit le père » Fabre après le père Bouhours) et qu'ils parloient » mal italien, le peuple, qui les prenoit pour des ta- » barins et des saltimbanques venus des pays éloignés, » s'assembloit en foule autour d'eux; mais quelquefois » ceux qui ne s'étoient arrêtés que pour rire, s'en re- » tournoient en pleurant leurs péchés.... »

Ignace retourna à Rome en 1537, et présenta au pape Paul III un projet de son institut. Le fondateur en espéroit de si grands avantages pour l'Eglise, qu'il ne voulut jamais entrer dans l'ordre des Théatins, quelques instances que lui fît le cardinal Cajetan. Le pape fit d'abord quelques difficultés d'approuver son ordre; mais Ignace ayant ajouté aux trois vœux, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, un quatrième vœu d'obéissance absolue au pontife romain, Paul III confirma son institut en 1540, sous le titre de Compagnie de Jésus. Ignace avoit donné ce nom à sa nouvelle milice, pour marquer que son dessein étoit de combattre les infidèles sous la bannière de J. C. Ses enfans prirent ensuite le nom de Jésuites, du nom de l'église de Jésus, qu'on leur donna à Rome. Ignace, élu en 1541, général de la famille dont il étoit le père, eut la satisfaction de la voir se répandre en Italie, en Espagne, en Portugal, en Allemagne, dans les Pays-Bas, dans le Japon, dans la Chine, en Amérique. François-Xavier et quelques autres missionnaires sortis de sa société, portèrent son nom jusqu'aux extrémités de la terre. Sa compagnie, qui n'avoit pas encore pu pénétrer en France, y eut un établissement en 1550,

l'année même que Jules III donna une nouvelle bulle de confirmation, dans laquelle il faisoit beaucoup d'éloges du nouvel institut.

Malgré ces éloges, la société essuya en France de grandes traverses. Le Parlement de Paris, la Sorbonne, l'Université, alarmés de la singularité de ses priviléges et de ses constitutions, s'élevèrent contre elle. La Sorbonne donna un décret en 1554, par lequel elle la jugea plutôt née pour la ruine que pour l'édification des fidèles. Ce décret ayant été envoyé à Rome, les principaux Jésuites voulurent répondre dans les formes, pour faire connoître aux docteurs qu'ils jugeoient mal de l'institut de la société. Ignace, plus prudent que ses confrères, crut que la meilleure réponse étoit un profond silence. « Dans certaines causes (disoit-il à ses pères), il vaut mieux se taire que de parler. »

La patience et la politique dissipèrent peu à peu ces orages. Le Parlement de Paris consentit enfin à l'établissement des Jésuites, qu'il avoit intention d'opposer aux Protestans, dont la secte faisoit alors les progrès les plus dangereux en France.

Le saint fondateur eut la satisfaction, avant de mourir, de voir l'accomplissement de trois choses qu'il désiroit le plus, son livre des *Exercices spirituels* approuvé par le Saint-Siége; sa *Société* confirmée, et ses *Constitutions* rendues publiques. Sa compagnie avoit déjà douze provinces, qui avoient au moins cent colléges, sans les maisons professes. On comptoit au commencement du dernier siècle environ vingt mille Jésuites, tous soumis à un général perpétuel et absolu.

Saint-Ignace fut canonisé par le pape Grégoire XV, en 1622. Les Jésuites célébrèrent cette canonisation

par des fêtes et des jeux solennels ; ils firent représenter un drame pieux, qui avoit pour sujet les travaux de leur fondateur. Jules Mazarin, depuis cardinal et premier ministre en France, alors âgé de vingt ans, fit le rôle de Saint-Ignace avec un succès qui fut le premier degré de sa fortune.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

ÉPHÉMÉRIDES

POLITIQUES, LITTÉRAIRES

ET RELIGIEUSES.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT

ÉPHÉMÉRIDES

POLITIQUES, LITTÉRAIRES

ET RELIGIEUSES,

PRÉSENTANT, POUR CHACUN DES JOURS DE L'ANNÉE, UN TABLEAU DES ÉVÉNEMENS REMARQUABLES QUI DATENT DE CE MÊME JOUR DANS L'HISTOIRE DE TOUS LES SIÈCLES ET DE TOUS LES PAYS, JUSQU'AU 1er JANVIER 1812.

Et quo sit facto quæque notata dies.
OVID. *Fast.*

TROISIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

PARIS,

Chez { LE NORMANT, Libraire, rue de Seine, n°. 8.
H. NICOLLE, Libraire, même rue, n°. 12.

1812.

ÉPHÉMÉRIDES
POLITIQUES, LITTÉRAIRES, ET RELIGIEUSES.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES SUR LE MOIS D'AOUT.

Aout, sixième mois de l'année de Romulus, et le huitième de celle de Numa et de notre année moderne, fut d'abord appelé *Sextilis*, à cause du rang qu'il occupoit dans l'année de Romulus, et ce nom lui avoit été conservé dans l'année de Numa.

Auguste lui donna son nom d'*Augustus*, qu'il conserve encore, et dont les Français ont fait *août* par corruption. Ce mois et celui de juillet, dont le nom vient de Jules-César, sont les deux seuls qui aient conservé les noms que les empereurs leur ont donnés. Le mois d'avril s'étoit appelé quelque tems *Neroneus*; le mois de mai, *Claudius*, etc.

Le changement du nom de *Sextilis* en celui d'*Augustus*, arriva lorsqu'Auguste mit la dernière main à la réformation du calendrier entreprise par César. Macrobe et Dion nous ont conservé le plébiscite et le sénatus-consulte qui autorisèrent ce changement de nom : les raisons qu'ils apportent, sont les principaux

événemens du règne d'Auguste, arrivés dans le mois de *Sextilis*, tels que son premier consulat, ses trois triomphes, l'Égypte conquise, la fin des guerres civiles. Romulus avoit fait ce mois de trente jours et même de vingt-neuf; mais César lui en donna trente-un.

Le soleil, pendant ce mois, parcourt ou paroît parcourir la plus grande partie du signe du zodiaque appelé le Lion; et vers la fin de ce mois, il entre au signe de la Vierge.

A proprement parler, c'est la terre qui parcourt le signe du Verseau, apposé à celui du Lion.

Les mois d'août et de juillet sont ordinairement les plus chauds de l'année, quoique le soleil commence à s'éloigner dès le 21 juin.

Pendant ce mois, on célébroit dans la Grèce les jeux néméens, institués, dit-on, par Hercule, après qu'il eut tué le lion de Némée. C'étoient les Argiens qui les faisoient faire à leurs dépens dans la forêt de Néméé, et qui en étoient les juges.

Les grands mystères de Bacchus occupoient une partie de ce mois chez les Grecs et les Alexandrins.

Chez les Romains, Cérès étoit la divinité tutélaire de ce mois, pendant lequel se fait la moisson en Italie. Les ides étoient consacrées à Diane et à Vertumne. C'étoit la fête des esclaves et des servantes, en mémoire de ce que Servius Tullius, fils d'une esclave, étoit né ce jour-là.

On faisoit aussi en ce mois, à Rome, la fête des Chiens, dans laquelle on crucifioit un de ces animaux, parce que les chiens ne s'étoient pas éveillés quand les Gaulois surprirent le Capitole.

On dit communément être dans la *force de l'août*, c'est-à-dire, dans le grand travail de la récolte.

Les Anglais appellent le premier jour d'août, qui est la fête de Saint Pierre-ès-Liens, *Lammas Day*, c'est-à-dire, *fête de l'agneau*, apparemment à cause d'une coutume qui s'observoit autrefois dans le comté d'Yorck: tous ceux qui tenoient des terres de l'église cathédrale étoient obligés, ce jour-là, d'amener dans l'église, à la grand'messe, un agneau vivant pour l'offrande.

— C'est dans les nuits du mois d'août, que les naturalistes observent le merveilleux insecte qui naît, se reproduit et meurt dans l'espace d'une seule nuit, sur les rivages de la Marne, de la Seine et du Rhin; c'est l'*éphémère* dont Swammerdam a fait l'histoire, et dont il est parlé dans Aristote.

La vie de cet insecte ne passe point quatre ou cinq heures; il meurt sur les onze heures du soir, après avoir pris la figure d'un papillon, environ à six heures après midi. Il est vrai cependant qu'avant de prendre cette figure, il a vécu trois ans sous celle d'un ver, qui se tient toujours au bord de l'eau, dans les trous qu'il s'y est creusés dans la vase.

Le changement de ce ver, qui est dans l'eau, en *éphémère* qui vole, est si subit, qu'on n'a pas le tems de le remarquer. Si on prend le ver dans l'eau, on ne sauroit desserrer la main si promptement, que le changement ne soit fait, à moins que de presser un peu le ver à l'endroit de la poitrine; par ce moyen, on peut le tirer de l'eau avant qu'il soit changé.

L'*éphémère*, après être sorti de l'eau, cherche un lieu où il se puisse mettre et se dépouiller d'une fine membrane ou voile qui le couvre tout entier. Ce second

changement se passe dans l'air. L'*éphémère* s'arrête avec la pointe de ses petits ongles, le plus ferme qu'il peut; il lui prend un mouvement semblable à celui du frisson; aussitôt la peau qu'il a sur le milieu du dos, se déchire, les ailes se défont de leurs étuis, comme nous tirons quelquefois nos gants en les renversant. Après ce dépouillement, l'*éphémère* se met à voler en tous sens; il se tient quelquefois sur l'eau tout droit sur sa queue, en frappant ses ailes les unes contre les autres.

L'*éphémère* ne prend aucune nourriture dans les cinq ou six heures qui bornent le cours de sa vie; il semble qu'il n'ait été fait que pour se multiplier; car il ne quitte sa figure de ver, que lorsqu'il est en état de faire ses œufs, et il meurt aussitôt qu'il les a faits.

En trois jours de tems, on voit paroître et mourir toute l'espèce des *éphémères* : ils durent quelquefois jusqu'au cinquième jour, par la raison de quelque maladie qui est arrivée à quelques uns de l'espèce, et qui les a empêchés de se changer en même tems que les autres.

— Ce mois est remarquable par le grand nombre de faits historiques de la plus haute importance et du plus grand intérêt. Si la nation française compte dans ce mois quelques événemens heureux, elle y compte un plus grand nombre d'événemens funestes. En suivant l'ordre des siècles, on trouve au 26 août 1346, cette fameuse bataille de Créci, la source des calamités qui rendirent le règne de Philippe de Valois et celui du roi Jean, si malheureux pour la nation.

Charles VI devient fou (le 5 *août* 1393), et cette folie est cause de la révolution qui plaça un roi d'Angleterre sur le trône de France.

Henri II perd la bataille de Saint-Quentin, le 10 *août* 1557, contre Philippe II, roi d'Espagne : et la déroute est si complète, que si le vainqueur eût marché droit à la capitale, on eût vu, pour la seconde fois, la couronne de France passer sur la tête d'un prince étranger.

Les protestans massacrent les catholiques, le 24 *août* 1569, et les catholiques massacrent les protestans le 24 *août* 1572.

La ligue, après avoir chassé le roi Henri III de Paris, met le comble à ses fureurs, en le faisant assassiner à Saint-Cloud, le 1 *août* 1589.

Le 26 *août* 1648, commencèrent les guerres civiles de la minorité de Louis XIV, pendant lesquelles ce prince fut chassé deux fois de sa capitale; et le 13 *août* 1704, se donna cette bataille d'Hochstet, qui fut le terme des longues prospérités de ce grand roi, et dont les suites firent craindre à sa vieillesse les malheurs de son enfance.

Ce mois a vu périr un grand nombre d'hommes qui ont laissé un nom dans des genres différens, et dont les qualités différentes forment quelquefois un contraste bizarre. Nous allons rapprocher ici les plus célèbres :

Le 1 août, Cosme de Médicis.

Le 2, l'abbé de Condillac.

Le 5, le poëte Santeul.

Le 6, saint Dominique.

Le 7, le roi de Sparte Léonidas, et ses trois cents soldats.

Le 8, le grand Arnault et le maréchal de Richelieu.

Le 9, l'empereur Trajan et l'impératrice Irène.

Le 10, l'amiral Tromp, le cardinal Dubois, et la marquise du Chastelet.

Le 11, *la bonne reine* Anne.

Le 16, Jacques Bernouilli et le général Joubert.

Le 17, le grand Frédéric.

Le 18, le pape Alexandre VI.

Le 19, Alexandre-le-Grand, Diogène le cynique, l'empereur Auguste, et Pascal.

Le 20, saint Bernard.

Le 21, les deux grands maîtres Villiers de l'Isle-Adam, et Jean de la Valette.

Le 22, Richard III, roi d'Angleterre, et Jean de With, grand-pensionnaire de Hollande.

Le 23, Stilicon, le duc de Buckingham, et Guillaume Budé.

Le 24, Gengis-Kan, l'amiral Coligny, et le cardinal de Retz.

Le 25, saint Louis et David Hume.

Le 27, le pape Sixte-Quint et Ramus.

Le 28, saint Augustin et Grotius.

Le 30, le roi des Ostrogoths, Théodoric, et le roi de France Louis XI.

HISTOIRE.

L'an 1137, *le* 1 *août*, Mort de Louis-le-Gros, cinquième roi de la troisième race.

Des plaintes fréquentes portées au pied du trône contre les brigandages qu'exerçoit autour de son château, le seigneur de Saint-Brisson, déterminèrent Louis-le-Gros à venir assiéger ce seigneur dans son château : l'ayant emporté d'assaut, il fut obligé de le réduire en cendres, pour assurer la tranquillité du pays ;

mais les fatigues qu'il essuya dans cette expédition lui causèrent une maladie dont les suites, devenant de jour en jour plus graves, le conduisirent enfin au tombeau. Quand ce prince sentit approcher sa fin, il fit étendre un tapis à terre, et par-dessus des cendres sur lesquelles on le coucha; et ayant fait le signe de la croix, il y mourut âgé d'environ soixante ans.

C'étoit un prince recommandable par son courage, par la douceur de ses mœurs, et par toutes les vertus qui font un bon roi. La France lui aura éternellement des obligations, pour l'établissement des communes. Il faut savoir que dans ces anciens tems, il n'y avoit de personnes libres que les ecclésiastiques et les gens d'épée; les autres habitans des villes, bourgs et villages, étoient plus ou moins esclaves: On en distinguoit de deux sortes; les uns, appelés *serfs*, étoient attachés à la glèbe, c'est-à-dire, à l'héritage, se vendoient avec le fonds, ne pouvoient se marier, ni changer de demeure ou de profession, sans l'agrément du maître, ni acquérir qu'à son profit, ou du moins à condition de lui payer, à certains termes, une certaine somme, tant pour eux que pour leurs femmes et leurs enfans. Les autres ne dépendoient pas aussi servilement du seigneur, qui n'étoit maître ni de leur vie, ni de leurs biens; toute leur servitude se réduisoit à lui payer certains droits, ou à faire pour lui des corvées; les uns et les autres n'avoient d'autres juges et d'autre loi que le seigneur du lieu.

Louis remit aux villes de son domaine certaines redevances que les habitans payoient par tête, affranchit ceux d'entr'eux qui étoient serfs, leur donna le droit de bourgeoisie, et leur permit à tous de se choisir un maire

et des échevins. Cet exemple fut bientôt imité par les grands vassaux de la couronne.

Alors le royaume changea de face : les cités devinrent si riches et si puissantes, que leurs députés eurent entrée aux assemblées générales de la nation. Elles formèrent insensiblement dans le royaume un troisième corps qui eut, dans les diètes de la nation, une autorité égale ou même supérieure à celle de la noblesse et du clergé : on l'appela tiers-état, nom inconnu dans les siècles précédens, où les nobles et les ecclésiastiques avoient seuls voix délibérative dans les assemblées.

Sous le règne de Louis-le-Gros, les Français portoient des habits traînans avec de larges manches, qui couvroient les mains ; les souliers finissoient en pointes longues de deux pieds, tantôt recourbées, tantôt en droite ligne. Les laïques portoient les cheveux longs, usage contre lequel plusieurs évêques, se fondant sur saint Paul, s'élevoient avec chaleur, jusqu'à le traiter de *péché contre nature.*

L'an 1358, *le* 1 *août*, Etienne Marcel est assommé d'un coup de hache, à la porte Saint-Antoine, par Jean Maillard.

Le roi Jean ayant été emmené prisonnier en Angleterre, après la funeste bataille de Poitiers, la France tomba dans la plus affreuse anarchie. Le dauphin, Charles, qui avoit pris le titre de lieutenant du royaume, fut obligé de sortir de Paris, pour dérober sa tête aux fureurs d'un tribun populaire, nommé Etienne Marcel, qui étoit venu jusques dans son palais massacrer à ses yeux ses principaux officiers. Les désordres n'étoient pas moindres dans les provinces que dans la capitale. En

Picardie, une multitude de paysans s'étant rassemblée, avoit formé une espèce de confédération, appelée la *Jacquerie;* ils écorchoient tous les gentilshommes qui tomboient entre leurs mains, outrageoient leurs femmes, et pilloient leurs maisons.

Le dauphin ayant assemblé les Etats du royaume à Compiègne, et obtenu des subsides pour lever des troupes, s'approcha de Paris, et en forma le siége. Marcel, chef des révoltés, voyant les Parisiens disposés à recevoir le dauphin, et redoutant la juste punition de ses crimes, conçut le projet d'introduire dans Paris une troupe d'Anglais qui infestoient les environs, et de se rendre maître de la ville au nom de Charles-le-Mauvais (1), roi de Navarre: il arrive sur le minuit à la porte Saint-Antoine, dont il tenoit la clef dans sa main, et alloit l'ouvrir aux ennemis, lorsque Jean Maillard et Pepin des Essarts, qui avoient pénétré ses desseins, arrivèrent subitement, suivis de quelques citoyens fidèles. Maillard, transporté de fureur, lève sa hache d'armes sur le traître et le renverse mort à ses pieds; ses compagnons se jettent en même tems sur les gens de Marcel, en massacrent une partie, et arrêtent les autres.

Les Parisiens, délivrés de leur tyran, envoyèrent aussitôt une députation au dauphin, pour lui faire part de leur entière soumission, et l'engager à revenir. Le dauphin rentra en effet dans Paris le 4 août suivant.

---

(1) Ce Charles-le-Mauvais, ligué avec les Anglais, cherchoit à profiter de l'absence du roi Jean, pour s'emparer de la couronne.

L'an 1464, *le* 1 *août*, Mort de Cosme de Médicis.

Cosme de Médicis, né en 1389, simple citoyen de Florence, acquit par le commerce des richesses comparables à celles des plus grands roi de son tems; il s'en servit pour secourir les pauvres, pour se faire des amis parmi les riches, pour orner sa patrie d'édifices, pour appeler à Florence les savans grecs, chassés de Constantinople. Ses conseils furent, pendant trente années, les lois de la république; ses bienfaits furent ses principales intrigues, et ce sont toujours les plus sûres.

Florence, d'un commun consentement, orna son tombeau du nom de *Père de la patrie.*

L'an 1469, *le* 1 *août*, Institution de l'ordre de Saint-Michel.

Depuis long-tems Louis XI avoit conçu le projet de cette institution. L'ordre de l'Etoile, institué par Jean-le-Bon, paroissoit entièrement tombé dans l'oubli. Il étoit plus aisé d'en créer un nouveau que de faire revivre la splendeur éphémère de l'ancien. La devotion que le roi avoit pour saint Michel, l'engagea à le choisir pour patron de cette confrairie guerrière. On prétendoit que cet archange avoit combattu contre les Anglais à Orléans. Le nombre des récipiendaires ne devoit pas excéder trente-six chevaliers, dont le monarque étoit le chef ou le souverain, comme on s'exprimoit alors. L'élection devoit se faire à la pluralité des voix. Le souverain s'en réserva deux, et une troisième en cas de partage. Pour être admis dans cet ordre, il falloit être gentilhomme de nom et d'armes.

On étoit dégradé pour trois crimes : l'hérésie, la trahison et la lâcheté. Outre les trente-six chevaliers, l'ordre comprenoit quatre officiers, savoir : un chancelier revêtu d'une dignité ecclésiastique, un greffier, un trésorier; enfin, un héraut, nommé Mont-Saint-Michel. A ces quatre officiers de première création, Louis ajouta, sept ans après, un prévôt, maître des cérémonies.

La devise de cet ordre étoit : *Immensi tremor Oceani.* Louis XIV augmenta le nombre des chevaliers jusqu'à cent. Depuis Henri III, on ne pouvoit être reçu dans l'ordre du Saint-Esprit qu'on n'eût été auparavant décoré de celui de Saint-Michel.

L'an 1589, *le 1 août*, Henri III est assassiné à Saint-Cloud, par Jacques Clément, moine jacobin.

Henri III, troisième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, monta sur le trône de France après la mort de Charles IX, son frère, décédé sans enfans. Les historiens lui ont appliqué avec raison « ce mot » de Tacite : *Dignus imperio nisi imperasset.* Il parut » digne de régner tant qu'il ne régna point. » En effet, pendant sa jeunesse, ce prince s'étoit acquis une grande réputation par le courage qu'il avoit montré dans plusieurs combats, et principalement à ceux de Jarnac et de Moncontour; sa renommée s'étendit si loin, qu'il fut élu roi de Pologne. A peine avoit-il pris possession de cette couronne, qu'il apprit la mort de son frère Charles IX : à cette nouvelle, il s'évada de Pologne comme on s'enfuit d'une prison. Il s'étoit toujours regardé comme en exil, au milieu d'un peuple dont il n'entendoit pas la langue, et qui, moins agité et moins

malheureux à la vérité que les Français, étoit cependant beaucoup plus agreste. Henri s'empressa de fuir ce pays sauvage, pour revenir chercher dans sa patrie des malheurs et une mort dont il n'y avoit pas encore d'exemple en France.

Le royaume étoit alors déchiré par les guerres civiles des protestans et des catholiques. Henri pouvoit y rétablir le calme; toutes les factions sont aisément comprimées par l'autorité souveraine, quand elle est déployée sans foiblesse et sans excès; mais il ne sut ni contenir les huguenots, ni contenter les catholiques, ni discipliner une armée. Des processions peu décentes, où il se donnoit en spectacle, l'avilirent aux yeux du peuple; ses profusions dans un tems où il falloit n'employer l'or que pour avoir du fer, énervèrent son autorité. Nulle police, nulle justice; on tuoit, on assassinoit ses favoris sous ses yeux, ou ils s'égorgeoient mutuellement dans leurs querelles. Son propre frère, le duc d'Alençon, catholique, s'unit contre lui, avec le prince de Condé, calviniste, et fit venir des Suisses, tandis que Condé entroit dans la Champagne avec des Allemands.

Les dévastations qu'on avoit vues sous Charles IX recommencent : le roi fait alors, par un traité honteux, dont on ne lui sait point de gré, ce qu'il auroit dû faire en souverain habile à son avènement; il donne la paix; mais il accorde beaucoup plus qu'on ne lui eût demandé d'abord : libre exercice de la religion réformée, temples, synodes, chambres mi-parties de catholiques et de réformés dans les parlemens de Paris, de Toulouse, de Grenoble, d'Aix, de Rouen, de Dijon, de Rennes; il se soumet à payer les troupes

allemandes du prince Casimir, qui le forçoient à cette paix; mais n'ayant pas de quoi les satisfaire, il les laisse vivre à discrétion pendant trois mois dans la Bourgogne et dans la Champagne.

Dans cette anarchie, Henri, duc de Guise, devenu le chef de la maison de Lorraine, en France, idolâtré du peuple comme son père, songe à former la ligue projetée par son oncle, et à s'élever sur les ruines d'un royaume si malheureux et si mal gouverné. Tout respiroit alors l'esprit de faction. On fait courir chez les bourgeois de Paris un projet d'association pour défendre la religion, le roi et la liberté. La ligue est successivement signée dans toutes les provinces. Le roi d'Espagne la protège, et ensuite les papes l'autorisent. Le roi, pressé entre les calvinistes qui demandoient trop de liberté, et les ligueurs qui vouloient lui ravir la sienne, croit faire un coup d'état, en signant lui-même la ligue, de peur qu'elle ne l'écrase; il s'en déclare le chef, et par cela même il en devient l'esclave; il se voit obligé de rompre, malgré lui, la paix qu'il avoit donnée aux protestans, sans avoir d'argent pour renouveler la guerre. Les Etats-généraux assemblés à Blois lui refusent des subsides pour cette guerre, à laquelle les Etats même le forçoient; il assemble pourtant une armée, en engageant les revenus de la couronne, et en créant de nouvelles charges. Les hostilités se renouvellent de tous côtés, et la paix se fait encore. Le roi n'avoit voulu avoir de l'argent et une armée, que pour être en état de ne plus craindre la faction des Guises; mais dès que la paix est faite, il consomme ces foibles ressources en vains plaisirs, en fêtes, en profusions pour ses favoris.

La conduite du roi donnoit chaque jour de nouvelles forces à la ligue; mais ce qui aggrava la situation des affaires, ce fut la mort du duc d'Alençon, frère du roi: cette mort rendoit Henri, roi de Navarre, le plus proche héritier de la couronne (1); ce prince (qui fut depuis Henri IV) suivoit encore la religion protestante. Le duc de Guise, habile à profiter de tous les événemens, fait aussitôt envisager aux catholiques du royaume, le péril auquel étoit exposée la religion, si jamais un prince protestant venoit à monter sur le trône. La ligue éclate avec une nouvelle fureur. Henri IV (car il faut l'appeler ainsi, puisque ce nom si célèbre est devenu un nom propre) écrit à son beau-frère Henri III, pour lui remontrer que c'est à lui et à sa couronne que le duc de Guise en veut, bien plus qu'aux protestans; il lui fait voir le précipice ouvert; il lui offre ses biens et sa vie pour le sauver.

Mais dans ce tems-là même, le pape Sixte-Quint fulminoit contre le roi de Navarre et le prince de Condé, cette fameuse bulle, dans laquelle il les déclare déchus de tout droit à la couronne de France. La ligue fait valoir la bulle, et force le roi à poursuivre son beau-frère qui vouloit le secourir, et à seconder le duc de Guise, qui le détrônoit avec respect. C'est la neuvième guerre civile depuis la mort de François II.

Le roi de Navarre (Henri IV) se fit connoître dès lors pour un grand homme, en bravant le pape jusque dans Rome, en y faisant afficher, dans les carrefours, un démenti formel à Sixte-Quint, et en appelant à la

(1) Henri III étoit sans enfans, et n'avoit aucune espérance d'en avoir.

cour des pairs de cette bulle. Quant à l'armée royale qu'on envoya contre lui, sous les ordres du duc de Joyeuse, on sait comment il la vainquit à Coutras, combattant en soldat à la tête de ses troupes, faisant des prisonniers de sa main, et montrant après la victoire, autant d'humanité et de modestie, que de valeur pendant la bataille.

Tandis que le roi de Navarre battoit l'armée de Henri III à la journée de Coutras, le duc de Guise, de son côté, dissipoit une armée d'Allemands qui venoit se joindre au roi de Navarre. Cette victoire du duc de Guise et la défaite de Coutras, furent deux nouvelles disgraces pour le roi de France. Guise concerte, avec les princes de sa maison, une requête au roi, par laquelle on lui demande la publication du concile de Trente, l'établissement de l'inquisition, la confiscation de tous les biens des huguenots au profit des chefs de la ligue, et le bannissement des favoris qu'on lui nommera.

Le roi, pour éviter les troubles qu'il prévoyoit dans Paris, fait défense au duc de Guise d'y venir; le duc y vient malgré cette défense. De là suit la journée des barricades, dont nous avons parlé au 12 mai. On sait que le roi abandonna sa capitale, fuyant devant son sujet, et qu'il assembla ensuite les seconds Etats-généraux de Blois, où il fit assassiner le duc de Guise, devenu trop puissant pour qu'on osât lui donner des juges.

Une grande faute de Henri III, fut de ne pas courir dans l'instant à Paris avec ses troupes : il resta dans Blois inutilement, occupé à examiner les cahiers des Etats, tandis que Paris, Orléans, Rouen, Dijon, Lyon, Toulouse, se soulevoient en même tems contre

lui. Le pape l'excommunie, et cette excommunication, qui eût été méprisée en d'autres tems, devient alors terrible, parce qu'elle se joint aux cris de la vengeance publique. Le duc de Mayenne, frère du duc de Guise, est *déclaré lieutenant général de l'Etat royal et couronne de France.* On emprisonne, à la Bastille, les membres du parlement affectionnés à la monarchie; et à la requête du procureur-général, deux conseillers, Courtin et Michon, instruisent le procès criminel contre Henri de Valois, *ci-devant roi de France.*

Le malheureux Henri III est alors obligé d'avoir recours au roi de Navarre, son vainqueur et son successeur légitime, qu'il eût dû, dès le commencement de la ligue, prendre pour son appui, non seulement comme le seul intéressé au maintien de la monarchie, mais comme un prince dont il connoissoit la franchise, dont l'ame étoit au-dessus de son siècle, et qui n'auroit jamais abusé de son droit d'héritier présomptif. Les deux rois ayant joint leurs troupes, arrivent devant Paris, et campent à Saint-Cloud. Les rebelles n'avoient pas eu le tems de mettre la capitale en état de défense. La ligue est consternée : déjà l'insolence faisoit place au repentir, lorsque l'attentat du moine le plus fanatique, attentat inoui jusqu'alors dans notre histoire, changea totalement la face des affaires.

Ce moine, appelé Jacques Clément, natif du village de Sorbonne, près de Sens, étoit un jeune homme d'environ vingt-deux ans, sans lettres, vivant dans le libertinage et l'oisiveté, et toujours mêlé avec la canaille; les déclamations furieuses des prédicateurs de la ligue exaltèrent l'imagination de cet esprit foible, et lui donnèrent l'idée du plus horrible projet. Il consulta

son prieur Bourgoin, qui lui conseilla de prier et de jeûner pour connoître la volonté de Dieu. On lui fit entendre pendant la nuit une voix qui sembloit venir du ciel, et qui lui ordonnoit de tuer le tyran. La duchesse de Montpensier, sœur du duc de Guise, acheva de le déterminer, en l'assurant, que s'il échappoit, le pape le feroit cardinal, et que s'il périssoit, il seroit canonisé (*Histoire ecclésiastique du père Fabre*). On dit même (*Histoire du président de Thou*) qu'elle en vint jusqu'à lui promettre tout ce qu'il y avoit de plus capable de tenter un moine.

Jacques Clément, après s'être muni des sacremens, sort de Paris la veille du 1 août, et se rend à Saint-Cloud, au camp de l'armée royale; des soldats l'arrêtent et l'amènent devant la Guesle, procureur-général, auquel il dit qu'il avoit des secrets importans à révéler au roi. La Guesle, qui se défioit des moines, l'ayant fait épier pendant la nuit, on le trouva profondément endormi, son Bréviaire auprès de lui, ouvert à l'endroit du meurtre d'Holopherne par Judith. Le matin, il fut introduit dans la chambre de Henri III, et lui remit une lettre, qu'il disoit écrite par le premier président Achille de Harlay. Tandis que ce malheureux prince lisoit avec attention, le moine parricide, tirant un couteau de sa manche, avec une vitesse étonnante, lui en porte un coup dans le bas-ventre; le roi, étourdi du coup, jette un cri, et retirant lui-même le couteau qui étoit resté dans la plaie, il en frappe le meurtrier au dessus de l'œil gauche. En même tems, les seigneurs qui étoient dans la chambre, se jettent sur le monstre qui levoit les mains et les yeux vers le ciel, et le font ex-

pirer sous mille coups; ensuite on fit le procès à son cadavre, et on le condamna à être traîné sur la claie, tiré à quatre chevaux et brûlé : cet arrêt s'exécuta sur-le-champ, et les cendres furent jetées à la rivière.

Après avoir mis le premier appareil à la blessure du roi, les chirurgiens s'imaginèrent qu'elle n'étoit pas mortelle; mais ces espérances s'évanouirent bientôt. Henri III avoit été blessé le matin du 1 août ; dès le soir, il lui prit une fièvre très violente. (La suite à demain, 2 août, jour de sa mort.)

L'an 1664, *le* 1 *août*, Combat de Saint-Gothard, entre les Turcs et les Impériaux.

L'empereur Léopold Ier se sentant vivement pressé par les Turcs, qui menaçoient déjà la capitale de l'Autriche, demanda du secours à Louis XIV. La politique des rois de France a toujours été, depuis François Ier, d'être alliés des empereurs turcs, non seulement pour les avantages de commerce, mais encore pour empêcher la maison d'Autriche de trop se prévaloir. Cependant un roi chrétien ne pouvoit refuser du secours à l'empereur, dans le péril où il se trouvoit; et l'intérêt de la France étoit bien que les Turcs inquiétassent la Hongrie, mais non pas qu'ils l'envahissent. On fit donc partir six mille hommes sous les ordres du comte de Coligni; seul reste de la maison de ce Coligni, autrefois si célèbre dans nos guerres civiles. Ces Français allèrent servir en Hongrie, sous le général Montécuculli, qui tenoit tête alors au grand-visir Kouprogli, et qui depuis, en servant contre la France, balança la réputation de Turenne. Il y eut un grand combat

à Saint-Gothard, au bord du Raab, entre les Turcs et l'armée de l'empereur. Les Français y firent des prodiges de valeur ; les Allemands même, qui ne les aimoient pas, furent obligés de leur rendre justice, et de convenir que leur courage fut la principale cause de la victoire.

Cette grande journée pouvoit avoir des suites funestes pour l'empire ottoman ; mais l'empereur, à qui la puissance de Louis XIV donnoit de l'ombrage, se hâta de faire sa paix avec les Turcs.

L'an 1675, *le* 1 *août*, Combat d'Altenheim.

Le maréchal de Turenne ayant été tué d'un coup de canon, le 27 juillet, au moment où il alloit attaquer Montécuculli, le secret de cette journée qui devoit être triomphante, périt avec lui ; bien loin d'attaquer les ennemis, on ne songea plus qu'à se retirer. Montécuculli, retenu par l'habileté du général français, trois mois entiers, au delà du Rhin, passa ce fleuve dès qu'il sut qu'il n'avoit plus Turenne à craindre, et attaqua les Français auprès d'Altenheim ; l'avantage fut égal des deux côtés, par le courage seul de nos troupes qui se placèrent d'elles-mêmes.

C'est dans cette journée que les soldats, voyant les officiers-généraux tenir conseil, pour savoir où se retireroit l'armée, s'écrioient : « Les voilà bien embarrassés ! qu'on lâche la Pie (1), et nous camperons où elle s'arrêtera. »

Le prince de Condé, digne successeur de Turenne,

(1) Cheval du maréchal de Turenne.

vint rendre la confiance aux troupes, et força Montécuculli à repasser le Rhin.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1716, *le 1 août*, Mort de Jacques Boileau, docteur de Sorbonne, frère de Nicolas Boileau-Despréaux.

Jacques Boileau avoit, comme son frère, l'esprit plaisant et satirique. Despréaux disoit de lui, que « s'il n'avoit été docteur de Sorbonne, il auroit été » docteur de la Comédie Italienne. » Dans l'incendie de la maison de Sorbonne, en 1671, il perdit une bibliothèque nombreuse, et composée des livres les mieux choisis, et quelques années après il se cassa la jambe, en tombant du haut d'une échelle : ces accidens ne diminuèrent rien de sa gaieté, et ne furent pour lui qu'une nouvelle source de bons mots. Quelques uns qu'il osa se permettre contre le monarque, qui faisoit alors trembler l'Europe, l'obligèrent à disparoître quelque tems aux yeux du public. Cette affaire n'eut aucune suite, les épîtres flatteuses du poëte ayant sans doute obtenu grâce pour les sarcasmes du docteur.

Il se plaisoit à traiter les sujets les plus singuliers, et comme il étoit hardi dans ses opinions, il composoit ses ouvrages en latin, « afin d'échapper, disoit-il, à » la censure des évêques. »

Son traité le plus curieux, est l'*Histoire des Flagellans*, où il combat l'usage des disciplines volontaires, qui étoit en vigueur dans les couvens, et même dans les cours.

L'auteur de *Bolæana* rapporte que le grand Condé passant par Sens, l'abbé Boileau, grand-vicaire de cette ville, fut chargé de le complimenter. Le prince affecta de le regarder en face, et parut vouloir s'amuser à le faire manquer de mémoire; l'abbé Boileau interdit, ou plutôt feignant de l'être, lui dit : « Monsei-» gneur, votre altesse ne doit pas être surprise de me » voir troublé à la tête d'une compagnie d'ecclésias-» tiques; je tremblerois bien davantage à la tête d'une » armée de trente mille hommes. » Le prince l'embrassa, et l'invita à dîner.

La Fontaine entendant un jour l'abbé Boileau parler de saint Augustin avec admiration, lui demanda si saint Augustin avoit bien autant d'esprit que Rabelais; l'abbé Boileau regardant ce bel esprit profane avec tout le dédain d'un docteur de Sorbonne : « Pre-» nez garde, lui dit-il, M. de La Fontaine, vous avez » mis vos bas à l'envers. » En effet, par une des distractions ordinaires à La Fontaine, ses bas se trouvoient à l'envers.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1501, *le 1 août*, George d'Amboise, archevêque de Rouen, fit fondre, par Jean le Masson, la grosse cloche qui avoit pris son nom, et que l'on voyoit dans une des tours de la cathédrale. Elle pesoit 30,000, et avoit 36 pieds de circonférence. On prétend que l'ouvrier mourut quelques jours après de joie d'avoir réussi dans un si grand ouvrage.

HISTOIRE.

L'an 1100, *le 2 août*, Mort funeste du roi d'Angleterre, Guillaume II, dit le Roux, fils de Guillaume-le-Conquérant.

L'an 1100, le 2 août, le roi Guillaume-le-Roux étant à la chasse, dans la forêt Neuve, un chevalier français, nommé Gauthier Tirrel, seigneur de Poix et de Pontoise, lui perce le cœur d'une flèche, en tirant sur un cerf, et l'étend roide mort sur la place. Guillaume II étoit dans la quarante-quatrième année de son âge, et dans la treizième de son règne. Ce prince que tous les historiens représentent comme un tyran odieux, aimoit cependant les lettres; et pour engager ses sujets à s'instruire, il donna un édit, par lequel il déclaroit que tout criminel pourroit racheter sa vie, s'il prouvoit qu'il savoit lire. Cette loi est encore aujourd'hui en vigueur. On dit au criminel : « Toi qui es convaincu de tel crime, qu'as-» tu à demander en ta faveur pour empêcher que la » sentence prononcée contre toi ne soit exécutée? » Le criminel répond alors : « Je demande le bénéfice » du clergé. »

La salle de Westminster et le pont de Londres, sont des ouvrages de ce prince.

L'an 1552, *le 2 août*, Transaction de Passaw, entre l'empereur Charles-Quint et les Electeurs.

Henri II, roi de France, s'étant joint à la ligue des

princes protestans d'Allemagne, contre Charles-Quint, cet empereur, hors d'état de résister, fut obligé d'entendre à des propositions de paix; elle fut faite à Passaw, par une transaction célèbre, qui assura la liberté du corps germanique. Les principaux articles étoient que l'*interim* (1) seroit supprimé, que l'empereur assembleroit une diète pour terminer les disputes de religion; qu'en attendant, les protestans jouiroient d'une entière liberté de conscience; que les assesseurs de la chambre impériale seroient indifféremment tirés des deux religions, et que si dans la diète prochaine, les esprits ne pouvoient se concilier, la transaction présente seroit observée comme loi de l'Empire.

L'an 1571, *le 2 août*, Les Turcs enlèvent l'île de Chypre aux Vénitiens.

La plupart des historiens ont dit que le sultan Sélim II n'entreprit cette conquête que pour boire le vin de Malvoisie de cette île, et pour la donner à un juif; mais Sélim s'en empara par le droit de convenance. Chypre devenoit nécessaire aux possesseurs de la Natolie, et jamais empereur ne fera la conquête d'un royaume, ni pour un juif, ni pour du vin.

Les Turcs débarquèrent en Chypre sur la fin de l'année 1570, sous la conduite du grand-vizir Mustapha. Après s'être rendus maîtres de plusieurs places, ils vinrent mettre le siége devant Famagouste, la capitale

(1) L'*interim* étoit un formulaire de foi que Charles-Quint avoit fait publier dans l'Empire, et auquel il vouloit que tous les partis conformassent leur croyance, en attendant la décision d'un concile général, sur les points de controverse entre les catholiques et les protestans.

de l'île ; la résistance des habitans fut si vigoureuse, que le siége fut converti en blocus, et dura jusqu'au 2 août 1571.

Ce jour-là Marc-Antoine Bragadin, gouverneur de la place, demanda, faute de poudre, à capituler. Ayant obtenu les conditions qu'il désiroit, il remit les clefs de la ville au vainqueur ; mais le perfide Mustapha, sans aucun égard pour la capitulation, fit couper la tête à tous les nobles de Famagouste, passer au fil de l'épée la garnison, mettre à la chaîne toute la bourgeoisie, et écorcher vif le gouverneur, dont la peau fut remplie de foin, et attachée au haut de la capitane, pour servir d'ornement au triomphe du visir, à son entrée dans Constantinople.

L'an 1589, *le 2 août*, Henri III meurt à Saint-Cloud.

(Nous allons copier ici le récit du président de Thou.)

Sitôt que ce prince sentit ses forces s'affoiblir, s'adressant à ceux qui étoient autour de son lit : « Mes » amis, leur dit-il, je ne me plains point de ma mort ; » une plus longue vie m'auroit exposé à voir, à souffrir, » à faire même beaucoup de choses contre mon gré.... » De combien de maux, d'horreurs et d'infamies n'ai- » je pas été témoin ! Combien d'outrages n'ai-je pas » dissimulés, peut-être un peu trop patiemment, » pour ne pas être réduit à la triste nécessité de verser » le sang de mes sujets ! A quoi ont abouti tous ces » ménagemens ? à me rendre méprisable, et à redou- » bler l'audace de mes ennemis. Je me suis vu hors » d'état de punir, suivant les lois, des traîtres, des per- » turbateurs du repos public, convaincus du crime de » lèse-majesté. A tant d'attentats, mes ennemis ont donc

» ajouté le parricide, et ce qui m'est encore plus cruel, » c'est que ma mort, en déshonorant à jamais le clergé, » va couvrir d'une éternelle ignominie la nation fran- » çaise, qui jusqu'ici s'est toujours distinguée par son » attachement pour ses rois..... »

Les ligueurs marquèrent une joie inexprimable de cette mort. L'effigie du moine parricide fut exposée sur les autels, à la vénération publique. On proposa de lui ériger une statue dans Notre-Dame, et d'en ôter, comme des tableaux profanes, tous ceux où se trouveroit le portrait de quelques rois.

A Rome, le pape tint un consistoire, et y prononça un discours où il parla de l'action de Clément, « comme » d'une entreprise si surprenante et si admirable, qu'il » ne craignoit point de la comparer à l'ouvrage de » l'*incarnation du verbe*, et au *mystère de la résur-* » *rection du Sauveur*, célébré par le prophète Habacuc ; » il mit Jacques Clément fort au-dessus de Judith et » d'Eléazar, et il conclut qu'un projet si glorieux » n'avoit pu être exécuté que par une conduite admi- » rable de Dieu ; que lui-même n'auroit pu le croire, » s'il n'avoit soumis sa foi à la volonté toute-puissante » du Seigneur ; qu'en conséquence il jugeoit Henri III » indigne des devoirs que l'on a coutume de rendre » aux souverains après leur mort, parce que l'Ecriture » défend de prier pour celui qui meurt dans le *péché* » *commis contre le Saint-Esprit*, tel qu'étoit le péché » du roi. »

Louise de Vaudemont, femme de Henri III, ne lui ayant point donné d'enfans, la mort de ce malheureux prince éteignit la branche des Valois, qui avoit régné deux cent soixante-un ans, et donné treize rois à la

France. Henri III, roi de Navarre, descendant de Robert, fils de Saint-Louis, monta sur le trône, et commença la branche des Bourbons, sous le nom de Henri IV. C'est depuis ce tems que la Navarre est unie à la France.

Après la mort de Henri III, la plupart des grands seigneurs qui étoient dans son armée, refusèrent de reconnoître le nouveau roi de France, à cause de sa religion, et emmenèrent avec eux plusieurs régimens : ce qui obligea Henri IV de lever le siége de la capitale, pour aller chercher de nouveaux renforts. (*Voyez* le 22 mars.)

L'an 1589, *le 2 août*, Duel de Marolles et de Marivaut.

L'Isle-Marivaut, un des plus braves gentilshommes qui servoient dans l'armée de Henri III, ayant rencontré Marolles, qui servoit dans l'armée de la ligue, lui demanda s'il n'y avoit pas quelqu'un de son parti qui voulût rompre une lance pour l'amour des dames ? « Il y en a mille, répondit Marolles, mais il » n'en faut point d'autre que moi seul. » « Vous êtes » donc vaillant et amoureux, lui dit Marivaut ; je vous » en estime davantage, et cela suffit. »

Les deux armées et les dames furent témoins de la victoire du ligueur Marolles; il enfonça le fer de sa lance dans l'œil de son adversaire, et Marivaut mourut un quart d'heure après en vrai royaliste : « Si je n'ai » pas le plaisir, dit-il, de vaincre, du moins je n'au- » rai pas la douleur de survivre au roi mon maître. »

Le vainqueur fut ramené à Paris, au milieu

des fanfares et des acclamations publiques. Les dames couronnèrent sa victoire, et le peuple en fit le soir des feux de joie. Les prédicateurs de la ligue s'écrioient en chaire : « Le jeune David a tué le phi- » listin Goliath. » On fit l'anagramme de son nom, Claudius de Marolles, dans lequel on trouva :

Adsum in duello clarus.
« Je brille dans les duels. »

Claude de Marolles étoit le père de l'infatigable traducteur des auteurs latins, l'abbé de Marolles. (*Voy.* le 6 mars.)

L'an 1718, *le* 2 *août*, Traité de la quadruple alliance, signé à Londres.

Les mouvemens que se donnoit le cardinal Albéroni, ministre d'Espagne, pour enlever à l'empereur ses possessions d'Italie, pour faire déposer George Ier, roi d'Angleterre, et pour exciter des troubles en France, déterminèrent ces trois puissances à s'unir ensemble contre l'Espagne, par un traité signé à Londres, auquel accédèrent depuis les Etats-Généraux : c'est ce qu'on a nommé la quadruple alliance. Ce traité maintenoit George Ier sur le trône d'Angleterre (1), et plaçoit le régent sur celui de France, en cas que son frêle pupille (Louis XV) vînt à mourir (2).

(1) Les droits du fils de Jacques II, appelé le Prétendant, furent sacrifiés, et deux Anglais qui étoient chargés de l'assassiner à Evreux, ayant été arrêtés et convaincus, furent élargis.

(2) Louis XV venant à manquer, la couronne de France étoit naturellement dévolue à un des fils de Philippe V, roi d'Espagne, et petit-fils de Louis XIV.

L'Espagne, effrayée de cette coalition, demanda la paix, qu'elle obtint, à condition de renvoyer le cardinal Albéroni.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1780, *le* 2 *août*, Mort de l'abbé de Condillac, de l'Académie française, ancien précepteur de S. A. R. l'infant Ferdinand, duc de Parme, et frère de l'abbé de Mably.

Un grand sens, un jugement sûr, une métaphysique nette et profonde, une littérature aussi choisie qu'étendue, un caractère solide, des mœurs graves sans austérité, un ton un peu sentencieux, plus de facilité d'écrire que de parler, plus de philosophie que de sensibilité et d'imagination, tels sont les traits principaux du portrait de l'abbé de Condillac. On a recueilli, en trois vol. in-12, sous le titre de ses Œuvres, son *Essai sur l'origine des Connoissances humaines*; son *Traité des Sensations*; son *Traité des Systèmes*, ouvrages remplis d'idées justes, lumineuses et entièrement neuves, écrits avec clarté, pensés avec profondeur, et dans lesquels le ton philosophique paroît le langage naturel de l'auteur.

On peut donner les mêmes éloges à son *Cours d'Etudes*, en seize volumes, composé pour l'éducation de son illustre élève. On désireroit seulement, dans la partie historique, plus de chaleur et de vivacité dans le style.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1675, *le 2 août*, Dédicace de la Synagogue d'Amsterdam (1).

Cette synagogue, la plus belle qui soit au monde, fut dédiée avec toute la solennité possible, le 10 du mois de *menahem*, de l'année 5435, depuis la création du monde (2 août 1675). Les principaux d'entre les juifs y portèrent en procession les livres de la loi, parés magnifiquement; les rabbins prononcèrent des sermons pathétiques sur la solennité de ce jour, un des plus beaux depuis la destruction de Jérusalem. Ils avoient choisi dans l'Ecriture-Sainte les textes les plus convenables à la dignité du sujet, et l'hyperbole ne fut pas épargnée. Un d'entr'eux, le plus savant et le plus ingénieux, trouva dans Isaïe, la construction de la synagogue, et même le nom de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, alors capitaine des sept Provinces-Unies, et en guerre avec Louis XIV.

Les femmes sont appelées en hébreu *Nassim*. Or, il est dit dans Isaïe : « Sept femmes prendront un » mari, disant, nous mangerons notre pain. » Les sept femmes Nassim, font allusion à Nassau, et le pain que ces Nassim devoient manger, c'étoit Louis XIV. On ne sauroit mieux rencontrer.

(1) Les juifs célèbrent tous les ans, le 2 août, l'anniversaire de cette dédicace.

HISTOIRE.

L'an 388 avant Jésus-Christ, le 3 août, Bataille de Chéronée.

Jamais les Athéniens et les Thébains ne montrèrent plus de courage : les premiers avoient même enfoncé la phalange macédonienne ; mais leurs généraux ne surent pas profiter de cet avantage. Philippe, qui s'en aperçut, dit froidement que les Athéniens ne savoient pas vaincre, et il rétablit l'ordre dans son armée. Il commandoit l'aile droite, et Alexandre, son fils, l'aile gauche : l'un et l'autre montrèrent la plus grande valeur. Démosthènes fut des premiers à prendre la fuite. Du côté des Athéniens, plus de mille hommes périrent d'une mort glorieuse, plus de deux mille furent prisonniers ; la perte des Thébains fut à peu près égale.

Philippe laissa d'abord éclater une joie indécente : après un repas où ses amis, à son exemple, se livrèrent aux plus grands excès, il alla sur le champ de bataille, n'eut pas de honte d'insulter ces braves guerriers qu'il voyoit étendus à ses pieds, et se mit à déclamer, en battant la mesure, le décret que Démosthènes avoit dressé pour susciter contre lui les peuples de la Grèce. L'orateur Démade, quoique chargé de fers, lui dit : « Philippe, vous jouez le rôle » de Thersite, et vous pourriez jouer celui d'Aga- » memnon. » Ces mots le firent rentrer en lui-même :

il jeta la couronne de fleurs qui ceignoit sa tête, remit Démade en liberté, et rendit justice à la valeur des vaincus.

La ville de Thèbes, qui avoit oublié ses bienfaits, fut traitée avec plus de rigueur ; il laissa une garnison dans la citadelle : quelques uns des principaux habitans furent bannis, d'autres mis à mort. Cet exemple de sévérité qu'il crut nécessaire, éteignit sa vengeance, et le vainqueur n'exerça plus que des actes de modération. On lui conseilloit de s'assurer des plus fortes places de la Grèce ; il dit qu'il aimoit mieux une longue réputation de clémence, que l'éclat passager de la domination. On vouloit qu'il sévît du moins contre les Athéniens, qui lui avoient causé des vives alarmes ; il répondit : « Aux dieux ne plaise » que je détruise le théâtre de la gloire, moi qui ne » travaille que pour elle. » Il leur permit de retirer leurs morts et leurs prisonniers : ces derniers, enhardis par ses bontés, se conduisirent avec l'indiscrétion et la légèreté qu'on reproche à leur nation ; ils demandèrent hautement leurs bagages, et se plaignirent des officiers macédoniens. Philippe eut la complaisance de se prêter à leurs vœux, et ne put s'empêcher de dire en riant : « Ne semble-t-il pas que nous les ayons » vaincus au jeu des osselets ? »

L'an 1347, *le* 3 *août*, Prise de Calais par Edouard III, roi d'Angleterre, après un siége de onze mois et quelques jours.

Ce siége est un des plus mémorables de notre histoire. On sait qu'Edouard, irrité de la longue résistance des habitans de cette ville, exigea pour premier

article de la capitulation, que *six bourgeois, pieds nus et tête nue, viendroient, hart au cou, lui apporter les clefs de la ville, et que d'iceux, le roi d'Angleterre et de France en feroit à sa volonté.*

Eustache de Saint-Pierre et cinq autres généreux habitans se dévouèrent pour le salut de leurs concitoyens, et vinrent présenter leurs têtes au vainqueur; le bourreau étoit déjà mandé pour l'exécution, lorsque la reine d'Angleterre obtint leur grâce à force de prières et de larmes.

Les Anglais gardèrent cette clef de la France jusqu'en 1558, que François, duc de Guise, la reprit.

L'an 1460, *le 3 août*, Jacques II, roi d'Ecosse, de la maison des Stuart, étant en guerre avec l'Angleterre, vient mettre le siége devant le château de Roxborough; mais tandis qu'on fait devant lui l'essai d'une nouvelle bombarde, la pièce éclate et le blesse à mort à l'âge de trente ans.

L'an 1492, *le 3 août*, Christophe Colomb part du port de Palos pour la découverte du Nouveau-Monde.

Isabelle avoit fait armer les vaisseaux dont Colomb devoit prendre le commandement dans le port de Palos, petite ville maritime de la province d'Andalousie. Comme le prieur Jean Perès, à qui Colomb avoit déjà tant d'obligations, résidoit dans le voisinage, ce bon ecclésiastique le servit encore utilement de son crédit auprès des habitans, non seulement en obtenant d'eux ce qui lui manquoit des fonds qu'il

s'étoit engagé à fournir, mais en déterminant plusieurs d'entr'eux à faire le voyage : les principaux de ces associés de Colomb furent trois frères du nom de Pinson, riches et bons marins, qui voulurent bien risquer leur vie et leur fortune avec lui.

Cependant, malgré tous les efforts d'Isabelle et de Colomb, l'armement ne répondit guères, ni à la dignité de la nation, ni à l'importance de l'objet : il consistoit en trois vaisseaux seulement, dont le plus grand étoit d'un port très peu considérable. Il étoit commandé par Colomb comme amiral, qui lui donna le nom de *Sainte-Marie*, en l'honneur de la sainte Vierge pour laquelle il avoit une dévotion particulière. Martin Pinson commandoit le second appelé *la Pinta*, et avoit son frère François pour pilote ; le troisième, appelé *la Nigra*, avoit pour capitaine Yanes Pinson ; ces deux derniers étoient très petits, et n'étoient plutôt que de grandes chaloupes. Cette escadre, si on peut lui donner ce nom, étoit approvisionnée pour douze mois, et portoit quatre-vingt-dix hommes, la plupart matelots, avec quelques aventuriers qui suivoient la fortune de Colomb, et quelques gentilshommes de la cour d'Isabelle, chargés de l'accompagner. Enfin, toute cette dépense, qui avoit si fort effrayé la cour d'Espagne, et qui avoit retardé si long-tems la négociation de Colomb, ne passoit pas quatre mille livres sterling (environ quatre-vingt-dix mille livres de France.)

L'art de la construction étoit encore dans l'enfance au quinzième siècle ; les vaisseaux n'étoient faits que pour des voyages très courts, où l'on ne s'écartoit point des côtes ; on peut dire que le courage et le

génie entreprenant de Colomb éclatèrent, surtout dans la confiance avec laquelle il se hasardoit avec des navires si peu propres à une longue navigation, dans des mers inconnues, sans carte pour le guider, sans connoissance des courans, sans expérience antérieure des dangers qu'il avoit à craindre; mais son empressement à accomplir le grand projet qui depuis si long-tems occupoit toutes ses pensées, lui fit oublier ou compter pour rien toutes ces circonstances qui auroient arrêté tout esprit moins audacieux que le sien; il pressa les préparatifs de son voyage avec tant d'ardeur, et fut si bien secondé par les personnes qu'Isabelle avoit chargées de cette affaire, qu'il fut bientôt en état de partir; mais comme il étoit plein de sentimens de religion, il ne voulut point s'embarquer pour une expédition si dangereuse, et dont un des grands objets étoit d'étendre la foi chrétienne, sans avoir imploré, par un acte public de dévotion, la faveur et la protection du ciel. Pour accomplir ce devoir, lui-même et tous ceux qui partoient avec lui allèrent en procession solennelle à l'église du monastère de Rabida, où, après s'être confessés et avoir reçu l'absolution, ils communièrent des mains du prieur Perès, qui joignit ses prières aux leurs pour le succès d'une entreprise qu'il avoit protégée avec un zèle si actif.

Le lendemain au matin, mardi 3 août 1492, un peu avant le lever du soleil, Colomb mit à la voile en présence d'une foule de spectateurs qui élevoient les mains au ciel pour en obtenir une réussite heureuse, qu'ils souhaitoient plus qu'ils ne l'espéroient. (*Voyez* le 6 septembre et le 12 octobre.).

L'an 1529, *le* 3 *août*, Paix de Cambrai entre le roi de France, François Ier, et l'empereur Charles-Quint.

Ce qu'il y eut de particulier dans la conclusion de cette paix, c'est que les plénipotentiaires des deux puissances contractantes, étoient deux femmes : Louise d'Angoulême, traitoit pour le roi François Ier, son fils, et Marguerite d'Autriche, pour l'empereur Charles-Quint, son frère : ce qui a fait appeler cette paix, la Paix des Dames.

Elle fut conclue sur le plan du traité de Madrid (du 14 janvier), par lequel François Ier avoit été délivré de prison. Ce prince renonça à ses droits sur les Etats de Milan et de Naples, et donna deux millions d'écus d'or, pour la rançon de ses deux fils qui avoient été envoyés en otage à Madrid. Charles, moyennant cette somme, rendit les deux jeunes princes, et se désista de ses prétentions sur la Bourgogne; mais il ne reçut pas réellement les deux millions, le fameux chancelier Duprat ayant fait secrètement fabriquer des pièces de moindre aloi, que celles qui avoient cours.

L'an 1644, *le* 3 *août*, Le prince de Condé, ayant sous lui les deux maréchaux de Grammont et de Turenne, dont le dernier jetoit alors les fondemens de sa haute réputation, gagne la bataille de Fribourg sur le célèbre Merci, retranché dans un camp inaccessible, sur deux éminences.

Ce fut la seconde victoire qui signala la haute valeur du grand Condé, et par laquelle il fit respecter la minorité de Louis XIV, dont l'Espagne et l'Autriche cherchoient à profiter pour démembrer la France. Le

combat recommença trois fois, à trois jours différens. On rapporte que le prince de Condé jeta son bâton de commandement dans les retranchemens ennemis, et marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. Il falloit peut-être une action aussi hardie pour mener les troupes à des attaques si difficiles et si meurtrières. Pour se faire une idée de ce combat terrible, il faut voir le tableau qu'en a tracé Bossuet, dans l'oraison funèbre du prince de Condé :

« Quel objet se présente à mes yeux! Ce n'est pas » seulement des hommes à combattre, c'est des mon- » tagnes inaccessibles ; c'est des ravines et des préci- » pices d'un côté ; c'est de l'autre un bois impénétrable, » dont le fond est un marais, et derrière, des ruisseaux, » de prodigieux retranchemens ; c'est partout des forts » élevés, et des forêts abattues, qui traversent des che- » mins affreux ; et au dedans c'est Merci avec ses braves » Bavarois, enflés de tant de succès et de la prise de » Fribourg ; Merci, qu'on ne vit jamais reculer dans » les combats ; Merci, que le prince de Condé et le » vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mou- » vement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand » témoignage, que jamais il n'avoit perdu un seul mo- » ment favorable, ni manqué de prévenir leurs des- » seins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici » donc, durant trois jours, et à quatre attaques diffé- » rentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entre- » prendre à la guerre. Nos troupes semblent rebutées » autant par la résistance des ennemis que par l'ef- » froyable disposition des lieux ; et le prince se vit quel- » que tems comme abandonné. Mais, comme un autre » Machabée, *son bras ne l'abandonna pas, et son cou-*

» *rage irrité* par tant de périls, *vint à son secours*. On » ne l'eut pas plus tôt vu pied à terre, forcer le pre- » mier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur en- » traîna tout après elle. Merci voit sa perte assurée; » ses meilleurs régimens sont défaits, la nuit sauve les » restes de son armée. Mais que des pluies excessives » s'y joignent encore, afin que nous ayons à la fois, » avec tout le courage et tout l'art, toute la nature à » combattre : quelqu'avantage que prenne un ennemi » habile autant que hardi, et dans quelqu'affreuse » montagne qu'il se retranche de nouveau, poussé de » tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au duc d'En- » ghien, non seulement son canon et son bagage, » mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme » tout s'ébranle. Philisbourg est aux abois en dix jours, » malgré l'hiver qui approche; Philisbourg, qui tint » si long-tems le Rhin captif sous nos lois, et dont » le plus grand des rois a si glorieusement réparé la » perte. Worms, Spire, Mayence, Landau, vingt » autres places de nom ouvrent leurs portes. Merci ne » les peut défendre, et ne paroît plus devant son vain- » queur : ce n'est pas assez, il faut qu'il tombe à ses » pieds, digne victime de sa valeur. Nordlingue en » verra la chute, etc. »

L'an 1645, *le* 3 *août*, Bataille de Nordlingue.

Cette bataille, où le prince de Condé attaquoit encore le célèbre Merci, fut aussi meurtrière que celle de Fribourg, et le prince n'étoit pas sans inquiétude sur le sort du combat, lorsqu'au fort de l'action, Merci fut tué d'un coup de mousquet. Alors la victoire se déclara complètement pour les Français; le nombre

des prisonniers fut si grand, qu'on fut obligé d'en renvoyer une partie. Cette journée mit le comble à la gloire du prince de Condé, et fit celle de Turenne, qui aida puissamment le prince à remporter une victoire dont il pouvoit être humilié. Peut-être Turenne ne fut-il jamais si grand qu'en servant ainsi celui dont il fut depuis l'émule et le vainqueur.

Merci, regardé comme un des plus grands capitaines de l'Europe, fut enterré sur le champ de bataille, et on grava sur sa tombe :

Sta, viator, heroem calcas.

Arrête, voyageur, tu foules un héros.

L'an 1692, *le* 3 *août*, Bataille de Steinkerque.

Pendant la guerre de 1688, un espion que le maréchal de Luxembourg avoit auprès de Guillaume, roi d'Angleterre, ayant été découvert, on le força, avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au général français : sur ce faux avis, Luxembourg prend, avec raison, des mesures qui devoient le faire battre. Son armée endormie est attaquée à la pointe du jour; une brigade est déjà mise en fuite. Luxembourg étoit malade, le danger lui rend ses forces : changer de terrain, donner un champ de bataille à son armée qui n'en avoit point; rétablir la droite toute en désordre, rallier trois fois ses troupes, charger trois fois à la tête de la maison du roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures : « Nous poussâmes les ennemis, dit le maré-» chal de Berwick, un grand quart de lieue, avec un » prodigieux carnage. Notre troupe dorée, composée de » M. le duc d'Orléans, de MM. les ducs de Bourbon,

» du prince de Conti, fut, pendant toute l'action, » exposée au plus grand feu, avec le maréchal de » Luxembourg. »

Les ennemis du maréchal voulurent diminuer, auprès du roi, la gloire de cette journée, en répétant sans cesse qu'il s'étoit laissé surprendre : « Hé! qu'auroit-» il fait de plus, s'il n'avoit pas été surpris? » répondit Louis XIV.

La nouvelle de cette victoire fit une si grande sensation dans Paris et dans les provinces, que le prince de Conti et le duc de Vendôme trouvèrent, à leur retour, les chemins bordés de peuple; les acclamations et la joie alloient jusqu'à la démence. Les hommes portoient alors des cravattes de dentelle, qu'on arrangeoit avec assez de peine et de tems. Les princes s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avoient passé négligemment ces cravattes autour du cou. Les femmes portèrent des ornemens faits sur ce modèle, on les appela des Steinkerques. Toutes les bijouteries nouvelles étoient à la Steinkerque.

HISTOIRE.

L'an 1306, *le 4 août*, Assassinat de Venceslas V, roi de Bohême.

Venceslas V, fils de Venceslas IV, lui ayant succédé au royaume de Bohême, s'attira la haine de ses sujets, par sa vie dissolue et ses folles dépenses. L'an 1306, étant parti pour la Pologne, et s'étant arrêté à Olmutz, il est attaqué dans sa chambre par un assassin, qui lui porte trois coups de poignard, dont il meurt le même jour.

L'an 1477, *le 4 août*, Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, est décapité aux Halles.

On ne sait pas précisément quel étoit le crime de ce prince; on lui imputa, vaguement, d'avoir voulu se saisir de la personne du roi, et faire tuer le dauphin. Quoi qu'il en soit, Louis XI le fit enfermer à la Bastille, dans une cage de fer; il y subit la question, et y entendit la lecture de son arrêt. On le confessa ensuite dans une salle tendue de noir : cet appareil étoit en usage pour les princes. C'est ainsi qu'on avoit exécuté à Naples, Conradin, fils de l'empereur Conrad IV, et qu'on traita depuis la reine Marie Stuart en Angleterre. Toute la grâce que ce malheureux prince put obtenir, ce fut d'être enterré en habit de cordelier (1).

(1) L'on croyoit alors que Saint François faisoit une descente, à la fin de chaque semaine, en purgatoire, et qu'il

On sait que Louis XI fit mettre sous l'échafaud les jeunes enfans du duc, pour recevoir sur eux le sang de leur père; ils en sortirent tout couverts, et dans cet état, on les conduisit à la Bastille, dans des cachots extrêmement étroits, où on leur arrachoit les dents à différens intervalles: ce genre de torture étoit alors en usage dans l'Europe, et on l'employoit, surtout, contre les juifs, pour avoir leur argent. Le détail des tourmens que souffrirent ces jeunes princes, seroit incroyable, s'il n'étoit attesté par la requête que ces infortunés présentèrent aux états-généraux, après la mort de Louis XI.

L'an 1578, *le 4 août*, Défaite et mort de Sébastien, roi de Portugal, en Afrique.

Un prince africain, nommé Muley-Mohammed, étant venu demander du secours à Sébastien, roi de Portugal, contre Molucco, son oncle, roi de Fez et de Maroc, le petit-fils du grand Emmanuel, qui brûloit de se signaler dans cette partie du monde où ses ancêtres avoient fait tant de conquêtes, va débarquer au royaume de Fez avec quinze mille hommes d'infanterie; mais il n'avoit pas mille chevaux. C'est apparemment une cavalerie si peu nombreuse, qui l'a fait condamner comme téméraire par tous les historiens; mais que de louanges, s'il avoit été heureux! Il fut vaincu par le vieux souverain de Maroc, Molucco.

---

en retiroit tous ceux qui étoient morts dans l'habit de son ordre. De là vient, qu'au commencement de chaque année, le général de l'ordre avoit l'honnêteté d'envoyer au premier président du parlement de Paris, et aux princes du sang, la permission de se faire enterrer en habit de cordelier.

Trois rois périrent dans cette bataille : Molucco mourut dans sa litière, Mohammed se noya dans un marais, et Sébastien fut tué après le combat, par un capitaine maure, qui voyant ses soldats se disputer avec fureur un prisonnier de marque : « Quoi ! chiens, s'écria-t-il, » après que Dieu vous a donné une si belle victoire, » vous vous égorgeriez pour un prisonnier ? » et aussitôt il termina la dispute d'un coup de cimeterre sur la tête du monarque. La mort du vieux roi Molucco est une des plus belles dont l'histoire fasse mention : il étoit languissant d'une grande maladie ; se sentant affoibli au milieu de la bataille, il donna tranquillement ses derniers ordres, et expira en mettant le doigt sur sa bouche, pour faire entendre à ses capitaines, qu'il ne falloit pas que sa mort fût connue de l'armée.

Comme on ne put jamais trouver le corps de don Sébastien, le bruit se répandit qu'il s'étoit sauvé de la bataille, pour aller faire pénitence de ses péchés, dans un désert. Le Portugal vit paroître à la fois deux faux Sébastiens, tous deux hermites, l'un fils d'un tailleur de pierres, et l'autre d'un faiseur de tuiles : après avoir joué quelque tems un rôle assez important, ils périrent, l'un sur l'échafaud, et l'autre aux galères.

La mort de don Sébastien eut des suites funestes pour le Portugal, qui passa bientôt sous la domination espagnole, et y demeura jusqu'à la fameuse révolution, qui porta sur le trône la maison de Braganee. (*Voyez* le 1 décembre.)

L'an 1704, *le* 4 *août*, Prise de Gibraltar par les Anglais.

Pendant la guerre de la succession d'Espagne, l'ar-

chiduc Charles, compétiteur de Philippe V, ayant été à Londres implorer l'appui de la reine Anne, le ministère anglais fournit au prince autrichien deux cents vaisseaux de transport, trente vaisseaux de guerre joints à dix vaisseaux hollandais, neuf mille hommes de troupes, et de l'argent pour aller conquérir son royaume. Un des premiers exploits de ces troupes anglaises, fut de prendre Gibraltar, qui passoit, avec raison, pour imprenable. Une longue chaîne de rochers escarpés en défendent toute approche du côté de la terre. Il n'y a point de port; une baie longue, mal sûre et orageuse, y laisse les vaisseaux exposés aux tempêtes et à l'artillerie de la forteresse et du môle. Les bourgeois seuls de cette place la défendroient contre mille vaisseaux et cent mille hommes; mais cette force même fut la cause de la prise; il n'y avoit que cent hommes de garnison; c'en étoit assez; mais ils négligeoient un service qu'ils croyoient inutile. Des matelots de la flotte anglaise, dans une de leurs réjouissances, s'approchèrent, dans des barques, sous le môle, dont l'artillerie devoit les foudroyer; elle ne joua point, ils montent sur le môle, ils s'en rendent maîtres; les troupes y accourent; il fallut que cette ville imprenable se rendît.

Les Anglais en sont encore aujourd'hui les maîtres, et l'Espagne voit, avec une douleur impuissante, Gibraltar aux mains d'une nation septentrionale, dont les vaisseaux fréquentoient à peine, il y a deux siècles, la mer Méditerranée.

L'an 1804, *le 4 août*, François II, empereur d'Allemagne, se déclare empereur héréditaire d'Autriche.

HISTOIRE.

L'an 882, *le* 5 *août*, Mort funeste de Louis III, roi de France.

Il est dit dans les Annales Vedastines, que ce jeune prince avoit conçu une violente passion pour la fille d'un nommé Germond. Un jour, qu'il étoit à cheval, il se mit à la poursuivre; cette fille courut aussitôt, pour se sauver, dans la maison de son père. Le roi, sans descendre de cheval, voulant entrer dans cette maison, dont la porte n'étoit pas assez haute, ne put tellement se baisser, que ses épaules ne fussent froissées par le linteau, et sa poitrine foulée par la selle de son cheval; on le porta à l'abbaye de Saint-Denis, où il expira deux jours après cette aventure.

Louis mourut sans enfans, et laissa Carloman, son frère, seul roi de France; car tous les deux, après la mort de Louis II, leur père, avoient partagé le royaume de France, et ils vécurent toujours dans la plus grande union.

L'an 1391, le 5 *août*, Le roi de France, Charles VI, devient fou.

Pierre de Craon, ayant assassiné le connétable de Clisson, Jean V, duc de Bretagne, lui donna retraite dans ses Etats; sur le refus qu'il faisoit de le livrer, le roi marche contre le duc. Comme il traversoit une forêt, au delà du Mans, un homme mal vêtu et de mauvaise mine, paroît tout à coup, prend la bride de son cheval, et l'arrête en disant : « Ne passe pas outre,

» tu es trahi. » Cette brusque apparition, jointe à l'extrême chaleur du jour, fit une telle impression sur le roi, qu'il fut attaqué sur-le-champ d'une horrible frénésie : il tire son épée, tue quatre personnes de sa suite, et continue à frapper tout ce qui est autour de lui, jusqu'à ce qu'épuisé de ces mouvemens convulsifs, il tombe dans une léthargie profonde.

Cette triste maladie, dont Charles ne put jamais être guéri, fut la source de toutes les calamités, qui rendirent son règne un des plus funestes de la monarchie ; le peu de raison qui resta au roi, fut plus fatal que ses accès. S'il eût été malade sans retour, on auroit pu assembler les Etats, et régler la forme du gouvernement ; mais comme le roi restoit toujours roi, et confioit son autorité méprisée et sa tutelle, tantôt à son frère, le duc d'Orléans, tantôt à ses oncles, les ducs de Bourgogne et de Berri, il se forma deux factions, celle des Bourguignons, et celle des Orléanais, qui sont si connues dans notre histoire, et qui, après avoir produit dans la capitale et dans les provinces les scènes les plus sanglantes, amenèrent enfin la révolution, qui fit passer, pour un tems, la couronne de France sur la tête d'un roi d'Angleterre.

L'an 1436, *le* 5 *août*, Les Génois remportent une grande victoire navale sur Alphonse V, roi d'Arragon ; ils font prisonnier Alphonse lui-même, ses deux frères, Jean, roi de Navarre, et l'infant don Henri, avec quantité de grands seigneurs ; il ne s'échappa qu'un seul vaisseau de la flotte arragonaise, et le butin fut si considérable, que les officiers et les soldats génois se trouvèrent enrichis, eux et leur postérité.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES, ET DES ARTS.

L'an 535, *le* 5 *août*, Deux moines apportèrent des Indes, à l'Empereur Justinien Ier, des œufs et de la semence des vers précieux qui produisent la soie. C'est l'époque des moyens qu'on a employés pour les multiplier en Europe.

L'an 1667, *le* 5 *août*, Première représentation du Tartuffe de Molière, dans la salle du Palais-Royal.

On sait toutes les traverses que cet admirable ouvrage essuya; on en voit le détail dans la préface de l'auteur, au devant du Tartuffe.

Les trois premiers actes avoient été représentés à Versailles, devant le roi, le 12 mai 1664; ce n'étoit pas la première fois que Louis XIV, qui sentoit le prix des ouvrages de Molière, avoit voulu les voir avant qu'ils fussent achevés; il fut très content de ce commencement, et par conséquent la cour le fut aussi.

Il fut joué le 29 novembre de la même année, au Rainsy, devant le grand Condé: alors les faux dévots se réveillèrent, et commencèrent à faire du bruit. Molière, voyant s'élever une foule d'ennemis qui alloient attaquer sa personne encore plus que sa pièce, voulut laisser aux premières fureurs le tems de se calmer; il se contentoit seulement de lire son Tartuffe dans les sociétés les plus distinguées de la capitale. Quelques évêques et même le légat du pape, à qui Molière en avoit fait lecture, ayant fort goûté la pièce, le roi accorda une permission verbale, de la donner au

public. Le poëte y fit plusieurs adoucissemens, qu'on avoit sans doute exigés; il la produisit sous le titre de l'*Imposteur*, et déguisa le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde, en lui donnant un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, et des dentelles sur tout l'habit, et crut pouvoir hasarder le Tartuffe en cet état.

Le 5 août 1667, l'affluence fut prodigieuse: dans toutes les sociétés où Molière avoit lu sa pièce, il ne passoit pas la quatrième scène du quatrième acte, de sorte que tout le monde étoit fort embarrassé comment il tireroit Orgon de dessous la table; la manière dont il l'en tira, et le succès prodigieux du Tartuffe, redoublèrent la fureur de la cabale, qui excita un nouvel orage contre l'auteur.

Le lendemain on alloit le rejouer; l'assemblée étoit la plus nombreuse qu'on eût jamais vue; les acteurs alloient commencer, lorsqu'il arriva un ordre du premier président du parlement, portant défense de jouer la pièce.

C'est à cette occasion, que Molière dit à l'assemblée : « Messieurs, nous allions vous donner le » Tartuffe; mais M. le président ne veut pas qu'on le » joue. »

Au bout de quelque tems, Molière fut délivré de la persécution; il obtint un ordre du roi, par écrit, de représenter le Tartuffe, qui fut remis sur la scène le 5 février 1669, et joué depuis sans interruption.

Presque tous les caractères de cette pièce sont originaux; il n'y en a aucun qui ne soit bon, et celui du Tartuffe est parfait. On admire la conduite de la pièce jusqu'au dénouement; on sent combien il est forcé, et

combien les louanges du roi, quoique mal amenées, étoient nécessaires pour soutenir Molière contre ses ennemis.

Dans les premières représentations, l'Imposteur se nommoit Panulphe, et ce n'étoit qu'à la dernière scène qu'on apprenoit son véritable nom de Tartuffe, sous lequel ses impostures étoient supposées être connues du roi; à cela près, la pièce étoit comme elle est aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait, est à ce vers :

O ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne.

Il y avoit d'abord :

O ciel! pardonne-moi, comme je lui pardonne.

Et ce vers est assurément bien supérieur à l'autre; on ignore pour quelle raison Molière le changea.

L'an 1697, *le* 5 *août*, Mort funeste de Santeul.

Jean Santeul, chanoine régulier de l'abbaye Saint-Victor, étoit né à Paris le 12 mai 1630. C'est de tous les poëtes latins modernes, celui dont la verve se fait le mieux sentir; il est plein d'harmonie, de chaleur et d'énergie. Les jésuites eurent quelques rivaux à lui opposer, tels que la Rue, Rapin, Commire, Vanière, Sanadon; mais il est plus original qu'eux tous, il a plus de mouvement, il parle plus d'après lui-même et moins d'après les anciens.

On connoît ces magnifiques inscriptions, dont il a enrichi la ville de Paris, surtout celle de la pompe du pont Notre-Dame; il a célébré aussi en détail la plupart des principales beautés de Chantilli. Il a fait cette belle inscription qu'on lisoit au pied de la statue du grand

Condé, en trois vers latins, dont le commencement peint ce héros terrible dans les combats, et la fin le représente dans son heureux et savant loisir, entouré des arts embellissant ses jardins :

Quem modò suspensis timuerunt fluctibus amnes
Terribilem bello ; nunc docta per otia princeps
Pacis amans, lætos dat in hortis ludere fontes.

Il étoit juste que Santeul chantât les beautés de ce lieu charmant, où il étoit accueilli avec tant de bonté, par de si grands princes, qui pouvoient s'amuser de ses bizarreries, mais qui rendoient hommage à son génie. Le malheureux Santeul trouva la mort dans les amusemens de cette cour. Le duc de Bourbon, gouverneur de Bourgogne, le menoit toujours aux Etats de cette province, qui se tenoient à Dijon. Santeul y fut emporté d'une colique violente, provoquée par un badinage imprudent, que se permit une grande princesse, parce qu'elle le croyoit absolument innocent et sans conséquence ; elle mêla du tabac d'Espagne dans un verre de vin qu'il alloit boire, et qu'il but en effet ; il mourut la nuit suivante. Ce ne fut pas sans avoir dit un bien meilleur mot que ceux qu'on lui fait dire dans le *Santoliana*. Un page étant venu dans ces derniers momens s'informer de son état, de la part de SON ALTESSE monseigneur le duc de Bourbon, le mourant lève ses yeux au ciel, et s'écrie : *Tu solus* ALTISSIMUS : mot de situation et du moment.

Ses confrères de Saint-Victor, qui ne l'avoient pas beaucoup aimé durant sa vie, demandèrent son corps après sa mort : ils ne l'auroient pas obtenu sans un ordre exprès de M. le prince. Les chanoines de l'abbaye de Saint-Etienne, où Santeul avoit été enterré,

furent obligés de céder le corps, et s'en dédommagèrent par cette épigramme :

Vous demandez Santeul avec impatience,
Et vous vous irritez de notre résistance ;
Emportez-le, messieurs ; il nous importe peu
Que son corps nous demeure ou qu'on le vienne prendre :
Il nous a laissé tout son feu,
Et nous vous en laissons la cendre.

Les hymnes de Santeul sont les plus estimées de ses poésies latines; et le suffrage de tous les hommes de goût, doit un peu contrebalancer le jugement peu favorable que Voltaire en a porté dans son Siècle de Louis XIV.

« Ses hymnes, dit-il, sont chantées dans l'Eglise. » Comme je n'ai point vécu chez Mécène avec Horace » et Virgile, j'ignore si ces hymnes sont aussi bonnes » qu'on le dit; si, par exemple, *orbis redemptor*, » *nunc redemptus*, n'est pas un jeu de mots puéril, je » me défie beaucoup des vers latins modernes. »

Orbis redemptor, nunc redemptus, est un jeu de mots; mais n'est-ce donc que pour ce jeu de mots qu'on admire Santeul ?

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1633, *le* 5 *août*, Mort de Georges Abbot, archevêque de Cantorbéry.

Georges Abbot, archevêque de Cantorbéry, fut célèbre dans un tems où les controverses religieuses, mêlées partout aux querelles politiques, commençoient à remuer vivement l'Angleterre. Né en 1562 d'un tis-

serand à Guilford, dans le comté de Surrey, élevé successivement dans l'école de sa ville natale, qui avoit pour fondateur Edouard VI, puis dans le collége de Bailléul à Oxford; il étoit docteur en théologie, et l'un des plus fameux prédicateurs de l'église anglicane, lorsque le roi Jacques Ier, après l'avoir fait doyen de Winchester en 1599, le nomma en 1604 un des huit théologiens chargés par le prince de traduire le Nouveau-Testament. Elu en 1605, pour la troisième fois, vice-chancelier de l'université d'Oxford, Abbot perdit, en 1608, dans la personne de celui qui en étoit chancelier, le plus puissant et le plus chéri de ses protecteurs, Thomas Sackville, comte de Dorset, grand trésorier d'Ecosse. Il trouva sur-le-champ un nouvel appui dans le trésorier d'Ecosse, Georges Hume, comte de Dunbar, qui le sollicita d'être son chapelain, et l'emmena à Edimbourg, où ce lord avoit à remplir depuis deux ans la pénible mission de réunir le *kirk* ou la congrégation d'Ecosse, avec le *church* ou l'église d'Angleterre. Le roi, cruellement vexé par l'esprit et le pouvoir du presbytérianisme dans ces contrées, attachoit la plus grande importance à y rétablir l'épiscopat: déjà le comte de Dunbar sembloit y avoir remporté un grand avantage en obtenant de l'assemblée générale un acte qui ordonnoit la restitution de tous les biens des évêques et de leurs siéges; mais les zélés du parti venoient de faire éclater une résistance nouvelle et si vigoureuse, que loin d'espérer de gagner encore du terrain sur eux, on craignoit de perdre celui que l'on avoit tenu pour acquis. Lord Dunbar s'abandonna aux conseils d'Abbot, et toute cette résistance fut domptée, toute opposition abattue par l'esprit;

l'habileté, et surtout la modération d'Abbot ; modération au reste qui lui coûtoit peu quand il mesuroit les droits de l'épiscopat, et qu'il oublioit complètement, lorsqu'il se rallioit avec les presbytériens à la haine du papisme. Quoi qu'il en soit, il servit peut-être mieux les causes des évêques par son indifférence, qu'il ne l'eût fait par son zèle ; le résultat de la négociation fut un acte émané du *kirk*, et ratifié par le parlement écossais, portant : « qu'au roi seul appartiendroit la convocation des assemblées générales et » le droit d'en nommer le modérateur ; que les évêques » ou leurs députés seroient modérateurs nés et perpétuels de tous les synodes diocésains ; que personne » ne pourroit être excommunié ni absous sans leur » approbation ; que ce seroit eux qui présenteroient à » tous les bénéfices, dont aucun ministre de l'Evangile ne seroit susceptible, sans avoir prêté le serment de suprématie et d'obéissance canonique ; » qu'enfin la visite du diocèse seroit partout une fonction attribuée exclusivement aux évêques ou à leurs » délégués, et qu'aucun conciliabule ne pourroit se » tenir, aucune réunion se former pour *exercer*, *prophétiser*, etc., sans avoir pour modérateur l'évêque » du territoire sur lequel on s'assembleroit. » Ce succès inespéré et toute la conduite d'Abbot en Ecosse plurent tellement à Jacques Ier, qu'il résolut de ne plus rien décider en pareille matière, sans avoir consulté le chapelain du lord Dunbar. A quelque tems de là, ce prince convoqua une assemblée du clergé, pour qu'elle eût à prononcer : *si le roi d'Angleterre pouvoit légitimement secourir les Etats-généraux de Hollande contre le roi d'Espagne ;* Abbot étoit membre de

cette assemblée, et l'un de ceux qui se faisoient le plus écouter, Jacques fut mécontent des opinions, il ne savoit comment se mettre d'accord avec lui-même. Outré, dans sa théorie, sur le *droit divin des rois*, et voulant, dans la pratique, secourir des sujets révoltés contre leur, il reprochoit tour à tour à son clergé de soutenir trop *la royauté de fait*, et trop *la royauté de droit*. Il avoit proposé des questions, et il trouvoit mauvais qu'on les examinât avant de les décider, dût-on les décider pour lui en définitif. De ces perplexités intérieures et de ces contradictions ouvertes sortit une lettre écrite par le roi Jacques au docteur Abbot; lettre peu connue hors de l'Angleterre, qui même dans ce pays n'a vu le jour que long-tems après la mort des personnages intéressés, mais dont l'authenticité est incontestable, et qui, par son étonnante singularité, ne peut manquer d'exciter l'attention de nos lecteurs; elle étoit ainsi conçue :

« Bon docteur Abbot, je ne puis m'empêcher de vous » faire savoir le jugement que je porte sur la conduite » de votre assemblée. J'y suis intéressé, et comme » roi sur le trône (*rex in solio*), et comme ouaille » du troupeau dans l'Eglise (*unus gregis in ecclesiâ*). » Tout ce que vous et vos confrères avez débité *d'un* » *roi de fait* (expression, je suis bien aise de vous le » dire, à laquelle se réduisent toutes celles employées » dans vos canons), ne me regarde en rien. Je suis » l'héritier direct et immédiat: la couronne m'appar- » tient par tous les droits que vous pouvez articuler, » le seul droit de conquête excepté. Enfin, mon » avocat général vous a suffisamment expliqué ma » pensée, tant sur la royauté en elle-même, que sur

» l'espèce de royauté qui réside en ma personne ; et » je dois vous croire tous de mon avis, puisque le » langage qu'il vous parloit en mon nom n'a été con- » tredit par aucun de vous ; mais ce dont je pense » que vous êtes tous bien positivement instruits, c'est » que mon seul motif, en vous convoquant, a été » de vous faire prononcer jusqu'à quel point, dans » votre opinion, un roi chrétien et protestant peut » aider une nation voisine à secouer le joug de son » souverain naturel, pour cause d'oppression, de » tyrannie, ou de tout autre grief, de quelque nom » qu'il vous plaise de le qualifier. Du tems de la feue » reine, ce royaume se crut parfaitement libre d'aider » de ses conseils et de ses armes la cause de la Hol- » lande, et aucun de votre robe ne m'a jamais dit » que personne s'en fût fait un scrupule. C'est seu- » lement depuis mon arrivée en Angleterre que quel- » ques uns d'entre vous ont, comme vous ne l'ignorez » pas, élevé quelques difficultés à cet égard ; et » quoique j'aie souvent manifesté ce que je pensois » du droit des rois, sur leurs sujets, et particuliè- » rement au mois de mai dernier, dans la chambre » étoilée, à l'occasion du pamphlet de Hale, cepen- » dant je n'ai jamais fait mention de ces nouveaux » scrupules, jusqu'au moment où je m'y suis vu » forcé par les affaires de Hollande et d'Espagne. » Le fait est que tous mes voisins me pressent de con- » courir à un traité entre cette Espagne et cette Hol- » lande. Notre honneur ne souffrira certainement pas » que les Hollandais soient abandonnés, surtout » après tant de trésors et de sang prodigués en leur » faveur. Je me suis donc déterminé à convoquer

» tout mon clergé, non tant pour satisfaire ma propre
» conscience qui est en pleine sécurité, que pour dé-
» montrer à tout ce qui nous environne que j'ai pu,
» en toute justice, épouser aujourd'hui la cause de
» la Hollande. Je n'avois aucun besoin réel de cette
» convocation, et vous me forcez à vous dire que je
» voudrois n'y avoir jamais songé : vous avez fouillé
» trop avant dans ces *mystères de l'empire*, dont
» tous les rois se réservent à eux seuls de connoître.
» Vous aurez beau désormais professer aversion pour
» la doctrine qui fait Dieu l'auteur du péché? vous
» l'avez frisé de très près, vous avez bronché sur le
» bord de l'abîme, en disant à propos de la question
» actuelle, que *même l'autorité d'un tyran est l'au-*
» *torité de Dieu, et doit être représentée comme*
» *telle.* Si le roi d'Espagne alloit en revenir à réclamer
» encore son vieux droit pontifical sur mes Etats, je
» vois qu'il me faudroit chercher d'autres défenseurs
» que vous contre ses prétentions : car vous avez pro-
» noncé d'avance, que s'il étoit vainqueur, son au-
» torité deviendroit celle de Dieu. Je n'ai pas le tems,
» M. le docteur, de vous en dire davantage sur cette
» controverse de théorie : mes ordres vous seront
» notifiés incessamment par mon avocat général. Jus-
» ques là, si vous m'en croyez, vous ne mettrez
» plus rien du vôtre dans cette discussion. C'est une
» arme à double tranchant, ou plutôt c'est cette lance
» qui guérissoit d'un côté, mais qui blessoit de l'autre.
» Sur ce, bon docteur Abbot, je vous recommande à
» la protection de Dieu, et demeure toujours votre
» bon ami Jacques, roi. »

Après avoir cité en entier cette lettre qui, pour le

plus grand nombre des lecteurs, est la circonstance la plus intéressante de la vie d'Abbot, il nous suffira de dire qu'ayant passé rapidement par les évêchés de Lichtfield, de Londres, il fut fait archevêque de Cantorbéry à la mort de Baucroft, en 1610; qu'on le vit d'abord jouir tout à la fois d'une grande faveur et d'une popularité extrême; que les amis de la paix aimèrent son esprit conciliant; que les presbytériens comptèrent au moins sur son indulgence; et que les philosophes le louèrent d'être si peu altéré de pouvoir. Il paya, cependant le tribut à l'esprit de corps, en défendant avec plus de vivacité qu'on ne s'y seroit attendu, l'existence de la haute cour de commission, même contre les injonctions du célèbre lord Cook; mais on le vit conserver toute la pureté incorruptible, toute la noble fermeté de son ministère, en s'opposant jusqu'à la fin au divorce du comte et de la comtesse d'Essex, si ardemment et si indiscrètement poursuivi par le roi. La dissolution du mariage fut prononcée à la pluralité seulement de deux voix; l'archevêque de Cantorbéry fut à la tête des membres de la commission, qui protestèrent contre le jugement. Moins intéressant, lorsqu'avec un fanatisme puéril, il cherchoit à soulever tout le clergé contre une proclamation royale qui permettoit les récréations innocentes pendant une partie du dimanche; bon calviniste plutôt que bon politique lorsqu'il travailloit à enflammer Jacques I.er pour le projet d'établir son gendre, l'électeur palatin, sur le trône de Bohême; plus digne de compassion que de haine, quand il voyoit dans cette chimère *l'accomplissement des prophéties de Saint-Jean et le pouvoir de la bête*,

c'est-à-dire, du pape, *tombant pièce par pièce, selon la parole de Dieu.* Il s'attira de nombreux ennemis qui crièrent au scandale et à la *déchéance*, lorsque, peu de tems après cette dernière discussion, il eut le malheur de tuer à la chasse un des gardes de lord Zouch; il lui fallut obtenir le pardon et la réhabilitation du roi, qui les lui accorda emphatiquement, en disant qu'un *ange eût pu pécher de cette manière.* Cet événement le plongea dans une mélancolie qui aggrava d'autres infirmités : il put encore recevoir les derniers soupirs de Jacques Ier, et consacrer le fils qui lui succédoit; mais alors il se trouva en butte à des inimitiés terribles, celle du duc de Buckingham, le plus haineux, le moins généreux des hommes puissans, et celle de l'évêque Laud, aussi suspect de papisme que l'archevêque l'étoit de calvinisme. La première occasion que le primat d'Angleterre donna au ministre favori de lui faire éprouver sa malveillance, fut encore une circonstance glorieuse pour Abbot : il étoit en quelque sorte le précurseur de Hampden. Une proclamation royale avoit été publiée pour lever, sous le nom d'emprunt, un subside excusé par l'exemple, mais non autorisé par la loi : un ecclésiastique de cour avoit prêché en faveur de l'emprunt. Le primat reçut de Buckingham un ordre du roi, qui lui enjoignoit d'autoriser de sa signature l'impression de ce discours : il s'y refusa; et comme en Angleterre on exiloit encore à cette époque, il fut relégué à sa maison de campagne près de Cantorbéry, et l'exercice de sa primatie, mis en commission. Il fallut bientôt convoquer un parlement, et rendre à la chambre des pairs son premier membre, à Cantorbéry son archevêque, à l'Angleterre son pri-

mat : la cour s'en vengea en faisant baptiser le prince de Galles par l'évêque de Londres. Abbot succomba enfin sous le poids des années, des infirmités et de toutes ces petites vexations. Il mourut le 5 août 1633, âgé de soixante et onze ans, laissant deux réputations bien differentes selon les diverses Eglises et les divers partis qui le jugeoient. (*Biogr. univ.*)

L'an 1716, *le* 5 *août*, Le prince Eugène remporte une victoire signalée sur les Turcs à Petervaradin; le grand-visir Ali, qui commandoit l'armée ottomane, fut blessé à mort dans la bataille. Les mœurs turques n'étoient pas encore adoucies. Ce visir, avant d'expirer, fit massacrer un général de l'empereur qui étoit son prisonnier.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES, ET DES ARTS.

L'an 1666, *le* 6 *août*, Première représentation du *Médecin malgré lui.*

Molière ayant été obligé de suspendre son chef-d'œuvre du *Misantrope*, qui fut si froidement accueilli dans sa naissance, le rendit quelque tems après au public, accompagné de la charmante pièce du Médecin malgré lui. Sans cette adresse, le Misantrope devenoit la victime de l'injustice ou de l'ignorance. Alceste passa à la faveur de Sganarelle. Le Médecin malgré lui soutint le Misanthrope. C'est peut-être à la honte de la nature humaine, mais elle est ainsi faite : on va plus à la comédie pour rire que pour être instruit. Le Misanthrope étoit l'ouvrage d'un sage qui écrivoit pour les hommes éclairés, et il fallut que le sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.

L'an 1705, *le* 6 *août*, Chaleur extraordinaire à Paris.

Cette chaleur fut si grande, qu'un thermomètre, dont Cassini se servoit depuis trente-six ans, cassa sur les deux heures après midi ; ce qui prouva que depuis trente-six ans, il n'avoit pas fait si chaud à Paris.

Dans les parties méridionales de la France, la chaleur fut si grande, qu'en plusieurs endroits on fit cuire des œufs au soleil, et que la plus grande partie des vignes furent brûlées, ce qui n'étoit jamais arrivé dans ce pays-là.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1762, *le* 6 *août*, Arrêt du parlement de Paris, qui supprime l'ordre des Jésuites.

Dans cette foule d'ordres religieux qui se sont élevés au sein de l'Eglise, celui des Jésuites mérite une attention particulière : le monde chrétien s'est épuisé à en dire du bien et du mal; rien ne semble plus contradictoire, que cette haine publique dont ils ont été chargés, et cette confiance qu'ils se sont attirée; cet esprit qui les exila de plusieurs pays, et qui les remit en crédit; ce prodigieux nombre d'ennemis et cette faveur populaire; mais il faut observer que, dans une nombreuse société, occupée des sciences et de la religion, il y a toujours des esprits inquiets et ardens, qui se font des ennemis; des savans qui se font de la réputation; des caractères insinuans qui se font des partisans, et des politiques qui tirent parti du travail et du caractère de tous les autres.

Nous avons vu à l'article de Saint-Ignace (1), le fondateur de l'ordre des Jésuites, combien d'obstacles s'opposèrent d'abord à leur établissement. Cette opiniâtreté, ce mélange d'enthousiasme et de souplesse qui fait le caractère de tout nouvel institut, parvint, avec le tems, à faire recevoir les Jésuites dans tous les royaumes chrétiens. On les a vus depuis, gouverner plusieurs cours de l'Europe, se faire un grand nom par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeunesse, aller réformer les sciences à la Chine, rendre pour un tems le Japon chrétien, et donner des lois aux peuples du Paraguai.

Il arriva qu'un profès de leur ordre, nommé la

(1) *Voyez* le 31 juillet.

Vallette, qui étoit chef des missions à la Martinique, et le plus fort commerçant des îles, fit une banqueroute de plus de trois millions; les intéressés se pourvurent au parlement de Paris. On crut découvrir alors, que le général des Jésuites, résidant à Rome, gouvernoit despotiquement les biens de la société; le parlement de Paris condamna ce général et tous les Jésuites solidairement, à payer la banqueroute de la Vallette. Ce procès conduisit à examiner les constitutions des Jésuites: on les trouva incompatibles avec les lois du royaume; alors on rappela toutes les anciennes plaintes faites contre cet ordre, et plus de cinquante volumes de leurs décisions théologiques, contre la sûreté de la vie des rois. Ce n'est pas qu'on n'eût pu réformer les règles de leur institut, sur lesquelles ils furent condamnés; et quant aux maximes qu'on déterra dans leurs livres, elles étoient horribles, il est vrai, mais méprisées, publiées par des Jésuites étrangers, et désavouées formellement depuis peu par les Jésuites français; mais il y a toujours dans les grandes affaires, un prétexte qu'on met en avant, et une cause véritable qu'on dissimule: le prétexte de la punition des Jésuites, étoit le danger prétendu de leurs mauvais livres, que personne ne lit; la cause étoit le crédit dont ils avoient long-tems abusé. Il leur est arrivé, dans un siècle de lumières et de modération, ce qui arriva aux Templiers dans un siècle d'ignorance et de barbarie: l'orgueil perdit les uns et les autres; mais les Jésuites ont été traités dans leur disgrâce avec douceur, et les Templiers le furent avec cruauté.

L'ordre des Jésuites, après avoir été exterminé dans tous les pays qui avoient été les théâtres de sa puissance, en Espagne, aux Philippines, au Pérou, au

Mexique, au Paraguai, en Portugal, au Brésil, en France, dans les Deux-Siciles, dans le duché de Parme, dans l'île de Malte, fut enfin aboli en 1773, par un décret formel du pape Clément XIV.

Ce qu'il y eut d'assez étrange dans leur désastre presque universel, c'est qu'ils furent proscrits dans le Portugal, pour avoir dégénéré de leur institut, et en France, pour s'y être trop conformés. C'est qu'en Portugal, on n'osoit pas encore examiner un institut consacré par les papes, et on l'osoit en France.

Tandis que tous les princes catholiques de l'Europe chassoient les Jésuites, le roi de Prusse, prince protestant, les conserva au grand étonnement des nations. Ce monarque ne voyoit en eux que des hommes capables d'élever chez lui la jeunesse, et d'enseigner les belles-lettres peu cultivées dans ses Etats, excepté par lui-même.

L'an 1221, *le* 6 *août*, Mort de Saint-Dominique.

Saint Dominique, instituteur de l'ordre des Frères-Prêcheurs, nommés de son nom Dominicains, étoit né en 1170, dans le diocèse d'Osman en Espagne. Il signala son zèle contre les Vaudois et les Albigeois, et n'est pas moins regardé comme le fondateur de l'Inquisition que comme celui des Dominicains.

L'ordre des Frères-Prêcheurs, d'abord institué à Toulouse, et approuvé en 1216 par le pape Honorius, s'étendit beaucoup en France; au point qu'en 1217, ils obtinrent de l'Université de Paris l'église de Saint-Jacques, d'où leur est venu le nom de Jacobins, sous lequel ils étoient pour le moins aussi connus à Paris que sous celui de Dominicains.

Saint Dominique fut le premier général de cet ordre, qui étoit déjà répandu de son tems dans presque tous les pays de l'Europe. En peu d'années, il a rempli les quatre parties du monde, portant toujours à sa suite la redoutable inquisition. Il etoit divisé en quarante-cinq provinces, dont il y en avoit onze en Asie, en Afrique et en Amérique.

HISTOIRE.

L'an 480, *avant Jésus-Christ, le* 7 *août*, Combat des Thermopyles; Mort de Léonidas et des trois cents Spartiates.

Pendant que Xerxès continuoit sa marche, il fut résolu dans la diète de l'Isthme, qu'un corps de troupes, sous la conduite de Léonidas, roi de Sparte, s'empareroit du passage des Thermopyles, situé entre la Thessalie et la Locride.... Léonidas, en apprenant le choix de la diète, prévit sa destinée, et s'y soumit avec cette grandeur d'ame qui caractérisoit alors sa nation: il ne prit pour l'accompagner, que trois cents Spartiates qui l'égaloient en courage, et dont il connoissoit les sentimens. Les Ephores lui ayant représenté qu'un si petit nombre de soldats ne pouvoient lui suffire. « Ils » sont bien peu, répondit-il, pour arrêter l'ennemi; » mais ils ne sont que trop pour l'objet qu'il se pros- » posent. » « Et quel est donc cet objet? » demandèrent les Ephores. « Notre devoir, répliqua-t-il; est de » défendre le passage; notre résolution, d'y périr. » Trois cents victimes suffisent à l'honneur de Sparte. » Elle seroit perdue sans ressource, si elle me confioit » tous ses guerriers: car je ne présume pas qu'un seul » d'entr'eux osât prendre la fuite. »

Quelques jours après, on vit à Lacédémone un spectacle qu'on ne peut se rappeler sans émotion. Les compagnons de Léonidas honorèrent d'avance son trépas

et le leur, par un combat funèbre, auquel leurs pères et leurs mères assistèrent. Cette cérémonie achevée, ils sortirent de la ville, suivis de leurs parens et de leurs amis, dont ils reçurent les adieux éternels; et ce fut là que la femme de Léonidas lui ayant demandé ses dernières volontés : « Je vous souhaite, lui dit-il, » un époux digne de vous, et des enfans qui lui res- » semblent. »

Léonidas pressoit sa marche : il vouloit par son exemple retenir dans le devoir plusieurs villes prêtes à se déclarer pour les Perses. Il passe par les terres des Thébains, dont la foi étoit suspecte, et qui lui donnèrent néanmoins quatre cents hommes avec lesquels il alla camper aux Thermopyles.

Bientôt arrivèrent successivement mille soldats de Tégée et de Mantinée, cent vingt d'Orchomène, mille des autres villes de l'Arcadie, quatre cents de Corinthe, deux cents de Phliunte, quatre-vingts de Mycènes, sept cents de Thespies, mille de la Phocide. La petite nation des Locriens se rendit au camp avec toutes ses forces.

Ce détachement, qui montoit à sept mille hommes environ, devoit être suivi de l'armée des Grecs. Les Lacédémoniens étoient retenus chez eux par une fête; les autres alliés se préparoient à la solennité des jeux olympiques; les uns et les autres croyoient que Xerxès étoit encore loin des Thermopyles.

Ce pas est l'unique voie par laquelle une armée puisse pénétrer de la Thessalie dans la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique et les régions voisines. Voici la description qu'en donne le jeune Anacharsis :

En partant de la Phocide pour se rendre dans la

Thessalie ; on passe par le petit pays des Locriens, et l'on arrive au bourg d'Alpénus, situé sur la mer. Comme il est à la tête du détroit, on l'a fortifié dans ces derniers tems.

Le chemin n'offre d'abord que la largeur nécessaire pour le passage d'un charriot ; il se prolonge ensuite entre des marais que forment les eaux de la mer, et des rochers presque inaccessibles qui terminent la chaîne des montagnes connues sous le nom d'Œta.

A peine est-on sorti d'Alpénus, que l'on trouve à gauche une pierre consacrée à Hercule Mélanpyge; et c'est là qu'aboutit un sentier qui conduit au haut de la montagne. J'en parlerai bientôt.

Plus loin on traverse un courant d'eau chaude, qui a fait donner à cet endroit le nom de Thermopyles.

Tout auprès est le bourg d'Anthéla ; on distingue dans la plaine qui l'entoure une petite colline et un temple de Cérès, où les Amphictyons tiennent tous les ans une de leurs assemblées.

Au sortir de la plaine, on trouve un chemin, ou plutôt une chaussée qui n'a que sept à huit pieds de large. Ce point est à remarquer. Les Phocéens y construisirent autrefois un mur, pour se garantir des incursions des Thessaliens.

Après avoir passé le Phœnix, dont les eaux finissent par se mêler avec celles de l'Asopus, qui sort d'une vallée voisine, on rencontre un dernier défilé dont la largeur est d'un demi-plèthre (1).

La voie s'élargit ensuite jusqu'à la Trachinie, qui

(1) Sept à huit toises.

tire son nom de la ville de Trachis, et qui est habitée par les Maliens. Ce pays présente de grandes plaines arrosées par le Sperchius et par d'autres rivières.

Tout le détroit, depuis le défilé qui est au delà du Phœnix, peut avoir quarante-huit stades de long (1); sa largeur varie presque à chaque pas; mais partout on a, d'un côté, des montagnes escarpées, et de l'autre, la mer ou des marais impénétrables; le chemin est souvent détruit par des torrens, ou par des eaux stagnantes.

Léonidas plaça son armée auprès d'Anthéla, rétablit les murs des Phocéens, et jeta en avant quelques troupes pour en défendre les approches. Mais il ne suffisoit pas de garder le passage qui est au pied de la montagne; il existoit sur la montagne même, un sentier qui commençoit à la plaine de Trachis, et qui, après différens détours, aboutissoit auprès du bourg d'Alpénus. Léonidas en confia la défense aux mille Phocéens qu'il avoit avec lui, et qui allèrent se placer sur les hauteurs du Mont Œta.

Ces dispositions étoient à peine achevées, qu'on vit l'armée de Xercès se répandre dans la Trachinie, et couvrir la plaine d'un nombre infini de tentes. A cet aspect, les Grecs délibérèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre. La plupart des chefs proposoient de se retirer à l'Isthme : mais Léonidas ayant rejeté cet avis, on se contenta de faire partir des courriers pour presser le secours des villes voisines.

Alors parut un cavalier perse, envoyé par Xerxès pour

(1) Environ deux lieues.

reconnoître les ennemis. Le poste des Grecs étoit composé de Spartiates : les uns s'exerçoient à la lutte ; les autres peignoient leur chevelure ; car leur premier soin, dans ces sortes de dangers, est de parer leur tête. Le cavalier eut le loisir de s'en approcher, de les compter, de se retirer, sans qu'on daignât prendre garde à lui. Comme le mur lui déroboit la vue du reste de l'armée, il ne rendit compte à Xerxès, que des trois cents hommes qu'il avoit vus à l'entrée du défilé.

Le roi, étonné de la tranquillité des Lacédémoniens, attendit quelques jours pour leur laisser le tems de la réflexion. Le cinquième, il écrivit à Léonidas : « Si tu » veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la » Grèce. » Léonidas répondit : « J'aime mieux mourir » pour ma patrie que de l'asservir. » Une seconde lettre du roi ne contenoit que ces mots : « Rends-moi tes » armes. » Léonidas écrivit au-dessous. « Viens les » prendre. »

Xerxès outré de colère fait marcher les Mèdes et les Cissiens, avec ordre de prendre ces hommes en vie, et de les lui amener sur-le-champ. Quelques soldats courent à Léonidas, et lui disent : « Les Perses sont » près de nous. » Il répondit froidement. « Dites plutôt » que nous sommes près d'eux. » Aussitôt il sort du retranchement avec l'élite de ses troupes, et donne le signal du combat. Les Mèdes s'avancent en fureur : leurs premiers rangs tombent percés de coups, ceux qui les remplacent éprouvent le même sort. Les Grecs pressés les uns contre les autres, et couverts de grands boucliers, présentent un front hérissé de longues piques ; de nouvelles troupes se succèdent vainement pour les rompre. Après plusieurs attaques infructueuses, la

terreur s'empare des Mèdes; ils fuient, et sont relevés par le corps des dix mille Immortels que commandoit Hydarnès. L'action devient alors plus meurtrière. La valeur étoit peut-être égale de part et d'autre; mais les Grecs avoient pour eux l'avantage des lieux et la supériorité des armes: les piques des Perses étoient trop courtes, et leurs boucliers trop petits; ils perdirent beaucoup de monde; et Xerxès, témoin de leur fuite, s'élança, dit-on, plusieurs fois de son trône, et craignit pour son armée.

Le lendemain, le combat recommença, mais avec si peu de succès de la part des Perses, que Xerxès désespéroit de forcer le passage. L'inquiétude et la honte agitoient son ame orgueilleuse et pusillanime, lorsqu'un habitant de ces cantons, nommé Epialtès, vint lui découvrir le sentier fatal par lequel on pouvoit tourner les Grecs. Xerxès, transporté de joie, détacha aussitôt Hydarnès, avec le corps des Immortels. Epialtès leur sert de guide: ils partent au commencement de la nuit; ils pénètrent le bois de chênes dont les flancs de ces montagnes sont couverts, et parviennent vers les lieux où Léonidas avoit placé un détachement de son armée.

Hydarnès le prit pour un corps de Spartiates; mais, rassuré par Epialtès qui reconnut les Phocéens, il se préparoit au combat, lorsqu'il vit ces derniers, après une légère défense, se réfugier sur les hauteurs voisines. Les Perses continuèrent leur route.

Pendant la nuit, Léonidas avoit été instruit de leur projet par des transfuges échappés du camp de Xerxès; et le lendemain matin il le fut de leur succès, par des sentinelles accourues du haut de la montagne. A cette terrible

nouvelle, les chefs des Grecs s'assemblèrent. Comme les uns étoient d'avis de s'éloigner des Thermopyles, les autres d'y rester, Léonidas les conjura de se réserver pour des tems plus heureux, et déclara que, quant à lui et à ses compagnons, il ne leur étoit pas permis de quitter un poste que Sparte leur avoit confié.

Le Thespiens protestèrent qu'ils n'abandonneroient point les Spartiates; les quatre cents Thébains, soit de gré, soit de force, prirent le même parti; le reste de l'armée eut le tems de sortir du défilé.

Cependant Léonidas se disposoit à la plus hardie des entreprises. « Ce n'est point ici, dit-il à ses compa-» gnons, que nous devons combattre : il faut marcher » à la tente de Xerxès, l'immoler ou périr au milieu » de son camp. » Ses soldats ne répondirent que par des cris de joie. Il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant. « Nous en prendrons bientôt un autre chez » Pluton. » Toutes ces paroles laissoient une impression profonde dans les esprits. Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates, qui lui étoient unis par le sang et par l'amitié : il donne au premier une lettre, au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone. « Nous ne sommes pas ici, » lui disent-il, pour porter des ordres, mais pour » combattre. » Et sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avoit assignés.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénètrent dans la tente de Xerxès, qui avoit déjà pris la fuite; ils entrent dans les tentes voisines, ils se répandent dans le camp, et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils

inspirent se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux, annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites; que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Perses ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetoient au hasard dans la mêlée, et périssoient par les mains les uns des autres, lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs. Ils se forment aussitôt et attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps engage un combat terrible entre ses compagnons et les troupes les plus aguerries de l'armée persanne. Deux frères de Xerxès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin les Grecs, quoique épuisés et affoiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite; et, après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, et vont se placer sur la petite colline qui est auprès d'Anthéla. Ils s'y défendirent encore quelques momens, et contre les troupes qui les suivoient, et contre celles qu'Hydarnès amenoit de l'autre côté du détroit.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons, produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante : il apprit aux Grecs le secret de leurs forces, aux Perses celui de leur foiblesse. Xerxès, effrayé d'avoir une si grande quantité d'hommes, et si peu de soldats, ne le fut pas moins d'apprendre que la Grèce renfermoit dans son sein une multitude de défenseurs aussi intré-

pides que les Thespiens, et huit mille Spartiates semblables à ceux qui venoient de périr. D'un autre côté, l'étonnement dont ces derniers remplirent les Grecs, se changea bientôt en un désir violent de les imiter. L'ambition de la gloire, l'amour de la patrie, toutes les vertus furent portées au plus haut degré, et les ames à une élévation jusqu'alors inconnue. C'est là le tems des grandes choses; et ce n'est pas celui qu'il faut choisir pour donner des fers à des peuples animés de si nobles sentimens.

L'an 1106, *le 7 août*, Mort de l'empereur d'Allemagne, Henri IV.

Henri IV, fils de l'empereur Henri III, surnommé le Noir, naquit le 11 novembre 1050, et succéda le 5 octobre 1056, à son père, sous la tutèle de sa mère.

Ce fut sous le règne de cet empereur, que les querelles entre le sacerdoce et l'Empire éclatèrent avec la plus grande violence. Le siége de Rome étoit alors occupé par le célèbre Grégoire VII, le plus audacieux de tous les papes. Tandis que l'empereur Henri est occupé dans une guerre civile contre les Saxons, Grégoire envoie deux légats pour lui ordonner de venir répondre aux accusations intentées contre lui, d'avoir donné l'investiture des bénéfices (1), et pour l'excommunier en cas de refus. Les deux porteurs d'un ordre si étrange, trouvèrent l'empereur vainqueur des Saxons, comblé de gloire, et plus puissant qu'on ne l'espéroit. On peut se figurer avec quelle hauteur un empereur de vingt-cinq ans, victorieux et jaloux de son

(1) Grégoire avoit conçu le dessein d'ôter à tous les collateurs séculiers le droit d'investir les ecclésiastiques.

rang, reçut une telle ambassade. Henri, trop occupé en Allemagne, ne pouvoit passer en Italie. Il parut se venger d'abord, moins comme un empereur allemand que comme un seigneur italien: au lieu d'employer un général et une armée, il se servit d'un bandit nommé Censius, qui saisit le pape dans Sainte-Marie-Majeure, dans le tems qu'il officioit; les satellites déterminés frappèrent le pontife et l'ensanglantèrent; on le mena prisonnier dans une tour, dont Censius s'étoit rendu maître, et on lui fit payer cher sa liberté.

Henri agit un peu plus en prince en convoquant à Worms un concile, dans lequel il fit déposer le pape. Sitôt que Grégoire eut appris la nouvelle de sa déposition, il convoqua, de son côté, un concile à Rome, dans lequel il parla ainsi:

« De la part de Dieu tout-puissant, et par notre » autorité, je défends à Henri, fils de notre empereur » Henri, de gouverner le royaume teutonique et » l'Italie; j'absous tous les chrétiens du serment qu'ils » lui ont fait ou feront, et je défends que qui que ce » soit le serve jamais comme roi. »

C'est là le premier exemple d'un pape qui prétend ôter la couronne à un souverain. On avoit vu, un siècle auparavant, Louis le Débonnaire déposé en France par des évêques, mais il y avoit au moins un voile à cet attentat: ils condamnoient Louis, en apparence, seulement à la pénitence publique, et personne n'avoit jamais osé parler, depuis la fondation de l'Eglise, comme Grégoire VII. Les lettres circulaires du pape respirent le même esprit que sa sentence: il y redit plusieurs fois que les évêques sont au-dessus des rois, et faits pour les juger; expressions non moins adroites

que hardies, qui devoient ranger sous son étendard tous les prélats du monde.

Il y a grande apparence que quand Grégoire VII déposa ainsi son souverain par de simples paroles, il savoit bien qu'il seroit secondé par les princes d'Allemagne, jaloux de la puissance de l'empereur, comme les grands vassaux de la couronne de France étoient jaloux de celle de leur roi. Henri se vit entouré, près de Spire, par l'armée des confédérés, qui ne lui donnèrent la liberté qu'à condition qu'il vivroit en particulier et en excommunié, dans Spire, sans faire aucune fonction, ni de chrétien, ni de roi, en attendant que le pape vînt présider, dans Augsbourg, une assemblée de princes et d'évêques, qui devoient le juger.

Faire présider le pape à ce jugement, c'étoit le reconnoître pour juge naturel de l'empereur et de l'Empire: ce fut le triomphe de Grégoire VII et de la papauté. Henri IV, réduit à ces extrémités, augmenta encore beaucoup ce triomphe.

Il voulut prévenir ce jugement fatal d'Augsbourg, et par une résolution inouie, passant par les Alpes du Tirol, avec peu de domestiques, il alla demander son absolution au pape, qui étoit alors dans la ville de Canosse. Cet empereur, déjà célèbre par des batailles gagnées, se présenta à la porte de la forteresse où étoit le pape, sans gardes, sans suite; on l'arrête dans la seconde enceinte, on le dépouille de ses habits, on le revêt d'un cilice. Après une pénitence de trois jours, dans la cour du château, où il étoit resté pieds nus au fort de l'hiver, il obtint enfin son absolution, aux conditions les plus humiliantes.

La Lombardie, qui étoit restée fidèle à l'empereur,

fut si indignée de l'avilissement où il s'étoit réduit, qu'elle fut prête à l'abandonner. Heureusement pour lui, la haine des violences du pape l'emporta sur l'indignation qu'inspiroit la bassesse du prince. Tandis que Grégoire faisoit déposer Henri, et donner sa couronne à Rodolphe, duc de Souabe, toute la Lombardie se soulevoit en faveur de l'empereur déposé. Henri, à la tête d'une armée, va combattre son rival Rodolphe, qui est tué à la journée de Volckmein. Il fait ensuite déposer le pape, dans un sinode de Brixen, et nommer à sa place Guibert, archevêque de Ravennes. Il vient enfin mettre le siége devant Rome.

Le peuple se jette aux genoux de Grégoire, pour le prier de détourner les malheurs d'un siége, et de fléchir sous l'empereur; le pontife inébranlable répond qu'il faut que l'empereur renouvelle sa pénitence, s'il veut obtenir son pardon. Rome est prise d'assaut. Grégoire, réfugié dans le château Saint-Ange, y brave et excommunie encore son vainqueur. Robert Guiscart, duc de la Pouille, vient délivrer le pontife, qui mourut quelque tems après à Salerne; mais sa mort n'éteignit pas l'incendie qu'il avoit allumé. Le pape Urbain II suscita contre Henri, son propre fils Conrad; et après la mort de ce fils dénaturé, son frère, qui fut depuis l'empereur Henri V, et fit la guerre à son père. Henri IV, trompé par son fils, comme Louis-le-Débonnaire l'avoit été par les siens, fut enfermé dans Mayence: deux légats l'y déposent, deux députés de la diète, envoyés par son fils, lui arrachent les ornemens impériaux.

Bientôt après, échappé de sa prison, pauvre, errant, sans secours, il va supplier l'évêque de Spire de lui accorder une place de sous-chantre dans son église;

elle lui fut refusée. Enfin, cet empereur, Henri IV, plus malheureux que notre Henri IV, roi de France, va mourir à Liége, et on lui refuse un tombeau. Les excommuniés passoient alors pour être damnés. Le fils de Henri IV mit le comble à son impiété, en affectant la piété atroce de deterrer le corps de son père, inhumé dans la cathédrale de Liége, et de le faire déposer dans une chapelle non consacrée du Mont-Corneille, où il resta cinq années sans sépulture, après quoi il fut porté à Spire, où il demeura encore deux ans avant d'être déposé dans le caveau de ses ancêtres.

L'an 1620, *le 7 août*, Accommodement ménagé par Richelieu, chef du conseil de Marie de Médicis, entre cette princesse et Louis XIII, son fils. La promesse d'un chapeau de cardinal fut la récompense de l'habile négociateur, que ses talens élevèrent depuis au ministère.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1169, *le 7 août*, Louis VII, dit le Jeune, posa la première pierre du château de Fontainebleau.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1316, *le 7 août*, Jacques d'Euse est élu pape.

Le Saint Siége étoit vacant depuis plus de trois ans. Les cardinaux avoient été long-tems sans pouvoir s'accorder même sur le lieu où ils devoient s'assembler. Philippe, voulant mettre fin à cet interrègne, avoit

résolu d'employer toute son autorité pour engager les cardinaux à se réunir à Lyon; mais il mourut avant que d'avoir pu exécuter ce dessein. Louis-le-Hutin, qui lui succéda, poursuivit l'exécution de ce projet: il parvint à faire venir à Lyon vingt-trois cardinaux, et y envoya Philippe, comte de Poitiers, son frère, pour hâter l'élection. Ce prince s'engagea par serment à ne faire aucune violence aux cardinaux, et même à ne point les forcer à s'enfermer pour l'élection. Lorsque tout étoit ainsi disposé, il apprit la mort du roi Louis, son frère. Philippe se trouva fort embarrassé. Les droits (1) qu'il pouvoit avoir à la couronne de France, ne lui permettoient pas de demeurer à Lyon. D'un autre côté, il ne vouloit pas laisser l'élection du pape imparfaite. Il prit le parti de réunir tous les cardinaux dans la maison des frères-prêcheurs: il leur déclara qu'ils n'en sortiroient pas sans avoir élu un pape, chargea le comte de Forêts de la garde du conclave, et revint à Paris en diligence. Les cardinaux ne pouvoient s'accorder; mais enfin, au bout de quarante jours, ils convinrent de déférer l'élection du pape à la seule voix de Jacques d'Euse, qui se proclama lui-même sur-le-champ. Cette particularité rapportée par Villani, est contredite par d'autres historiens. Quoi qu'il en soit, Jean XXII, comme beaucoup d'autres papes, s'étoit élevé par son seul mérite. Quelques historiens prétendent qu'il étoit fils d'un

(1) Louis n'avoit eu qu'une fille de Marguerite, sa première femme; il laissoit Clémence, sa seconde femme, enceinte de quatre mois. Les droits de Philippe dépendoient donc de l'enfant que la reine mettroit au monde.

pauvre cordonnier du Quercy. Il avoit beaucoup d'esprit et d'instruction. Charles II, roi deNaples, l'avoit chargé de l'éducation de son fils. Ce fut Clément V qui le décora de la pourpre en 1311.

Son pontificat fut une suite de troubles : Frédéric le Bel et Louis de Bavière se disputoient l'Empire. Le pape s'étant déclaré contre Louis, l'ayant excommunié, et dégagé ses sujets du serment de fidélité, ce prince porta la guerre en Italie, s'empara de Rome, et s'y fit couronner Empereur, avec sa femme. Quelques jours après, il tint une assemblée sur la place S. Pierre. Il s'y rendit revêtu de la pourpre, le sceptre d'or dans la main droite, et le globe dans la gauche; il s'assit sur un trône richement décoré, et d'où il pouvoit être vu de tout le peuple. Là, entouré de prélats et de la principale noblesse, il fit lire une longue sentence par laquelle il déposoit le pape. Comme Jean XXII négocioit avec les princes d'Allemagne pour faire élire un autre empereur, Louis fit nommer un autre pape. Mais Louis ayant été obligé de quitter Rome, le pouvoir de Jean se rétablit peu à peu, et l'anti-pape abjura. Différentes disputes ridicules auxquelles on ajouta de l'importance agitèrent aussi l'Eglise sous ce pontificat. Les Franciscains examinoient sérieusement la question de savoir s'ils pouvoient dire que *leur potage leur appartînt lorsqu'ils le mangeoient*. Le pape décida l'affirmative, mais plusieurs docteurs soutenoient la non-propriété. On disputa aussi beaucoup sur la forme et la couleur des habits des Cordeliers. Les docteurs du chapitre de Pérouse, prononcèrent sur cette grave question; mais le pape, croyant que par ce jugement ils empiétoient sur les droits du

Saint-Siége, condamna leur décision, et les Cordeliers embrassèrent contre Jean XXII, le parti de Louis de Bavière. Le pape voulut abolir l'ordre; cependant des raisons de politique arrêtèrent sa vengeance. Enfin la question de la vision béatifique troubla les derniers tems de son pontificat. Les ennemis du pape l'accusèrent d'hérésie, etc.

Il mourut le 4 décembre 1334, après avoir occupé le Saint-Siége dix-huit ans et quelques mois.

HISTOIRE.

L'an 1548, *le* 8 *août*, Henri II, roi de France, donne un édit, portant que l'effigie du roi seroit désormais empreinte sur la monnoie, au lieu de la croix, trop facile à contrefaire par les faux monnoyeurs. Il fut aussi réglé qu'on mettroit sur chaque pièce l'année de la fabrication, et le rang que le roi, dont elle portoit l'image, tenoit parmi ceux de son nom.

L'an 1744, *le* 8 *août*, Louis XV tombe malade à Metz. Le 15, il fut à toute extrémité. Le 18, il fut hors de danger. La joie que causa son rétablissement lui fit donner le surnom de Bien-Aimé.

L'an 1788, *le* 8 *août*, Mort du maréchal de Richelieu.

Louis-François-Armand du Plessis, duc de Richelieu, maréchal de France, de l'Académie française et de celle des sciences, né le 13 mars 1696 (1), fut un des hommes les plus brillans du dix-huitième siècle, et celui de tous les seigneurs français qui a le plus donné son esprit et son ton à ce siècle. Le directeur de l'Académie française, en recevant dans cette compagnie, le duc d'Harcourt, successeur du maréchal de Richelieu, peignit dans celui-ci un des héros de Fontenoi, le

(1) Il étoit fils d'Armand Jean de Vignerod, qui fut substitué au nom et aux armes de Plessis-Richelieu, par le cardinal de Richelieu, son grand-oncle.

libérateur de Gênes, le conquérant de Mahon, le vainqueur de Closterseven, le général vraiment français, et fait pour guider des Français, « qui obtenoit tout » du soldat, en le menaçant seulement d'être privé de » l'honneur de monter à l'assaut ou de servir à la tranchée; l'homme aimable qui conquéroit les cœurs » comme les Etats; le négociateur habile: l'homme de » cour fin et délié, sous les traits de l'audace et de la » vivacité chevaleresque; le héros brillant, célébré par » nos muses les plus brillantes; enfin l'Alcibiade de » Voltaire. »

Il le compare à ce Thésée, dont Théramène retrace à Hippolyte, tantôt la valeur intrépide, *consolant les mortels de l'absence d'Alcide*; tantôt les amours volages, *sa foi partout offerte et reçue en cent lieux*. Les Hélène, les Péribée, les Ariane, *tant d'autres dont les noms lui sont même échappés*, éblouies de sa gloire, charmées de ses grâces, briguent sa conquête, déplorent son inconstance; toutes le préfèrent, toutes sont préférées.

« La galanterie française rapproche avec complaisance les deux brillantes moitiés d'une si belle histoire, qu'on voit ensuite se terminer aussi noblement » qu'heureusement dans le sein de la confiance, de la » tendresse et de la vertu.

» Ici la scène change; le héros prend un caractère » plus imposant et plus vénérable: c'est le Nestor, » dont nous avons admiré la vigoureuse vieillesse; le » Nestor des guerriers; le Nestor de l'académie, qui » a vu cette compagnie se renouveler tant de fois (1);

(1) Il avoit été reçu à l'Académie française en 1720.

» plus long-tems académicien, plus long-tems » doyen de l'académie que Fontenelle lui-même; le » Nestor, enfin, dont la carrière et si vaste et si pleine, » embrasse par ses fortunes diverses, par ses exploits, » par ses mariages (1), les trois plus longs règnes de la » monarchie. »

Le duc d'Harcourt, dans sa réponse au directeur, retrace en militaire, en homme d'Etat, toute la carrière militaire et politique du maréchal de Richelieu. Né en 1696, il fit ses premières armes en 1712, dans les mousquetaires, et se trouva au fameux combat de Denain, où il étoit aide-de-camp du maréchal de Villars. Il continua de se montrer avec éclat dans toutes les guerres du siècle de Louis XV; ce fut lui qui, à la bataille de Fontenoi en 1745, ouvrit le conseil de cette manœuvre militaire qui décida du gain de la bataille. Lorsque le mariage du dauphin avec la princesse de Saxe eut été résolu, en 1746, il fut nommé ambassadeur à Dresde, et y étala toute la magnificence et la galanterie françaises. En 1747, il sauva du joug de l'Autriche, la ville de Gênes, qui lui fit élever une statue au milieu du sénat. Dans la guerre de 1756, il fit la conquête de l'île de Minorque, par la prise du Port-Mahon, et l'année suivante, il força l'armée combinée des Anglais et des Hollandais, à capituler à Closter-seven, près de l'Elbe.

Les exploits militaires du maréchal de Richelieu se

(1) On sait, qu'en effet, il a été marié trois fois sous trois règnes différens; sous le règne de Louis XIV, il épousa, en 1711, Anne-Catherine de Noailles; sous le règne de Louis XV, il épousa mademoiselle de Guise; et enfin, sous le règne de Louis XVI, il épousa madame de Routh.

terminent à cette campagne. « Il est rare, dit le duc » d'Harcourt, qu'un Etat se prive d'un chef que trois » expéditions éclatantes paroissoient destiner à com- » mander plus long-tems. »

Le maréchal de Richelieu avoit eu d'abord une jeunesse orageuse. A quinze ans, déjà follement présomptueux, il fut mis à la Bastille.

Cette présomption folle, dont parle le duc d'Harcourt, avoit pour objet madame la duchesse de Bourgogne; elle étoit du genre de celle qui avoit autrefois coûté la vie, en Ecosse, au jeune Chatelard, et dont l'objet étoit la reine Marie Stuart; il retourna encore à la Bastille, pour d'autres galanteries, pour le moins audacieuses; il y fut mis aussi pour des affaires et pour des intrigues politiques.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1694, *le* 8 *août*, Mort du grand Arnauld.

Plusieurs hommes célèbres du nom d'Arnauld, appartenant tous à la même famille, ont fleuri sous le règne de Louis XIV. Le plus fameux est Antoine Arnauld, docteur de Sorbonne, l'Annibal des Jésuites, qui le persécutèrent avec autant d'acharnement que les Romains en montrèrent contre le général carthaginois.

Et même, par sa mort, leur fureur mal éteinte
N'auroit jamais laissé ses cendres en repos,
Si Dieu lui-même, ici, de son ouaille sainte,
A ces loups dévorans n'avoit caché les os.

BOILEAU.

En effet, ils le persécutèrent après sa mort dans ses amis et dans ses panégyristes. Ils firent un crime à Santeul d'avoir célébré, dans ses vers, le tendre attachement d'Arnauld pour Port-Royal, et le dépôt de son cœur, confié à cet asile chéri, dont les agitations de sa vie l'avoient toujours tenu éloigné. Les Jésuites allèrent jusqu'à menacer le poëte victorin, de lui faire perdre une pension qu'il avoit de la cour, s'il ne se rétractoit. Santeul fut obligé de faire un autre ouvrage, dans lequel il protestoit de sa soumission à l'Eglise, et déclaroit que s'il falloit regarder Arnauld lui-même comme frappé des censures ecclésiastiques, Arnauld même cesseroit pour lui d'être un sage :

Ictus illo fulmine
Trabeate doctor, jam mihi non amplius,
Arnalde, sapere.

Mais les Jésuites se soucioient peu qu'on se soumît à l'Eglise; ils vouloient qu'on se soumît à eux, et que l'on condamnât leur ennemi, ou qu'on le regardât comme condamné; ils proposèrent de mettre

Arnaldé, sapies.

Santeul, par accommodement, consentit de mettre *sapius*, conservant ainsi une ombre d'incertitude.

Arnauld eut la plus grande part à la *Grammaire* et à la *Logique*, dites de *Port-Royal*. Il composa la première avec Lancelot, et la seconde avec Nicole.

Quant aux autres ouvrages de ce fameux docteur, comme la plupart sont polémiques, le tems leur a fait tort, en diminuant l'intérêt des questions qu'on y traite; aussi ces ouvrages sont-ils moins lus qu'estimés, et moins estimés que célèbres, tels que ceux de la

fréquente communion et de la *perpétuité de la foi.*

Arnauld fut exclu de la maison de Sorbonne, pour des propositions réputées jansénistes, ce qui a fait dire à Boileau :

Arnauld qui, sur la grâce, instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'Eglise a, dans l'Eglise même,
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème.

La trop passagère paix de Clément IX, en 1668, amena une trève entre Arnauld et les Jésuites; mais les hostilités et les persécutions recommencèrent bientôt; Arnauld fut obligé de se retirer en 1679, dans les Pays-Bas, où il vécut jusqu'en 1694, dans une retraite ignorée du monde, et connue de ses seuls amis; toujours écrivant, toujours supérieur à la mauvaise fortune, et donnant, jusqu'au dernier moment, l'exemple d'une ame pure, forte et inébranlable.

On peut juger de son caractère par le trait suivant: Nicole, qui avoit si long-tems combattu avec lui contre les ennemis de la foi, et surtout contre les ennemis de Port-Royal, lui disant un jour qu'il étoit las de cette guerre de plume, et qu'il vouloit enfin se reposer: « Vous reposer! répondit Arnauld, eh! » n'aurez-vous pas l'éternité toute entière pour vous » reposer? »

L'an 1718, *le* 8 *août*, Mort de la fille de madame Deshoulières.

Antoinette-Thérèse de Lafon de Bois-Guérin Deshoulières étoit née à Paris en 1662. Elle marcha sur les traces de sa mère, et fit aussi des vers érotiques et élégiaques, d'un caractère à peu près semblable. En

1687, elle remporta le prix de poésie à l'Académie française; et, dans ce concours, elle avoit eu pour concurrent Fontenelle. Le sujet étoit : *Le soin que le roi prend de l'éducation de sa noblesse, dans ses places et dans Saint-Cyr.* Mademoiselle Deshoulières, dans la dernière strophe de son ode, présageoit sa victoire :

Mais quel brillant éclair vient de frapper ma vue ?
Qui m'appelle ? Qu'entend-je ? et qu'est-ce que je voi ?
Mon cœur est transporté d'une joie inconnue.
Quels sont ses présages pour moi ?
Ne m'annoncent-ils point que je verrai la chute
Des célèbres rivaux avec qui je dispute
L'honneur de la lice où je cours ?
Que de gloire, et quel prix ! Si le ciel me l'envoie,
Le portrait de Louis, à mes regards en proie,
Les occupera tous les jours.

Elle chanta cette même victoire après l'avoir obtenue :

De lauriers immortels mon front est couronné,
Sur d'illustres rivaux j'emporte la victoire ;
Rien ne manqueroit à ma gloire,
Si Louis, ce héros si grand, si fortuné,
Applaudissoit au prix qu'Apollon m'a donné.

Il fut question pour mademoiselle Deshoulières, d'un mariage avec M. d'Audiffret, gentilhomme provençal, auquel madame Deshoulières a adressé un de ses ouvrages, et qui fut envoyé dans différentes cours. Le mariage ne se fit pas, et mademoiselle Deshoulières mourut fille, après vingt ans de souffrances, causées aussi par un cancer (*Voyez le* 17 février.): car elle eut avec sa mère toutes sortes de conformités; elle fut cependant moins belle et de moins belle taille; mais elle fut très sensible et très tendrement occupée de la perte

de son père, de sa mère, de son frère, de ses oncles, de son amant; elle déplora surtout cette dernière perte dans la plupart de ses ouvrages. Elle a aussi honoré les mânes de son père et de sa mère. Les stances sur la mort de cette dernière finissent par ce vers :

Respectez mes soupirs, ne me consolez pas.

Il y a dans ces stances des traits de sentiment qui font respecter la mère et aimer la fille :

Au précieux devoir de sauver une mère
J'ai sacrifié mes beaux jours....
J'appelle à mon secours cette ame grande et ferme,
Et qui, d'un œil égal au milieu de mes pleurs,
Envisagea la mort sans craindre ses horreurs.
Mais que me sert, hélas! de l'invoquer sans cesse?....
Je m'abandonne à ma foiblesse,
Et je n'ai rien de sa vertu.

L'an 1779, *le* 8 *août*, La ville de Naples fut témoin d'une des plus fortes éruptions du Mont-Vésuve, dont l'histoire fasse mention: le sommet de la montagne s'ouvrit du côté de Somma; on vit sortir, d'une bouche immense, une effrayante colonne de matières fluides, de flammes et de pierres enflammées, dont l'ensemble formoit une colonne de feu qui s'élevoit à la hauteur de plus de trois mille toises. Quoique la fumée fût dirigée par le vent, sur Ottojano, elle sembloit couvrir Naples. En un instant, le Vésuve entier parut n'être qu'un globe enflammé; des coups de foudre partirent en tous sens de la colonne de feu; des pierres, dont quelques unes avoient dix pieds de circonférence, élevées par la force du volcan, tomboient dans la vallée de Somma, qui en étoit jonchée. Les broussailles de

cette vallée, et les bois d'Ottojano, s'enflammèrent. Le chemin de Portici étoit couvert par les habitans de Resina, de Torre di Greco et de l'Anonziata, chargés de tout ce qu'ils pouvoient emporter. Cette étonnante convulsion ne dura que vingt-cinq minutes, pendant lesquelles la ville d'Ottojano fut réduite en cendres, et la plaine fertile de Cacisbella, transformée en un amas de pierres et de matières sulfureuses.

HISTOIRE.

L'an 117, *le* 9 *août*, Mort de l'empereur Trajan.

Ulpius Trajanus Crinitus, né le 18 septembre de l'an 52, à Italica en Espagne, adopté et fait César à Cologne vers la fin d'octobre 97, par Nerva, lui succéda le 27 janvier de l'année suivante.

L'Empire, tranquille au dedans et triomphant au dehors, ne cessa de bénir le gouvernement de ce grand et excellent prince, dont le nom est en vénération, comme celui des Titus et des Marc-Aurèle. Aussi avoit-il pour maxime : « qu'il falloit que les citoyens » le trouvassent tel, qu'il eût voulu lui-même trouver » l'empereur, s'il eût été simple citoyen. »

Lorsqu'il installa Saburanus capitaine de la garde prétorienne, en lui présentant l'épée, il lui dit: « Emploie cette épée pour mon service dans tout ce » que je t'ordonnerai de juste; mais ne balance pas à » la tourner contre moi, si jamais je te commande » quelque chose d'injuste. »

Ce fut sous lui qu'on bâtit à Rome cette fameuse place, au milieu de laquelle on mit la colonne trajanne; pour la former, on abattit une montagne de cent quarante-quatre pieds de haut, dont on fit une plaine unie. La colonne trajanne marque, par sa hauteur, celle de la montagne. Ce fut le fameux Apollodore qui en fut l'architecte.

Il est impossible de marquer en détail les ponts, les grands chemins, les levées qu'il fit faire pour faciliter

la communication des villes entr'elles, ou pour les assurer contre les inondations des rivières et des torrens.

Saint Jean-Damascène rapporte que le pape Saint-Grégoire-le-Grand ayant vu une statue de Trajan, descendant de cheval pour rendre justice à une pauvre femme, demanda à Dieu de retirer des enfers l'ame d'un prince si équitable.

L'an 478, *le* 9 *août*, L'empereur Valens perd une grande bataille auprès d'Andrinople contre les Goths, les Alains et les Huns. Une blessure qu'il avoit reçue dans le combat, l'ayant obligé de s'arrêter dans sa fuite, les Goths qui le poursuivoient arrivent auprès d'une chaumière où il s'étoit réfugié, y mettent le feu, et l'empereur y est brûlé vif avec tous ceux de sa suite.

Une fin si tragique n'excite aucune pitié, quand on songe que cet empereur étoit si ombrageux, qu'il fit mourir tous ceux dont le nom commençoit par *Théod*, parce qu'un magicien lui avoit dit que son sceptre tomberoit entre les mains d'un homme dont le nom commenceroit ainsi; du nombre des proscrits fut le comte Théodose, père de Théodose-le-Grand, qui fut depuis empereur : ce qui fait voir combien sont inutiles toutes le précautions des tyrans.

L'an 803, *le* 9 *août*, Mort d'Irène, impératrice d'Orient.

Constantin V, fils de Léon et d'Irène, n'ayant que onze ans à la mort de son père, Irène prit le gouvernement de l'empire; et pour se l'assurer contre ses quatre beaux-frères, fils de Constantin Copronyme,

elle commença par les faire ordonner prêtres. Cette précaution ne lui paroissant pas suffisante, elle fit crever les yeux à l'aîné, et couper la langue aux trois autres; puis les envoya en exil à Athènes, où, dans la suite, ils furent égorgés par ses ordres. Irène ne traita pas l'empereur, son fils, avec moins de cruauté. Ce prince, lorsqu'il se vit majeur, ayant voulu reprendre l'autorité dont elle n'étoit que dépositaire, elle traita de conjuration cette entreprise, et le fit enfermer dans le palais, après l'avoir fait fouetter. Délivré de cette prison l'an 790, Constantin la relégua elle-même dans un château; mais, deux ans après, séduit par ses caresses, il la rappela. Cette mère vindicative et dénaturée, chercha à perdre son fils. Dans ce dessein, elle lui conseilla, l'an 795, de répudier Marie, sa femme, pour épouser Théodote, l'une des suivantes de la jeune impératrice. Ce mariage souleva, comme Irène l'avoit prévu, tout le clergé contre lui. Irène se range du côté des mécontens, gagne les principaux officiers, et fait mettre son fils dans une prison, où, par ses ordres, on lui creva les yeux avec tant de violence qu'il en mourut, le 19 août 797, dans la dix-septième année de son règne. Irène régna seule environ cinq ans jusqu'au 31 octobre 802, qu'elle fut déposée par un soulèvement général. C'est la première femme qui s'assit, en son nom, sur le trône des Césars. Elle mourut dans l'île de Lesbos, où l'empereur Nicéphore, son successeur, l'avoit exilée.

L'an 1401, *le* 9 *août*, Tamerlan prend d'assaut la ville de Bagdad, et en fait égorger les habitans.

Tamerlan, après avoir ravagé et détruit Damas, se hâta d'aller à Bagdad, qu'il avoit déjà conquise, mais

qui s'étoit révoltée depuis ce tems. Il en fit le siége avec une impétuosité extraordinaire. Les Tartares montèrent à l'assaut, renversèrent ceux qui s'opposoient à leurs efforts, et entrèrent dans la ville. Les habitans tâchèrent d'en sortir par toutes sortes de voies ; mais tous les chemins étant fermés, ils furent obligés de se jeter dans le Tygre, pour fuir la cruauté des Tartares. Le souverain de Bagdad, nommé Farrudeze, s'embarqua avec sa fille, et trouva le moyen, malgré toutes les précautions de Tamerlan, de s'enfuir. Il fut poursuivi par les soldats, qui tiroient sur lui une infinité de flèches. Ce malheureux prince ne pouvant les éviter, se jeta dans l'eau avec sa fille, et fut noyé. Les mariniers retirèrent son cadavre de l'eau, et le jetèrent sur le rivage. Tamerlan ordonna qu'on mît la ville à sac. Dans l'instant les soldats s'y précipitèrent le sabre à la main. Les ruisseaux furent bientôt teints de sang, les rues jonchées de cadavres. Il y périt près de huit cent mille habitans. On coupa les têtes des cadavres pour en faire des trophées. N'étant point encore satisfait par toutes ces horreurs, Tamerlan fit détruire ensuite tous les édifices publics de Bagdad.

L'an 1667, *le* 9 *août*, Réparation faite à Louis XIV par le légat du pape.

Le duc de Créqui, étant en ambassade à Rome auprès du pape Alexandre VII, quelques uns de ses laquais s'avisèrent de charger, l'épée à la main, une escouade des Corses (c'étoient des gardes du pape, qui appuient les exécutions de la justice) ; tout le corps des Corses offensé, et secrètement animé par dom Mario Chigi, frère du pape Alexandre VII, qui haïssoit le

duc de Créqui, vint en armes assiéger la maison de l'ambassadeur. Ils tirèrent sur le carrosse de l'ambassadrice, qui rentroit alors dans son palais; ils lui tuèrent un page, et blessèrent plusieurs domestiques.

Le duc de Créqui sortit de Rome, accusant les parens du pape, et le pape lui-même, d'avoir favorisé cet assassinat. Le pape différa tant qu'il put la réparation, persuadé qu'avec les Français il n'y a qu'à temporiser, et que tout s'oublie. Il fit pendre un Corse et un sbire au bout de quatre mois, et il fit sortir de Rome le gouverneur, soupçonné d'avoir autorisé l'attentat; mais il fut consterné d'apprendre que le roi menaçoit de faire assiéger Rome; qu'il faisoit déjà passer des troupes en Italie, et que le maréchal du Plessis-Praslin étoit nommé pour commander. L'affaire étoit devenue une querelle de nation à nation, et le roi vouloit faire respecter la sienne.

Le pape, avant de faire la satisfaction qu'on demandoit, implora la médiation de tous les princes catholiques; il fit ce qu'il put pour les animer contre Louis XIV; mais les circonstances n'étoient pas favorables au pape: l'Empire étoit attaqué par les Turcs; l'Espagne étoit embarrassée dans une guerre peu heureuse contre le Portugal.

La cour romaine ne fit qu'irriter le roi, sans pouvoir lui nuire. Le parlement de Provence cita le pape, et fit saisir le comtat d'Avignon. Dans d'autres tems, les excommunications de Rome auroient suivi ces outrages, mais c'étoient des armes usées et devenues ridicules: il fallut que le pape pliât; il fut forcé d'exiler de Rome son propre frère; d'envoyer le cardinal Chigi, en qualité de légat *à latere*, faire satisfaction au roi; de

casser la garde corse, et d'élever dans Rome une pyramide, avec une inscription qui contenoit l'injure et la réparation. Le cardinal Chigi fut le premier légat de la cour romaine qui fut jamais envoyé pour demander pardon; les légats auparavant venoient donner des lois et imposer des décimes. Les honneurs qu'on rendit au cardinal Chigi, rendirent la satisfaction plus éclatante; il reçut, sous un dais, les respects des cours supérieures, du corps de ville, du clergé. Il entra dans Paris au bruit du canon, ayant le grand Condé à sa droite, et le fils de ce prince à sa gauche, et vint dans cet appareil s'humilier lui, Rome et le pape, devant un roi qui n'avoit pas encore tiré l'épée.

Le roi ne s'en tint pas à faire réparer un outrage par des cérémonies passagères et par des monumens qui le sont aussi (car il permit, quelques années après, la destruction de la pyramide); mais il força la cour de Rome à promettre de rendre Castro et Ronciglione au duc de Parme, à dédommager le duc de Modène de ses droits sur Commachio; et il tira ainsi, d'une insulte, l'honneur solide d'être le protecteur des princes d'Italie.

L'an 1805, *le* 9 *août*, François II, empereur d'Autriche, accède au traité de coalition contre la France, conclu le 11 avril, entre l'Angleterre et la Russie.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1750, *le 9 août*, Quatrième distribution des prix de l'Université de Paris.

La première distribution des prix de l'Université de Paris avoit eu lieu en 1747. Il n'y avoit alors de prix que pour la rhétorique, la seconde et la troisième. En 1748, le jeune Chamberjot avoit concouru pour les prix de cette dernière classe. Son coup d'essai n'avoit point été heureux : accoutumé à des triomphes faciles sur le petit théâtre qu'il remplissoit, c'est-à-dire, dans son collége, il ne fut pas même nommé à l'Université; en 1749, il eut, en seconde, un accessit; la troisième fois, en 1750, étant en rhétorique, il compose pour les prix publics, et meurt dans l'intervalle de la composition à la distribution. Le jour de la cérémonie arrive : le premier nom proclamé est le sien; mais lorsqu'au lieu des fanfares et des chants d'allégresse qui appeloient le premier vainqueur pour recevoir la couronne des mains du premier président du parlement de Paris, on entendit partir des gradins où étoient assis ses camarades, ce cri lugubre : *fato functus*, on gémit et on continua tristement la proclamation. Le premier prix d'amplification française, c'étoit encore lui qui l'avoit remporté, de même pour les premiers prix de vers et de version; en un mot, il avoit remporté les quatre premiers prix; et semblable à ce fameux athlète, Arrachion, déclaré vainqueur après sa mort aux Jeux Olympiques, il n'avoit laissé à ses concurrens les plus heureux que de secondes palmes

dans tous les genres. Lorsque M. Piat, alors syndic de l'Université, qui lisoit la liste des vainqueurs, répéta pour la troisième, et enfin pour la quatrième fois ce nom : *idem Alexander Claudius le Jau de Chamberjot*, sa voix s'altéra, ses yeux se remplirent de larmes; il déplora de si belles espérances si cruellement trompées; il fit à ce sujet un petit discours tel que le cœur l'inspire dans un pareil moment : l'assemblée entière y répondit par des gémissemens. Ce fut un spectacle d'attendrissement et de désolation, dont la mémoire s'étoit conservée dans l'Université de Paris.

Le jeune Chamberjot n'avoit pas seize ans lorsqu'il mourut : il étoit arrière-petit-neveu du modeste et vertueux Lenain de Tillemont, dont la famille est aujourd'hui éteinte.

HISTOIRE.

L'an 70, *le* 10 *août*, Incendie du temple de Jérusalem.

Ce temple, un des plus beaux de l'univers, qui avoit été détruit et relevé plusieurs fois, et auquel les Juifs sembloient attacher leurs destinées, fut enfin brûlé pour la dernière fois, par les Romains, pendant le siége de Jérusalem, par Titus. Le contour de ce vaste édifice, la hauteur et l'épaisseur de ses murailles, en faisoient une des plus fortes défenses de la ville, et Titus se disposoit à y donner un assaut général, lorsque dans la matinée du 10 août (70), jour fixé pour l'assaut, un soldat romain s'étant fait soulever contre le mur par un de ses compagnons, jeta un gros tison enflammé dans un des appartemens qui entouroient le sanctuaire; le feu prit aussitôt à cette pièce, et se communiquant rapidement aux autres, il consuma le temple entier. Ce désastre arriva au même mois et au même jour que Nabuchodonosor avoit fait brûler le temple de Salomon. Titus, averti de l'incendie, accourut pour le faire éteindre; mais la confusion étoit si grande, qu'il ne put se faire obéir, ni même se faire entendre; les Romains ne songeoient qu'à massacrer les juifs et à augmenter l'embrasement. Ce prince étant entré dans le lieu dit le saint des saints, sauva le chandelier d'or, la table des pains de proposition et l'autel des parfums; le reste fut la proie du pillage ou des flammes.

Les juifs se défendirent encore près d'un mois dans la ville haute, tandis que les Romains ravageoient la ville basse. Ils furent enfin obligés de se rendre, le 7 septembre suivant.

Titus occupa ses soldats à démolir ce qui restoit du temple, jusques dans les fondemens, accomplissant ainsi, sans le savoir, la prédiction de Jésus-Christ, qu'il ne resteroit pas pierre sur pierre de ce superbe édifice. Il donna le même ordre pour toute la ville, ne réservant que trois tours, pour apprendre à la postérité l'endroit où étoit autrefois située Jérusalem.

L'an 1557, *le* 10 *août*, Bataille de Saint-Quentin.

Les troupes de Philippe II, roi d'Espagne, ayant mis le siége devant Saint-Quentin, le connétable de Montmorenci s'avança vers la place pour y jeter du secours. Philibert, duc de Savoie, général de l'armée espagnole, et l'un des grands capitaines de son tems, attaqua le connétable, et défit si entièrement l'armée française, qu'il ne resta rien de l'infanterie; tout fut tué ou pris; les vainqueurs ne perdirent que quatre-vingts hommes; le connétable de Montmorenci et presque tous les officiers-généraux furent prisonniers, un duc d'Enghien blessé à mort, la fleur de la noblesse détruite, la France dans le deuil et l'alarme; les défaites de Créci, de Poitiers, d'Azincourt, n'avoient pas été plus funestes.

Le vainqueur Philibert-Emmanuel, duc de Savoie, prit Saint-Quentin. Il pouvoit marcher jusqu'à Paris, que Henri II faisoit fortifier à la hâte, et qui, par conséquent, étoit mal fortifié; mais Philippe se contenta d'aller voir son camp victorieux. Il prouva que les

grands événemens dépendent souvent du caractère des hommes ; le sien étoit de donner peu à la valeur et tout à la politique. Il laissa respirer son ennemi, dans le dessein de gagner, par une paix qu'il auroit dictée, plus que par des victoires, qui ne pouvoient être son ouvrage (1). Le duc de Guise, qui faisoit la guerre en Italie, eut le tems de revenir avec son armée, et de rassurer le royaume par plusieurs conquêtes importantes qui amenèrent la paix de Câteau-Cambresis, plus avantageuse à la France qu'elle n'auroit dû l'être.

L'an 1653, *le* 10 *août*, Mort de l'amiral Tromp.

Martin Tromp, un des plus célèbres amiraux hollandais, fit son apprentissage sous des pirates anglais et barbaresques, entre les mains desquels il tomba successivement. Parvenu, par des actions distinguées, à la place d'amiral de Hollande, il défit, en 1639, une grande flotte espagnole, et gagna trente-deux autres batailles navales. Sa gloire précéda celle de Ruyter, qui ne devint véritablement Ruyter, qu'après la mort de ce Tromp, qui fut tué sur un tillac, dans son combat contre les Anglais, le 10 août 1653.

Ses compatriotes lui rendirent tous les honneurs dus à sa mémoire ; il fut enterré dans le temple de Delft, parmi les héros de la république, qui en compte peu d'aussi distingués ; on frappa des médailles en son honneur.

Il laissa un fils qui fut digne de son père, et ajouta encore à la gloire de son nom. (Corneille Tromp, mort le 21 mai 1691.)

(1) Ce prince n'osa jamais paroître à la tête de ses armées.

L'an 1678, *le* 10 *août*, Paix de Nimègue.

Cette paix, dont Louis XIV dicta les conditions, mit fin à la guerre de 1672, dont nous avons exposé les causes dans le tableau du 12 juin (article du passage du Rhin); on vit dans cette paix combien les événemens contredisent les projets. La Hollande, contre qui seule la guerre avoit été entreprise, et qui auroit dû être détruite, n'y perdit rien; au contraire, elle y gagna une barrière, et toutes les autres puissances qui l'avoient garantie de la destruction, y perdirent; il est vrai que la Hollande avoit été assez heureuse ou assez adroite pour ne paroître plus qu'auxiliaire dans une guerre entreprise pour sa ruine, tandis que l'Empire et l'Espagne, d'abord auxiliaires, étoient devenus les principales parties.

Le roi rendit aux Espagnols quelques villes qui devoient servir de barrière aux Provinces-Unies, comme Charleroi, Courtrai, Oudenarde, Ath, Gand, Limbourg; mais il se réservoit Bouchain, Condé, Valenciennes, Cambrai, Maubeuge, Saint-Omer, Charlemont, etc., ce qui faisoit une bonne partie de la Flandre. Il se réservoit aussi toute la Franche-Comté, et ces deux provinces étoient un assez digne fruit de la guerre.

Par un des articles du traité avec l'empereur, Huningue, qui n'étoit alors qu'une simple redoute, resta à la France, et est devenue depuis une place de guerre, qui tient toute la tête du Rhin. Le roi eut la gloire de rétablir dans leurs principautés, les deux Furstemberg, que l'empereur avoit dépouillés, et dont l'un étoit en prison; et de faire rendre à son allié, le roi de

Suède, tout ce que l'électeur de Brandebourg et le roi de Danemarck lui avoient pris; la volonté de Louis XIV étoit une loi d'un bout de l'Europe à l'autre. En vain l'électeur de Brandebourg lui écrivit la lettre la plus soumise, l'appelant *monseigneur*, le conjurant de lui laisser ce qu'il avoit acquis; il fallut que le vainqueur des Suédois rendît toutes ses conquêtes.

Louis XIV fut en ce tems au comble de la grandeur; victorieux depuis qu'il régnoit, n'ayant assiégé aucune place qu'il n'eût prise, supérieur en tout genre à ses ennemis réunis, la terreur de l'Europe pendant six années de suite, enfin son arbitre et son pacificateur, ajoutant à ses Etats la Franche-Comté et la moitié de la Flandre; et ce qu'il devoit compter pour le plus grand de ses avantages, roi d'une nation heureuse, et alors le modèle des autres nations. L'Hôtel-de-Ville de Paris lui déféra, quelque tems après, le nom de Grand avec solennité, et ordonna que dorénavant ce titre seul seroit employé dans tous les monumens publics. Cependant le nom de Louis XIV a prévalu dans le public sur celui de Grand: l'usage est le maître de tout. Henri, qui fut surnommé le Grand à si juste titre, après sa mort, est appelé communément Henri IV: ce nom seul en dit assez. Les titres ne servent de rien pour la postérité; le nom d'un homme qui a fait de grandes choses, impose plus de respect que toutes les épithètes.

L'an 1715, *le* 10 *août*, Louis XIV est attaqué de la maladie qui termina ses jours.

« Quoiqu'on ne date le commencement de la maladie du roi (1) que du mercredi 14 d'août, parce que » la veille il donna audience de congé à l'ambassadeur » de Perse, il est certain que dès le samedi 10 août » qu'il revint de Marli, il étoit si foible et si abattu, » qu'il eut peine à aller le soir de son cabinet à son » prie-dieu, et le lendemain il parut si prodigieusement changé, que sa foiblesse et sa maigreur effrayèrent tous les courtisans. » (*Voyez* le 1 septembre.)

L'an 1723, *le* 10 *août*, Mort du cardinal Dubois.

Le roi faisant la revue de sa maison, le cardinal Dubois voulut y jouir des honneurs de premier ministre, qui étoient à peu près les mêmes qu'on rendoit à la personne du roi. Il monta à cheval un quart d'heure avant que ce prince arrivât et passât devant ses troupes qui le saluèrent l'épée à la main. J'ai vu, dit Duclos, quelques années après, la maison du roi en user ainsi à l'égard du cardinal de Fleury, qui n'avoit pas pris le titre de premier ministre, mais qui jouissoit de la toute-puissance. Ce qui prouve cependant qu'on lui rendoit librement ces honneurs, c'est que le duc d'Harcourt, capitaine d'une compagnie des gardes du corps, et mécontent du cardinal de Fleury, le vit passer sans

(1) Journal historique de la mort de Louis-le-Grand; par le Fèvre.

lui faire le moindre salut, et la troupe resta aussi tranquille que le capitaine.

Le cardinal Dubois paya très cher cette petite satisfaction : le mouvement du cheval fit crever un abcès qui fit juger aux médecins que la gangrène seroit bientôt dans la vessie : ils lui déclarèrent qu'à moins d'une opération prompte, il n'avoit pas quatre jours à vivre : il entra dans une fureur horrible contre eux. Le duc d'Orléans, averti de l'état du malade, eut beaucoup de peine à le calmer un peu, et à lui persuader de se laisser transporter à Versailles, où ce fut une nouvelle scène. Quand la faculté lui proposa de recevoir les sacremens avant l'opération, sa fureur n'eut plus de bornes, et il apostrophoit en frénétique tous ceux qui l'approchoient. Enfin, succombant de lassitude après tant de fureurs, il envoya chercher un récollet avec lequel il fut enfermé un demi-quart d'heure. On parla ensuite de lui apporter le viatique. *Le viatique*, s'écria-t-il, *cela est bientôt dit; il y a un grand cérémonial pour les cardinaux; qu'on aille à Paris le savoir de Bissy.* Les chirurgiens, voyant le danger du moindre retardement, lui dirent qu'on pouvoit, en attendant, faire l'opération. A chaque proposition, nouvelles fureurs. Le duc d'Orléans le détermina à force de prières, et l'opération fut faite par la Peyronie ; mais la nature de la plaie et du pus fit voir que le malade n'iroit pas loin. Tant qu'il eut la connoissance, il ne cessa d'invectiver, avec des grincemens de dents, contre la Faculté; les convulsions de la mort se joignirent à celles du désespoir; et lorsqu'il fut hors d'état de voir, d'entendre et de blasphémer, on lui administra l'extrême-onction qui

lui tint lieu de viatique. Il mourut le lendemain de l'opération.

Ainsi finit ce phénomène de fortune comblé d'honneurs et de richesses : il possédoit, outre l'archevêché de Cambray, sept abbayes considérables : les abbayes de Nogent-sous-Couci, Saint-Just, Hérivaux, Bourgueil, Béry, Saint-Vinox, Saint-Bertin et Cercamp ; et quand il mourut, il cherchoit à s'emparer de celles de Cîteaux, de Prémontrés et d'autres chefs d'ordre.

La place de premier ministre valoit au cardinal cent cinquante mille livres, et la surintendance des postes cent mille livres : mais ce qui est honteux pour un ministre, et le seroit pour tout Français, il recevoit de l'Angleterre une pension de quarante mille livres sterling, valant près d'un million, preuve évidente du sacrifice qu'il faisoit de la France aux Anglais.

Il jouissoit de plus de deux millions de revenu, sans compter un argent comptant et un mobilier immense en meubles, équipages, vaisselle et bijoux de toute espèce. Plus avide qu'avare, il entretenoit une maison superbe et une table somptueuse, dont il faisoit très bien les honneurs, quoique sobre par lui-même.

Le prodigieux mobilier du cardinal passa à son frère aîné, Dubois, secrétaire d'Etat.

Ce Dubois exerçoit la médecine à Brive avant de venir à Paris : c'étoit un très honnête homme ; il n'avoit qu'un fils, chanoine de Saint-Honoré, digne ecclésiastique, vivant dans la retraite, sans avoir jamais voulu ni pensions ni bénéfices que son canonicat.

Le frère et le neveu firent élever un mausolée au cardinal dans l'église de Saint-Honoré, où il fut

inhumé. Ce mausolée est actuellement au Musée des Augustins. Pour toute épitaphe, on y lit ses titres terminés par une réflexion morale et chrétienne :

Quid autem hi tituli? nisi arcus coloratus et vapor ad modicum parens.

Solidiora et stabiliora bona mortuo precare.

L'assemblée du clergé, dont le cardinal étoit président, lui fit un service solennel. Il y en eut un dans la cathédrale où les cours supérieures assistèrent, honneurs qu'on rend au premier ministre ; mais on n'osa en aucun endroit hasarder une oraison funèbre. Son frère et son neveu ne furent point éblouis d'une si riche succession : ils l'employèrent presque toute en charités ; ils ont conservé leur modestie jusqu'à la mort.

Dubois s'étoit marié très jeune dans un village du Limousin, avec une jolie paysanne : la misère les obligeant de se séparer à l'amiable, ils convinrent que la femme, en changeant de lien, gagneroit sa vie comme elle pourroit, et que le mari iroit tenter fortune à Paris : leur obscurité facilita leur arrangement ; dès que Dubois commença à se faire jour, il envoya à sa femme de quoi se procurer de l'aisance ; et leur intérêt commun conserva le secret. Dubois, parvenu à l'épiscopat, craignit plus que jamais la révélation d'un engagement qui passoit les libertés de l'Eglise gallicane. Il fit sa confidence à Breteuil, qui se chargea volontiers de tirer de peine un si puissant ministre, partit pour Limoges, et bientôt se mit à faire des tournées, suivi de deux seuls valets. Il prit un jour si bien ses mesures, qu'il arriva à une heure

de nuit dans le village où s'étoit fait le mariage, et alla descendre chez le curé à qui il demanda amicalement l'hospitalité. Le curé transporté de joie de recevoir monseigneur l'intendant, lui auroit sacrifié toute la basse-cour du presbytère et le vin des messes: la servante avec les valets apprêtèrent le souper que Breteuil affecta de trouver excellent, et traitant le curé avec une familiarité qui le ravissoit, il renvoya au dessert les valets souper avec la servante. Resté tête à tête avec le curé, il lui dit, par manière de conversation, qu'il ne doutoit pas que les registres de la paroisse ne fussent en bon ordre: le curé l'en assura, et pour l'en convaincre, les tira d'une armoire et les mit sur la table. Breteuil les parcourut négligemment; et quand il fut à l'année intéressante, il les referma avec une indifférence apparente, les jeta sur une chaise à côté de lui, et continua de s'entretenir gaîment avec son hôte, à qui il se chargeoit souvent de verser à boire, pour faire meilleure mesure, et se ménager lui-même. Tant fut procédé que la tête du bon curé se brouilla, et bientôt il s'assoupit; Breteuil, profitant du sommeil, détacha proprement le feuillet nécessaire, et, tout remis en place, sortit de la chambre: c'étoit dans l'été, et le jour commençoit à poindre. Breteuil donna quelques louis à la servante, la chargea de remerciemens pour le curé, avec qui il vouloit, disoit-il, se retrouver quelque jour, et partit. Peu de tems après, le curé vint remercier monseigneur l'intendant de l'honneur qu'il lui avoit fait. Breteuil le reçut à merveille, et ne s'aperçut pas qu'il eût le moindre soupçon sur l'altération des registres.

Tout n'étoit pas fait, il y avoit eu un contrat de

mariage : le tabellion qui l'avoit passé étoit mort depuis plus de vingt ans ; Breteuil parvint à découvrir le successeur, le fit venir et lui laissa l'option d'une somme assez considérable, ou d'un cachot, pour la remise ou le refus de la minute du contrat ; le notaire n'hésita pas sur le choix : ainsi le contrat et l'acte de célébration furent envoyés à Dubois qui les anéantit.

Breteuil, pour consommer l'affaire, envoya chercher la femme, lui parla sur le secret du mariage, avec cette éloquence qui avoit persuadé le notaire ; elle n'eut pas de peine de promettre pour l'avenir la discrétion qu'elle avoit toujours eue. Après la mort de son mari, elle vint à Paris, où, dans une vie opulente et obscure, elle lui a survécu près de vingt-cinq ans : elle voyoit assez souvent son beau-frère, et ils ont toujours été fort unis.

Le cardinal Dubois avoit certainement de l'esprit ; mais il étoit fort inférieur à sa place ; plus propre à l'intrigue qu'à l'administration, il suivoit un objet avec activité, sans en embrasser tous les rapports ; l'affaire qui l'intéressoit dans le moment, le rendoit incapable d'attention pour les autres. Il n'avoit ni cette étendue, ni cette flexibilité d'esprit nécessaires à un ministre chargé d'opérations différentes, et qui doivent souvent concourir ensemble. Voulant que rien ne lui échappât, et ne pouvant suffire à tout, on l'a vu quelquefois jeter au feu un monceau de lettres toutes cachetées, pour se remettre, disoit-il, au courant. Ce qui nuisoit le plus à son administration, étoit la défiance qu'il inspiroit, l'opinion qu'on avoit de son ame : il méprisoit aussi ingénument la vertu qu'il dédaignoit l'hypocrisie, quoiqu'il fût plein de fausseté :

il avoit plus de vices que de défauts ; assez exempt de petitesse, il ne l'étoit pas de folie. Il n'a jamais rougi de sa naissance, et ne choisit pas l'habit ecclésiastique comme un voile qui couvre toute origine, mais comme le premier moyen d'élévation pour un ambitieux sans naissance. S'il se faisoit rendre tous les honneurs d'étiquette, une vanité puérile n'y avoit aucune part ; c'étoit persuasion que les honneurs dus aux places et aux dignités appartiennent également, sans distinction de naissance, à tous ceux qui s'en emparent, et que c'est autant un devoir qu'un droit de les exiger.

En se faisant rendre ce qui lui étoit dû, il n'en gardoit pas plus de dignité : on n'éprouvoit de sa part aucune hauteur, mais beaucoup de dureté grossière ; la moindre contradiction le mettoit en fureur, et dans sa fougue, on l'a vu courir sur les fauteuils et les tables autour de son appartement.

Le jour de Pâques, qui suivit sa promotion au cardinalat, s'étant éveillé un peu plus tard qu'à l'ordinaire, il s'emporta en juremens contre tous ses valets, sur ce qu'ils l'avoient laissé dormir si tard ; un jour où ils devoient savoir qu'il vouloit dire la messe : on se pressa de l'habiller, lui jurant toujours, il se souvint d'une affaire, fit appeler un secrétaire, oublia d'aller dire la messe, même de l'entendre.

Il mangeoit habituellement une aile de poulet tous les soirs : un jour qu'on alloit le servir, un chien emporta le poulet ; les gens n'y surent autre chose que d'en remettre promptement un autre à la broche ; le cardinal demande à l'instant son poulet ; le maître d'hôtel prévoyant la fureur où il se mettroit en lui disant le fait, ou en lui proposant d'attendre plus tard

que l'heure ordinaire, prend son parti et lui dit froidement : *Monseigneur, vous avez soupé.* — *J'ai soupé!* répondit le cardinal. — *Sans doute, monseigneur, il est vrai que vous avez peu mangé; vous paroissiez fort occupé d'affaires; mais si vous voulez, on vous servira un second poulet, cela ne tardera pas.* Le médecin Chirac, qui le voyoit tous les soirs, arrive dans ce moment : les valets le préviennent et le prient de les seconder. *Parbleu*, dit-il, *voici quelque chose d'étrange! mes gens veulent me persuader que j'ai soupé; je n'en ai pas le moindre souvenir, et qui plus est, je me sens beaucoup d'appétit.* — *Tant mieux*, répondit Chirac, *le travail vous a épuisé; les premiers morceaux n'auront que réveillé votre appétit, et vous pourriez sans danger manger encore, mais peu. Faites servir monseigneur*, dit-il aux gens, *je le verrai achever son souper.* Le poulet fut apporté : le cardinal regarda comme une marque évidente de santé de souper deux fois de l'ordonnance de Chirac, l'apôtre de l'abstinence, et fut, en mangeant, de la meilleure humeur du monde.

Il ne se contraignoit pour personne : la princesse de Montauban Bautru l'ayant impatienté, ce qui n'étoit pas difficile, il l'envoya promener en termes énergiques; elle alla s'en plaindre au régent, dont elle n'eut d'autre réponse, sinon que le cardinal étoit un peu vif, mais d'ailleurs de bon conseil. Dubois n'en usa pas autrement avec le cardinal de Gèvres, homme grave et de mœurs sévères : les réparations du régent étant de même espèce que les offenses du ministre, on s'accoutuma à regarder ses propos comme étant sans conséquence.

Il n'étoit pas nécessaire de l'impatienter pour en éprouver des incartades : la marquise de Conflans, gouvernante du régent, étant allée uniquement pour faire visite au cardinal, dont elle n'étoit pas connue, et l'ayant pris dans un moment d'humeur, à peine lui eût-elle dit : *Monseigneur....* — *Oh ! monseigneur!* dit le cardinal en lui coupant la parole, *cela ne se peut pas.* — *Mais monseigneur.* — *Mais, mais ; il n'y a point de mais, quand je vous dis que cela ne se peut pas.* La marquise voulut inutilement le dissuader qu'elle eût rien à lui demander ; le cardinal, sans lui donner le tems de s'expliquer, la prit par les épaules, et la retourna pour la faire sortir : la marquise, effrayée, le crut dans un accès de folie, ne se trompoit pas trop, et s'enfuit en criant qu'il falloit l'enfermer.

Quelquefois on le calmoit en prenant avec lui son ton : il avoit, parmi ses secrétaires de confiance, un bénédictin défroqué, nommé Venier, homme d'un caractère leste ; le cardinal, en le faisant travailler avec lui, eut besoin d'un papier qu'il ne trouva pas sous sa main à point nommé ; le voilà qui s'emporte, jure, crie qu'avec trente commis il n'est pas servi, qu'il en veut prendre cent, et qu'il ne le sera pas mieux. Venier le regarde sans lui répondre, le laisse s'exhaler : le flegme et le silence du secrétaire augmentent la fureur du cardinal qui, le prenant par le bras, le secoue, et lui crie : *Mais réponds-moi donc bourreau, cela n'est-il pas vrai ? Monseigneur*, dit Venier sans s'émouvoir, *prenez un seul commis de plus chargé de jurer pour vous, vous aurez du tems de reste, et tout ira bien ;* le cardinal se calma, et finit par rire.

Le régent fut charmé de la mort de son ministre :

le jour de l'opération, l'air extrêmement chaud tourna à l'orage ; aux premiers coups de tonnerre, le prince ne put s'empêcher de dire : *j'espère que ce tems-là fera partir mon drôle.* Il n'avoit pas en effet plus d'égards pour son ancien maître que pour tout autre : le régent osoit à peine lui faire une recommandation ; ce prince s'étoit réservé la feuille des bénéfices et des grâces pour son travail avec le roi ; mais il s'étoit laissé assujétir à communiquer auparavant la liste au cardinal, qui rayoit insolemment les noms de ceux qui ne lui convenoient pas. Jamais servitude ne fut plus honteuse que celle où ce prince s'étoit mis, qu'il sentoit douloureusement, qu'il avoit honte d'avouer, et dont il n'avoit pas la force de s'affranchir.

L'an 1746, *le* 10 *août*, On décapite à Londres plusieurs partisans du prétendant Charles Edouard.

Le lord Balmérino, un des condamnés, voulut mourir dans le même habit uniforme, sous lequel il avoit combattu. Le vieillard Lowat, âgé de quatre-vingts ans, prononça tout haut ce vers d'Horace, avant de recevoir le coup fatal :

Dulce et decorum est pro patria mori.

L'an 1787, *le* 10 *août*, D'après une dénonciation du conseiller Duport, contre M. de Calonne (renvoyé du ministère au mois de mai précédent), le parlement prend l'arrêté suivant :

« La cour donne acte au procureur-général du » roi, de la plainte qu'il rend des déprédations des » finances, soit par échanges et acquisitions onéreuses » à l'Etat, soit par des extensions d'emprunt au-delà

» des sommes portées par les édits dûment enregis-
» trés, soit par des manœuvres dans la fonte des mon-
» noies, soit par des fonds du trésor royal, fournis
» clandestinement pour soutenir un agiotage funeste à
» l'Etat, soit par des abus d'autorité et autres, soit
» dans l'administration des finances, circonstances et
» dépendances, et permet au procureur-général d'in-
» former. »

Cette dénonciation n'eut aucune suite, le parlement ayant été exilé le 15 août suivant, à cause du refus d'enregistrer l'impôt du timbre et de la subvention territoriale.

L'an 1788, *le* 10 *août*, Présentation des ambassadeurs de Typoo-Saïb au roi de France, LouisXVI.

Depuis la présentation de l'ambassadeur du grand-seigneur, en 1741, il n'y en avoit pas eu d'aussi brillante. Le trône du roi avoit été élevé dans le salon d'Hercule, où toute la cour se trouva rassemblée.

Les trois ambassadeurs furent introduits par le maître des cérémonies. Arrivés à la porte du salon d'Hercule, le sieur de Launai, chargé de leur lettre de créance, la remit au chef de l'ambassade, Mouhamed-Derviche-Kan, qui avant de parvenir, fit, ainsi que ses trois collègues, trois révérences, l'une à l'entrée du salon, l'autre au milieu, et la troisième au bas de l'estrade sur laquelle étoit élevé le trône; le roi se découvrit à cette dernière révérence; les ambassadeurs s'avancèrent ensemble vers le trône, et présentèrent tous les trois à sa majesté, sur des mouchoirs, vingt-une pièces d'or, ce qui est, dans l'usage de leur pays, l'hommage du plus profond respect; sa majesté accepta

une de ces pièces de chacun d'eux; ensuite Mouhamet-Derviche-Kan prononça une harangue, que l'interprète des langues orientales traduisit au roi, dont la réponse fut pareillement traduite aux ambassadeurs. Aucun des journaux du tems ne nous a conservé ces discours.

Les ambassadeurs, soutenus par le maître et les aides des cérémonies, descendirent en arrière jusqu'au dernier degré de l'estrade, où ils firent une révérence; après avoir marché quelques pas toujours en arrière, ils firent une seconde révérence; arrivés à la porte du salon, ils s'arrêtèrent et demandèrent au roi la permission de jouir un instant du spectacle brillant et majestueux qu'offroit le salon d'Hercule; après avoir satisfait leur curiosité, ils firent un dernier salut, et se retirèrent.

L'an 1788, *le* 10 *août.* On affiche et on publie à Versailles un arrêt important du conseil d'Etat, dans lequel le roi indiquoit l'assemblée des Etats-généraux au 1er mai (1) de l'année suivante, et suspendoit la cour plénière jusqu'à la tenue de ces Etats-généraux.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1744, *le* 10 *août*, Mort de l'abbé Gédoyn.

Nicolas Gédoyn, chanoine de la Sainte-Chapelle à Paris, auteur des traductions de Quintilien et de Pausanias, étoit né à Orléans en 1661; il écrivit quatre dissertations sur le poëme de Milton, dont il a relevé

(1) L'ouverture ne s'en fit que le 5.

les défauts qui frappent tout le monde, mais dont il a entièrement méconnu les sublimes beautés.

On a imprimé dans quelques dictionnaires, que Ninon lui accorda ses faveurs à quatre-vingts ans; en ce cas, on auroit dû dire plutôt que l'abbé Gédoyn lui accorda les siennes; mais c'est un conte ridicule: ce fut à l'abbé de Châteauneuf que Ninon donna un rendez-vous pour le jour auquel elle auroit soixante ans accomplis.

L'an 1749, *le* 10 *août*, Mort de la marquise du Chastelet.

Gabrielle-Emilie de Breteuil, marquise du Chastelet, naquit en 1706, du baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs et princes étrangers, auprès du roi. Son esprit et ses grâces la firent rechercher en mariage par plusieurs seigneurs distingués. Elle épousa le marquis du Chastelet-Lomont, lieutenant-général des armées du roi, d'une famille illustre. Les bons auteurs anciens et modernes lui furent familiers dès sa plus tendre jeunesse; elle s'appliqua surtout à la lecture des philosophes et des mathématiciens. Son coup d'essai fut une explication de la Philosophie de Leibnitz, sous le titre d'*Institutions de Physique*, *in*-8°., adressée à son fils, son élève dans la géométrie, et élève digne d'elle. Les rêves sublimes du philosophe allemand, ne lui ayant paru ensuite que des rêves, elle l'abandonna pour Newton. Elle traduisit ses *Principes*, et les commenta. Cet ouvrage, imprimé après sa mort, en deux volumes in-4°., revu et corrigé par M. Clairaut, a paru digne de son auteur et de son censeur.

Quoiqu'elle vécût avec des savans, et qu'elle fût savante elle-même, elle ne parloit ordinairement de science qu'à ceux avec qui elle croyoit pouvoir s'instruire. Elle vécut long-tems dans des sociétés où l'on ignoroit ce qu'elle étoit, et elle ne prenoit pas garde à cette ignorance. Les dames qui jouoient avec elle chez la reine, étoient bien éloignées de se douter qu'elles fussent à côté du commentateur de Newton; on la prenoit pour une personne ordinaire. On s'étonnoit seulement de la rapidité et de la justesse avec laquelle on la voyoit faire les comptes et terminer les différends du jeu. Dès qu'il y avoit quelque combinaison à faire, la philosophe ne pouvoit plus se cacher. On l'a vue diviser jusqu'à neuf chiffres par neuf autres, de tête et sans aucun secours, en présence d'un géomètre étonné, qui ne pouvoit la suivre.

Elle parloit bien et avec feu; mais elle ne rendoit pas, comme tant d'autres femmes, sa conversation piquante, en relevant les ridicules de ses rivales en esprit et en beauté. Elle n'avoit ni le tems, ni la volonté de s'en apercevoir; et quand on lui disoit que quelques personnes ne lui avoient pas rendu justice, elle répondoit qu'elle vouloit l'ignorer. Un auteur ayant été enfermé pour avoir écrit contre elle, la marquise du Chastelet prit la plume en sa faveur, et lui procura son élargissement.

Voltaire fut lié de bonne heure avec elle; d'abord par l'amitié, et bientôt par l'amour. Ils furent inséparables pendant près de vingt années. C'est à elle qu'il adressa ses *Elémens de la philosophie de Newton*:

Tu m'appelles à toi, vaste et puissant génie,
Minerve de la France, immortelle Emilie;

Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté,
Sur les pas des vertus et de la vérité.

C'est à elle qu'il adressa son *Essai sur l'histoire générale*; c'est à elle qu'il adressa *l'Epître sur la Calomnie* :

Écoutez-moi, respectable Emilie :
Vous êtes belle, ainsi donc la moitié
Du genre humain sera votre ennemie ;
Vous possédez un sublime génie :
On vous craindra ; votre tendre amitié
Est confiante : et vous serez trahie, etc.

C'est à elle qu'il dédia sa tragédie d'Alzire ; c'est elle enfin qu'il a tant célébrée pendant sa vie et après sa mort.

La marquise du Chastelet mourut d'une suite de couche, en 1749, au palais de Lunéville. M. du Chastelet, dernier colonel des gardes françaises, que nous avons vu périr d'une manière si cruelle dans la révolution, étoit son fils.

Elle a laissé, indépendamment des ouvrages dont nous avons parlé, un *Traité du Bonheur*, qui a été publié avec un recueil de ses lettres.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 258, *le* 10 *août*, Mort de Saint Laurent.

Saint Laurent, diacre de l'Eglise romaine, sous le pape Sixte II, administroit en cette qualité les biens de l'Eglise. L'empereur Valérien ayant allumé le feu de la persécution contre les chrétiens, le préfet de Rome lui demanda, au nom de l'empereur, les trésors qui lui avoient été confiés. Laurent ayant obtenu un

délai de trois jours, pendant lequel il rassembla tous les pauvres chrétiens, les présenta au préfet : « Voilà, » lui dit-il, les trésors de l'Eglise. » Ce barbare, outré de dépit, le fit étendre sur un gril ardent, après l'avoir fait déchirer à coups de fouet. Ce généreux martyr expira tranquillement sur les flammes, en priant Dieu pour ses bourreaux.

L'an 1239, *le* 10 *août*, Louis IX, roi de France, alla recevoir à Sens la couronne d'épine de Notre-Seigneur que Baudouin II, empereur de Constantinople, avoit mise en gage pour une somme très considérable. Le roi, couvert d'un habit de bure, et ayant les pieds nus, la porta sur ses épaules, suivi de toute sa cour.

HISTOIRE.

L'an 1100, *le* 11 *août*, Bataille d'Ascalon.

Dans cette journée, qui mérite à peine le nom de bataille, tant les Musulmans y montrèrent de lâcheté, Godefroi de Bouillon battit le calife d'Égypte, qui venoit, avec toutes les forces de ses Etats, tenter le recouvrement de Jérusalem. Cent mille mahométans périrent dans cette défaite.

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon;
Et des vents du midi, la dévorante haleine,
N'a consumé qu'à peine
Leurs ossemens blanchis dans les champs d'Ascalon.

L'an 1674, *le* 11 *août*, Bataille de Senef.

Le marquis de Feuquières veut qu'on ne donne à la bataille de Senef que le nom de combat, parce que l'action ne se passa pas entre deux armées rangées, et que tous les corps n'agirent point; mais il paroît qu'on s'accorde à nommer bataille, cette journée si vive et si meurtrière. Le choc de trois mille hommes, dont tous les petits corps agiroient, ne seroit qu'un combat; c'est toujours l'importance qui décide du nom.

Le prince de Condé avoit à tenir la campagne avec environ quarante-cinq mille hommes, contre le prince d'Orange, qui en avoit soixante mille; il attendit que

l'armée ennemie passât un défilé à Senef, près de Mons; il attaqua une partie de l'arrière-garde, composée d'Espagnols, et y eut un grand avantage. Si on blâma le prince d'Orange de n'avoir pas pris assez de précaution dans le passage du défilé, on admira la manière dont il rétablit le désordre, et on n'approuva pas que le prince de Condé voulût ensuite recommencer le combat contre des ennemis trop bien retranchés. On se battit à trois reprises; de tous les combats que donna le grand Condé, ce fut celui où il prodigua le plus sa vie et celle de ses soldats; il eut trois chevaux tués sous lui; il vouloit, après trois attaques meurtrières, en hasarder une quatrième. Il parut, dit un officier qui y étoit, « qu'il n'y avoit plus que le » prince de Condé qui eût envie de se battre. »

Ce que cette action eut de plus singulier, c'est que les troupes, de part et d'autre, après les mêlées les plus sanglantes et les plus acharnées, prirent la fuite le soir par une terreur panique; le lendemain, les deux armées se retirèrent chacune de son côté, aucune n'ayant ni le champ de bataille, ni la victoire, toutes deux plutôt également affoiblies et vaincues. Il y eut près de sept mille morts et cinq mille prisonniers du côté des Français; la perte des ennemis ne fut pas moins considérable.

On observa également en France et chez les alliés la vaine cérémonie de rendre grâces à Dieu d'une victoire qu'on n'avoit point remportée: usage établi pour encourager les peuples qu'il faut toujours tromper.

L'an 1744, *le* 11 *août*, Journée de Velletri, en Italie.

Pendant la guerre de 1740, le roi de Naples et le duc de Modène (alliés de la France contre la maison d'Autriche) étoient dans Velletri, autrefois capitale des Volsques, et dans ces derniers tems la demeure des doyens du sacré collége. Le prince de Lobkovitz fit sur cette ville la même entreprise que le prince Eugène avoit faite sur Crémone (le 2 février 1700); car l'histoire n'est qu'une suite des mêmes événemens renouvelés et variés. Six mille Autrichiens pénètrent dans Velletri, au milieu de la nuit; la grande garde est égorgée, on tue tout ce qui se défend; l'alarme est universelle. Le roi de Naples et le duc de Modène alloient être pris; le marquis de l'Hôpital, ambassadeur de France à Naples, qui avoit accompagné le roi, s'éveilla au bruit, courut au roi, et le sauva. A peine le marquis de l'Hôpital étoit sorti de sa maison pour aller au roi, qu'elle est remplie d'ennemis, pillée et saccagée; le roi, suivi du duc de Modène et de l'ambassadeur, va se mettre à la tête de ses troupes, hors de de la ville.

Tandis que les vainqueurs, répandus dans toutes les maisons qu'ils pilloient, jouissoient avec sécurité de la victoire, il arriva la même chose qu'à Crémone: des gardes Wallonnes, un régiment irlandais et des Suisses, s'étant rassemblés dans un quartier de la ville, tombent sur les Autrichiens, jonchent les rues de morts, et reprennent la ville.

HISTOIRE.

L'an 1530, *le* 12 *août*, Prise de la ville de Florence, par les troupes de l'empereur Charles-Quint.

La Toscane fut une république depuis l'an 1208 jusqu'en 1530, que l'empereur Charles-Quint, après un siège long et opiniâtre, s'étant emparé de Florence, capitale de cet Etat, en donna la souveraineté à Alexandre de Médicis, qui avoit épousé sa fille naturelle.

Telle est l'origine du droit que s'étoit depuis attribué la maison d'Autriche, de disposer à son gré de cette belle contrée, et d'en faire à la fin l'apanage d'un de ses princes.

L'an 1536, *le* 12 *août*, Le dauphin François, fils du roi de France François Ier, meurt empoisonné, dit-on, par son échanson Montecuculli.

Charles-Quint, descendu en Provence avec les forces les plus redoutables, menaçoit de conquérir la France; le roi étoit au camp de Valence; le dauphin François, son fils, s'embarqua sur le Rhône pour l'aller joindre; il fut attaqué à Tournon d'une maladie subite et violente, dont il mourut le quatrième jour. Déjà échauffé par les plaisirs, il voyageoit au milieu des ardeurs d'un été si sec et si chaud, que dans des provinces moins chaudes que celles qu'il parcouroit, les rivières étoient presqu'entièrement taries. S'étant arrêté à Tournon, il voulut jouer à la paume, qu'il aimoit beaucoup, et s'y échauffa excessivement. Excédé

de fatigue, de soif et de chaleur, il but de l'eau fraîche avec intempérance, et il est assez vraisemblable qu'il mourut d'une pleurésie. On ne voulut pas croire que les voluptés, toujours si meurtrières, que l'intempérie des saisons, sources de contagions et de mortalités, que le combat de la fraîcheur et de la chaleur excessive, eussent pu causer la mort d'un jeune prince : on aima mieux concevoir les plus affreux soupçons. Charles-Quint étoit en Provence, et vouloit conquérir la France ; il falloit bien que ce fût lui qui eût fait périr le dauphin; le peuple voulut absolument que le dauphin eût été empoisonné. On arrêta le comte Sébastien de Montecuculli, italien ; et comme une erreur en fortifie une autre, quelques connoissances qu'il avoit en médecine, sa patrie, tout fut érigé en présomptions contre lui : on l'accusa d'avoir versé dans le vase du prince un poison mortel; on le mit à la question, moyen quelquefois assez efficace de faire avouer ce qui est déjà cru, ou ce qu'on veut qui le soit; il y révéla d'étranges choses. Il avoit, disoit-il, été poussé à ce crime par Antoine de Lève, et par Ferdinand de Gonzague, généraux de l'empereur; ce prince, sans lui rien prescrire, l'avoit beaucoup questionné sur tout ce qui se passoit à la cuisine du roi de France, car Montecuculli avoit déjà été précédemment en France; après cette conversation, l'empereur l'avoit envoyé à de Lève et à Gonzague, qui lui avoient confié le plan du complot, et l'avoient chargé de l'exécution; et suivant ce complot, il devoit attenter de même à la vie du roi et des deux princes ses fils. Ni les mœurs du tems, qui étoient celles de la chevalerie, ni le caractère de l'empereur, qui se permettoit la ruse, jamais le crime, ni l'intérêt de

ce prince qui ne pouvoit être de se rendre odieux par des crimes nécessairement inutiles, puisque le roi n'auroit jamais manqué de successeurs ni de vengeurs; ni la confiance avec laquelle Charles-Quint passa, trois ans après, par la France, pour aller dans les Pays-Bas, ni la manière dont il fut alors accueilli en France, rien ne permet d'apercevoir la moindre ombre de vraisemblance dans cette accusation. Si l'on veut absolument trouver quelqu'un qui eût intérêt, non à faire périr les trois princes avec ou sans leur père, mais à empoisonner le dauphin; si la maxime que celui à qui le crime est utile, en est présumé l'auteur, doit être adoptée, c'est sur Catherine de Médicis que pourroient tomber des soupçons plus raisonnables; ce seroit elle qui auroit voulu, par la mort du dauphin son beau-frère, procurer le trône à son mari le duc d'Orléans, pour devenir reine. Cette idée, qui du moins ne présente qu'un seul crime, montre en même tems un grand intérêt de le commettre. Aussi fut-ce Catherine de Médicis qu'accusa l'indignation des Impériaux, en repoussant le soupçon qui les accusoit eux-mêmes, et le caractère de Médicis n'aide pas à la justifier.

Montecuculli fut écartelé à Lyon, comme convaincu, selon l'arrêt (du 7 octobre 1536) d'avoir empoisonné le dauphin, et d'avoir voulu empoisonner le roi. François Ier, pour venger son fils, voulut qu'on donnât à ce jugement la plus grande solennité; il y assista lui-même, il y fit assister les princes du sang, tous les prélats qui se trouvèrent alors à Lyon, tous les ambassadeurs, tous les seigneurs, même étrangers, qui l'avoient accompagné, parmi lesquels il y avoit beaucoup d'Italiens.

Faut-il croire que, pour donner une victime aux mânes du dauphin et à la douleur du roi, on se soit fait un jeu barbare de faire périr un innocent dans des tourmens affreux, et qu'une politique infernale ait voulu saisir cette occasion d'exciter, par la calomnie, une haine universelle contre l'empereur?

Ou bien faut-il croire que la jeune Médicis, au crime horrible d'avoir empoisonné son beau-frère, ait su joindre, à dix-sept ans, le crime habile de tourner vers l'empereur les soupçons d'un peuple, qui, à la vérité, désiroit de le trouver coupable?

Ou bien enfin ce Montecuculli étoit-il un de ces aventuriers moitié scélérats, moitié fous, qui, sans complices comme sans motifs, dans un accès de superstition religieuse ou politique, attentent à la vie des princes qu'ils ne connoissent pas, et troublent un État sans servir personne?

Mais presque tous les auteurs qui ont cru Montecuculli coupable, l'ont regardé comme un instrument employé par de Lève ou par Gonzague, sous la direction de l'empereur; les autres ont accusé Catherine de Médicis, qui ne paroît pas avoir été crue coupable en France, ou ils ont jugé qu'il n'y avoit ni crime ni coupable, et que le dauphin avoit péri d'une mort naturelle; ce qui rendroit l'arrêt inexpliquable et inconcevable.

Des pièces du tems témoignent que le peuple exerça sur le cadavre déchiré de Montecuculli, toutes ces barbaries, toutes ces horreurs qui lui sont familières.

L'arrêt fournit une circonstance qui mérite d'être révélée, c'est que Montecuculli s'étoit donné un complice, qu'il avoit accusé le chevalier Guillaume de Dinteville, seigneur des Chenets, d'avoir eu connois-

sance de son projet d'empoisonner le roi. Il prétendoit le lui avoir confié à Turin et à Suze; mais cette accusation ayant été reconnue fausse, l'arrêt condamne Montecuculli à faire une réparation publique à Dinteville, et adjuge à celui-ci une amende considérable sur les biens confisqués de son téméraire accusateur.

L'arrêt offre encore une circonstance qui n'est pas indifférente, c'est qu'on trouva un traité de l'usage des poisons, écrit de la main de Montecuculli.

Au reste, l'arrêt garde le plus profond silence sur l'empereur, ou sur tout autre instigateur du crime, il ne punit et ne nomme qu'un coupable; il faut n'en pas chercher davantage, et reconnoître qu'il manque bien des lumières sur cette funeste aventure. *Adeò maxima quœque ambigua sunt*, dit Tacite.

On ignore si le célèbre Raimond, comte de Montecuculli, généralissime des armées de l'empereur d'Allemagne, et rival de Turenne, étoit de la même famille que le malheureux Sébastien. Tous deux étoient Italiens, l'un de Ferrare, l'autre du Modénois.

L'an 1724, le 12 août, Mort de la reine d'Angleterre, Anne, fille de Jacques II.

La princesse Anne naquit le 6 février 1664, à Twickenham, près de Londres. On y montre encore aujourd'hui, avec respect, le château, la chambre, le lit où la *bonne reine Anne* reçut le jour. Son oncle, Charles II, étoit remonté, depuis quatre ans, sur le trône sanglant du malheureux Charles Ier; et elle étoit la seconde fille issue du premier mariage de Jacques II, alors duc d'Yorck, avec Anne Hyde, fille de l'illustre Clarendon, son père. N'ayant point encore, à cette

époque, abjuré le protestantisme pour rentrer dans le sein de l'Eglise romaine, Anne fut élevée dans la religion anglicane; et, après avoir perdu sa mère, en 1671, elle fut mariée, en 1683, par l'évêque de Londres, au prince George, frère du roi de Danemarck, Christian V. Lorsqu'en 1688, le parti qui appeloit le prince d'Orange à détrôner son beau-père, eut prévalu, Anne, favorite de l'infortuné Jacques II, eût plutôt désiré de rester attachée à son père. Le lord Churchill, qui, par sa femme, la dominoit déja, l'entraîna dans le parti du vainqueur, la fit à peu près enlever par l'évêque de Londres et conduire à Northampton, où, sous prétexte de lui donner des gardes, on l'environna d'une armée. Le prince de Danemarck, son époux, l'avoit précédée. Celui-là étoit un personnage si nul, que sa fuite avoit paru plus ridicule que sinistre à Jacques II. Resté d'abord auprès de son beau-père, pendant les premiers jours de la crise, il n'avoit su faire autre chose, à la nouvelle de chaque désertion, que répéter ce cri monotone : *Est-il possible?* Lorsqu'il eut déserté lui-même, le malheureux roi, encore accessible à une idée de plaisanterie, dit à ceux qui l'entouroient. « Eh bien! *est-il* » *possible* s'est donc en allé aussi? » Mais en recevant la lettre par laquelle, Anne, cette fille chérie, lui annonçoit sa désertion, le malheureux père, plus sensible à cet abandon qu'à l'usurpation de sa fille aînée, s'écria en fondant en larmes : « O mon Dieu! ayez pitié » de moi, voilà mes propres enfans qui m'ont trahi! » Cependant, le sombre Guillaume III, après avoir témoigné beaucoup d'égards à la princesse Anne, après avoir élevé lord Churchill à la dignité de comte de Marlborough, en le faisant membre de son conseil

privé, et gentilhomme de sa chambre, ne tarda pas à concevoir des soupçons, et sur la fille qui avoit abandonné son père, et sur le favori qui avoit trahi son bienfaiteur. Il offensa la princesse jusqu'à lui ôter sa garde purement honorifique. Le comte se vit subitement privé de ses emplois, puis enfermé à la tour, comme prévenu du crime de lèse-majesté, et il n'en sortit que parce qu'on ne trouva pas de preuves à établir contre lui. Alors Anne écrivit à son père des lettres de repentir et de soumission (1691-1692). Une mort prématurée enleva la reine Marie, épouse de Guillaume (1694). Celui-ci, privé d'un tel soutien, crut de son intérêt de se rapprocher de sa belle-sœur, désignée par le parlement pour lui succéder, et qui, dans son fils, le duc de Glocester, présentoit aux Anglais un héritier présomptif du sang de leurs anciens monarques. Marlborough fut rappelé au conseil, et, avec les expressions les plus caressantes, nommé gouverneur de ce jeune duc de Glocester. Le duc mourut dans la fleur de son adolescence (1699); la santé du roi Guillaume devint chancelante; la princesse Anne, se voyant si près de la couronne, et sans héritier direct, fit demander secrètement à son père la permission de monter sur le trône, avec le projet d'y établir après elle son frère, connu depuis sous le nom de Jacques III, ou du chevalier de Saint-Georges. Inflexible dans ses principes, Jacques II répondit « qu'il savoit subir l'in-» justice, mais non l'autoriser; que c'étoit à lui qu'ap-» partenoit la couronne, et, après lui, au prince de » Galles, son fils. » Jacques II mourut (19 septembre 1701); Guillaume III le suivit de près dans le tombeau (19 mars 1702); Anne fut proclamée reine, et gou-

verna, sous l'empire de la comtesse et du comte de Marlborough, qui associèrent successivement à leur pouvoir leurs deux gendres, lord Godolphin, avec le titre de grand trésorier, et avec celui de secrétaire d'Etat, lord Sunderland, fils de ce ministre de Jacques II, qui avoit tramé la perte de son maître, qui depuis avoit conjuré contre le roi Guillaume, et qui, à la honte de la politique, avoit été surnommé le *grand politique*. Tous les partis semblèrent rivaliser à qui accueilleroit le plus cordialement leur nouvelle souveraine. Les Torys se plaisoient à contempler le sceptre dans les mains d'une fille de Jacques II, et, un peu plus tôt, ou un peu plus tard, voyoient déjà l'ancienne dynastie rappelée dans sa ligne masculine. Les Whighs, quoique promptement menacés de voir leurs rivaux partager, pour le moins, les places du ministère, ne pouvoient qu'applaudir à l'imitatrice de Guillaume III, qui juroit, en montant sur le trône, de rester fidèle aux plans de son prédécesseur, d'adhérer plus fortement que jamais à la triple alliance, de défendre les libertés de l'Europe contre l'ambition de Louis XIV, enfin, de ne pas souffrir, dans la même maison, l'union des deux couronnes de France et d'Espagne. Le même jour (4 mai 1702), l'Angleterre, la Hollande, et l'empereur d'Allemagne, déclarèrent la guerre à la France. Le prince Eugène commanda les troupes de Léopold; Marlborough, généralissime des Anglais, le fut aussi des alliés, et l'on vit s'engager cette fameuse lutte, connue sous le nom de *guerre de la succession*, où il s'agissoit, pour ainsi dire, du partage de toute l'Europe et de ses colonies. Dans les premières campagnes, les succès furent balancés; les Français perdirent plus de

places, et triomphèrent plus souvent en bataille rangée; mais les années qui suivirent, les victoires et les conquêtes prodigieuses, tantôt du comte devenu duc de Marlborough, tantôt du prince Eugène, et souvent de tous deux réunis, les journées de Hochstet, de Ramillies, d'Oudenarde, de Malplaquet, rejetèrent d'abord les troupes françaises, du Danube par delà le Rhin, puis envoyèrent la terreur jusque sur les bords de la Seine, remplirent la France de deuil comme de crainte, et répandirent sur les armées de terre britannique, un éclat qu'elles n'avoient pas eu depuis les jours d'Edouard III et du prince Noir. Ce fut, au moins pour l'Angleterre, un éclat stérile. Les alliés abusèrent de leur fortune, et elle leur échappa. En Espagne, les succès éphémères du comte de Pétersborough et de l'archiduc Charles, disparurent sous les désastres qui accablèrent lord Gallwai, Berwick, Vendôme, Noailles, le duc d'Orléans, maintinrent sur son nouveau trône, le petit-fils de Louis XIV. La conquête de Lille ne valut pas plus de gloire au prince Eugène, que sa défense au maréchal de Boufflers, et la terrible bataille de Malplaquet, honore autant la valeur des vaincus que le talent des vainqueurs. Circonstance bizarre, et qui caractérise les tems de révolution : Jacques III, dans cette bataille, chargea douze fois, à la tête de la cavalerie française, l'armée de sa sœur Anne, conduite par Marlborough, créature de leur père commun, et qui, selon ses intérêts, son ambition, ses déplaisirs du moment, tour-à-tour brouilloit, rappeloit, repoussoit les Stuarts. Vint la journée où le maréchal de Villars releva la France à Denain (24 juillet 1712). Louis XIV, dont les offres pacifiques, dont les

pénibles sacrifices avoient été rejetés avec insolence, à Gertruidemberg, força le congrès d'Utrecht à signer les conditions honorables qu'il étoit déterminé à obtenir, et put encore humilier ses ennemis qu'il avoit su diviser. Enfin ce grand duc de Marlborough après avoir enivré d'orgueil sa nation, qui le lui avoit abondamment rendu, après s'être vu, pendant huit années, l'idole de la reine, du parlement, du peuple d'Angleterre, fut accusé d'avoir sacrifié le repos, les trésors et le sang du peuple à son ambition et à son avarice; d'avoir fait de la guerre et de ses emplois, un barbare et honteux trafic. La nation le maudit, la chambre des communes le dénonça, la reine le destitua de tous ses emplois, même avant la fin de la guerre; et, suivi de sa femme hautaine, qui, après avoir contribué à sa disgrâce, fut au moins fidèle à son malheur, il alla, pendant les dernières années de ce règne, ensevelir dans l'exil une vie signalée par de grands talens et d'aussi grands vices. La conquête vraiment importante, et immensément utile, que fit alors l'Angleterre, ce fut celle de Gibraltar, emporté par une valeur surnaturelle, pour être à jamais retenu par une politique habile; et cependant, lorsqu'il fut proposé, dans la chambre des communes, de remercier sir Georges Rooke et le prince de Hesse, auxquels on devoit cette espèce de prodige, le parti Whigh qui dominoit encore, fit décider que l'objet n'en valoit pas la peine, tandis que les honneurs, les hommages et les dons de toute espèce pleuvoient sur le duc de Marlborough. Au dedans, le grand acte de politique du gouvernement de la reine Anne, fut l'union de l'Angleterre et de l'Ecosse en un seul royaume, appelé désormais la *Grande-Bretagne*.

Chaque pays conserva ses lois religieuses et civiles, son église, ses tribunaux ; l'existence politique et les intérêts commerciaux furent confondus, et il n'y eut plus qu'un seul parlement britannique, où l'Ecosse fut représentée par seize de ses lords et quarante-cinq députés de ses communes, tous librement élus par leurs pairs. Ce projet, ardemment désiré et vainement tenté par Jacques Ier, Charles II, Guillaume III, fut un grand et incontestable bienfait du parti Whigh. Ce fut aussi une victoire difficile remportée sur les préjugés nationaux de l'un et l'autre peuple, et sur l'opposition du parti Tory, dont l'esprit commençoit à gagner la majorité des deux nations. Un des plus puissans motifs de cette opposition étoit l'intérêt jacobite, dont il est piquant de suivre la marche, plus ou moins sourde, à travers tous les événemens de ce règne. Lors de l'accession de la reine Anne, Jacques III, plus condescendant que son père, avoit déclaré à sa sœur que, si elle vouloit occuper le trône pendant sa vie, et l'y faire monter après elle, plutôt que d'y établir une famille étrangère, il seroit pleinement satisfait. La reine avoit prêté l'oreille à cette proposition. Alors, les jacobites enhardis, allèrent plus loin ; ils demandèrent que la reine gardât pour elle la couronne d'Angleterre, et remît immédiatement celle d'Ecosse à son frère, infiniment plus jeune, sur la tête duquel les deux se réuniroient un jour. Anne reçut cette nouvelle ouverture sans témoigner ni répugnance, ni approbation; mais son silence en disoit assez ; les faits ont parlé plus clairement encore. A ne considérer que l'empressement extrême qu'elle mit à opérer cette réunion des deux royaumes, et l'ardeur qu'elle apporta ensuite à com-

poser un ministère Tory, on peut assurer aujourd'hui que la reine Anne, nourrissant dès cette époque le désir de transmettre un jour ses trois couronnes à son frère, ne vouloit cependant en céder aucune tant qu'elle vivroit. Les Whighs, de leur côté, secondant ses vœux pour réunir l'Angleterre et l'Ecosse, n'oublièrent pas les leurs pour la succession hanovrienne. Le premier article du traité d'union stipula que si la reine mouroit sans enfans, l'héritage de la couronne britannique seroit dévolu à la ligne protestante de la descendance des Stuarts, c'est-à-dire, à la princesse Sophie, électrice douairière de Hanovre, petite-fille de Jacques Ier, par la princesse Elisabeth, mariée à l'électeur palatin, et qui, dans l'ordre de primogéniture, n'étoit pas la quarante-cinquième appelée à cette grande succession. Jacques III, écarté par cet acte solennel, tenta, mais inutilement, une descente en Ecosse. *La bonne reine Anne* signa une proclamation où elle mettoit à prix la tête de son frère. Il est vrai que, quand on fit le procès aux chefs de la conjuration, il ne se trouva de preuves que contre un seul, et cet unique condamné avoit disparu le jour où l'on voulut exécuter le jugement. Veuve à quarante-quatre ans, sans que, de dix-sept grossesses, plus ou moins heureuses, elle eût conservé un seul enfant, *Anne* se vit supplier par les deux chambres du parlement, de contracter un nouveau mariage. Soit qu'elle n'eût pas une confiance égale dans sa fécondité, soit qu'elle ne voulût pas risquer de créer un obstacle de plus à la restauration de son frère et de sa famille, elle se refusa au vœu du parlement, et elle ne songea plus qu'à mettre le gouvernement tout entier dans la main des Torys, qu'appeloit alors la disposition universelle des trois royaumes.

Le premier signal de ce grand changement fut le procès du docteur Sacheverel, dénoncé par les communes pour avoir prêché *le droit divin* des rois, et l'obéissance passive des sujets; protégé secrètement par la cour, mais si hautement défendu par le peuple de la capitale et des grandes villes, si doucement puni après avoir été si violemment accusé, qu'on peut dire que ce sermon et ce procès révélèrent à la reine le secret de ses forces, qu'elle n'avoit pas encore mesurées; elle ne tarda pas à s'en servir. Ce fut alors que la duchesse de Marlborough, qui, par sa tyrannie et son arrogance, avoit mis dans le cœur de sa maîtresse l'aversion à la place de l'engoûment, se vit supplanter par une de ses parentes qu'elle-même avoit introduite à la cour: Elisabeth Masham, aussi respectueuse, aussi habile à flatter les penchans de sa souveraine, que la duchesse s'étoit montrée brusque, dédaigneuse, contrariante. Godolphin, Sunderland, Summers, Devonshire, Walpole, furent remplacés par Harley, créé bientôt comte d'Oxford; Saint-Jean, qui a été le fameux lord Bolingbroke, Rochester, Buckingham et Georges Granville; le chevalier Simon Harcourt, qui avoit plaidé pour Sacheverel, fut élevé à la dignité de grand chancelier, au lieu de lord Cowper. De tout ce gouvernement Whigh, naguère si puissant, il ne restoit plus qu'une chambre des communes, désavouée par le peuple, une guerre dont les triomphes étoient oubliés, mais dont le poids étoit senti, et l'autorité du duc de Marlboroug encore existante à la tête des armées, mais menacée d'une chute inévitable dans l'intérieur de son pays. Une proclamation royale cassa le parlement: le peuple députa autant de corps à la

nouvelle chambre des communes, qu'il avoit envoyé de Whighs à la chambre dissoute : la reine créa douze pairs à la fois, pour assurer la même supériorité au même parti dans la chambre haute. Le premier acte du nouveau sénat fut une adresse à la reine pour la supplier de confondre toutes les mesures et toutes les doctrines récemment hasardées contre sa couronne et sa dignité royale. La paix fut résolue : il falloit écarter l'homme incompatible avec elle ; ce fut le moment de l'accusation, de la destitution, de l'exil du duc de Marlboroug. Prior, illustre comme poëte, distingué comme homme d'Etat, fit un premier voyage en France pour y poser les fondemens d'un traité séparé, si les alliés des Anglais persistoient à vouloir la prolongation de la guerre. Il y retourna bientôt avec le vicomte de Bolingbroke, chargé d'y conclure définitivement un double traité de paix et de commerce. D'un autre côté, l'évêque de Bristol et le comte de Strafford allèrent notifier à la Haye l'irrévocable résolution de la reine. Enfin, malgré le duc de Marlboroug et le prince Eugène, malgré les Etats-généraux des Provinces-Unies, et le conseil de l'empereur d'Allemagne, les peuples respirèrent. La fameuse paix d'Utrecht fut signée (11 avril 1713) par toutes les puissances, à l'exception de l'empereur qui devoit bientôt se voir forcé d'y accéder lui-même. Tels sont les mystères et les jeux de la politique, que dans le traité la reine Anne faisoit stipuler l'expulsion de son frère Jacques III, hors de France, et la transmission de sa couronne, après elle, à la maison de Hanovre, tandis qu'elle attendoit précisément de ce traité le repos et les mesures nécessaires pour assurer son heritage à ce même frère

qui, de son côté, protestoit formellement contre toutes ces stipulations. Les Whighs, à l'affût de tout ce qui pouvoit rendre l'existence à leur pouvoir, ne s'élevèrent pas seulement avec force contre la paix qui venoit d'être signée, et contre l'énorme disproportion qu'ils y trouvoient entre les avantages stipulés pour l'Angleterre, et le prix dont elle les avoit achetés. Cet argument, présenté seul, eût pu, dans l'espèce particulière, être vivement rétorqué par les accusés contre les accusateurs; et en thèse générale, combien y a-t-il de guerres où les victoires et les conquêtes vaillent le sang, les trésors et tous les malheurs qu'elles ont coûtés?

Mais les chefs du parti crurent avoir démêlé les intentions secrètes de la reine en faveur du prétendant, et l'ouverture du parlement de 1714 se ressentit des impressions qu'ils avoient su répandre. On mit en question dans la chambre haute, *si le droit de succession de la maison de Hanovre n'étoit pas en danger sous le gouvernement de la reine?* La majorité décida *que le danger n'existoit pas*, précisément parce que beaucoup y croyoient et l'appeloient. Mais, sur une nouvelle motion des Whighs, cette même majorité n'osa se refuser à supplier la reine de mettre à prix, pour la seconde fois, la tête de son frère. Anne résista. Le parti opposé à la cour vota que *le successeur désigné de la reine fût invité à venir en Angleterre veiller sur son héritage.* Anne écrivit à la princesse Sophie et au prince électoral, et elle sut les détourner d'un voyage qu'elle leur présenta comme le signal d'une guerre civile. Il est même incertain si la princesse Sophie, petite-fille, par sa mère, de Jacques 1er, ne préféroit pas en secret la restauration de son cousin Stuart à l'élévation de son

fils Brunswick. Tout à coup vint se montrer publiquement à Londres, un envoyé de la reine douairière, femme de Jacques II, répétant treize années d'un douaire de 50,000 l. st., que le roi Guillaume s'étoit engagé à lui payer par un article secret du traité de Riswick. Les Whighs crièrent plus fort que jamais. Anne, pour les apaiser ou les tromper, consentit à la proclamation qu'ils lui redemandèrent encore. Elle chercha seulement à en adoucir les expressions, en promettant *une récompense de* 5,000 *liv. sterl. à quiconque amèneroit devant un juge de paix, le ci-devant appelé prince de Galles, qui se disoit aujourd'hui roi d'Angleterre, en cas qu'il débarquât dans la Grande-Bretagne ou dans l'Irlande.* Des Mémoires secrets autorisent à croire que Jacques III débarquoit secrètement à Londres, pour y voir sa sœur, dans le tems même où elle lui défendoit d'aborder en Angleterre, sous peine de s'y voir hors de la loi. Le frère et la sœur eussent peut-être triomphé de l'opposition des Whighs; mais la discorde se mit parmi les Torys, et jusque dans le sein du ministère. Oxford et Bolingbroke devinrent irréconciliables. Le premier accusa le second de vouloir remettre le prétendant sur le trône, et devint tout à coup ardent pour la ligne de Hanovre. La reine, désespérée de cette division entre des serviteurs sur lesquels reposoient toutes ses espérances, répéta qu'elle n'y survivroit pas. Fatiguée des adresses du parlement, que les Whighs du dehors trouvoient moyen de dominer, elle venoit de le proroger pour un mois, le 20 juillet 1714, lorsqu'elle tomba dans un état de foiblesse et de léthargie qui la mit au tombeau le 12 août suivant, n'étant âgée que de quarante-neuf ans, et dans la

treizième année de son règne. Elle avoit laissé échapper, dans son dernier jour, ce mot qui révéloit le secret de toute sa vie : « *Ah! mon cher frère! que je vous plains!* » Aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, le conseil privé s'assembla ; un envoyé de l'électeur de Hanovre (l'électrice douairière étoit morte depuis deux mois) y parut portant les ordres, et annonçant l'arrivée de son maître. Les chefs de l'aristocratie Whigh, rassemblés en un faisceau, se trouvèrent investis de la régence ; les espérances de Jacques III, errant et proscrit, les projets de ses partisans nombreux, mais épars, s'évanouirent, et la maison de Brunwick se vit établie sur ce trône où la reine défunte l'avoit si souvent appelée avec tant de désir de l'en éloigner : étrange destinée qui, consacrant tous les actes officiels de cette princesse, et frustrant toutes ses intentions secrètes, lui composa une vie aussi triste que son règne étoit beau.

Le règne de la reine Anne n'est pas moins célèbre en Angleterre par l'éclat qu'y jeta la littérature, que par la gloire des armes, et l'importance des fonctions politiques. Jusqu'alors, des hommes de génie, tels que Shakespeare, Dryden, Milton, etc., y avoient paru ; mais les lettres n'y avoient jamais été cultivées à la fois par un si grand nombre d'écrivains supérieurs. C'est sous ce règne que vécurent, outre Prior, dont on a parlé, Pope, Swift, Addison, Congrève, Parnell, Gay, Rowe, Steele, Arbuthnot, Young, Thomson, lady Montague, et plusieurs autres, dont les productions rendirent cette époque presqu'aussi brillante pour l'Angleterre, que le siècle de Louis XIV venoit de l'être pour la France. Les progrès de cette éloquence parlementaire qui, depuis, même hors des Iles Britanniques,

a tant excité l'intérêt des nations et des souverains, se firent aussi remarquer dans les discours d'un duc d'Hamilton, d'un marquis de Tweddale, d'un lord Belhaven, d'un lord Haversham, du fameux lord Bolingbroke, du chevalier Parker, etc. (*Biogr. univ.*)

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1689, *le* 12 *août*, Mort du pape Innocent XI.

Benoît Odescalchi, né à Côme, fut élu pape le 21 septembre 1676. Il porta sur la chaire de saint Pierre une grande énergie et beaucoup d'ambition. Il avoit pour Louis XIV une inimitié personnelle qu'il ne pouvoit dissimuler, et qui éclata dans deux grandes affaires, celle de la *régale* et celle du droit de *franchise*.

La *régale* étoit un droit dont jouissoient depuis plusieurs siècles les rois de France, et qui consistoit à percevoir les revenus des évêchés vacans, et à nommer aux bénéfices qui dépendoient de l'évêque. Quelques églises ayant essayé de s'affranchir de ce droit, Louis XIV, par un édit de 1673, déclara que la *régale* s'appliquoit à tous les évêchés du royaume. Deux évêques protestèrent contre cet édit : c'étoient ceux de Pamiers et d'Aleth, connus par leur opposition au formulaire d'Alexandre VII. Ces deux prélats, réfractaires aux décrets des papes, furent soutenus par le pape Innocent XI, dans leur résistance à la volonté et aux droits de leur souverain. Une assemblée du clergé de France ayant adhéré à l'édit du roi, et le pape ayant condamné cette adhésion, la chaleur de la dispute entraîna les esprits à un examen des droits et des prétentions du pape lui-même, et l'on fit les quatre

célèbres articles de 1682 : 1°. *que la puissance ecclésiastique ne s'étend point sur le temporel des rois;* 2°. *que le concile général est supérieur au pape, ainsi que l'ont décidé les pères de Constance;* 3°. *que le jugement du pape, en matière de foi, n'est une règle infaillible, qu'après le consentement de l'Eglise;* 4°. *que les coutumes et les lois reçues dans l'Eglise gallicane doivent être maintenues.* Telle est la substance des quatre articles. Innocent XI les condamna : il refusa des bulles aux évêques nommés par le roi. Bossuet avoit été le principal rédacteur des quatre articles; la cour de Rome, qui cherchoit à lui opposer un adversaire digne de lui, offrit le cardinalat au célèbre Arnauld, s'il vouloit écrire contre ces quatre maximes. Arnauld répondit à cette proposition comme à une injure. Il fallut recourir à des théologiens de Louvain, et à quelques moines. Leurs écrits sont oubliés, et la défense des quatre articles, par Bossuet, demeure au nombre de ses bons ouvrages.

Dans l'affaire des *franchises*, Louis XIV, au fond, avoit tort. Les autres monarques avoient renoncé à cet étrange droit d'asile que les palais des ambassadeurs, et même les lieux d'alentour, offroient, dans Rome, aux malfaiteurs, contre les poursuites de la justice. Le roi de France déclara que jamais il n'avoit pris pour règle la conduite d'autrui, et qu'il prétendoit au contraire servir d'exemple. Son ambassadeur, Lavardin, en 1687, vint à Rome soutenir les *franchises*, et affecta de braver le pontife par une entrée fastueuse. Des censures lancées contre Lavardin, irritèrent Louis XIV: on prit encore une fois Avignon, qui ne fut rendu qu'au successeur d'Innocent XI, Alexandre VIII.

Dans la guerre de 1688, Innocent XI s'unit avec les puissances protestantes contre Louis XIV et Jacques II; ce qui fit dire que, pour mettre fin aux troubles religieux et politiques, il falloit que le *roi d'Angleterre se fît protestant, et le pape catholique.*

HISTOIRE.

L'an 1704, *le* 13 *août*, Bataille d'Hochstet, où le prince Eugène et le duc de Marlborough remportent une victoire complète sur les armées de France et de Bavière, commandées par l'Electeur et les maréchaux de Tallard et de Marsin.

Le marquis de Feuquières compte douze fautes capitales que firent l'Electeur, Marsin et Tallard, avant et après cette fameuse bataille, qui fut le terme des prospérités de Louis XIV. Une des plus considérables étoit de n'avoir point un gros corps d'infanterie à leur centre, et d'avoir séparé leurs deux corps d'armée. On a souvent entendu dire au maréchal de Villars, que cette disposition étoit inexcusable.

Le maréchal de Tallard étoit à l'aile droite, l'Electeur avec Marsin, à la gauche. Le maréchal de Tallard avoit dans le courage toute l'ardeur et la vivacité françaises, un esprit actif, perçant, fécond en expédiens et en ressources; mais il avoit un malheur bien dangereux pour un général: sa vue étoit si foible, qu'il ne distinguoit pas les objets à vingt pas de lui.

Le maréchal de Marsin n'avoit jusque là jamais commandé en chef; et avec beaucoup d'esprit et un sens droit, il avoit l'expérience d'un bon officier plus que d'un général.

La bataille commença entre midi et une heure: Marlborough et les Anglais ayant passé un ruisseau,

chargèrent la cavalerie de Tallard, qui venoit de passer à la gauche, pour voir comment elle étoit disposée; c'étoit déjà un grand désavantage que l'armée de Tallard fût attaquée, sans que son général fût à sa tête. L'armée de l'Electeur et de Marsin n'étoit point encore attaquée par le prince Eugène; Marlborough entama l'aile droite française, près d'une heure avant qu'Eugène eût pu arriver vers l'Electeur à la gauche.

Sitôt que le maréchal de Tallard apprend que Marlborough attaquoit son aile, il y court; il trouve une action furieuse engagée; la cavalerie française trois fois ralliée et trois fois repoussée; il va vers le village de Blenheim, où il avoit posté vingt-sept bataillons et douze escadrons; c'étoit une petite armée séparée, qui faisoit un feu continuel sur celle de Marlborough; de ce village où il donna ses ordres, il revole à l'endroit où Marlborough poussoit la cavalerie française. Le fils du maréchal de Tallard reçoit un coup mortel auprès de son père; le maréchal est blessé lui-même; toute sa cavalerie est mise en déroute. Marlborough, vainqueur, perce d'un côté entre les deux armées françaises; de l'autre, ses officiers-généraux percent aussi entre ce village de Blenheim et l'armée de Tallard, séparée encore de la petite armée qui est dans Blenheim.

Le maréchal de Tallard, dans cette cruelle situation, court pour rallier quelques escadrons; la foiblesse de sa vue lui fait prendre un escadron ennemi pour un français; il est fait prisonnier par les troupes de Hesse, qui étoient à la solde de l'Angleterre. Au moment que le général étoit pris, le prince Eugène, trois fois re-

poussé à la gauche, gagnoit enfin l'avantage. La déroute étoit déjà totale, et la fuite précipitée, dans le corps d'armée du maréchal de Tallard. La consternation et l'aveuglement de toute cette droite, étoit au point, qu'officiers et soldats se jetoient dans le Danube, sans savoir où ils alloient. Aucun officier-général ne donnoit l'ordre pour la retraite; aucun ne pensoit à sauver ces vingt-sept bataillons et ces douze escadrons des meilleures troupes de France, enfermés si malheureusement dans Blenheim. L'officier général qui devoit les commander, le marquis de Clairambaut, fils du maréchal de Clairambaut, courut pour demander les ordres au maréchal de Tallard; il apprend qu'il est pris; il ne voit que des fuyards, il fuit avec eux, et va se noyer dans le Danube. L'armée victorieuse investissoit déjà le village de Blenheim et les troupes qu'il renfermoit. Lord Orknai s'avance pour leur offrir la capitulation; toutes ces vieilles bandes frémirent; le régiment de Navarre déchira et enterra ses drapeaux; mais enfin, il fallut plier sous la nécessité; et cette petite armée, qui étoit de onze mille hommes effectifs, se rendit sans combattre.

Telle fut la célèbre bataille qui, en France, a le nom d'Hochstet, en Allemagne, de Plintheim, en Angleterre, de Blenheim. Les vainqueurs y eurent cinq mille morts et près de huit mille blessés; l'armée française fut presqu'entièrement détruite. Douze mille morts, quatorze mille prisonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendards et de drapeaux, les tentes, les équipages, le général de l'armée et douze cents officiers de marque au pouvoir du vainqueur, signalèrent cette journée. Les fuyards se dispersèrent; près

de cent lieues de pays furent perdues en moins d'un mois.

L'étonnement et la consternation saisirent la cour de Versailles, accoutumée à la prospérité; personne n'osoit apprendre au roi la nouvelle d'une semblable défaite. Il fallut que madame de Maintenon se chargeât de lui dire *qu'il n'étoit plus invincible.*

La reine et le parlement d'Angleterre firent bâtir à Marlborough, dans sa principale terre, un palais immense, mais lourd et de mauvais goût, qui porte le nom de Blenheim. Cette bataille y est représentée dans les tableaux et sur les tapisseries. Les remercîmens des chambres du parlement, ceux des villes et des bourgades, les acclamations de l'Angleterre, furent le premier prix qu'il reçut de sa victoire. Le poëme du célèbre Addison, monument plus durable que le palais de Blenheim, quoique beaucoup trop vanté par les Anglais, est compté par cette nation guerrière et savante, parmi les récompenses les plus honorables du duc de Marlborough. L'empereur le fit prince de l'Empire, en lui donnant la principauté de Mindelheim; mais il n'a jamais été connu sous ce titre, le nom de Marlborough étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1695, *le* 13 *août*, La statue équestre en bronze de Louis XIV, faite d'après les dessins et les modèles de Girardon, haute de vingt pieds, fut érigée à Paris, dans la place Vendôme.

HISTOIRE.

L'an 1385, *le* 14 *août*, Journée d'Aljubarotta, où les Portugais remportent une victoire mémorable sur les Castillans.

La mémoire de cette journée fut toujours depuis si précieuse aux Portugais, qu'ils en instituèrent une fête qui se célèbre tous les ans, la veille de l'Assomption de la Sainte-Vierge. La bataille d'Ourique, en 1135, le 25 juillet, avoit donné naissance à leur monarchie : celle d'Aljubarotta les empêcha de tomber sous la domination des Castillans.

L'an 1678, *le* 14 *août*, Bataille de Saint-Denis, près de Mons.

Dans le tems des conférences pour la paix de Nimègue, et quatre jours après que les plénipotentiaires de France et de Hollande avoient signé cette paix, le prince d'Orange fit voir combien Louis XIV avoit en lui un ennemi dangereux. Le maréchal de Luxembourg, qui bloquoit Mons, venoit de recevoir la nouvelle de la paix. Il étoit tranquille dans le village de Saint-Denis, et dînoit chez l'intendant de l'armée. Le prince d'Orange, avec toutes ses troupes, fond sur le quartier du maréchal, le force, et engage un combat long et opiniâtre, dont il espéroit, avec raison, une victoire signalée : car non seulement il attaquoit, ce qui est un avantage, mais il attaquoit des troupes qui se reposoient sur la foi du traité. Cette mauvaise foi ne

servit qu'à relever la valeur des Français ; le combat fut sanglant, et l'avantage nous demeura.

Si les hommes ambitieux comptoient pour quelque chose le sang des autres hommes, le prince d'Orange n'eût point donné ce combat : il savoit certainement que la paix étoit signée, et qu'il ne pouvoit l'empêcher, même en battant les Français. Lorsqu'on lui demanda la raison d'une pareille conduite, il répondit : « Qu'il n'avoit pu se refuser cette dernière leçon de son métier. »

L'an 1775, le 14 août, Catherine II détruit les cosaques Zaporogues ou Zaporoves.

Il existoit, vers les cataractes du Boristhène, une association guerrière de cosaques, véritablement singulière, soit pour ses usages, soit pour ses mœurs, soit pour la forme de son gouvernement.

Ces cosaques servoient de milice frontière, d'abord aux Polonais, ensuite aux Russes ; leur siége principal s'appeloit *Setscha*, qui en russe signifie retranchement. La Setscha se divisoit en trente-huit Kurènes ou quartiers ; chaque cosaque Zaporove appartenoit à une de ces Kurènes, et y demeuroit quand il étoit dans la Setscha. Semblables sous ce rapport aux Spartiates, ils vivoient en commun, et se nourrissoient tous des mêmes alimens. On ne souffroit aucune femme dans la Setscha ; ceux qui vouloient se marier alloient s'établir ailleurs, car ils étoient toujours libres de quitter la société. On a remarqué que ces cosaques Zaporoves, qui ne souffroient point de femmes chez eux, étoient établis précisément vis-à-vis de la côte où la fable avoit placé le séjour des Amazones.

Pour se perpétuer, les cosaques Zaporoves admet-

toient tous les déserteurs et tous les aventuriers de toutes les nations, et ils avoient soin en outre, dans leurs courses, d'enlever tous les jeunes gens forts et robustes qu'ils pouvoient attraper, et ils les élevoient suivant leur coutume et leur manière de vivre. Le gouvernement des Zaporoves étoit républicain. Leur hetman ou chef étoit choisi par toutes les Kurènes réunies; c'étoit ordinairement quelque hardi aventurier, célèbre chez les nations voisines, par les écarts de sa jeunesse, ou même par ses crimes. Il en étoit de même des Kurènes, qui se choisissoient chacune un chef particulier. Tous les ans au 1er janvier, il y avoit une assemblée générale de la Setscha. On y élisoit de nouveaux chefs si on étoit mécontent des anciens. On y faisoit la répartition des champs, des lacs, des rivières entre les Kurènes, et cette répartition, réglée par le sort, se renouveloit toutes les années. Il ne faut pas croire que les Zaporoves, en se partageant ainsi leurs terres tous les ans, avec tant de scrupule, songeassent à en tirer grand parti. Quoi qu'ils eussent d'excellens pâturages, ils n'élevoient presque point de troupeaux; et leur principale, leur seule occupation, étoit la piraterie et le brigandage. Le produit des courses, tout le butin, étoit partagé en commun. Enfin, pour donner une idée de la civilisation de ces cosaques, il suffira d'ajouter qu'il leur étoit défendu de lire quelque chose que ce fût : s'ils recevoient quelques papiers, ils devoient les remettre à un de leurs officiers, qui seul avoit le droit de le leur lire.

Ces cosaques Zaporoves, dont l'association tiroit son origine de chrétiens grecs qui avoient fui la tyrannie et les cruautés des Turcs, avoient été jusqu'en 1667 sous la protection de la Pologne. A cette époque, ils

passèrent sous la protection commune de cette puissance et de la Russie. En 1676, ils se donnèrent entièrement à la Russie; ils prirent part à la révolte de Mazeppa; mais Charles XII ne put en tirer aucun parti à Pultava : ils étoient plus disposés à piller qu'à combattre. Ils se mirent, après la bataille de Pultava, sous la protection des Tartares de la Crimée, et transportèrent la Setscha sur le bord oriental du Boristhène, près de son embouchure.

Bientôt, mécontens des Tartares qui réprimoient leurs brigandages, et qui parfois mettoient la Setscha à contribution, ils rentrèrent, en 1733, sous la protection de la Russie, qui désirant se les attacher, leur accorda toutes sortes de priviléges, et leur fournit même de l'argent pour construire leur Setscha sur la rive occidentale du Boristhène. La Russie avoit tant d'égards pour ces cosaques, que l'impératrice et le grand-duc étoient inscrits sur la liste générale de ces brigands, comme membres de leur association.

Nous avons dit plus haut que les Zaporoves avoient été originairement des chrétiens grecs qui s'étoient soustraits à la barbarie des Turcs. De cette origine, il leur étoit resté un grand attachement pour la religion grecque, et surtout une haine envenimée contre toutes les autres religions. La Russie se servit de ce fanatisme pour se défaire de la noblesse de l'Ukraine. Voulant s'emparer de ce pays, elle profita de l'absence d'une partie des nobles qui s'étoient réunis à la confédération de Bar, pour faire massacrer par les Zaporoves, non seulement tout ce qui pouvoit lui donner quelqu'ombrage, mais jusqu'aux femmes et aux enfans. Non contente d'exciter l'avidité des Zaporoves par l'attrait du

pillage, elle eut soin d'enflammer leur fanatisme par plusieurs édits, où elle peignoit la noblesse de l'Ukraine comme ennemie de la religion grecque; et, pour flatter davantage la passion des cosaques, elle y joignit plusieurs traits contre les Juifs, objet principal de leur haine.

Les Zaporoves, sous la conduite de leur chef Zelesniak, entrèrent dans l'Ukraine. Le massacre fut général : vieillards, femmes, enfans, gentilshommes, moines, valets, artisans, protestans, juifs, etc., rien ne fut épargné. Les détails de ces massacres sont effroyables, par les raffinemens de cruauté des Zaporoves. Ils pendoient à une même potence un moine, un gentilhomme, un juif et un chien, avec cette inscription : *C'est tout un*. On vit au même gibet une mère et ses quatre enfans. Plusieurs centaines de gentilshommes furent enterrés vifs, de manière à ce que leurs têtes restassent seules hors de terre, et les Zaporoves s'amusoient à les faucher. Ils ouvroient le ventre des femmes enceintes, en arrachoient les enfans, et y mettoient en place des chats vivans. Quelques habitans de l'Ukraine, échappés au massacre, s'étoient réfugiés dans la petite ville de Humane. Les Zaporoves s'en rendirent maîtres par trahison; et, après avoir forcé les malheureux à déposer sur la place de la ville tout ce qu'ils possédoient, ils les égorgèrent au nombre de seize mille.

Mais comme les Zaporoves, dans leurs excursions, ne ménageoient ni amis ni ennemis (1), et comme

(1) Ils avoient des intelligences avec les paysans des provinces voisines de leurs retraites, et quand ces paysans étoient mécontens de leurs seigneurs, ils les menaçoient d'appeler les haydamaks, c'est-à-dire, scélérats.

leur nombre augmentoit, l'impératrice Catherine II prit le parti de les détruire avant qu'ils ne devinssent plus puissans : ils étoient de quarante à cinquante mille.

Elle avoit essayé vainement de les faire vivre en société régulière, de leur faire prendre des femmes, afin d'adoucir leurs mœurs ; tout avoit été inutile, et ils avoient toujours repoussé toute espèce d'innovation dans leur association. Lorsque Catherine II fit nommer, par toutes les provinces de son empire, des députés pour la formation d'un nouveau code des loïs, les Zaporoves refusèrent d'en envoyer : l'impératrice craignit que leur exemple n'encourageât quelques mécontens, et ne crut pas devoir différer plus long-tems l'exécution de ses projets. En 1775, elle fit marcher à l'improviste des troupes qui entourèrent la setscha : les Zaporoves cernés de toutes parts ne purent faire aucune résistance. La setscha fut détruite : on renvoya dans leur patrie ceux des Zaporoves qui ne voulurent pas embrasser une autre manière de vivre dans le pays qu'ils habitoient.

HISTOIRE.

L'an 423, *le* 15 *août*, Mort d'Honorius, empereur d'Occident.

Honorius, second fils du grand Théodose, né le 9 septembre 384, fut déclaré empereur d'Occident, par son père, le 17 janvier 395. Il n'eut rien des grandes qualités de Théodose, non plus que son frère Arcadius. Leurs noms sont, pour ainsi dire, passés en proverbe, pour désigner des rois toujours enfans. Honorius mourut d'hydropisie à Ravennes, âgé de trente-neuf ans, après avoir régné vingt-huit ans et environ sept mois. (*Voyez* le 23 et le 24 août.)

L'an 1636, *le* 15 *août*, Prise de Corbie par les Espagnols.

La prise de cette place jeta une si grande consternation dans tout Paris, que la plupart des habitans se sauvèrent avec leurs meilleurs effets. Le cardinal de Richelieu en fut lui-même si effrayé, qu'il songeoit à quitter le ministère, et l'eût fait, si le père Joseph, capucin, ne l'eût rassuré; il persuada au cardinal d'aller se montrer dans les principales rues de Paris, sans gardes, avec un air tranquille, comme ayant des ressources toutes prêtes pour réparer l'événement qui causoit tant de frayeur. Le cardinal flatta le peuple, et n'en reçut que des bénédictions : « Hé bien! lui dit » le capucin, ne vous avois-je pas bien dit, que

» vous n'étiez qu'une poule mouillée, et qu'avec un » peu de courage et de fermeté, vous rétabliriez les » affaires ? »

Le nom de famille de ce capucin, théologien, controversiste, missionnaire, politique, négociateur, étoit le Clerc du Tremblai. Le cardinal disoit de lui : « Il » n'y a ni plénipotentiaire, ni ministre en Europe, qui » puisse faire la barbe à ce capucin, et pourtant il y » a belle prise. »

Le cardinal fit lever dans Paris un corps de vingt mille hommes, domestiques, pour la plupart, ou apprentis, dont les maîtres avoient été obligés de se défaire, en vertu d'un arrêt du conseil. Corbie fut repris, et les Espagnols obligés de repasser la Somme.

L'an 1702, *le* 15 *août*, Bataille de Luzara, entre le prince Eugène et le duc de Vendôme, qui commandoit l'armée française en Italie. Les deux partis s'attribuèrent également la victoire ; le *Te Deum* fut chanté à Vienne et à Paris. Il paroîtroit cependant que Vendôme eut l'avantage, puisqu'après cette bataille, qui fut sanglante, il s'empara de la ville de Luzara et de Guastalla.

L'an 1761, *le* 15 *août*, Signature du traité ou du pacte de famille, conclu entre le roi de France et le roi d'Espagne, tant pour eux que pour le roi des Deux-Siciles et l'infant duc de Parme, par lequel ils promettoient de se garantir mutuellement leurs Etats, et de les défendre envers et contre tous.

L'an 1785, *le* 15 *août*, Arrestation du cardinal de Rohan, à Versailles.

Bohmer, jouailler de la couronne, avoit présenté à la reine un collier de diamans du plus beau choix, dont il demandoit seize cent mille livres ; la reine n'en ayant pas voulu, le jouailler cherchoit à s'en défaire dans les pays étrangers, lorsqu'arrive chez lui une dame, appelée la comtesse de la Motte-Valois (1), qui lui dit que la reine s'étoit ravisée, qu'elle prendroit ce collier qui seroit payé à des époques fixes ; mais qu'elle exigeoit que ce marché se passât dans le plus grand secret possible : en même tems elle lui présenta une prétendue lettre de la reine. Bohmer ne trouvant pas ces assurances suffisantes, en exigea de plus fortes ; alors madame de la Motte promit de lui envoyer, pour finir cette négociation, l'un des hommes les plus considérables de la cour ; ce qu'elle fit en effet, puisque le cardinal de Rohan alla trouver Bohmer, et conclut le marché pour quatorze cent mille livres.

(1) La généalogie de madame Valois de la Motte, appuyée des titres les plus authentiques, et certifiés par le généalogiste d'Hozier de Serigny, juge d'armes de la noblesse en France, la faisoit descendre de Henri Valois de Saint-Remi, fils naturel de Henri II et de Nicole de Savigny. Le duc de Céreste Brancas se chargea de présenter un mémoire à la reine et à M. de Maurepas, en faveur de la demoiselle de Valois et de son frère, que madame de Boulainvilliers avoit trouvés à Passy, demandant l'aumône, et qu'elle avoit fait élever à ses frais. On leur accorda une pension. Ce jeune Valois, qui servoit dans la marine en qualité de matelot, fut fait enseigne de vaisseau, sous le titre de baron de Valois. Il étoit aussi mauvais sujet que sa sœur ; il avoit moins d'esprit, et mourut avant elle.

On livra le collier à madame de la Motte, sur de prétendus billets de la reine, payables à des termes fixes, dont le premier de quatre cent mille livres, devoit échoir le 1er août. Le cardinal n'ayant pas payé à cette époque, Bohmer s'en plaignit à une personne de la chambre de la reine; il fournit ses preuves, entre autres une lettre de la propre main du cardinal, dans laquelle il dit à Bohmer, « que le collier avoit été » remis. » Une manœuvre aussi extravagante paroissoit incroyable à la reine; elle fut près de dix jours à concerter et a rassembler ses preuves, avant que d'en parler au roi.

Le 15 août, le cardinal étant arrivé à Versailles pour remplir ses fonctions de grand aumônier, fut appelé à midi dans le cabinet du roi, où se trouvoit la reine. Lorsqu'il fut entré, le roi lui dit : « Vous avez » acheté des diamans à Bohmer? » « Oui, Sire. » » Qu'en avez-vous fait? » « Je croyois qu'ils avoient » été remis à la reine. » « Qui vous avoit chargé de » cette commission? » « Une dame de condition, ap- » pellée madame la comtesse de la Motte-Valois, qui » m'a présenté une lettre de la reine, et j'ai cru faire » ma cour à sa majesté, en me chargeant de cette né- » gociation. » Alors la reine l'interrompit : « Comment, » monsieur, avez-vous pu croire, vous, à qui je n'ai » pas adressé la parole depuis huit ans, que je vous » choisissois pour conduire cette négociation, et par » l'entremise d'une femme d'un pareil ordre? » « Je vois bien, répondit le cardinal, que j'ai été » cruellement trompé; l'envie que j'avois de plaire à » sa majesté, m'a fasciné les yeux; je n'ai vu nulle » supercherie, et j'en suis fâché. » « Mais, mon-

» sieur, reprit le roi, en lui présentant une copie de » sa lettre à Bohmer, avez-vous écrit une lettre pa- » reille à celle-ci?» Le cardinal après l'avoir parcourue des yeux : « Je ne me souviens pas, dit-il, de » l'avoir écrite. » « Et si l'on vous montroit l'original, » signé de vous? » « Si la lettre est signée, elle » est vraie. » « Expliquez-moi donc, continua le » roi, toute cette énigme. Je ne veux pas vous trouver » coupable; je désire votre justification. Expliquez- » moi ce que signifient toutes ces démarches auprès » de Bohmer, ces assurances et ces billets. » Le car- dinal pâlissoit alors à vue d'œil, et s'appuyant contre la table : « Sire, je suis trop troublé pour répondre à » votre majesté d'une manière..... » « Remettez- » vous, M. le cardinal, reprenez vos sens; et si notre » présence vous trouble, passez dans ce cabinet, vous » y trouverez du papier, des plumes et de l'encre; » écrivez ce que vous avez à me dire pour votre justi- » fication. » Le cardinal passa dans le cabinet; un quart d'heure après, il présenta au roi ce qu'il avoit écrit; c'étoit quelques lignes embrouillées et aussi énigmatiques que ce qu'il venoit de dire; alors le roi lui dit : « Retirez-vous, et tout de suite qu'on aver- » tisse M. de Villeroi. » Le cardinal étant aussitôt sorti du cabinet avec le baron de Breteuil, fut arrêté par le duc de Villeroi, capitaine des gardes-du-corps, qui le remit entre les mains du comte d'Agout, aide- major, qui le conduisit d'abord dans son hôtel à Paris, et puis à la Bastille.

Le cardinal étoit convaincu de si bonne foi que la sévérité avec laquelle la reine l'avoit traité en présence du roi, étoit une preuve de l'entière confiance qu'elle

avoit dans sa discrétion, qu'au lieu de chercher à se justifier auprès du roi, il ne songea qu'à ne pas compromettre la reine. Après avoir confirmé, tantôt par son silence, tantôt par l'embarras de ses réponses aux interpellations de leurs majestés, l'accusation la plus propre à exciter contre lui l'indignation, son premier soin, dès qu'il fut arrêté, fut de faire partir à franc étrier un de ses gens pour Paris, avec ordre d'ouvrir l'encoignure de son cabinet, où étoient toutes les lettres de madame de la Motte, et de les brûler. Il lui donna cet ordre en allemand pour n'être pas entendu de l'officier, qui le ramena de la chambre du roi à l'appartement que le grand aumônier occupoit dans le château.

Madame de la Motte fut arrêtée à Bar-sur-Aube, dans la terre de son mari, qui étoit déjà passé en Angleterre. Elle nia d'abord s'être mêlée de l'affaire pour laquelle on l'arrêtoit, et déclara qu'on pourroit tirer sur ce sujet de plus grandes lumières de Cagliostro, chez lequel elle demeuroit, rue Saint-Claude au Marais. Celui-ci fut arrêté dans le moment où il partoit pour aller à Lyon établir une loge égyptienne. Ce fameux charlatan, qui se vantoit très sérieusement d'avoir assisté aux noces de Cana, en Galilée, s'étoit emparé de l'esprit du cardinal, au point de lui persuader qu'il le faisoit souper avec Voltaire, Montesquieu, etc. La veille du jour où le cardinal fut arrêté, Cagliostro l'avoit fait souper avec Henri IV.

Le roi envoya dans le mois de septembre suivant des lettres patentes au parlement pour instruire l'affaire du cardinal : ces lettres respiroient le plus grand mécontentement. On lisoit en tête : « Le roi, pénétré d'une » juste indignation, en voyant les moyens qui, de

» l'aveu du sieur cardinal, ont été employés pour in-
» culper notre très chère et très honorable épouse et
» compagne, etc., etc. »

Le pape écrivit au roi pour lui représenter le droit qu'avoient les cardinaux de n'être jugés qu'à Rome. Le cardinal de Bernis, joignant la politique d'un homme d'Etat aux principes d'un prélat de l'Eglise, vouloit qu'on étouffât cette scandaleuse affaire, dont l'éclat avilissoit la reine, flétrissoit la religion, et versoit le mépris sur toute la cour. Le roi fit au pape la réponse suivante : « Je sens vivement la douleur que
» doit vous causer la situation où se trouve un évêque,
» un membre du sacré college; mais croyez que je ne
» suis pas moi-même exempt de peine, et que cet
» étrange événement m'est aussi sensible qu'à vous-
» même. Mais puisque le cardinal a lui-même choisi
» son tribunal, le citer devant un autre seroit aujour-
» d'hui une démarche inconsidérée qui augmenteroit
» encore l'éclat. »

L'affaire fut jugée dans les premiers mois de l'année 1785 : le cardinal fut pleinement acquitté, et sortit de la Bastille le 1er mai, mais ce fut pour aller en exil à son abbaye de la Chaise-Dieu. Madame de la Motte fut fouettée et marquée le 21 juin, le jour même où le roi partit pour son voyage de Cherbourg. Cagliostro fut banni de France; et quant au collier, il avoit été dépecé et vendu, partie en Angleterre et partie en Hollande.

Il y avoit eu plusieurs autres personnes impliquées dans ce procès, dont la plus remarquable étoit une demoiselle d'Oliva, qui avoit la taille et la démarche de la reine, et qui un soir en joua le rôle sur la terrasse

de Versailles. Madame de la Motte voulant prouver au cardinal que le collier étoit parvenu à sa destination, lui dit que la reine vouloit lui donner un gage de son contentement. Tous les deux s'étant rendus sur la terrasse, à huit heures du soir, la prétendue reine vient aussitôt à passer, et donne au cardinal une rose qui fut reçue avec toute la joie qu'on peut se figurer. (*Voyez* le 18 février.)

L'an 1787, *le* 15 *août*, Exil du parlement de Paris à Troyes en Champagne.

Le parlement de Paris ayant refusé d'enregistrer l'impôt du timbre et de la subvention territoriale, avoit été mandé à Versailles le 6 août précédent, et le roi, dans un lit de justice, avoit fait enregistrer les deux édits en sa présence. Le parlement, de retour à Paris, ayant protesté contre cet enregistrement, fut exilé à Troyes le 15 août, pour être rappelé au mois de novembre suivant.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1646, *le* 15 *août*, Mort de l'abbé Mongault.

La meilleure traduction qu'on ait faite des lettres de Cicéron, est de lui; elle est enrichie de notes judicieuses et utiles. Il avoit été précepteur du fils du duc d'Orléans, régent du royaume, et mourut, dit-on, de chagrin de n'avoir pu faire auprès de son élève la même fortune que l'abbé Dubois. Il ignoroit apparemment que c'est par le caractère et non par l'esprit, que l'on fait fortune.

On a aussi de l'abbé Mongault, une bonne traduction de *l'Histoire d'Hérodien.*

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le 15 août, Fête de l'Assomption de la Sainte-Vierge.

L'Eglise célèbre dans ce jour solennel, la mort, la résurrection et l'entrée triomphante de la Sainte-Vierge dans le ciel.

L'assomption corporelle de la Sainte-Vierge n'est point un article de foi, puisque l'Eglise ne l'a pas décidé. Néanmoins, la croyance universelle est que la Sainte-Vierge est dans le ciel, en corps et en ame. Le cardinal Baronius dit qu'on ne peut, sans témérité, assurer le contraire. C'est aussi le sentiment de la faculté de Paris, qui déclara, en 1697, qu'elle croyoit que la Sainte-Vierge avoit été enlevée dans le ciel, en corps et en ame.

Cette fête étoit particulièrement remarquable en France depuis l'année 1638, que le roi, Louis XIII, choisit ce jour pour mettre sa personne et son royaume sous la protection de la Sainte-Vierge; vœu qui avoit été renouvelé en 1738, par Louis XV. Afin de renouveler la mémoire de cette consécration, Louis XIII ordonna, par un édit, que tous les ans il se feroit une procession solennelle à Notre-Dame de Paris, le jour de l'Assomption. Cet édit étoit le fruit de la pieuse reconnoissance de ce prince, pour remercier Dieu de la grossesse de la reine son épouse, dont il n'avoit point encore d'enfans, depuis vingt-deux ans de mariage, et qui accoucha de Louis XIV le 5 septembre de la même année.

La procession se fit pour la première fois, le jour de l'Assomption, 15 août 1638, mais avec le désordre le plus scandaleux. Quand on vint à sortir du chœur, le premier président de la chambre des comptes voulut suivre celui du parlement, afin de marcher ensuite de front, comme c'est la coutume; mais les présidens à mortier ne voulurent laisser passer entre le chef de leur compagnie et eux, que le gouverneur de Paris; sur cela, les deux corps se choquent; des plaintes on en vint aux injures, et des injures aux coups de poing: en sorte que le duc de Montbazon fut obligé de mettre l'épée à la main, avec ses archers, pour faire cesser le combat.

Chacun des deux partis verbalisa de son côté; mais le roi se hâta d'évoquer l'affaire à son conseil, et de l'étouffer pour l'honneur des intéressés.

Le 15 août 1644, il y eut encore des coups donnés pour une place que le président des enquêtes disputait au doyen de la grand'chambre.

HISTOIRE.

L'an 1284, *le* 16 *août*, Union de la Brie et de la Champagne à la couronne de France, par le mariage de Philippe-le-Bel avec Jeanne, reine de Navarre, qui apporta ces provinces en dot.

L'an 1705, *le* 16 *août*, Bataille de Cassano.

Le prince Eugène vouloit passer l'Adda, défendu par le duc de Vendôme; il fit attaquer le pont de Cassano, l'action fut sanglante; Eugène y fut blessé, Vendôme eut un cheval tué sous lui. Les ennemis se retirèrent avec une grande perte, et le champ de bataille nous demeura.

L'an 1717, *le* 16 *août*, Bataille de Belgrade.

Le prince Eugène faisant le siége de Belgrade, dans lequel il y avoit près de cinquante mille hommes de garnison, se vit lui-même assiégé par une armée innombrable de Turcs, qui s'avançoient contre son camp, et qui l'environnèrent de tranchées; il étoit précisément dans la situation où se trouva César en assiégeant Alexandrie, il s'en tira comme lui. Il battit les ennemis et prit la ville; toute son armée devoit périr; mais la discipline militaire triompha de la force et du nombre.

L'an 1755, *le* 16 *août*, le dauphin, père de Louis XVI, tue par mégarde un de ses écuyers.

Le dauphin revenoit de chasser la perdrix à Ville-Preux : ayant voulu décharger son fusil avant de monter en carrose, il ne s'aperçut pas que M. de Chambors, son écuyer de service, s'avançoit en ce moment pour lui donner la main. Chambors reçut le coup, qui le renversa par terre. On ne sauroit peindre la désolation et le désespoir du dauphin à la vue de ce terrible accident. Chambors lui dit : *Ma vie n'est-elle pas à vous ? ne devoit-elle pas être sacrifiée à votre service ?*

Ces sublimes paroles servoient encore à redoubler le désespoir du prince ; il aida lui-même à remettre le malheureux Chambors dans la voiture qui devoit le ramener à Versailles ; il vouloit y monter avec lui ; Chambors s'y opposa, et lui dit : *Monseigneur, je vous recommande ma femme et l'enfant qu'elle porte.* Dès qu'on est arrivé à Versailles, le dauphin fait dire à Chambors, que s'il peut supporter sa vue, il veut aller lui rendre tous les services qui dépendront de lui. Chambors le supplie de s'épargner un spectacle qui lui seroit trop sensible, et le conjure de modérer sa douleur. Le célèbre Moreau, premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu, accourt, par ordre du prince, employer tout son art pour conserver la vie à Chambors ; mais tous ses soins sont inutiles ; la blessure étoit mortelle, et le malheureux Chambors expire le 21 août suivant, dans la vingt-neuvième année de son âge, laissant sa veuve, âgée de vingt-un ans, grosse de quatre mois. Le dauphin écrivit la lettre suivante à cette veuve dé-

solée : « Vos intérêts, madame, sont devenus les » miens; vous me verrez toujours aller au devant de » ce que vous pouvez souhaiter; et pour vous, et pour » cet enfant que vous allez mettre au jour, je serois » bien fâché que vous vous adressassiez à d'autres » qu'à moi; ma seule consolation dans l'horrible mal- » heur dont je n'ose me retracer l'idée, est de contri- » buer à adoucir, autant qu'il dépendra de moi, la » douleur que vous ressentez, et que je ressens comme » vous-même. »

Le dauphin tint sur les fonts de baptême, le fils dont madame de Chambors accoucha cinq mois après la mort de son mari; il s'intéressa toujours vivement au sort de cet enfant, à la situation de sa mère, et à celle toutes les personnes qui lui appartenoient.

Quatre ans après la mort de M. de Chambors, sa veuve ayant désiré se presenter au dauphin avec son fils, voici quelle fut la réponse du prince :

« Puisque vous avez, madame, le courage de me » voir, je ne puis refuser de renouveler par votre » présence des idées si affligeantes pour moi, que » le tems ne sauroit les effacer; c'est une suite de mon » malheur, dont je ne puis me plaindre, et que je » dois supporter toutes les fois que je pourrai adou- » cir le vôtre, et exaucer quelqu'un de vos désirs. Je » charge l'abbé de Marbœuf de vous remettre ou » envoyer ma lettre, et de vous proposer de venir » mardi prochain, si ce jour vous convient. »

Le dauphin s'interdit, pour le reste de sa vie, le plaisir de la chasse, et fut toujours inconsolable d'avoir fait innocemment une veuve et un orphelin.

L'an 1799, *le* 16 *août*, Bataille de Novi en Italie.

Après la prise d'Alexandrie et de Mantoue, le général Souvarow voulant ne laisser aucune place en arrière, et s'assurer de tout le plat pays avant de rien entreprendre contre les frontières de France, faisoit presser le siége de Tortone, et resserrer de plus en plus la place de Coni : tous les corps de la grande armée des alliés se rassembloient dans la plaine entre l'Orba et la Scrivia. Le général Joubert, qui étoit arrivé à Gênes vers la fin de juillet, avoit reçu du général Moreau le commandement de l'armée française. Précédé et suivi par quelques renforts, il espéroit relever le courage de son armée, et lui inspirer assez de confiance pour tenter un vigoureux effort, afin de se porter dans la plaine et de s'y maintenir. Son but principal étoit évidemment de secourir les places de Mantoue, et Tortone, Mantoue n'étant pas encore tombé au pouvoir des alliés. La difficulté des communications sur les derrières de son armée, la rareté des vivres et une foule de circonstances tenant à la situation du pays, lui faisoient d'ailleurs une loi de tenter le sort d'une bataille.

Le 15 août, les deux armées s'observèrent, et achevèrent leurs dispositions; le général Joubert s'affermit, et resta dans sa position sur les hauteurs, et suivant une ligne oblique, la droite à la Scrivia, le centre à Novi, et la gauche à Basa-Luzo, ce qui lui permettoit de couvrir le mouvement d'une colonne, qui, détachée de la droite au delà de la Scrivia, devoit, par Casano de Spinolo, suivre les montagnes qui continuent à la rive droite de cette rivière, et arriver sur

Tortone. Ce mouvement, que le général Souvarow ne pouvoit plus empêcher qu'en dépostant l'armée française de cette forte position, le décida à ordonner l'attaque pour le lendemain 16 août, à cinq heures du matin; la droite des alliés, sous les ordres du général Kray, la commença contre la gauche des Français, où le général Joubert commandoit en personne. L'affaire s'engageoit à peine, lorsque ce général, aux talens et au caractère duquel les Français de tous les partis rendent une égale justice, voulant animer de sa présence une charge d'infanterie, et criant : *En avant! en avant!* fut frappé d'une balle dans le cœur, et tomba en répétant : *Marchez toujours!* (1)

Pendant que le général Kray cherchoit à tourner Novi, le général russe Bagration l'attaquoit de front; mais l'un et l'autre furent repoussés. La division russe du général Dorfelden, au centre, et l'aile gauche du général Mélas reçurent alors l'ordre d'attaquer, le premier, par la chaussée de Novi, et le général Mélas en remontant la rive gauche de la Scrivia; mais cette double attaque n'eut pas plus de succès que celle des généraux Kray et Bagration : le général Dorfelden tenta vainement de gagner les hauteurs à la gauche de Novi.

---

(1) Joubert avoit épousé, quinze jours avant la bataille de Novi, mademoiselle Zéphirine de Montholon. Les noces s'étoient célébrées à Grand-Pré, département des Ardennes, chez son beau-père, M. de Sémonville.

Ce jeune général, qui déjà s'étoit acquis une grande réputation de courage et de désintéressement, avoit fait, sous Bonaparte, la campagne du Tyrol, que Carnot, dans ses Mémoires, appeloit une guerre de géans.

Ces deux armées étoient maintenant engagées sur tout leur front : le carnage étoit affreux.

A trois heures, le corps du général Kray ayant été repoussé deux fois, et se trouvant extrêmement maltraité, le général Souvarow fit tenter une seconde attaque contre les hauteurs de Novi, par les divisions russes sous les ordres des généraux Dorfelden, Bagration et Milloradovisteh : mais la résistance des Français fut telle, que, malgré les charges réitérées des colonnes, ils conservèrent leur position; le centre de l'armée alliée fut presque détruit dans ces charges, que le général Souvarow fit soutenir et renouveler jusqu'à trois fois avec une inébranlable constance, malgré leur mauvais succès, afin d'occuper ou du moins de contenir le centre de l'armée française, qu'il ne pouvoit enfoncer.

Cependant le général Mélas, avec huit bataillons de grenadiers et six bataillons d'infanterie autrichienne, qui formoient l'aile gauche de l'armée, ayant atteint les premières hauteurs de Novi, du côté de Piétale, et fait longer la rive gauche de la Scrivia par le corps du général Nobili, entreprit de tourner entièrement la droite de l'armée française ; il parvint jusqu'à Serravalle, qu'il débloqua ; il occupa aussi Arquata, et marcha par le chemin de Serravalle sur Novi. Il fit attaquer le flanc droit des Français par la division du général Frolich; la tête de cette attaque étoit formée par le premier bataillon de Furstenberg, et par la brigade du général-major Lusignan, qui, dans la première charge, vivement repoussé, fut grièvement blessé et fait prisonnier. Le général Mélas fit soutenir cette colonne, qui formoit la droite et le marteau de son

attaque, par une seconde sous les ordres du général Laudon; une troisième, conduite par le prince de Lichtenstein, eut ordre de dépasser la ligne des Français jusques sur les derrières de leur droite, saisissant en même tems les points avantageux qui se trouvoient dans les intervalles des colonnes; le général Mélas fit protéger leur mouvement et soutenir leur action par des batteries correspondantes à leur direction : cette manœuvre décida la victoire.

Vers cinq heures du soir, le général Mélas attaqua en flanc le poste de Novi, qui avoit coûté tant de sang depuis le commencement de l'action, et que Moreau venoit de renforcer dans cette partie, pour couvrir la retraite qu'il avoit ordonnée. Les Français furent contraints de l'abandonner, s'y trouvant presque enveloppés : la colonne du prince de Lichtenstein ayant coupé leur communication avec Gavi, ils ne purent se retirer que par leur flanc gauche, sur Ovada. Cette retraite s'exécuta d'abord en bon ordre; mais l'artillerie ne s'étant point écoulée par le village de Pastouraux aussi promptement qu'elle auroit dû le faire, la division qui formoit l'arrière-garde trouva ce village encombré; elle fut arrêtée, mise en désordre, et bientôt atteinte par le corps du général Karaczay, que le général Souwarow avoit chargé de la poursuivre. Les généraux français Pérignon, Grouchi et Partheneau firent les derniers efforts pour rallier cette arrière-garde, et ne purent y parvenir; tous trois furent blessés et faits prisonniers, ainsi que le général piémontais Colli. Pérignon et Grouchi furent hachés à coups de sabre : on a cité l'action du général Grouchi, qui, après plusieurs charges inutiles,

ayant rallié un gros de cavalerie, chargea avec un étendard à la main; et comme il lui fut arraché dans la mêlée, il mit son chapeau au bout de son sabre, chargea de nouveau, et cette fois fut blessé et renversé de son cheval. La nuit mit fin au combat. Les Français avoient défendu, non pas seulement avec obstination, mais avec le courage du désespoir, contre les attaques multipliées de troupes aussi vaillantes et supérieures en nombre, une position très forte par sa nature, et couverte d'arbres et de buissons, qui en rendoient de toute part les accès très difficiles: cette position étoit encore devenue formidable par une artillerie nombreuse, avantageusement placée et très bien servie. Mais plus la confiance avoit été soutenue pendant toute la journée par ces avantages du terrain et par le peu de succès des attaques du corps du général Kray et des divisions russes contre la gauche et le centre, plus la perte des Français fut grande à leur retraite précipitée, lorsque le général Mélas, par ses habiles manœuvres, parvint à déposter leur droite.

Si l'on excepte la bataille de Malplaquet, gagnée par le prince Eugène, commandant l'armée alliée, contre le maréchal de Villars, en 1709, où il périt 30,000 hommes, et celle de Francfort, sur l'Oder, en 1759, entre les Prussiens et les Russes, où Frédéric II laissa 20,000 hommes sur le champ de bataille, et ne l'abandonna qu'après avoir fait un aussi horrible carnage de l'infanterie russe, aucune autre bataille dans le dernier siècle ne fut aussi sanglante que celle de Novi. On peut, d'après les rapports officiels, d'après les témoignages des officiers prisonniers, évaluer à près de 25,000 hommes tout ce qui, dans les deux armées,

a été mis hors de combat. Comme à Malplaquet, les deux armées engagées par tous les points de leur ligne n'ont cessé de se détruire tant qu'a duré le jour; comme à la bataille de Francfort, où la belle manœuvre du général Laudon décida la victoire, l'avantage est resté incertain à Novi jusqu'à ce que le général Melas ait pu tourner l'aile droite des Français.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES, ET DES ARTS.

L'an 1705, *le* 16 *août*, Mort de Bernouilli.

Jacques Bernouilli, né à Bâle en 1654, fut d'abord destiné à être ministre; mais la nature l'avoit fait mathématicien. Dès l'âge de dix-huit ans, il résolut un problème chronologique, qui auroit embarrassé un vieux savant. A vingt-deux, étant à Genève, il apprit à écrire, par un moyen nouveau, à une fille qui avoit perdu la vue deux mois après sa naissance.

Il publia, en 1682, un nouveau *Système des comètes*, et une excellente dissertation *sur la pesanteur de l'air*. Ce fut environ dans le même tems que l'illustre Leibnitz fit paroître, dans les journaux de Leipsick, quelques essais du nouveau calcul différentiel ou des *infiniment petits*, dont il cachoit les méthodes. Jacques Bernouilli et Jean, son frère, aussi grands géomètres que Leibnitz, devinèrent son secret. Cette méthode fût tellement perfectionnée, que l'inventeur, assez grand homme pour être modeste, avoua qu'elle leur appartenoit autant qu'à lui.

On sait qu'Archimède, voulant orner son tombeau de sa plus belle découverte géométrique, ordonna

qu'on y mît un *cylindre circonscrit à une sphère*. Bernouilli, à son exemple, voulut que l'on mît sur le sien, *une spirale logarithmique*, avec ces mots : *Eadem mutata resurgo*.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1727, *le* 16 *août*, Ouverture du concile d'Embrun, où fut condamné et déposé le célèbre Soanen, évêque de Senès, qui avoit appelé de la bulle *Unigenitus*.

Ce fut le cardinal de Fleuri, premier ministre, qui fit convoquer ce concile, afin de faire, sur ce prélat, qui ne tenoit à aucune des grandes maisons de l'état, un exemple capable d'intimider tous les jansénistes. Le concile fut présidé par Tencin, archevêque d'Embrun.

Soanen passoit pour un saint, et avec raison, dans toute la province. Ce vieillard, vénérable par quatre-vingts ans de vertus, fut jugé et condamné par quelques jeunes prélats de cour, qui connoissoient mieux la feuille des bénéfices que la bulle; il fut suspendu de ses fonctions d'évêque et de prêtre, et relégué dans un couvent de bénédictins, au milieu des montagnes d'Auvergne.

HISTOIRE.

L'an 1657, *le* 17 *août*, Mort de Robert Blaek, fameux amiral d'Angleterre sous Cromwel, et qui, par ses succès, fit la gloire de l'Angleterre sous le règne de cet usurpateur.

L'an 1786, *le* 17 *août*, Mort de Frédéric II, dit le Grand Frédéric, roi de Prusse.

Frédéric II, qui éleva la Prusse à un rang si distingué parmi les puissances de l'Europe, avoit succédé le 31 mai 1740, à son père Frédéric-Guillaume Ier, électeur de Brandebourg, en faveur duquel l'empereur Léopold Ier avoit érigé la Prusse ducale en royaume. Il ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il eut occasion de développer ses talens militaires, et de faire servir à des conquêtes, des troupes que son père sembloit n'avoir formées que pour la parade. L'empereur Charles VI mourut le 20 octobre 1740, ne laissant qu'une fille unique, Marie-Thérèse, dont le riche héritage excita l'envie de plusieurs puissances de l'Europe. Chacune forma ses prétentions; les aïeux de Frédéric avoient renonçé, par des transactions réitérées, à celles qu'ils avoient sur la Silésie, parce qu'ils étoient foibles; Frédéric se trouva puissant, et les réclama.

Il entre dans la Silésie au mois de novembre 1740, et bat les Autrichiens à Molwitz, s'empare de la basse

Silésie, entre l'année suivante dans la Moravie, remporte une grande victoire sur le prince Charles à Czaslaw, et force Marie-Thérèse à lui céder la Silésie, par un traité signé le 11 juin 1743, à Breslaw.

Au printemps de l'année 1744, il se déclare une seconde fois contre Marie-Thérèse, sans autre raison que la crainte où il étoit, qu'un traité fait, les armes à la main, ne fût rompu par la force des armes; il va mettre le siége devant Prague, le prend, et y fait seize mille prisonniers de guerre. L'année suivante, 1745, il remporte à Friedberg une victoire signalée sur le prince Charles de Lorraine; le 25 décembre de la même année, il conclut un nouveau traité, par lequel la cour de Vienne lui cédoit la haute et basse Silésie et tout le comté de Glatz, à condition qu'il reconnoîtroit pour empereur, François Ier, duc de Lorraine, époux de Marie-Thérèse.

Frédéric s'aperçut bientôt que l'impératrice Marie-Thérèse n'attendoit qu'une conjoncture favorable pour rentrer dans les domaines qu'elle lui avoit cédés. Elle entretenoit une étroite correspondance avec Elisabeth, impératrice de Russie, et Auguste III, roi de Pologne, et électeur de Saxe. Le roi de Prusse, sans consulter personne, prit la résolution de prévenir les puissances qui lui faisoient ombrage. Il fait marcher des troupes dans la Saxe, comptant se faire de cette province un rempart contre la puissance autrichienne, et un chemin pour aller jusqu'à elle; il entre en maître dans la ville de Dresde, que le roi Auguste venoit d'abandonner, comme avoit fait son père devant Charles XII. Au bruit de cette invasion, le conseil aulique de l'empereur déclare le roi de Prusse pertur-

bateur de la paix publique, et rebelle. On vit alors un événement extraordinaire : un électeur de Brandebourg tenir seul contre les forces de la maison d'Autriche, de la France, de la Russie, de la Suède et de la moitié de l'Empire; c'est un prodige qu'on ne peut attribuer qu'à la discipline des troupes et à la supériorité du capitaine. Le hasard peut faire gagner une bataille; mais quand le foible résiste aux forts sept années dans un pays tout ouvert, et répare les plus grands malheurs, ce ne peut être l'ouvrage de la fortune, et c'est en quoi cette guerre diffère de toutes celle qui ont jamais désolé le monde; elle finit par un traité, signé le 15 février 1763, qui remettoit les choses sur le même pied où elles étoient avant la guerre. L'Autriche confirma au roi de Prusse la cession de la Silésie, et Frédéric promit son suffrage à l'archiduc Joseph, fils aîné de l'empereur, qui devoit bientôt être élu roi des Romains.

Frédéric, heureux dans ses guerres et dans ses traités, ne s'appliqua plus qu'à faire fleurir les lois et les arts dans ses Etats, et il passa tout d'un coup du tumulte de la guerre à une vie retirée et philosophique; il s'adonna à la poésie, à l'éloquence, à l'histoire; tout cela étoit dans son caractère. C'est en quoi il étoit beaucoup plus singulier que Charles XII, qu'il ne regardoit pas comme un grand homme, parce que Charles n'étoit qu'un héros.

On a imprimé les œuvres du roi de Prusse, en quatre volumes (1); les deux premiers renferment ses poésies, et les deux derniers, les *Mémoires de Bran-*

(1) La dernière édition, qui comprend ses œuvres posthumes, est en 20 vol. in-8°.

debourg. Son poëme sur l'*Art de la guerre*, est estimé. On voit qu'il possède à fond la matière, et que s'il ne l'orne pas toujours, il la rend intéressante, et par les exemples qu'il cite, et par les leçons qu'il donne. Ses Mémoires de Brandebourg sont remarquables par la vérité des faits, par le coloris des portraits, par la justesse des réflexions, par la force et le nerf du style. On peut faire, à quelques égards, le même éloge de l'Anti-Machiavel. Cette réfutation d'un écrivain dangereux, est pleine d'esprit, et surtout de sentimens de justice et d'humanité; elle auroit fait encore plus d'honneur au roi de Prusse, si les malheureuses circonstances de la guerre ne l'avoient forcé quelquefois à démentir ces principes.

HISTOIRE.

L'an 1304, *le* 18 *août*, Bataille de Mons-en-Puelle, où le roi Philippe-le-Bel est vainqueur des Flamands : c'est en mémoire de cette victoire, qu'on éleva, à Notre-Dame, une statue équestre de ce prince, monument que quelques auteurs ont attribué à Philippe de Valois, et qui fut le sujet d'une querelle littéraire entre Saint-Foix et le président Hénault, le premier tenant pour Philippe de Valois, et le second pour Philippe-le-Bel. Il est assez inutile aujourd'hui de savoir laquelle de ces deux opinions est la mieux fondée.

L'an 1572, *le* 18 *août*, Les cérémonies du mariage de Henri IV, alors roi de Navarre, avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, dont le cardinal de Bourbon fut le ministre, se firent sur un échafaud dressé à la porte même de l'église de Notre-Dame.

L'an 1690, *le* 18 *août*, Le maréchal de Catinat remporte une victoire complète sur le duc de Savoie, auprès de l'abbaye de Staffarde, dont cette bataille a eu le nom : l'armée française n'eut que trois cents hommes de tués, celle des ennemis en eut quatre mille. Après cette bataille, Catinat s'empara de toute la Savoie, et de la plus grande partie du Piémont.

L'an 1765, *le* 18 *août*, Mort de François Ier, empereur d'Allemagne.

François de Lorraine, né le 8 décembre 1708, de

Léopold, duc de Lorraine, et de Charlotte d'Orléans; marié à Marie-Thérèse (*Voyez* le 29 novembre), fut élu empereur à Francfort, le 13 septembre 1745, et couronné le 4 octobre suivant, malgré l'opposition de l'électeur palatin et du roi de Prusse, qui disputoient à Marie-Thérèse l'exercice du suffrage électoral du royaume de Bohême. La tranquillité ayant été rendue à l'Europe en 1748, par le traité de paix d'Aix-la-Chapelle (*Voyez* 18 octobre), l'empereur François donna ses soins pour rétablir l'harmonie parmi les membres du corps germanique, et réparer les maux que la guerre avoit causés dans l'Empire; mais l'an 1756, une nouvelle guerre qui s'éleva dans l'Allemagne, renversa son ouvrage. Cette guerre, connue sous le nom de guerre de sept ans, finit par la paix d'Hubertsbourg. (*Voyez* le 5 février.) Une mort inopinée enleva, le 18 août 1765, l'empereur François au milieu des fêtes qu'il donnoit à Inspruck pour le mariage de l'archiduc Pierre Léopold, son second fils (depuis Léopold II), avec l'infante Marie-Louise d'Espagne. Joseph II succéda à son père. (*Voyez* le 20 février 1790.)

L'an 1787, *le* 18 *août*, La Porte déclare la guerre à la Russie.

Les Turcs ne supportoient qu'avec peine l'humiliation où les avoient plongés leurs derniers traités avec la Russie, et pour essayer de s'en laver, ils déclarèrent la guerre aux Russes, sans même attendre la réponse à quelques plaintes qu'ils avoient adressées au cabinet de Saint-Pétersbourg.

Plusieurs puissances prirent part à cette guerre,

l'Autriche, après avoir joué le rôle de médiateur, se déclara pour la Russie, fit marcher des troupes dans la Moldavie, et sur plusieurs points de la Hongrie, et s'empara de Belgrade; mais bientôt son ardeur se ralentit, ses succès ne répondirent point à l'habileté de ses généraux, ni à la force de ses armées, et pressé par les menaces des cours de Berlin et de Londres, Joseph se décida à faire sa paix particulière avec la Turquie, sur la base de l'*in statu quo ante bellum*. Cette paix fut signée le 4 août 1791. La Suède, à l'instigation de la Prusse et de l'Angleterre, fit une diversion en faveur de la Porte. Les flottes de Gustave III menacèrent Cronstadt, et livrèrent plusieurs batailles navales aux flottes russes. Les armées de terre s'avançoient dans la Finlande russe, lorsque plusieurs officiers refusèrent de marcher, prétendant que la constitution du royaume ne leur permettoit pas de prendre part à une guerre offensive, que la nation n'avoit pas consentie. L'exemple de ces officiers entraîna la défection d'une partie de l'armée, et la Russie ayant fait attaquer la Suède par le Danemarck, Gustave fut obligé de renoncer à son projet de diversion pour venir au secours de ses Etats. Il fit la paix avec la Russie, le 14 août 1790. La Russie, dès le commencement de la guerre, avoit mis sur pied des armées très considérables, sous les ordres du prince Potemkine. Un corps de troupes russes, réuni aux Autrichiens, s'empara de Choczim, en septembre 1788; le 17 décembre suivant, Potemkine prit d'assaut l'importante forteresse d'Oczakow. Toute la garnison et une partie des habitans furent passés au fil de l'épée. Souvarow, réuni au prince de Cobourg, battit deux fois les Turcs, et s'empara de la forteresse de Bender, de

adouci son caractère et calmé ses passions : il auroit pu passer pour un grand homme, loin d'avoir été rabaissé au-dessous de la nature humaine. Il s'occupa spécialement d'encourager les arts : il augmenta le palais du Vatican, et en décora les appartemens avec les tableaux des peintres les plus célèbres de son tems, parmi lesquels on peut citer Torrigiano, Balthasard Péruzzi, et Bernardin Pinturicchio. Les architectes auxquels il donnoit la préférence étoient Julien et Antoine de San Gallo : ce qui dépose en faveur de son jugement. Ce furent eux qui fortifièrent, comme on le voit encore aujourd'hui, le Môle-Adrien, qu'on appelle le château Saint-Ange. Cependant Alexandre VI commit, dans l'encouragement qu'il accorda aux arts, un sacrilége qu'il est surprenant de ne pas trouver au nombre des plus grands crimes qui lui aient été imputés : dans un tableau que Pinturicchio a peint par son ordre, il est représenté revêtu de ses habits pontificaux, à genoux devant une vierge, dont les traits sont ceux de la belle Julie Farnèse.

Alexandre VI fut attaqué de la fièvre le 14 août 1503 : le 16 il fut saigné, le 17 il prit médecine, et le 18 on désespéra de sa vie. Il reçut le viatique pendant la messe qui fut célébrée dans sa chambre, et à laquelle cinq cardinaux assistèrent. Le soir, on lui administra l'extrême-onction, et il mourut quelques minutes après : tel est le simple récit de Burchard, maître des cérémonies d'Alexandre VI. Cependant on fut généralement persuadé, et on l'est encore, que le poison abrégea les jours de ce pape. Des historiens contemporains affirment que la mort d'Alexandre VI, et la maladie dont son fils, César Borgia, fut attaqué à la

même époque, furent occasionnées par le poison que le père et le fils avoient destiné à plusieurs cardinaux, et qui, par l'erreur d'un domestique, leur fut donné à eux-mêmes ; c'est dans cette opinion que Guido Postumo a dit, *in tumulum Sexti* :

Quis situs hic? Sextus. *Quis pectora plangit?* Erynnis.
Quis comes in tanto funere obit? Vitium.
Unde pyra? Ex crucibus *quibus itala pectora torsit.*
Quæ laniata genas præfica? Avaritiæ.
Quis tulit ossa? Nefas. *Quis longo murmure dixit :*
Nate, vale? Mater Rixa, *paterque* Odium.
Qui pressère oculos? Incendia, stupra, rapinæ.
Quis moriar dixit, hoc moriente? Dolus.
Sed quæ causa necis? Virus. *Proh numina!* vivus
Humano generi vita salusque fuit.

C'est au pontificat d'Alexandre VI, époque où l'expression de la vérité étoit un crime, qu'on peut faire remonter l'origine des *Pasquinades* à Rome ; celles qui suivent sont du nombre des premières qui parurent :

Vendit Alexander claves, altaria, Christum :
Vendere jure potest, emerat ille prius.

De vitio in vitium, de flammâ transit in ignem ;
Roma sub hispano deperit imperio.

Sextus Tarquinius, Sextus Nero, Sextus et ille :
Semper sub Sextis perdita Roma fuit.

L'an 1634, *le* 18 *août*, le cardinal de Richelieu fait brûler Grandier, pour cause de sortilége.

Urbain Grandier, curé de Saint-Pierre de Loudun, réunissoit aux agrémens de la figure les talens de l'esprit, et surtout celui de la chaire. Applaudi des hommes, recherché des femmes, ses succès excitèrent

l'envie de quelques religieux de Loudun. Le bruit vint à se répandre parmi le peuple, que les Ursulines de Loudun étoient possédées. Comme Grandier avoit été directeur de ces religieuses, ses ennemis ne manquèrent pas de publier que c'étoit lui qui avoit ensorcelé tout le couvent. La magie étoit alors l'accusation à la mode. Pour perdre plus sûrement Grandier, on le noircit auprès du cardinal de Richelieu; on l'accusa d'être l'auteur d'une satire publiée depuis peu contre ce ministre. Richelieu envoya Laubardemont, sa créature, avec douze autres juges, pour instruire le procès de Grandier.

Après avoir entendu Astaroth, de l'ordre des séraphins, chef des diables, qui possédoient les Ursulines; Asmodée, de l'ordre des trônes; Nephtalim, Cham, Uriel, de l'ordre des principautés, on le condamna à être brûlé vif, comme coupable de magie et de possession. Il est bien extraordinaire, sans doute, qu'on ait reçu en justice la déposition des diables, et que leur temoignage ait servi de preuve dans un procès criminel, où les juges opinèrent pour la peine du feu.

« Grandier (dit d'Avrigni) fut condamné sur le » témoignage constant et uniforme du *père du Men-* » *songe;* on le conduisit au lieu du supplice, et il aima » mieux mourir sans confession, que de se confesser à » un des religieux de Saint-François, qu'on avoit » nommé pour l'assister, prétendant qu'ils étoient ses » parties. On a ssure qu'on lui refusa le gardien des » cordeliers de Loudun, en qui il avoit confiance: » dureté, ou plutôt barbarie sans exemple en France, » si le fait est certain. »

Grandier fut brûlé vif, et endura ce cruel supplice avec autant de constance que de résignation.

La mort de Grandier ne rétablit pas le calme dans le couvent de Loudun. « Il fallut (dit le P. d'Avrigni) » continuer long-tems les exorcismes; car, quoi- » qu'Asmodée, Aman et Gresis se fussent retirés au » premier ordre qu'on leur en avoit donné, il en restoit » assez d'autres qui disputèrent le terrain tant qu'ils » purent. La prieure logeoit Leviatan, qui avoit choisi » pour demeure la tête de cette fille; il s'y défendit » jusqu'au 5 novembre 1635; Balaam prit congé de la » compagnie, le 29 du même mois; Isaacarum, le jour » des Rois 1636; Béhémot fut celui qui se maintint le » plus long-tems dans son poste; il tint bon jusqu'au » 15 octobre 1636; mais il fallut quitter la place, après » un vœu que fit la prieure, d'aller en pèlerinage au » tombeau de Saint François de Sales.

» Voilà en abrégé l'histoire de la possession de Lou- » dun, que bien des gens ont regardée comme une pure » momerie, et une affaire préparée de loin par Mi- » gnon et Barré, son adjoint, pour perdre Grandier, » faire parler d'eux, et attirer des aumônes au cou- » vent, qui étoit très pauvre. Ils avancent que les » diables se contredisoient souvent; qu'ils manquoient » de parole; qu'ils savoient si peu le latin qu'ils ré- » pondoient tout de travers aux interrogations qu'on » leur faisoit, faute de les entendre; qu'ils faisoient » même un grand nombre de solécismes, tant ils » avoient mal retenu leur leçon. On ajoute que quel- » ques filles séculières, qui avoient fait les possédées, » avouèrent la friponnerie, quand elles virent qu'on » ne parloit plus de leur donner des maris, ainsi qu'on » le leur avoit fait espérer. »

HISTOIRE.

Le 28 Dæsius (Hecatombeon) premier mois de la première année de l'olympiade 114, jour qui se rapporte au 19 août 324, Mort d'Alexandre-le-Grand.

(Pour les faits principaux de la vie d'Alexandre, *voyez* les 12 et 20 septembre, le 2 et le 29 octobre. Ces dates, qui sont celles de la prise de Thèbes, de la naissance d'Alexandre, des batailles d'Arbelle et d'Issus, sont, avec celle de sa mort, les seules dates connues des faits du héros macédonien. Ce ne sont pas celles qui se trouvent indiquées dans les historiens, ni même dans les deux précédentes éditions des Ephémérides ; mais nous avons cru devoir prendre pour guide le savant M. de Sainte-Croix, dont l'ouvrage est sans contredit le meilleur qui ait encore été fait sur la vie du plus célèbre des conquérans).

La mort de ce prince fut annoncée par plusieurs prédictions et beaucoup de présages, suivant les historiens, qui ont cherché à nous présenter ses derniers momens avec des couleurs tristes et sombres, pour donner à sa mort, dit Plutarque, le dénoûment d'une véritable tragédie. Peut-être méritent-ils à cet égard quelque indulgence, car on ne vit jamais un si grand coup de théâtre. D'ailleurs, dans les événemens subits et inattendus, qui changent la face de l'univers, l'homme suppose toujours du surnaturel, tant est

gravée profondément dans son esprit l'idée d'une Providence générale. « Lorsqu'Alexandre, dit Diodore, » parut être parvenu au comble du bonheur et de la » puissance, le destin coupa le fil des jours que la » nature lui accordoit encore. La divinité annonça » aussitôt sa mort par plusieurs présages et signes » extraordinaires. »

Ces différens présages n'ont pas certainement été inventés par les historiens d'Alexandre. Ces bruits que la superstition accrédita par la suite, ne furent dans l'origine qu'un artifice des satrapes ou gouverneurs de province. Frappés du châtiment de ceux qui avoient malversé ou commis des vexations pendant l'absence du roi, ils craignoient son retour: conséquemment ils avoient intérêt à l'éloigner de la capitale de son empire, où il auroit joui d'un loisir qui auroit pu leur être funeste. C'est pourquoi Apollodore d'Amphipolis, qui commandoit à Babylone, engagea son frère, le devin Pythagore, à certifier qu'il avoit trouvé dans les entrailles des victimes, l'annonce du malheur dont Alexandre étoit menacé, s'il rentroit dans cette ville. Les prêtres chaldéens secondèrent aussi les vues des gouverneurs macédoniens ou perses.

Ces prêtres formoient une classe nombreuse et accréditée de tout tems. La cupidité fut leur passion dominante. Baruch les représente dépouillant de leurs habits les dieux qu'ils adoroient pour en revêtir leurs femmes et leurs enfans. Selon ce prophète, ils enlevoient pareillement les couronnes qui brilloient sur la tête de ces dieux, et en fondoient l'or dont ils faisoient part à leurs concubines. Le temple de Bélus qu'ils desservoient autrefois, avoient de vastes domaines et

un trésor, fruit de la libéralité des anciens rois d'Assyrie : ce temple ayant été détruit par Xerxès, les Chaldéens jouissoient de ces richesses, sans être obligés à aucune dépense ; celle des sacrifices étoit considérable. Mais Alexandre, pour plaire aux Babyloniens, ordonna, lorsqu'il fit sa première entrée dans leur ville, de rebâtir ce vaste et superbe édifice. L'avarice des prêtres en fut alarmée ; ils craignirent de perdre une partie de leurs revenus, et ce fut vraisemblablement par leurs intrigues, que l'ouvrage fut négligé pendant l'absence du conquérant macédonien ; ils avoient espéré sans doute qu'il ne reviendroit jamais des Indes. Quand ils le virent s'approcher, leur crainte augmenta, et ils ne doutèrent plus que ce prince ne hâtât lui-même l'exécution de ses desseins. En conséquence, secondant les vues des Satrapes prévaricateurs, ils firent parler à leur gré l'oracle de Bélus, et multiplièrent les présages ; en un mot, ils n'oublièrent rien pour qu'Alexandre ne rentrât point dans Babylone. Les motifs de leur conduite ne sont pas de simples conjectures, puisque Arrien les rapporte d'après Aristobule, témoin de toutes ces machinations. Alexandre même en eut quelques soupçons : mais le trouble s'étoit répandu dans son ame ; et ce héros qui avoit affronté tant de périls, ne put s'armer de courage contre des devins et des astrologues.

Au parti qu'Alexandre prit d'abord, d'errer aux environs de Babylone, et aux nouvelles anxiétés que lui causoient toujours de nouveaux présages, on ne reconnoît plus l'homme de génie qui avoit su employer si habilement le pouvoir de la superstition.

A peine Alexandre, encouragé par Anaxarque et

quelques autres philosophes, est-il rentré dans Babylone, qu'il s'en repent, blâme ceux qui le lui ont conseillé, et admire, suivant Diodore, l'art et la pénétration des Chaldéens. Toute la conduite du héros n'est plus désormais que l'effet d'une étrange et déplorable pusillanimité.

Sur ces entrefaites, arrivent les députés de la Grèce; c'étoient des théores, dont les fonctions avoient des rapports à la religion. Ils venoient mettre sur la tête d'Alexandre des couronnes d'or au nom de leurs patries, qui lui décernoient ainsi les honneurs divins. Arrien, en nous apprenant ce fait remarquable, auroit dû ne pas trop généraliser. Il paroît que ces députés n'appartenoient pas tous aux principales villes. Sans doute qu'on n'y vît ni ceux de Sparte qui s'étoient moqués des prétentions d'Alexandre à la divinité, ni ceux d'Athènes qui avoient rejeté le décret de son apothéose. Du moins j'ai peine à croire que cette dernière ville eût voulu rendre sa personne sacrée, et donner un pareil exemple d'adulation. D'ailleurs, quel contraste! Alexandre reconnu pour Dieu, au moment même où, implorant toutes les divinités de l'Europe et de l'Asie, il alloit descendre dans le tombeau.

Pour juger des derniers momens de ce prince, et connoître la véritable cause de sa mort, il faut jeter les yeux sur un fragment précieux de ses Ephémérides. Nous croyons devoir le rapporter, en combinant Plutarque et Arrien qui nous l'ont conservé, et en les suppléant l'un par l'autre.

Le 17 du mois Dæsius (8 août), Alexandre assista à un repas chez Médius; s'étant ensuite baigné, il soupa et but fort avant dans la nuit.

Le 18 (9 août), il prit encore un bain, mangea et dormit ayant la fièvre.

Le 19 (10 août), après s'être baigné, il vint dans son appartement, et passa la journée à jouer aux dés avec Médius. Le soir du même jour, s'étant baigné et ayant sacrifié aux dieux, il soupa, et pendant la nuit il eut la fièvre.

Le 20 (11 août), il se baigna, et, porté sur son lit, il sacrifia comme à l'ordinaire, et resta couché jusqu'au soir dans sa chambre de bains, où il entendit la relation que Néarque lui fit de son voyage dans l'Océan. En conséquence, il donna ordre aux troupes de terre de se tenir prêtes à partir dans quatre jours, et aux gens de mer, dans cinq.

Le 21 (12 août), il fit la même chose que la veille; la fièvre augmenta, et il eut une fort mauvaise nuit.

Le 22 (13 août), la fièvre fut encore plus violente; il voulut être porté jusqu'au fleuve qu'il traversa en bateau. Il passa la journée dans un beau jardin près du grand étang, s'entretint avec ses capitaines sur les places vacantes dans son armée, et leur dit qu'on ne devoit les donner qu'à des officiers expérimentés; ensuite s'étant baigné, il se reposa.

Le 23 (14 août), après le bain et le sacrifice, la fièvre augmenta; il donna encore des ordres aux officiers de sa flotte; sur le soir, s'étant baigné, le mal empira beaucoup.

Le 24 (15 août), on eut bien de la peine à le porter au lieu du sacrifice; il n'en renouvela pas moins ses ordres concernant l'expédition maritime qu'il projetoit.

Le 25 (16 août), quoiqu'il fût plus malade, il prit

un bain, et fit les sacrifices accoutumés. Il entra dans sa chambre de lit, et s'entretint avec Médius. Il fixa le départ de sa flotte, qui devoit être dans trois jours. Il enjoignit aux principaux capitaines de faire la garde, le jour dans la cour du palais, et aux Taxiarques et Pentacosiarques, de veiller la nuit aux portes. Il soupa peu, et eut la fièvre toute la nuit.

Le 26 (17 août), il se fit transporter au jardin du palais, situé au delà de l'étang. Il y dormit un peu, mais la fièvre ne diminua point. Ses capitaines étant entrés, il les reconnut tous, sans pouvoir néanmoins leur parler. La fièvre augmenta encore pendant la nuit.

Le 27 (18 août), son état fit croire aux Macédoniens qu'il n'étoit déjà plus, et qu'on leur cachoit sa mort : ils vinrent en tumulte, en poussant de grands cris, aux portes du palais, et forcèrent, par leurs menaces, à les ouvrir. Ils entrèrent tous, en passant l'un après l'autre près du lit. Mais Alexandre avoit perdu la parole. Levant avec peine la tête, et faisant signe des yeux, il tendoit la main à chaque soldat. Ce même jour, Python, Attalus, Démophon et Peuceste, avoient passé la nuit dans le temple de Sérapis ; ils y furent joints par Cléomène, Ménidas et Séleucus : ils demandèrent tous ensemble à ce dieu, de leur apprendre s'il ne conviendroit pas qu'Alexandre fût transporté dans son temple, pour y être traité comme son suppliant. Il répondit qu'il valoit *mieux* qu'il restât où il étoit.

Le 28 (19 août), les amis d'Alexandre rapportèrent la réponse de Sérapis, et quelques instans après, ce prince expira. C'étoit là le *mieux* qu'entendoit l'oracle.

L'autorité des Ephémérides est sans doute d'un grand poids. Cependant Arrien nous assure encore que Pto-

lemée et Aristobule s'en écartoient un peu dans leur récit sur la mort d'Alexandre. Les uns ont écrit que ce prince, interrogé par ses amis, à qui il laissoit ses Etats, répondit : « *Au plus puissant.* » D'autres affirment qu'il ajouta : « *Je prévois les grands jeux funèbres qui* » *seront donnés après moi.* » Arrien ne rapporte toutefois ces dernières paroles d'Alexandre que comme des bruits vagues et incertains. Plutarque a dédaigné d'en parler; mais Diodore de Sicile paroît y ajouter foi, et Quinte-Curce les regarde comme indubitables.

D'étranges bruits se répandirent sur la mort d'Alexandre, comme il arrive ordinairement à celle des hommes puissans, qu'on veut toujours faire périr d'une manière tragique, malgré les témoignages les plus authentiques. Seroit-ce par un sentiment naturel et secret de vengeance? On supposa que le prince macédonien ayant envoyé Cratère pour se défaire d'Antipater, celui-ci prévint le coup, et fit passer un poison violent à Iolas son fils, qui le versa dans la coupe du roi dont il étoit l'échanson. Ce poison avoit été indiqué par Aristote, qui craignoit beaucoup Alexandre depuis le supplice de Callisthène. Suivant quelques uns, Iolas se porta de lui-même à commettre ce crime, pour se venger d'un outrage qu'il avoit reçu d'Alexandre; et Médius, chez qui ce prince mangeoit ce jour-là, fut le complice d'Iolas, son amant. Ils ajoutèrent qu'Alexandre ayant vidé sa coupe, ressentit à l'instant une vive douleur, et fut obligé de se retirer. Arrien nous dit qu'il rapporte cette conspiration, plutôt pour ne pas paroître l'ignorer, que parce qu'il la jugeoit digne de la moindre croyance. Pline la croit imaginée dans l'intention de calomnier Aristote.

Quinte-Curce, en terminant son récit, dit : « Quoi » qu'il en soit de ces bruits, ils furent bientôt étouffés » par la puissance de ceux qu'ils désignoient ; car An- » tipater s'empara de la Macédoine et de la Grèce, et » sa postérité lui succéda, après avoir fait périr tous » les parens d'Alexandre au degré même le plus éloi- » gné. » Justin est plus affirmatif, et paroît croire à la réalité du complot. Au contraire, Plutarque en fait sentir le peu de fondement. Un certain Agnothémis assuroit avoir souvent ouï parler de cet empoisonnement au roi Antigone : quelle autorité ! Aussi Plutarque la rejette-t-il. Le fait qu'on lit dans la vie d'Hypéride mérite plus d'attention : cet orateur fit décerner, par un décret, des honneurs à Iolas, pour avoir empoisonné Alexandre. Ou le décret est absolument controuvé, ou il n'aura été porté que sur de faux bruits, ce qui n'étoit pas sans exemple chez les Athéniens. Olympias, ennemie implacable d'Antipater, n'oublia rien afin d'accréditer ces bruits. Par son ordre, on ouvrit le tombeau d'Iolas dont les cendres furent jetées au vent, et on mit à mort cent Macédoniens, amis de Cassandre, autre fils d'Antipater, qui étoit supposé avoir remis de sa part le poison à Iolas ; mais ces lâches vengeances n'empêchèrent pas qu'on ne connût bientôt la vérité démontrée par l'observation de Plutarque. Selon lui, le corps d'Alexandre n'offrit aucun indice de poison, quoiqu'il eût été en quelque sorte abandonné pendant plusieurs jours et dans un climat fort chaud. C'est donc uniquement à l'intempérance de ce prince qu'on doit attribuer sa mort.

La cause prématurée de la mort d'Alexandre est

beaucoup moins importante à connoître que son caractère. « Alexandre étoit infatigable, dit Arrien, très » actif, doué d'une grande force d'esprit ; passionné » pour la gloire, il affrontoit tous les périls, et étoit » fort attaché au culte des dieux. Très sobre dans les » plaisirs du corps, il paroissoit insatiable de toutes » les jouissances de l'esprit, principalement de la » louange. Aussi habile à prendre le parti le plus » sûr dans les choses incertaines, qu'heureux à pré- » voir ce qui devoit résulter des événemens, il possé- » doit au suprême degré l'art de ranger ses soldats en » bataille, de les armer convenablement, et de les » bien ordonner ; il connoissoit parfaitement les » moyens d'exciter leur courage, de les remplir d'es- » pérance, et de calmer, par sa propre sécurité dans » le péril, toutes leurs alarmes. Dans une affaire obs- » cure ou douteuse, personne ne montroit plus que » lui de l'audace : prévenant l'ennemi avec beaucoup » d'habileté, il déroboit ses marches et tomboit sur » lui avant même qu'on en eût le moindre soupçon. » Religieux observateur de ses promesses et de toutes » ses conventions, il n'en étoit pas moins en garde » contre ceux qui cherchoient à le tromper. Parci- » monieux pour tout ce qui concernoit ses propres » plaisirs, il devenoit libéral lorsqu'il s'agissoit d'o- » bliger ses parens ou ses amis. »

On conviendra difficilement de la sobriété et de la parcimonie d'Alexandre, surtout dans les dernières années de sa vie. A l'égard de ses accès de colère, de son faste asiatique et de ses débauches de table, Arrien cherche à l'excuser par de mauvaises raisons, aussi faciles à imaginer qu'inutiles à rapporter.

Toutes les statues et tous les tableaux qui représentoient Alexandre ont péri : nous n'avons aucune médaille authentique de son tems, qui nous ait conservé ses traits ; il faut donc rassembler sur ce sujet quelques détails épars, incomplets, et pour la plupart peu certains. Ce prince avoit les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands et pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par un exercice continuel. On remarquoit encore qu'il avoit l'ouïe fine, la voix forte, l'haleine douce, la peau très blanche ; et il sortoit, disoit-on, de toute sa personne, une odeur suave. On lui supposoit un oligoblépharisme ou mouvement très irrégulier dans les yeux, ce qui désignoit son amour démesuré de la gloire. Rien de plus incertain que de pareils signes ; les observations des physionomistes sont pour la plupart vaines et puériles ; l'usage de la vie efface les empreintes de la nature, et les grandes passions changent ou détruisent son ouvrage. Si l'on peut le connoître encore, c'est sur les hommes qui ont vécu loin des foyers de la corruption, et dont l'ame n'a jamais été agitée par les fureurs de l'ambition. Alexandre vouloit qu'on aperçût en lui le guerrier redoutable, le héros et l'homme supérieur, avec toutes les grâces de la jeunesse.

Lysippe réussit si bien à exprimer son air terrible, que Cassandre ayant regardé à Delphes une statue qui représentoit ce prince, il frissonna et éprouva une telle sensation, qu'il eut peine à se remettre des vertiges et de l'étonnement que cette vue lui avoit causés.

elle lui rappela le mauvais traitement et les menaces qu'il avoit reçus de la part d'Alexandre, pour s'être moqué en sa présence de ceux qui l'adoroient.

L'an 324, avant Jésus-Christ, le 19 août, Mort de Diogène le cynique.

Le même jour où le plus grand des conquérans terminoit à Babylone sa courte et brillante carrière, le philosophe, dont il avoit envié la besace et le tonneau, achevoit à Corinthe une vie de quatre-vingt-dix années.

Diogène étoit né Sinope. Banni de sa patrie avec son père accusé d'avoir altéré la monnoie, il se réfugia à Athènes. Antisthène, disciple de Socrate, lui communiqua ses principes, et Diogène ne tarda pas à les exagérer. Antisthène cherchoit à corriger les passions, Diogène voulut les détruire. Le sage, pour être heureux, devoit, selon lui, se rendre indépendant de la fortune, des hommes et de lui-même : de la fortune, en bravant ses faveurs et ses caprices ; des hommes, en secouant les préjugés, les usages et jusqu'aux lois, quand elles n'étoient pas conformes à ses lumières ; de lui-même, en travaillant à endurcir son corps contre les rigueurs des saisons, et son ame contre l'attrait des plaisirs. Il disoit quelquefois : « Je » suis pauvre, errant, sans patrie, sans asile, obligé » de vivre au jour la journée ; mais j'oppose le cou- » rage à la fortune, la nature aux lois, la raison aux » passions. »

Pour retracer en lui-même l'homme dont il avoit conçu l'idée, il se soumettoit aux plus rudes épreuves, et s'affranchissoit des plus légères contraintes. On le

voyoit lutter contre la faim, l'apaiser avec les alimens les plus grossiers, la contrarier dans les repas où régnoit l'abondance, tendre quelquefois la main aux passans, s'enfermer dans un tonneau, s'exposer aux injures de l'air sous le portique d'un temple, se rouler en été sur le sable brûlant, marcher en hiver pieds nus dans la neige, satisfaire à tous ses besoins en public et dans les lieux fréquentés par la lie du peuple, affronter et supporter avec courage le ridicule, l'insulte et l'injustice, choquer les usages établis jusques dans les choses les plus indifférentes, et donner tous les jours des scènes qui, en excitant le mépris des gens sensés, dévoiloient les motifs secrets qui l'animoient. On le vit un jour, pendant une forte gelée, embrasser à demi nu une statue de bronze. Un Lacédémonien lui demanda s'il souffroit? « Non, » dit le philosophe. « Quel mérite avez-vous donc », répliqua le Lacédémonien. »

Diogène avoit de la profondeur dans l'esprit, de la fermeté dans l'ame, de la gaîté dans le caractère. Il exposoit ses principes avec clarté, et les développoit avec force. Son indécence étoit dans les manières plutôt que dans les mœurs. De grands talens, de grandes vertus, de grands efforts n'en firent qu'un homme singulier: et la postérité a souscrit au jugement de Platon, qui disoit de lui: « C'est Socrate en délire. »

L'an 767 de la fondation de Rome, 14 de l'ère vulgaire, le 19 août, Mort de l'Empereur Auguste.

Auguste, appelé d'abord Octave, étoit neveu de Jules-César, et n'avoit que dix-huit ans quand son oncle fut assassiné au milieu du sénat, par vingt-trois

patriciens, qui ne lui pardonnoient pas d'avoir usurpé la souveraine puissance : le jeune Octave partit alors d'Apollonie en Grèce, où il achevoit ses études, pour aller à Rome recueillir la succession de son oncle, qui l'avoit fait son héritier, et l'avoit adopté pour son fils. Arrivé dans cette ville, son premier soin fut de se gagner la faveur de la multitude, par des libéralités, des jeux et des fêtes ; mais comme il ne se sentoit pas assez fort pour succéder lui seul à la puissance de son oncle, il se réunit à Antoine et à Lépide, deux anciens capitaines de César, qui aspiroient également à la domination : tous trois formèrent ensemble cette ligue si connue sous le nom de Triumvirat, et s'arrogèrent le pouvoir suprême pendant cinq ans, sous le titre de *Triumvirs réformateurs de la république, avec la puissance consulaire.* Ils convinrent de faire un massacre universel de tous les citoyens qui pourroient s'opposer à cette usurpation tyrannique, et s'abandonnèrent l'un à l'autre leurs amis et leurs parens. Antoine sacrifia son oncle à Octave, et Octave sacrifia à Antoine l'illustre Cicéron, qui dans les commencemens l'avoit aidé de ses conseils, et qu'Octave appeloit son père. Tous ceux qui possédoient de grands biens, ou qui étoient soupçonnés d'avoir été ennemis de César, furent compris dans les listes de proscription. Les triumvirs, après avoir fait afficher ces listes dans tous les quartiers de Rome, y ajoutèrent un édit qui finissoit ainsi :

« Aucun ne recélera les proscrits, ni ne facilitera » leur évasion, ni n'entretiendra commerce avec eux, » sous peine d'être proscrit lui-même.

» Tout homme libre qui livrera la tête d'un proscrit

» à l'un des triumvirs, en recevra vingt-cinq mille » sesterces.

» Un esclave en recevra dix mille ; tout esclave qui » tuera son maître proscrit, aura la liberté avec la » récompense promise.

» Les mêmes sommes seront données à ceux qui » indiqueront l'endroit où un proscrit se tient caché, » et le nom du délateur restera inconnu.»

Dion Cassius rapporte que les triumvirs ordonnèrent en outre, *que chacun eût à se réjouir des proscriptions, sous peine de la vie.* A peine les listes fatales eurent-elles été affichées, que tout fut rempli en un instant de confusion, d'épouvante et de carnage. Il est inutile de retracer ici le déplorable état de la ville de Rome pendant le cours de ces affreuses proscriptions. Il ne nous est que trop facile de nous en représenter la plus fidèle image. Les triumvirs ayant ainsi fait couler, sous la hache des bourreaux, le sang le plus pur des Romains, passèrent dans la Macédoine, où ils attaquèrent et défirent les meurtriers de César ; la liberté romaine fut ensevelie dans les plaines de Philippes, avec Brutus et Cassius, les chefs des conjurés et les derniers Romains. Octave, alors victorieux de tous les républicains, crut qu'il étoit tems de rompre avec ses collègues ; il vouloit régner seul, et il résolut de se défaire des deux cohéritiers, avec lesquels les circonstances l'avoient obligé de partager la succession de la puissance de son oncle ; il les attaqua l'un après l'autre. La perte de l'imbécille Lépide ne lui coûta que quelques intrigues. Antoine, adoré de ses soldats, maître de la meilleure partie de l'Asie, et qui avoit de puissans rois

dans son parti, donna plus de peine à Octave; mais sa perte vint de ce qui devoit faire sa principale ressource. Enivré d'une passion violente pour Cléopâtre, reine d'Egypte, et maître de ses Etats, il crut qu'il y trouveroit autant de forces qu'il rencontroit de charmes dans son commerce avec cette princesse; cet excès de confiance lui fit négliger le soin de Rome et de l'Italie, le centre de l'empire. Octave s'en prévalut, et y établit son autorité. Après plusieurs ruptures et plusieurs raccommodemens, ils prirent enfin les armes l'un contre l'autre, et la bataille navale qui se donna près d'Actium, décida de l'empire du monde entre ces deux célèbres rivaux. Antoine, vaincu et poursuivi en Egypte, fut réduit à se tuer lui même; et par cette mort, Octave se vit enfin au comble de ses désirs, seul maître de Rome et du monde entier.

Auguste (c'est le nom que la flatterie donna à Octave) travailla dès lors à rétablir l'ordre dans l'empire. On prétend qu'il tint un conseil secret avec ses deux ministres, Agrippa et Mécène, pour examiner avec eux s'il rétabliroit l'ancien gouvernement, ou s'il retiendroit l'autorité souveraine; mais il est fort douteux qu'il ait eu sincèrement le dessein de se démettre de l'empire. Qui ne croit, en effet, que s'il l'eût voulu, il étoit impossible qu'il n'y réussît? Ce qui fait voir que ce n'étoit qu'un jeu, c'est qu'il demanda tous les dix ans, au sénat, d'être soulagé de ce fardeau, et qu'il le porta toujours. C'étoient de petites finesses pour se faire donner ce qu'il ne croyoit pas avoir assez acquis.

Auguste avoit été cruel, lorsqu'il n'étoit pas encore le maître, et qu'il vouloit le devenir; il fut clément,

quand sa puissance, au-dessus de toute atteinte, ne fut plus attaquée que par de méprisables conjurations, aussitôt détruites que découvertes. Il s'efforça, et il vint à bout de faire oublier ses proscriptions, en entretenant dans Rome l'abondance, les plaisirs et la paix. Libéral à l'égard des troupes, affable avec le peuple, familier avec les gens de lettres, il finit par être l'admiration et l'amour de cet empire, dont il avoit commencé par être le plus terrible fléau, ce qui a fait dire de lui, *qu'il auroit dû ne jamais naître ou ne jamais mourir.*

Le siècle d'Auguste est compté parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain. Virgile, Horace, Ovide, Properce, Tibulle, etc., fleurirent dans cet âge illustre. Les deux premiers reçurent de lui des récompenses, et lui donnèrent l'immortalité. Auguste est redevable à ces deux poëtes de l'honneur que lui ont fait tous les siècles modernes, de lui comparer les plus grands princes.

Auguste étoit né sous le consulat de Cicéron, le 20 septembre, un peu avant le lever du soleil, vis-à-vis le mont Palatin. Il étoit d'une très belle figure, que l'âge ne changea point, très éloigné pourtant de toute recherche et de toute parure. Il avoit le visage si tranquille et si serein, soit qu'il parlât, soit qu'il se tût, qu'un des principaux de la Gaule avoua aux siens, qu'en passant les Alpes avec lui, il avoit eu dessein de saisir le moment où Auguste lui parleroit familièrement et sans précaution, pour le précipiter du haut des montagnes, et que la douceur de son visage l'avoit désarmé. Il avoit les yeux clairs et brillans, et vouloit même qu'on leur crût une espèce de force divine.

Quand il regardoit fixement, c'étoit le flatter que de baisser les yeux, comme devant le soleil. Il eut l'œil gauche affoibli dans ses dernières années. Ses dents étoient petites, clair-semées et ternes, ses cheveux bouclés et un peu blonds, ses sourcils joints, ses oreilles ni grandes ni petites, son nez aquilin et pointu, sa peau entre le gris et le blanc, sa taille petite; mais ses membres étoient proportionnés de manière à cacher la petitesse de sa taille, qui ne paroissoit telle qu'elle étoit qu'à côté d'une personne plus grande. Il avoit le corps tacheté, des signes sur la poitrine et sur le ventre, disposés comme les étoiles de l'Ourse, des durillons causés par des démangeaisons très vives, qui l'obligeoient de se faire frotter souvent et avec force; ces durillons avoient fini par devenir des espèces de dartres. Il avoit la hanche, la cuisse et la jambe gauche un peu foibles; il boîtoit même quelquefois; mais il se raffermissoit en appliquant du sable chaud et un roseau fendu sur la partie affectée. De tems en tems il se sentoit le doigt voisin du pouce de la main droite tellement engourdi, qu'il l'enveloppoit de corne pour écrire. Il se plaignoit aussi de la vessie, et n'étoit soulagé que lorsqu'il avoit rendu de petits cailloux en urinant.

Sa dernière maladie commença par une diarrhée. Il ne laissa pas de parcourir les côtes de la Campanie et les isles adjacentes. Il fut quatre jours retiré à Caprée, dans une entière oisiveté et dans la meilleure humeur. Passant près de la baie de Pouzoles, des matelots et des pilotes d'un vaisseau d'Alexandrie qui étoit à la rade, vinrent au-devant de lui en robes blanches et couronnés de fleurs, faisant des libations et lui souhai-

tant toute sorte de prospérités, le comblant de louanges, et lui disant que c'étoit à lui qu'ils devoient leur salut, la liberté de la navigation et tous leurs biens. Il en fut enchanté, et distribua à tous ceux de sa suite quarante pièces d'or pour chacun d'eux, à condition qu'ils s'engageroient par serment à n'employer cet argent qu'en marchandises d'Alexandrie. Les jours suivans, il distribua, entr'autres présens, des habits grecs et romains, faisant mettre aux Romains ceux des Grecs, et aux Grecs ceux des Romains, et les faisant aussi échanger de même leur langage. Il s'amusa beaucoup à regarder une troupe d'adolescens, qui étoient à Caprée, reste d'une ancienne fondation, et qui faisoient les exercices des Grecs: il leur donna un repas, permettant et même exigeant qu'ils jouassent entre eux, et qu'ils s'arrachassent de force les fruits, les mets et autres choses qu'il leur envoyoit. Enfin il se livra à toutes sortes d'amusemens. Il appeloit l'isle de Caprée *la ville de l'oisiveté*, à cause de la vie qu'y menoient ceux de sa suite.

De là Auguste passa à Naples, toujours plus ou moins incommodé de douleurs d'entrailles. Il assista aux jeux quinquennaux établis en son honneur, et conduisit Tibère jusqu'à Bénévent. Mais au retour, se sentant plus mal, il s'arrêta à Nola, fit revenir Tibère, lui parla long-tems en secret, et depuis ne s'occupa plus d'aucune affaire.

Le jour de sa mort, il demanda plusieurs fois s'il ne se passoit rien d'extraordinaire à son sujet. Il se fit apporter un miroir, et fit peigner ses cheveux, pour avoir l'air moins défait. Ses amis entrèrent. « Eh bien! » leur dit-il, trouvez-vous que j'aie assez bien joué

L'an 1662, *le* 19 *août*, Mort de Pascal.

De toutes les réputations auxquelles le jansénisme a eu part, il n'y en a pas qui ait obtenu aussi pleinement la sanction publique, que celle de Pascal. Cet avantage unique d'avoir deviné ce que la langue devoit et alloit devenir, et d'avoir écrit comme les meilleurs auteurs n'écrivirent que long-tems après, distinguera toujours Pascal, même parmi les hommes de génie. « Les meilleures comédies de Molière (dit Voltaire) » n'ont pas plus de sel que les *premières Provinciales*. » Bossuet n'a rien de plus éloquent que les dernières. »

Pendant les deux dernières années de sa vie, Pascal fut tourmenté par tous les maux du corps et de l'esprit: il eut, en 1661, la douleur de voir naître cette longue persécution sous laquelle la maison de Port-Royal succomba enfin dans la suite. Il fut attaqué, au mois de juin 1662, d'une colique très aiguë et presque continuelle, qui ne lui permettoit que des momens de sommeil. Les médecins qui le traitoient ne regardèrent pas son état comme dangereux; mais il étoit fort éloigné d'avoir la même sécurité: dès le premier moment, il dit qu'on y seroit trompé, et qu'il mourroit de cette maladie. En effet ses douleurs augmentèrent: à la colique qui déchiroit ses entrailles, se joignirent de violens maux de tête et des étourdissemens très fréquens. Bientôt ses souffrances devinrent insupportables. Jamais cependant il ne laissa échapper le moindre mouvement d'impatience. Le 17 août, il lui prit une convulsion si forte qu'on le crut mort: il reprit connoissance, et se souleva de son lit de douleur pour recevoir le viatique: un moment après ses con-

vulsions le reprirent et ne le quittèrent plus. Il mourut le 19 août 1662, à l'âge de trente-neuf ans et deux mois. Son corps ayant été ouvert, on trouva qu'il avoit l'estomac et le foie flétris, les intestins gangrenés. On remarqua avec étonnement que son crâne contenoit une quantité énorme de cervelle, dont la substance étoit fort solide et fort condensée.

Cet homme extraordinaire reçut de la nature tous les dons de l'esprit : géomètre du premier ordre, dialecticien profond, écrivain éloquent et sublime. Si on se rappelle que dans une vie très courte, accablé de souffrances presque continuelles, il a inventé *la machine arithmétique*, *les principes du calcul des probabilités*, *la méthode pour résoudre les problèmes de la roulette*; qu'il a fixé d'une manière irrévocable les opinions encore flottantes des savans, par rapport aux effets du poids de l'air; qu'il a établi le premier, sur des démonstrations géométriques, les lois générales de l'équilibre des liqueurs; qu'il a écrit un des ouvrages les plus parfaits de la langue française; que cet ouvrage, publié en 1656, est antérieur de huit ans à la première tragédie de Racine; que dans ses *Pensées* il y a des morceaux d'une profondeur et d'une éloquence incomparables; on sera porté à croire quechez aucun peuple, dans aucun tems, il n'a existé de plus grand génie.

Blaise Pascal étoit né à Clermont en Auvergne, le 19 juin 1623. Il étoit fils d'Etienne Pascal, premier président à la cour des aides de cette ville.

HISTOIRE.

L'an 1508, *le* 20 *août*, Découverte du Canada, par Jean-Denis Normand, qui s'étoit embarqué avec plusieurs de ses compatriotes et quelques Bretons, dans le dessein d'aller chercher fortune hors de son pays.

L'an 1521, *le* 20 *août*, Soliman II, empereur des Turcs, se rend maître de Belgrade.

Ce boulevard de la chrétienté avoit été plusieurs fois attaqué en vain par les sultans Amurat II et Mahomet II. Les historiens turcs placent au 9 août la prise de Belgrade.

L'an 1572, *le* 20 *août*, Fête magnifique donnée aux Tuileries par Catherine de Médicis, à l'occasion du mariage du roi de Navarre Henri IV. Les tournois et les ballets de ces noces préludèrent au massacre de la Saint-Barthélemi, qui eut lieu quatre jours après.

L'an 1648, *le* 20 *août*, Le grand Condé remporte une victoire complète sur les Espagnols, auprès de la ville de Lens : c'étoit la quatrième bataille qu'il donnoit depuis qu'il commandoit les armées. Avant le combat, il dit à ses soldats ces seules paroles : « Amis, » souvenez-vous de Rocroi, de Fribourg et de Nord-» lingue. »

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1153, *le* 20 *août*, Mort de Saint Bernard.

Saint Bernard, le premier et le plus illustre abbé de Clervaux, joignoit aux avantages de la naissance, ceux de la figure, de l'esprit et de l'éloquence; il ensevelit tout dans le cloître, ou plutôt le cloître alors n'ensevelissoit rien : il fournissoit au contraire aux talens des occasions et des moyens d'éclater. Saint Bernard ayant été chargé par le pape Eugène III, de prêcher la seconde croisade, il le fit avec un succès qui passa son attente; car la multitude de croix qu'il avoit rassemblées pour les distribuer à ceux qui voudroient s'engager dans la croisade, n'ayant pas suffi, il fut obligé de mettre ses habits en pièces, pour donner à chacun une petite croix.

Saint Bernard n'eut pas autant à s'applaudir du succès de la croisade, que de celui de sa prédication; et cependant il avoit répondu du succès. Il publia une apologie, dans laquelle il dit qu'il avoit dû prêcher la croisade, et qu'elle avoit dû réussir; mais que les péchés, et surtout la mauvaise conduite des Croisés avoient tout changé. Il ne faisoit pas attention, que la première croisade avoit eu plus de succès, quoique les Croisés n'eussent pas été plus réglés. Il ne s'apercevoit pas, dit Fleuri, qu'une preuve qui n'est pas toujours concluante, ne l'est jamais.

Ce que Saint Bernard fit de plus raisonnable dans cette affaire, ce fut de refuser d'être le chef de la croisade qu'il avoit provoquée, et à laquelle l'abbé Suger s'étoit opposé de tout son pouvoir; opposition qui a

fait, dans la postérité, la plus grande partie de la gloire de ce sage ministre.

Saint Bernard resta donc à Paris, et s'occupa d'une guerre plus convenable à son état et à son habit, et dans laquelle il eut toujours de grands avantages : la guerre contre les hérétiques. Il fit condamner, au concile de Sens, en 1140, le fameux Abailard, pour quelques propositions hasardées sur la Trinité. Si dans cette affaire, la vérité fut pour Bernard, tout l'intérêt fut pour Abailard, grâce aux lettres d'Héloïse; elle y représente l'ennemi de son amant comme un persécuteur jaloux, qui en vouloit bien plus à sa gloire qu'à sa doctrine.

Le président Hénault est celui qui a peint le plus fidèlement Saint Bernard; le portrait qu'il en a fait, réunit la justice et la décence, qui n'a pas toujours été assez respectée par tous ceux qui ont entrepris de peindre cet illustre personnage.

« Il avoit été donné à cet homme extraordinaire, » de dominer les esprits : on le voyoit d'un moment » à l'autre, passer du fond de son désert au milieu » des cours, jamais déplacé; sans titres, sans caractère, » jouissant de cette considération personnelle qui est » au-dessus de l'autorité; simple moine de Clervaux, » plus puissant que l'abbé Suger, premier ministre de » France, et conservant sur le pape Eugène III, qui » avoit été son disciple, un ascendant qui les honoroit » également l'un et l'autre. Cependant Saint Bernard » n'étoit pas un aussi grand politique qu'il étoit un » bel-esprit. Ses sermons sont des chefs-d'œuvre de » sentiment et de force. Feu M. Henri de Valois, » cet homme illustre du siècle passé, les préféroit à

» tous ceux des anciens, tant Grecs que Latins; aussi, » a-t-on dit de lui, que ç'avoit été le dernier père de » l'Eglise. »

Ce que dit le président Hénault, de l'autorité personnelle de Saint Bernard, est justifié par sa vie entière. L'ordre des Templiers étoit institué; mais il n'avoit point de règle; à qui s'adresse-t-on pour en avoir une? à Saint Bernard. Deux concurrens, Innocent III et Anaclet, se disputoient le trône pontifical; un concile s'assemble pour discuter cette grande question; un seul homme la décide, c'est Saint Bernard; il prononce en faveur d'Innocent III; aussitôt Anaclet est abandonné de tout le monde, et n'est plus qu'un anti-pape. Saint Bernard passe en Italie, pour effacer les dernières traces du schisme; on lui offre l'archevêché de Milan, il le refuse, et revient dans son cloître, d'où il continue à gouverner la chrétienté jusqu'à sa mort.

HISTOIRE.

L'an 1534, *le* 21 *août*, Mort de Villiers de l'Isle-Adam.

Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, est célèbre par le courage avec lequel il défendit la ville de Rhodes, quand elle fut assiégée par deux cent mille Turcs en 1522; obligé enfin, après la plus glorieuse résistance, de rendre cette place au fameux Soliman, il reçut de son vainqueur, des marques d'estime et de respect, dont les sultans ne sont pas très prodigues envers les chrétiens. Soliman vint lui rendre visite dans son palais, sans garde et sans escorte; et prenant congé du grand-maître, il lui dit: « Quoique je sois venu seul ici, ne » croyez pas que je manque de bonne escorte; car » j'ai avec moi ce que j'estime mieux qu'une armée » entière, la parole et la foi d'un si illustre grand-» maître et de tant de braves chevaliers. »

Le grand-maître, ses chevaliers et les Rhodiens, chassés de leur patrie, furent pendant plusieurs années errans de ville en ville, à Messine, à Gallipoli, à Rome, à Viterbe. Villiers de l'Isle-Adam alla jusqu'à Madrid implorer Charles-Quint; il passa en France, en Angleterre, tâchant de relever partout les débris de son ordre qu'on croyoit entièrement ruiné. Enfin, l'empereur Charles-Quint donna aux chevaliers, en 1530, l'île de Malte; ils en prirent possession au mois

d'octobre de la même année : c'est depuis ce tems que les chevaliers de Saint Jean de Jérusalem ont pris le nom de chevaliers de Malte.

L'Isle-Adam mourut à l'âge de soixante-dix ans, pleuré de ses chevaliers, dont il avoit été le défenseur et le père. On grava sur son tombeau cette épitaphe qui renferme tout son éloge :

C'est ici que repose la vertu victorieuse de la fortune.

L'an 1568, *le* 21 *août*, Mort de Jean de la Valette.

Jean de la Valette-Parisot, grand-maître de l'ordre de Malte, non moins illustre que le précedent, se rendit la terreur des Turcs, du tems même de Soliman II, la terreur des Chrétiens. Celui-ci qui, en 1522, avoit déjà chassé de Rhodes les chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, voulut encore, en 1565, les chasser de Malte ; il envoya une armée de plus de quatre-vingt mille hommes en faire le siége ; Jean de la Valette, âgé de soixante-onze ans, obligea les Turcs de le lever au bout de quatre mois, après avoir perdu plus de vingt mille hommes : le principal bourg de Malte, qui avoit soutenu le plus d'assauts, fut nommé la Cité Victorieuse, nom qu'il conserve encore aujourd'hui. Le grand-maître de la Valette fit bâtir une cité nouvelle, qui porta le nom de la Valette, et qui rendit Malte imprenable. Cette petite île a, depuis ce tems, bravé toute la puissance ottomane ; mais il a fait bien moins de mal aux Turcs que les corsaires algériens n'en ont fait aux chrétiens.

L'an 1707, *le* 21 *août*, Le duc de Savoie et le prince

Eugène furent obligés de lever le siége de Toulon, après une perte de 4 à 5000 hommes; le maréchal de Tessé avoit fait attaquer, dès le 15, avec le plus grand succès, la hauteur de Sainte-Catherine, dont ils s'étoient emparés.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1610, *le* 21 *août*, La reine Marguerite de Valois posa la première pierre du portail de Saint-Etienne-du-Mont.

La fondation de cette église se perd dans la nuit des tems. La construction ayant été terminée, Jean-François de Gondy, premier archevêque de Paris, en fit la dédicace le 5 février 1622. La cure de cette paroisse étoit à la nomination de l'abbé de Sainte-Geneviève, et étoit desservie par un chanoine régulier.

TAYLOR INST. OXFORD

HISTOIRE.

L'an 1350, *le* 22 *août*, Mort du roi de France, Philippe VI, dit de Valois.

« Quoiqu'il n'eût que cinquante-sept ans, il mou-
» rut vieux et cassé (dit Brantôme); il avoit épousé
» en secondes noces Blanche d'Evreux, qui n'avoit
» que dix-sept ans; c'étoit la plus belle princesse
» de son tems; il l'aima beaucoup, et elle avança ses
» jours. »

Philippe VI, premier roi de la branche collatérale des Valois, étoit fils de Charles, comte de Valois, troisième fils du roi Philippe-le-Hardi; il étoit monté sur le trône en 1328, après la mort du roi Charles IV, son cousin, à l'exclusion d'Edouard III, roi d'Angleterre, qui prétendoit à cet honneur, comme neveu du roi défunt, par sa mère Isabelle, sœur du roi Charles IV; mais la loi salique, qui excluoit les filles du trône de France, étoit depuis long-tems une loi fondamentale de l'Etat, et le roi Edouard ne pouvoit avoir, par sa mère, un droit que sa mère n'avoit pas.

Philippe reçut d'abord de ses peuples, le nom de *Fortuné*, qu'il perdit bientôt par les malheurs de tout genre, qui affligèrent son règne.

« Philippe de Valois, dit Mézeray, n'eut aucun
» bonheur, que la victoire de Cassel; car, comme si
» la fortune se fût toujours préparée pour traverser
» ses desseins, elle sembloit rendre imprenables les
» moindres places qu'il assiégeoit, et affoiblir ses meil-

» leures villes. Sa vertu ni son grand courage ne lui » servoient de rien. Les capitaines qui s'étoient signa- » lés en prenant les armes contre lui, cessoient de » combattre quand il étoit question de le défendre. » Ses desseins les plus cachés étoient découverts dès » leur naissance ; ceux de son ennemi ne lui parois- » soient que quand ils étoient exécutés. Philippe vou- » loit combattre, mais ses gens ne le vouloient pas ; » et si ce prince ne le vouloit pas, ses troupes don- » noient la bataille à contre-tems. Enfin, par mer et » par terre, par soi et par ses lieutenans, ce mo- » narque trouva toujours la fortune contraire, trahi » misérablement par la plupart des siens, et peu aimé » des autres. »

Mézeray, dans ce passage, a principalement en vue la bataille navale de l'Ecluse, donnée contre les Anglais, où les amiraux de Philippe perdirent soixante-dix vaisseaux et vingt mille hommes ; la bataille encore plus funeste de Créci, où trente mille Français restèrent sur le champ de bataille, et la prise de Calais, cette clef de la France que les Anglais gardèrent jusqu'en 1558. A tous ces malheurs se joignit un fléau d'une autre espèce : une peste mortelle, qui avoit fait le tour du monde, et qui avoit dépeuplé l'Asie et l'Afrique, vint alors ravager l'Europe, et enleva la quatrième partie des hommes en France ; c'est une des causes qui ont fait que, dans nos climats, le genre humain ne s'est pas multiplié dans la proportion où l'on croit qu'il devroit l'être.

Mézeray dit que cette peste vint de la Chine ; mais cette peste proprement dite, est une maladie attachée au climat du milieu de l'Afrique, comme la petite vé-

role à l'Arabie, et comme le venin qui empoisonne la source de la vie, est originaire chez les Caraïbes. Chaque climat a son poison dans ce malheureux globe, où la nature a mêlé un peu de bien avec beaucoup de mal.

Philippe de Valois fut le premier qui força ses peuples à prendre du sel dans ses greniers, ce qui le faisoit appeler *le roi de la loi salique* (1), par Edouard, qu'il appeloit par représailles *le marchand de laines*, à cause que celui-ci, par le commerce des laines, entretenoit l'amitié des Flamands, ennemis de Philippe.

L'an 1485, *le 22 août*, Richard III, roi d'Angleterre, est défait et tué à la bataille de Bosworth.

Richard III, de la maison d'Yorck, s'étoit emparé de la couronne d'Angleterre, en 1483, après avoir empoisonné le roi Edouard IV, son frère, et fait périr ses deux neveux, héritiers du trône. Il y a des tems où les hommes sont lâches à proportion que leurs maîtres sont cruels. Un parlement, assemblé par Richard, n'eut pas honte de déclarer que la couronne appartenoit de droit à ce prince, attendu qu'Edouard IV, son frère, étoit né d'un adultère.

Richard ne jouit pas long-tems du fruit de son crime. Lorsqu'en 1471, la maison d'Yorck, victorieuse de celle de Lancastre, avoit cimenté sa domination du sang de sa rivale, Henri, comte de Richemont, avoit eu le bonheur d'échapper aux désastres de sa maison, et de se sauver en France. Instruit de la

(1) Edouard faisoit en même tems allusion à la loi, par laquelle Philippe l'avoit exclu du trône de France.

haine universelle que les Anglais portoient à Richard, il résolut de venger les malheurs de sa famille, de punir Richard III, et de conquérir l'Angleterre. Henri va débarquer au pays de Galles, avec deux mille Français que lui avoit donnés le roi Charles VIII; tout le pays de Galles dont il étoit originaire, s'arme en sa faveur. Richard III, alarmé des progrès de son rival, s'avance pour le combattre; on en vient aux mains près de Bosworth. Richard avoit la couronne en tête, croyant avertir par-là ses soldats, qu'ils combattoient pour leur roi contre un rebelle; mais le lord Stanley, un de ses généraux, qui voyoit depuis long-tems avec horreur cette couronne usurpée par tant d'assassinats, trahit son indigne maître, et passa avec un corps de troupes du côté de Richemont. Richard voyant la bataille désespérée, se jeta en furieux au milieu de ses ennemis, et y reçut une mort plus glorieuse qu'il ne méritoit. Stanley, lui ayant arraché la couronne de la tête, lorsqu'il eut été tué, la porta à Henri de Richemont.

Cette journée mit fin aux désolations dont la rose rouge et la rose blanche avoient rempli l'Angleterre: la maison de Lancastre qui avoit commencé à régner par Henri IV, remonta sur le trône, d'où elle avoit été chassée par Edouard IV, qui étoit de celle d'Yorck. Dans Richard III, finit la race des Plantagenets, qui régnoit depuis trois cents ans; et dans Henri VII, son successeur, commença la race des Tudors, qui régna jusqu'en 1603, que la race des Stuarts monta sur le trône, dans la personne de Jacques Ier, après la mort d'Elisabeth.

L'an 1572, *le 22 août*; L'amiral de Coligni, revenant du Louvre, est blessé au bras d'un coup d'arquebuse.

Gaspard de Coligni, amiral de France, fils de Gaspard de Coligni, maréchal de France, et de Louise de Montmorenci, sœur du connétable, étoit né à Châtillon-sur-Loing, le 16 février 1516; il se signala sous François Ier, à la bataille de Cerizoles, et sous Henri II, qui le fit colonel-général de l'infanterie française, et ensuite amiral de France en 1552. Il mérita ces faveurs par la belle action qu'il fit à la bataille de Renti, par ses conquêtes sur les Espagnols, et surtout par la belle défense de Saint-Quentin. Après la mort de Henri II, il se mit, avec le prince de Condé, à la tête des Calvinistes contre les Guise, qui dominoient alors à la cour. La première bataille rangée qui se donna entre les huguenots et les catholiques, fut celle de Dreux, en 1562 (le 19 décembre); l'amiral combattit vaillamment, perdit la bataille, mais sauva l'armée. Le duc de Guise ayant été massacré par trahison, peu de tems après, au siège d'Orléans, on l'accusa d'avoir connivé à ce lâche assassinat, mais il se justifia par serment. Les guerres civiles cessèrent pendant quelque tems, pour recommencer avec plus de fureur en 1567.

Coligni et Condé donnèrent la bataille de Saint-Denis (le 10 novembre) contre le connétable de Montmorenci. Cette journée indécise, fut suivie de celle de Jarnac, en 1569 (13 mars), fatale aux Calvinistes. Condé ayant été tué d'une manière funeste, Coligni resta seul le chef et le soutien du parti : il fut encore

vaincu à la bataille de Moncontour (le 3 octobre), sans que son courage pût être ébranlé. Cette troisième guerre civile fut terminée par la paix de Saint-Germain, en 1571. Les avantages accordés aux huguenots, par cette paix, donnèrent du soupçon aux chefs du parti; on essaya de les dissiper, en proposant le mariage de la princesse Marguerite, sœur de Charles IX, avec Henri, prince de Béarn, et en même tems on leur laissoit entrevoir, que l'on se disposoit à la guerre contre le roi d'Espagne. Coligni parut à la cour, et fut accablé de caresses comme tous ceux de son parti; Charles IX lui fit donner cent mille livres de l'épargne, pour réparer ses pertes, et lui rendit sa place au conseil, en lui faisant même espérer qu'il auroit la conduite de la guerre qu'on alloit porter dans les Pays-Bas; mais un vendredi, 22 août, que l'amiral revenoit du Louvre, il fut blessé d'un coup d'arquebuse par Maurevert, qui tira le coup d'une maison du cloître Saint-Germain-l'Auxerrois où il étoit caché. L'amiral attribua cet assassinat au duc de Guise, et ce soupçon étoit d'autant plus fondé, que le duc de Guise, qui n'avoit que treize ans lors de l'assassinat de François, son père, dont l'amiral étoit accusé, jura qu'il ne mourroit jamais qu'il n'eût vengé sa mort. Le roi de Navarre et le prince de Condé se plaignirent au roi de cet attentat; Charles IX, exercé à la dissimulation par sa mère, en témoigna une douleur extrême; il alla même rendre visite à l'amiral, et jura qu'il puniroit sévèrement l'assassin et ses complices.

Après que le roi fut sorti, les seigneurs protestans tinrent conseil, et le Vidame de Chartres dit que l'on ne devoit pas se fier aux paroles que la cour donnoit,

mais qu'il falloit sortir de Paris pour se mettre en sûreté. Cet avis étoit prudent, mais il ne fut point suivi. Le lendemain samedi, veille de la fête de la Saint-Barthélemi, la reine-mère conduisit, après le dîner, le roi, le duc d'Anjou, et quelques seigneurs de confiance, dans le jardin des Tuileries, et leur représenta que ceux qu'ils poursuivoient depuis si long-tems, étoient pris dans leurs filets; que l'amiral étoit au lit, ne pouvant se remuer; que le roi de Navarre et le jeune prince de Condé étoient logés au Louvre, dont les portes étoient fermées pendant la nuit; que les chefs étant abattus, les autres ne pourroient plus agir; qu'en moins d'une heure on pouvoit exterminer tous les Calvinistes; que si le roi ne profitoit pas d'une occasion si favorable, il falloit s'assurer que l'amiral étant guéri, toute la France se verroit bientôt replongée dans les malheurs d'une nouvelle guerre civile, plus funeste que les précédentes. On applaudit à l'avis de la reine-mère; mais on convint qu'il falloit sauver le roi de Navarre et le jeune prince de Condé. Il fut arrêté que la nuit suivante, on exécuteroit ce dessein, et qu'on en confieroit la conduite au duc de Guise, ennemi mortel de l'amiral. Vers le soir, le roi fit poster douze cents arquebusiers, les uns le long de la rivière, d'autres dans les rues, et plusieurs auprès du logis de l'amiral, autour duquel le roi avoit fait loger la plus grande partie des seigneurs et des gentilshommes protestans. Le duc de Guise fit venir, à l'entrée de la nuit, les capitaines des Suisses et les colonels des compagnies françaises qui étoient entrés dans la ville, et leur fit part de son secret; il assembla ensuite, dans l'hôtel de ville, le prévôt des marchands et les éche-

vins, pour leur faire la même confidence, et leur apprendre que l'heure étoit venue de massacrer tous les hérétiques; qu'on alloit commencer par les chefs, qui se trouvoient enfermés dans Paris, et qu'ensuite on extermineroit tous ceux qui étoient dans les provinces; que le signal pour commencer le massacre seroit lorsqu'on sonneroit la cloche du Palais; que les marques qui les distingueroient des huguenots, seroient un mouchoir blanc attaché au bras gauche, et une croix de même couleur au chapeau. Toute l'assemblée reçut avec joie un ordre si barbare : chacun prit les armes, et se disposa à l'exécuter. Un peu avant minuit, la reine-mère entra dans la chambre du roi, pour empêcher qu'il ne changeât de résolution; car elle savoit qu'il chanceloit. La reine fut suivie des seigneurs qui étoient du complot, et elle parla au roi avec tant de vivacité, que ce prince donna un dernier ordre. (La suite au 24 août.)

L'an 1672, *le* 22 *août*, Jean de With est massacré à la Haye, avec son frère.

Jean de With, bourguemestre de Dordrecht, s'étoit élevé de grade en grade, et par ses services, jusqu'à la place de grand-pensionnaire de Hollande. Il y avoit alors deux partis dans la république; celui de la monarchie, favorable à la maison d'Orange, et celui de la liberté, contraire aux vues de cette maison. Jean de With et Corneille, son frère, étoient à la tête du parti républicain, et s'opposoient de tout leur pouvoir au rétablissement du stathoudérat, que les républicains avoient fait abroger solennellement après la mort de Guillaume II.

La guerre que la France fit, en 1672, à la Hollande, servit les desseins de la maison d'Orange. Louis XIV, s'étant avancé jusqu'aux portes d'Amsterdam, les orangistes demandèrent, plus hautement que jamais, un stathouder. Le grand-pensionnaire de With, qui croyoit ne pouvoir sauver son pays qu'en demandant la paix au vainqueur, vouloit qu'on envoyât des députés à Louis XIV; le prince d'Orange qui voyoit son élévation dans la continuation de la guerre, s'opposoit à la paix. Les Etats résolurent qu'on demanderoit la paix malgré le prince; mais le prince fut élevé au stathoudérat malgré les de With.

Quatre députés de la république se rendirent au camp de Louis XIV; mais les conditions que leur proposa le monarque, ayant paru intolérables, le peuple en fureur éclata contre le grand-pensionnaire, qui avoit demandé la paix. Cette fureur du peuple fut augmentée par la politique du prince d'Orange, et l'animosité de son parti. On attenta d'abord à la vie du grand-pensionnaire Jean de With, qui eut le bonheur d'échapper, et même le crédit de faire punir de mort un des assassins. Ensuite on accusa Corneille, frère de Jean de With, d'avoir attenté à celle du prince d'Orange; Corneille fut appliqué à la question; il récita, dans les tourmens, le commencement de cette ode d'Horace:

Justum, et tenacem propositi virum, etc.

convenable à son état et à son courage; les douleurs de la torture n'ayant pu lui arracher l'aveu d'un crime dont il n'étoit pas coupable, ses juges se contentèrent de le bannir; mais au moment où Jean de With alloit délivrer son frère de la prison après ce jugement, le

peuple, excité par les orangistes, se jeta sur les deux frères; et après les avoir massacrés, il exerça sur leurs corps sanglans toutes les horreurs qui lui sont familières dans tous les tems et dans tous les pays.

L'an 1711, *le* 22 *août*, Mort du maréchal de Boufflers.

Louis-François de Boufflers, duc et pair et maréchal de France, né en 1644, fut le plus célèbre de tous ceux qui ont porté le nom de Boufflers: élève des Condé, des Créqui, des Luxembourg et des Catinat, il s'acquit la plus grande gloire dans les dernières guerres du règne de Louis XIV, celle de 1672, celle de 1688, et celle de la succession d'Espagne. Sa défense de Lille, en 1708, est regardée comme un des plus mémorables exploits dans ce genre. « Je suis bien glorieux, lui dit » le prince Eugène, d'avoir pris Lille défendu par » vous; mais j'aimerois mieux encore l'avoir défendu » comme vous ».

Le roi le récompensa comme s'il eût gagné une bataille; il fut fait pair de France, et eut la survivance du gouvernement de Flandre, pour son fils aîné. Lorsqu'il vint au parlement pour s'y faire recevoir, il dit, en se tournant vers une foule d'officiers qui avoient défendu Lille avec lui: « C'est à vous que je dois toutes » les grâces dont on me comble; c'est à vous que je les » renvoie, et je ne dois me louer, que d'avoir été à la » tête de tant de braves gens. »

Le maréchal de Boufflers mourut à Fontainebleau, à l'âge de soixante-huit ans. « En lui (écrivoit madame » de Maintenon) le cœur est mort le dernier. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1740, *le* 22 *août*, Première exposition des ouvrages de peinture et de sculpture, dans le sallon du Louvre, faite par ordre de Louis XV, pour l'encouragement des arts.

HISTOIRE.

L'an 408, *le* 23 *août*, L'empereur Honorius fait périr Stilicon.

Stilicon, général de l'empereur Théodose-le-Grand, avoit rendu de si grands services à cet empereur, qu'il avoit eu l'honneur d'épouser sa nièce, et d'entrer ainsi dans la famille impériale. Sous l'empire d'Honorius, fils et successeur de Théodose, il continua d'être le défenseur de l'empire contre tous les essaims de barbares qui commençoient à inonder l'empire romain; ses succès lui donnèrent de l'ambition; il se crut fait pour porter la couronne qu'il avoit su défendre, ou plutôt il se crut assez fort pour la mettre sur la tête de son fils. Honorius, instruit de ses manœuvres, le prévint, et lui fit trancher la tête à Ravenne. Son fils Euchérius fut mis à mort quelques jours après.

L'an 1328, *le* 23 *août*, Philippe de Valois défait les Flamands à la bataille de Cassel, malgré la bravade qu'ils firent de mettre sur le bord de leur retranchement la figure d'un coq, avec ces mots : *Quand ce coq chanté aura, le roi Cassel conquérera.* Il les contraignit de reconnoître pour leur souverain Louis, leur comte, contre lequel ils s'étoient révoltés, et qu'ils avoient chassé de Flandre; mais il dit en même tems au comte Louis : « Ne vous attirez plus tant de révoltes » par votre mauvaise conduite. »

Cette victoire fut le seul événement heureux du règne de Philippe de Valois.

L'an 1628, *le* 23 *août*, Assassinat du duc de Buckingham.

Georges de Villiers, duc de Buckingham, ministre et favori du roi d'Angleterre, Charles Ier, gouverna ce prince, non par l'intrigue, mais par l'ascendant qu'il avoit eu sur le père, et qu'il conserva sur le fils: c'étoit l'homme le plus beau de son tems, le plus fier et le plus généreux; il pensoit que les femmes ne devoient point résister aux charmes de sa figure, ni les hommes à la supériorité de son caractère. Enivré de ce double amour-propre, il avoit conduit le roi Charles, encore prince de Galles, en Espagne, pour lui faire épouser une infante, et pour briller dans cette cour. C'est là, que joignant la galanterie espagnole à l'audace de ses entreprises, il attaqua la femme du premier ministre Olivarès, et fit manquer, par cette indiscrétion, le mariage du prince.

Etant depuis venu en France, en 1625, pour emmener la princesse Henriette, qu'il avoit obtenue pour Charles Ier, il fut encore sur le point de faire échouer l'affaire par une indiscrétion plus hardie: il osa faire à la reine Anne d'Autriche, une déclaration en termes si pressans, que la marquise de Seneçai, lui dit: *Monsieur, taisez-vous; on ne parle pas ainsi à une reine de France.*

Buckingham mena Henriette à Londres, et y rapporta dans son cœur sa passion pour la reine, augmentée par la vanité de l'avoir déclarée. Cette même vanité le porta à tenter un second voyage à la cour de

France; mais le cardinal de Richelieu lui fit dire : *Que pour les raisons qu'il savoit bien, sa présence ne seroit pas agréable au roi très chrétien.* L'Anglais, outré de dépit, fit déclarer la guerre à la France. Le duc de Richelieu ayant mis le siége, en 1627, devant la Rochelle, le boulevard du calvinisme, Buckingham prépara un armement formidable, pour sauver la ville; il pouvoit, en très peu de tems, rendre tous les efforts du cardinal inutiles; mais Richelieu, pour parer ce coup, se servit de l'amour même de Buckingham pour Anne d'Autriche, et exigea de la reine qu'elle écrivît au duc. Elle le pria, dit-on, de différer au moins l'embarquement, et on assure que la foiblesse de Buckingham l'emporta sur son honneur et sur sa gloire; mais la nation anglaise ayant fait éclater son mécontentement, et le duc de Buckingham s'étant encore brouillé avec le cardinal de Richelieu, le duc alloit conduire une flotte redoutable devant la Rochelle, lorsqu'il fut assassiné par un Anglais, nommé Felton, à qui il avoit refusé une compagnie d'infanterie.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1540, *le* 23 *août*, Mort de Guillaume Budé, un des plus illustres savans du seizième siècle.

Ce fut à sa persuasion que François Ier fonda le collége-Royal. Ce prince l'honoroit de sa familiarité, et l'envoya même en qualité de son ambassadeur auprès du pape Léon X.

Budé avoit une telle passion pour l'étude, que le

jour même de ses noces, il étoit encore à minuit dans son cabinet de travail; ses amis furent obligés d'aller l'avertir que sa moitié attendoit l'autre.

C'est ce même Budé qui répondit froidement à son domestique, qui lui disoit que le feu étoit à sa maison : *Avertissez ma femme; vous savez bien que je ne me mêle pas du ménage.*

L'an 1624, *le* 23 *août*, La statue équestre de Henri IV, est placée sur le Pont-Neuf.

Sous la première, la deuxième et la troisième races de nos rois jusqu'au règne de Louis XIII, si l'on faisoit la statue d'un roi, c'étoit pour la placer sur un tombeau ou bien au portail de quelque église ou de quelques maisons royales.

La statue équestre de Henri IV, érigée sur le Pont-Neuf, le 23 août 1624, est le premier monument de cette espèce qu'on ait élevé dans Paris.

L'an 1720, *le* 23 *août*, Le poëte Vergier est assassiné dans la rue du Bout-du-Monde.

Jacques Vergier, né à Lyon, en 1657, fut fait, en 1690, commissaire ordonnateur de la marine, et fut ensuite président du conseil de commerce à Dunkerque; il quitta tout pour vivre à Paris en homme de plaisirs et en bel esprit. Ses poésies sont faciles et négligées; Jean-Baptiste Rousseau l'appelle l'Anacréon français, pour ses chansons de table, dont aucune n'est restée. Voltaire le loue avec plus de mesure, et le juge plus équitablement, lorsqu'il dit, en parlant de ses contes : « Vergier est à l'égard de la Fontaine

» ce que Campistron est à Racine, imitateur foible, » mais naturel. » Ces contes sont libres; celui du Tonnerre est voluptueux, celui de l'Abcès est naïf et plaisant, mais sale et grossier.

La mort de Vergier a donné lieu à des calomnies contre un grand prince. Il fut assassiné le 23 août 1720, d'un coup de pistolet, dans la rue du Bout-du-Monde, vers minuit, en revenant de souper chez un de ses amis. C'étoit à peu près le tems des Philippiques; on supposa qu'il avoit été soupçonné d'y avoir pris part, ou d'avoir fait quelques autres satires contre le régent, et que ce prince, au lieu de le faire punir l'avoit fait assassiner : on nommoit même l'exécuteur de sa vengeance, et on osoit dire qu'il avoit eu la croix de Saint-Louis pour prix de cette violence. La vérité est que le doux et voluptueux Vergier étoit bien incapable d'une satire, et que le généreux Philippe qui pardonna les Philippiques même à La Granges, étoit bien plus incapable encore d'un assassinat. On sait très-bien le nom du véritable assassin de Vergier, ou du moins le nom qu'il prenoit; il étoit connu sous le nom du chevalier le Craqueur; c'étoit un voleur de profession, et son objet étoit de voler l'inconnu qu'il assassinoit; mais un carrosse qui vint à passer l'obligea de prendre la fuite. Le Craqueur étoit un des compagnons et des associés de Cartouche; il fut rompu à Paris, le 10 juin, et il avoua ce meurtre parmi plusieurs autres.

HISTOIRE.

L'an 410, *le 24 août*; Alaric, roi des Visigots, entre dans Rome, et livre cette ville au pillage.

On ignore les circonstances du siége, qui fut assez long; on sait seulement qu'Alaric étant maître d'Ostie depuis l'année précédente, la famine qui étoit déjà extrême avant l'arrivée des Goths, porta les habitans aux plus cruelles extrémités.

Enfin Alaric entra dans Rome le 24 d'août pendant la nuit. La ville lui fut livrée par trahison. Naturellement porté à la douceur, il permit à ses soldats de piller la ville; mais il leur recommanda d'épargner le sang des hommes et l'honneur des femmes; il leur défendit de brûler les édifices consacrés au culte de la religion; et comme Romulus pour peupler Rome y avoit établi un asile, Alaric, en la saccageant, en ouvrit deux pour soustraire à la fureur des soldats les déplorables restes des habitans: il déclara que l'église de Saint-Pierre et celle de Saint-Paul seroient respectées comme un refuge inviolable: il avoit choisi ces deux églises, non seulement par vénération pour ces deux fondateurs de Rome chrétienne, mais aussi parce qu'étant les plus spacieuses, elles pouvoient sauver un plus grand nombre de malheureux.

Ces ordres, laissant un libre cours à l'avarice, mettoient un frein à la cruauté. Mais quels ordres pourroient contenir des vainqueurs féroces dans l'ivresse

du pillage ? Les Goths, répandus dans Rome, saccagèrent les maisons ; ils mirent le feu à celles qu'on tenoit fermées, et s'y jetant au milieu des flammes, non contens des richesses qu'ils trouvoient sous leurs mains, ils supposoient qu'on leur en céloit plus qu'il n'en paroissoit, et n'épargnoient ni les menaces ni les tourmens pour forcer les possesseurs à livrer ce qu'ils avoient et ce qu'ils n'avoient pas. La famine avoit par avance ravagé la ville ; il y avoit peu de maisons qui ne fussent en deuil et n'offrissent aux yeux du soldat barbare des cadavres ensevelis. Ce spectacle n'attendrissoit pas ces cœurs impitoyables : des femmes, des enfans furent égorgés sur le corps de leurs maris et de leurs pères ; la brutalité ne respecta que les femmes et les filles qui s'étoient réfugiées dans les églises. Le fracas des maisons que l'embrasement détruisoit, les insultes, les cris, l'épouvante, la fuite, répandirent une affreuse confusion. Les flammes qui dévoroient une partie de la ville, éclairoient toutes ces horreurs ; un furieux orage se joignit aux ravages des Goths ; la foudre écrasa plusieurs temples, fondit les lambris d'airain, réduisit en poudre ces statues autrefois adorées, que les empereurs chrétiens avoient conservées pour la décoration de la ville.

Cependant le respect des Goths pour la sainteté du christianisme épargna beaucoup de sang aux Romains. La fureur des ennemis s'arrêtoit à la porte des saints lieux ; elle n'osoit franchir ces bornes sacrées ; les Goths eux-mêmes y conduisoient ceux qu'ils vouloient sauver du massacre. Si quelques églises furent embrasées, ce ne fut que par la communication des flammes, qui consumoient les maisons voisines.

C'est ainsi que Rome, onze cent soixante et trois ans après qu'elle eut été fondée, perdit en un jour cet éclat qui la rendoit la première ville de l'univers. Alaric ne la détruisit pas; elle avoit, lorsqu'il y entra, vingt et un milles de circuit; cette enceinte subsista, mais elle renferma beaucoup de ruines. Il est vrai que les Goths épargnèrent les édifices publics: soixante ans après, du tems de Cassiodore, c'est-à-dire, après deux autres saccagemens, dont le Vandale Genséric et le Suève Ricimer furent les auteurs, on y voyoit encore le cirque, les thermes, les aqueducs, les théâtres en leur entier. Alaric sauva beaucoup plus de Romains qu'il n'en fit périr; il n'y eut presque aucun sénateur qui perdit la vie. Saint-Augustin et Orose assurent que les désastres de Rome, en cette conjoncture, ne sont pas comparables à ceux qu'elle avoit éprouvés, soit dans l'irruption des Gaulois, soit dans les massacres des guerres civiles, soit dans l'incendie de Néron. Mais du tems d'Alaric, l'empire étoit desséché et caduc; il n'avoit plus cette sève vigoureuse, ni ce ressort qui lui avoit autrefois rendu sa force. La majesté du nom romain fut à jamais flétrie. Rome subsista dans son étendue; mais ce ne fut plus, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qu'un grand cadavre; et quoiqu'elle se repeupla bientôt, et qu'en un seul jour on y vit rentrer quatorze mille personnes, cependant une fois humiliée par Alaric, elle devint le jouet et la proie des Barbares. Après avoir perdu sa grandeur et ses richesses, elle ne conserva que son orgueil et son luxe, vaine encore de la richesse et de la grandeur. On ne dit pas ce qu'Honorius faisoit à Ravenne pendant le siége et le saccagement de Rome;

et il n'est pas difficile de croire qu'il ne faisoit rien. Procope, raconte à ce sujet, que l'eunuque qui avoit soin de la volière de l'empereur, étant venu lui annoncer que Rome étoit perdue : *Comment cela se peut-il*, répondit le prince tout alarmé, *il n'y a qu'un moment que je lui ai donné à manger dans ma main?* Il avoit une poule d'une beauté singulière, qu'il aimoit et qu'il avoit nommée *Rome*. L'auteur ajoute que l'eunuque lui ayant fait entendre qu'il parloit de la ville et non pas de la poule, le prince se rassura et fut aussitôt consolé.

L'an 1226, *le 24 août*, mort de Gengis-Kan, prince et kan des Tartares Mogols.

Jamais, ni avant lui, ni après lui, aucun homme n'a subjugué plus de peuples; il avoit conquis plus de dix-huit cents lieues de l'orient au couchant, et plus de mille du septentrion au midi; mais dans ses conquêtes, il ne fit que détruire, et si l'on excepte deux ou trois villes dont il permit qu'on réparât les ruines, son empire, depuis la frontière de la Russie jusqu'à celle de la Chine, fut une dévastation. Il partagea, avant sa mort, ses Etats à ses quatre fils, qui avoient été les instrumens de ses victoires, et chacun d'eux fut un des plus puissans rois de la terre; mais cette toute-puissance des Tartares Mogols, fondée l'an 1220, alla toujours en s'affoiblissant de tous côtés, jusqu'à ce que Tamerlan, plus d'un siècle après, établit une monarchie universelle dans l'Asie, monarchie qui fut encore partagée.

Les Tartares, dont l'admiration redoubla pour Gen-

gis, quand ils ne le virent plus, imaginèrent qu'il n'étoit pas né comme les autres hommes; mais que sa mère l'avoit conçu par le seul secours d'une influence céleste. S'il falloit donner à de tels hommes un être surnaturel pour père, il faudroit supposer que c'est un être malfaisant.

Les Grecs, et avant eux, les Asiatiques avoient souvent appelé fils des dieux, leurs défenseurs et leurs législateurs, et même les ravisseurs conquérans. L'apothéose, dans tous les tems d'ignorance, a été prodiguée à quiconque instruisit, ou servit, ou écrasa le genre humain.

L'an 1400, *le 24 août*, Les électeurs d'Allemagne déposent juridiquement l'empereur Venceslas. La sentence portoit qu'il étoit déposé comme *négligent*, *inutile*, *dissipateur et indigne*.

Quand Venceslas eut reçu la nouvelle de sa déposition, il se contenta d'écrire aux villes impériales d'Allemagne, qu'il n'exigeoit d'elles d'autres preuves de leur fidélité que quelques tonneaux de leur meilleur vin.

L'an 1569, *le 24 août*, Le jour de la Saint-Barthélemi, massacre des nobles et des prêtres dans le Béarn et dans la Navarre, par les Calvinistes.

L'auteur de l'*Histoire de Navarre*, en parlant de ce massacre, ajoute: *Ces nouvelles fâchèrent extrêmement le roi Charles, qui, dès lors, résolut en son esprit, de faire une seconde Saint-Barthélemi en expiation de la première.* Le même historien, en racontant l'accomplissement de cette affreuse résolution, dit for-

mellement que Charles y fut excité par le souvenir des seigneurs *dagués de sang froid en Béarn par Montgommery, lequel pompeusement se panadoit à Paris.* (*Hist. de Navarre*, liv. 14.)

L'an 1572, *le 24 août*, Massacre des Protestans dans Paris, le jour de la Saint-Barthélemi.

(Suite de l'article *Coligny* du 22 août.)

La cloche de Saint-Germain de l'Auxerrois ayant donné le signal dont on étoit convenu, on alla aussitôt forcer le logis de l'amiral; on égorgea quelques uns de ses domestiques, et le duc de Guise demeura dans la cour avec les seigneurs qui l'accompagnoient. Un nommé Besm (1), Allemand, domestique du duc de Guise, et plusieurs autres, couverts de cuirasses, entrèrent dans l'appartement. Besm, voyant un homme assis dans un fauteuil, en bonnet de nuit et en robe fourrée, lui demanda : *N'est-tu pas l'amiral? — Oui, c'est moi*, répondit-il avec un visage assuré; *mais toi, jeune homme, tu devrois respecter ma vieillesse, et avoir égard à mon infirmité.* Le meurtrier le perça aussitôt de son épée; les autres, qui suivoient Besm, percèrent l'amiral de plusieurs coups de poignard. Le duc de Guise, qui étoit demeuré dans la cour, appela Besm, et lui demanda si l'affaire étoit finie, et Besm le lui ayant assuré : *Le chevalier* d'Angoulême *ne veut pas le croire*, dit le duc, *s'il ne le voit; jette-le par la*

(1) Ce Besm fut, dans la suite, fait prisonnier par les protestans. Les Rochelois voulurent l'acheter, pour le faire écarteler dans leur place publique; mais il fut tué par un nommé Bretauville.

fenêtre. Aussitôt Besm, aidé d'un autre, prit le corps et le jeta en bas. Comme le coup qu'il avoit reçu dans le visage, et le sang dont il étoit couvert, empêchoient qu'on ne le reconnût, le chevalier d'Angoulême, essuyant le visage avec un mouchoir, dit : *Je le reconnois, c'est lui-même.* Le duc de Guise sortit aussitôt du logis avec les autres, et s'écria : *Courage, soldats, achevons ce que nous avons si heureusement commencé ; c'est la volonté du roi.* Ayant plusieurs fois répété ces paroles, la cloche du palais sonna, et, de tous côtés, l'on cria *aux armes !*

Le peuple accourut à la maison de l'amiral ; on lui coupa la tête et on la porta à la reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels étoit l'*Histoire du Tems*, écrite de la main de Coligni. La populace lui coupa les mains et les pieds, le traîna durant trois jours dans toute la ville, et enfin le porta à Montfaucon, où il fut pendu avec des chaînes de fer. Ensuite on anima le peuple, dans la ville, contre les Calvinistes, en faisant publier dans les rues qu'ils avoient formé une conspiration contre le roi et la famille royale. Ces exhortations sanguinaires eurent leur effet. On n'épargna ni les vieillards, ni les enfans, ni les femmes enceintes; la plupart des seigneurs protestans furent poignardés dans leurs maisons; on poursuivoit les Calvinistes jusques dans les appartemens des princesses. Une douzaine de gentilshommes du roi de Navarre furent passés au fil de l'épée. Un nommé Tejan se voyant poursuivi, n'échappa à la mort que parce qu'il se jeta dans la ruelle du lit de la reine de Navarre, en la conjurant de lui sauver la vie. Les galeries et les escaliers étoient couverts de corps morts. Antoine de Clermont-Renel se sauvant

en chemise, fut massacré par le fils du Baron des Adrets, et par son propre cousin, Bussi d'Amboise. Le marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui. Le comte de Guerchi se défendit long-tems dans la rue, et tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre; mais le marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée, non plus que le comte de la Rochefoucault, qui étoit favori de Charles IX, et avoit passé une partie de la nuit avec le roi. Ce prince avoit eu quelque envie de le sauver, et lui avoit même dit de coucher dans le Louvre; mais, enfin, il le laissa aller, en disant: « *Je vois bien que Dieu veut qu'il* » *périsse.* » Le duc de Soubise se défendit très long-tems, et tomba, percé de coups, sous les fenêtres de la reine. On a de la peine à croire ce que rapporte un historien célèbre, *que les dames de la cour allèrent voir son corps nu et tout sanglant, par une curiosité barbare digne de cette cour abominable.* Un grand nombre de catholiques furent enveloppés dans le massacre. *C'étoit être huguenot*, dit Mezerai, *que d'avoir de l'argent, des ennemis ou des héritiers affamés.*

Le même historien rapporte que le jeune de Caumont (qui fut depuis le célèbre maréchal de la Force), étoit couché dans un même lit avec son père et son frère, et que ces deux-ci ayant été massacrés, il échappa comme par miracle. Mais ce fait est rapporté différemment, dans des Mémoires écrits de la propre main de ce même maréchal de la Force. « Un ma-» quignon, qui avoit vu le duc de Guise entrer, avec » des satellites, chez l'amiral de Coligni, et qui, se » glissant dans la foule, avoit été témoin de l'assassinat » de ce seigneur, courut aussitôt en donner avis au

» sieur de Caumont de la Force, à qui il avoit vendu
» dix chevaux huit jours auparavant.

» La Force et ses deux fils logeoient au faubourg
» Saint-Germain, aussi bien que plusieurs calvinistes.
» Il n'y avoit pas encore de pont qui joignît ce fau-
» bourg à la ville. On s'étoit saisi de tous les bateaux,
» par ordre de la cour, pour faire passer les assassins
» dans le faubourg. Ce maquignon se jette à la nage,
» passe à l'autre bord, et avertit M. de la Force de
» son danger. La Force étoit déjà sorti de sa maison;
» il auroit encore eu le tems de se sauver; mais
» voyant que ses enfans ne venoient pas, il retourna
» les chercher. A peine est-il rentré chez lui, que les
» assassins arrivent. Un nommé Martin, à leur tête,
» entre dans sa chambre, le désarme lui et ses deux
» enfans, et lui dit, avec des sermens affreux, qu'il
» faut mourir. La Force lui proposa une rançon de
» deux mille écus; le capitaine l'accepte; la Force lui
» jure de la payer dans deux jours, et aussitôt les
» assassins, après avoir tout pillé dans la maison,
» disent à la Force et à ses enfans de mettre leurs
» mouchoirs en croix sur leurs chapeaux, et leur font
» retrousser leur manche droite sur l'épaule; c'étoit
» la marque des meurtriers. En cet état, ils leur font
» passer la rivière, et les amènent dans la ville. Le
» maréchal de la Force assure qu'il vit la rivière cou-
» verte de morts : son père, son frère et lui, abor-
» dèrent devant le Louvre; là, ils virent égorger plu-
» sieurs de leurs amis, entr'autres le brave de Piles,
» père de celui qui tua en duel le fils de Malherbes. De
» là le capitaine Martin mena ses prisonniers dans sa
» maison, rue des Petits-Champs, fit jurer à la Force

» que ni lui, ni ses enfans, ne sortiroient point de » là avant d'avoir payé les deux mille écus, les laissa » en garde à deux soldats suisses, et alla chercher » quelques autres calvinistes à massacrer dans la ville.

» L'un des deux Suisses, touché de compassion, fit » offrir aux prisonniers de les faire sauver. La Force » n'en voulut jamais rien faire, et répondit qu'il avoit » donné sa parole, et qu'il aimoit mieux mourir que » d'y manquer. Une tante qu'il avoit, lui trouva les » deux mille écus, et l'on alloit les délivrer au capi- » taine Martin, lorsque le comte de Coconas (celui-là » même à qui depuis on coupa le cou), vint dire à » la Force que le duc d'Anjou demandoit à lui parler. » Aussitôt il fit descendre le père et les enfans, nue » tête et sans manteau. La Force vit bien qu'on le » menoit à la mort; il suivit Coconas en le priant » d'épargner ses deux enfans innocens. Le plus jeune, » âgé de treize ans, qui s'appeloit Jacques Nompa, » et qui a écrit ceci, éleva la voix, et reprocha à ces » meurtriers leurs crimes, en leur disant qu'ils en » seroient punis de Dieu. Cependant les deux enfans » sont menés, avec leur père, au bout de la rue des » Petits-Champs : on donne d'abord plusieurs coups » de poignard à l'aîné, qui s'écrie : *Ah! mon père,* » *ah! mon Dieu, je suis mort!* Dans le même mo- » ment ce père tombe, percé de coups, sur le corps » de son fils le plus jeune, couvert de leur sang, mais » qui, par un miracle étonnant, n'ayant reçu aucun » coup, eut la prudence de s'écrier aussi : *Je suis* » *mort*, et se laissa tomber entre son père et son frère, » dont il reçut les derniers soupirs. Les meurtriers les » croyant morts, s'en allèrent en disant : *Les voilà*

» *bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent en-
» suite dépouiller les corps ; il restoit un bas de toile
» au jeune de la Force. Un marqueur du jeu de
» paume, rue Verdelet, voulut avoir le bas de toile ;
» en le tirant, il s'amuse à considérer le corps de ce
» jeune enfant. *Hélas !* dit-il, *c'est bien dommage :*
» *celui-ci n'est qu'un enfant, que pouvoit-il avoir*
» *fait ?* Ces paroles de compassion obligèrent le petit
» de la Force à lever doucement la tête, et à lui dire
» tout bas : *Je ne suis pas encore mort.* Ce pauvre
» homme répondit : *Ne bougez pas, mon enfant,*
» *ayez patience.* Sur le soir, il vint le chercher ; il
» lui dit : *Levez-vous, ils n'y sont plus*, et lui mit
» sur les épaules un méchant manteau. Comme il le
» conduisoit, quelqu'un des bourreaux lui demanda :
» *Qui est ce jeune garçon ? C'est mon neveu*, lui
» dit-il, *qui s'est enivré ; vous voyez comme il s'est*
» *accommodé : je m'en vais bien lui donner le fouet.*
» Enfin, le pauvre marqueur le mena chez lui, et lui
» demanda trente écus pour sa récompense. De là, le
» jeune de la Force se fit conduire, déguisé en men-
» diant, jusqu'à l'Arsenal, chez le maréchal de Biron,
» son parent, grand-maître de l'artillerie : on le cacha
» quelque tems dans la chambre des filles ; enfin,
» sur le bruit que la cour le faisoit chercher pour s'en
» défaire, on le fit sauver en habit de page, sous le
» nom de Baupuy. »

Le massacre de la Saint-Barthélemi s'étendit dans tout le royaume, si l'on en excepte quelques provinces qui furent garanties par la probité et le courage de ceux qui y commandoient, et dont les noms méritent d'être conservés. C'étoient les comtes de Tendes, de

Charnes, de Matignon; MM. de Saint-Héran, en Auvergne; de Gordes, en Provence; de Mandelot, à Lyon; Tanegui-le-Veneur, en Normandie. L'évêque de Lizieux, Jean Hennuyer, s'immortalisa également par un acte d'humanité conforme aux principes de la religion catholique. Le lieutenant de roi étant venu lui communiquer l'ordre qu'il avoit reçu de massacrer tous les huguenots : « *Vous ne l'exécuterez pas*, dit le » vertueux prélat; *ceux que vous voulez égorger sont* » *mes brebis; ce sont, il est vrai, des brebis égarées,* » *mais je travaille à les faire rentrer dans la ber-* « *gerie.* » Cet acte de clémence, plus efficace que tous les sermons, changea tellement le cœur et l'esprit des calvinistes de son diocèse, qu'ils vinrent presque tous faire abjuration entre ses mains.

Ambroise Paré (*Voyez* le 25) et la nourrice du roi, qui étoient de la nouvelle religion, furent les seuls que le roi excepta de cette horrible proscription, ainsi que son beau-frère, le jeune roi de Navarre (qui fut depuis Henri IV), et le prince de Condé, fils de celui qui avoit été tué à Jarnac. Dès le commencement des massacres, il avoit fait venir les deux princes au Louvre, et leur avoit prononcé cette terrible sentence en trois mots : *messe*, *mort* ou *bastille*. Les princes donnèrent aussitôt leur abjuration par écrit.

Le roi crut ce parti exterminé, mais cette horrible exécution ne fit que ranimer son audace et sa fureur. Plusieurs villes reprirent les armes. Montauban forma une confédération avec Castres, Nîmes, la Rochelle; et l'on vit recommencer la quatrième guerre civile, terminée bientôt par une quatrième paix, qui laissa voir la foiblesse du gouvernement et la force toujours

subsistante des huguenots, malgré les coups qu'on leur avoit portés.

L'an 1679, *le 24 août*, Mort du cardinal de Retz.

Jean-François-Paul de Gondy, cardinal de Retz, second archevêque du diocèse de Paris, fut un des principaux artisans des troubles qui agitèrent la capitale sous le ministère du cardinal Mazarin et la minorité de Louis XIV. On a remarqué que ce fut le premier évêque en France, qui excita une guerre civile, sans avoir la religion pour prétexte. Il respiroit la faction et les complots; il avoit été, à l'âge de vingt-trois ans, l'ame d'une conspiration contre le cardinal de Richelieu; il fut auteur de la journée des barricades, qui fut le commencement des guerres de la Fronde. Il précipita le parlement dans les cabales, et le peuple dans les séditions. Son extrême vanité lui faisoit entreprendre des crimes téméraires afin qu'on en parlât. « Ses mémoires, dit le président Hénault, sont très » agréables à lire; mais conçoit-on qu'un homme ait » le courage, ou plutôt la folie de dire de lui-même » plus de mal que n'en eût pu dire son plus grand » ennemi? »

Cela se conçoit très bien: le président Hénault ne considère pas que l'impression qui résulte du mal que le cardinal dit de lui-même, lui est très avantageuse; qu'il est peint comme brillant et supérieur, et que beaucoup de gens aiment mieux l'admiration que l'estime.

« Ce qui est étonnant, dit le président Hénault, » c'est que ce même homme, sur la fin de sa vie, » n'étoit plus rien de tout cela, et qu'il devint doux,

» paisible, sans intrigue, et l'amour de tous les hon-
» nêtes gens de son tems, comme si toute son ambi-
» tion d'autrefois n'avoit été qu'une débauche d'esprit
» et des tours de jeunesse, dont on se corrige avec
» l'âge; après avoir vécu avec une magnificence ex-
» trême, et avoir fait pour plus de quatre millions
» de dettes, tout fut payé, soit de son vivant, soit
» après sa mort. »

L'an 1799, *le 24 août*, Les défaites multipliées des armées françaises en Allemagne et en Italie, obligent le général Bonaparte de quitter l'Egypte.

Dès le lendemain de la bataille d'Aboukir, Bonaparte retourna à Alexandrie. Il avoit été informé par quelques communications avec des parlementaires des vaisseaux anglais, des premiers revers qu'avoient essuyés les armées de la république en Italie et sur le Rhin. Il étoit instruit de cette funeste lutte, entre les factions qui, opprimant alternativement la France, cherchoient dans leur mutuelle destruction la garantie et la durée de leur pouvoir.

Bonaparte eut alors à délibérer s'il falloit conserver l'Egypte ou sauver la France : mais il ne pouvoit long-tems hésiter entre la gloire d'affermir une colonie à peine fondée, et l'obligation de sauver, de servir et de défendre sa patrie. Aussi, dans une telle circonstance, l'avantage d'avoir terminé d'un seul coup, pour cette campagne, les opérations militaires en Egypte, fut pour lui le plus agréable trophée de la victoire d'Aboukir : il consacra la mémoire des principaux officiers qu'il y avoit perdus, en attachant leurs noms aux différens forts réparés, ou nouvelle-

ment construits pour la défense de la ville et du port d'Alexandrie.

De retour au Caire ; il s'occupa d'assurer l'ordre intérieur : la tranquillité qui avoit régné pendant l'expédition d'Aboukir, lui fut un gage suffisant de sa durée ; il ne négligea point d'encourager ces dispositions des habitans envers les Français, par des preuves de confiance et par des présens donnés aux chefs de l'administration ; il cultiva l'affection des peuples, en montrant de nouveaux égards pour leurs coutumes religieuses. La fête du prophète fut célébrée avec beaucoup de pompe en présence de Mustapha-Pacha et des officiers turcs qui avoient été pris avec lui à Aboukir.

Tout étoit tranquille au dedans ; les places, les forts et les batteries des côtes étoient bien armés, et abondamment approvisionnés. Ces défenses pouvoient encore être perfectionnées, avant que le commodore Sydney pût faire de nouveaux préparatifs, et former, avec les différens corps partis de Salonique et des Dardanelles, une autre armée de débarquement. L'avant-garde du grand-visir arrivoit à peine au camp de Damas, et le manque d'approvisionnemens qui avoit retardé sa marche, l'épuisement des provinces de Syrie, et le peu d'accord qui régnoit entre le ministre ottoman et le vieux pacha de Saint-Jean-d'Acre, devenu plus jaloux et plus intraitable depuis ses succès, ne permettoient pas de craindre que les frontières de l'est fussent prochainement menacées.

Les derniers momens du séjour de Bonaparte furent employés à assurer la solde de l'armée, à prévenir ses besoins, à décerner des récompenses. La distribution de 35,000 habits aux seuls corps d'infanterie (distri-

bution dans laquelle ne furent point compris les soldats qui avoient été habillés l'année précédente) est remarquable, à cause de l'idée qu'elle donne d'une force numérique et de moyens de recrutement qu'on ne croyoit pas aussi considérables.

Telle étoit la situation intérieure et extérieure de l'Egypte, lorsque Bonaparte osa, comme autrefois César, quitter son armée, et confier aux flots sa fortune. Il s'en ouvrit, dit-on, seulement au général Berthier. Il donna l'ordre à l'amiral Gantheaume de se préparer à appareiller avec deux frégates, un aviso et une tartane, sans l'instruire de la destination de ces bâtimens. Les personnes auxquelles il accorda la périlleuse faveur de l'accompagner, furent les généraux Lannes, Marmont, Murat, Andréossi; les savans Monge et Berthollet; le chef de brigade Bessières et ses guides, qui reçurent des billets cachetés, qu'ils ne devoient ouvrir que le 5 fructidor (22 août) à telle heure et à tel point du rivage; ils y trouvèrent l'ordre de s'embarquer sur-le-champ, et sans se permettre aucune communication: un semblable paquet, qui ne devoit être ouvert que vingt-quatre heures après le départ des bâtimens, fut destiné au général Kléber, et renfermoit pour lui la nomination de commandant général; et pour Desaix, celle de commandant dans la Haute-Egypte. Cette confiance dans le bon esprit de son armée, et dans la fermeté et l'influence du caractère des généraux Kléber et Desaix, ne pouvoit naître que d'un dévoûment entier et réciproque entre les chefs et les soldats.

Ce ne fut que le 7 fructidor (24 août) que Bonaparte, contrarié d'abord par les vents, quitta la rade

d'Aboukir, et après avoir eu seulement connoissance d'une frégate anglaise en croisière sur la côte, il fit voile pour l'île de Corse, et relâcha à Ajaccio, le 1 octobre; il en partit sept jours après, et ses deux frégates ayant été chassées par une escadre anglaise, il ne permit point au contre-amiral Gantheaume, qui ne voyoit presque aucune apparence de salut, de virer de bord vers la Corse ; il voulut suivre son étoile, et elle lui fut aussi favorable à la vue des côtes de France, qu'elle l'avoit été l'année précédente, à la vue des côtes d'Egypte : il évita les attérages de Toulon, et les croiseurs qui pouvoient s'y trouver, entra au port de Fréjus, et prit terre en France, le 14 octobre, le quarante-septième jour depuis son départ d'Egypte.

HISTOIRE.

L'an 1270, *le* 25 *août*, Mort du roi de France, Saint Louis, en Afrique.

Louis IX (Saint), fils de Louis VIII et de Blanche de Castille, avoit succédé à son père en 1226, sous la tutelle de sa mère, qui réunit pour la première fois, les qualités de tutrice et de régente. Louis IX parois-soit un prince destiné à réformer l'Europe si elle avoit pu l'être; à rendre la France triomphante et policée, et à être en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui étoit celle d'un anachorète, ne lui ôta aucune vertu de roi. Une sage économie ne déroba rien à sa libéralité; il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte, et peut-être est-il le seul souverain qui mérite cette louange; prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats sans être emporté, compatissant comme s'il n'avoit jamais été que malheureux, il n'est pas donné à l'homme de porter plus loin la vertu.

Il ne manqua alors à la France, pour être la plus heureuse de toutes les nations, que de jouir toujours de la présence de son souverain; mais elle fut malheureuse par les vertus mêmes qui devoient faire le bonheur du monde. L'an 1244, Louis, attaqué d'une maladie violente, crut entendre une voix qui lui ordonnoit de prendre la croix contre les infidèles; à peine put-il parler, qu'il fit vœu de se croiser; la reine sa

mère, la reine sa femme, son conseil, tout ce qui l'approchoit, sentit le danger de ce vœu funeste. L'évêque de Paris même lui en représenta les dangereuses conséquences; mais Louis regardoit ce vœu comme un lien sacré qu'il n'étoit pas permis aux hommes de rompre. Il laisse à sa mère le gouvernement du royaume, et part avec sa femme et ses trois frères que suivent aussi leurs épouses; presque toute la chevalerie de France l'accompagne. Louis, en descendant sur les côtes d'Egypte, signale son arrivée par une victoire. Celle de la Massoure donne encore aux Sarrasins une plus haute idée de son courage; ce fut là qu'on le vit pleurer et venger la mort du comte d'Artois son frère; mais bientôt la fortune change, une famine cruelle désole l'armée; pour comble de malheur, Louis est pris avec ses deux frères; il avoit été modeste dans ses prospérités, il fut grand dans les fers. Sa liberté coûta cher à l'Etat: on ne pouvoit racheter à un trop haut prix un si grand prince; il fut délivré; mais il alla encore perdre, en Palestine, quatre années qu'il auroit pu consacrer au bonheur de ses sujets. Enfin, la mort de la reine mère le force de revenir en France; le vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué, heurta contre des rochers avec tant de violence, qu'il y eut trois toises de la quille emportées; on pressa le monarque de passer sur un autre; il refusa en disant: « Qu'il » aimoit mieux périr avec tous ceux qui l'accompa» gnoient, que de sauver sa vie aux dépens de celle » des autres. »

Arrivé heureusement en France, il reçut un honneur qu'on ne peut rendre qu'à un roi vertueux. Le roi d'Angleterre, Henri III, et ses barons, le choi-

sirent pour arbitre de leurs querelles; il prononça l'arrêt en souverain; et si cet arrêt, qui favorisoit Henri III, ne put apaiser les troubles d'Angleterre, il fit voir au moins à l'Europe, quel respect les hommes ont, malgré eux, pour la vertu. Son frère, le comte d'Anjou, dut à la réputation de Louis et au bon ordre de son royaume, l'honneur d'être choisi par le pape, pour roi de Sicile, honneur qu'il ne méritoit point par lui-même.

Louis avoit augmenté ses domaines de l'acquisition de Namur, de Péronne, d'Avranches, de Mortagne, du Perche; il pouvoit ôter aux rois d'Angleterre tout ce qu'ils possédoient en France; les querelles de Henri III et de ses barons lui en facilitoient les moyens; mais il préféra la justice à l'usurpation.

Treize ans de sa présence avoient réparé en France tout ce que son absence avoit ruiné; mais sa passion pour les croisades l'entraînoit: il part une seconde fois, et à peu près avec les mêmes forces; mais ce n'est plus ni du côté de la Palestine, ni du côté de l'Egypte qu'il tourne sa dévotion et ses armes; il fait cingler sa flotte vers Tunis. Son frère Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, ambitieux, cruel, intéressé, faisoit servir la simplicité héroïque de Louis à ses desseins: il vouloit devenir maître du royaume de Tunis, et rendre ces côtes d'Afrique tributaires de son royaume de Sicile, comme elles l'avoient été du tems de Roger, prince normand. L'armée française va donc débarquer dans les Etats du roi de Tunis vers les ruines de Carthage.

Mais bientôt le roi est assiégé lui-même dans son camp, par les Maures réunis. Les même maladies que

l'intempérance de ses sujets transplantés et le changement de climat avoient attirées dans son camp en Egypte, désolèrent son camp de Carthage. Un de ses fils, né à Damiette pendant sa captivité, mourut de cette contagion devant Tunis. Enfin le roi en fut attaqué; il se fit étendre sur la cendre, et expira à l'âge de cinquante-cinq ans, avec la piété d'un religieux et le courage d'un grand homme. Ce n'est pas un des moindres jeux de la fortune, que les ruines de Carthage aient vu mourir un roi chrétien, qui venoit combattre des Musulmans dans un pays où Didon avoit apporté les Dieux des Syriens.

Ce fut Saint Louis qui fit bâtir à Paris l'hôpital des Quinze-Vingts, après son premier voyage de la Terre-Sainte, pour y loger trois cents gentilshommes auxquels les infidèles avoient crevé les yeux.

Il avoit donné ordre de dresser dans les provinces un état des pauvres laboureurs qui ne pouvoient travailler, et de pourvoir à leur subsistance. Il se déroboit souvent à ses courtisans pour exercer quelque œuvre de charité, ou pour prier en silence; on s'en plaignoit quelquefois : « Ah ! disoit-il, si j'employois les mo-» mens dont on me reproche l'inutilité, au jeu ou à » d'autres plaisirs, on me le pardonneroit. »

La malheureuse expédition dans laquelle périt Saint Louis, fut la sixième et la dernière des croisades; le malheur qui l'avoit terminée, éteignit cet enthousiasme religieux qui avoit dépeuplé l'Europe pendant deux siècles.

L'an 1572, *le* 25 *août*, Conduite d'Ambroise Paré, après le massacre de la Saint-Barthélemi.

Ambroise Paré étoit le meilleur chirurgien de son tems. Quoique calviniste, il avoit toute la confiance de Charles IX, et demeuroit même dans son palais. Il auroit infailliblement péri dans le Louvre, où furent égorgés plusieurs gentilshommes protestans, si le roi ne l'eût enfermé dans une chambre. Quelques furieux murmurèrent de cette indulgence : *il n'est pas raisonnable*, leur répondit Charles IX, *qu'un qui peut servir à tout un petit monde soit massacré*. Le lendemain le roi l'ayant fait venir, lui dit qu'il falloit que tout le monde se fît catholique : *Par la lumière de Dieu, sire*, répliqua Ambroise Paré, *je crois qu'il vous souvient m'avoir promis de ne me commander jamais quatre choses : savoir, de rentrer dans le ventre de ma mère, de me trouver à un jour de bataille, de quitter votre service, et d'aller à la messe.* Cette hardiesse ne déplut point au roi qui n'insista plus sur la conversion de son chirurgien.

Cependant, quelques jours après, les remords s'emparèrent de Charles IX ; et ce fut dans le sein de Paré qu'il déposa ses chagrins : « Ambroise, lui » dit-il, je ne sais ce qui m'est survenu depuis deux » ou trois jours, mais je me trouve l'esprit et le » corps tout aussi émus que si j'avois la fièvre. Il me » semble à tous momens, aussi bien en veillant qu'en » dormant, que ces corps massacrés se présentent à » moi, les faces hideuses et couvertes de sang. Je » voudrois bien qu'on n'y eût pas compris les imbé» cilles et les innocens. » Ambroise Paré profita de

se repentir du roi : sous le prétexte de ne lui donner des avis que sur sa santé, il lui conseilla de faire cesser les massacres et de révoquer les ordres sanglans envoyés dans les provinces ; les Mémoires du tems assurent que la fin de ces horreurs fut le fruit de cette conversation.

Ambroise Paré survécut plus de vingt ans à la Saint-Barthélemi ; il cultiva son art et y fit des découvertes importantes ; ses ouvrages, recueillis dans un gros volume *in-folio*, orné de planches, sont fort curieux : ils offrent la manière dont se faisoient les opérations à cette époque.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

ANECDOTES sur la séance annuelle que l'Académie française tenoit au Louvre, le 25 août, jour de Saint-Louis.

Le 25 août 1765, L'Académie tenant sa séance ordinaire au Louvre, les portes de la salle étoient restées ouvertes, à cause de la chaleur ; Duclos ayant voulu les faire fermer, s'écrie avec sa pétulance ordinaire : « Que » diable, où sont donc ces Suisses? » « Monsieur Duclos, » s'écria une voix du milieu de l'assemblée, où avez-» vous pris cette phrase, est-ce dans le Dictionnaire » de l'Académie? » Le secrétaire perpétuel ne répondit rien, et resta confus de son propos.

Le 25 août 1766, M. de la Harpe remporte le prix de poésie. Sa pièce étoit une épître intitulée : *Le Poëte;* elle fut lue par M. d'Alembert, et applaudie de toute l'assemblée.

Le 25 août 1767, M. de la Harpe remporte le prix d'éloquence. Le sujet étoit : *Eloge de Charles V, roi de France.*

Le 25 août 1769, Champfort remporte le prix d'éloquence (1), dont le sujet étoit l'*Eloge de Molière.* Le public ayant paru étonné, au commencement de la séance, de voir assis au nombre des quarante, un abbé qu'on ne connoissoit pas, Duclos, secrétaire de la compagnie, annonça que cet abbé étoit un Poquelin, petit-neveu de Molière; tout le monde applaudit à cette distinction par des battemens de main multipliés. Duclos invita les auteurs des accessit (dont on ignoroit les noms) à faire imprimer leurs pièces, afin que les connoisseurs pussent approuver l'arrêt de l'Académie, ou le casser; il ajouta modestement : « Nous nous » croyons plus forts qu'un particulier; mais le public » est plus fort que nous. »

Le 25 août 1770, Thomas lit à l'Académie son fameux *Eloge de Marc-Aurèle.* L'allusion continuelle entre les événemens de la vie de ce prince, et ceux du règne de Louis XV, rendit cette lecture extrêmement piquante, et la satire indirecte qui résultoit naturellement du contraste, excita des applaudissemens continus.

Le 25 août 1771, M. de la Harpe remporte les deux prix de l'Académie française. Le sujet de celui de prose étoit l'*Eloge de Fénélon.* Celui de vers étoit libre, et

(1) Ce prix avoit été fondé par Balsac. Il consistoit en une médaille d'or, qui d'un côté représentoit Saint Louis, et de l'autre une couronne de laurier avec ce mot : *L'immortalité.*

le poëte avoit pris pour texte, l'influence des talens sur la société et les sciences.

L'abbé Maury eut le premier accessit du prix d'éloquence.

Le discours de M. de La Harpe ayant été imprimé et distribué dans le public, l'archevêque de Paris (M. de Beaumont), qui avoit fait examiner cet ouvrage, ainsi que le discours de l'abbé Maury, ayant cru y reconnoître plusieurs traits irréligieux, en porta ses plaintes au roi. Sur cette plainte, intervint un arrêt du conseil, qui supprimoit les deux discours; et afin de prévenir, pour la suite, de pareils écarts, sa majesté ordonnoit, que dorénavant tous les discours admis au concours devroient être signés d'une approbation de deux docteurs de la maison de Sorbonne. En outre, M. l'archevêque de Paris nomma un comité de trois docteurs (le Fèvre, Couture et Agnette), devant lesquels M. de La Harpe fut obligé de comparoître; là, il reçut les diverses instructions qui tendoient à rectifier son discours; il donna les explications qu'on désiroit, et les signa.

L'an 1773, *le* 25 *août*, Les académiciens s'étant rendus à Saint-Thomas du Louvre, pour entendre, suivant l'usage, le panégyrique de Saint-Louis, il se trouva qu'aucun prédicateur n'avoit été nommé pour prononcer ce panégyrique. M. de Nivernois, le président, qui auroit dû faire cette nomination, se rappela qu'il l'avoit oublié tout net. Pour réparer cette omission, il demanda si, dans la multitude d'abbés qui étoient là, il s'en trouvoit quelqu'un en état de monter en chaire, en assurant d'avance qu'on l'écouteroit avec

plaisir; mais aucun d'eux n'osa prendre cette délicate commission.

M. Necker remporta le prix d'éloquence, dont le sujet étoit l'*Eloge de Colbert*. Le prix de poésie fut décerné à M. de La Harpe.

Le 25 *août* 1775, M. de La Harpe remporte le prix de prose et celui de poésie. Le secrétaire de l'Académie, en annonçant ce double triomphe de M. de La Harpe, observa que c'étoit pour la quatrième fois qu'il étoit couronné dans chacun des deux genres, et pour la seconde, qu'il étoit couronné dans les deux genres à la fois dans la même séance, chose encore sans exemple.

Le 25 *août* 1779, M. Garat remporte le prix d'éloquence, dont le sujet étoit : *Eloge de l'abbé Suger*. Hérault de Séchelles eut un accessit.

Le 25 *août* 1781, M. Garat remporte le prix de prose; dont le sujet étoit l'*Eloge de Montausier*. Ce prix fut partagé entre lui et M. de Lacrételle aîné.

Le 25 *août* 1782, le *prix de poésie* est remporté par M. de Florian, gentilhomme du duc de Penthièvre, qui assista à la séance avec madame la duchesse de Chartres. La pièce couronnée étoit intitulée : *Voltaire et le Serf du Mont-Jura*.

Le même jour, l'Académie décerna, pour la première fois, un prix extraordinaire, nouvellement fondé, appelé *Prix de vertu du peuple*. Le prix fut adjugé à une femme nommée l'Espalier, garde-malade, qui avoit rendu à une femme de condition, pauvre, auprès de laquelle on l'avoit appelée, des services aussi

tendres qu'assidus, et en se portant même pour elle à des sacrifices d'une générosité rare.

Trois actions avoient été proposées à l'Académie comme dignes du prix ; la première étoit d'un nommé Damesaque, qui passant sur le quai, pendant l'hiver, et voyant deux enfans qui jouoient sur la glace tomber dans l'eau, s'étoit précipité tout habillé, et les avoit retirés de la rivière, au péril de sa propre vie.

La seconde étoit d'une portière suisse, qui avoit partagé sa demeure, son grabat et sa subsistance avec une femme forcée de sortir de l'hôpital, comme incurable.

L'Académie trouva que le premier trait étoit isolé, et pouvoit partir d'un moment d'enthousiasme héroïque, qui n'est pas toujours le signe certain d'une ame vertueuse et constamment habituée à faire le bien.

Quant à la portière, elle avoit pu, en quelque sorte, ne donner que son superflu ; d'ailleurs, c'étoit à son amie qu'elle avoit accordé des secours.

La troisième action (celle de la femme l'Espalier) avoit paru aux juges avoir toutes les qualités nécessaires pour mériter le prix.

1°. Elle l'avoit exercée envers une inconnue ; 2°. elle l'avoit exercée long-tems, et avec une constance invincible ; 3°. demandée par des gens qui l'avoient bien payée, et auxquels elle avoit des obligations, elle avoit résisté à tout ce que la reconnoissance et son intérêt personnel lui dictoient, parce que ces personnes étoient en état de se procurer d'autres gardes-malades, et que la dame auprès de laquelle elle étoit couroit risque de périr sans secours ; 4°. non seulement elle lui avoit prodigué son tems et ses soins, mais même

son propre pécule, achetant de son argent les médicamens et douceurs, que la détresse de la malade ne lui permettoit pas de se procurer.

M. l'archevêque d'Aix, directeur de l'Académie, déclara que l'Académie couronnoit moins une action brillante qu'une action bonne, moins l'éclat que la persévérance de la vertu.

La séance du 25 *août* 1785, fut illustrée par la présence d'un prince étranger (le prince Henri de Prusse), et de madame la duchesse de Chartres, qui prenoit le plus vif intérêt à l'un des candidats couronnés, M. de Florian.

Le directeur étant absent, M. de Marmontel, secrétaire, annonça que le prix de prose avoit été remporté par M. Garat, le sujet étoit l'*Eloge de Fontenelle;* il annonça ensuite que M. le chevalier de Florian avoit mérité le prix de poésie, dont le sujet avoit été laissé libre; celui qu'avoit choisi le candidat étoit une églogue, tirée de la *Bible*, intitulée : *Ruth et Booz*, invention nouvelle, mais dont l'objet étoit facilement saisi par l'Epilogue adressé au duc de Penthièvre. La pièce étoit pleine de sentiment et d'ingénuité. Ce dernier vers de l'envoi au prince fut très applaudi :

Vous n'épousez pas Ruth, mais vous l'avez pour fille.

Dans cette même séance, le prix de vertu fut adjugé au sieur Poultier (huissier-priseur), à cause du désintéressement noble et rare avec lequel il avoit refusé un legs de deux cent mille livres, en exhortant le testateur à laisser son bien à ses héritiers naturels. Le sieur Poultier accepta la médaille d'or; mais il en remit la valeur, qui étoit de mille quatre-vingts livres, au secrétaire de l'Académie, comme un don qu'il fai

soit de son propre mouvement, à un portier, pour une action du même genre que la sienne, mais qui n'ayant pas été faite dans l'année, ainsi que l'exigeoit la fondation du prix, n'avoit pu concourir.

Le 25 août 1786, le *prix de vertu* est adjugé à la demoiselle Hurel, femme de chambre, qui nourrissoit depuis quinze ans sa maîtresse tombée dans l'indigence.

Le 25 août 1787, le *prix de poésie* proposé par le comte d'Artois, pour l'éloge du prince Léopold de Brunswick (*Voyez* le 5 avril), fut accordé à M. Terrasse de Mareilles, officier de la maison de la reine, dont la pièce fut jugée par le public, inférieure à celle de M. Noel (1), professeur au collége de Louis-le-Grand, qui remporta le premier *accessit*; mais voici ce qui avoit décidé le jugement de l'Académie.

La reine instruite que M. de Mareilles, son officier, avoit concouru, écrivit trois lettres à l'Académie en sa faveur; mais en désignant seulement la pièce par la devise, sans nommer l'auteur. L'Académie s'imagina que Monsieur, qui aimoit beaucoup la littérature, auroit pu avoir la noble émulation de concourir; alors les juges ne firent pas un examen plus approfondi, et trouvant la pièce passable, arrêtèrent de lui décerner le prix. Lorsqu'ils eurent ouvert la capsule, ils furent fort étonnés de trouver, au lieu du nom auguste du frère du roi, le nom d'un simple officier de la reine;

(1) C'est celui qui a été ambassadeur de la république française auprès de la république batave, et qui est aujourd'hui inspecteur de l'université impériale.

mais le jugement étoit formé, il n'y avoit pas moyen de revenir.

Le *prix de vertu* fut décerné à la fille la Blonde, qui soutenoit depuis long-tems ses maîtres dans l'indigence.

Le *prix d'utilité*, à M. de Lacroix, pour son ouvrage des *Moyens de ramener l'ordre et la sécurité dans le sein de la société*; et enfin, le *prix d'encouragement*, fondé par M. de Valbelle, à M. de Wailly, auteur de plusieurs ouvrages de *Grammaire*, justement et universellement estimés.

Le 25 août 1788, les ambassadeurs de Typoo-Saïb assistèrent à la séance de l'Académie française. M. Noel remporta le prix d'éloquence, dont le sujet étoit *l'éloge de Louis XII*.

Le *prix d'utilité* fut décerné à M. Necker, pour son ouvrage de l'*Importance des Opinions religieuses*. Le traducteur d'Ovide, M. Desaintange, remporta le *prix d'encouragement*.

Le *prix de vertu* fut accordé à l'action héroïque de Catherine Valsen, de Noyon, qui avoit sauvé la vie à trois hommes asphyxiés dans une fosse d'aisance: elle eut la hardiesse d'y descendre, et le bonheur d'en retirer les trois hommes, l'un après l'autre.

La séance du 25 août 1789, fut remarquable par la réception de l'abbé Barthélemy, auteur du *Voyage d'Anacharsis*. M. Marmontel, secrétaire perpétuel, annonça que le *prix de poésie* avoit été remporté par M. de Fontanes; le sujet de ce prix étoit le *rappel des non-catholiques*. La mention honorable fut adjugée à M. Noel.

Le 25 août 1790, M. Noël remporta le prix d'éloquence, dont le sujet étoit l'éloge de Vauban.

Le *prix d'utilité* fut décerné à M. Pastoret, pour son ouvrage *sur les Lois pénales*, et le *prix d'encouragement* fut donné pour la deuxième fois à Desaintange.

Le *prix de vertu* fut adjugé à Nicolas et François Potel, tous deux habitans de Boulogne, près Paris. Passant le long de la Seine, ils entendent les cris de plusieurs personnes prêtes à être englouties dans la rivière; François s'y précipite aussitôt, atteint une femme, et la ramène sur la grève; il s'élance une seconde fois, saisit une femme et une fille qui l'entraînent en se débattant. Pendant près de trois quarts d'heure, il lutte contre leur poids et contre le courant, pour les soulever sur l'eau. Sept fois on le voit tour à tour montrer sa tête et disparoître. Il parvient enfin à sauver ces malheureux; mais épuisé de fatigue, il s'assoit sur la rive, et pleure de ne pouvoir plus rien pour les autres.

Son père alors lui succède, plonge sous les eaux, et revient, tenant par les cheveux une femme et un petit garçon.

L'Académie se voyoit, avec regret dans l'embarras de partager entre le père et le fils, un prix que chacun d'eux auroit voulu voir décerner à son rival. La reine termina ce combat généreux, en offrant à l'Académie de concourir également avec elle pour une si juste récompense.

Cette séance du 25 août 1790 fut la dernière de ce genre que tint l'Académie française; elle avoit proposé deux prix d'éloquence pour l'année suivante, l'éloge de Franklin et celui de J. J. Rousseau; mais déjà

grondoit sur elle l'orage révolutionnaire qui avoit renversé toutes les institutions monarchiques. Elle avoit proposé aussi l'éloge du maréchal de Villars. Ces trois éloges n'ont point été faits, et n'ont pas été proposés de nouveau par la deuxième classe de l'Institut qui a succédé à l'Académie française.

L'an 1776, *le* 25 *août*, Mort de David Hume.

David Hume étoit né le 26 avril 1711 à Edimbourg. Destiné au barreau, il abandonna cette carrière, parce qu'il n'avoit aucun talent pour la parole. Ses vastes connoissances et son caractère aimable lui valurent d'abord une place de secrétaire d'ambassade à Turin, ensuite un emploi dans le ministère. Il écrivit beaucoup sur la philosophie, mais ses ouvrages dans ce genre, quoique fort accueillis quand ils parurent, ne présentent aucune découverte importante, et n'ont le plus souvent pour but que de saper les fondemens de la religion chrétienne.

Le plus beau titre que cet écrivain ait à l'estime de la postérité, est son histoire d'Angleterre. Il y règne un ton d'impartialité et de modération qui inspire la confiance; et quoique plusieurs réflexions détournées, quelques faits présentés d'une certaine manière, annoncent un but que l'auteur n'a pas voulu avouer, cet ouvrage peut être utile, si l'on veut le lire avec attention. Les gens de goût pourroient y désirer plus de rapidité, plus d'intérêt, plus de chaleur; mais ces avantages qui donnent tant d'attraits aux productions historiques des anciens, ne se trouvent que rarement dans les historiens modernes.

On connoît les relations que le philosophe anglais

eut avec Jean-Jacques Rousseau : d'abord amis intimes, ils devinrent bientôt ennemis irréconciliables ; il paroît que dans la dispute scandaleuse qui résulta de leur brouillerie, les plus grands torts furent du côté de Rousseau.

Hume, à l'âge de soixante-quatre ans, fut attaqué d'une maladie qui le conduisit lentement au tombeau : il montra beaucoup de courage dans ses souffrances ; son humeur douce et gaie ne parut point s'altérer. Le docteur Dundas, son médecin, lui dit un jour : *Je vais instruire le colonel Edmondston que je vous ai laissé beaucoup mieux.* — *Docteur*, lui répondit Hume, *vous feriez mieux de lui dire que je m'en vais aussi vite que mes ennemis, si j'en ai, peuvent l'attendre, et aussi doucement que mes meilleurs amis peuvent le désirer.*

HISTOIRE.

L'an 1346, *le* 26 *août*, Bataille de Créci, où le roi Philippe de Valois est défait, pour avoir attaqué imprudemment Edouard III, roi d'Angleterre, qui fuyoit devant l'armée française, et venoit de passer la Somme à gué.

Plusieurs historiens ont attribué la défaite des Français à quelques petites pièces de canon dont les Anglais étoient munis. Il y avoit dix-huit ou douze ans que l'artillerie commençoit à être en usage. C'est un bénédictin allemand, nommé Berthold Schwarts, qui trouva le secret de cette fatale invention; il y avoit longtems qu'on y touchoit. Un autre bénédictin anglais, Roger Bâcon, avoit, long-tems auparavant, parlé des grandes explosions que le salpêtre enfermé pouvoit produire. Il périt dans cette funeste journée, trente mille hommes de l'armée française: *Car nul n'étoit pris à rançon*, dit Froissard, *et ainsi l'avoient ordonné les Anglais entr'eux.* Parmi les morts, on compta le roi de Bohême, le comte d'Alençon, frère du roi, et la fleur de la noblesse de l'Etat. Philippe, ayant reçu deux blessures, l'une au cou, l'autre à la cuisse, manqua d'être fait prisonnier. *Lors chevaucha tant le roi*, dit encore Froissard, *qu'il arriva au châtelet de l'Arbroie. — Ouvrez, ouvrez*, dit le roi au châtelain, *c'est l'infortuné roi de France.*

Ce fut après cette victoire qu'Edouard assiégea et

prit la ville de Calais, qui resta aux Anglais deux cent dix années.

L'an 1648, *le* 26 *août*, Journée des Barricades, commencement des guerres de la Fronde.

On sait que la minorité de Louis XIV fut troublée par deux guerres civiles, dont la principale cause fut la mauvaise administration des finances, source ordinaire des plus grandes révolutions. Le cardinal Mazarin, qui gouvernoit alors la France, sous la régence d'Anne d'Autriche, avoit pour surintendant un italien nommé Emeri, dont l'ame étoit encore plus basse que la naissance, et qui inventoit des ressources onéreuses et ridicules. Il créa des charges de contrôleurs de fagots, de jurés vendeurs de foin; on retrancha quelques quartiers aux rentiers; on augmenta les droits d'entrée; on créa quelques charges de maîtres des requêtes; on retint environ quatre-vingt mille écus de gages aux magistrats. Le parlement de Paris, les rentiers et le peuple s'ameutèrent; le parlement refusa d'enregistrer les édits des nouvelles taxes, et rendit deux arrêts *d'union* avec les parlemens et autres compagnies du royaume. Mazarin, qui n'avoit jamais bien pu prononcer le français, ayant dit que cet arrêt *d'ognon* étoit attentatoire, et l'ayant fait casser par le conseil, ce seul mot *d'ognon* le rendit ridicule; et comme on ne cède jamais à ceux qu'on méprise, le parlement en devint plus entreprenant.

La reine et le cardinal résolurent de faire enlever trois des magistrats les plus opiniâtres, Novion-Blancmenil, président à mortier, Charton, président d'une chambre des enquêtes, et Broussel, ancien conseiller-

clerc de la grand'chambre ; mais au lieu de les enlever sans éclat, dans le silence de la nuit, le cardinal crut en imposer au peuple en les faisant arrêter en plein midi, tandis qu'on chantoit le *Te Deum* à Notre-Dame, pour la victoire de Lens (remportée par le grand Condé, le 20 août), et tandis que les Suisses de la chambre apportoient dans l'église soixante-treize drapeaux pris sur les ennemis : ce fut précisément ce qui causa la subversion du royaume. Charton s'esquiva ; on prit Blancmenil sans peine, et il n'en fut pas de même de Broussel. Une vieille servante, seule, en voyant jeter son maître dans un carrosse, part, ameute le peuple : on ferme les boutiques, on tend les grosses chaînes qui étoient à l'entrée des rues principales ; on fait quelques barricades, quatre cent mille voix crient : *Liberté et Broussel.*

Pendant la nuit qui suivit l'émeute, la reine fit venir environ deux mille hommes de troupes, cantonnées à quelques lieues de Paris, pour soutenir la maison du roi ; mais dans cette nuit-là même, les factieux se rassemblèrent chez le coadjuteur de Paris, si fameux sous le nom de cardinal de Retz, et tout fut disposé pour mettre la ville en armes. Le chancelier Seguier allant au parlement pour casser tous les arrêts, et même interdire ce corps, le peuple arrête son carrosse et le renverse ; le chancelier put à peine s'enfuir avec sa fille, la duchesse de Sulli, qui malgré lui l'avoit voulu accompagner ; il se retira en désordre dans l'hôtel de Luynes, pressé et insulté par la populace. Le lieutenant civil vient le prendre dans son carrosse, et le mène au Palais-Royal (1), escorté des deux compagnies suisses,

(1) Ce palais étoit alors habité par la famille royale.

et d'une escouade de gendarmes ; le peuple tire sur eux, quelques uns sont tués ; la duchesse de Sulli est blessée au bras ; deux cents barricades sont formées en un instant. On les pousse jusqu'à cent pas du Palais-Royal. Tous les soldats, après avoir vu tomber quelques uns des leurs, reculent et regardent faire les bourgeois. Le parlement en corps marche à pied vers la reine, à travers les barricades qui s'abaissent devant lui, et redemande ses membres emprisonnés ; la reine est obligée de les rendre, et par cela même elle invite les factieux à de nouveaux outrages.

Les troubles continuèrent jusqu'au commencement de l'année suivante. Nous en avons tracé une esquisse rapide et suffisante dans le tableau du 11 mars. (*Voy.* aussi le 6 janvier.)

Nous ajouterons seulement ici, que pendant ces troubles, il n'y eut personne qui ne changeât de parti : on vit le prince de Conti, chef des rebelles contre Mazarin, épouser sa nièce ; le prince de Condé ramener le cardinal triomphant dans Paris ; ensuite être mis en prison par ce même cardinal ; enfin le maréchal de Turenne, se séparer du prince de Condé, et donner contre lui la bataille de Saint-Antoine. (*Voy.* le 2 juillet.)

L'an 1788, *le* 26 *août*, L'archevêque de Sens est brûlé en effigie par la populace de Paris.

L'archevêque de Sens ayant été forcé de quitter le ministère le 25 août, le lendemain 26, le peuple s'étant attroupé à la place Dauphine, alluma un feu de joie et y brûla un manequin grostesque revêtu d'une soutane rouge, et représentant le cardinal ex-ministre.

« Cet homme, dit un historien de la révolution, à qui » on croyoit de l'énergie, parce qu'il étoit vif et co- » lère; du génie parce qu'il avoit de l'esprit; de l'ins- » truction, parce qu'il ne doutoit de rien; le talent de » tout arranger, parce qu'il touchoit étourdiment à » tout; des plans admirables sur l'administration, » parce qu'il avoit toujours blâmé ceux de ses prédé- » cesseurs, ne fut pas plus tôt parvenu au ministère, » qu'il confondit ses amis et ses prôneurs, par la nul- » lité de son caractère et de ses moyens, par son » ignorance, par l'incohérence de ses idées, et par » l'absurdité de ses plans.

» Après avoir, en un tour de main, épuisé le trésor » royal, anéanti le crédit public, et presqu'entière- » ment l'autorité royale en employant coup sur coup, » à tort et à travers, les lits de justice, les séances » royales, les lettres de cachet, les exils et les empri- » sonnemens de magistrats, il se vit enfin obligé par » l'épuisement absolu de toutes les ressources et la désor- » ganisation générale du gouvernement, d'abandon- » ner le ministère, et d'aller honteusement chercher » dans les pays étrangers, un asile que l'indignation » publique ne lui permettoit pas de trouver dans » sa patrie. »

L'an 1776, *le* 26 *août*, Mort de Saint-Foix.

Germain-François Poullain de Saint-Foix, né à Rennes en Bretagne, le 25 février 1698, mourut à Paris le 26 août 1776. Il porta plus loin que personne les défauts et les vertus de son pays, c'est-à-dire, l'entêtement et l'opiniâtreté, mais aussi la sensibilité et l'humeur compatissante. Il fit ses premières armes dans

les mousquetaires, et se fit remarquer du maréchal de Broglie, qui le choisit pour aide de camp, parce qu'il lui connoissoit de l'intelligence et du courage. Des éloges furent la récompense de ses services : il demanda de l'avancement, et le refus qu'il éprouva, le rendit tout entier au service des Muses.

Impatient, contrariant, toujours emporté, et ne cédant jamais, il avoit besoin de ses talens pour faire oublier les impressions que donnoit son caractère. Ses disputes se terminoient par des combats singuliers.

Un jour, vers midi, il étoit au café Procope : entre un garde du roi, qui demande une tasse de café et un petit pain. *Voilà un mauvais dîner*, dit brusquement Saint Foix. Le garde ne répond pas. — *Voilà un mauvais dîner.* — Même silence de mépris. — *Voilà un mauvais dîner.* Alors le garde s'emporte. — Quand vous vous fâcheriez davantage, ce n'en sera pas moins là *un mauvais dîner*. — Sortons. — Tant que vous voudrez, mais vous n'en aurez pas moins fait *un mauvais dîner*. Le persifleur est blessé; et tout en perdant son sang : — Vous m'eussiez tué, il n'en seroit pas moins vrai que vous avez fait *un mauvais dîner*. — Il se battoit encore : on les sépare, et on les conduit au tribunal des maréchaux de France. Saint-Foix comparoît avec le garde du roi; et quand il a raconté naïvement la scène au maréchal de Noailles : « Monseigneur, dit-il, mon dessein n'a jamais été d'insulter » monsieur; je le tiens pour un très galant homme, » pour un brave militaire; mais tout cela ne fait pas, » vous en conviendrez, monseigneur, qu'une tasse de » café au lait et un petit pain ne soient un *mauvais* » *dîner*. » On rit et l'on s'embrassa.

Entraîné par l'impétuosité de son tempérament, il s'oublia un jour jusqu'à tirer presque son épée, dans la Bibliothèque du Roi, contre l'abbé Boudot, qui le corrigea d'un seul mot. *Monsieur de Saint-Foix, je ne vous crains pas, mon rabat a le fil.*

Les femmes même n'étoient pas à l'abri des boutades de son humeur. On répétoit *l'Oracle*. L'actrice qui faisoit le rôle de fée ne le rendoit pas à sa fantaisie; il lui arrache la baguette des mains. *Mademoiselle, j'ai besoin d'une fée et non pas d'une sorcière.*

Malgré cette âcreté dans le sang, c'est pourtant lui qui a fait les *Grâces* et les *Lettres Turques* qui se firent lire après les *Lettres Persannes*, et ses *Essais sur Paris*, où, dans le tableau des mœurs anciennes, il fait tantôt l'éloge, tantôt la satire des nôtres.

Dans les dernières années de sa vie, il s'étoit retiré à la Doctrine Chrétienne. L'exécuteur de ses dernières volontés fut l'abbé de Véry, prêtre de cette congrégation, qui, joignant les vertus de son état à l'amabilité d'un homme du monde, avoit trouvé le secret d'être son ami et son censeur. C'étoit souvent Thémistocles qui disoit à Eurybiade: *Frappe, mais écoute.*

HISTOIRE.

L'an 388, *le 27 août*, Les soldats du grand Théodose font trancher la tête à Maxime.

Magnus Maximus, général de l'armée romaine en Angleterre, se concilia l'affection des légions mécontentes de Gratien, qui leur avoit préféré un corps d'Alains pour veiller à la sûreté de sa personne. Les soldats le proclamèrent empereur, et leur exemple fut suivi par les légions des Gaules. Gratien marcha contre lui, et comme il se préparoit à le combattre, il se vit abandonné de ses soldats, et réduit à prendre honteusement la route d'Italie. Il fut assassiné à Lyon, et Maxime eut la cruauté de lui refuser les honneurs de la sépulture. La mort de son rival ne le laissa point possesseur paisible de l'empire. Valentinien, frère de Gratien, se réfugia avec sa mère auprès de Théodose qui commandoit dans l'orient. Maxime, maître de l'Italie, la regardoit comme un pays de conquête. Il y commit toutes sortes de cruautés et de brigandages. Les soldats, à l'exemple de leur chef, profanèrent les temples et maltraitèrent les citoyens; il chercha les moyens de séduire Théodose, à qui il fit les plus éblouissantes promesses. Mais celui-ci, plus politique que lui, l'amusa par des négociations artificieuses qui lui donnèrent le tems d'assembler une armée et d'équiper une flotte. Maxime, qui s'étoit flatté de lui en imposer en mettant en mer quelques vaisseaux, trouva une

honteuse défaite. Son armée de terre fut mise en déroute sous les murs d'Aquilée qui fut surprise d'assaut. Maxime, abandonné de ses soldats, fut amené chargé de chaînes aux pieds de son vainqueur, qui s'attendrissant sur son malheur, lui reprocha ses crimes, et eut la générosité de lui pardonner. Mais ses soldats, à qui il étoit devenu odieux, murmurèrent de cette indulgence, et craignant qu'il ne se relevât de sa chute, ils lui tranchèrent la tête.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1572, *le* 27 *août*, Mort funeste de Ramus.

Pierre Ramus, savant professeur au Collége-Royal, et principal du collége de Presle, fut un des hommes les plus célèbres et les plus malheureux du seizième siècle. Né avec un esprit réformateur, il s'éleva d'abord au-dessus de son siècle; la scholastique le révolta. Il voulut détrôner Aristote, le prince des philosophes, qui régnoit dans toutes les écoles de l'Université de Paris; toute l'Université se souleva, Ramus fut poursuivi, comme ennemi d'Aristote, au Châtelet, puis au parlement. François Ier évoqua cette grande affaire, et la mit en arbitrage; les arbitres déclarèrent, que *témérairement et insolemment, Ramus s'étoit élevé contre le prince des philosophes.* On condamna les livres de Ramus, et on lui défendit d'enseigner la philosophie. Il en obtint néanmoins la permission quelque tems après, par le crédit du cardinal de Lorraine, qui lui obtint, dit Bayle, *la main-levée de sa plume et de sa langue.*

Le goût général que Ramus avoit pour la réforme, et les persécutions qu'il avoit éprouvées, au sujet d'Aristote, le jetèrent dans le parti calviniste; il fut alors chassé du collége de Presle, et même obligé de quitter Paris, pour échapper à la persécution; mais Charles IX qui l'aimoit, lui donna un asile à Fontainebleau, où, placé au milieu de la bibliothèque royale, il se consola par l'étude et par le travail; mais bientôt on le chassa de cet asile; il fut obligé d'errer de retraite en retraite, jusqu'à la mort du duc de Guise, en 1563; il fut alors rétabli dans sa charge de principal du collége de Presle, et dans sa chaire au Collége-Royal, places qui lui étoient ôtées et rendues tour à tour à chaque renouvellement d'hostilités, et à chaque pacification entre les deux partis.

Ramus s'absenta pendant quelque tems, pour aller visiter les universités d'Allemagne, et fut reçu partout avec la plus grande distinction. Il demanda la chaire de théologie de Genève, qu'il eût obtenue sans les cabales de Théodore de Bèse. Il eut le malheur de revenir à Paris, vers la fin de l'année 1571, et y fut assassiné l'année suivante à la Saint-Barthélemi. Dans le premier moment du massacre, Ramus s'étoit sauvé dans une cave, où il resta caché pendant deux jours; un de ses ennemis, nommé Charpentier, découvrit sa retraite; Ramus lui offrit de l'argent; l'argent désarme des voleurs, et non des ennemis; Charpentier se montra l'un et l'autre, il prit l'argent de Ramus, et le livra aux assassins.

Ramus occupa trois chaires au Collége-Royal, celle de philosophie, celle d'éloquence latine, celle de mathématiques, et il en fonda une, qu'il mit au con-

cours, et qui s'appelle encore la chaire de Ramus.

C'est à Ramus qu'on doit la distinction du *j* et du *v* consonnes, de l'*i* et de l'*u* voyelles. Les deux premières lettres sont appelées de son nom, consonnes *Ramistes*.

Il réforma aussi, mais non pas sans beaucoup d'obstacles, la prononciation vicieuse du *q* latin, qu'on prononçoit alors comme le *k*, de façon qu'on disoit, *kiskis*, *kankam*, au lieu de *quisquis*, *quanquam*.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1555, *le* 27 *août*, Le grand-conseil de Genève proscrit la religion catholique dans la ville, avec *ordre* à tous les citoyens, de professer la religion qu'on appeloit réformée ou protestante : l'évêque et le chapitre de la cathédrale se retirèrent à Annecy.

L'an 1590, *le* 27 *août*, Mort du pape Sixte-Quint.

Félix Peretti, né le 13 décembre 1521, dans les grottes de Montalte, village de la Marche-d'Ancône, gardeur de pourceaux, ensuite cordelier, général de l'ordre, l'évêque de Sainte-Agathe; enfin cardinal de Montalte en 1570, fut élu pape le 24 d'avril 1585.

Le pontificat de Sixte-Quint a plus de célébrité que celui de Grégoire XIII et de Pie V, quoique ces deux pontifes aient fait de grandes choses; l'un s'étant signalé par la bataille de Lépante, et l'autre par la réforme des tems. Il arrive quelquefois que le caractère d'un homme et la singularité de son élévation arrêtent sur lui les yeux de la postérité, plus que les

actions mémorables des autres : la disproportion qu'on croit voir entre la naissance de Sixte-Quint, fils d'un pauvre vigneron, et l'élévation à la dignité suprême, augmente sa réputation. Cependant on voit par toute l'histoire des pontifes romains, que jamais une naissance obscure et basse ne fut regardée comme un obstacle au pontificat, dans une religion et dans une cour où toutes les places sont réputées le prix du mérite, quoiqu'elles soient aussi quelquefois celui de la brigue. Pie V n'étoit guère d'une famille plus relevée ; Adrien VI fut le fils d'un artisan ; Nicolas V étoit né dans l'obscurité ; le père du fameux Jean XXII, qui ajouta un troisième cercle à la tiare, et qui porta trois couronnes, raccommodoit des souliers à Cahors ; c'étoit le métier du père d'Urbain IV. Adrien IV, l'un des plus grands papes, fils d'un mendiant, avoit été mendiant lui-même. L'histoire de l'Eglise est pleine de ces exemples qui encouragent la simple vertu, et qui confondent la vanité humaine.

Ceux qui ont voulu relever la naissance de Sixte-Quint, n'ont pas songé qu'en cela ils rabaissoient sa personne : ils lui ôtoient le mérite d'avoir vaincu les premières difficultés. Il y a plus loin d'un gardeur de porcs, tel qu'il le fut dans son enfance, aux simples places qu'il eut dans son ordre, que de ces places au trône de l'Eglise.

L'esprit de Sixte-Quint et de son règne, est la partie essentielle de son histoire. Ce qui le distingue des autres papes, c'est qu'il ne fit rien comme les autres. Agir toujours avec hauteur, et même avec violence, quand il est un simple moine ; dompter tout d'un coup la fougue de son caractère, dès qu'il est

cardinal; se donner quinze ans pour incapable d'affaires, et surtout de régner, afin de déterminer un jour en sa faveur les suffrages de tous ceux qui compteroient régner sous son nom; reprendre sa hauteur au moment même qu'il est sur le trône; mettre dans son pontificat une sévérité inouïe, et de la grandeur dans toutes ses entreprises; embellir Rome et laisser le trésor pontifical très riche; licencier d'abord les soldats, les gardes même de ses prédécesseurs, et dissiper les bandits par la seule force des lois, sans avoir de troupes; se faire craindre de tout le monde par sa place et par son caractère : c'est là ce qui mit le nom de Sixte-Quint parmi les noms illustres, du vivant même de Henri IV et d'Elisabeth, dont il étoit contemporain.

Avant son élévation, les cardinaux, dupes de son artifice, ne l'appeloient que la *Bête romaine* : on le voyoit la tête penchée sur l'épaule, appuyé sur un bâton, comme s'il n'eût pas eu la force de se soutenir, ne parlant plus qu'avec une voix éteinte, et les interruptions d'une toux violente, qui sembloit annoncer sa fin. Quand on lui disoit que l'élection pourroit bien le regarder, il répondoit qu'il *seroit mort avant la fin du conclave*. Mais à peine fut-il élu, qu'étant sorti de sa place, il jeta son bâton, se releva, déclara son âge qui étoit de sept ans de moins qu'il n'avoit dit, se dérida le front et entonna le *Te Deum* d'une voix terrible, qui fit trembler tous les cardinaux.

Sa conduite à l'égard des souverains, sembla n'annoncer d'abord qu'un pape ordinaire : il excommunia les princes hérétiques ou réputés fauteurs d'hérétiques, Elisabeth, Henri III, Henri IV et le prince de Condé;

mais lorsqu'il connut Elisabeth et Henri IV, et que ces princes le connurent, une estime mutuelle succéda aux orages qui s'étoient d'abord élevés entr'eux. Il prévit qu'Henri IV triompheroit de la ligue, et il étoit disposé à le servir; Henri IV, de son côté, connoissant ses dispositions, disoit : *C'est un grand pape ; il m'inspire le désir de me faire catholique, pour être fils d'un tel père ;* et quand il apprit sa mort, il dit : *Je perds un pape qui étoit tout à moi.* Sixte-Quint respectoit aussi beaucoup le caractère d'Elisabeth; il l'appeloit *un gran cervello di principessa ;* il regrettoit de n'avoir pas été dans le cas de l'épouser, persuadé *que de lui et de cette reine, il n'auroit pu naître que de grands princes.*

Sixte-Quint changea les mœurs de Rome, et les rendit austères : il effraya le vice par des châtimens rigoureux; mais il passa les bornes : il fut cruel et inflexible. Il n'eût pas dû souiller ses regards du supplice des misérables qu'il faisoit exécuter souvent pour des fautes assez légères. Il eût dû précipiter moins ces exécutions pour s'assurer davantage de leur justice. Il étoit indécent et barbare de dire au gouverneur de Rome, au sujet d'un meurtre commis dans un premier mouvement : *Je veux que justice en soit faite avant mon dîner ; et qu'on se dépêche, car j'ai grand'faim.* Il étoit dur de dire à l'ambassadeur d'Espagne et à des cardinaux qui représentoient que le coupable étoit un gentilhomme espagnol, et que s'il falloit lui ôter la vie, il falloit qu'il fût décapité et non pendu : *il sera pendu; mais j'ennoblirai son supplice en l'honorant de ma présence.* Il étoit abominable enfin de dire après le supplice, dont il n'avoit pas

perdu la moindre circonstance : *Qu'on me serve à présent, car ce spectacle m'a mis en goût et en appétit.* L'amour de la justice étoit le prétexte de ces indécentes atrocités ; mais il s'y mêle au moins de la férocité personnelle. Le lendemain on fit une *pasquinade*, où un homme portant un bassin rempli de chaînes, de haches, de potences, de roues, disoit : *C'est un petit ragoût pour réveiller l'appétit du Saint-Père.* Il méritoit ce reproche : en effet, on ne voyoit dans les fêtes et les divertissemens du carnaval, que des potences dressées pour punir le moindre délit que le libertinage ou l'ivresse pourroient produire : on ne voyoit que des têtes exposées en public ; les peines étoient sans proportion avec les fautes ; non seulement l'adultère étoit puni de mort, mais la même peine étoit infligée au mari qui ne dénonçoit pas sa femme. Il recommandoit lui-même aux juges la plus extrême sévérité, et un visage sévère étoit un titre de recommandation auprès de lui. Un jeune homme de seize ans ayant été condamné à mort pour avoir résisté à des sbires qui avoient voulu l'arrêter, les juges eux-mêmes avertirent Sixte-Quint qu'il étoit contraire à la loi de faire mourir un homme à cet âge. *Hé bien !* dit le cruel pontife, *je lui donne dix de mes années pour le rendre sujet à la loi.*

Sixte-Quint se fit une grande réputation par les embellissemens que reçut la ville de Rome sous son pontificat ; il ramena l'ancienne eau *Marcia* à Rome, du village de la *Colonna*, qui en est à vingt-deux milles, et fit construire, pour la recevoir, la magnifique fontaine appelée de son nom *l'Acqua Felice ;* cinq obélisques furent élevés par ses soins, entr'autres celui

de granit, que Caligula avoit fait transporter d'Espagne à Rome. Il fit aussi achever en vingt-deux mois cette fameuse coupole de l'église de Saint-Pierre, dont rien n'approche dans le monde.

La bibliothèque commencée par Nicolas V, fut tellement augmentée par Sixte-Quint, qu'il peut en être regardé comme le vrai fondateur. Il n'y avoit point alors dans l'Europe de bibliothèque, ni si ample ni si curieuse; mais la ville de Paris l'a emporté depuis sur Rome en ce point; et si l'architecture de la bibliothèque de Paris n'est pas comparable à celle du Vatican, les livres y sont en beaucoup plus grand nombre, bien mieux arrangés, et prêtés aux particuliers avec une toute autre libéralité.

Sixte-Quint aimoit, dit-on, le mercredi sur tous les jours de la semaine, parce que c'étoit le jour de sa naissance, de sa promotion au cardinalat, de son élection à la papauté, et enfin de son couronnement.

HISTOIRE.

L'an 1739, *le* 28 *août*, Paix signée au camp des Turcs, devant Belgrade.

Cette paix mit fin à la guerre que la Russie et l'Empereur faisoient à la Turquie.

La Russie avoit seule commencé cette guerre. Désirant reprendre Asof et réparer les pertes qu'elle avoit essuyées à la suite de la malheureuse campagne de Pruth, elle crut devoir profiter de la guerre que les Persans faisoient aux Turcs, pour former une alliance avec Thamas-Kouli-Kan qui venoit de renverser l'ancienne dynastie des Sofis de Perse, et pour attaquer l'empire ottoman.

Sous prétexte que les Tartares de la Crimée avoient fait des incursions dans les provinces russes, et que la Porte ne les avoit pas réprimés, l'impératrice ordonna une expédition contre les Tartares, et déclara la guerre à la Porte. En 1736, le comte de Hascy se rendit maître d'Asof. Le maréchal Munich, après avoir forcé les lignes de Pérécop, pénétra dans la Crimée; mais il ne put s'y maintenir.

L'empereur s'étoit d'abord présenté comme médiateur. On ouvrit un congrès en 1737 à Niemicow en Pologne; mais les Russes qui venoient de prendre Oczakow, désiroient la continuation de la guerre. L'empereur, sans considérer le mauvais état de ses forces militaires, la perte qu'il venoit de faire du prince

Eugène, espérant partager les conquêtes des Russes, quitta le rôle de médiateur pour agir hostilement contre la Turquie ; mais le succès trompa son attente : les Turcs, commandés par le comte de Bonneval, remportèrent des avantages considérables sur les Autrichiens en 1737 et 1738, les repoussèrent de la Valachie et de la Servie, et vinrent mettre le siége devant Belgrade.

La cour de Vienne, après avoir employé la médiation de la France, signa une paix très désavantageuse, à laquelle la Russie accéda, quoique le maréchal Munich vînt de remporter une grande victoire sur les Turcs, et se fût emparé de la Moldavie.

L'empereur, par cette paix, céda à la Turquie Belgrade, la Servie et la Valachie autrichienne, etc. La Russie rendit toutes ses conquêtes ; la forteresse d'Asof fut démolie. La Russie obtint de la Porte la reconnoissance du titre impérial.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1645, *le* 28 *août*, Mort de Grotius.

Ce savant et sage Hollandais fut ami du fameux Barnevelt, et favorable, comme lui, au parti des *arminiens*, parce que c'étoit le plus modéré ; il fut enveloppé dans la disgrâce de Barnevelt. Celui-ci eut la tête tranchée, et par le même arrêt, Grotius fut condamné à une prison perpétuelle, et en conséquence, enfermé dans le château de Louvestein, d'où il se sauva par l'adresse de sa femme qui, sous prétexte de lui envoyer des livres, lui fit parvenir un grand coffre, dans lequel on l'emporta hors de sa prison.

, Il vint en France, où il composa son fameux traité de la *Guerre et de la Paix;* mais comme il ne flattoit pas le cardinal de Richelieu, il en fut négligé; il éprouva même des dégouts qui l'obligèrent de quitter la France; il y revint avec le caractère d'ambassadeur, que lui donna la reine de Suède, Christine.

C'est un problème parmi les savans, si Grotius est mort protestant ou catholique; mais on trouve dans le *Menagiana*, que la nouvelle de sa mort étant arrivée à Paris, le P. Petau dit la messe pour lui. Outre le traité *De jure belli et pacis*, traduit par Barbeyrac, on a de Grotius un traité presqu'aussi connu de la *vérité de la Religion chrétienne*, traduit par l'abbé Goujet, et que Saint-Evremond appelle le *Vade mecum* des chrétiens. On estime aussi son Histoire latine de la république hollandaise, depuis la mort de Philippe II jusqu'en 1609.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 430, *le* 28 *août*, Mort de Saint Augustin.

Saint Augustin, l'un des plus illustres pères de l'Eglise, étoit né en Afrique; son père l'envoya faire sa rhétorique à Carthage; il fit de grands progrès dans les sciences; mais il en fit d'aussi grands dans le libertinage, comme on peut le voir dans les *Confessions* qu'il nous a laissées par un principe louable d'humilité chrétienne, et non par le motif d'un orgueil philosophique. Il voulut lire l'*Ecriture sainte;* mais il étoit encore trop admirateur de l'éloquence païenne, pour goûter la noble simplicité du style des livres saints. Il

avoit en général une forte envie de connoître la vérité, et ayant cru la trouver dans la secte des manichéens, il s'y engagea et en soutint les dogmes avec beaucoup de chaleur. Il enseigna la rhétorique avec le plus grand succès à Carthage, à Rome et à Milan; ce fut dans cette dernière ville qu'il eut le bonheur de connoître Saint Ambroise, qui en étoit archevêque; il alloit à ses sermons beaucoup moins par un mouvement de piété, que par un principe de curiosité critique. Dieu se servit de ce moyen pour le convertir. Les sermons de Saint Ambroise firent une telle impression sur Saint Augustin, qu'il se fit catholique. La lecture des épîtres de Saint Paul, les sollicitations et les larmes de sa mère, achevèrent de l'affermir dans les voies du salut; il se fit baptiser par Saint Ambroise, l'an 383; il fut ordonné prêtre l'an 391, par Valère, évêque d'Hippone; quatre ans après, il devint coadjuteur de ce prélat, et fut depuis ce tems le vrai modèle des pasteurs. Il assista aux principaux conciles de son tems, et en fut l'oracle par la supériorité de ses lumières. Il mourut à l'âge de soixante-seize ans, ayant conservé jusqu'au dernier soupir le jugement aussi ferme qu'en parfaite santé. Les Vandales qui prirent la ville d'Hippone l'année suivante, respectèrent sa bibliothèque, ses ouvrages et son corps.

On remarque dans tous les ouvrages de Saint Augustin, un génie vaste, un esprit pénétrant, une mémoire heureuse, une force de raisonnement admirable, un style énergique, malgré les pointes et les antithèses trop fréquentes dont il est rempli. Cette affectation doit être attribuée, moins à son génie, un des plus beaux que la nature et la grâce aient formés,

qu'à son siècle et à son pays, qui avoient perdu le goût de la véritable éloquence. La plus belle édition de ses ouvrages est celle qu'ont donnée les savans Bénédictins de Saint Maur, en 1700, édition qui fut entreprise par le conseil du grand Arnauld, un des plus zélés défenseurs de Saint Augustin. L'*Epître dédicatoire* est du célèbre Mabillon, qui la fit dans une journée, et ce n'est pas un des morceaux les moins précieux de cette édition.

On regarde comme le chef-d'œuvre de Saint Augustin, son grand ouvrage de la *Cité de Dieu*, qu'il entreprit pour répondre aux plaintes des païens, qui attribuoient les calamités de l'empire romain, à l'abolition du paganisme; c'est dans cette source que tous ceux qui, depuis Saint Augustin, ont défendu le christianisme, ont puisé tout ce qu'ils ont dit de plus solide. Charlemagne ne se lassoit point de lire cet ouvrage.

HISTOIRE.

L'an 1060, *le* 29 *août*, Mort du roi de France, Henri Ier.

Henri Ier, fils et successeur du roi Robert, eut, au commencement de son règne, une guerre à soutenir contre Robert, son frère cadet, qui lui disputoit le trône. C'est le seul exemple qu'on trouve dans la troisième race, d'une semblable querelle. Henri battit les rebelles, et après avoir pardonné à son frère, lui céda le duché de Bourgogne.

Les historiens ont remarqué, comme une singularité, le mariage de Henri avec une fille de Jaraslau, duc de Russie. Comment, dans un tems où la communication entre les Etats de l'Europe étoit rare, un roi de France eut-il connoissance d'une princesse du pays des anciens Scythes? Qui proposa ce mariage? L'histoire de ces tems obscurs ne satisfait à aucune de ces questions. Il est à croire que Henri rechercha cette alliance afin de ne pas s'exposer à des querelles ecclésiastiques. On ne pouvoit alors épouser sa parente au septième degré. Quoi qu'il en soit, Anne, fille de Jaraslau, duc inconnu d'une Russie alors ignorée, fut reine de France: et il est à remarquer, qu'après la mort de son mari, elle n'eut point la régence, et n'y prétendit point (1); les lois changent selon les tems.

(1) Elle se remaria à un comte de Crépy, et après la mort de ce second époux, elle alla mourir en Russie.

On remarque, sous le règne de Henri, *la trève du Seigneur*, établie en 1041 : c'étoit une loi qui défendoit les combats particuliers depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin, pour le respect que l'on doit à ces jours, que Jésus-Christ a consacrés par les derniers mystères de sa vie. L'autorité royale et ecclésiastique n'en pouvoient pas faire davantage alors pour empêcher les peuples de se détruire.

Sous ce règne commencèrent la maison de Lorraine dans la personne de Gérard d'Alsace, et la maison de Savoie dans Humbert, dit *aux blanches-mains*, comte de Maurienne.

C'est aussi dans le même tems, que les empereurs d'Allemagne commencèrent à être élus rois *des Romains* avant d'être élus empereurs; la cause de la distinction de ces deux titres étoit le désir qu'avoient les empereurs de perpétuer l'Empire dans leur maison; et comme sous le Bas-Empire, les empereurs faisoient, dans cette vue, déclarer leur fils aîné César, de même les empereurs d'Occident ne voulant point employer le mot de *César*, qui étoit tombé dans l'oubli, se servirent de celui de roi des Romains : imitant en cela Charlemagne, qui avoit été couronné roi d'Italie avant d'être nommé empereur; après que l'Italie leur eut échappé, ils conservèrent encore le nom de rois des Romains, toujours dans le même esprit de rendre l'Empire héréditaire, de désigner, par un titre qu'ils savoient n'avoir plus rien de réel, leurs enfans pour remplir leurs places, et de préparer ainsi les peuples à les y voir succéder.

On lit dans l'*Art de vérifier les dates*, « que Henri » faisoit un si grand cas de son bon vin de Rebrechen,

» vignoble de l'Orléanais, qu'il en faisoit toujours » porter à sa suite, quand il alloit à la guerre, afin de » courir avec plus d'ardeur au combat. »

L'an 1526, *le 29 août*, Bataille de Mohats, où Louis II, roi de Bohême et de Hongrie, est défait par le sultan Soliman II.

Louis s'étant sauvé après la déroute, tomba dans un marais où il se noya. Soliman, vainqueur, parcourut toute la Hongrie, dont il emmena plus de deux cent mille habitans. Ses soldats revinrent à Andrinople, courbés sous le poids du butin.

Comme Louis n'avoit point laissé d'enfans, l'empereur Ferdinand Ier, son beau-frère, devint maître des deux royaumes de Bohême et de Hongrie, qui sont depuis restés à la maison d'Autriche.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1781, *le 29 août*, Mort de Soufflot.

Jacques Soufflot, le plus célèbre architecte du siècle dernier, étoit né en 1713, à Irency, près Auxerre; après avoir étudié plusieurs années son art en Italie, il revint s'établir à Lyon, où il fut successivement chargé, par les magistrats de cette ville, de construire la bourse et l'hôpital : ce fut ce dernier bâtiment qui commença la grande réputation dont il a joui depuis. M. de Marigni, frère de madame de Pompadour, directeur-général des bâtimens, jardins, arts et manufactures royales, l'attira dans la capitale, et le nomma contrô-

leur des bâtimens du château de Marly, d'où il passa bientôt à celui des Tuileries. Il fut reçu à l'Académie royale d'architecture en 1749, et à celle de peinture et de sculpture, en qualité d'honoraire; il étoit déjà depuis long-tems de celle de Rome et de Marseille. Le roi le nomma chevalier de son ordre de Saint-Michel en 1757, et le chargea en même tems de faire le projet de la nouvelle église Sainte-Geneviève, dont il n'a pu perfectionner que le portail, ainsi que la nef, les bas-côtés et les tours. Le reste n'a été élevé sous sa conduite, que jusqu'au niveau de la naissance des voûtes et de l'ordre qui porte le dôme.

L'architecte a éprouvé, relativement à ce dôme, des contradictions et des critiques amères que *l'on* sait n'avoir été dictées que par l'envie, puisque la possibilité de son exécution avoit été démontrée par les calculs les plus rigoureux. Soufflot fut tellement sensible aux attaques et aux traverses continuelles de ses ennemis, qu'il en devint malade, et mourut après deux ans de langueur; il fut enterré dans le chœur de la nouvelle église.

HISTOIRE.

L'an 426, *le* 30 *août*, Mort de Théodoric Ier.

Théodoric Ier, roi des Ostrogoths, et grand roi, vainquit Odoacre, qui avoit détruit l'empire d'Occident, devint la principale ou l'unique puissance d'Italie, et régna glorieusement avec son ministre Cassiodore. Il embellit Rome de plusieurs édifices, il en releva les murailles; il enrichit Pavie et Ravenne; il fit des lois sages.

On eut à lui reprocher le meurtre d'Odoacre, lâchement assassiné dans un festin, malgré les promesses les plus solennelles de lui conserver la vie et même la couronne. On eut à lui reprocher encore la mort de Symmaque et de Boëce, qui faisoient l'ornement de son règne, et qui furent les victimes de la calomnie. Il paroit constant que Théodoric mourut des remords qu'il ressentit de son injustice envers Symmaque.

Théodoric, quoique arien, n'eut point le tort de persécuter les catholiques; il n'aimoit pas qu'on changeât de religion, surtout quand les motifs de ce changement lui étoient suspects d'adulation; mais il alloit trop loin de ce côté, s'il est vrai qu'il ait fait trancher la tête à un de ses officiers, uniquement pour avoir embrassé l'arianisme, et qu'il lui ait dit : « Si tu » n'as pas gardé la foi à Dieu, comment pourras-tu » me la garder à moi, qui ne suis qu'un homme? »

L'an 1483, *le* 30 *août*, Mort du roi de France, Louis XI.

Louis XI, fils et successeur de Charles VII, commença par être un fils dénaturé avant d'être un frère barbare, un mauvais père et un voisin perfide; il remplit d'amertume les dernières années de son père, il causa sa mort. Charles VII mourut, comme on sait, par la crainte que son fils ne le fît mourir; il choisit la faim pour éviter le poison qu'il redoutoit. Cette seule crainte dans un père, d'être empoisonné par son fils, prouve trop que le fils passoit pour être capable de ce crime.

Il ne fut pas plus tôt sur le trône qu'il prit un plan de conduite et de gouvernement différent de celui de son père; il ne craignit pas d'être haï, pourvu qu'il fût redouté : *Oderint, dum metuant.* Il dépouilla les grands, accabla le peuple d'impôts, regardant la France *comme un pré qu'il pouvoit faucher tous les ans, et d'aussi près qu'il lui plaisoit.* Il avoit toujours dans la bouche cette maxime de l'empereur Tibère, auquel, d'ailleurs, il ressembloit si bien : *cui nescit dissimulare, nescit regnare.* Il ne vouloit point qu'on apprît d'autre latin à son fils. « Mais à force de répéter cette maxime, dit » Duclos, il devoit en perdre le fruit. »

Ses négociations avec ses voisins n'étoient qu'un tissu de fourberies et de mensonges. Pendant qu'il traitoit avec Charles, duc de Bourgogne et comte de Flandre, il excitoit sous main les Liégeois, sujets de Charles, à prendre les armes contre lui. Il se remet en même tems entre ses mains à Péronne, croyant le mieux tromper. Quelle plus mauvaise politique! Mais aussi, étant dé-

couvert, il se vit prisonnier dans le château de Péronne, et forcé de marcher à la suite de son vassal, contre ces Liégeois mêmes qu'il avoit armés : quelle plus grande humiliation !

Louis XI craint son frère, le duc de Berri ; et ce prince est empoisonné par un moine bénédictin, nommé Fabre Versois ; un brave seigneur, Odet Daidié, veut venger son maître ; il conduit, loin de Louis, en Bretagne, le moine empoisonneur ; on lui fait son procès, et le jour qu'on doit prononcer la sentence, on trouve le moine mort dans son lit. Louis XI, pour apaiser le cri public, se fait apporter les pièces du procès, et nomme des commissaires ; mais ils ne décident rien, et sont renvoyés comblés de bienfaits.

Edouard IV, roi d'Angleterre, fait une descente en France ; Louis peut le combattre, mais il aime mieux être son tributaire. Il gagne les principaux officiers anglais ; il fait des présens de vin à toute l'armée ; il achète le retour de cette armée en Angleterre.

Les grands rois choisissent ordinairement des favoris illustres, et des ministres approuvés. Louis XI n'eut guère, pour ses confidens et pour ses ministres, que des hommes nés dans la fange, et dont le cœur étoit au-dessous de leur état.

Les tems précédens avoient inspiré des mœurs fières et barbares, mais dans lesquelles on voyoit éclater de l'héroïsme. Le règne de Charles VII avoit eu des Dunois, des la Trémouille, des Glisson, des Richemont, des Saintrailles, des la Hire et des magistrats d'un grand mérite ; mais sous Louis XI, pas un grand homme ; il avilit la nation ; il n'y eut nulle vertu : l'obéissance fut

lieu de tout, et le peuple fut enfin tranquille, comme les forçats le sont dans une galère.

Ce cœur artificieux et dur avoit pourtant deux penchans, qui auroient dû mettre de l'humanité dans ses mœurs : c'étoit l'amour et la dévotion. Il eut des maîtresses, il fit des neuvaines et des pèlerinages ; mais son amour tenoit de son caractère, et sa dévotion n'étoit que la crainte superstitieuse d'une ame timide et égarée. Il ne vouloit point entendre parler d'affaires le jour de la fête des Saints-Innocens ; il ne vouloit pas non plus prêter serment sur la croix de Saint-Lô. *C'eût été*, disoit-il, *manquer de respect pour l'instrument de notre salut.* Mais sa répugnance venoit d'une vieille croyance de son tems, que tous ceux qui se parjuroient en jurant sur cette relique, mouroient misérablement dans l'année, et Louis XI étoit plus attaché à la vie qu'à sa parole.

Enfin, sentant sa mort approcher, renfermé au château du Plessis-les-Tours, inaccessible à ses sujets, entouré de gardes, dévoré d'inquiétudes, il fait venir de Calabre un ermite nommé François Mortorillo, révéré depuis sous le nom de Saint François de Paul, dans l'espérance que ses prières lui obtiendroient sa guérison. Il fait venir aussi plusieurs reliques. En même tems, il croit reprendre une nouvelle vie, en s'abreuvant du sang qu'on tire à des enfans, dans la fausse espérance de corriger l'âcreté du sien. C'étoit un de ces excès de l'ignorante médecine de ces tems, médecine introduite par les juifs, de faire boire du sang d'un enfant aux vieillards apoplectiques, aux lépreux, aux épileptiques.

Après avoir fait ses dernières dispositions, il ordonna

sa sépulture, et nomma ceux qui devoient accompagner son corps. Dans ses derniers momens, il ne cessoit de répéter : *Notre-Dame d'Embrun, ma bonne maîtresse, aidez-moi. Misericordias Domini in æternum cantabo.* Il dit que, par la dévotion qu'il avoit à la Vierge, il espéroit qu'il ne mourroit que le samedi; circonstance qui fut remarquée, parce qu'elle se trouva justifiée par l'événement. Louis XI mourut en effet le samedi, 30 août 1483, sur les sept heures du soir.

On ne peut éprouver un sort plus triste dans le sein des grandeurs, n'ayant d'autres sentimens que l'ennui, les remords, la crainte et la douleur d'être détesté. C'est pourtant lui qui, le premier des rois de France, prit toujours le nom de roi très chrétien, à peu près dans le même tems que Ferdinand d'Aragon, illustre par ses perfidies autant que par ses conquêtes, prenoit le nom de Catholique.

Ce fut sous le règne de Louis XI que l'imprimerie s'établit en France. Vers l'an 1470, trois imprimeurs de Mayence vinrent exercer leur art à Paris, dans le collége de Sorbonne, où ils formèrent leur premier établissement. Les livres étoient si rares alors, que Louis XI ayant emprunté un livre à la Faculté de médecine, non seulement déposa en gage une quantité considérable de vaisselle d'argent, mais encore fut obligé de nommer pour caution un seigneur, dans l'acte par lequel il s'engageoit à rendre ce livre à la Faculté.

C'est aussi sous son règne qu'on vit les premières manufactures de soieries en France; elles furent établies à Tours l'an 1470, sous la conduite de quelques ouvriers qu'on appela de Venise, de Gênes et de Florence.

Jusqu'au règne de Louis XI, l'art d'extraire la pierre de la vessie étoit incomu en France ; l'an 1474, un archer de Meudon, travaillé de cette maladie, fut condamné, pour plusieurs vols, à être pendu ; les médecins et les chirurgiens observèrent au roi qu'il seroit expédient de tenter sur un homme déjà condamné à mort, une expérience qui tourneroit au profit de la société ; l'opération fut si heureuse, qu'au bout de quinze jours, l'archer se trouva parfaitement guéri ; il obtint sa grâce et une gratification.

C'est de Louis XI que vint l'établissement des postes, non tel qu'il est aujourd'hui en Europe ; il ne fit que rétablir les *veredarii* de Charlemagne et de l'ancien empire romain. Deux cent trente courriers à ses gages, portoient ses ordres nuit et jour. Les particuliers pouvoient courir avec les chevaux destinés à ces courriers, en payant dix sous par cheval pour chaque traite de quatre lieues. Les lettres étoient rendues de ville en ville par les courriers du roi. Cette police ne fut long-tems connue qu'en France ; il vouloit rendre les poids et les mesures uniformes dans ses Etats, comme ils l'avoient été du tems de Charlemagne. Enfin, il prouva qu'un méchant homme peut faire le bien public, quand son intérêt particulier n'y est pas contraire.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1724, *le* 30 *août*, Mort de Marsollier, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, connu par plusieurs histoires bien écrites, dont les plus estimées sont : l'*Histoire du Cardinal Ximenès*, l'*Histoire de*

Henri VII, roi d'Angleterre, la *Vie de Saint-François de Sales*, et celle de *dom Rancé, abbé et réformateur de la Trape.*

L'an 1795, *le* 30 *août*, Mort de Philidor.

André Philidor naquit à Dreux en 1726, et entra page de la musique du roi, sous Campra, alors maître de la chapelle. Il se livra de bonne heure à l'étude de la composition, et il y fit des progrès rapides. En 1737, il composa son premier motet à grands chœurs, et il eut assez de succès pour que le roi daignât lui en faire des complimens. Etant sorti des pages, il se fixa à Paris, s'y soutint en faisant quelques écoliers et en copiant de la musique; et tous les ans, il alloit à Versailles faire exécuter un nouveau motet.

La passion qu'il avoit pour les échecs, et la réputation qu'il avoit acquise à ce jeu, lui donnèrent l'envie de voyager pour tenter fortune : en 1775, il partit pour la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne, etc. Son goût se forma pendant ses voyages, où il eut souvent occasion d'entendre les ouvrages des meilleurs maîtres d'Italie et d'Allemagne. Il essaya ses forces à Londres en 1753, en mettant en musique l'ode de Dryden en anglais, dédiée à sainte Cécile.

Comme les échecs l'occupoient plus que la musique, il fit imprimer, en 1749, son Analyse des échecs à Londres. Il revint en France au mois de novembre 1754, et se livra alors entièrement à la musique. Il fit chanter à Versailles un *Lauda Jerusalem* qu'on trouva trop italien; et comme la reine, épouse de Louis XV, n'aimoit pas ce genre, il ne put avoir la place de maître de chapelle qu'il espéroit obtenir.

En 1757, Philidor essaya de composer un acte d'opéra; mais Rebel refusa de le donner, en lui disant qu'on ne vouloit point introduire d'airs dans les scènes. En 1758, il composa quelques morceaux pour les Pèlerins de la Mecque, à l'Opéra-Comique; et Corbi, directeur de ce spectacle, lui proposa d'entreprendre un ouvrage. Il y consentit. On lui donna le poëme de *Blaise le Savetier*, qui fut joué avec le plus grand succès à la foire Saint-Laurent, en 1759; et c'est de cette époque que commença sa réputation.

Philidor étoit un harmoniste très profond; mais son chant manque quelquefois d'expression et de mélodie. Il passoit pour avoir peu d'esprit: aussi Laborde, un de ses plus grands admirateurs, l'entendant un jour dans un repas, dire beaucoup de trivialités, le tira de l'embarras où il se trouvoit, en s'écriant: *Voyez cet homme-là; il n'a pas le sens commun; c'est tout génie.*

Philidor fut le premier joueur d'échecs de l'Europe; il conserva jusqu'au dernier moment la justesse de son jugement; et quoiqu'aveugle, il fit, un mois avant de mourir, deux parties d'échecs à la fois, contre des joueurs très habiles, et les gagna. Ce musicien célèbre est mort à Londres. Son égalité d'humeur, sa probité, son extrême désintéressement, malgré la modicité de sa fortune, le firent aimer de tous ceux qui le connurent.

Philidor peut être regardé, avec Duni et Monsigny, comme le père de notre Opéra-Comique. Ceux de ses opéras qui ont le plus réussi à l'Opéra-Comique, sont *le Soldat Magicien*, *le Maréchal* qui eut plus de cent représentations, en 1761; *Sancho Pança*, *le*

Bûcheron, *le Sorcier*, *Tom-Jones*, qu'on commença par siffler, et qui eut ensuite le plus grand succès qu'il méritoit, et *les Femmes vengées*. Ses autres productions sur le même théâtre, sont *Zélime et Mélide*, comédie en deux actes et paroles d'Anseaume ; *le Quiproquo*, *la Nouvelle Ecole des Femmes*, *l'Amitié au Village*, *le Bon Fils*, *l'Huître et les Plaideurs*, *le Jardinier de Sidon*, *le Jardinier supposé*, *le Jardinier et son Seigneur*. Il a donné au grand Opéra, *Bélisaire*, opéra en trois actes; *Thémistocle*, paroles de M. Morel ; *Persée*, poëme de Quinault, réduit en trois actes par Marmontel, où l'on applaudit deux chœurs très animés et le morceau de Méduse : *J'ai perdu la beauté qui me rendoit si vaine*, qui est regardé comme un chef-d'œuvre d'harmonie ; *Ernelinde*, paroles de Poinsinet, représenté en 1767, époque du changement de musique sur ce théâtre, et dans lequel on trouve le beau chœur : *Jurons sur ces glaives sanglans*, que l'on entend avec tant de plaisir dans l'oratorio de Saül.

Philidor a encore mis en musique le *Carmen sæculare* d'Horace, qui fut composé à Londres en 1779, et qui passe pour le plus bel ouvrage de ce savant compositeur.

HISTOIRE.

L'an 1422, *le* 31 *août*, Mort de Henri V, roi d'Angleterre et de France, au château de Vincennes, près Paris.

Henri V, roi d'Angleterre, devint aussi roi de France par la plus étonnante révolution qu'on eût encore vue depuis Charlemagne. La France étoit alors déchirée par les factions des Orléanais et des Bourguignons, qui se disputoient le gouvernement de *l'Etat* pendant la funeste maladie de Charles VI. C'étoit une occasion favorable pour un roi d'Angleterre, de faire valoir les droits que ses prédécesseurs prétendoient au trône de France depuis Edouard III. Henri V, prince rempli de prudence et de courage, descend en Normandie avec une armée de cinquante mille hommes, prend Honfleur, et gagne cette fameuse bataille d'Azincourt, où sept princes du sang furent tués, et cinq faits prisonniers. Après cette victoire, le vainqueur auroit pu marcher droit à Paris; mais il repassa en Angleterre, pour aller chercher de l'argent et de nouvelles troupes.

Isabelle de Bavière, femme du roi Charles VI, avoit obtenu de son mari des lettres patentes, qui lui laissoient les rênes du gouvernement; elle avoit à la fois la passion de s'enrichir, de gouverner et d'avoir des amans. Ce qu'elle avoit pris à l'Etat et à son mari, étoit en dépôt en plusieurs endroits, et

surtout dans les églises. Le dauphin (qui fut depuis le roi Charles VII), et les Armagnacs, déterrèrent ces trésors, et s'en servirent dans le pressant besoin où l'on étoit. A cet affront, qu'Isabelle reçut de son fils, le roi en joignit un plus cruel; un soir, en rentrant chez la reine, il trouva le seigneur de Bois-Bourdon qui en revenoit; il le fait prendre sur-le-champ; on lui donne la question, et cousu dans un sac, on le jette dans la Seine. On envoie aussitôt la reine prisonnière à Blois, de là à Tours, sans qu'elle puisse voir son mari. La reine implore le secours du duc de Bourgogne, qui vient l'enlever de sa prison, ravage tout sur son passage, et conclut une ligue avec le roi d'Angleterre.

C'est à cette ligue encore plus qu'à la bataille d'Azincourt, qu'il faut attribuer la révolution qui plaça un étranger sur le trône de nos rois. Henri V descend une seconde fois en Normandie, tandis que le duc de Bourgogne (Jean Sans-Peur) s'avance du côté de Paris; sa faction y massacre en un jour le connétable d'Armagnac, les archevêques de Reims et de Tours, cinq évêques et quarante magistrats. La reine et le duc de Bourgogne font, à Paris, une entrée triomphante au milieu du carnage. Le dauphin fuit au delà de la Loire, Henri V est déjà maître de toute la Normandie.

Le duc de Bourgogne voyant Henri V trop puissant, entend aux propositions d'accommodement que lui fit faire le dauphin; ils se voient tous les deux sur le pont de Montereau; c'est là que ce cruel Jean Sans-Peur, qui avoit fait autrefois assassiner le duc d'Orléans, fut assassiné lui-même par Tanneguy du Châtel, un des officiers du dauphin. Il n'y eut rien de prémédité

dans cet assassinat, dont la seule cause fut la trahison de Jean Sans-Peur dans cette entrevue.

Philippe-le-Bon, nouveau duc de Bourgogne, et la reine Isabelle, conclurent alors avec Henri V ce fameux traité, signé à Troyes, par lequel il fut dit, que Catherine de France épouseroit Henri V, ce qui fut exécuté un mois après; et qu'après la mort de Charles VI, la couronne de France passeroit à Henri V, qui prit dès lors le titre de régent et d'héritier du royaume. Enfin, le traité portoit qu'on poursuivroit sans relâche Charles, soi-disant dauphin de France.

La révolution paroissoit alors consommée sans retour; Henri avoit des trésors et des armées : il étoit encore dans la fleur de son âge; mais la destinée renversa tant de prospérités et d'espérances; Henri mourut d'une fistule, au château de Vincennes, à l'âge de trente-quatre ans.

Henri VI, fils de Henri V, enfant de neuf mois, qui étoit à Londres, fut proclamé roi à Paris et à Londres; mais il fut chassé de ces deux royaumes; Charles VII lui reprit la couronne de France, et Edouard IV le dépouilla de celle d'Angleterre.

L'an 1714, *le* 31 *août*, Mort du duc de Beauvilliers.

Son père, le duc de Saint-Aignan, fut l'un des premiers membres de l'Académie française. Elevé avec soin, il joignit à une piété solide, un esprit ferme et cultivé. Il fut nommé gouverneur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et ce fut lui qui proposa Fénélon pour précepteur de ce prince. On sait quels furent les effets des soins qu'ils donnèrent à cette éducation. L'amitié la plus pure et la plus désintéressée

unit toujours Beauvilliers et Fénélon. Lorsque ce dernier fut disgracié, le duc entretint une correspondance suivie avec lui, ne perdit jamais une occasion de le défendre ou de le justifier, et suivit avec exactitude ses conseils pour l'éducation du prince. Quoique cette correspondance très secrète ne fût pas ignorée de madame de Maintenon, Beauvilliers ne perdit point son crédit auprès du roi. Sa carrière fut entièrement consacrée à l'exercice de ses devoirs envers son élève et envers l'Etat; la régularité de ses mœurs, sa religion, qui n'avoit rien d'affecté, ni de trop austère, le rendirent l'ornement et l'exemple de la dernière époque de ce règne célèbre. Le duc de Beauvilliers fut inconsolable de la mort du duc de Bourgogne : il ne lui survécut que deux ans.

L'an 1792, *le* 31 *août*, Prise de la ville de Verdun, par le roi de Prusse; Longwi avoit été pris le 23.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1807, *le* 31 *août*, Mort d'Ecouchard Lebrun.

Ponce-Denis-Ecouchard Lebrun étoit né à Paris en 1729.

Dans sa jeunesse, il connut Louis Racine, et fut lié avec son fils, qui périt quelques années après malheureusement à Cadix. Lorsque ce jeune homme partit pour l'Espagne, Lebrun composa une ode sur son départ, et adressa cette production à un concours de l'Académie française. Cette première tentative n'eut aucun succès.

Son nom ne commença à être connu qu'en 1760, époque à laquelle il avoit plus de trente ans. Une petite nièce du grand Corneille étoit dans le besoin : Fontenelle, mort trois ans auparavant, avoit refusé de la reconnoître ; Lebrun adressa une ode à Voltaire, par laquelle il l'invitoit à secourir cette infortunée. Quoique Voltaire, ainsi qu'il le marque dans plusieurs lettres, ne fut pas très satisfait de cette ode, il se conforma aux intentions du poëte, prit chez lui mademoiselle Corneille, la fit élever, et la maria avec le produit du commentaire des œuvres de son grand-oncle.

Lebrun, que cet événement fit connoître dans les lettres, entreprit plusieurs ouvrages d'un genre différent. Il commença un poëme de la Nature, qui devoit être partagé en quatre chants : *la Vie champêtre*, *la Liberté*, *le Génie*, et *l'Amour*. Ce plan vague, et dont il étoit impossible de lier les parties, ne fut jamais rempli. Quelques fragmens ont été imprimés pendant la vie de l'auteur, dans les journaux et dans les almanachs des Muses. Lebrun réussit mieux dans les odes et dans les élégies. Les premières lui firent donner, par des gens de lettres plus enthousiastes que raisonnables, le nom de Pindare français. Lebrun eut un rapport avec Jean-Baptiste Rousseau : avec un talent distingué pour l'ode, il eut celui de faire des épigrammes fort piquantes ; elles sont remarquables surtout par la force et la précision.

Depuis sa mort, on a donné l'édition complète de ses œuvres ; et il est devenu plus facile de juger un auteur qui n'avoit pas publié tous ses ouvrages, et qui même n'avoit jamais réuni ceux qu'il avoit fait imprimer. « C'est à mon avis, dit M. Dussault, un écrivain qui » a de la chaleur et de l'enthousiasme ; mais son feu

» ressemble trop souvent à celui de certaines matières
» qui répandent plus de fumée qu'elles ne jettent de
» flamme, et son enthousiasme a presque toujours
» quelque chose de pénible et de forcé; il ne conçoit
» jamais bien ses sujets, et le mauvais sens règne dans
» ses idées comme le mauvais goût dans ses expressions;
» il veut toujours être hardi, et il est presque toujours
» malheureux dans ses hardiesses; il a créé peu de
» beautés de style, quoiqu'il n'eût cessé de prétendre
» témérairement, pendant près de soixante années, à ce
» genre de création; il a tourmenté, vexé, dénaturé la
» langue dans ses compositions ambitieuses; il est rare
» que le terme propre vienne se placer sous sa plume
» barbare; et cette continuelle impropriété de mots est
» un des vices les plus choquans de ses ouvrages. Il ne
» connoît point le naturel, auquel il substitue sans
» cesse le bizarre et le gigantesque; il effarouche les
» grâces par la grossière et lourde affectation de son
» pédantesque néologisme, qu'il porte jusque dans les
» sujets légers, voluptueux et badins. C'est un peintre
» audacieux dont les compositions sont généralement
» mal entendues, dont le dessin est incorrect, dont les
» couleurs sont heurtées, crues, sans délicatesse, sans
» nuances, mais qui, parmi tant de défauts, rencontre
» quelquefois un trait heureux et brillant, et laisse
» échapper, d'instinct, un de ces coups de pinceau
» qui révèlent une main supérieure. Par exemple, dans
» sa première ode à Buffon, il n'y a qu'une bonne
» strophe, mais cette strophe est excellente. Il compare
» la retraite studieuse du génie à celle de la chrysalide:

Ainsi l'active chrysalide,
Fuyant le jour et le plaisir,

Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir:
La nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie,
Qui la voile aux profanes yeux;
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront de leurs merveilles
Les rois, les belles et les dieux.

» Dans l'ode intitulée *le Triomphe de nos Paysages*, » pièce d'ailleurs très défectueuse, on trouve encore » une de ces strophes que Rousseau, auquel il faut » bien se garder de comparer Lebrun, n'auroit pas » désavouées dans son meilleur tems :

La colline qui, vers le pôle,
Borne nos fertiles marais,
Occupe les enfans d'Eole
A broyer les dons de Cérès.
Vanvres, qu'habite Galathée,
Sait du lait d'Io, d'Amalthée,
Epaissir les flots écumeux;
Et Sèvres, d'une pure argile,
Compose l'albâtre fragile
Où Moka nous verse ses feux.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

M. Slatkine & Fils
10.10.1986
6 vol.
[illegible]